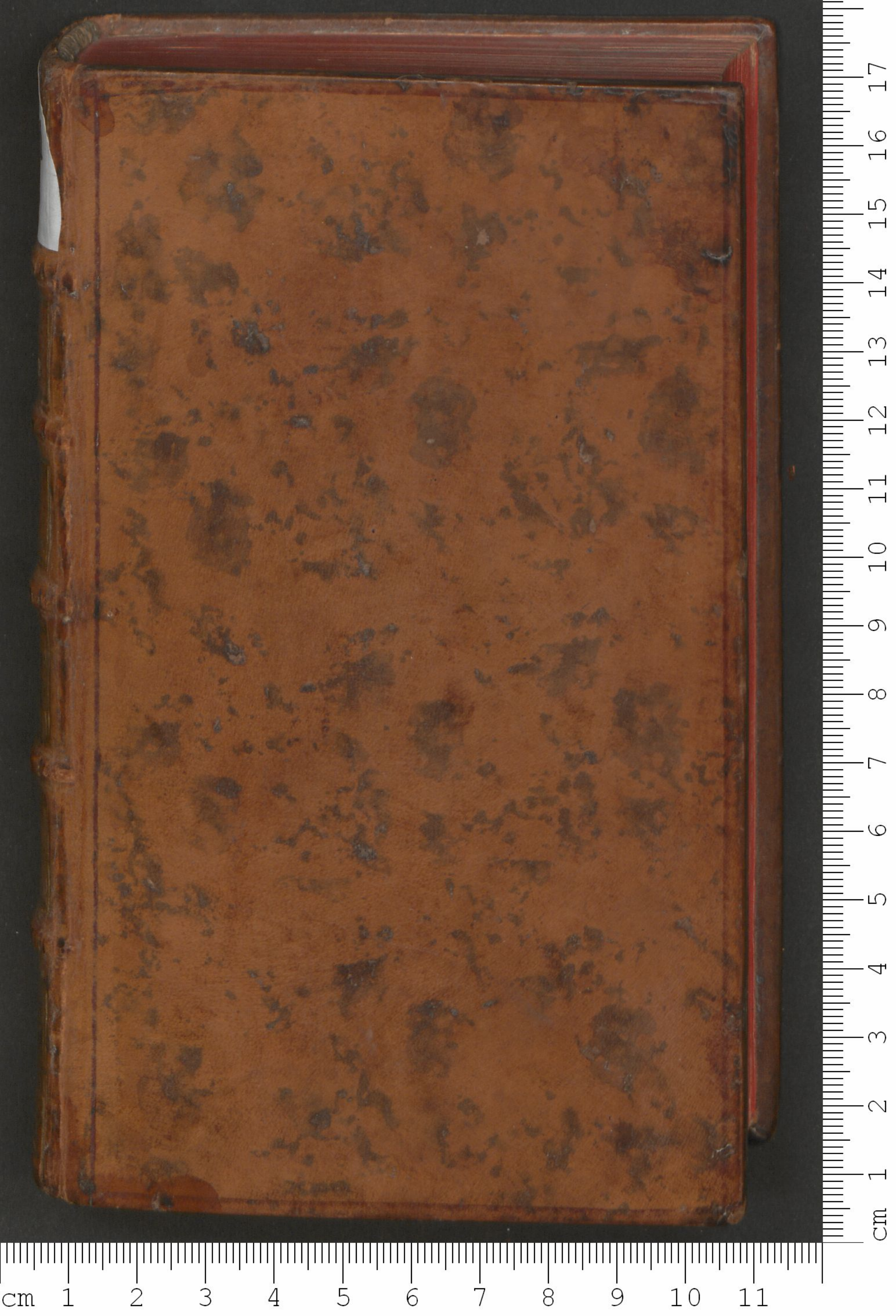


HISTOIRE
DE
L'ISLANDE

TOM I

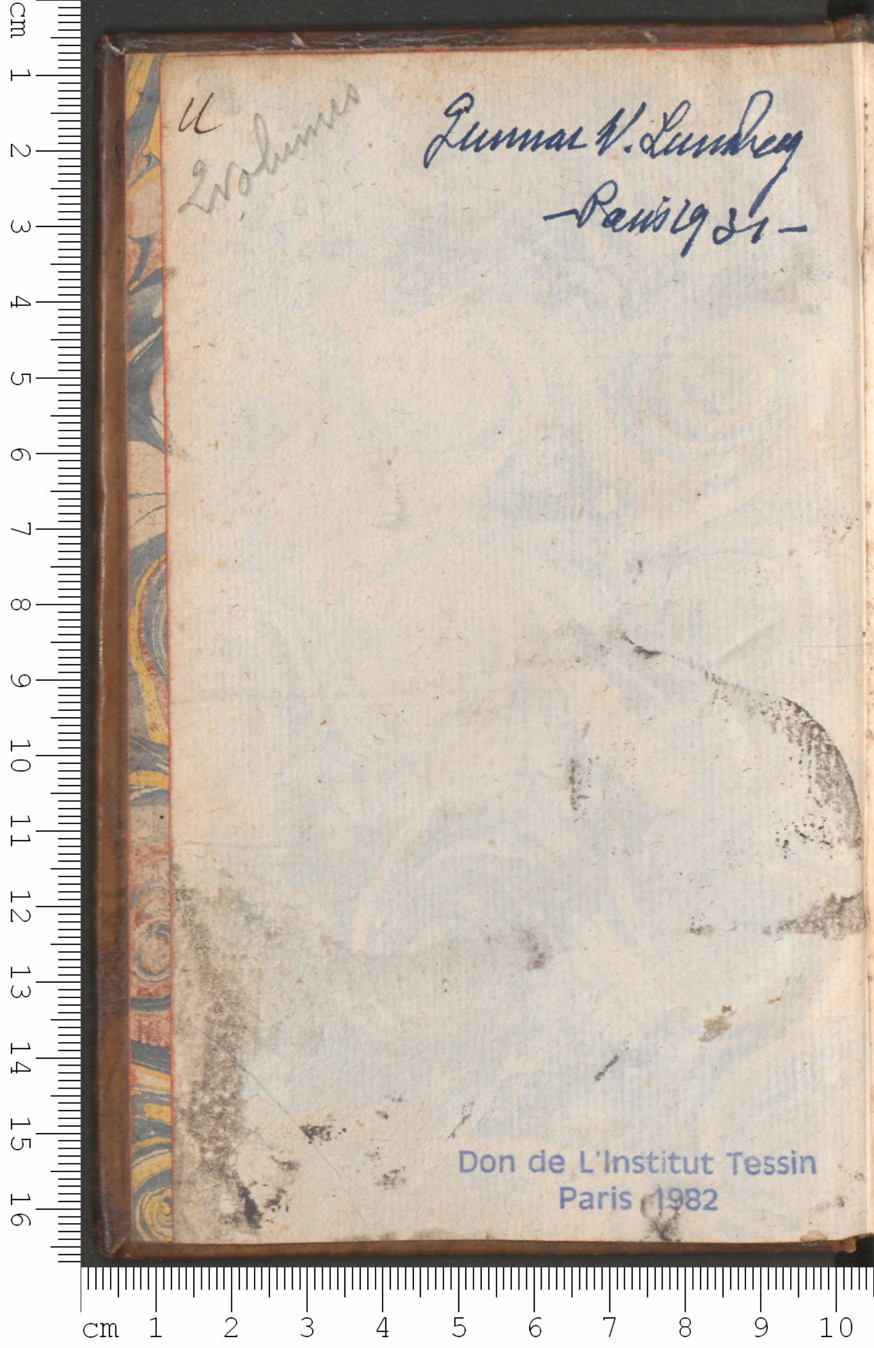


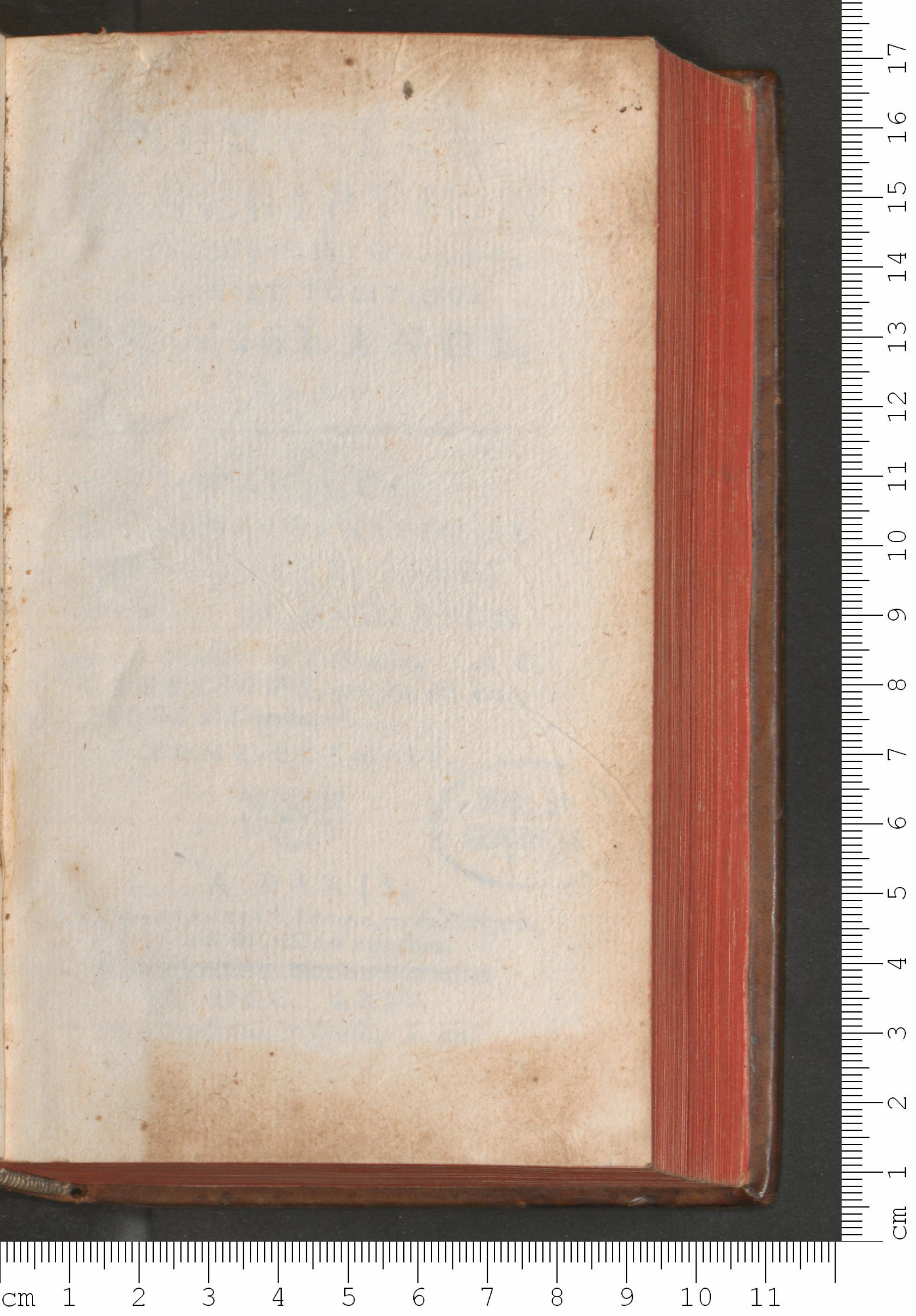


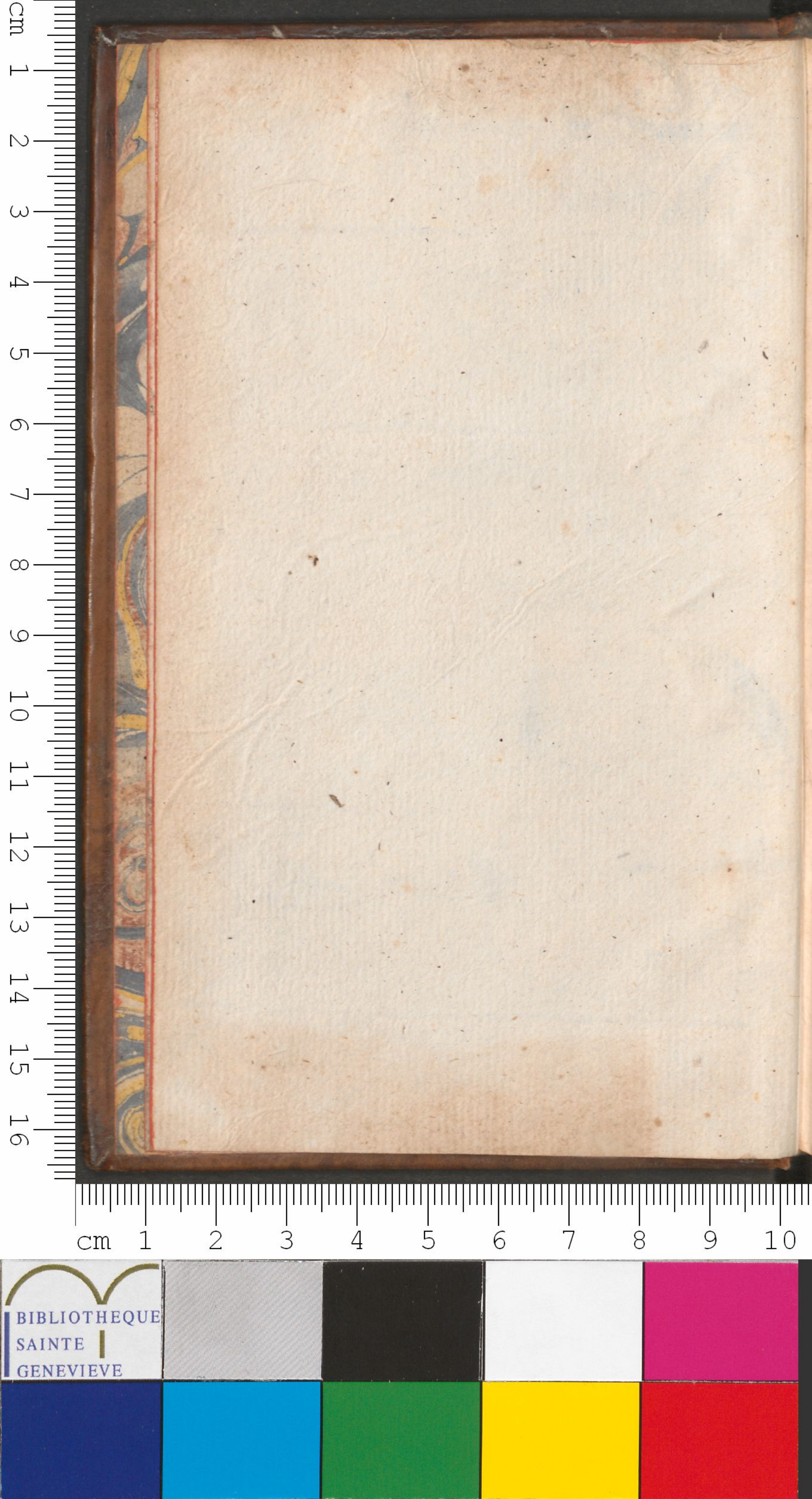


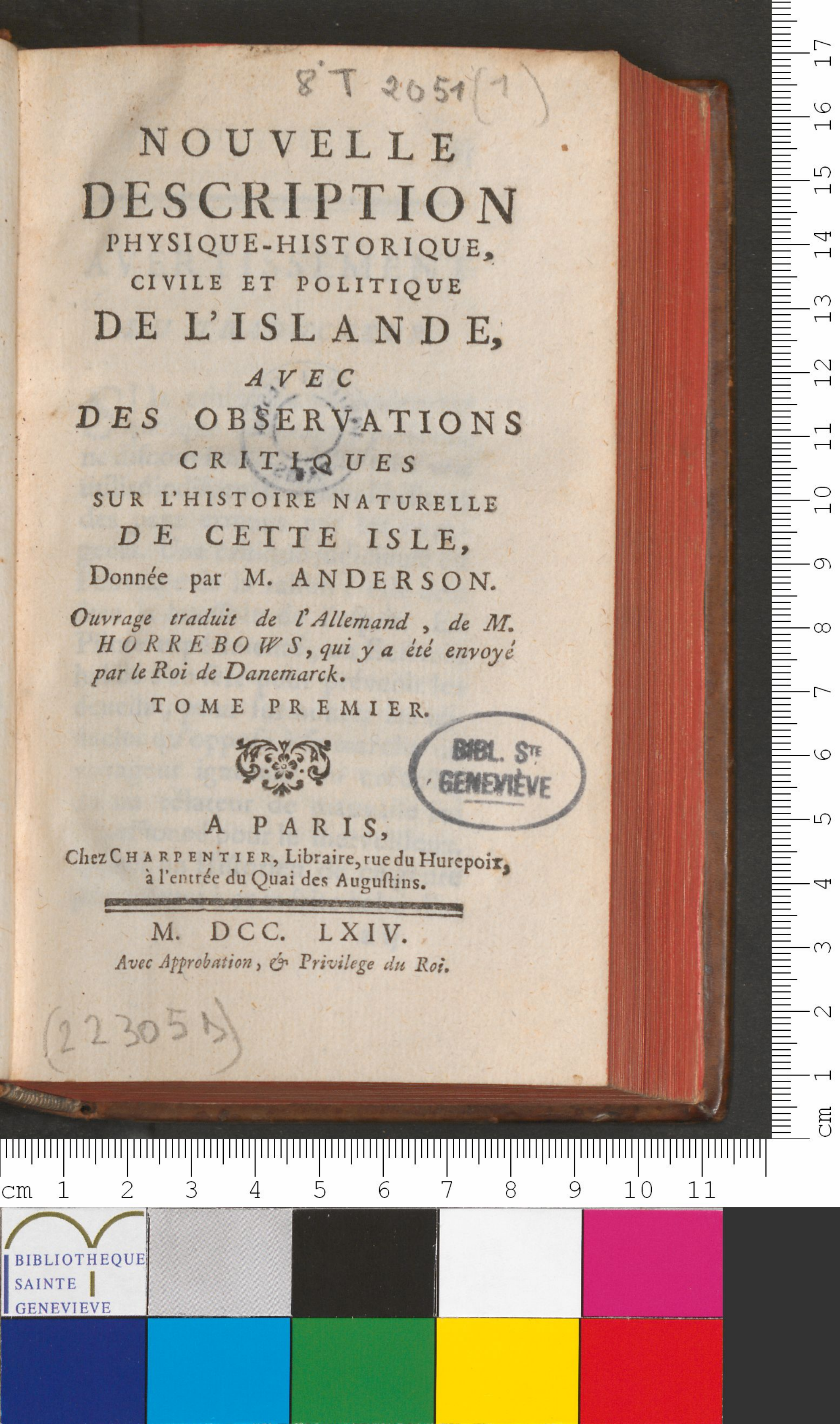
à Mr DeLaVillette et
De Viremont,
Chanoine de Baume.
676.
EX
L
LIBRIS




U
2 volumes
Gunnar V. Lundberg
-Paris 1931-




BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE



NOUVELLE DESCRIPTION PHYSIQUE-HISTORIQUE, CIVILE ET POLITIQUE DE L'ISLANDE,

AVEC

DES OBSERVATIONS CRITIQUES SUR L'HISTOIRE NATURELLE *DE* CETTE ISLE,

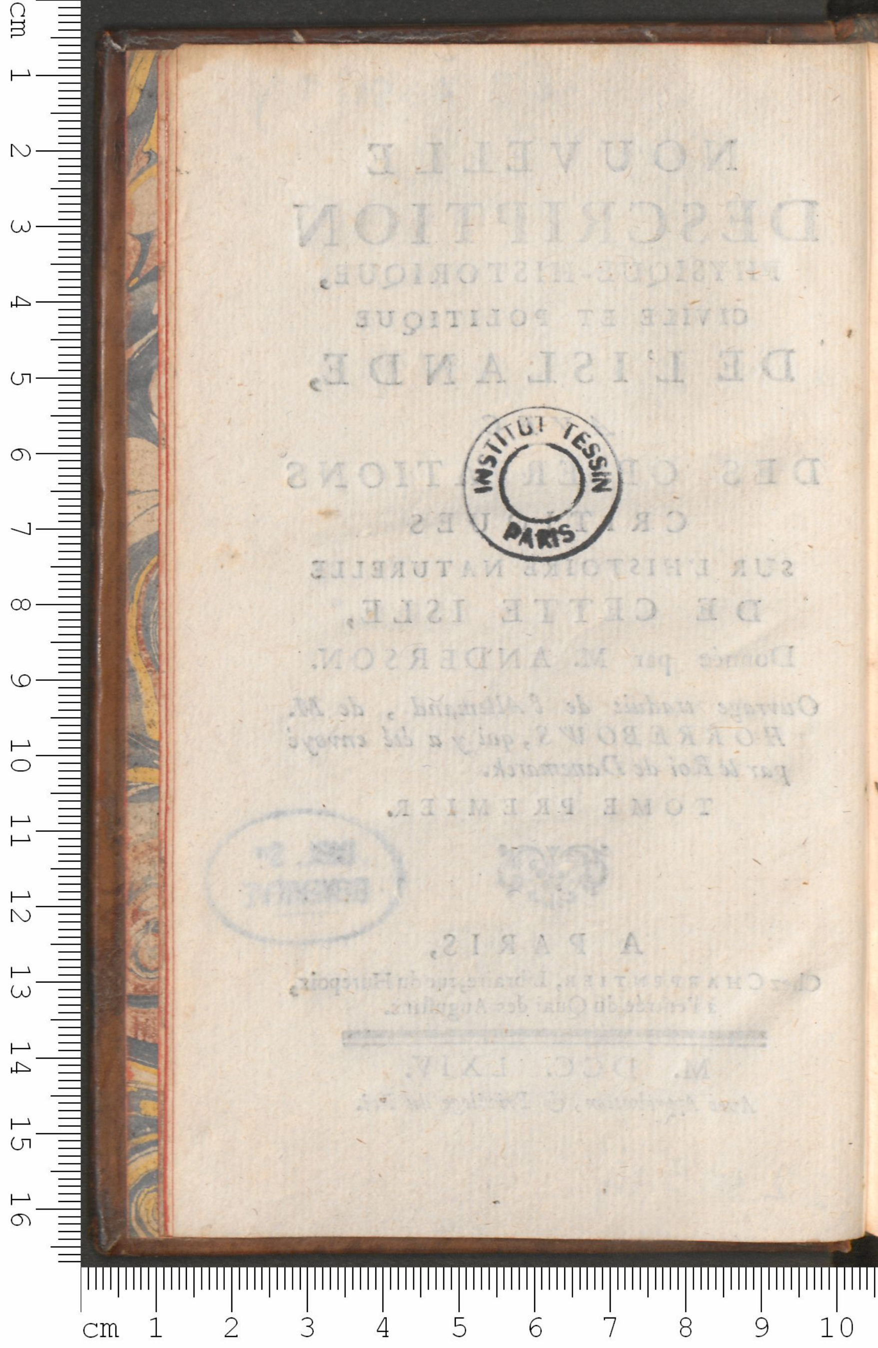
Donnée par M. ANDERSON.

Ouvrage traduit de l'Allemand, de M. HORREBOWS, qui y a été envoyé par le Roi de Danemarck.

TOME PREMIER.

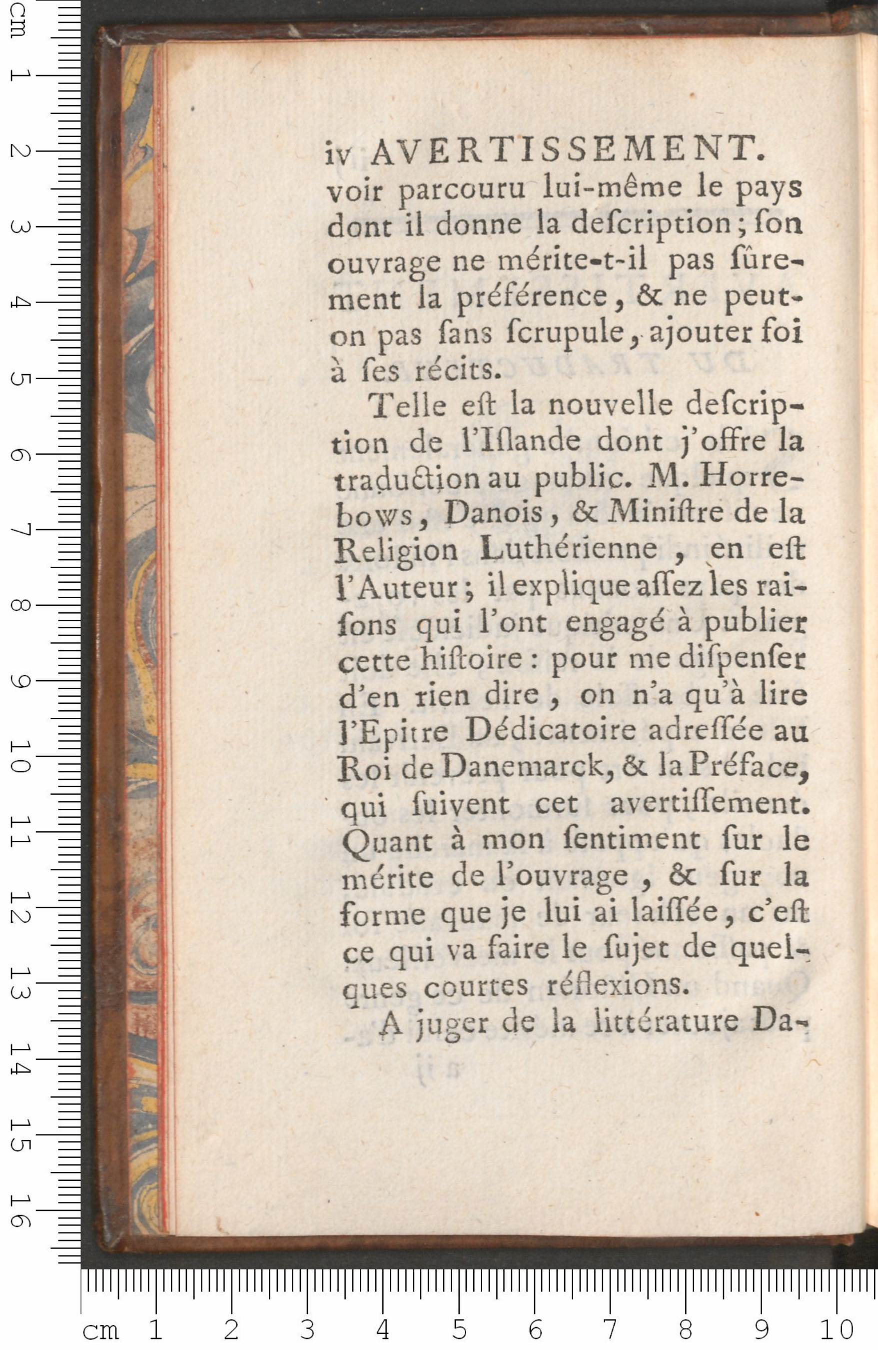
A PARIS,
Chez CHARPENTIER, Libraire, rue du Hurepoix, à l'entrée du Quai des Augustins.

M. DCC. LXIV.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

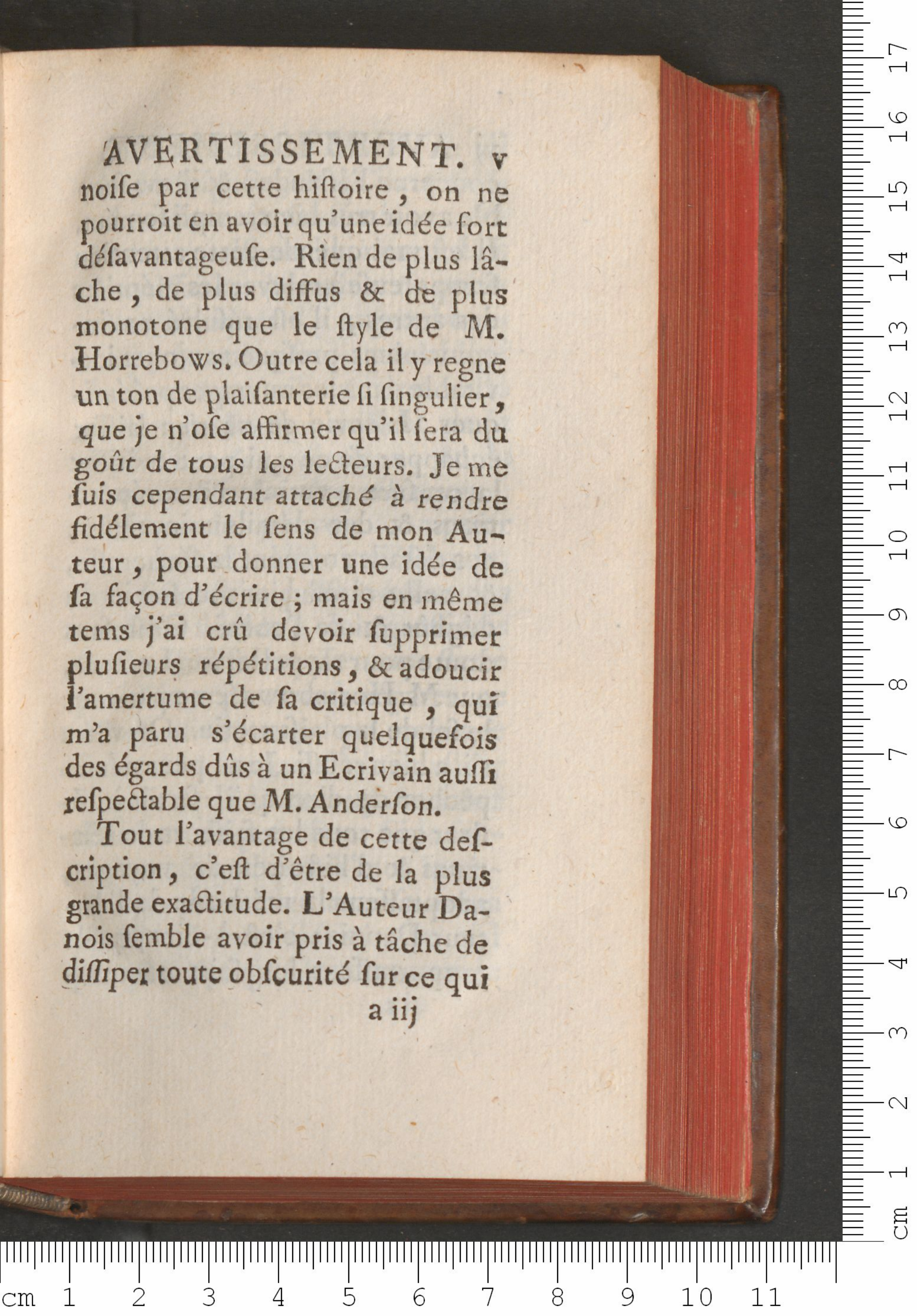
SI la critique a généralement quelque avantage, perſonne ne diſconviendra qu'elle eſt d'une utilité indiſpenſable dans l'hiſtoire des pays connus par les voyageurs. Une critique judicieuſe eſt l'ouvrage de la raiſon ; elle doit être la bouſſole de l'eſprit. En Pilote expérimenté, un Ecrivain habile s'en ſert pour prévenir les écueils, pour ſurmonter les obſtacles qu'oppoſe à ſa marche un voyageur ignorant ou crédule, ou un rélateur de mauvaiſe foi & paſſionné pour le merveilleux. Quand un Hiſtorien de ce genre peut ajouter à ce mérite celui d'a-



voir parcouru lui-même le pays dont il donne la deſcription; ſon ouvrage ne mérite-t-il pas ſûrement la préférence, & ne peut-on pas ſans ſcrupule, ajouter foi à ſes récits.

Telle eſt la nouvelle deſcription de l'Iſlande dont j'offre la traduction au public. M. Horrebows, Danois, & Miniſtre de la Religion Luthérienne, en eſt l'Auteur; il explique aſſez les raiſons qui l'ont engagé à publier cette hiſtoire: pour me diſpenſer d'en rien dire, on n'a qu'à lire l'Epitre Dédicatoire adreſſée au Roi de Danemarck, & la Préface, qui ſuivent cet avertiſſement. Quant à mon ſentiment ſur le mérite de l'ouvrage, & ſur la forme que je lui ai laiſſée, c'eſt ce qui va faire le ſujet de quelques courtes réflexions.

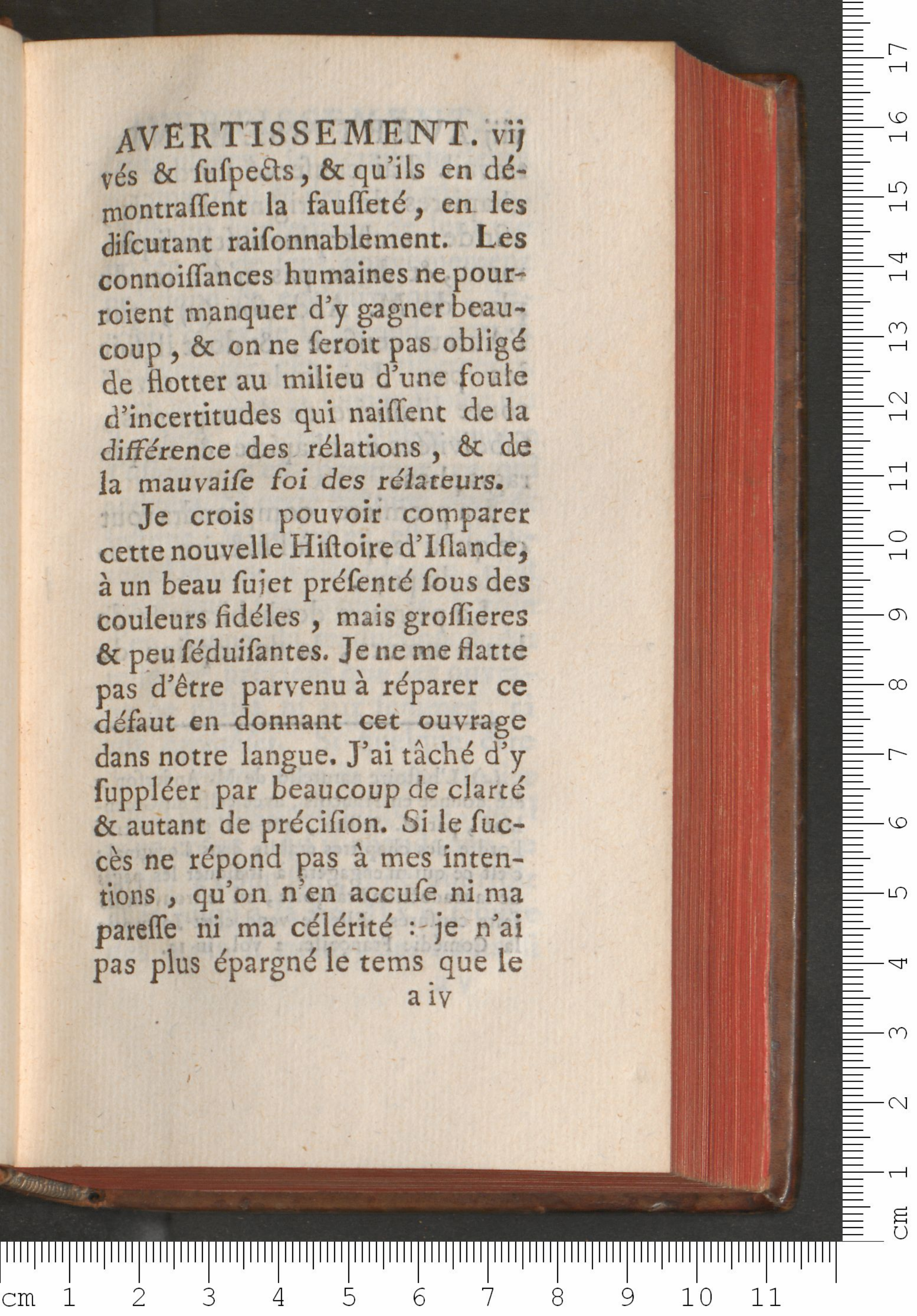
A juger de la littérature Da-



noiſe par cette hiſtoire, on ne pourroit en avoir qu'une idée fort déſavantageuſe. Rien de plus lâche, de plus diffus & de plus monotone que le ſtyle de M. Horrebows. Outre cela il y regne un ton de plaiſanterie ſi ſingulier, que je n'oſe affirmer qu'il ſera du goût de tous les lecteurs. Je me ſuis cependant attaché à rendre fidélement le ſens de mon Auteur, pour donner une idée de ſa façon d'écrire; mais en même tems j'ai crû devoir ſupprimer pluſieurs répétitions, & adoucir l'amertume de ſa critique, qui m'a paru s'écarter quelquefois des égards dûs à un Ecrivain auſſi reſpectable que M. Anderſon.

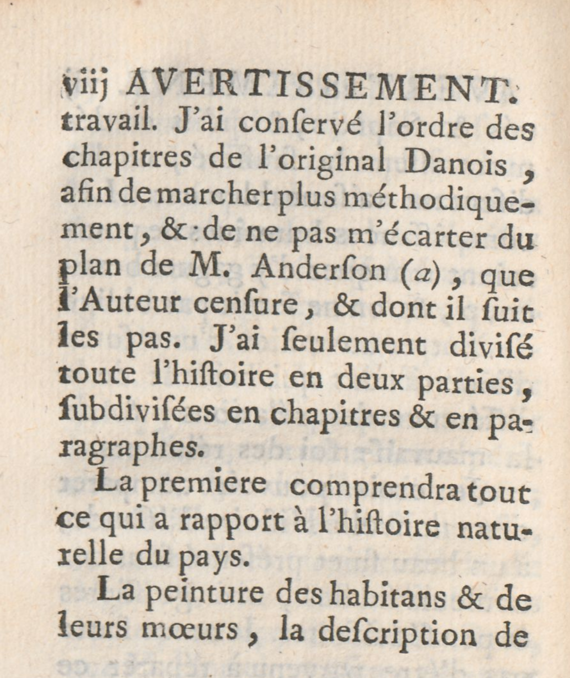
Tout l'avantage de cette deſcription, c'eſt d'être de la plus grande exactitude. L'Auteur Danois ſemble avoir pris à tâche de diſſiper toute obſcurité ſur ce qui

concerne l'Islande, & il me semble avoir très-bien rempli son but. Il est vrai que de cette attention scrupuleuse à relever les méprises des autres, il est résulté un inconvénient presque toujours inévitable dans les ouvrages polémiques. L'envie de ne rien laisser échapper de ce qui peut mériter la censure, entraîne des répétitions & des détails minutieux; ces détails amenent la sécheresse, & celle-ci est bientôt suivie du dégoût & de l'ennui. C'est sans doute pour rappeller son Lecteur, que M. Horrebows seme par-tout le sel de la plaisanterie. On verra s'il a bien réussi. Je ne peux m'empêcher de dire qu'il seroit à désirer que tous les faiseurs de rélations & d'histoires de voyages, adoptassent la méthode de l'Auteur Danois; c'est-à-dire, qu'ils rapportassent les faits controu-



vés & ſuſpects, & qu'ils en démontraſſent la fauſſeté, en les diſcutant raiſonnablement. Les connoiſſances humaines ne pourroient manquer d'y gagner beaucoup, & on ne ſeroit pas obligé de flotter au milieu d'une foule d'incertitudes qui naiſſent de la *différence* des *rélations*, & de la *mauvaiſe foi des rélateurs.*

Je crois pouvoir comparer cette nouvelle Hiſtoire d'Iſlande, à un beau ſujet préſenté ſous des couleurs fidéles, mais groſſieres & peu ſéduiſantes. Je ne me flatte pas d'être parvenu à réparer ce défaut en donnant cet ouvrage dans notre langue. J'ai tâché d'y ſuppléer par beaucoup de clarté & autant de préciſion. Si le ſuccès ne répond pas à mes intentions, qu'on n'en accuſe ni ma pareſſe ni ma célérité : je n'ai pas plus épargné le tems que le

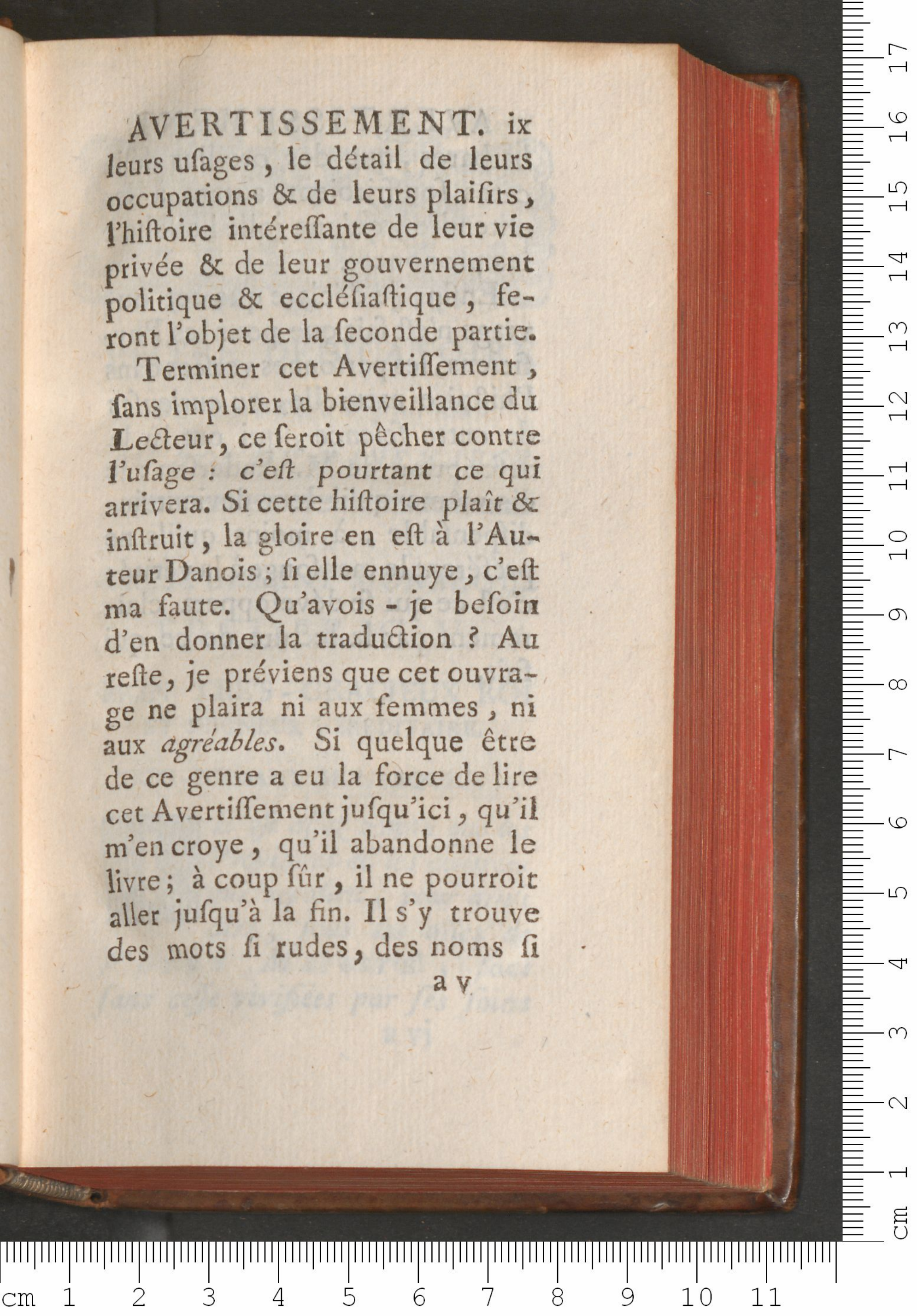


travail. J'ai conſervé l'ordre des chapitres de l'original Danois, afin de marcher plus méthodiquement, & de ne pas m'écarter du plan de M. Anderſon (*a*), que l'Auteur cenſure, & dont il ſuit les pas. J'ai ſeulement diviſé toute l'hiſtoire en deux parties, ſubdiviſées en chapitres & en paragraphes.

La premiere comprendra tout ce qui a rapport à l'hiſtoire naturelle du pays.

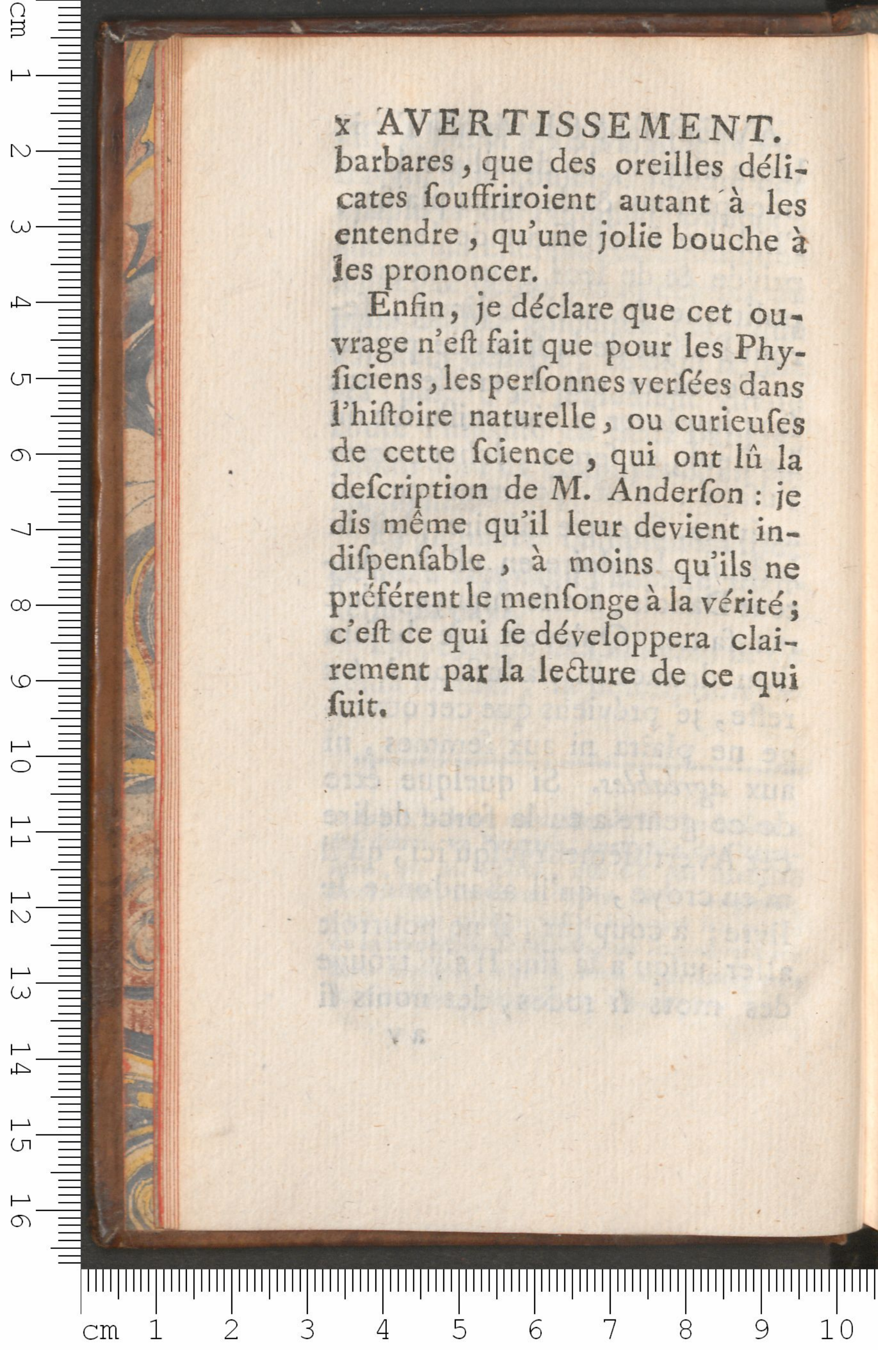
La peinture des habitans & de leurs mœurs, la deſcription de

(*a*) L'hiſtoire naturelle de M. Anderſon a été donnée en François, avec celle du Groenland, par M. Sellius, qui n'a pas conſervé l'ordre des chapitres établis dans l'original; c'eſt ce qui m'engagera à indiquer les pages de la traduction Françoiſe, où ſe trouvent les faits cenſurés. Elle ſe vend chez Jorry près la Comédie Françoiſe. 2 vol. in-12.



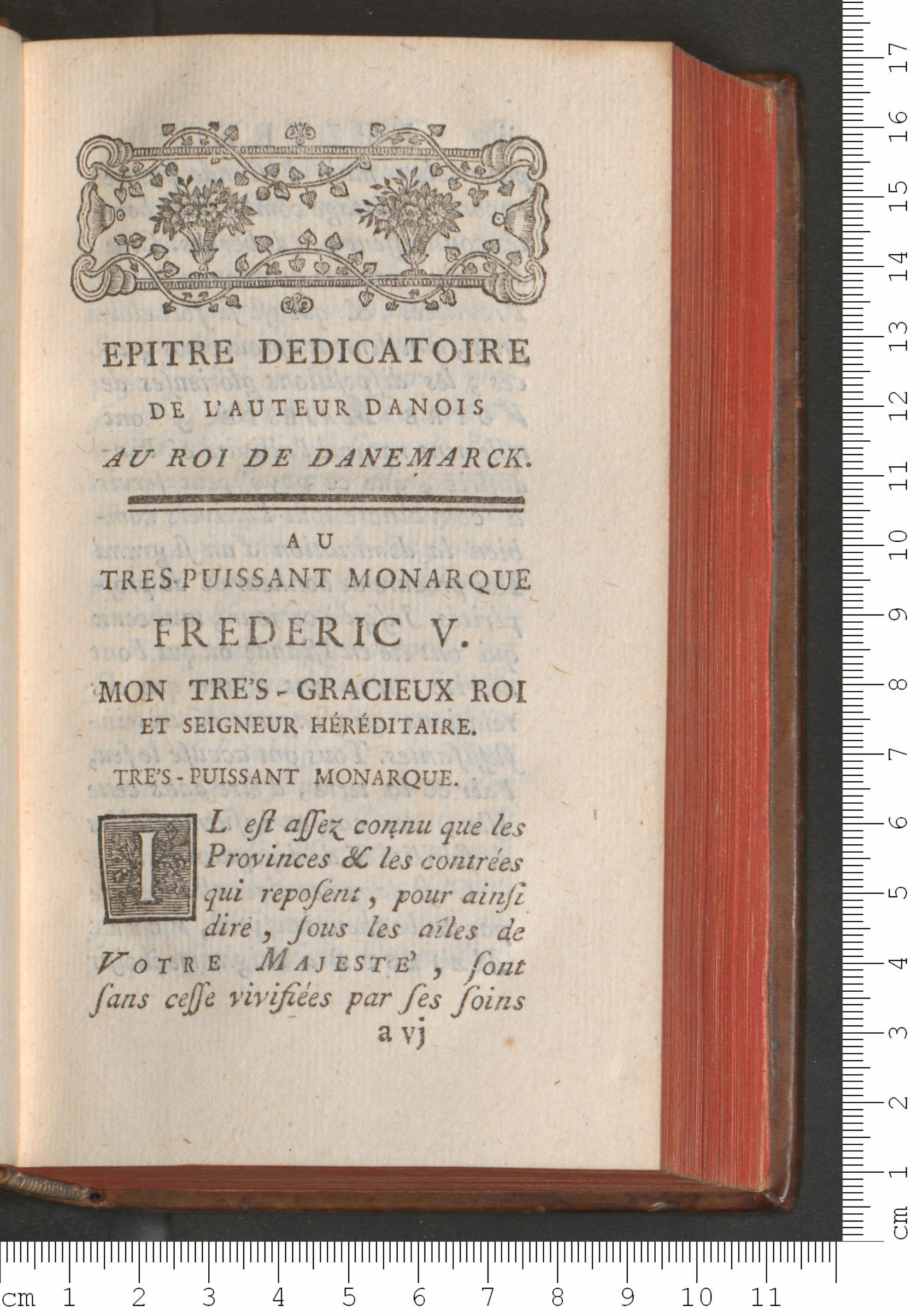
leurs uſages, le détail de leurs occupations & de leurs plaiſirs, l'hiſtoire intéreſſante de leur vie privée & de leur gouvernement politique & eccléſiaſtique, feront l'objet de la ſeconde partie.

Terminer cet Avertiſſement, ſans implorer la bienveillance du Lecteur, ce ſeroit pêcher contre l'uſage : *c'eſt pourtant* ce qui arrivera. Si cette hiſtoire plaît & inſtruit, la gloire en eſt à l'Auteur Danois; ſi elle ennuye, c'eſt ma faute. Qu'avois-je beſoin d'en donner la traduction ? Au reſte, je préviens que cet ouvrage ne plaira ni aux femmes, ni aux *agréables*. Si quelque être de ce genre a eu la force de lire cet Avertiſſement juſqu'ici, qu'il m'en croye, qu'il abandonne le livre; à coup ſûr, il ne pourroit aller juſqu'à la fin. Il s'y trouve des mots ſi rudes, des noms ſi



barbares, que des oreilles délicates ſouffriroient autant à les entendre, qu'une jolie bouche à les prononcer.

Enfin, je déclare que cet ouvrage n'eſt fait que pour les Phyſiciens, les perſonnes verſées dans l'hiſtoire naturelle, ou curieuſes de cette ſcience, qui ont lû la deſcription de M. Anderſon : je dis même qu'il leur devient indiſpenſable, à moins qu'ils ne préférent le menſonge à la vérité; c'eſt ce qui ſe développera clairement par la lecture de ce qui ſuit.



EPITRE DEDICATOIRE
DE L'AUTEUR DANOIS
AU ROI DE DANEMARCK.

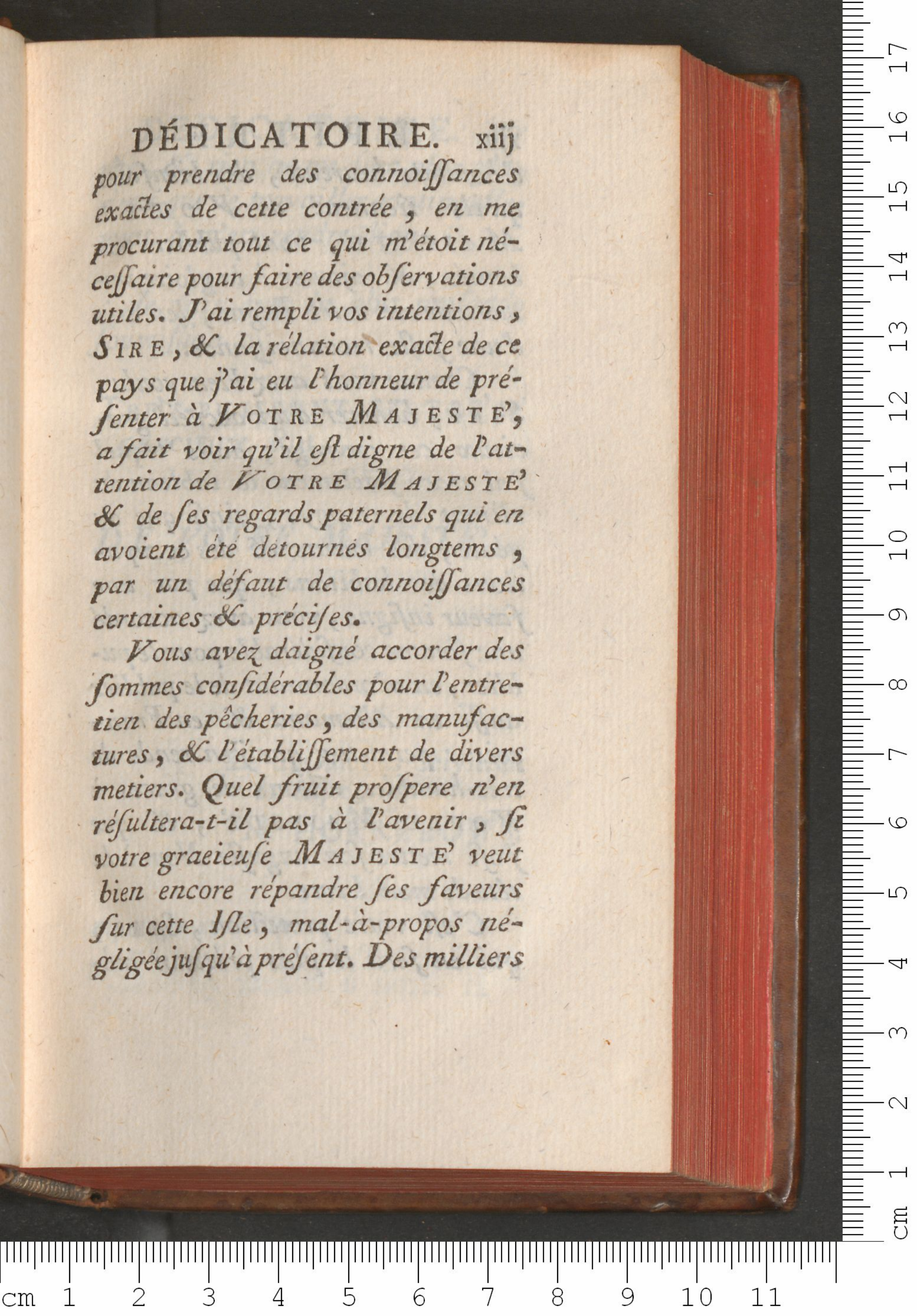
A U
TRES-PUISSANT MONARQUE
FREDERIC V.
MON TRE'S-GRACIEUX ROI
ET SEIGNEUR HÉRÉDITAIRE.

TRE'S-PUISSANT MONARQUE.

IL est assez connu que les Provinces & les contrées qui reposent, pour ainsi dire, sous les aîles de VOTRE MAJESTE', *sont sans cesse vivifiées par ses soins*

paternels ; mais l'Islande prouve encore davantage combien vos bontés connoissent peu de bornes. Cette Isle plus grande qu'aucune de vos Provinces, & qui est si fort éloignée, a tellement éprouvé vos graces ; les dispositions glorieuses de VOTRE MAJESTÉ *y ont tellement ranimé l'activité & l'industrie, que ce pays peut servir à convaincre tout l'univers combien la domination d'un si grand Roi procure de bonheur & de prospérités. Jusqu'à ce jour, tous ceux qui ont été en Islande ou qui l'ont décrite, n'en ont donné que des rélations mensongeres & très-insuffisantes. Tous ont accusé le feu, l'air & la terre, d'être dans cette Isle, des causes insurmontables de stérilité & de dépopulation.*

C'est dans ces circonstances que par un bonheur inesperé, VOTRE MAJESTÉ *a daigné me choisir*



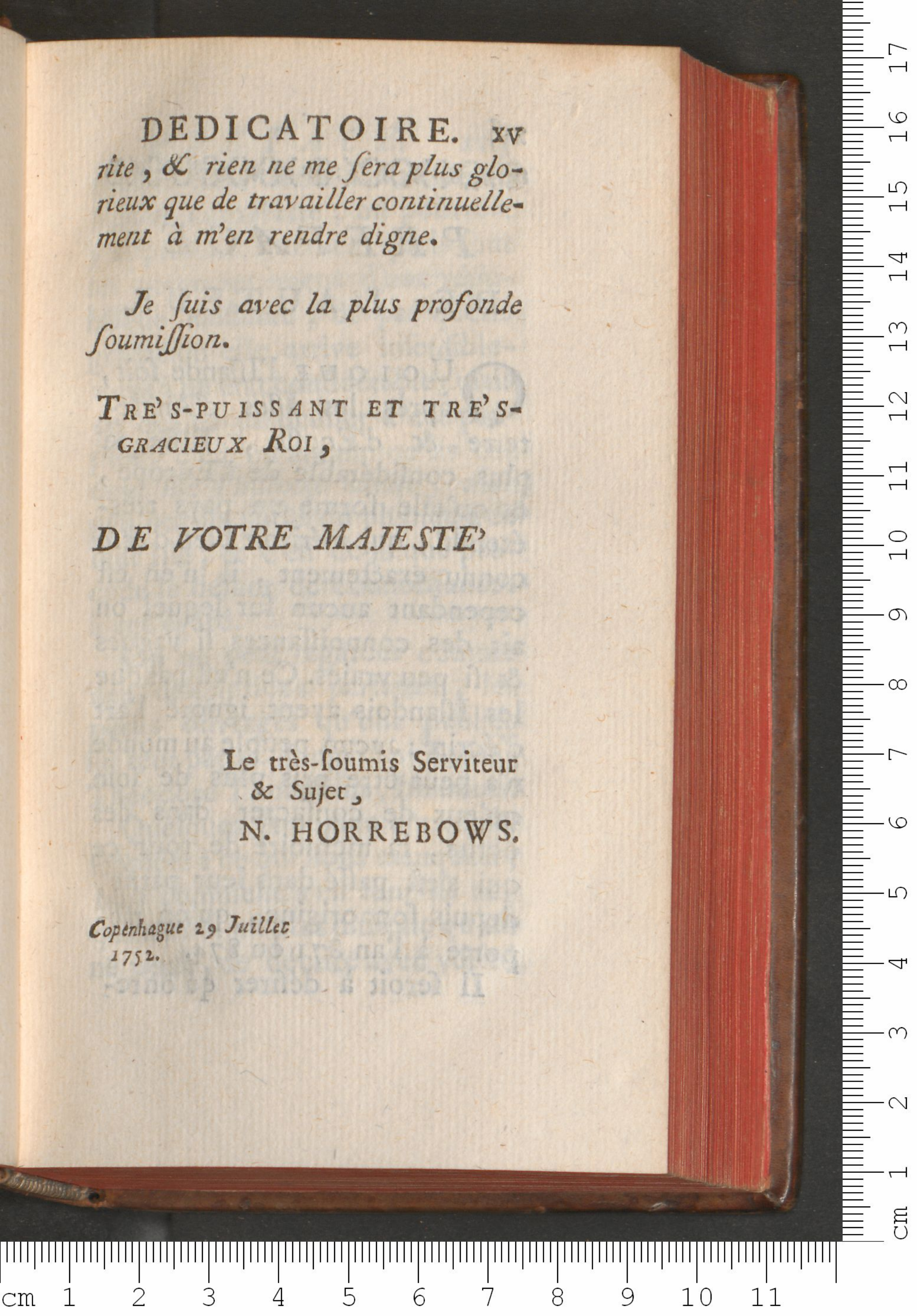
pour prendre des connoiſſances exactes de cette contrée, en me procurant tout ce qui m'étoit néceſſaire pour faire des obſervations utiles. J'ai rempli vos intentions, SIRE, *& la rélation exacte de ce pays que j'ai eu l'honneur de préſenter à* VOTRE MAJESTE', *a fait voir qu'il eſt digne de l'attention de* VOTRE MAJESTE' *& de ſes regards paternels qui en avoient été détournés longtems, par un défaut de connoiſſances certaines & préciſes.*

Vous avez daigné accorder des ſommes conſidérables pour l'entretien des pêcheries, des manufactures, & l'établiſſement de divers metiers. Quel fruit proſpere n'en réſultera-t-il pas à l'avenir, ſi votre graeieuſe MAJESTE' *veut bien encore répandre ſes faveurs ſur cette Iſle, mal-à-propos négligée juſqu'à préſent. Des milliers*

d'hommes heureux, des bienfaits qu'ils tiennent de VOTRE MAJESTÉ, *vont publier vos bontés, & ajouter à la gloire immortelle de votre Regne, les cris d'une juste reconnoissance.*

Comme vous avez bien voulu, SIRE, *honorer d'un accueil gracieux cet ouvrage, dans lequel j'ai tracé fidélement le tableau du climat de ce pays, ainsi que du génie, des mœurs & des occupations des habitans; que par une faveur insigne, vous avez accordé une somme considérable pour le publier, en m'ordonnant de le publier aussi en Allemand & en François : permettez que j'en rende de très-humbles actions de graces à* VOTRE MAJESTÉ, *& que j'ose mettre son auguste Nom à la tête de mon Livre.*

C'est votre protection, SIRE, *qui en fera le plus précieux mé-*



rite, & rien ne me ſera plus glorieux que de travailler continuellement à m'en rendre digne.

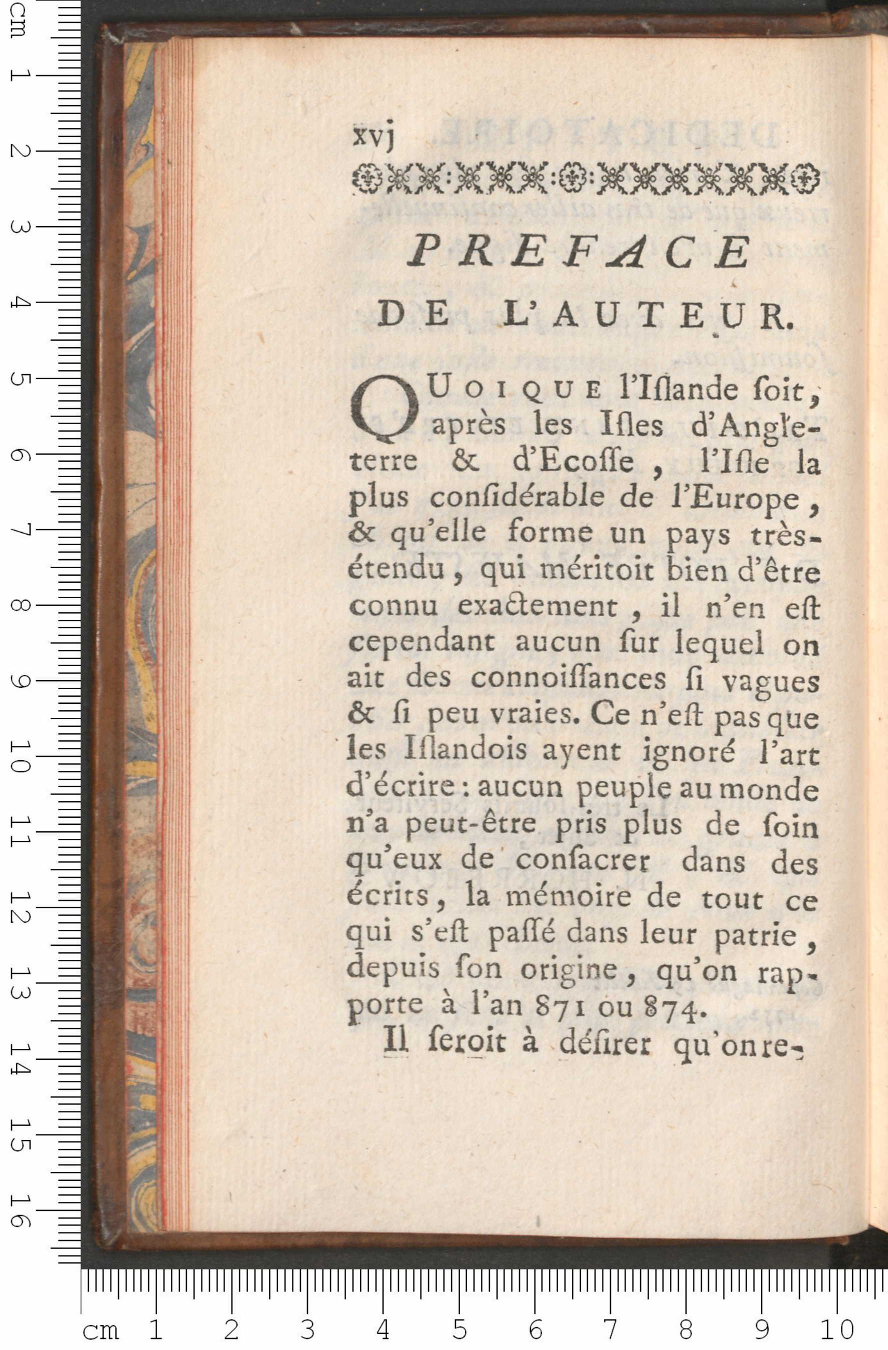
Je ſuis avec la plus profonde ſoumiſſion.

TRE'S-PUISSANT ET TRE'S-GRACIEUX ROI,

DE VOTRE MAJESTE'

Le très-ſoumis Serviteur
& Sujet,
N. HORREBOWS.

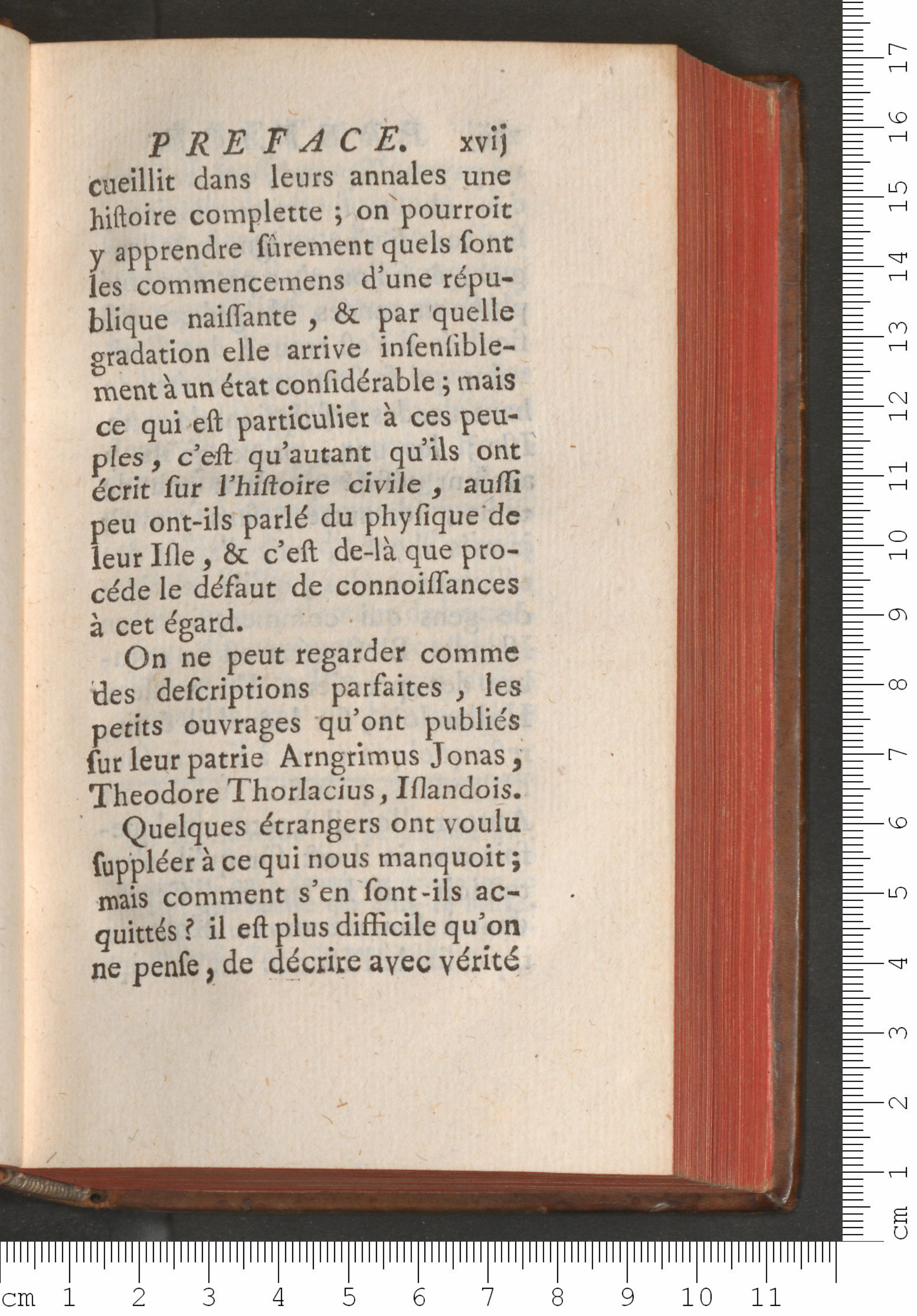
Copenhague 29 Juillet 1752.



PREFACE DE L'AUTEUR.

QUOIQUE l'Iſlande ſoit, après les Iſles d'Angleterre & d'Ecoſſe, l'Iſle la plus conſidérable de l'Europe, & qu'elle forme un pays très-étendu, qui méritoit bien d'être connu exactement, il n'en eſt cependant aucun ſur lequel on ait des connoiſſances ſi vagues & ſi peu vraies. Ce n'eſt pas que les Iſlandois ayent ignoré l'art d'écrire : aucun peuple au monde n'a peut-être pris plus de ſoin qu'eux de conſacrer dans des écrits, la mémoire de tout ce qui s'eſt paſſé dans leur patrie, depuis ſon origine, qu'on rapporte à l'an 871 ou 874.

Il ſeroit à déſirer qu'on re-

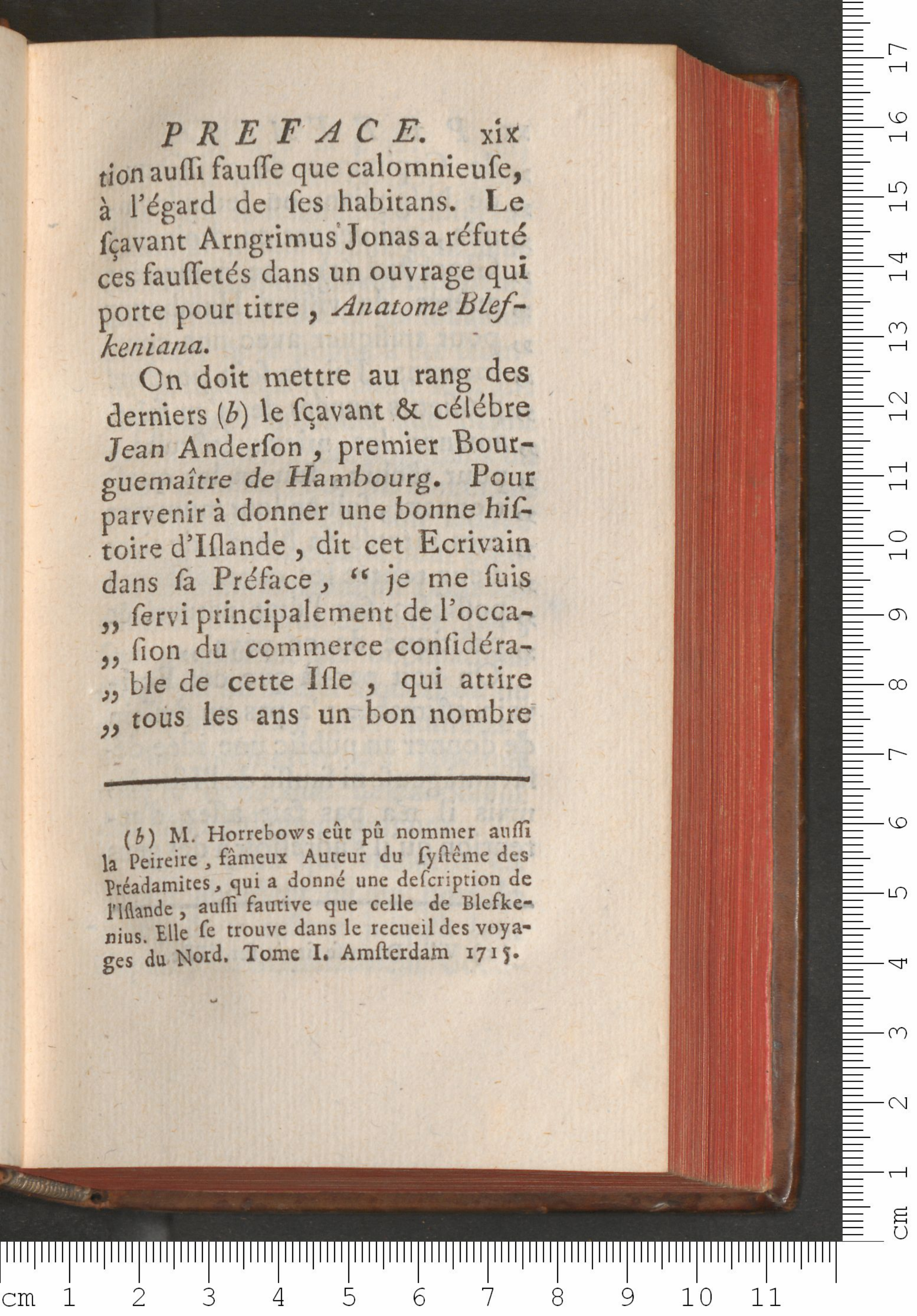


cueillit dans leurs annales une hiſtoire complette ; on pourroit y apprendre ſûrement quels ſont les commencemens d'une république naiſſante, & par quelle gradation elle arrive inſenſiblement à un état conſidérable ; mais ce qui eſt particulier à ces peuples, c'eſt qu'autant qu'ils ont écrit ſur *l'hiſtoire civile*, auſſi peu ont-ils parlé du phyſique de leur Iſle, & c'eſt de-là que procéde le défaut de connoiſſances à cet égard.

On ne peut regarder comme des deſcriptions parfaites, les petits ouvrages qu'ont publiés ſur leur patrie Arngrimus Jonas, Theodore Thorlacius, Iſlandois.

Quelques étrangers ont voulu ſuppléer à ce qui nous manquoit ; mais comment s'en ſont-ils acquittés ? il eſt plus difficile qu'on ne penſe, de décrire avec vérité

un pays auſſi grand, qui renferme des choſes ſi extraordinaires, ſur-tout ſi l'on en ignore la langue, & ſi l'on n'y a pas ſéjourné pluſieurs années. Malgré ces difficultés il s'eſt trouvé des Ecrivains qui ſe ſont crus en état de hazarder des deſcriptions de cette Iſle; les uns, parce qu'ils y avoient *réſidé* pendant peu de tems; les autres, ſans y avoir jamais abordé, mais d'après des rélations orales, qu'ils tenoient de gens qui commerçoient en Iſlande. Blefkenius eſt du nombre des premiers. Un vaiſſeau Hollandois, ſur lequel il étoit, reſta quelque tems à l'ancre ſous l'Iſlande: peut-être même cet Auteur alloit-il à terre quelquefois; mais il eſt ſûr qu'il n'entendoit pas la langue. Cependant à ſon retour en Hollande il publia de l'Iſlande une deſcrip-



tion aussi fausse que calomnieuse, à l'égard de ses habitans. Le sçavant Arngrimus Jonas a réfuté ces faussetés dans un ouvrage qui porte pour titre, *Anatome Blefkeniana.*

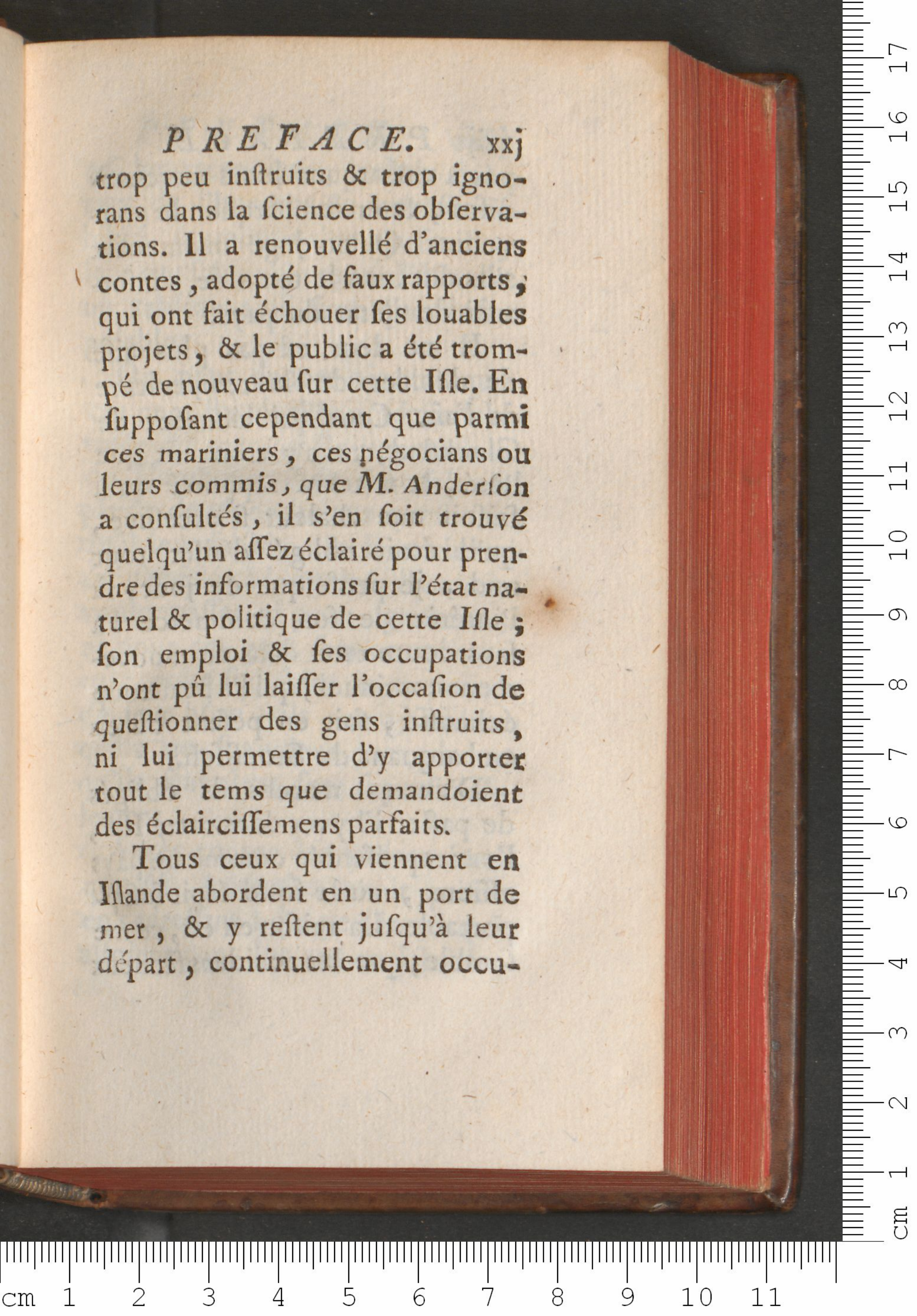
On doit mettre au rang des derniers (*b*) le sçavant & célébre Jean Anderson, premier Bourguemaître *de Hambourg.* Pour parvenir à donner une bonne histoire d'Islande, dit cet Ecrivain dans sa Préface, " je me suis „ servi principalement de l'occa„ sion du commerce considéra„ ble de cette Isle, qui attire „ tous les ans un bon nombre

(*b*) M. Horrebows eût pû nommer aussi la Peireire, fâmeux Auteur du systême des Préadamites, qui a donné une description de l'Islande, aussi fautive que celle de Blefkenius. Elle se trouve dans le recueil des voyages du Nord. Tome I. Amsterdam 1715.

„ de Capitaines de vaisseaux,
„ de Négocians ou leurs com-
„ mis, qui venant en droiture à
„ Gluckstad (*c*), ne manquent
„ guères de visiter Hambourg
„ pour trafiquer avec nos com-
„ merçans. J'ai eu soin pendant
„ plusieurs années de m'en faire
„ amener les mieux instruits,
„ pour *tâcher*, *soit* en les ques-
„ tionnant, soit en leur montrant
„ mes raretés du Nord, de tirer
„ d'eux toutes les connoissances
„ possibles sur l'état naturel &
„ politique de ce pays. „

On voit par-là que cet Ecrivain estimable n'a pas eu dessein de donner au public une idée désavantageuse ni fausse de l'Islande; mais il n'a pas fait assez d'attention qu'il s'adressoit à des gens

(*c*) Ville Danoise située sur l'Elbe.



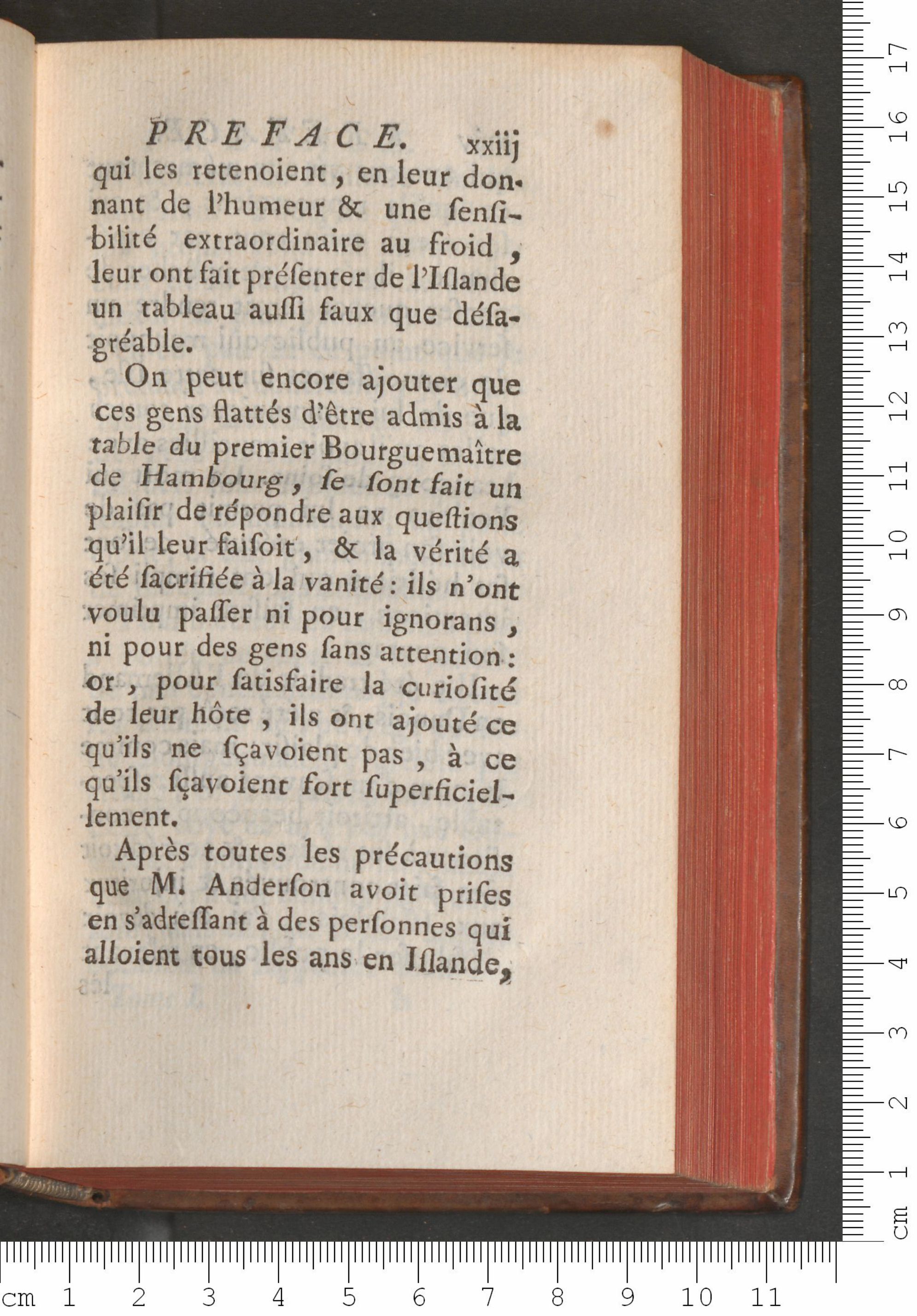
trop peu inſtruits & trop ignorans dans la ſcience des obſervations. Il a renouvellé d'anciens contes, adopté de faux rapports, qui ont fait échouer ſes louables projets, & le public a été trompé de nouveau ſur cette Iſle. En ſuppoſant cependant que parmi ces mariniers, ces négocians ou leurs *commis, que M. Anderſon* a conſultés, il s'en ſoit trouvé quelqu'un aſſez éclairé pour prendre des informations ſur l'état naturel & politique de cette Iſle; ſon emploi & ſes occupations n'ont pû lui laiſſer l'occaſion de queſtionner des gens inſtruits, ni lui permettre d'y apporter tout le tems que demandoient des éclairciſſemens parfaits.

Tous ceux qui viennent en Iſlande abordent en un port de mer, & y reſtent juſqu'à leur départ, continuellement occu-

pés à débarquer leurs marchandiſes, & en rembarquer de nouvelles. Qu'on juge maintenant s'ils ont bien le tems de s'informer de l'état du pays.

Il ne leur eſt pas plus aiſé de décider de la temperature de l'air. Ceux qui viennent de Gluckſtad, ne s'y trouvent que l'été, & ſi tel a rapporté qu'il faiſoit une chaleur ſi exceſſive, qu'il étoit obligé d'aller tout nud, je penſe que ce jour-là l'intérêt de ſon commerce l'a ſans doute tenu dans un mouvement continuel, qui l'a beaucoup échauffé, ſoit en peſant ou en embarquant du Stocfiſch.

D'autres marchands obligés de paſſer l'hyver dans cette Iſle, l'ont repréſentée comme un pays affreux, où le froid étoit inſupportable. La raiſon en eſt, ce me ſemble, que les accidens fâcheux



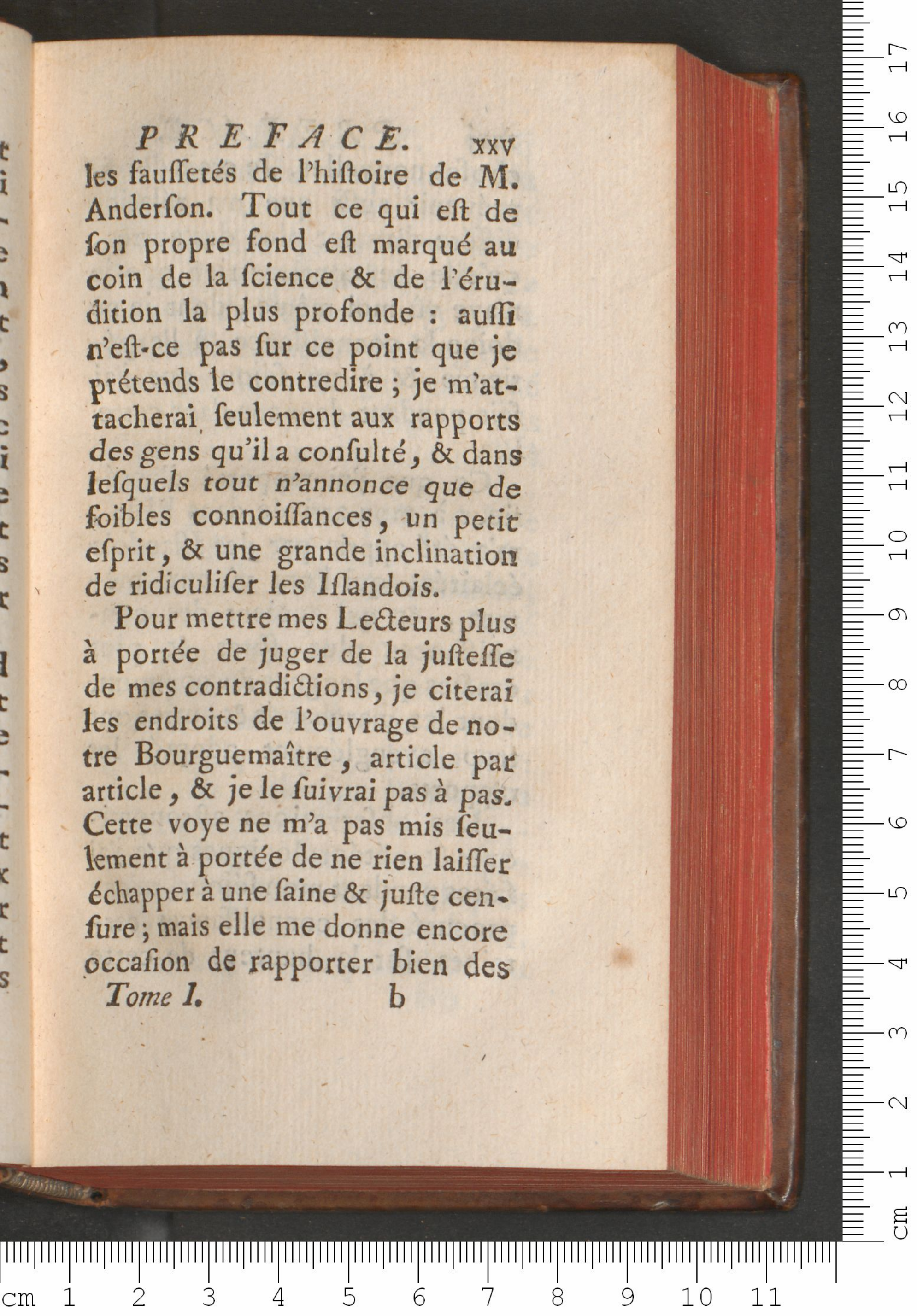
qui les retenoient, en leur donnant de l'humeur & une ſenſibilité extraordinaire au froid, leur ont fait préſenter de l'Iſlande un tableau auſſi faux que déſagréable.

On peut encore ajouter que ces gens flattés d'être admis à la table du premier Bourguemaître de *Hambourg*, *ſe ſont fait* un plaiſir de répondre aux queſtions qu'il leur faiſoit, & la vérité a été ſacrifiée à la vanité : ils n'ont voulu paſſer ni pour ignorans, ni pour des gens ſans attention : or, pour ſatisfaire la curioſité de leur hôte, ils ont ajouté ce qu'ils ne ſçavoient pas, à ce qu'ils ſçavoient fort ſuperficiellement.

Après toutes les précautions que M. Anderſon avoit priſes en s'adreſſant à des perſonnes qui alloient tous les ans en Iſlande,

qui avoient vû eux-mêmes tout ce qu'ils rapportoient, & qui sçavoient enfin tout par expérience, il n'a pû s'empêcher de penser que ce seroit rendre un service au public qui manquoit de connoissances sur cette Isle, que de lui communiquer toutes celles qu'il avoit recueillies avec beaucoup de soins. La mort qui l'enleva ne lui permit pas de voir son projet exécuté : ce sont ses héritiers qui ont rempli ses intentions, en faisant imprimer son ouvrage.

Il a été traduit de l'Allemand en Danois, & a été reçû par-tout avec bien du plaisir; mais comme le nom d'un sçavant aussi respectable, attiroit beaucoup de confiance à ses récits, & accréditoit des faits controuvés & injurieux aux Islandois, j'ai crû devoir désabuser le public, en relevant les



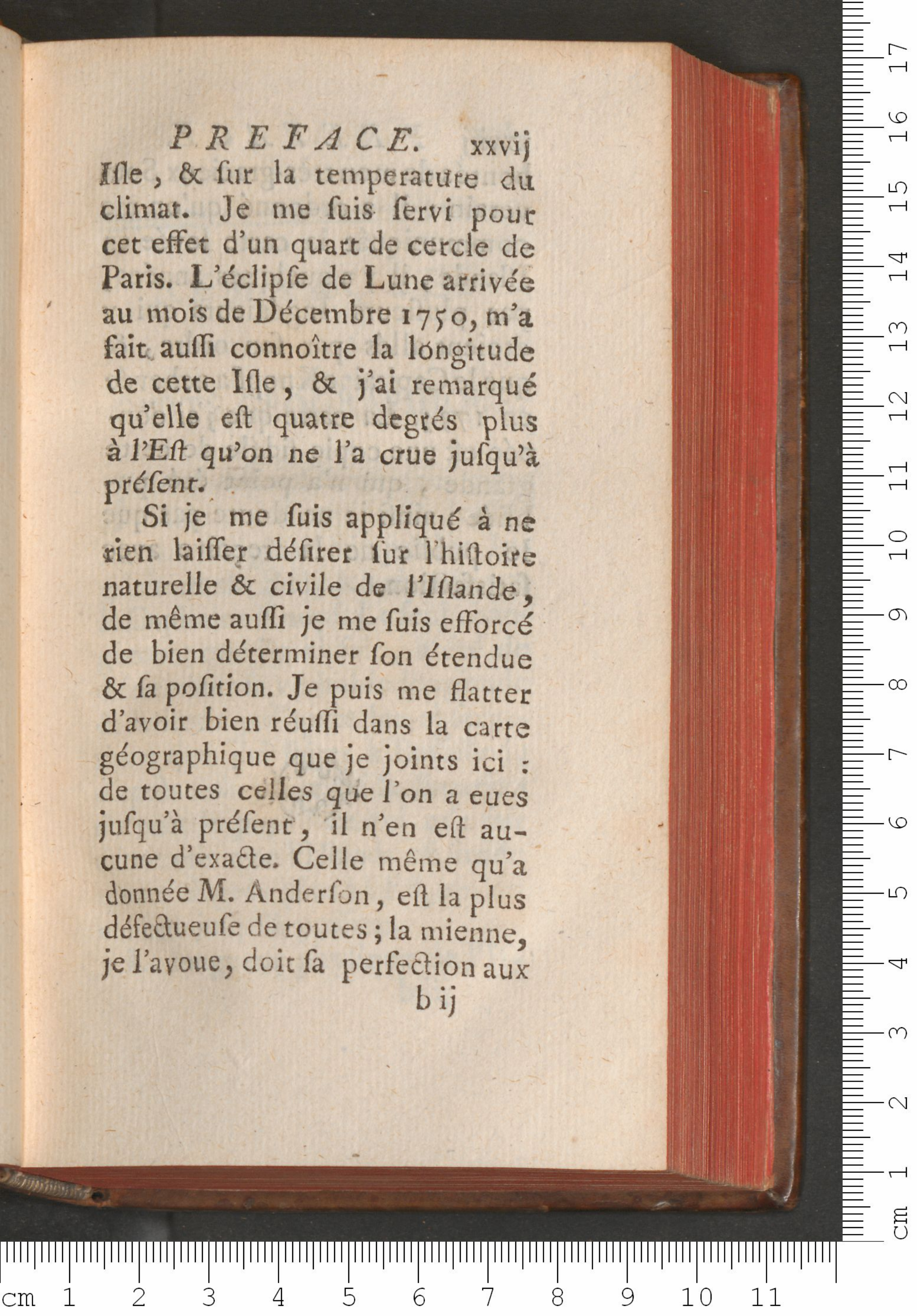
les fauſſetés de l'hiſtoire de M. Anderſon. Tout ce qui eſt de ſon propre fond eſt marqué au coin de la ſcience & de l'érudition la plus profonde : auſſi n'eſt-ce pas ſur ce point que je prétends le contredire ; je m'attacherai ſeulement aux rapports des gens qu'il a conſulté, & dans leſquels *tout n'annonce que* de foibles connoiſſances, un petit eſprit, & une grande inclination de ridiculiſer les Iſlandois.

Pour mettre mes Lecteurs plus à portée de juger de la juſteſſe de mes contradictions, je citerai les endroits de l'ouvrage de notre Bourguemaître, article par article, & je le ſuivrai pas à pas. Cette voye ne m'a pas mis ſeulement à portée de ne rien laiſſer échapper à une ſaine & juſte cenſure ; mais elle me donne encore occaſion de rapporter bien des

choſes nouvelles. Je crois devoir prévenir auſſi que ma rélation différe d'autant plus des autres, qu'elle ne contient rien que je n'aye vû moi-même, dont je ne doive la connoiſſance, à l'expérience & à un ſéjour que j'ai fait pendant deux ans dans cette Iſle.

Ce que j'ai rapporté d'antérieur à mon arrivée dans l'Iſle, m'a été appris par des Iſlandois éclairés, qui l'ont vû eux-mêmes, & qui avoient des connoiſſances plus ſûres & plus exactes que les gens du commun, dont les marchands & autres ont trop aveuglément adopté les rapports.

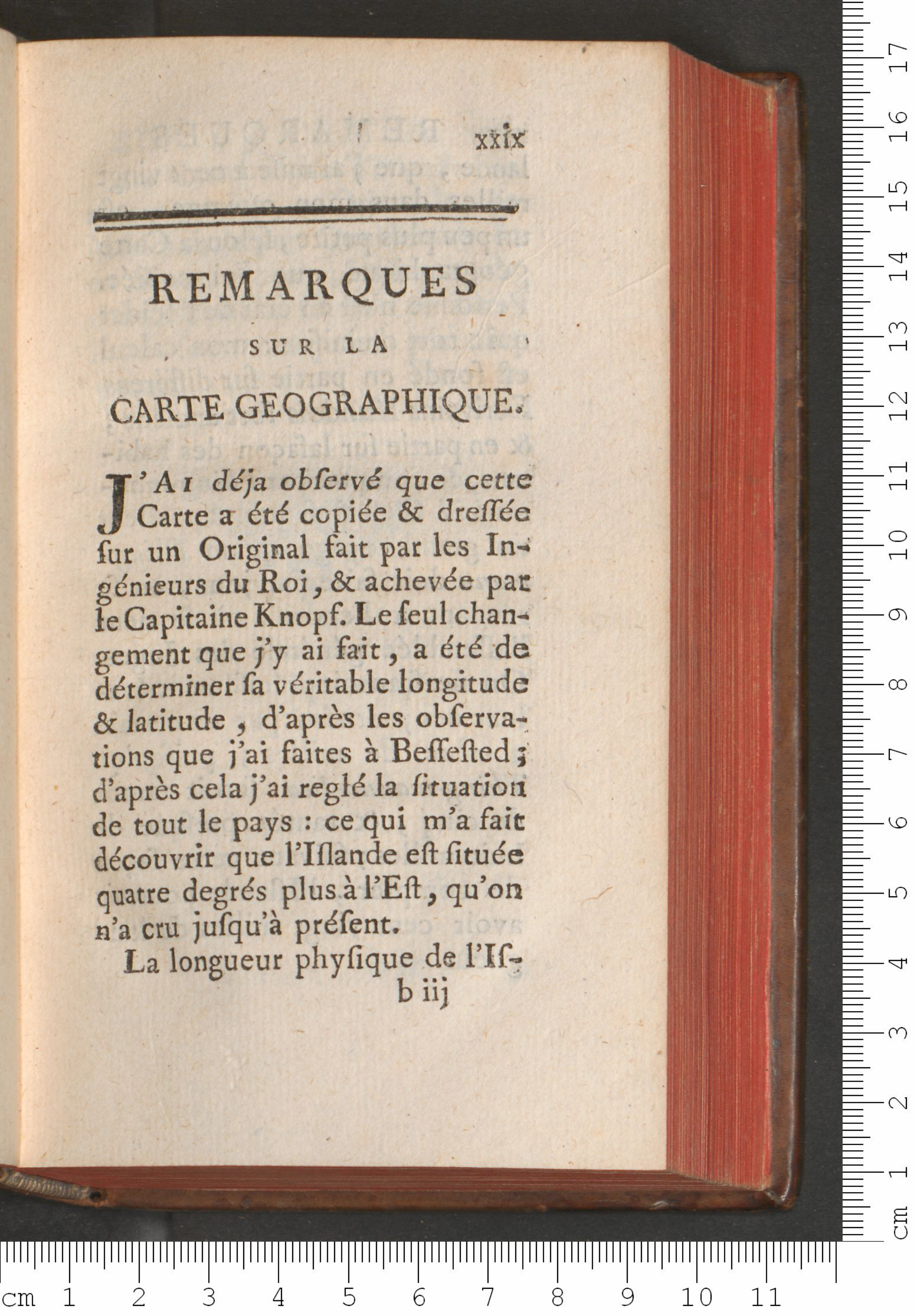
Les obſervations aſtronomiques & météorologiques que j'ai faites pendant mon ſéjour, m'ont procuré des connoiſſances certaines ſur la hauteur de cette



Isle, & sur la temperature du climat. Je me suis servi pour cet effet d'un quart de cercle de Paris. L'éclipse de Lune arrivée au mois de Décembre 1750, m'a fait aussi connoître la longitude de cette Isle, & j'ai remarqué qu'elle est quatre degrés plus à *l'Est* qu'on ne l'a crue jusqu'à *présent*.

Si je me suis appliqué à ne rien laisser désirer sur l'histoire naturelle & civile de *l'Islande*, de même aussi je me suis efforcé de bien déterminer son étendue & sa position. Je puis me flatter d'avoir bien réussi dans la carte géographique que je joints ici : de toutes celles que l'on a eues jusqu'à présent, il n'en est aucune d'exacte. Celle même qu'a donnée M. Anderson, est la plus défectueuse de toutes; la mienne, je l'avoue, doit sa perfection aux

bontés de mon très-gracieux Souverain : il a ordonné qu'on me communiquât la carte levée en Islande, il y a quelques années, par plusieurs Ingénieurs qui y étoient allés par son ordre, & que le Capitaine Knopf a achevée en 1734. La carte que j'ai donnée est une copie fidéle de cette grande, qui n'a point été publiée ; ainsi je ne doute pas que le public ne la reçoive avec satisfaction.



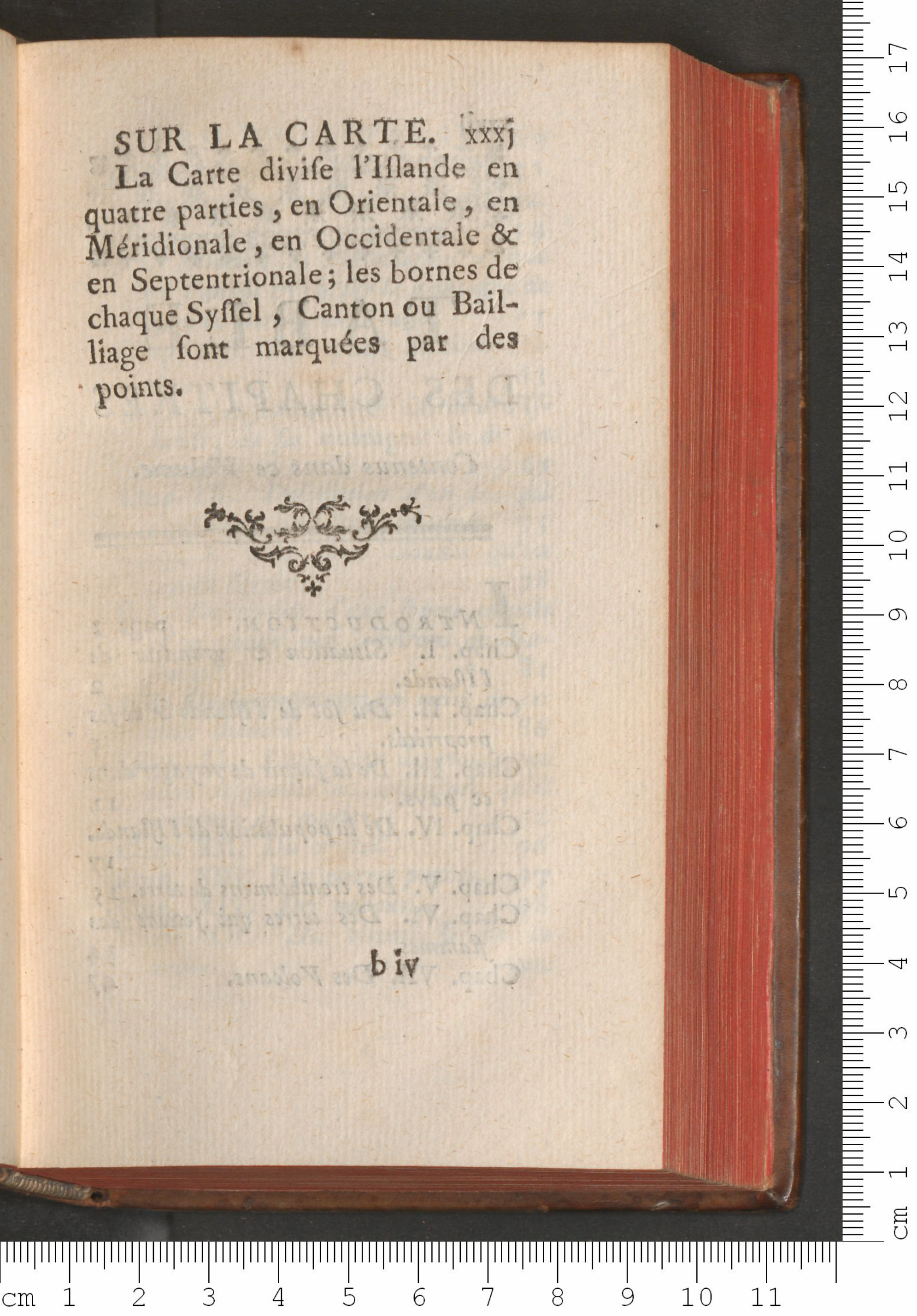
REMARQUES
SUR LA
CARTE GEOGRAPHIQUE.

J'Ai *déja obſervé que cette* Carte a été copiée & dreſſée ſur un Original fait par les Ingénieurs du Roi, & achevée par le Capitaine Knopf. Le ſeul changement que j'y ai fait, a été de déterminer ſa véritable longitude & latitude, d'après les obſervations que j'ai faites à Beſſeſted; d'après cela j'ai reglé la ſituation de tout le pays : ce qui m'a fait découvrir que l'Iſlande eſt ſituée quatre degrés plus à l'Eſt, qu'on n'a cru juſqu'à préſent.

La longueur phyſique de l'Iſ-

lande, que j'ai miſe à cent vingt milles dans mon ouvrage, eſt un peu plus petite, ſelon la Carte géographique que j'ai copiée. Perſonne n'eſt en état de décider qui a tort ou raiſon : mon calcul eſt fondé en partie ſur différens Ecrivains Iſlandois fort anciens, & en partie ſur la façon des habitans, de compter par *Thing-manna-leid.* C'eſt ainſi qu'ils appellent un grand voyage qu'un *Thing-manu* doit faire par jour, en ſe rendant à l'endroit où ſe tient l'aſſemblée générale des Juges. On ne ſçauroit préciſément évaluer ces journées par un certain nombre de milles ; puiſqu'un *Thing-manna-lied* ſeroit tantôt de cinq, & tantôt preſque de huit milles ; ſuivant cette façon de compter, l'Iſlande pourroit avoir cent vingt milles de longueur.

La Carte divise l'Islande en quatre parties, en Orientale, en Méridionale, en Occidentale & en Septentrionale; les bornes de chaque Syssel, Canton ou Bailliage sont marquées par des points.



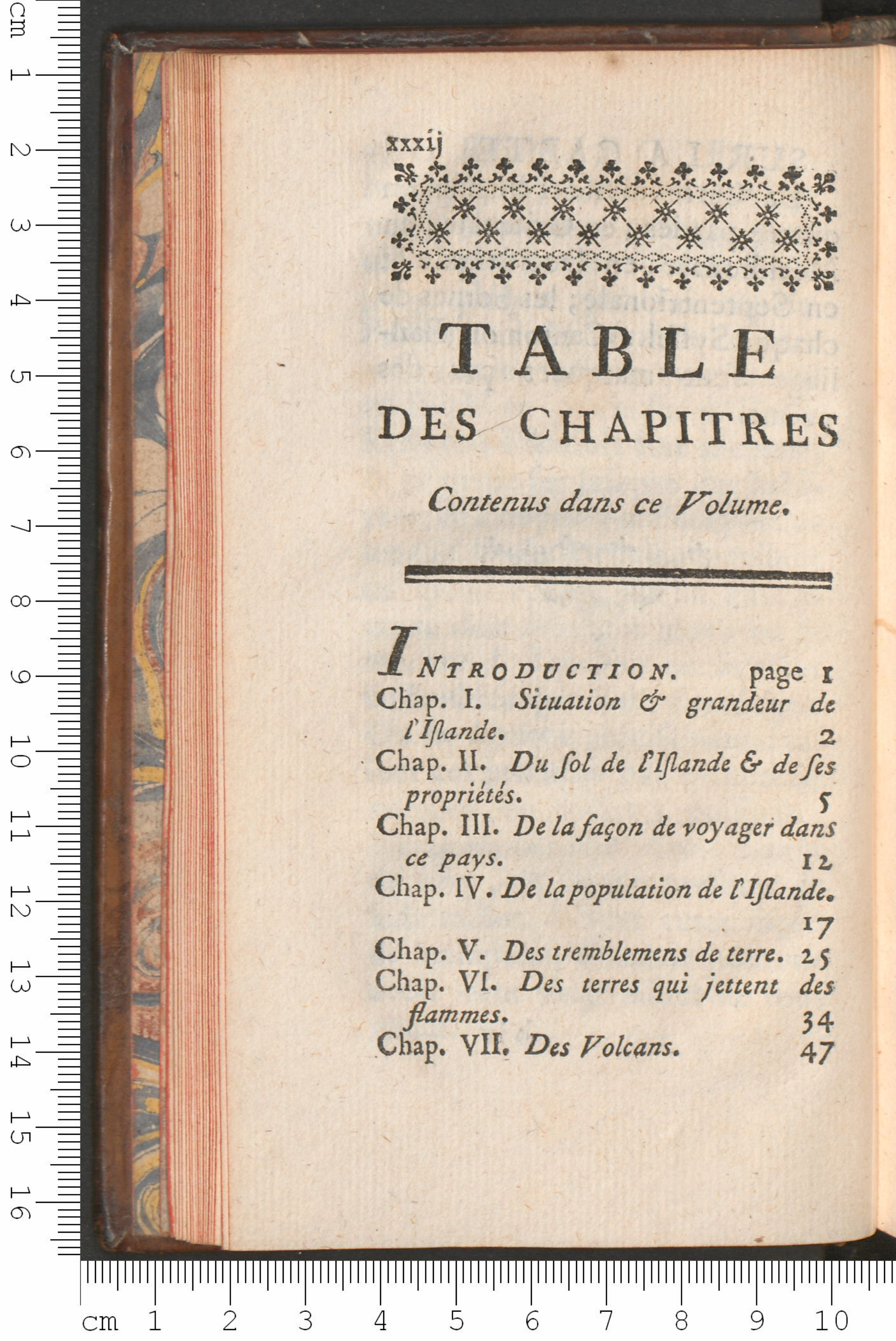
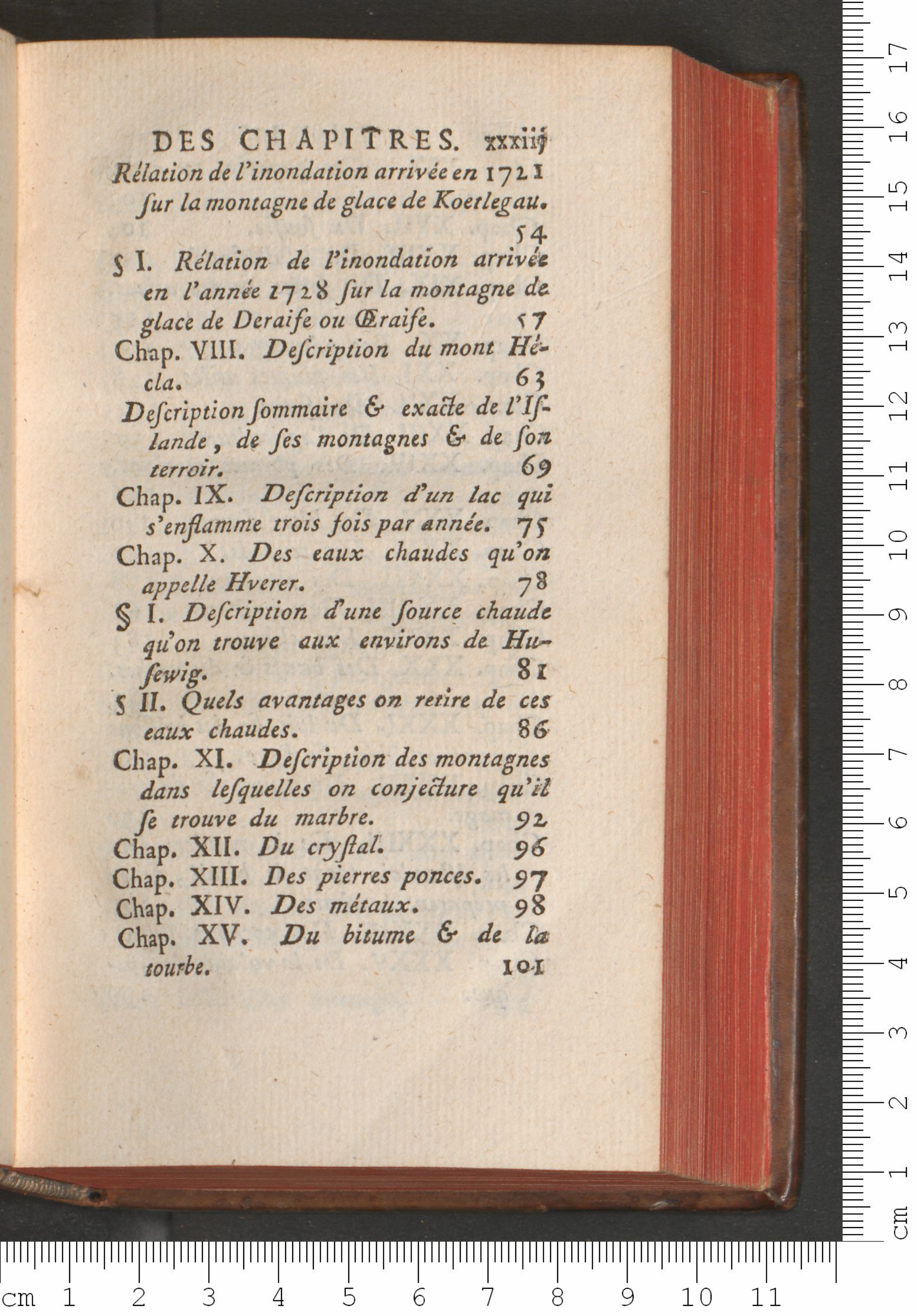
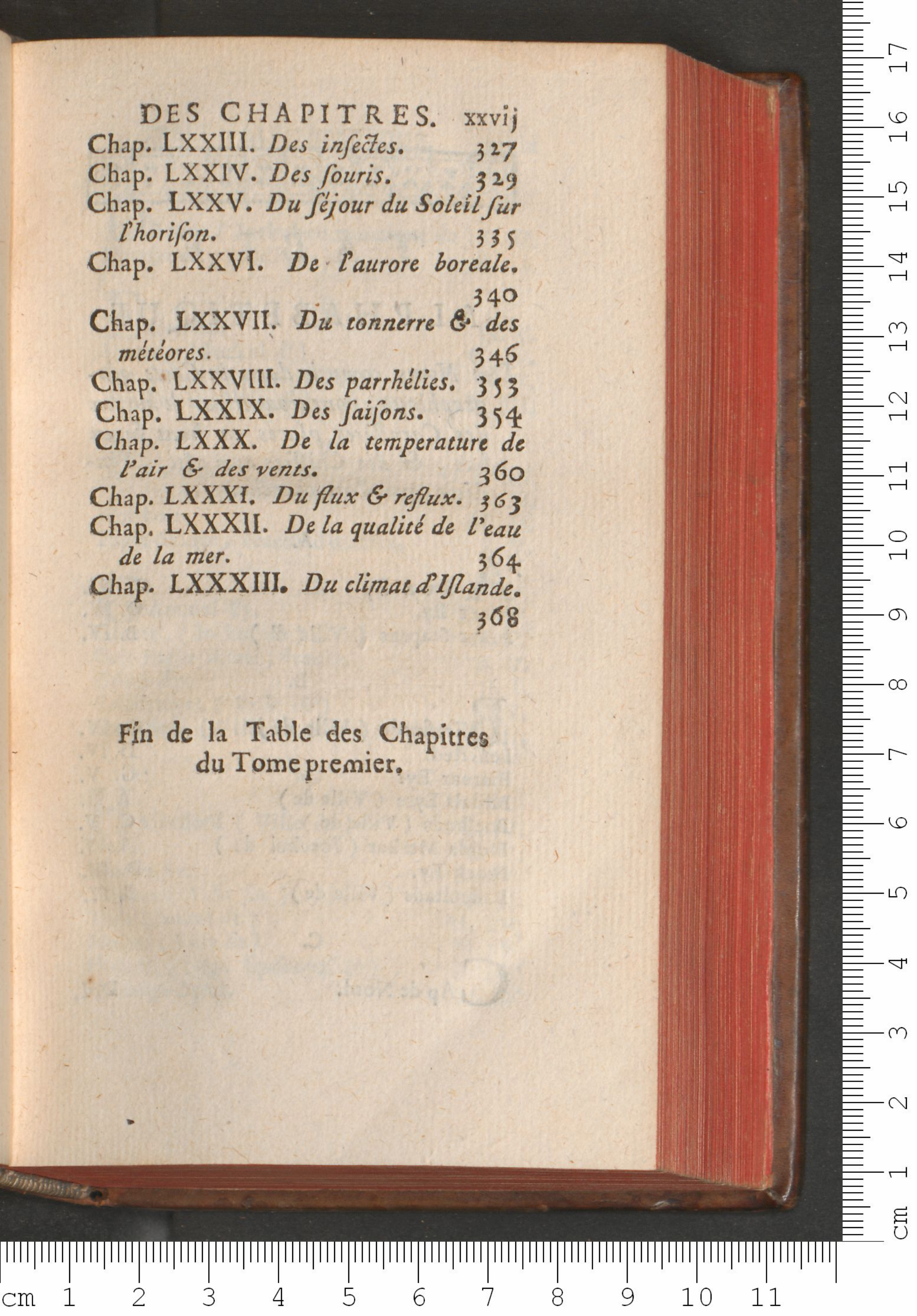


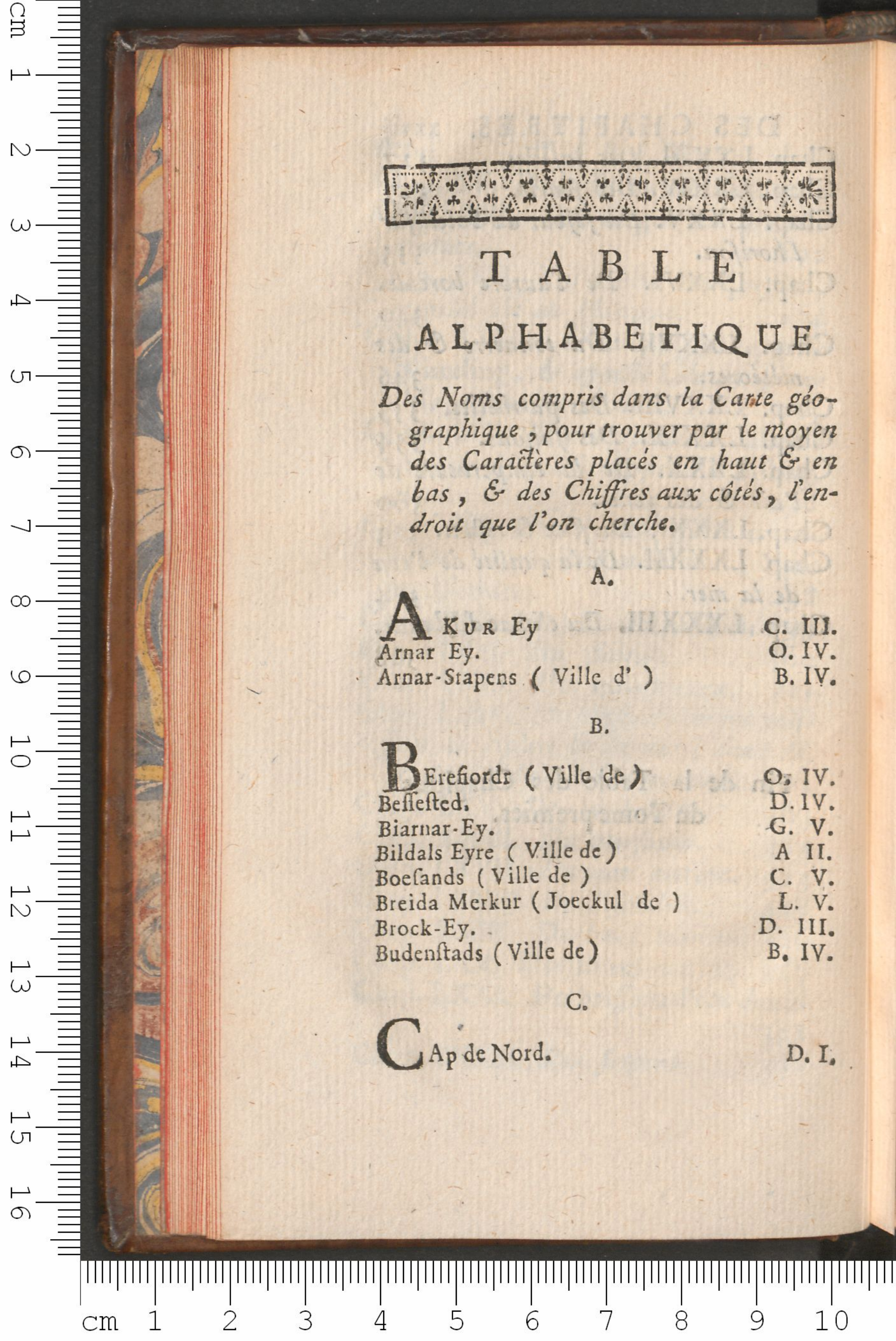
TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.





Fin de la Table des Chapitres du Tome premier.



TABLE

ALPHABETIQUE

Des Noms compris dans la Carte géographique, pour trouver par le moyen des Caractères placés en haut & en bas, & des Chiffres aux côtés, l'endroit que l'on cherche.

A.

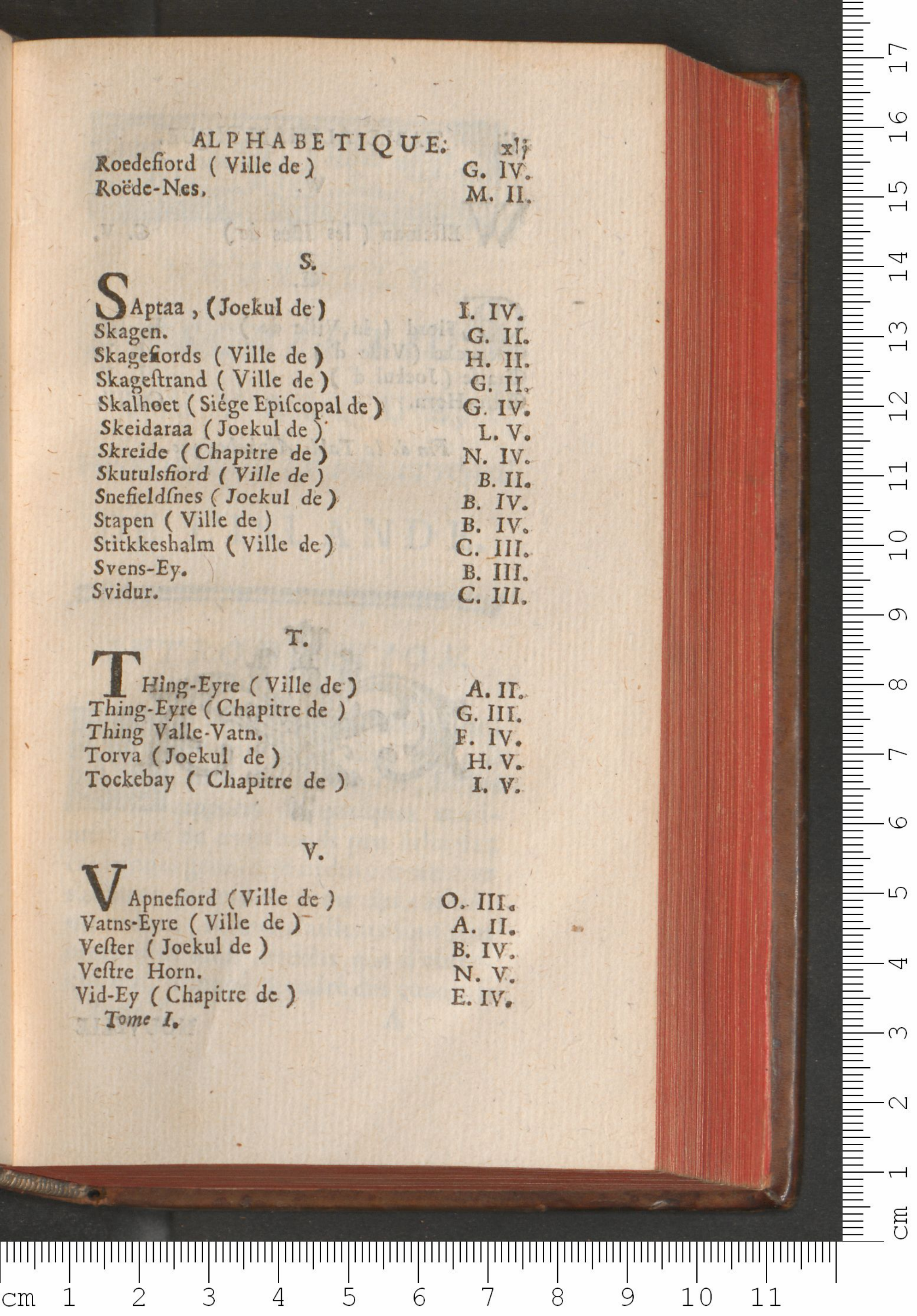
AKUR Ey	C. III.
Arnar Ey.	O. IV.
Arnar-Stapens (Ville d')	B. IV.

B.

BErefiordr (Ville de)	O. IV.
Besſeſted.	D. IV.
Biarnar-Ey.	G. V.
Bildals Eyre (Ville de)	A II.
Boeſands (Ville de)	C. V.
Breida Merkur (Joeckul de)	L. V.
Brock-Ey.	D. III.
Budenſtads (Ville de)	B. IV.

C.

CAp de Nord.	D. I.

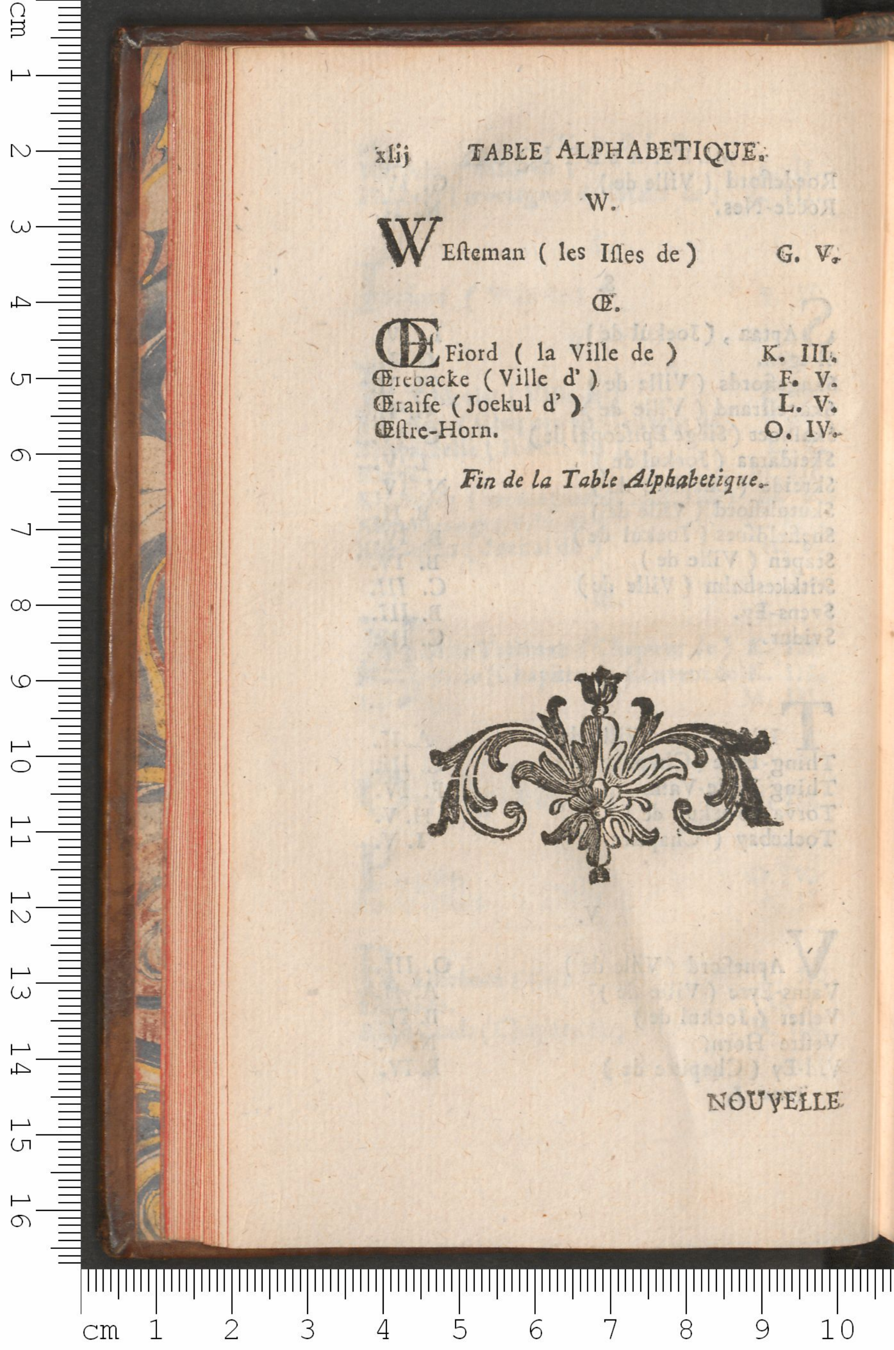


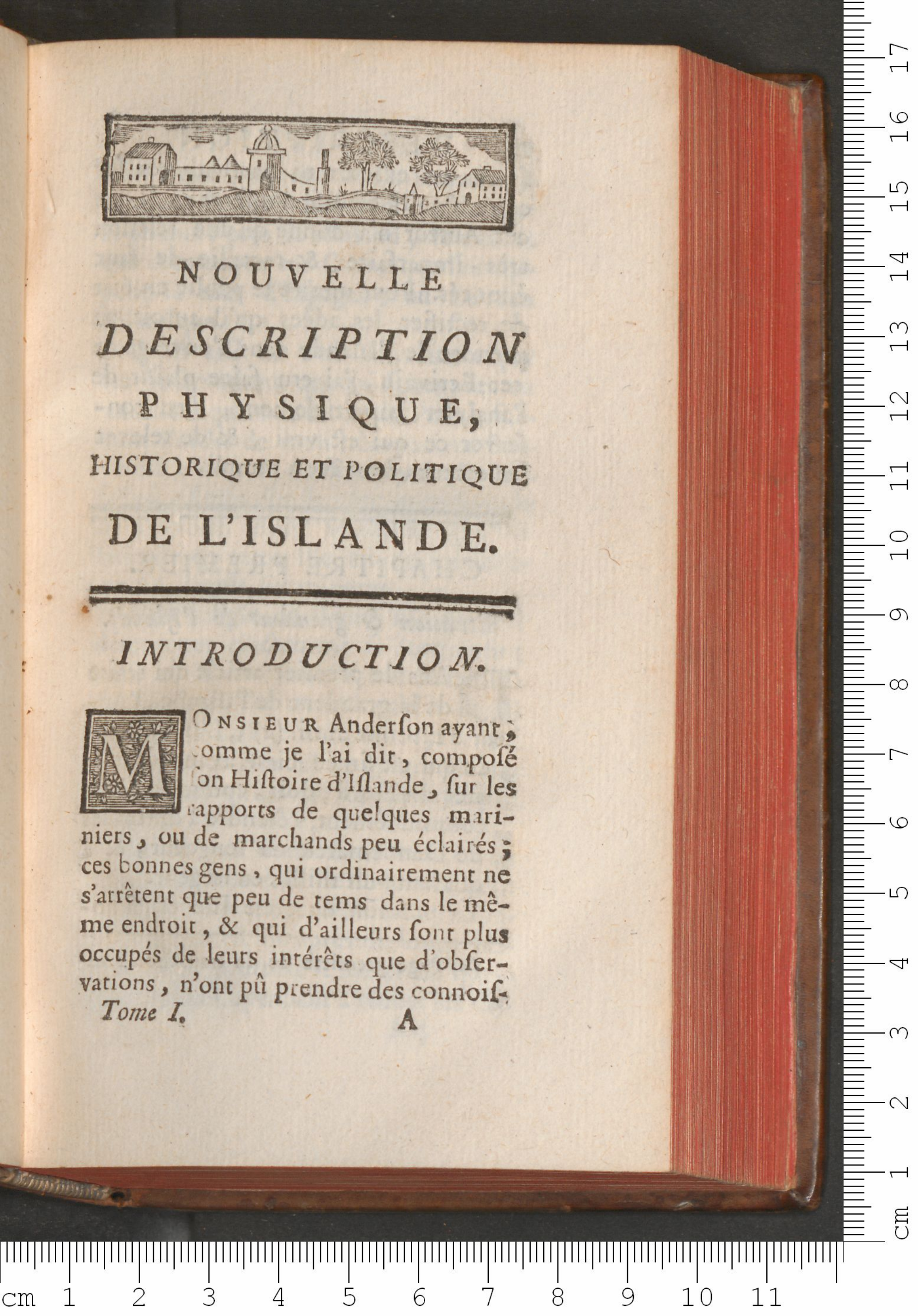
S.

T.

V.

Fin de la Table Alphabetique.

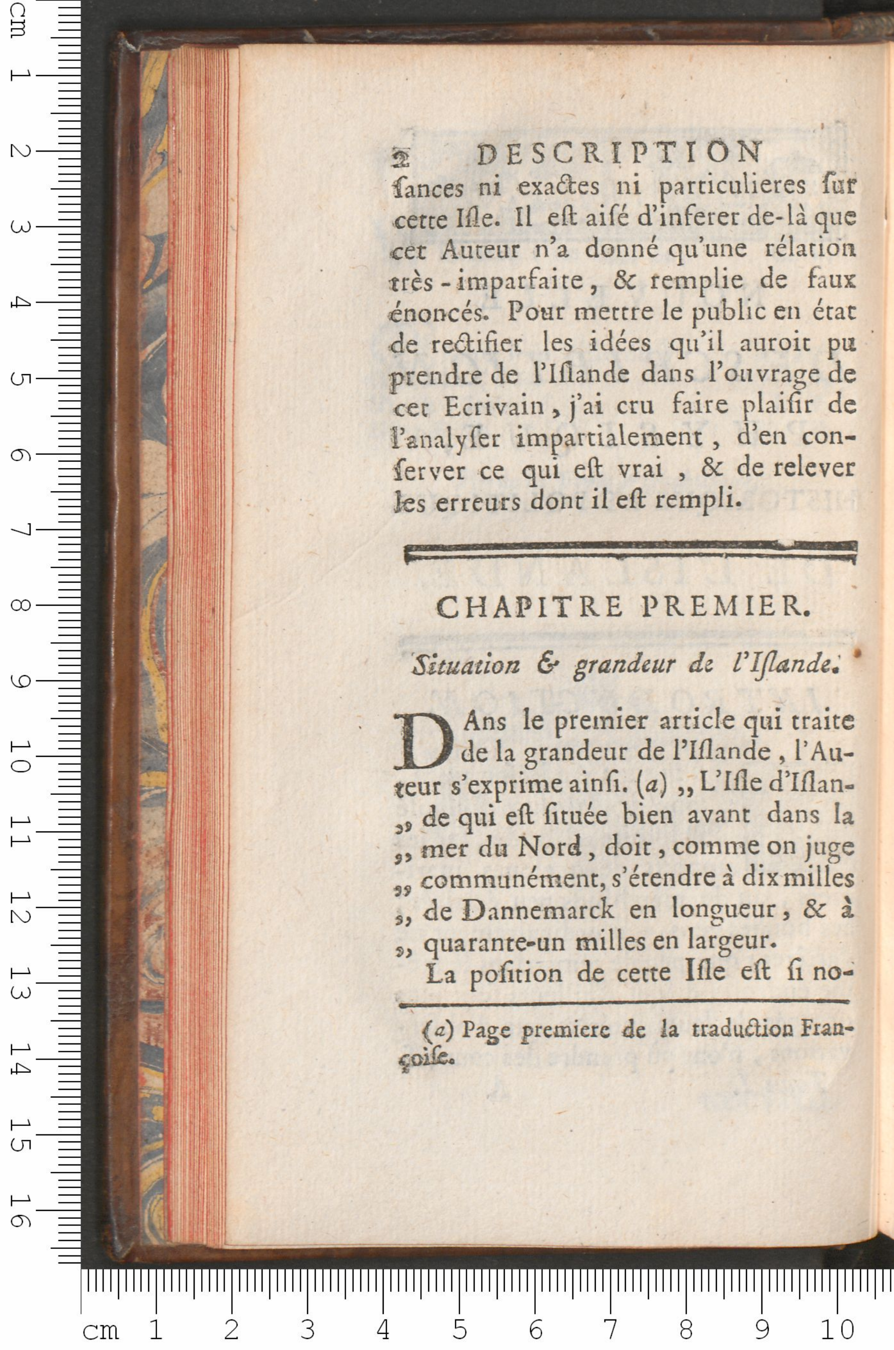




NOUVELLE
DESCRIPTION PHYSIQUE, HISTORIQUE ET POLITIQUE DE L'ISLANDE.

INTRODUCTION.

MONSIEUR Anderſon ayant, comme je l'ai dit, composé ſon Hiſtoire d'Iſlande, ſur les rapports de quelques mariniers, ou de marchands peu éclairés; ces bonnes gens, qui ordinairement ne s'arrêtent que peu de tems dans le même endroit, & qui d'ailleurs ſont plus occupés de leurs intérêts que d'obſervations, n'ont pû prendre des connoiſ-



ſances ni exactes ni particulieres ſur cette Iſle. Il eſt aiſé d'inferer de-là que cet Auteur n'a donné qu'une rélation très-imparfaite, & remplie de faux énoncés. Pour mettre le public en état de rectifier les idées qu'il auroit pu prendre de l'Iſlande dans l'ouvrage de cet Ecrivain, j'ai cru faire plaiſir de l'analyſer impartialement, d'en conſerver ce qui eſt vrai, & de relever les erreurs dont il eſt rempli.

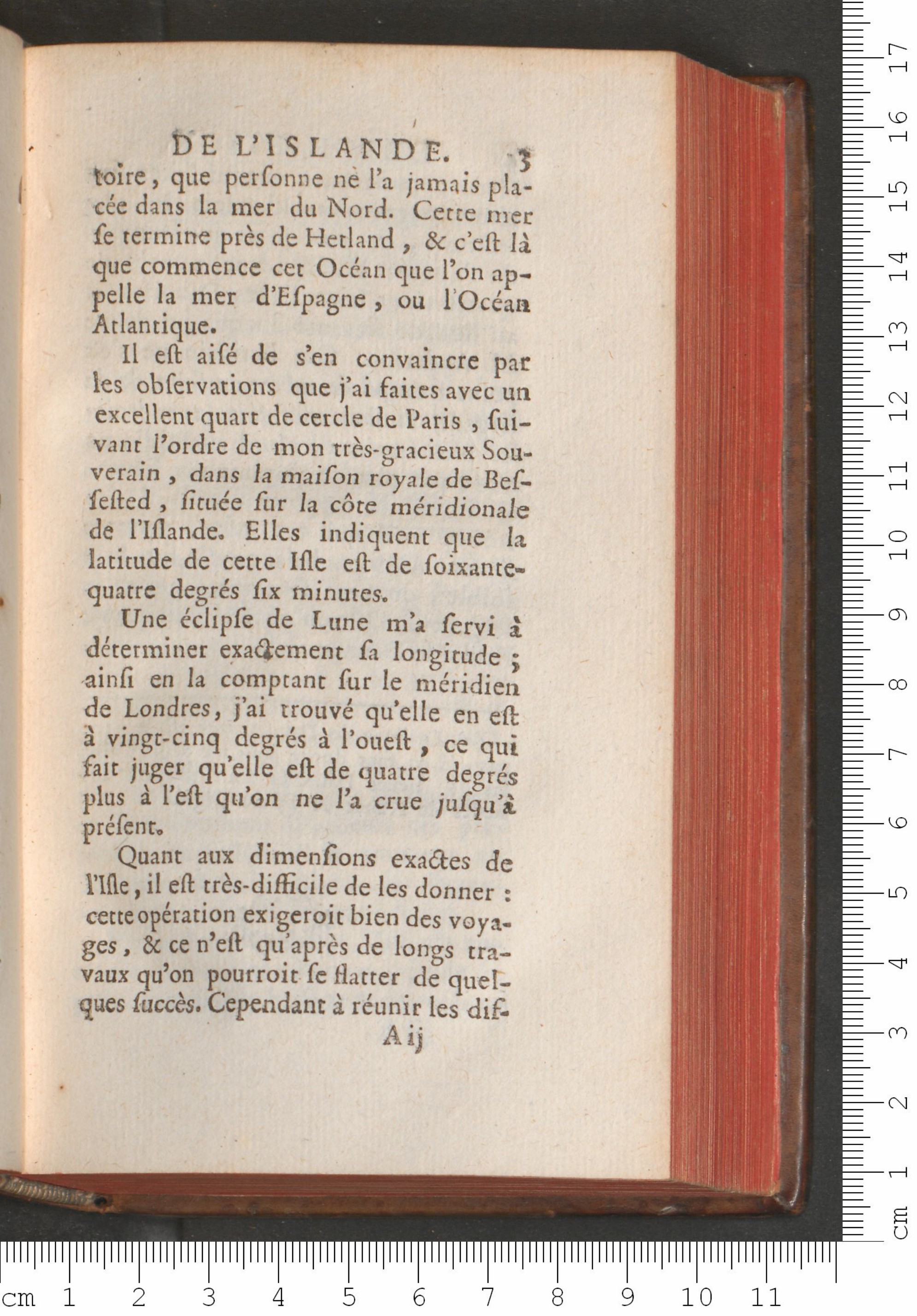
CHAPITRE PREMIER.

Situation & grandeur de l'Iſlande.

DAns le premier article qui traite de la grandeur de l'Iſlande, l'Auteur s'exprime ainſi. (*a*) ,, L'Iſle d'Iſlande qui eſt ſituée bien avant dans la
,, mer du Nord, doit, comme on juge
,, communément, s'étendre à dix milles
,, de Dannemarck en longueur, & à
,, quarante-un milles en largeur.

La poſition de cette Iſle eſt ſi no-

(*a*) Page premiere de la traduction Françoiſe.



toire, que personne ne l'a jamais placée dans la mer du Nord. Cette mer se termine près de Hetland, & c'est là que commence cet Océan que l'on appelle la mer d'Espagne, ou l'Océan Atlantique.

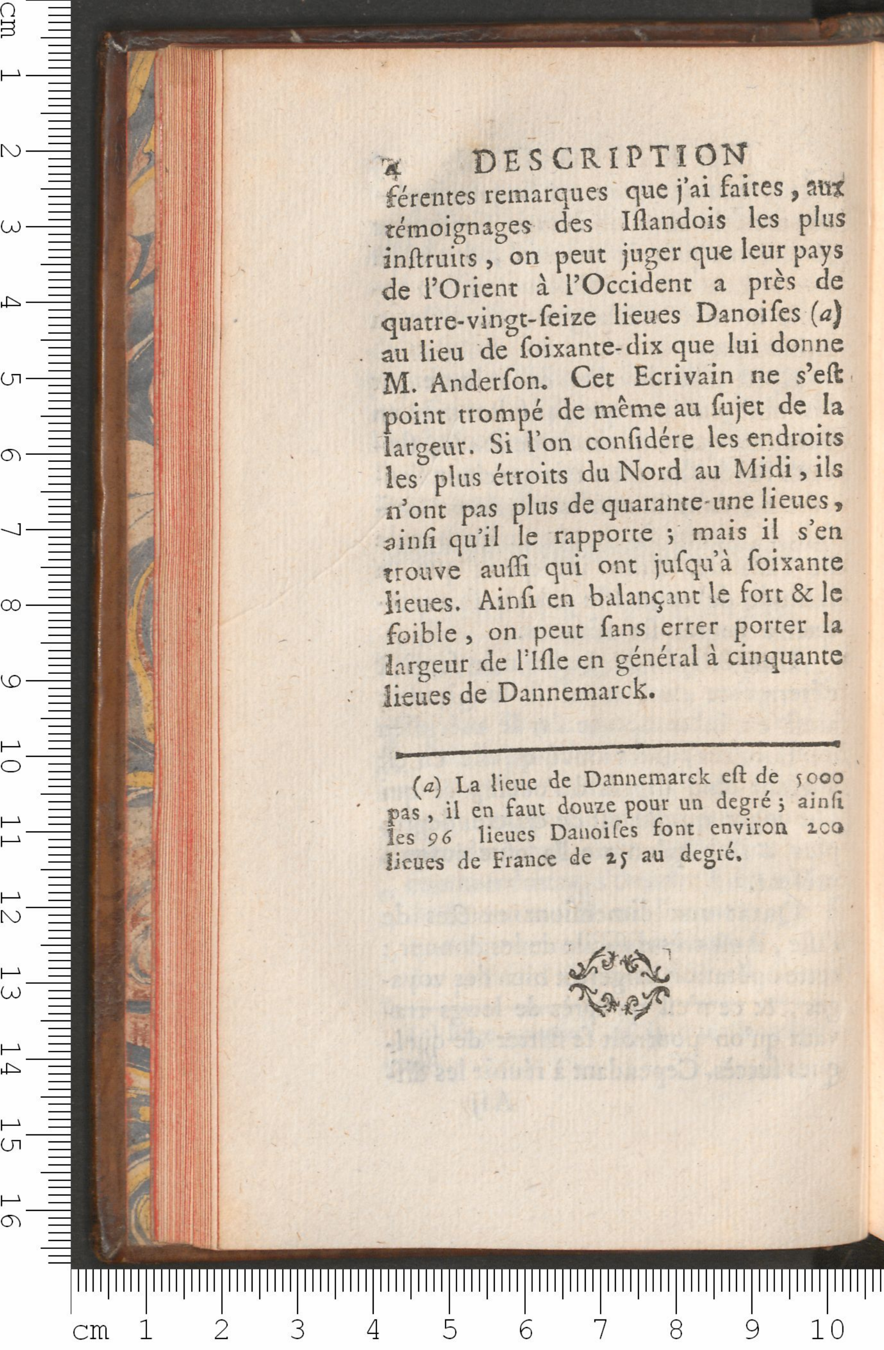
Il est aisé de s'en convaincre par les observations que j'ai faites avec un excellent quart de cercle de Paris, suivant l'ordre de mon très-gracieux Souverain, dans la maison royale de Bessested, située sur la côte méridionale de l'Islande. Elles indiquent que la latitude de cette Isle est de soixante-quatre degrés six minutes.

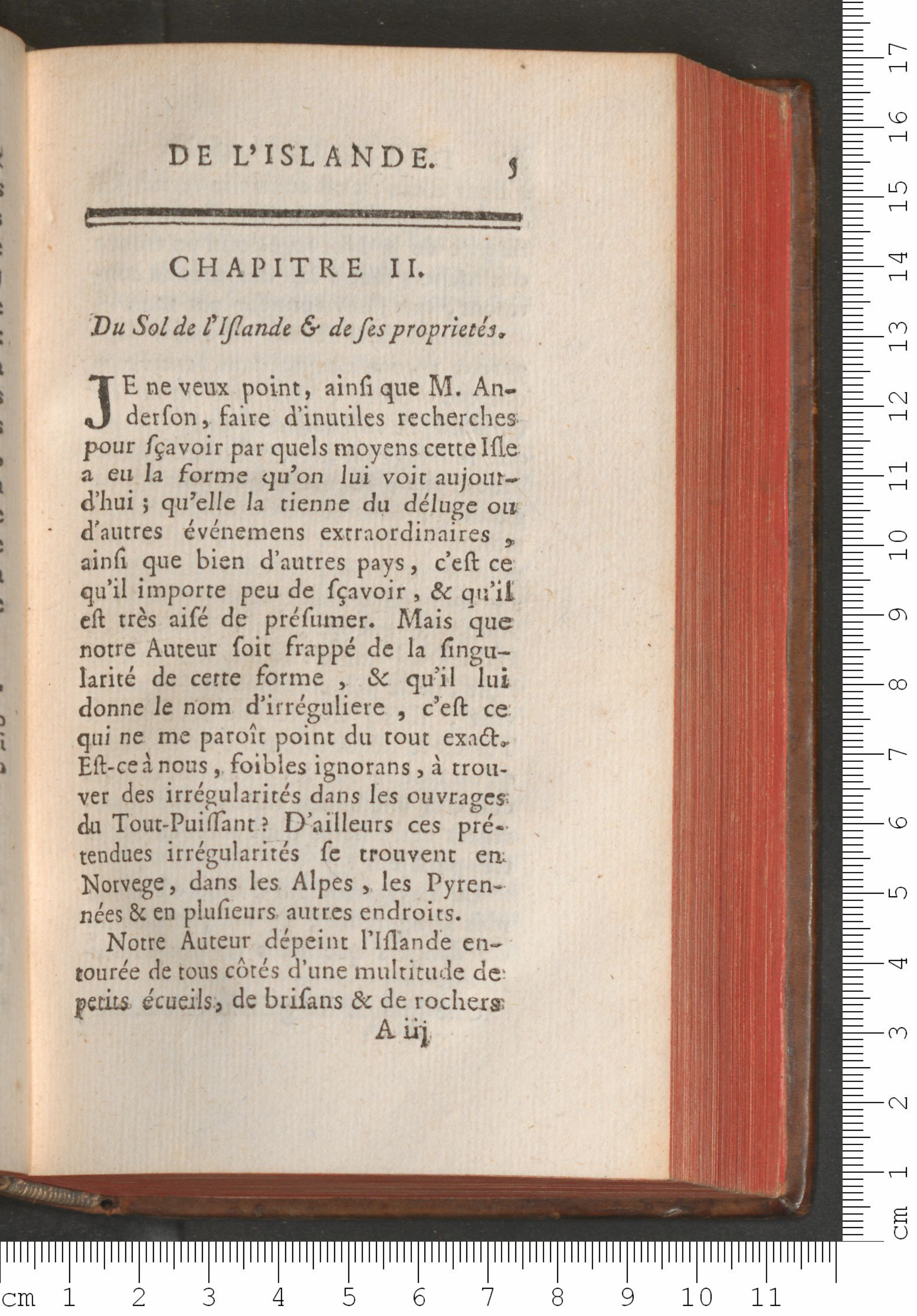
Une éclipse de Lune m'a servi à déterminer exactement sa longitude; ainsi en la comptant sur le méridien de Londres, j'ai trouvé qu'elle en est à vingt-cinq degrés à l'ouest, ce qui fait juger qu'elle est de quatre degrés plus à l'est qu'on ne l'a crue jusqu'à présent.

Quant aux dimensions exactes de l'Isle, il est très-difficile de les donner: cette opération exigeroit bien des voyages, & ce n'est qu'après de longs travaux qu'on pourroit se flatter de quelques succès. Cependant à réunir les dif-

férentes remarques que j'ai faites, aux témoignages des Islandois les plus instruits, on peut juger que leur pays de l'Orient à l'Occident a près de quatre-vingt-seize lieues Danoises (*a*) au lieu de soixante-dix que lui donne M. Anderson. Cet Ecrivain ne s'est point trompé de même au sujet de la largeur. Si l'on considére les endroits les plus étroits du Nord au Midi, ils n'ont pas plus de quarante-une lieues, ainsi qu'il le rapporte ; mais il s'en trouve aussi qui ont jusqu'à soixante lieues. Ainsi en balançant le fort & le foible, on peut sans errer porter la largeur de l'Isle en général à cinquante lieues de Dannemarck.

(*a*) La lieue de Dannemarck est de 5000 pas, il en faut douze pour un degré ; ainsi les 96 lieues Danoises font environ 200 lieues de France de 25 au degré.





CHAPITRE II.

Du Sol de l'Islande & de ses proprietés.

JE ne veux point, ainsi que M. Anderson, faire d'inutiles recherches pour sçavoir par quels moyens cette Isle a eu la forme qu'on lui voit aujourd'hui ; qu'elle la tienne du déluge ou d'autres événemens extraordinaires, ainsi que bien d'autres pays, c'est ce qu'il importe peu de sçavoir, & qu'il est très aisé de présumer. Mais que notre Auteur soit frappé de la singularité de cette forme, & qu'il lui donne le nom d'irréguliere, c'est ce qui ne me paroît point du tout exact. Est-ce à nous, foibles ignorans, à trouver des irrégularités dans les ouvrages du Tout-Puissant ? D'ailleurs ces prétendues irrégularités se trouvent en Norvege, dans les Alpes, les Pyrennées & en plusieurs autres endroits.

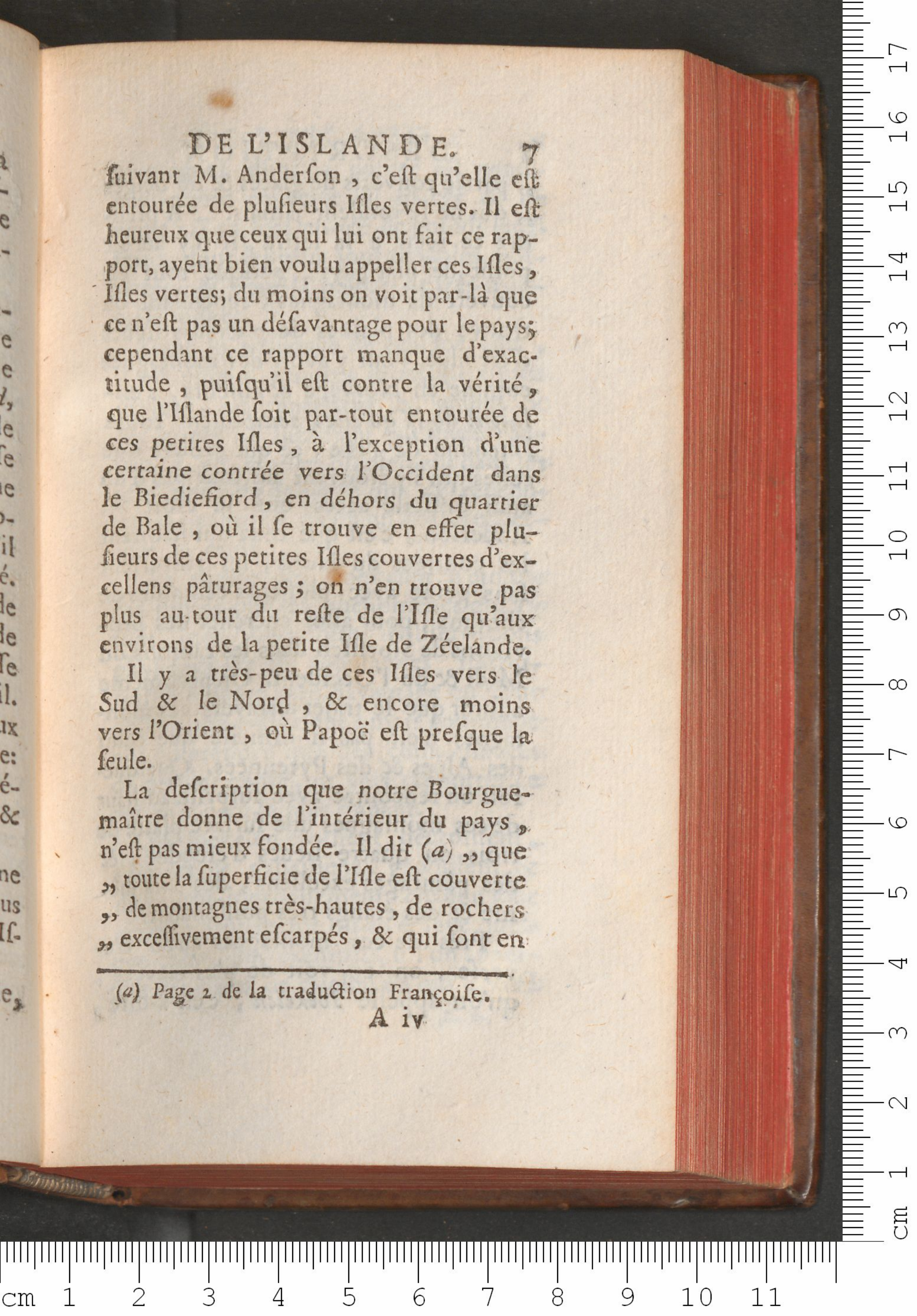
Notre Auteur dépeint l'Islande entourée de tous côtés d'une multitude de petits écueils, de brisans & de rochers

à fleur d'eau ; c'eſt contre la verité. La conſtitution de cette Iſle eſt fort différente de la Norvege, où l'on trouve des rochers tout à-fait détachés du continent, qui l'environnent par-tout.

L'abord de l'Iſlande eſt moins dangereux : ce n'eſt que dans l'entrée de quelques ports, tels que ceux de *Queback*, de *Grindevins* & de *Boelſand*, que le rivage eſt hériſſé d'écueils & de bancs, dont les mariniers doivent ſe garantir ; dans la partie du Sud on ne trouve qu'un ſeul rocher, qu'on appelle le rocher des Oiſeaux, parce qu'il s'y en retire une grande quantité. Ajoutons encore, qu'à l'entrée de Hafnefiord qui eſt le meilleur port de l'Iſle, & le plus commode qu'on puiſſe voir, il s'y trouve un petit écueil. Tel eſt le dénombrement de tous ceux qu'on trouve ſur les côtes de l'Iſlande: eſt-ce là une bonne raiſon pour repréſenter cette terre d'un accès affreux & très-perilleux ?

La navigation ſur l'Elbe eſt même plus dangereuſe, & on y court plus de dangers que dans les parages d'Iſlande.

Une grande irrégularité de l'Iſlande,



ſuivant M. Anderſon, c'eſt qu'elle eſt entourée de pluſieurs Iſles vertes. Il eſt heureux que ceux qui lui ont fait ce rapport, ayent bien voulu appeller ces Iſles, Iſles vertes; du moins on voit par-là que ce n'eſt pas un déſavantage pour le pays; cependant ce rapport manque d'exactitude, puiſqu'il eſt contre la vérité, que l'Iſlande ſoit par-tout entourée de ces petites Iſles, à l'exception d'une certaine contrée vers l'Occident dans le Biediefiord, en déhors du quartier de Bale, où il ſe trouve en effet pluſieurs de ces petites Iſles couvertes d'excellens pâturages; on n'en trouve pas plus au-tour du reſte de l'Iſle qu'aux environs de la petite Iſle de Zéelande.

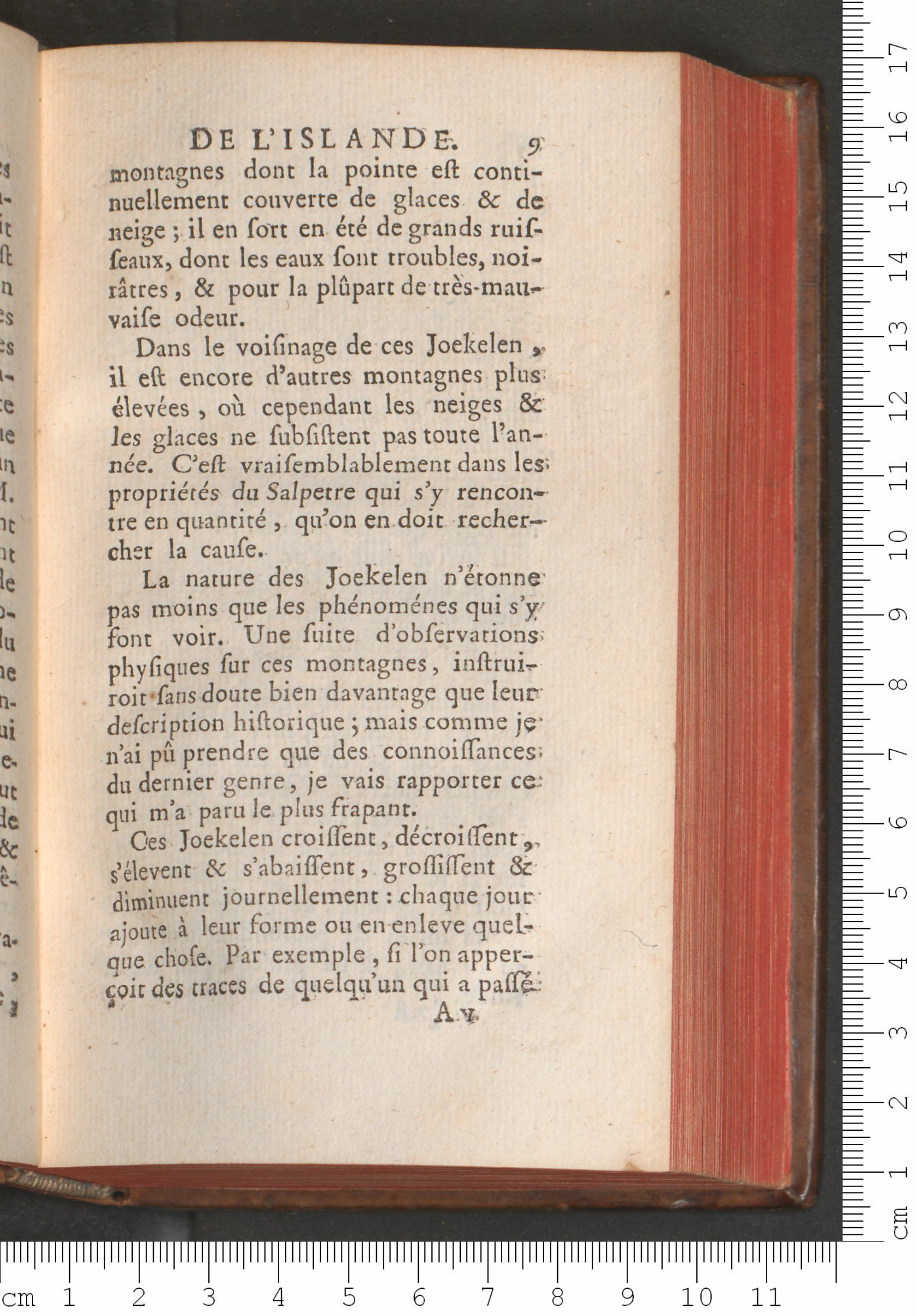
Il y a très-peu de ces Iſles vers le Sud & le Nord, & encore moins vers l'Orient, où Papoë eſt preſque la ſeule.

La deſcription que notre Bourguemaître donne de l'intérieur du pays, n'eſt pas mieux fondée. Il dit (*a*) „ que „ toute la ſuperficie de l'Iſle eſt couverte „ de montagnes très-hautes, de rochers „ exceſſivement eſcarpés, & qui ſont en

(*a*) Page 2 de la traduction Françoiſe.

„ partie couverts de glaces & de neiges
„ qui ne ſe fondent jamais. „ A prendre ce récit à la lettre, il n'y auroit point de plat pays, puiſque tout eſt couvert de montagnes ; cependant on trouve des plaines de pluſieurs lieues d'étendue. Pour y avoir des montagnes comme en Norvege & ailleurs, s'enſuit-il de-là qu'elles rempliſſent toute l'étendue de l'Iſle ; ce qui prouve que celles qui s'y trouvent ne ſont pas d'un auſſi difficile accès que le croit M. Anderſon, c'eſt que ceux qui habitent les contrées du Nord, les traverſent ſans peine avec pluſieurs centaines de chevaux, pour aller chercher des proviſions de Stocfiſch dans les cantons du Midi & de l'Occident. On peut même aſſurer que le trajet à travers ces montagnes n'eſt pas ſi difficile que celui des Alpes & des Pyrennées. Quelquefois on rencontre avec ſurpriſe au haut de ces montagnes une ſurface platte de trois ou quatre lieues d'étendue, & des pâturages excellens, des lacs même & des étangs très-poiſſonneux.

Près de ces montagnes qu'on traverſe, on en voit de plus élevées, qu'on appelle *Joekelen*, c'eſt-à-dire,

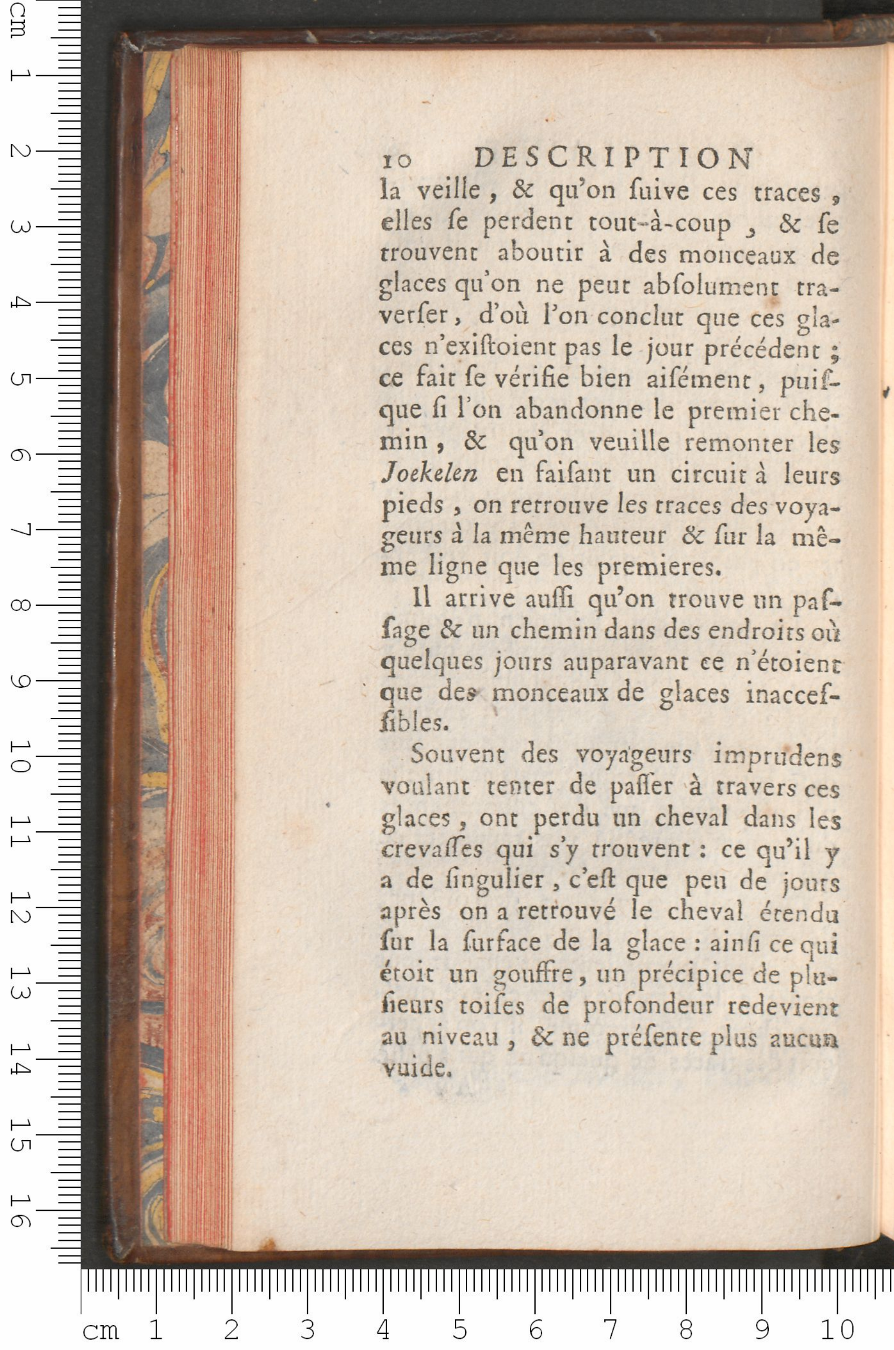


montagnes dont la pointe eſt continuellement couverte de glaces & de neige ; il en ſort en été de grands ruiſſeaux, dont les eaux ſont troubles, noirâtres, & pour la plûpart de très-mauvaiſe odeur.

Dans le voiſinage de ces Joekelen, il eſt encore d'autres montagnes plus élevées, où cependant les neiges & les glaces ne ſubſiſtent pas toute l'année. C'eſt vraiſemblablement dans les propriétés *du Salpetre* qui s'y rencontre en quantité, qu'on en doit rechercher la cauſe.

La nature des Joekelen n'étonne pas moins que les phénoménes qui s'y font voir. Une ſuite d'obſervations phyſiques ſur ces montagnes, inſtruiroit ſans doute bien davantage que leur deſcription hiſtorique ; mais comme je n'ai pû prendre que des connoiſſances du dernier genre, je vais rapporter ce qui m'a paru le plus frapant.

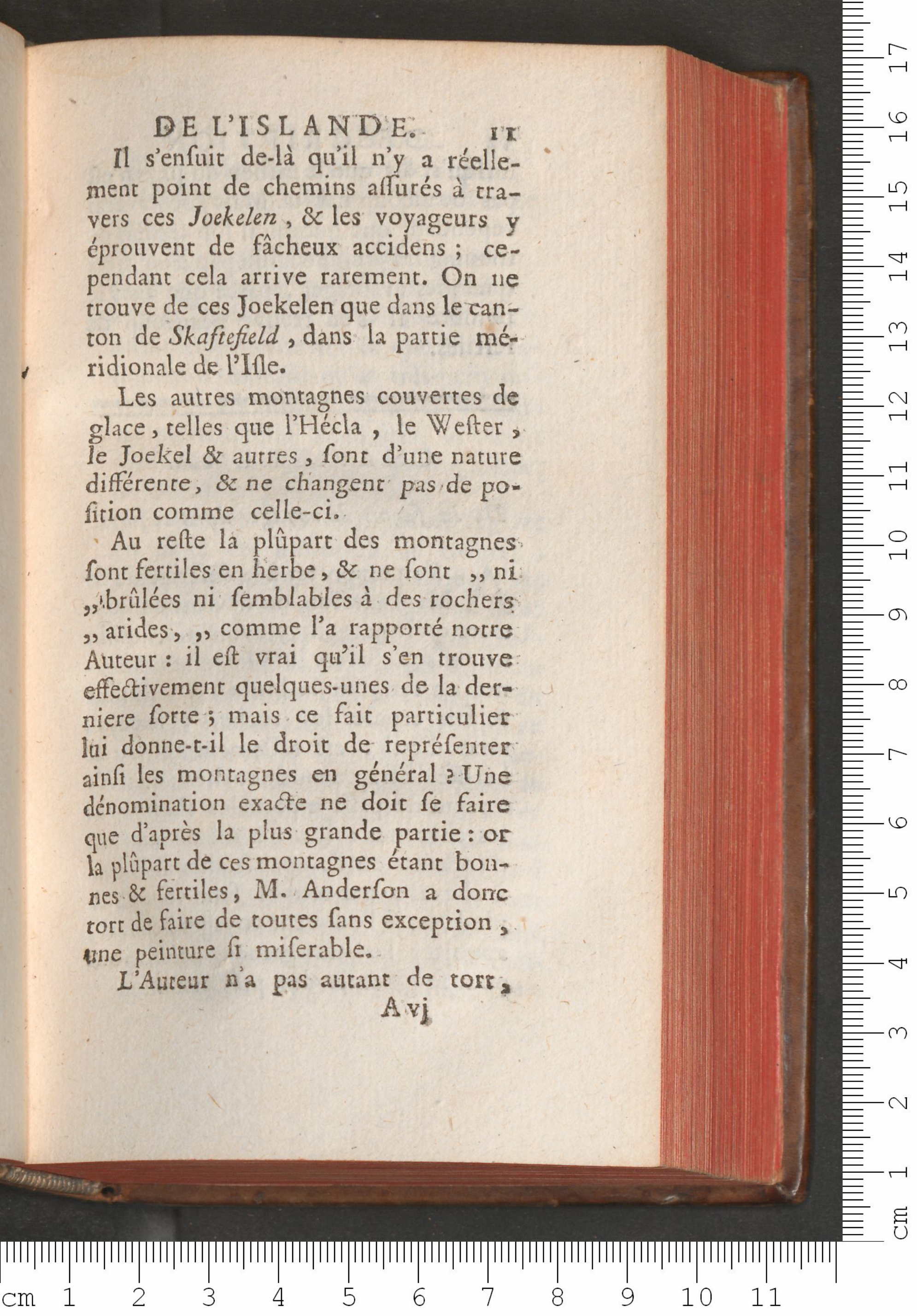
Ces Joekelen croiſſent, décroiſſent, s'élevent & s'abaiſſent, groſſiſſent & diminuent journellement : chaque jour ajoute à leur forme ou en enleve quelque choſe. Par exemple, ſi l'on apperçoit des traces de quelqu'un qui a paſſé



la veille, & qu'on ſuive ces traces, elles ſe perdent tout-à-coup, & ſe trouvent aboutir à des monceaux de glaces qu'on ne peut abſolument traverſer, d'où l'on conclut que ces glaces n'exiſtoient pas le jour précédent; ce fait ſe vérifie bien aiſément, puiſque ſi l'on abandonne le premier chemin, & qu'on veuille remonter les *Joekelen* en faiſant un circuit à leurs pieds, on retrouve les traces des voyageurs à la même hauteur & ſur la même ligne que les premieres.

Il arrive auſſi qu'on trouve un paſſage & un chemin dans des endroits où quelques jours auparavant ce n'étoient que des monceaux de glaces inacceſſibles.

Souvent des voyageurs imprudens voulant tenter de paſſer à travers ces glaces, ont perdu un cheval dans les crevaſſes qui s'y trouvent: ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que peu de jours après on a retrouvé le cheval étendu ſur la ſurface de la glace: ainſi ce qui étoit un gouffre, un précipice de pluſieurs toiſes de profondeur redevient au niveau, & ne préſente plus aucun vuide.



Il s'enſuit de-là qu'il n'y a réellement point de chemins aſſurés à travers ces *Joekelen*, & les voyageurs y éprouvent de fâcheux accidens ; cependant cela arrive rarement. On ne trouve de ces Joekelen que dans le canton de *Skaftefield*, dans la partie méridionale de l'Iſle.

Les autres montagnes couvertes de glace, telles que l'Hécla, le Weſter, le Joekel & autres, ſont d'une nature différente, & ne changent pas de poſition comme celle-ci.

Au reſte la plûpart des montagnes ſont fertiles en herbe, & ne ſont „ ni „ brûlées ni ſemblables à des rochers „ arides, „ comme l'a rapporté notre Auteur : il eſt vrai qu'il s'en trouve effectivement quelques-unes de la derniere ſorte ; mais ce fait particulier lui donne-t-il le droit de repréſenter ainſi les montagnes en général ? Une dénomination exacte ne doit ſe faire que d'après la plus grande partie : or la plûpart de ces montagnes étant bonnes & fertiles, M. Anderſon a donc tort de faire de toutes ſans exception, une peinture ſi miſerable.

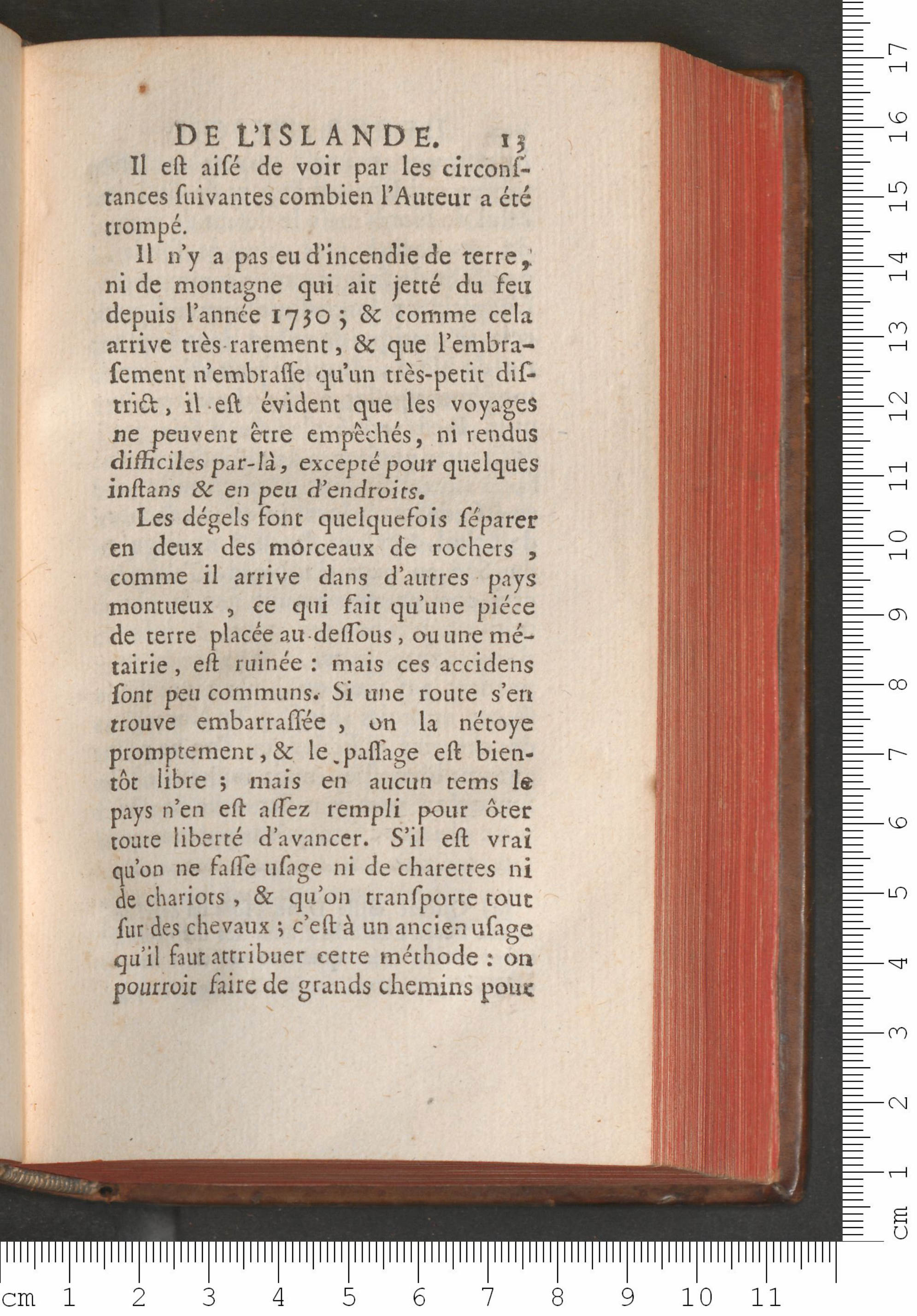
L'Auteur n'a pas autant de tort,

lorſqu'il dit que le milieu du pays n'eſt pas beaucoup habité. Mais j'obſerverai cependant que quoiqu'il ſoit rempli de montagnes, on ne laiſſe pas d'en tirer quelques avantages, parce que dans le nombre il s'en trouve beaucoup de fertiles.

CHAPITRE III.

De la façon de voyager dans ce pays.

A S'en rapporter à la deſcription de M. Anderſon, on devroit en conclure qu'il ne peut y avoir ni chemin ni paſſage. Selon lui, la terre renferme un feu qui la brûle, qui diſſout & fait crouler les rochers; le pays, nous dit-il, eſt tellement rompu & hériſſé de fragmens de roches, qu'il n'y a point de paſſage pour les chariots ni les charettes: il n'y a même que peu d'endroits où l'on puiſſe aller aiſément à cheval; par-tout il faut voyager à pied, ou ſi l'on veut voyager à cheval, apporter les plus grandes précautions pour ſe garantir des précipices.



Il eſt aiſé de voir par les circonſtances ſuivantes combien l'Auteur a été trompé.

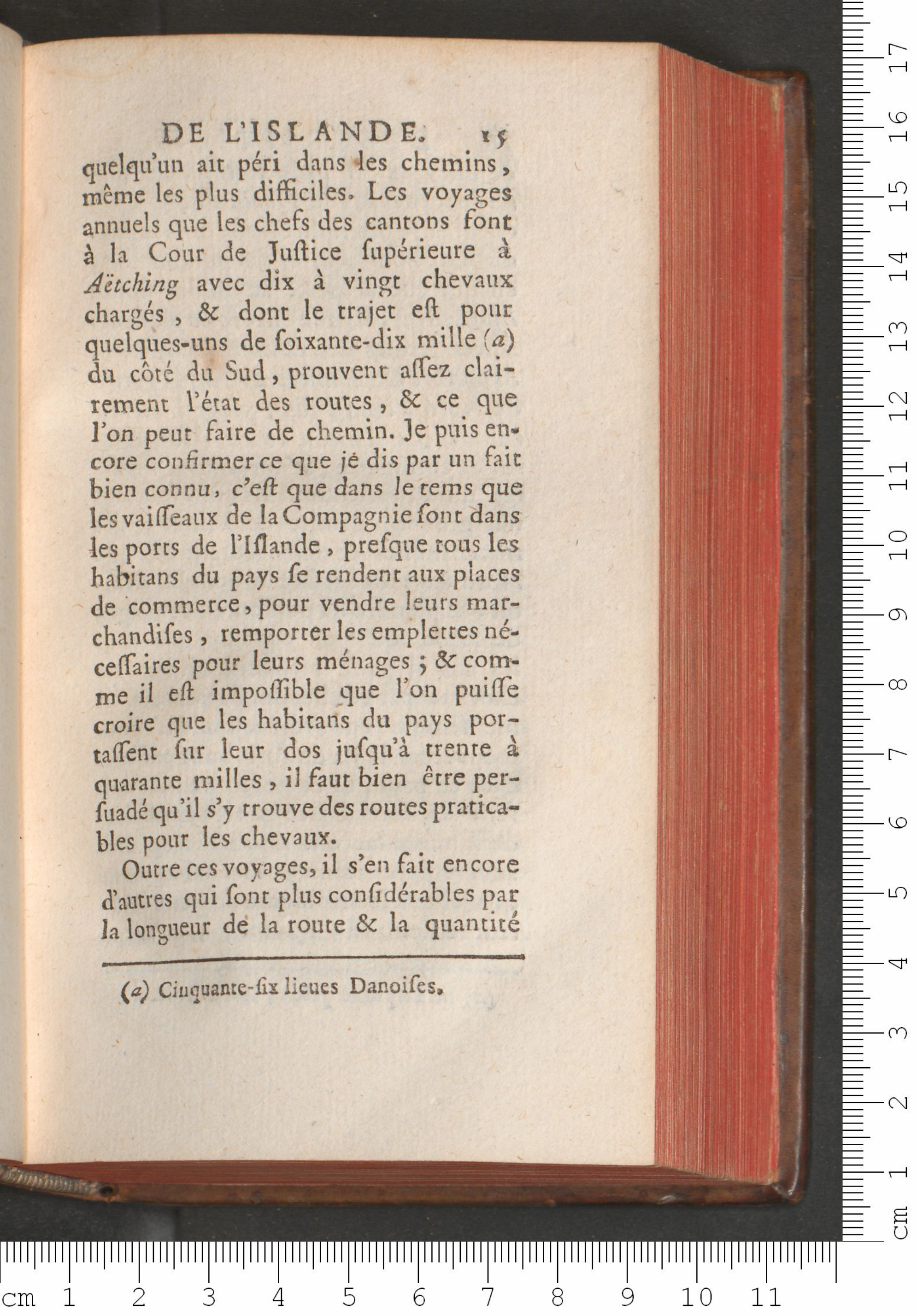
Il n'y a pas eu d'incendie de terre, ni de montagne qui ait jetté du feu depuis l'année 1730; & comme cela arrive très-rarement, & que l'embraſement n'embraſſe qu'un très-petit diſtrict, il eſt évident que les voyages ne peuvent être empêchés, ni rendus *difficiles par-là, excepté pour quelques inſtans & en peu d'endroits.*

Les dégels font quelquefois ſéparer en deux des morceaux de rochers, comme il arrive dans d'autres pays montueux, ce qui fait qu'une piéce de terre placée au-deſſous, ou une métairie, eſt ruinée : mais ces accidens ſont peu communs. Si une route s'en trouve embarraſſée, on la nétoye promptement, & le paſſage eſt bientôt libre ; mais en aucun tems le pays n'en eſt aſſez rempli pour ôter toute liberté d'avancer. S'il eſt vraî qu'on ne faſſe uſage ni de charettes ni de chariots, & qu'on tranſporte tout ſur des chevaux ; c'eſt à un ancien uſage qu'il faut attribuer cette méthode : on pourroit faire de grands chemins pour

les voitures, même à travers les montagnes qui séparent le pays du Sud de celui du Nord; mais le défaut de monde & encore plus celui de fonds, empêche de songer à cette commodité. L'expérience journaliere apprend que cela se pratique de même dans la partie du Nord, & qu'on peut très commodément passer à cheval par tout le pays. Il est arrivé plus d'une fois que différentes personnes de distinction ont fait à cheval dix-huit à vingt mille (*a*) en été, depuis le lever jusqu'au coucher du Soleil, & même dans les montagnes du Sud au pays du Nord. J'allégue ceci comme une preuve que le chemin est très-bon par-tout, & même dans les montagnes. Je ne prétends cependant pas nier qu'il n'y ait en différens endroits, ainsi qu'en Norvege, des chemins difficiles, où l'on ne peut avancer bien vîte, mais toujours est-il sur qu'on peut y passer avec de chevaux chargés, sans qu'on apprenne que

---

(*a*) Quinze mille Danois font un degré de douze lieues Danoises; ainsi les dix-huit à vingt mille font quatorze à seize lieues Danoises.



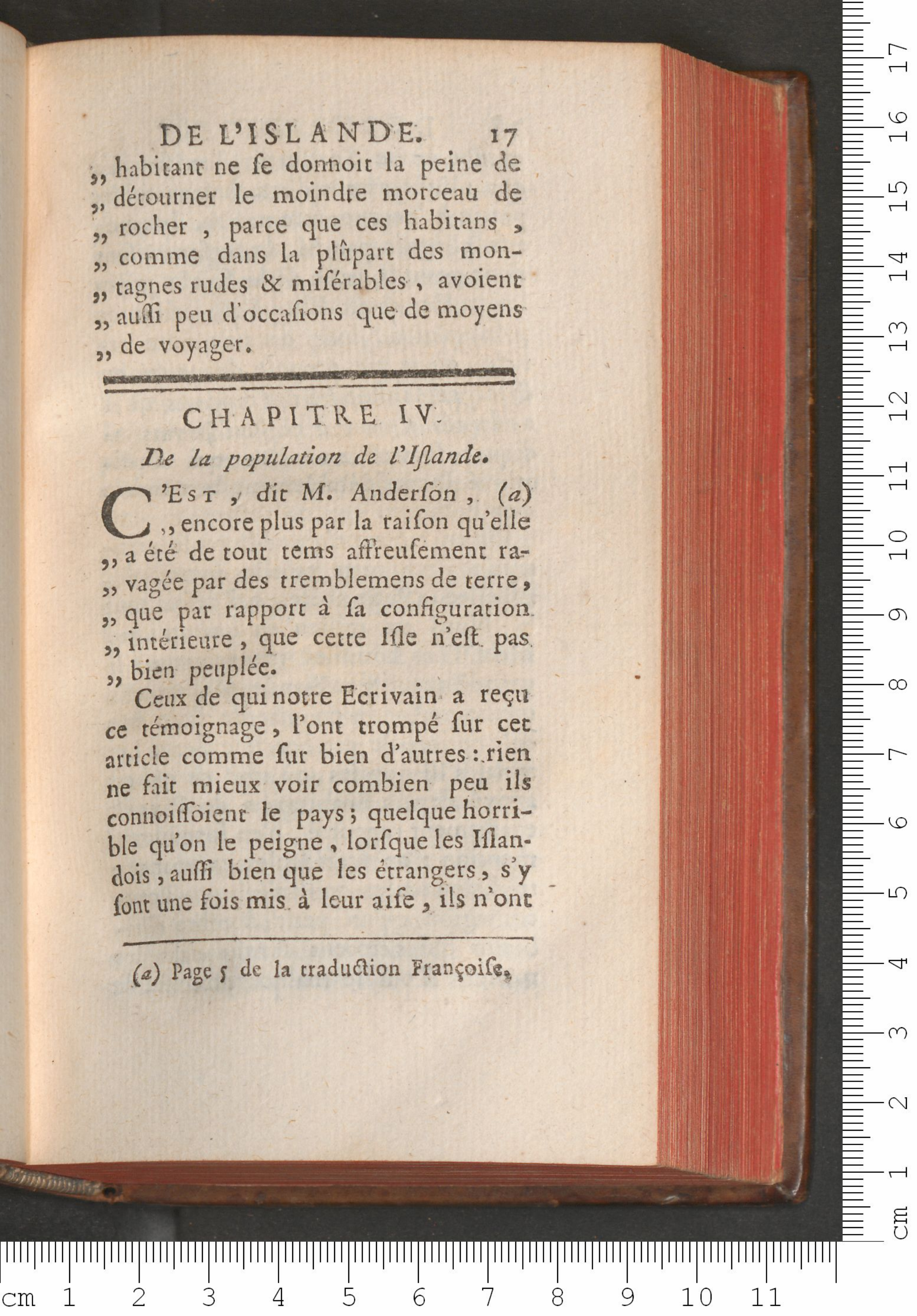
quelqu'un ait péri dans les chemins, même les plus difficiles. Les voyages annuels que les chefs des cantons font à la Cour de Justice supérieure à *Aëtching* avec dix à vingt chevaux chargés, & dont le trajet est pour quelques-uns de soixante-dix mille (*a*) du côté du Sud, prouvent assez clairement l'état des routes, & ce que l'on peut faire de chemin. Je puis encore confirmer ce que je dis par un fait bien connu, c'est que dans le tems que les vaisseaux de la Compagnie sont dans les ports de l'Islande, presque tous les habitans du pays se rendent aux places de commerce, pour vendre leurs marchandises, remporter les emplettes nécessaires pour leurs ménages ; & comme il est impossible que l'on puisse croire que les habitans du pays portassent sur leur dos jusqu'à trente à quarante milles, il faut bien être persuadé qu'il s'y trouve des routes praticables pour les chevaux.

Outre ces voyages, il s'en fait encore d'autres qui sont plus considérables par la longueur de la route & la quantité

(*a*) Cinquante-six lieues Danoises.

de chevaux. Il paſſe tous les ans plus de cent chevaux de *Hoolum* ſiége Epiſcopal de la partie du Nord, dans le pays du Sud, pour acheter du poiſſon ſec; chaque cheval porte au moins douze *liſpfund* (*a*); il paſſe encore de pluſieurs autres fermes des cantons d'*Oeſiords*, *Skageſiord* & *Hunnevatus* dans la partie du Nord, cinq, dix, vingt à trente chevaux par la même route, pour affaires de commerce, & ſuivant les facultés du Proprietaire. Ils tranſportent une grande quantité de beurre, des marchandiſes de laine & autres, du Nord dans le pays du Sud pour les débiter, & prendre du poiſſon en échange; de façon qu'il eſt conſtant que tous les ans il paſſe pluſieurs milliers de chevaux par ce chemin de rochers. Il me ſemble en avoir aſſez dit pour prouver qu'il y a de fort bons paſſages dans ce pays, & combien peu on doit faire de fond ſur ce que les émiſſaires de l'Auteur lui ont rapporté; on doit auſſi voir clairement la fauſſeté de ce qu'ajoute à ſon troiſiéme chapitre l'Auteur Allemand; ſçavoir, „ qu'aucun

(*a*) Le Liſpfund peſe 15 liv. de France.



„ habitant ne se donnoit la peine de
„ détourner le moindre morceau de
„ rocher, parce que ces habitans,
„ comme dans la plûpart des mon-
„ tagnes rudes & misérables, avoient
„ aussi peu d'occasions que de moyens
„ de voyager.

CHAPITRE IV.

De la population de l'Islande.

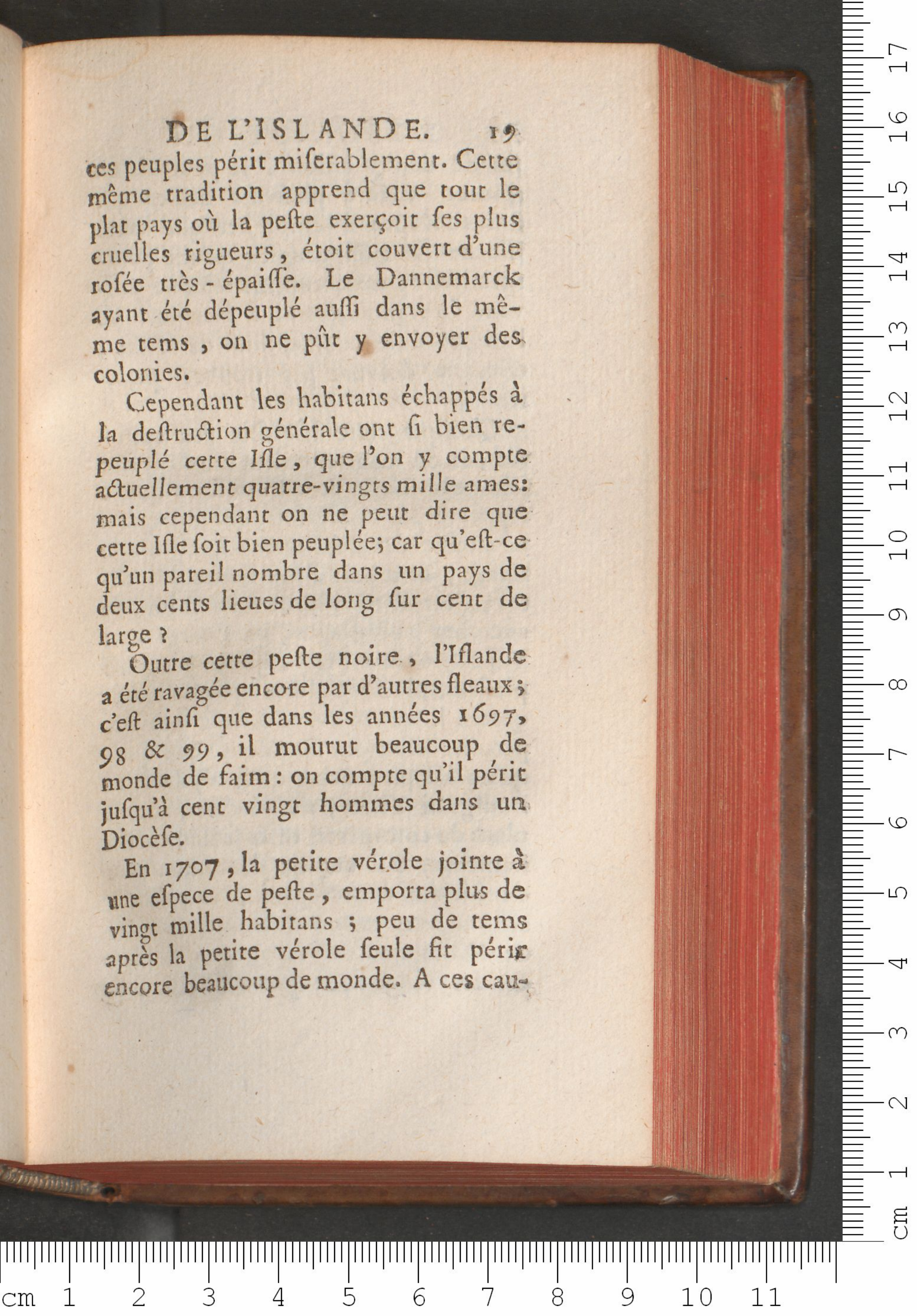
C'EST, dit M. Anderson, (a)
„ encore plus par la raison qu'elle
„ a été de tout tems affreusement ra-
„ vagée par des tremblemens de terre,
„ que par rapport à sa configuration
„ intérieure, que cette Isle n'est pas
„ bien peuplée.

Ceux de qui notre Ecrivain a reçu ce témoignage, l'ont trompé sur cet article comme sur bien d'autres : rien ne fait mieux voir combien peu ils connoissoient le pays ; quelque horrible qu'on le peigne, lorsque les Islandois, aussi bien que les étrangers, s'y sont une fois mis à leur aise, ils n'ont

(a) Page 5 de la traduction Françoise.

aucune envie d'en ſortir. Les Iſlandois ont plûtôt autant d'attachement à leur patrie qu'aucune autre nation. Les motifs allégués par M. Anderſon ne ſont donc point la cauſe de la foible population de cette Iſle. J'éclaircirai ce point plus au long dans un autre article, où je me propoſe de mettre en évidence l'infidelité des rapports qu'il a adoptés. Quant à préſent je vais indiquer ſommairement ce qui a diminué ſi conſidérablement le nombre des habitans.

On en trouve d'abord la cauſe principale dans cette cruelle mortalité, appellée la Peſte noire, qui déſola tout le Nord au milieu du quatorziéme ſiécle. Les hommes mouroient en ſi grande quantité en Iſlande, qu'il n'y reſta même perſonne en état de faire une deſcription de cet horrible fleau. Les annales Iſlandoiſes, où tout ce qui eſt arrivé depuis l'habitation du Pays eſt exactement rapporté, n'en font aucune mention : on ſçait ſeulement par une tradition orale, qu'il n'échappa à cette contagion qu'un petit nombre d'habitans qui s'étoient ſauvés dans les rochers. Tout le malheureux reſte de



ces peuples périt miſerablement. Cette même tradition apprend que tout le plat pays où la peſte exerçoit ſes plus cruelles rigueurs, étoit couvert d'une roſée très-épaiſſe. Le Dannemarck ayant été dépeuplé auſſi dans le même tems, on ne pût y envoyer des colonies.

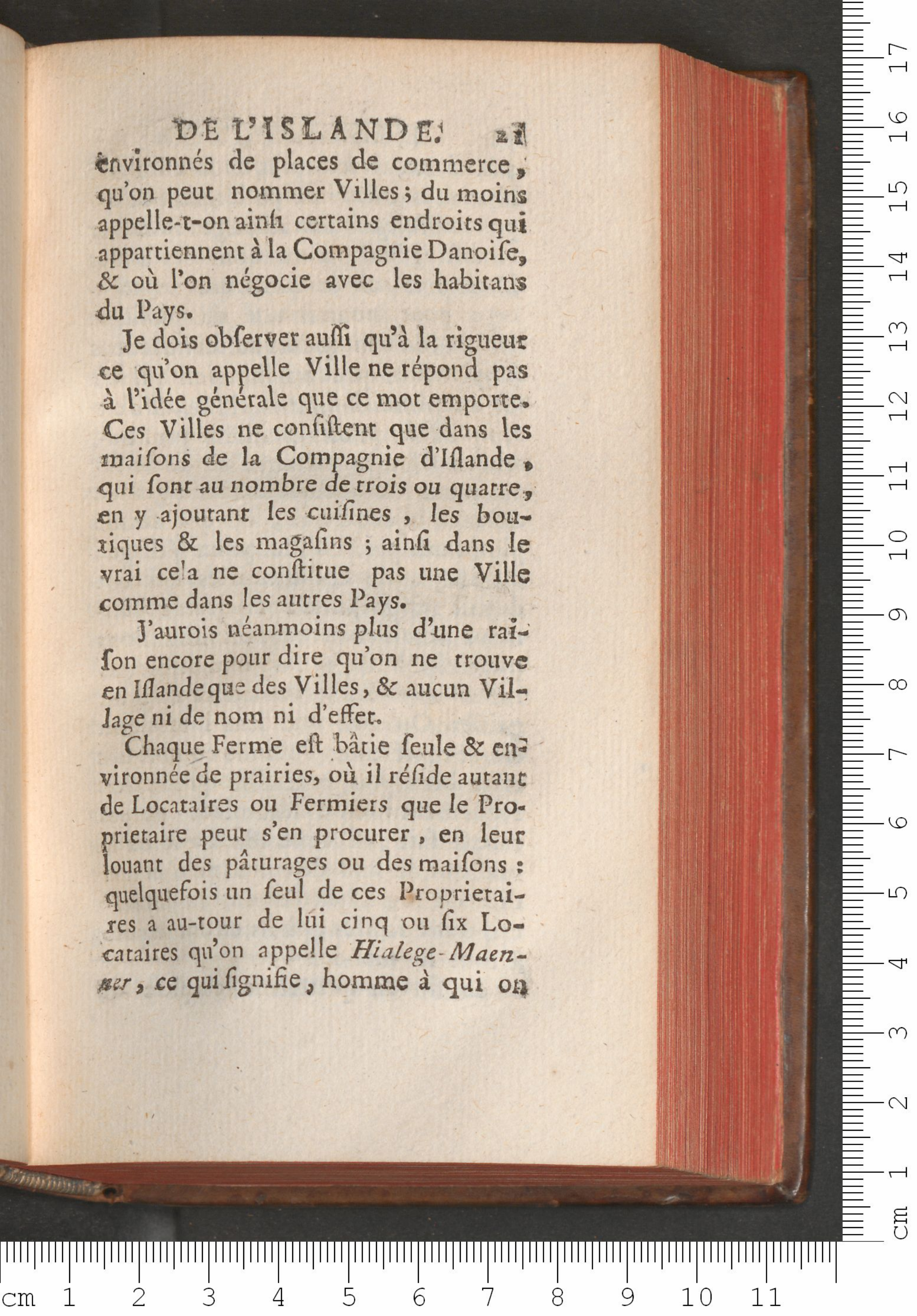
Cependant les habitans échappés à la deſtruction générale ont ſi bien repeuplé cette Iſle, que l'on y compte actuellement quatre-vingts mille ames: mais cependant on ne peut dire que cette Iſle ſoit bien peuplée; car qu'eſt-ce qu'un pareil nombre dans un pays de deux cents lieues de long ſur cent de large ?

Outre cette peſte noire, l'Iſlande a été ravagée encore par d'autres fleaux; c'eſt ainſi que dans les années 1697, 98 & 99, il mourut beaucoup de monde de faim: on compte qu'il périt juſqu'à cent vingt hommes dans un Diocèſe.

En 1707, la petite vérole jointe à une eſpece de peſte, emporta plus de vingt mille habitans; peu de tems après la petite vérole ſeule fit périr encore beaucoup de monde. A ces cau-

ſes de dépopulation, je pourrois en ajouter encore pluſieurs autres qui ont concouru à empêcher que cette Iſle ne fût auſſi peuplée qu'elle pourroit l'être; mais comme elles ne doivent être imputées ni à la nature de l'air ni à la conſtitution de l'Iſle, elles ne doivent pas trouver place ici.

Quoique cette Iſle ſoit peu cultivée, il eſt manifeſtement faux qu'elle ſoit auſſi ſtérile & auſſi déſerte que le rapporte M. Anderſon, qui dit qu'on ne trouve des habitations que vers le rivage, & à huit à dix lieues des côtes; (car il eſt inutile, ſelon lui, de chercher ni Villages, ni Bourgs, ni Villes) c'eſt un fait, qu'on y trouve pluſieurs places habitées à plus de vingt-quatre lieues en avant dans le pays. Il paroîtra étonnant ſans doute que quelqu'un ait pû avancer qu'il n'y avoit ni Bourgs ni Villes, c'eſt-à-dire, aucune place de commerce, mais ſeulement des hameaux. S'il entroit dans mon plan de décider à cet égard, je pourrois aſſurer avec raiſon qu'il ſe trouve plus de Villes que de Villages en Iſlande; car les vingt-deux ports de l'Iſle ſont



environnés de places de commerce, qu'on peut nommer Villes; du moins appelle-t-on ainsi certains endroits qui appartiennent à la Compagnie Danoise, & où l'on négocie avec les habitans du Pays.

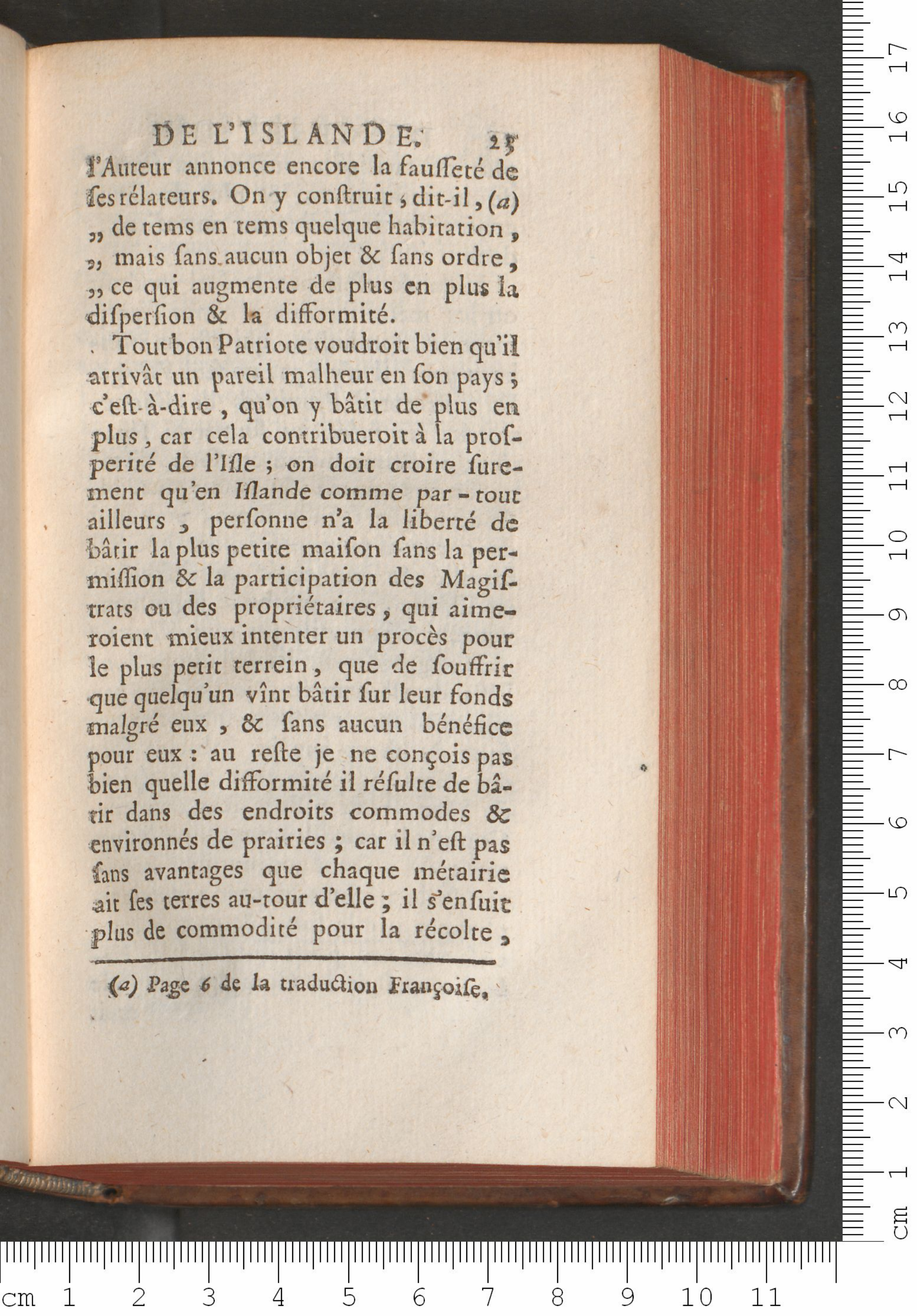
Je dois observer aussi qu'à la rigueur ce qu'on appelle Ville ne répond pas à l'idée générale que ce mot emporte. Ces Villes ne consistent que dans les maisons de la Compagnie d'Islande, qui sont au nombre de trois ou quatre, en y ajoutant les cuisines, les boutiques & les magasins; ainsi dans le vrai cela ne constitue pas une Ville comme dans les autres Pays.

J'aurois néanmoins plus d'une raison encore pour dire qu'on ne trouve en Islande que des Villes, & aucun Village ni de nom ni d'effet.

Chaque Ferme est bâtie seule & environnée de prairies, où il réside autant de Locataires ou Fermiers que le Proprietaire peut s'en procurer, en leur louant des pâturages ou des maisons: quelquefois un seul de ces Proprietaires a au-tour de lui cinq ou six Locataires qu'on appelle *Hialege-Maenner*, ce qui signifie, homme à qui on

a loué un terrein près de sa métairie : la maison même de ce Locataire s'appelle *Hialege*. Ces *Hialege - Maenner* se distinguent par ce nom des autres Locataires, en ce qu'ils ont un pâturage pour nourrir une ou plusieurs vaches, au lieu que les autres ne louent simplement qu'une habitation : il en est de même dans toute l'Isle, & c'est ce qui fait qu'on la divise par Paroisses. Chaque métairie est bâtie séparément, & quelquefois à une grande distance d'une autre, ce qui forme plûtôt une petite Ville qu'un Village ; car il y a de ces métairies qui ont depuis vingt jusqu'à cinquante bâtimens ; mais en prenant ces habitations pour des Villages, on n'en seroit pas moins opposé à M. Anderson & à ses guides. On voit que leur intention a été de représenter l'Islande comme une terre bien plus miserable qu'elle n'est réellement : eh ! n'auroient - ils pas mieux fait, si cette Isle avoit eu le malheur de leur déplaire, de n'en rien dire du tout, que d'en donner des descriptions fausses, où ils en ont imposé à tout le monde ?

La fin du quatriéme chapitre de

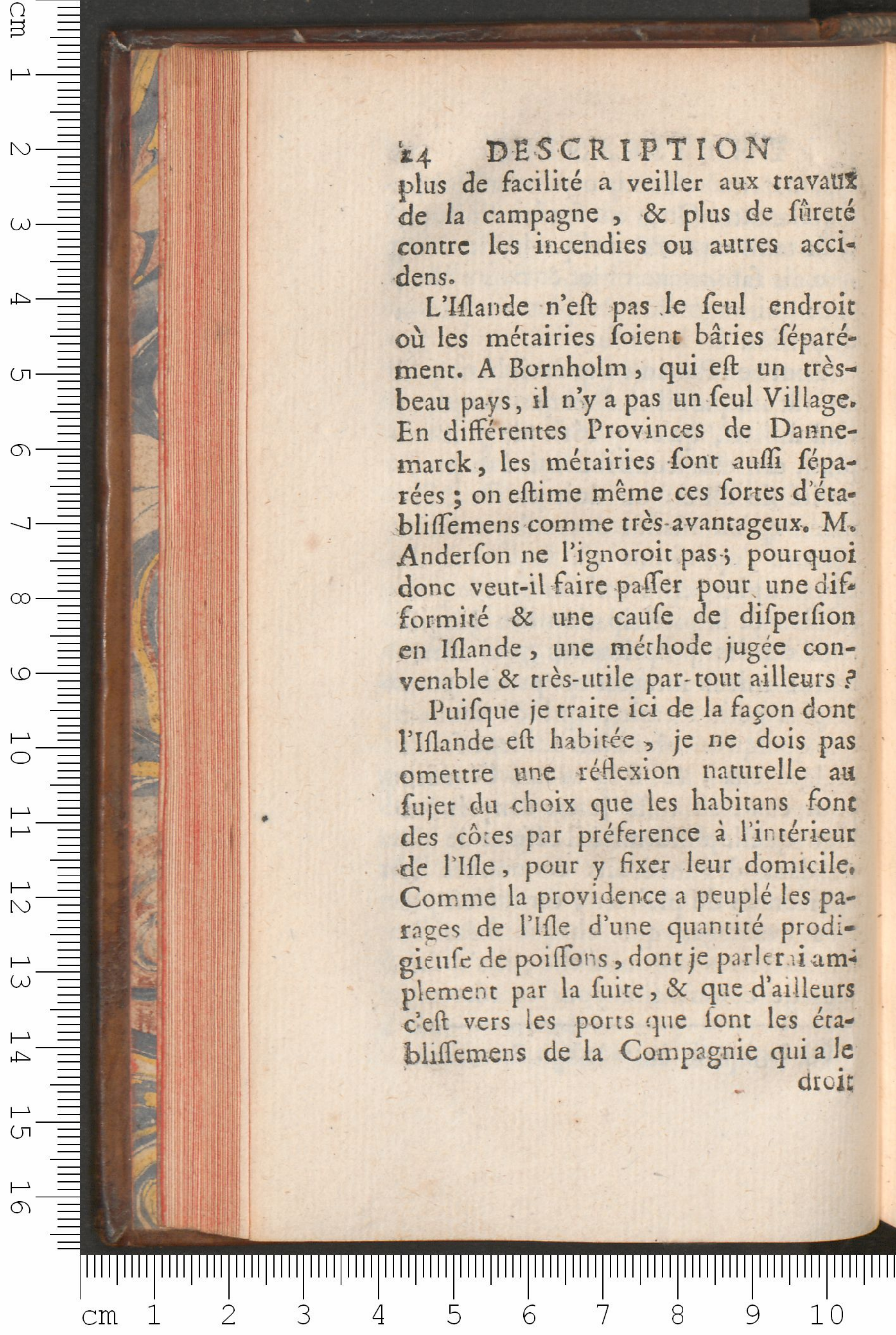


l'Auteur annonce encore la fausseté de ses rélateurs. On y construit, dit-il, (a) „ de tems en tems quelque habitation, „ mais sans aucun objet & sans ordre, „ ce qui augmente de plus en plus la dispersion & la difformité.

Tout bon Patriote voudroit bien qu'il arrivât un pareil malheur en son pays; c'est-à-dire, qu'on y bâtit de plus en plus, car cela contribueroit à la prosperité de l'Isle; on doit croire surement qu'en *Islande comme par-tout* ailleurs, personne n'a la liberté de bâtir la plus petite maison sans la permission & la participation des Magistrats ou des propriétaires, qui aimeroient mieux intenter un procès pour le plus petit terrein, que de souffrir que quelqu'un vînt bâtir sur leur fonds malgré eux, & sans aucun bénéfice pour eux: au reste je ne conçois pas bien quelle difformité il résulte de bâtir dans des endroits commodes & environnés de prairies; car il n'est pas sans avantages que chaque métairie ait ses terres au-tour d'elle; il s'ensuit plus de commodité pour la récolte,

---

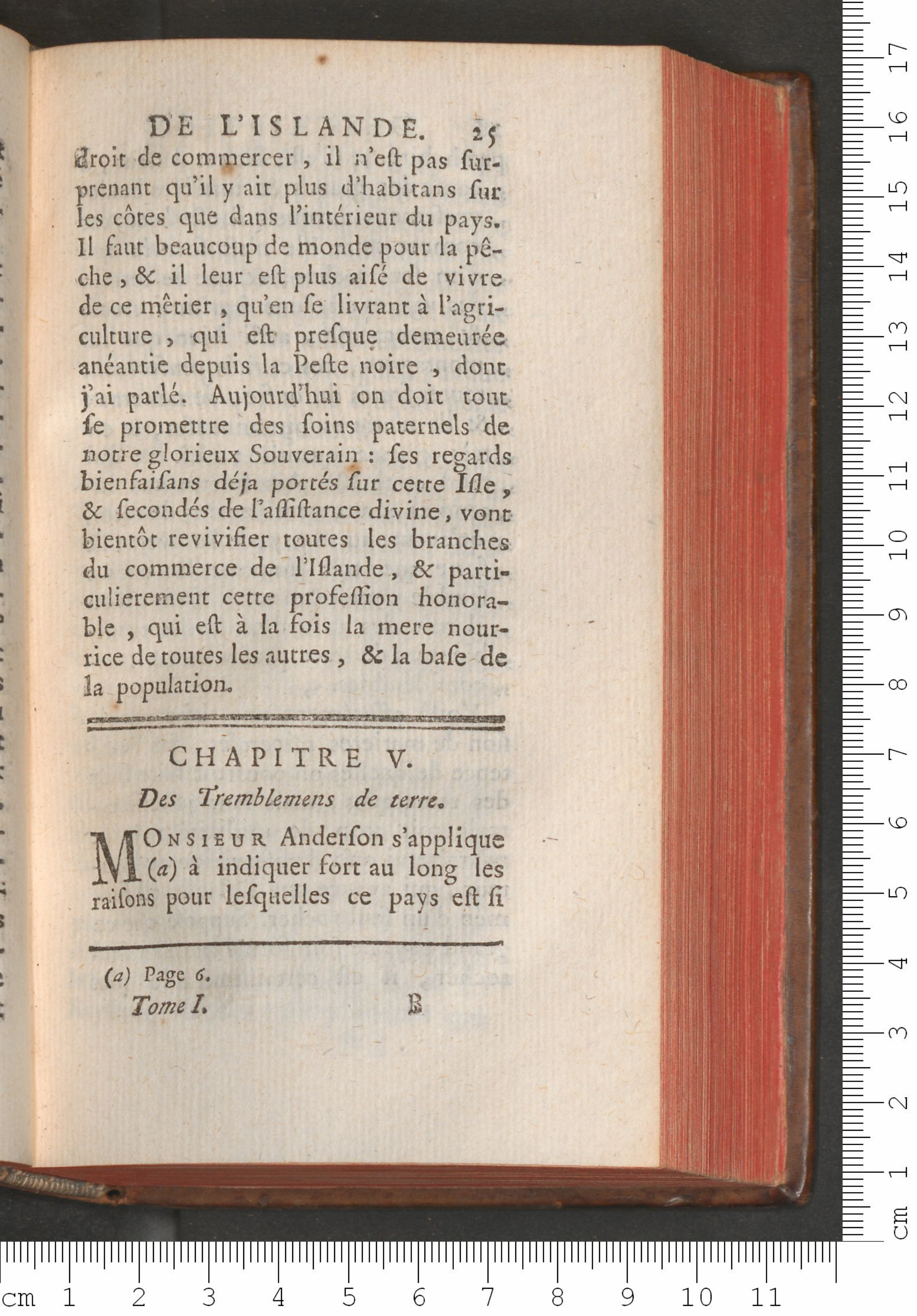
(a) Page 6 de la traduction Françoise.



plus de facilité a veiller aux travaux de la campagne, & plus de ſûreté contre les incendies ou autres accidens.

L'Iſlande n'eſt pas le ſeul endroit où les métairies ſoient bâties ſéparément. A Bornholm, qui eſt un très-beau pays, il n'y a pas un ſeul Village. En différentes Provinces de Dannemarck, les métairies ſont auſſi ſéparées ; on eſtime même ces ſortes d'établiſſemens comme très-avantageux. M. Anderſon ne l'ignoroit pas ; pourquoi donc veut-il faire paſſer pour une difformité & une cauſe de diſperſion en Iſlande, une méthode jugée convenable & très-utile par-tout ailleurs ?

Puiſque je traite ici de la façon dont l'Iſlande eſt habitée, je ne dois pas omettre une réflexion naturelle au ſujet du choix que les habitans font des côtes par préference à l'intérieur de l'Iſle, pour y fixer leur domicile. Comme la providence a peuplé les parages de l'Iſle d'une quantité prodigieuſe de poiſſons, dont je parlerai amplement par la ſuite, & que d'ailleurs c'eſt vers les ports que ſont les établiſſemens de la Compagnie qui a le droit



droit de commercer, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ait plus d'habitans ſur les côtes que dans l'intérieur du pays. Il faut beaucoup de monde pour la pêche, & il leur eſt plus aiſé de vivre de ce mêtier, qu'en ſe livrant à l'agriculture, qui eſt preſque demeurée anéantie depuis la Peſte noire, dont j'ai parlé. Aujourd'hui on doit tout ſe promettre des ſoins paternels de notre glorieux Souverain : ſes regards *bienfaiſans déja portés ſur cette Iſle*, & ſecondés de l'aſſiſtance divine, vont bientôt revivifier toutes les branches du commerce de l'Iſlande, & particulierement cette profeſſion honorable, qui eſt à la fois la mere nourrice de toutes les autres, & la baſe de la population.

CHAPITRE V.

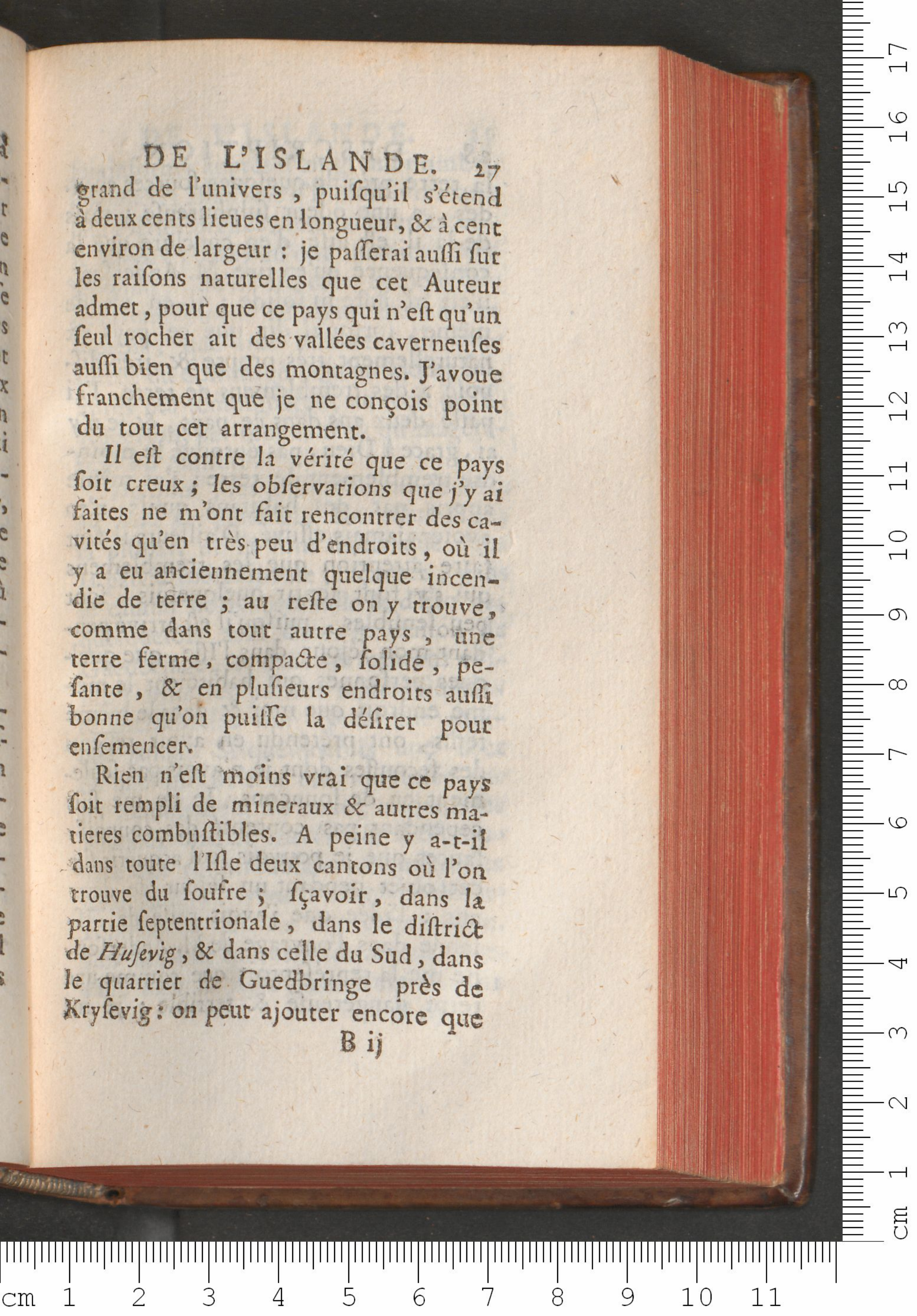
Des Tremblemens de terre.

MONSIEUR Anderſon s'applique (*a*) à indiquer fort au long les raiſons pour leſquelles ce pays eſt ſi

(*a*) Page 6.

peu habité. „ C'eſt, dit cet Auteur, à
„ cauſe des grands & terribles boule-
„ verſemens auxquels il eſt ſujet; car
„ comme cette Iſle n'eſt formée que
„ d'un ſeul rocher, & que le terrein
„ des vallées eſt d'une ſtructure creuſe
„ & caverneuſe, auſſi bien que les
„ montagnes, ces cavités renferment
„ toutes ſortes de ſoufre, de mineraux
„ & de matieres bitumineuſes, & en
„ très-grande quantité; c'eſt ce qui
„ rend cette Iſle plus ſujette aux in-
„ cendies & aux tremblemens de terre,
„ qu'aucun autre pays de l'univers; de
„ ſorte que très-ſouvent la nature
„ ſemble y entrer en convulſions, d'où
„ il naît des déſordres & des trem-
„ blemens de terre particuliers & très-
„ conſidérables. „

Voilà aſſurément une riche provi-ſion de matieres minerales, ſur l'exiſ-tence deſquelles on pourroit faire bien des remarques; mais leur juſteſſe en-traîneroit trop de prolixité : je ne m'arrêterai qu'à l'obſervation de l'Au-teur, qui avance que l'Iſlande eſt for-mée d'un ſeul rocher. Suppoſé que ce grand pays ne ſoit formé que d'un ſeul rocher, il eſt certainement le plus



grand de l'univers, puiſqu'il s'étend à deux cents lieues en longueur, & à cent environ de largeur : je paſſerai auſſi ſur les raiſons naturelles que cet Auteur admet, pour que ce pays qui n'eſt qu'un ſeul rocher ait des vallées caverneuſes auſſi bien que des montagnes. J'avoue franchement que je ne conçois point du tout cet arrangement.

Il eſt contre la vérité que ce pays ſoit creux; les obſervations que j'y ai faites ne m'ont fait rencontrer des cavités qu'en très peu d'endroits, où il y a eu anciennement quelque incendie de terre ; au reſte on y trouve, comme dans tout autre pays, une terre ferme, compacte, ſolide, peſante, & en pluſieurs endroits auſſi bonne qu'on puiſſe la déſirer pour enſemencer.

Rien n'eſt moins vrai que ce pays ſoit rempli de mineraux & autres matieres combuſtibles. A peine y a-t-il dans toute l'Iſle deux cantons où l'on trouve du ſoufre ; ſçavoir, dans la partie ſeptentrionale, dans le diſtrict de *Huſevig*, & dans celle du Sud, dans le quartier de Guedbringe près de Kryſevig : on peut ajouter encore que

la terre près de quelques ſources chaudes, a une odeur ſulphureuſe ; mais de-là il eſt aiſé d'en conclure que la conſéquence qu'en tire M. Anderſon, n'eſt ni juſte ni ſolide : il en eſt de même, lorſqu'il dit que ce pays eſt naturellement très-propre & très-diſpoſé à des tremblemens de terre. J'ai paſſé deux ans dans ce pays, & je n'y ai, grace à Dieu, pas éprouvé le moindre tremblement de terre ; j'ai même appris par des habitans qu'ils n'en avoient jamais eſſuyé. D'ailleurs il faut faire attention que les tremblemens qui s'y font ſentir quelquefois, ſont peu ſenſibles, puiſqu'il eſt arrivé pendant mon ſéjour dans l'Iſle, que quelques perſonnes qui habitoient le même endroit que moi & dans le même tems, ont prétendu en avoir reſſenti des ſecouſſes dont je n'avois pas ſeulement eu de ſoupçons. Je ne me ſuis cependant pas contenté des connoiſſances que je pouvois ſeul acquérir ſur cet objet pendant un ſéjour de deux ans : l'idée que j'avois priſe de l'Iſlande dans l'ouvrage de M. Anderſon, ne me la repréſentoit que comme une terre dangereuſe & terrible ; je me

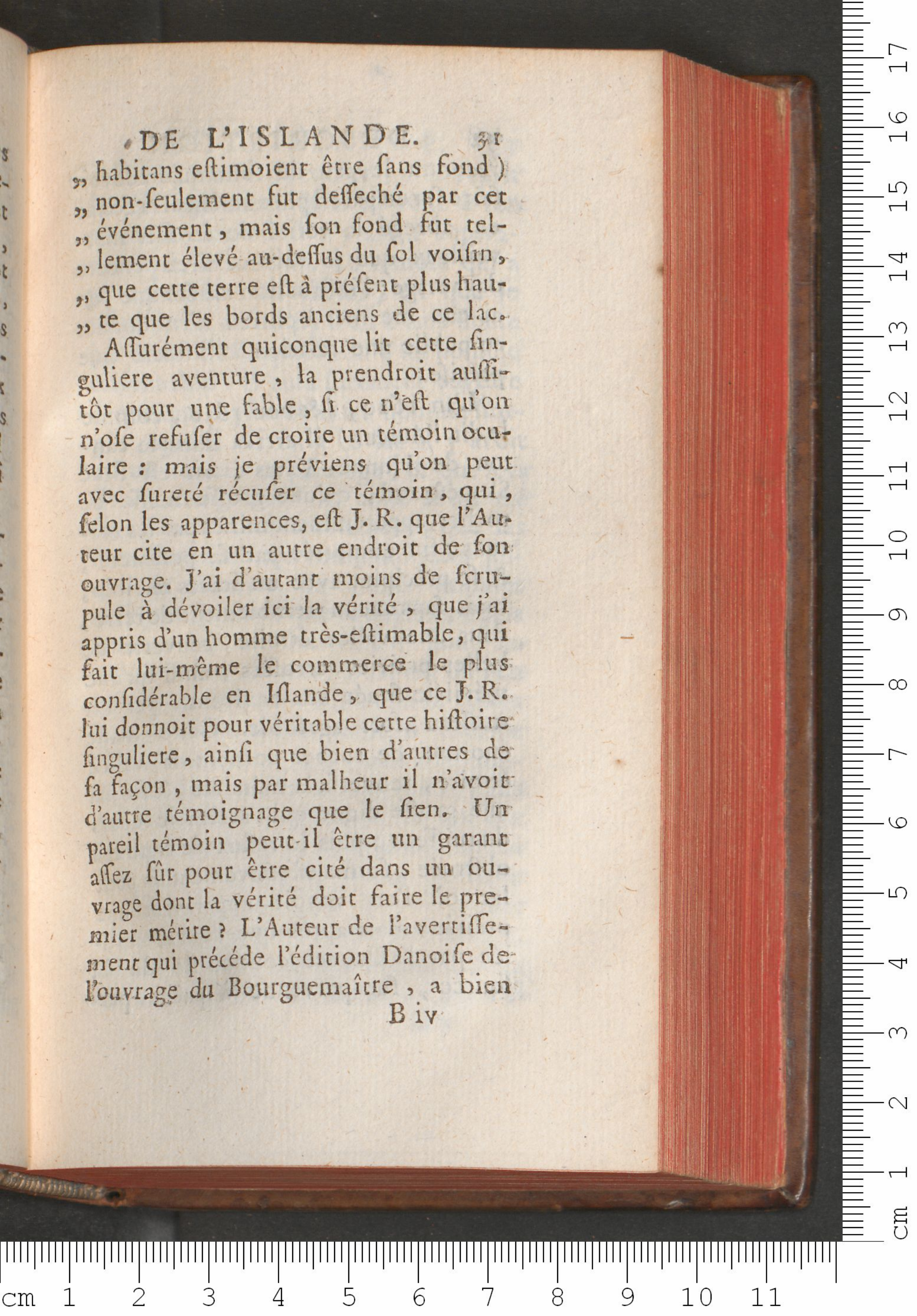
ſuis informé auprès d'un grand nombre d'honnêtes Iſlandois s'il étoit vrai que leur Patrie éprouvât des bouleverſemens ſi affreux ; tous m'ont unanimement répondu, qu'il arrivoit quelquefois des tremblemens de terre, mais ſi peu violens, que très-rarement ils cauſoient du dommage. Qu'on ajoute foi, après ces témoignages, au récit de M. Anderſon; par-tout ce n'eſt qu'exagération ou fauſſeté.

De plus, les tremblemens de terre ne ſont pas généraux dans toute l'Iſle; la plûpart ne ſe font ſentir que dans la partie méridionale ; ſçavoir, dans le canton de Rangervalle & d'Etones, quelquefois auſſi dans le canton de Guedbringe, & dans les cantons voiſins ; mais les parties ſeptentrionales & occidentales n'en éprouvent preſque jamais. Si quelquefois une cour ou une métairie a été renverſée par un tremblement de terre, toujours les hommes ont été ſauvés ; & il eſt très-rare que ces tremblemens, même les plus violens, ayent occaſionné des irruptions de feu ou des inondations. Les habitans trouvent ſouvent une crevaſſe dans la terre, une fente dans un

rocher ; on en infére auſſitôt qu'elles ont été occaſionnées par des tremblemens de terre : mais il eſt conſtant par tout ce que j'ai pû apprendre, que les tremblemens de terre ne ſont rien moins que fréquens en Iſlande, & qu'ils n'entraînent pas d'auſſi grands malheurs que le dit l'Ecrivain Allemand : qu'on les compare avec ceux qu'on reſſent en Italie, en Sicile, dans les Iſles de l'Amérique, on verra qu'il s'en faut beaucoup qu'ils ne ſoient auſſi cruels & auſſi épouvantables.

Pour preuve de la violence des ſecouſſes particulieres, notre Auteur allégue une aventure à laquelle il ne manque que d'être vraie pour mériter attention ; il dit l'avoir appriſe d'un témoin oculaire qui la lui a racontée de la maniere ſuivante. (*b*) « Il arriva en „ l'année 1726, par une ſecouſſe vio- „ lente, qu'une montagne aſſez haute „ s'écroula dans une nuit, près de „ Skageſtrand, dans le canton du Nord, „ & qu'il s'éleva à ſa place un lac pro- „ fond, & au contraire un lac ſitué „ à un mille & demi de-là (que les

(*b*) Page 7 de la traduction Françoiſe.

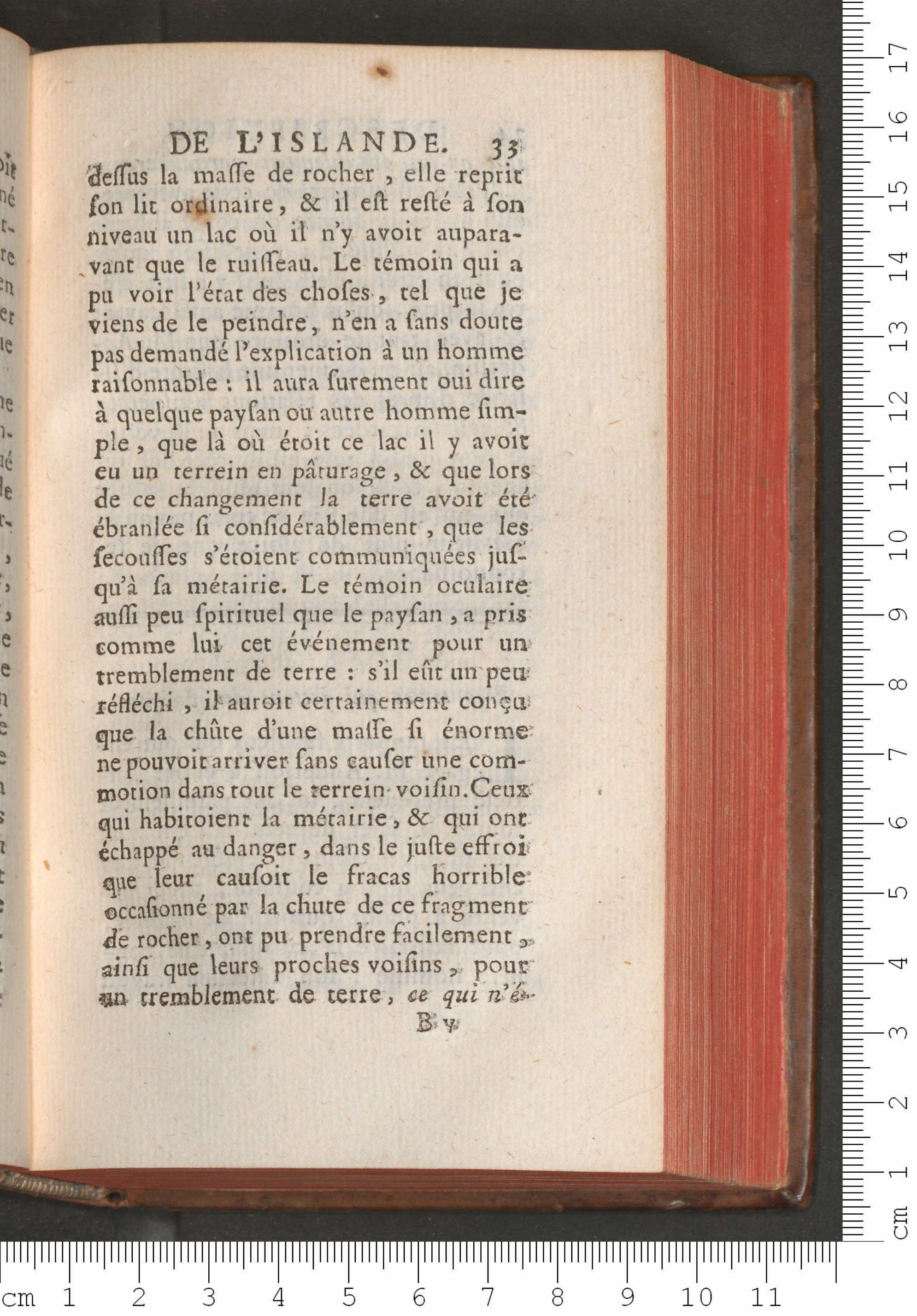


„ habitans estimoient être sans fond)
„ non-seulement fut dessseché par cet
„ événement, mais son fond fut tel-
„ lement élevé au-dessus du sol voisin,
„ que cette terre est à présent plus hau-
„ te que les bords anciens de ce lac.

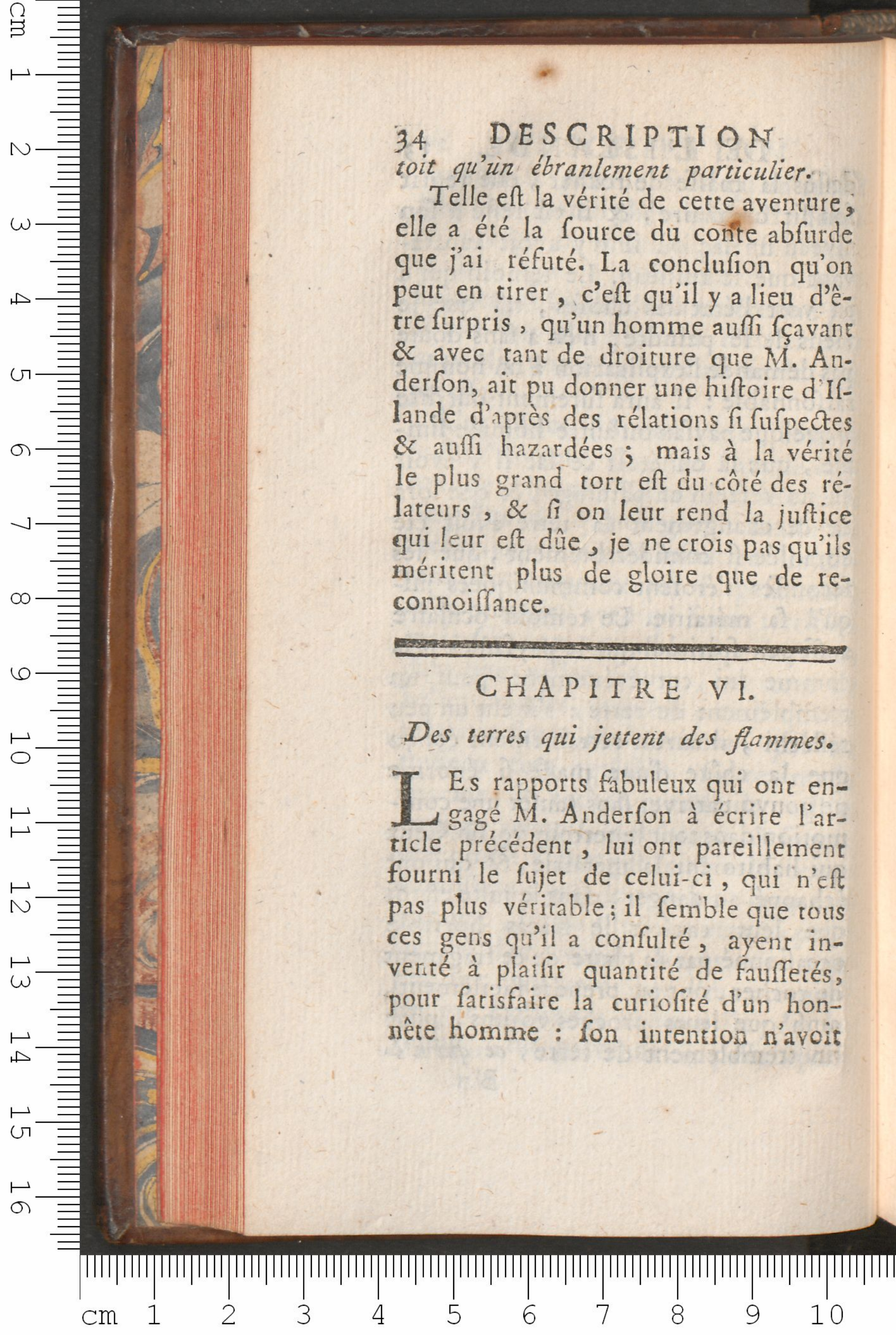
Assurément quiconque lit cette singuliere aventure, la prendroit aussitôt pour une fable, si ce n'est qu'on n'ose refuser de croire un témoin oculaire : mais je préviens qu'on peut avec sureté récuser ce témoin, qui, selon les apparences, est J. R. que l'Auteur cite en un autre endroit de son ouvrage. J'ai d'autant moins de scrupule à dévoiler ici la vérité, que j'ai appris d'un homme très-estimable, qui fait lui-même le commerce le plus considérable en Islande, que ce J. R. lui donnoit pour véritable cette histoire singuliere, ainsi que bien d'autres de sa façon, mais par malheur il n'avoit d'autre témoignage que le sien. Un pareil témoin peut-il être un garant assez sûr pour être cité dans un ouvrage dont la vérité doit faire le premier mérite ? L'Auteur de l'avertissement qui précéde l'édition Danoise de l'ouvrage du Bourguemaître, a bien

reconnu le peu de fond qu'on devoit faire ſur un pareil phénomêne. Il a donné en abregé la vérité de ce fait merveilleux que je vais éclaircir encore davantage : l'inſtruction exacte que j'en ai eue me met à portée d'en donner au public une rélation auſſi fidele que préciſe.

L'an 1620, (& non 1626, comme le dit l'Auteur) il arriva dans le canton de Hunne-Vatus, où eſt ſitué Skageſtrand, qu'une groſſe maſſe de rocher, apparemment minée par les torrens, fut emportée par ſa peſanteur, & ſe précipita avec un fracas terrible, mais ſans aucun tremblement de terre, dans une vallée étroite, couverte de belles prairies, arroſées, ainſi qu'une métairie ſituée aux environs, par un ruiſſeau fort agréable. Cette maſſe énorme de rocher combla la vallée étroite, renverſa la métairie, & forma une groſſe digue qui arrêta le cours du ruiſſeau ; puis le reflux de cette eau obſtruée, forma effectivement un petit lac où l'on voyoit auparavant une prairie ; mais après que l'eau accumulée par l'affluence continuelle de la ſource, fut parvenue à paſſer par-



dessus la masse de rocher, elle reprit son lit ordinaire, & il est resté à son niveau un lac où il n'y avoit auparavant que le ruisseau. Le témoin qui a pu voir l'état des choses, tel que je viens de le peindre, n'en a sans doute pas demandé l'explication à un homme raisonnable : il aura surement oui dire à quelque paysan ou autre homme simple, que là où étoit ce lac il y avoit eu un terrein en pâturage, & que lors de ce changement la terre avoit été ébranlée si considérablement, que les secousses s'étoient communiquées jusqu'à sa métairie. Le témoin oculaire aussi peu spirituel que le paysan, a pris comme lui cet événement pour un tremblement de terre : s'il eût un peu réfléchi, il auroit certainement conçu que la chûte d'une masse si énorme ne pouvoit arriver sans causer une commotion dans tout le terrein voisin. Ceux qui habitoient la métairie, & qui ont échappé au danger, dans le juste effroi que leur causoit le fracas horrible occasionné par la chute de ce fragment de rocher, ont pu prendre facilement, ainsi que leurs proches voisins, pour un tremblement de terre, *ce qui n'é-*



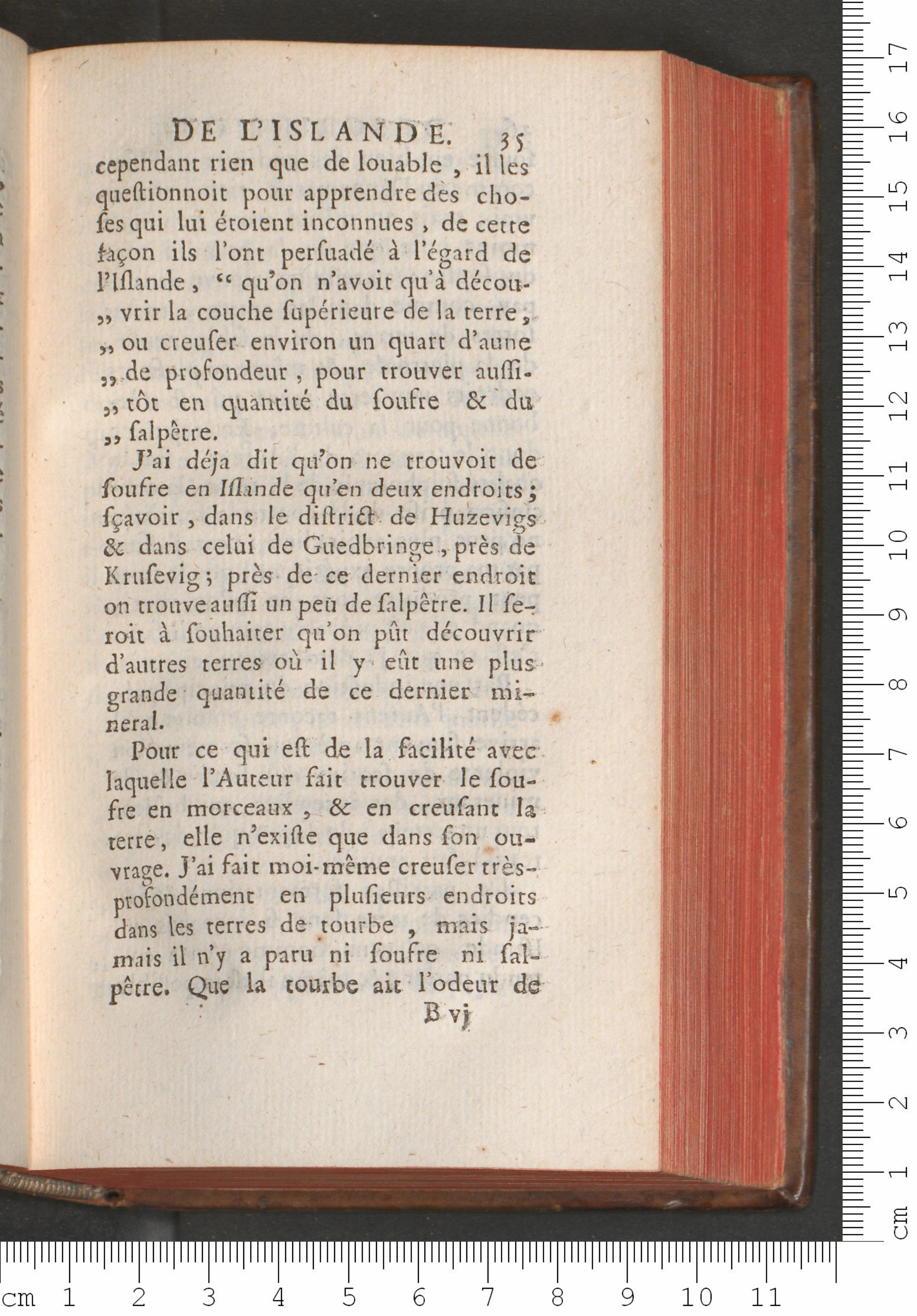
toit qu'un ébranlement particulier.

Telle eſt la vérité de cette aventure, elle a été la ſource du conte abſurde que j'ai réfuté. La concluſion qu'on peut en tirer, c'eſt qu'il y a lieu d'être ſurpris, qu'un homme auſſi ſçavant & avec tant de droiture que M. Anderſon, ait pu donner une hiſtoire d'Iſlande d'après des rélations ſi ſuſpectes & auſſi hazardées ; mais à la vérité le plus grand tort eſt du côté des rélateurs, & ſi on leur rend la juſtice qui leur eſt dûe, je ne crois pas qu'ils méritent plus de gloire que de reconnoiſſance.

CHAPITRE VI.

Des terres qui jettent des flammes.

LEs rapports fabuleux qui ont engagé M. Anderſon à écrire l'article précédent, lui ont pareillement fourni le ſujet de celui-ci, qui n'eſt pas plus véritable; il ſemble que tous ces gens qu'il a conſulté, ayent inventé à plaiſir quantité de fauſſetés, pour ſatisfaire la curioſité d'un honnête homme : ſon intention n'avoit



cependant rien que de louable, il les questionnoit pour apprendre des choses qui lui étoient inconnues, de cette façon ils l'ont persuadé à l'égard de l'Islande, " qu'on n'avoit qu'à découvrir la couche supérieure de la terre, ou creuser environ un quart d'aune de profondeur, pour trouver aussitôt en quantité du soufre & du salpêtre.

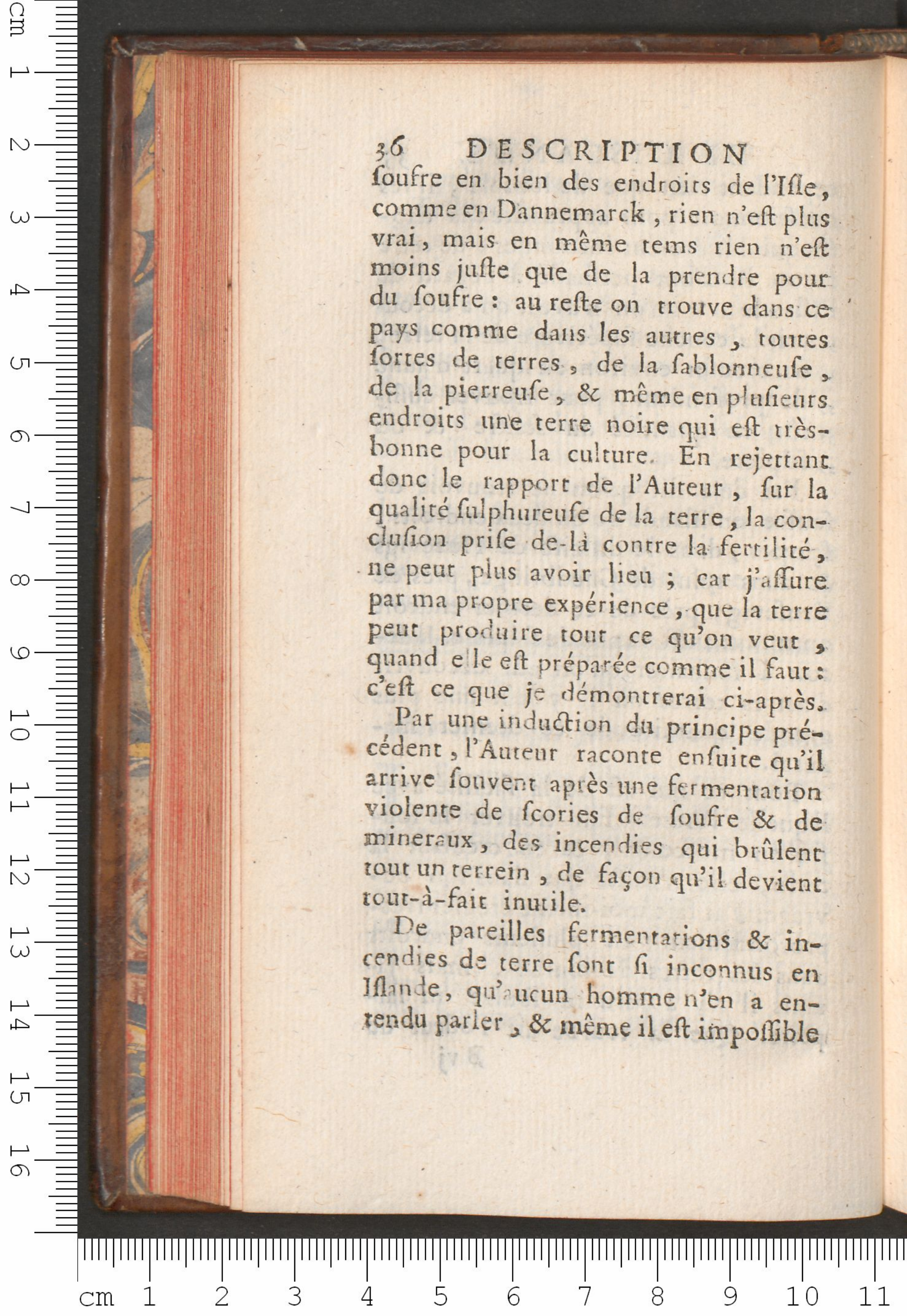
J'ai déja dit qu'on ne trouvoit de soufre en *Islande* qu'en deux endroits; sçavoir, dans le district de Huzevigs & dans celui de Guedbringe, près de Krusevig; près de ce dernier endroit on trouve aussi un peu de salpêtre. Il seroit à souhaiter qu'on pût découvrir d'autres terres où il y eût une plus grande quantité de ce dernier mineral.

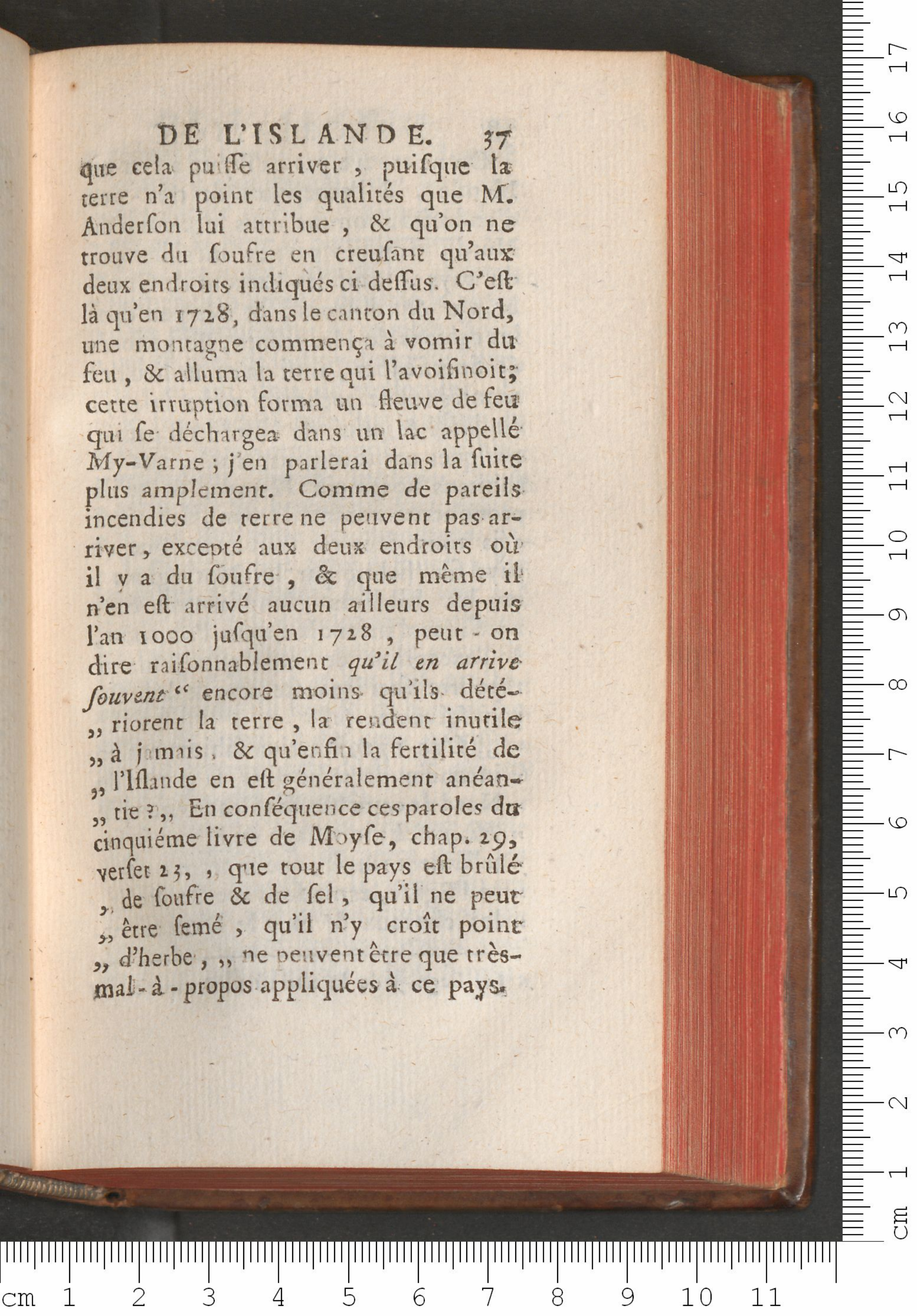
Pour ce qui est de la facilité avec laquelle l'Auteur fait trouver le soufre en morceaux, & en creusant la terre, elle n'existe que dans son ouvrage. J'ai fait moi-même creuser très-profondément en plusieurs endroits dans les terres de tourbe, mais jamais il n'y a paru ni soufre ni salpêtre. Que la tourbe ait l'odeur de

ſoufre en bien des endroits de l'Iſle, comme en Dannemarck, rien n'eſt plus vrai, mais en même tems rien n'eſt moins juſte que de la prendre pour du ſoufre : au reſte on trouve dans ce pays comme dans les autres, toutes ſortes de terres, de la ſablonneuſe, de la pierreuſe, & même en pluſieurs endroits une terre noire qui eſt très-bonne pour la culture. En rejettant donc le rapport de l'Auteur, ſur la qualité ſulphureuſe de la terre, la concluſion priſe de-là contre la fertilité, ne peut plus avoir lieu ; car j'aſſure par ma propre expérience, que la terre peut produire tout ce qu'on veut, quand elle eſt préparée comme il faut : c'eſt ce que je démontrerai ci-après.

Par une induction du principe précédent, l'Auteur raconte enſuite qu'il arrive ſouvent après une fermentation violente de ſcories de ſoufre & de mineraux, des incendies qui brûlent tout un terrein, de façon qu'il devient tout-à-fait inutile.

De pareilles fermentations & incendies de terre ſont ſi inconnus en Iſlande, qu'aucun homme n'en a entendu parler, & même il eſt impoſſible



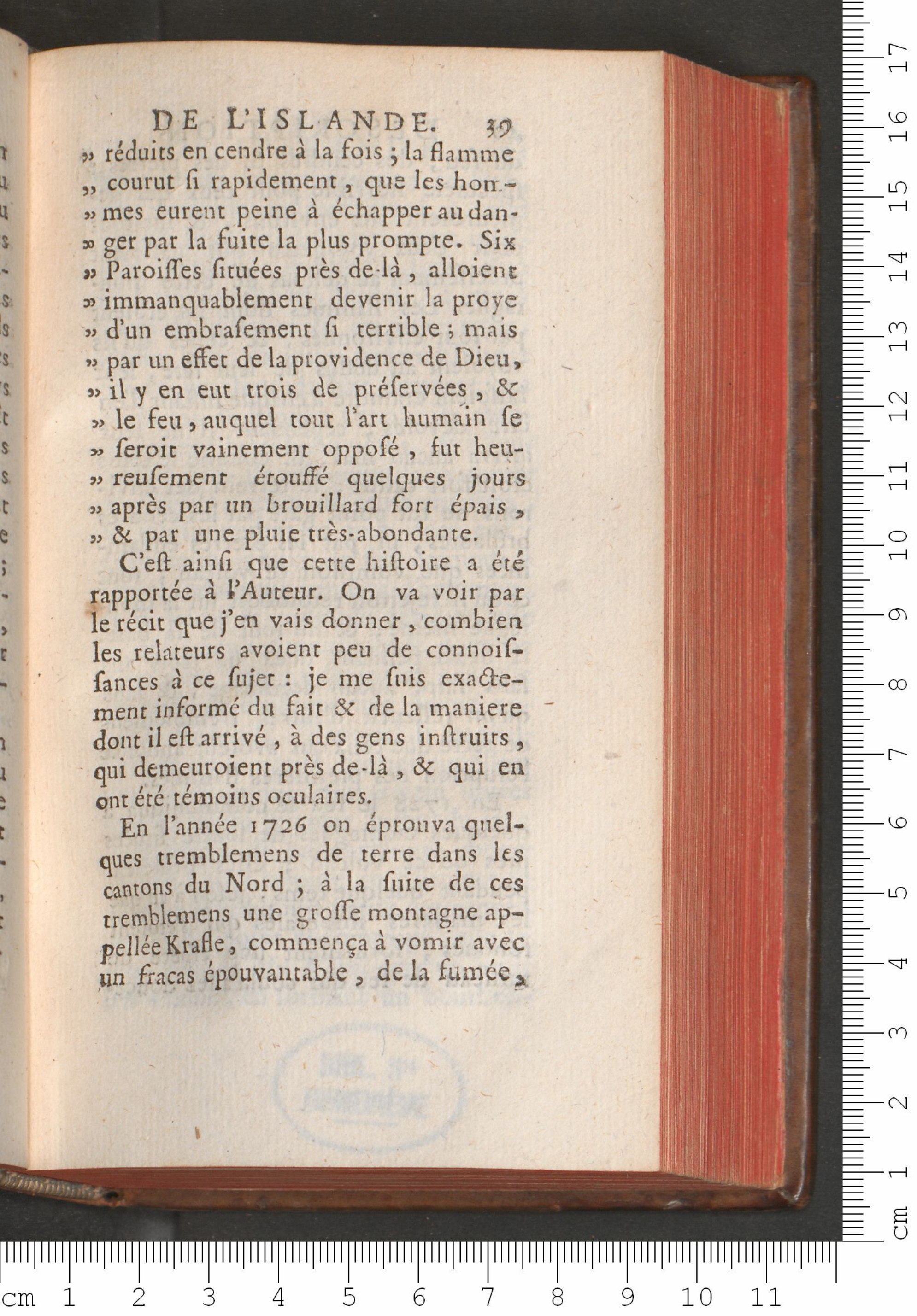


que cela puiſſe arriver, puiſque la terre n'a point les qualités que M. Anderſon lui attribue, & qu'on ne trouve du ſoufre en creuſant qu'aux deux endroits indiqués ci-deſſus. C'eſt là qu'en 1728, dans le canton du Nord, une montagne commença à vomir du feu, & alluma la terre qui l'avoiſinoit; cette irruption forma un fleuve de feu qui ſe déchargea dans un lac appellé My-Varne; j'en parlerai dans la ſuite plus amplement. Comme de pareils incendies de terre ne peuvent pas arriver, excepté aux deux endroits où il y a du ſoufre, & que même il n'en eſt arrivé aucun ailleurs depuis l'an 1000 juſqu'en 1728, peut-on dire raiſonnablement *qu'il en arrive ſouvent* " encore moins qu'ils détériorent la terre, la rendent inutile „ à jamais, & qu'enfin la fertilité de „ l'Iſlande en eſt généralement anéantie?„ En conſéquence ces paroles du cinquiéme livre de Moyſe, chap. 29, verſet 23, „ que tout le pays eſt brûlé „ de ſoufre & de ſel, qu'il ne peut „ être ſemé, qu'il n'y croît point „ d'herbe, „ ne peuvent être que très-mal-à-propos appliquées à ce pays.

On ne trouve pas qu'il y en ait eu en Islande, à l'exception de très-peu d'endroits, comme dans le canton du Nord, dans les parties méridionales du pays, dans les cantons de Guedbringe & d'Arnes, & très peu dans les cantons de Hnapedaes, Borgefiords & Snecfiednes, ainsi qu'au milieu des montagnes de rochers, entre le pays du Midi & celui du Nord : s'il paroît quelques emplacemens brûlés, que les habitans nomment *Hraun*, & qu'ils prononcent comme Hroyn, ils étoient déja tous dans cet état avant que ce pays fut habité par les Norvegiens ; car les habitans n'ont aucune connoissance d'incendie depuis l'an 1000, à l'exception de celle que l'Auteur rapporte fort inexactement & de la façon suivante. (*c*)

„ L'an 1729 il arriva subitement un » incendie de terre dans la partie du » Nord de cette Isle, dans les environs de » *Huuswich* ; le village de Myconfu fut » tellement ruiné, que le terrein culti- » vé, l'Eglise, les maisons avec les brebis, » les chevaux & tout le bétail furent

(*c*) Page 9 de la traduction Françoise.



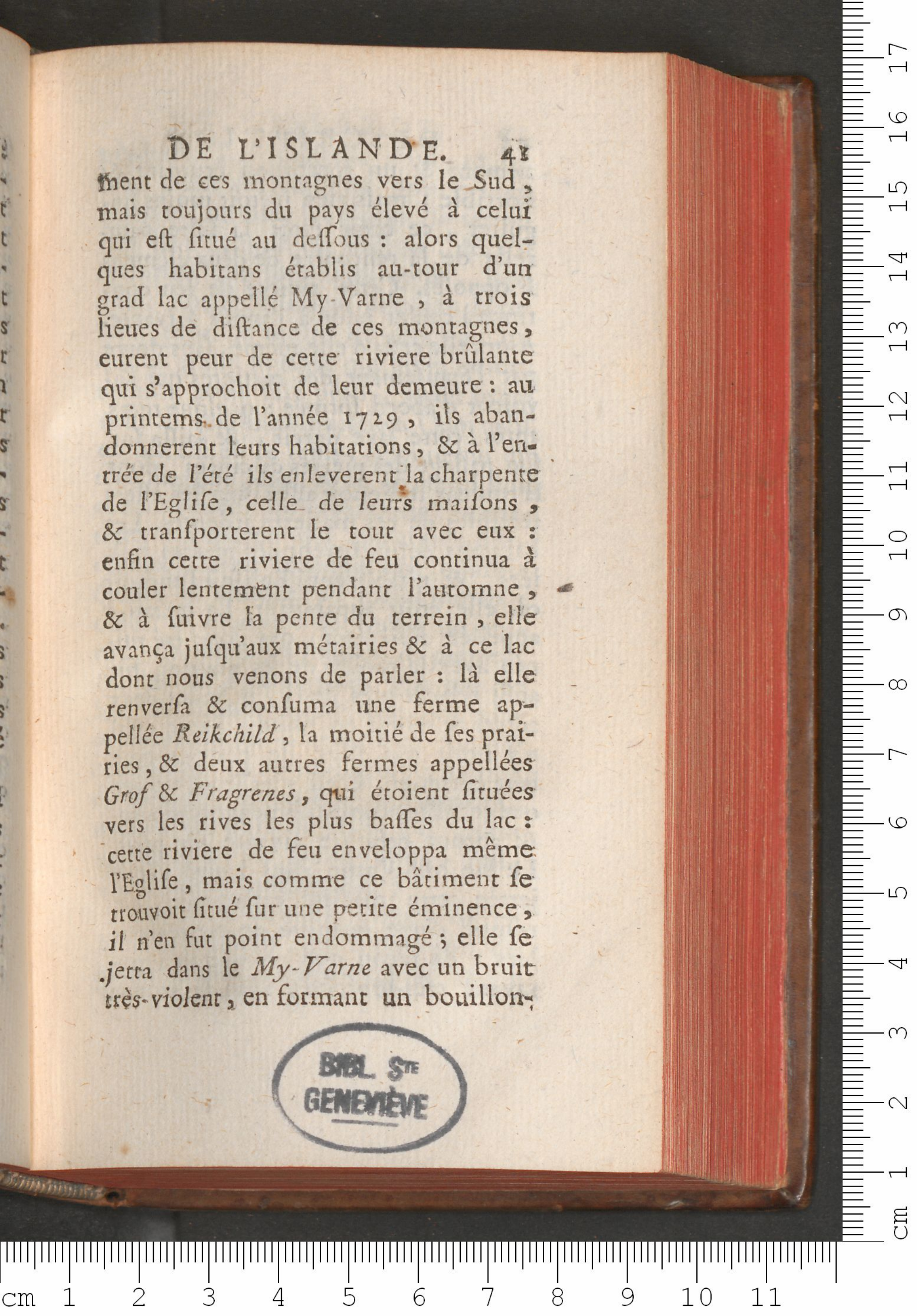
„ réduits en cendre à la fois ; la flamme
„ courut si rapidement, que les hom-
„ mes eurent peine à échapper au dan-
„ ger par la fuite la plus prompte. Six
„ Paroisses situées près de-là, alloient
„ immanquablement devenir la proye
„ d'un embrasement si terrible ; mais
„ par un effet de la providence de Dieu,
„ il y en eut trois de préservées, &
„ le feu, auquel tout l'art humain se
„ seroit vainement opposé, fut heu-
„ reusement *étouffé* quelques jours
„ après *par un brouillard fort épais*,
„ & par une pluie très-abondante.

C'est ainsi que cette histoire a été rapportée à l'Auteur. On va voir par le récit que j'en vais donner, combien les relateurs avoient peu de connoissances à ce sujet : je me suis exactement informé du fait & de la maniere dont il est arrivé, à des gens instruits, qui demeuroient près de-là, & qui en ont été témoins oculaires.

En l'année 1726 on éprouva quelques tremblemens de terre dans les cantons du Nord ; à la suite de ces tremblemens une grosse montagne appellée Krafle, commença à vomir avec un fracas épouvantable, de la fumée,

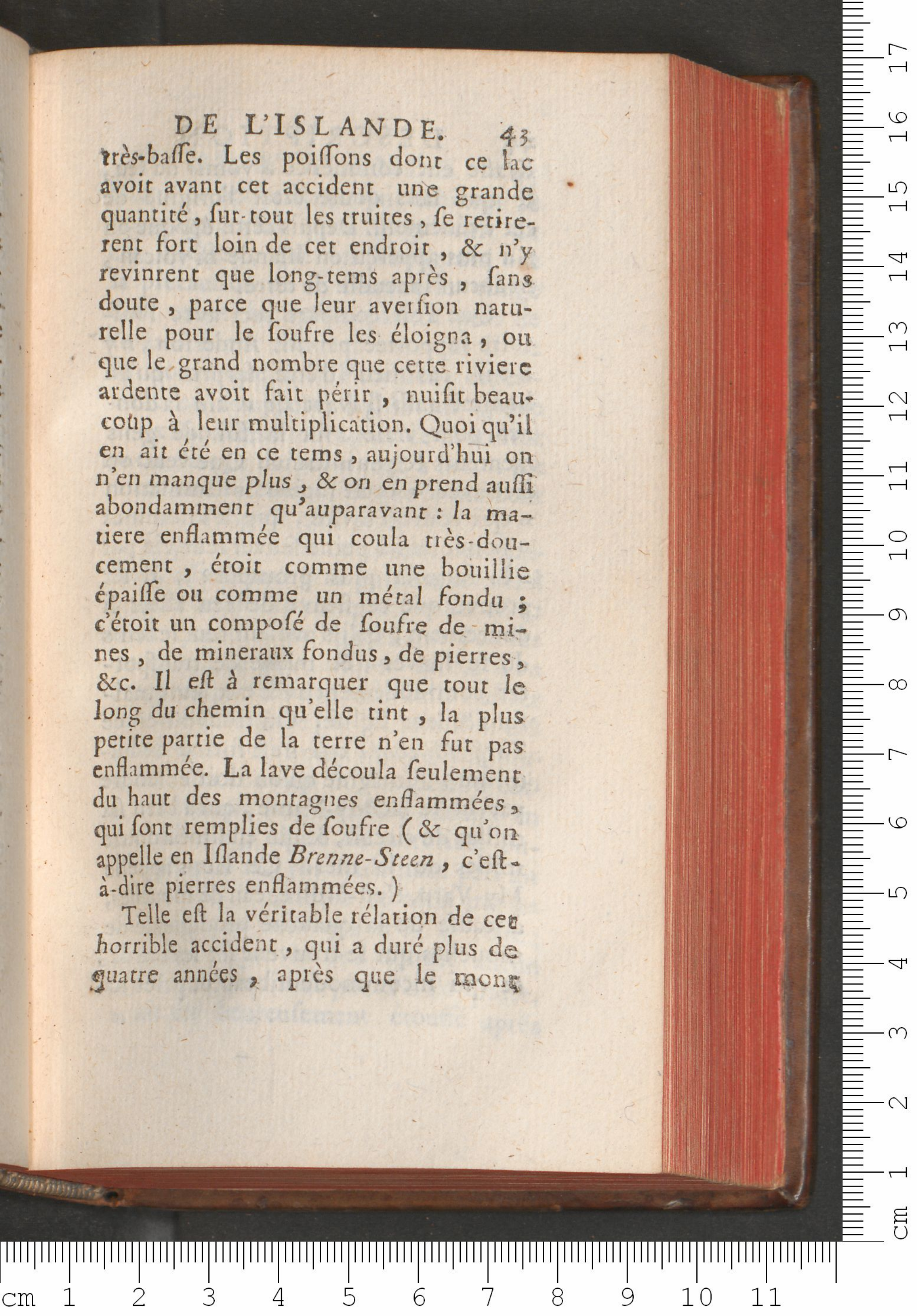
du feu, des cendres & des pierres : ſpectacle horrible pour ceux qui demeuroient aux environs, & ſur-tout pour deux voyageurs qui paſſoient préciſément au deſſous de cette montagne. Les flammes dont ils étoient par-tout environnés, & celles qu'ils voyoient au-deſſus de leur tête, leur faiſoient craindre à chaque inſtant d'en être dévorés ; cependant il ne leur arriva aucun mal, & comme le tems étoit fort calme, le terrein des environs ne fut point gâté par les cendres brûlantes, ni par les pierres enflammées que vomiſſoit ce volcan ; tout ce qu'il rejettoit retomboit ſur la montagne même, & au tour de ſa baſe. Il brûla pendant deux ou trois ans ſans faire aucun dommage, & ſans qu'on rêſſentît d'autres tremblemens de terre que ceux qui avoient annoncé l'éruption des premieres flammes.

En 1728 le feu ſe communiqua à quelques montagnes de ſoufre ſituées près de ce volcan ; elles brûlerent pendant quelque tems, juſqu'à ce que les matieres minerales qui s'étoient fondues, formaſſent une eſpece de ruiſſeau de feu qui coula aſſez douce-



ment de ces montagnes vers le Sud, mais toujours du pays élevé à celui qui est situé au dessous : alors quelques habitans établis au-tour d'un grad lac appellé My-Varne, à trois lieues de distance de ces montagnes, eurent peur de cette riviere brûlante qui s'approchoit de leur demeure : au printems de l'année 1729, ils abandonnerent leurs habitations, & à l'entrée de l'été ils enleverent la charpente de l'Eglise, celle de leurs maisons, & transporterent le tout avec eux : enfin cette riviere de feu continua à couler lentement pendant l'automne, & à suivre la pente du terrein, elle avança jusqu'aux métairies & à ce lac dont nous venons de parler : là elle renversa & consuma une ferme appellée *Reikchild*, la moitié de ses prairies, & deux autres fermes appellées *Grof* & *Fragrenes*, qui étoient situées vers les rives les plus basses du lac : cette riviere de feu enveloppa même l'Eglise, mais comme ce bâtiment se trouvoit situé sur une petite éminence, il n'en fut point endommagé ; elle se jetta dans le *My-Varne* avec un bruit très-violent, en formant un bouillon-

nement & un tourbillon écumant & horrible ; mais rien n'étoit moins singulier, ce bruit étoit la suite naturelle de la rencontre de deux élémens si opposés. Cette riviere de feu continua à couler jusqu'à l'année suivante. Alors elle cessa d'elle-même, sans doute par l'épuisement des matieres qui l'avoient d'abord formée : quelque tems après, cette lave durcit, & laissa sur son passage des pierres calcinées, dont la couleur indiquoit assez bien les effets terribles de ces matieres ardentes. Les habitans détournerent ces pierres brûlées, & rétablirent l'Eglise à l'endroit où elle étoit auparavant. La métairie appellée *Reikchlid*, qui avoit été ruinée avec la moitié de ses prairies, fut aussi rebatie près de-là, mais les deux autres resterent en ruine, parce qu'il n'y avoit pas assez de prairies pour leur entretien. C'est tout le dommage que cet affreux embrasement occasionna, & aucune créature vivante n'y périt. Le lac My-Varne dans lequel s'étoit jettée cette matiere enflammée, fut rempli d'une quantité de pierres brûlées ; de façon que où il étoit auparavant très-profond, l'eau se trouva

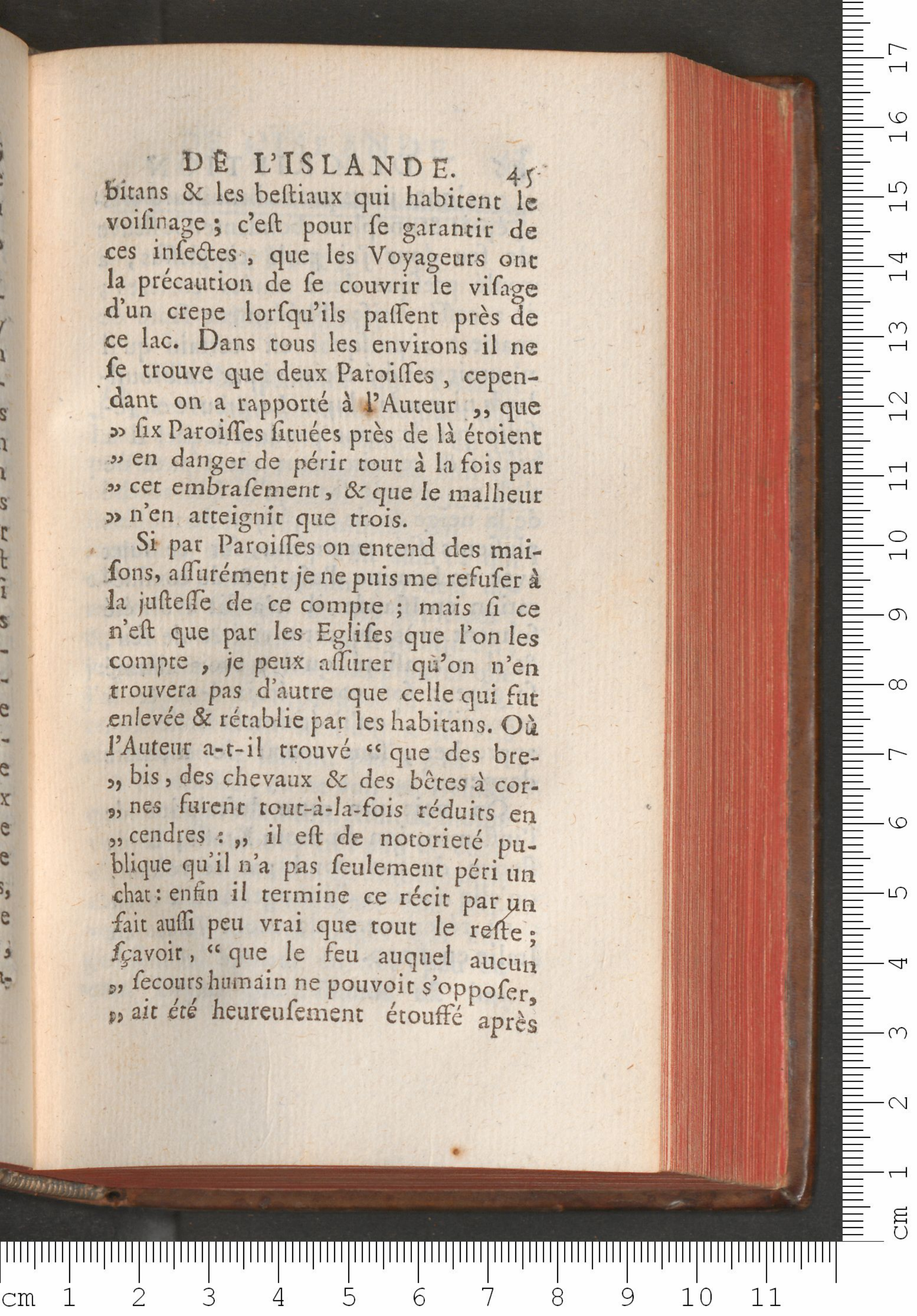


très-basse. Les poissons dont ce lac avoit avant cet accident une grande quantité, sur-tout les truites, se retirerent fort loin de cet endroit, & n'y revinrent que long-tems après, sans doute, parce que leur aversion naturelle pour le soufre les éloigna, ou que le grand nombre que cette riviere ardente avoit fait périr, nuisit beaucoup à leur multiplication. Quoi qu'il en ait été en ce tems, aujourd'hui on n'en manque plus, & on en prend aussi abondamment qu'auparavant : la matiere enflammée qui coula très-doucement, étoit comme une bouillie épaisse ou comme un métal fondu ; c'étoit un composé de soufre de mines, de mineraux fondus, de pierres, &c. Il est à remarquer que tout le long du chemin qu'elle tint, la plus petite partie de la terre n'en fut pas enflammée. La lave découla seulement du haut des montagnes enflammées, qui sont remplies de soufre (& qu'on appelle en Islande *Brenne-Steen*, c'est-à-dire pierres enflammées.)

Telle est la véritable rélation de cet horrible accident, qui a duré plus de quatre années, après que le mont

Krafle eut commencé à vomir du feu; & qui ſans doute étoit l'origine de cet événement. Depuis cette époque on n'a plus apperçu en Iſlande ni volcan, ni aucun incendie de terre.

Que l'on compare ceci avec l'hiſtoire rapportée par M. Anderſon, n'y a-t-il pas lieu d'être ſurpris qu'un homme auſſi ſçavant ait voulu la donner pour vraie, ſur la foi de gens menteurs & peu inſtruits. Que veut-on dire avec « cette rapide inflammation » qui couroit ſi vite, que les hommes » pouvoient à peine ſauver leur vie par » la fuite la plus prompte? „ Il eſt prouvé que ce fleuve de feu alloit ſi doucement, qu'ils avoient tout le tems de ſe ſauver, & même de tranſporter commodément avec eux leurs maiſons & leur Egliſe. Où trouve-t-on ce *Torff Myconfu* qui s'eſt formé de lui-même? J'imagine qu'on doit entendre par là le lac My-Varne, qui a bien ſix milles de circuit, & qui eſt ſitué à douze milles de la mer. Ce lac s'appelle My-Varn, c'eſt-à-dire, eau de mouches, à cauſe de la quantité prodigieuſe de mouches qui ſe trouvent ſur ſes bords, & qui incommodent beaucoup les ha-

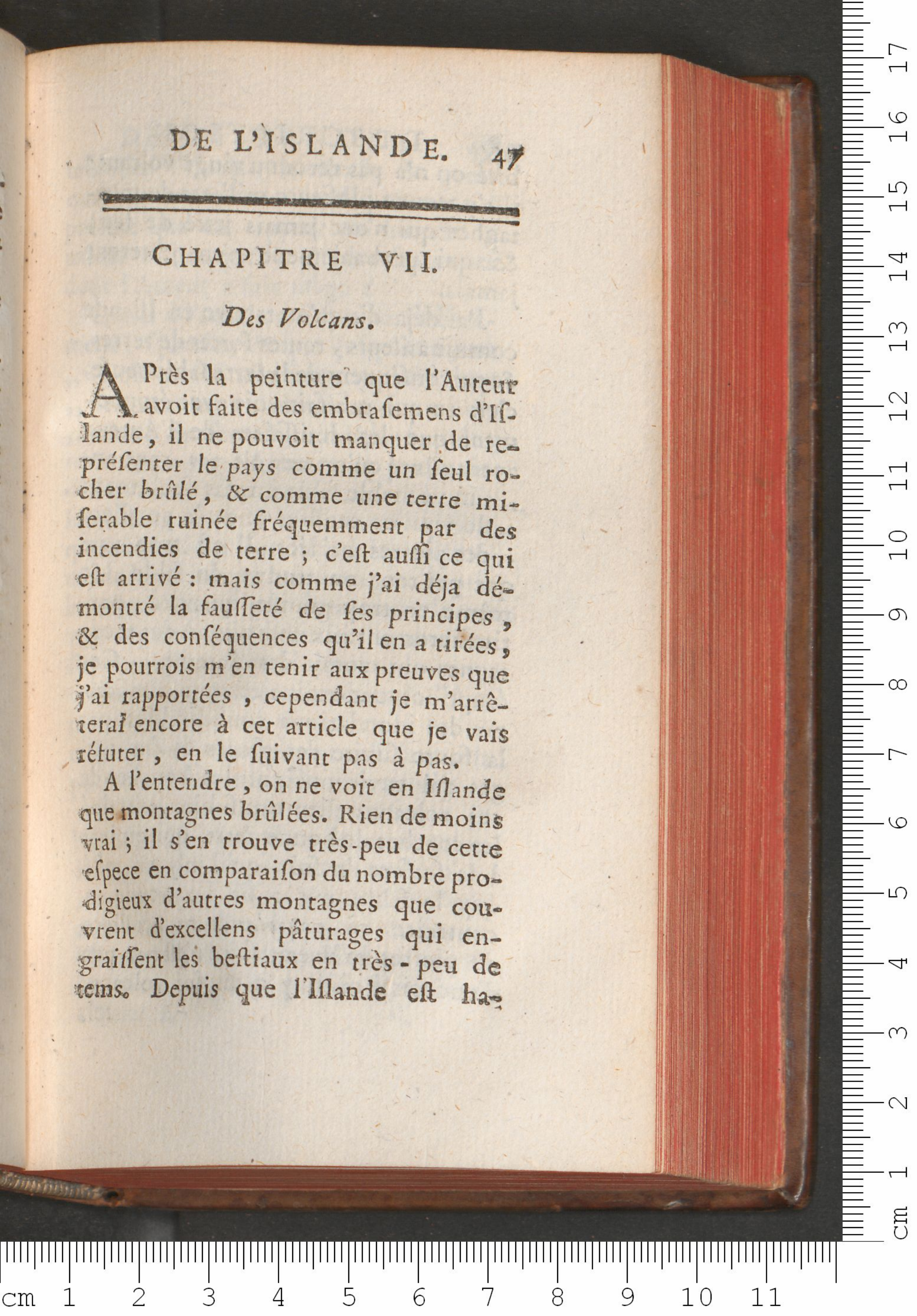


bitans & les bestiaux qui habitent le voisinage ; c'est pour se garantir de ces insectes, que les Voyageurs ont la précaution de se couvrir le visage d'un crepe lorsqu'ils passent près de ce lac. Dans tous les environs il ne se trouve que deux Paroisses, cependant on a rapporté à l'Auteur „ que » six Paroisses situées près de là étoient » en danger de périr tout à la fois par » cet embrasement, & que le malheur » n'en atteignit que trois.

Si par Paroisses on entend des maisons, assurément je ne puis me refuser à la justesse de ce compte ; mais si ce n'est que par les Eglises que l'on les compte, je peux assurer qu'on n'en trouvera pas d'autre que celle qui fut enlevée & rétablie par les habitans. Où l'Auteur a-t-il trouvé " que des brebis, des chevaux & des bêtes à cornes furent tout-à-la-fois réduits en „ cendres : „ il est de notorieté publique qu'il n'a pas seulement péri un chat : enfin il termine ce récit par un fait aussi peu vrai que tout le reste ; sçavoir, " que le feu auquel aucun „ secours humain ne pouvoit s'opposer, „ ait été heureusement étouffé après

„ quelques jours par un brouillard très-
„ épais & une pluie abondante. Ce fleuve
de feu dont j'ai parlé ci-dessus, a
coulé presque deux années entieres ;
il a cessé vraisemblablement faute de
matiere, puisqu'il est certain qu'il
n'auroit pas été éteint ni par les brouil-
lards ni par la pluye. La preuve en ré-
sulte par le tems pendant lequel il a
brûlé ; & certainement cet espace ne
s'est pas écoulé sans qu'il soit tombé
de la neige & de la pluye. Je me suis
plusieurs fois entretenu sur ce sujet
avec un homme d'esprit & de considé-
ration en Islande ; il m'a dit avoir été
souvent près de cette riviere de feu,
& il m'a assuré qu'il y avoit allumé
sa pipe : son cours étoit lent & si
tranquille, qu'il étoit très-facile d'en
approcher, sans courir le moindre
danger.

On voit par cette description de
l'inflammation du mont Krafle, & du
fleuve de feu vomi par ce volcan,
qu'elle n'a rien d'étranger à celle qu'on
a eu récemment du mont Vesuve en
Italie en 1750.



CHAPITRE VII.

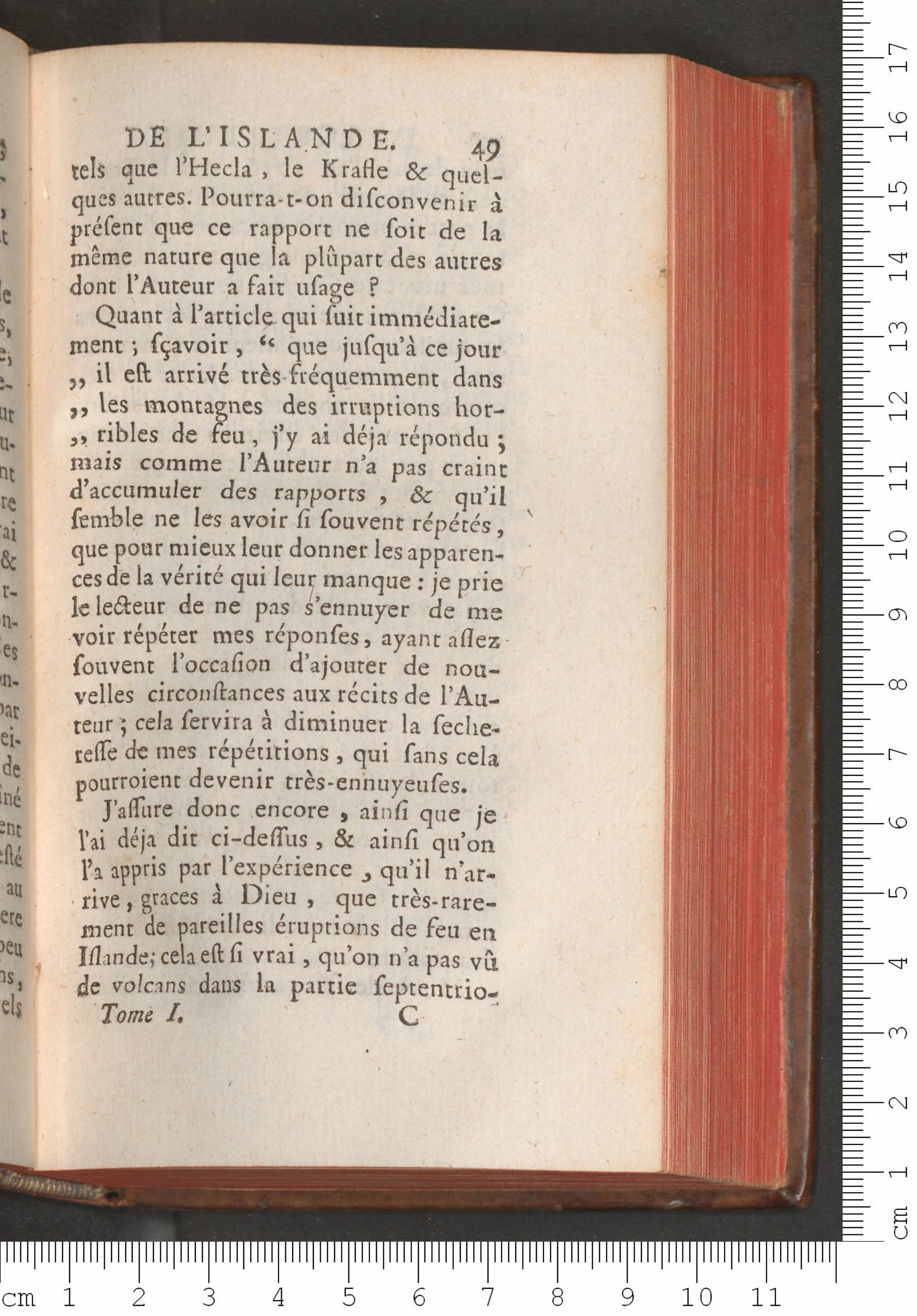
Des Volcans.

APrès la peinture que l'Auteur avoit faite des embraſemens d'Iſlande, il ne pouvoit manquer de repréſenter le pays comme un ſeul rocher brûlé, & comme une terre miſerable ruinée fréquemment par des incendies de terre ; c'eſt auſſi ce qui eſt arrivé : mais comme j'ai déja démontré la fauſſeté de ſes principes, & des conſéquences qu'il en a tirées, je pourrois m'en tenir aux preuves que j'ai rapportées, cependant je m'arrêterai encore à cet article que je vais réfuter, en le ſuivant pas à pas.

A l'entendre, on ne voit en Iſlande que montagnes brûlées. Rien de moins vrai ; il s'en trouve très-peu de cette eſpece en comparaiſon du nombre prodigieux d'autres montagnes que couvrent d'excellens pâturages qui engraiſſent les beſtiaux en très-peu de tems. Depuis que l'Iſlande eſt ha-

bité on n'a pas reconnu vingt volcans ; il s'y trouve plusieurs milliers de montagnes qui n'ont jamais jetté de feu, & qui probablement n'en jetteront jamais.

J'ai déja dit qu'on trouve en Islande comme ailleurs, toutes sortes de terres, & parconséquent de la terre sabloneuse ; c'est ce qui m'a fait voir avec étonnement que les émissaires de l'Auteur ayent assuré qu'on ne voit par-tout au-„ cun véritable sable, mais seulement „ de vieilles cendres & de la poussiere „ des pierres brûlées. Il est trop vrai que par-tout on trouve du sable, & même en trop grande quantité, particulierement aux endroits où des montagnes ont vomi des flammes. Ces éruptions ont ordinairement occasionné des inondations considérables par la fonte subite des glaces & des neiges qui environnoient les bouches de ces volcans : elles ont si bien entraîné les couches de bonne terre qui étoient à la surface du sol, qu'il n'y est resté que le sable pur : on ne trouve au contraire ni *pouzolanes* ni poussiere de pierres brûlées, si ce n'est aux peu d'endroits où il y a eu des volcans, tels



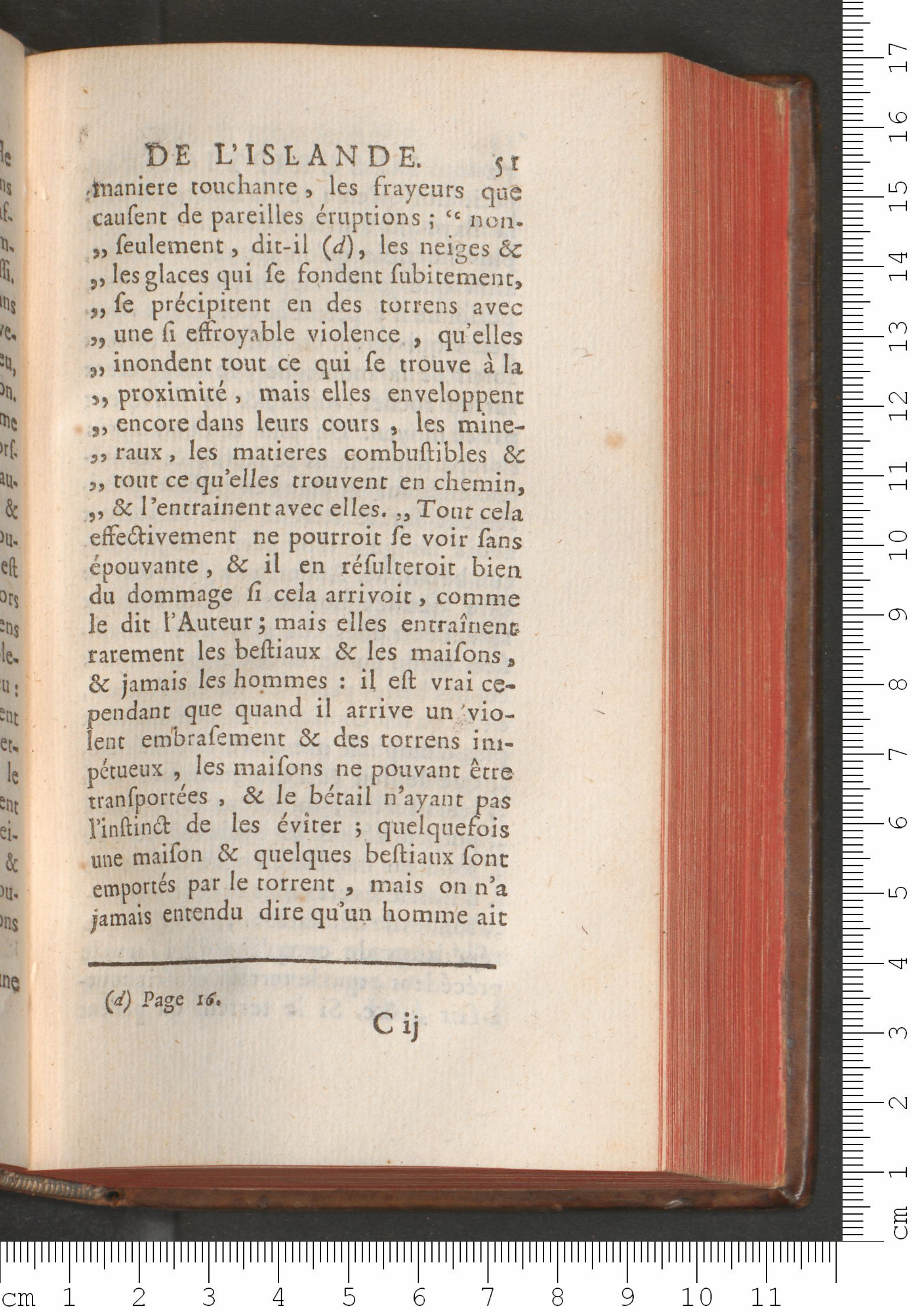
tels que l'Hecla, le Krafle & quelques autres. Pourra-t-on diſconvenir à préſent que ce rapport ne ſoit de la même nature que la plûpart des autres dont l'Auteur a fait uſage ?

Quant à l'article qui ſuit immédiatement ; ſçavoir, " que juſqu'à ce jour „ il eſt arrivé très-fréquemment dans „ les montagnes des irruptions hor- „ ribles de feu, j'y ai déja répondu ; mais comme l'Auteur n'a pas craint d'accumuler des rapports, & qu'il ſemble ne les avoir ſi ſouvent répétés, que pour mieux leur donner les apparences de la vérité qui leur manque : je prie le lecteur de ne pas s'ennuyer de me voir répéter mes réponſes, ayant aſſez ſouvent l'occaſion d'ajouter de nouvelles circonſtances aux récits de l'Auteur ; cela ſervira à diminuer la ſechereſſe de mes répétitions, qui ſans cela pourroient devenir très-ennuyeuſes.

J'aſſure donc encore, ainſi que je l'ai déja dit ci-deſſus, & ainſi qu'on l'a appris par l'expérience, qu'il n'arrive, graces à Dieu, que très-rarement de pareilles éruptions de feu en Iſlande; cela eſt ſi vrai, qu'on n'a pas vû de volcans dans la partie ſeptentrio-

nale depuis l'an 1726, que le Krafle s'eſt enflammé ; & depuis 1728, dans la partie orientale du canton de Skaftefield, qu'une montagne de glace, nommée mont de *Graiſe*, s'embraſa auſſi. Ce n'eſt pas une régle que les volcans ſe mettent inopinément en mouvement, & recommencent à jetter du feu, comme on l'a rapporté à M. Anderſon. Les habitans des environs ont même appris par leurs obſervations que lorſqu'un mont de glace augmente en hauteur, c'eſt-à-dire, quand la glace & la neige montent ſi haut, qu'elles bouchent les cavités par leſquelles il eſt auparavant ſorti des flammes, alors on devoit s'attendre à des tremblemens de terre qui étoient immanquablement ſuivis par des éruptions de feu : c'eſt par cette raiſon qu'ils craignent à préſent que les Joekelen qui jettoient des flammes en 1728 dans le canton de Skaftefield, ne s'enflamment bientôt de nouveau. La glace & la neige ſe ſont accumulées par-deſſus, & elles ont fermé probablement les ſoupiraux qui donnent lieu aux exhalaiſons des volcans.

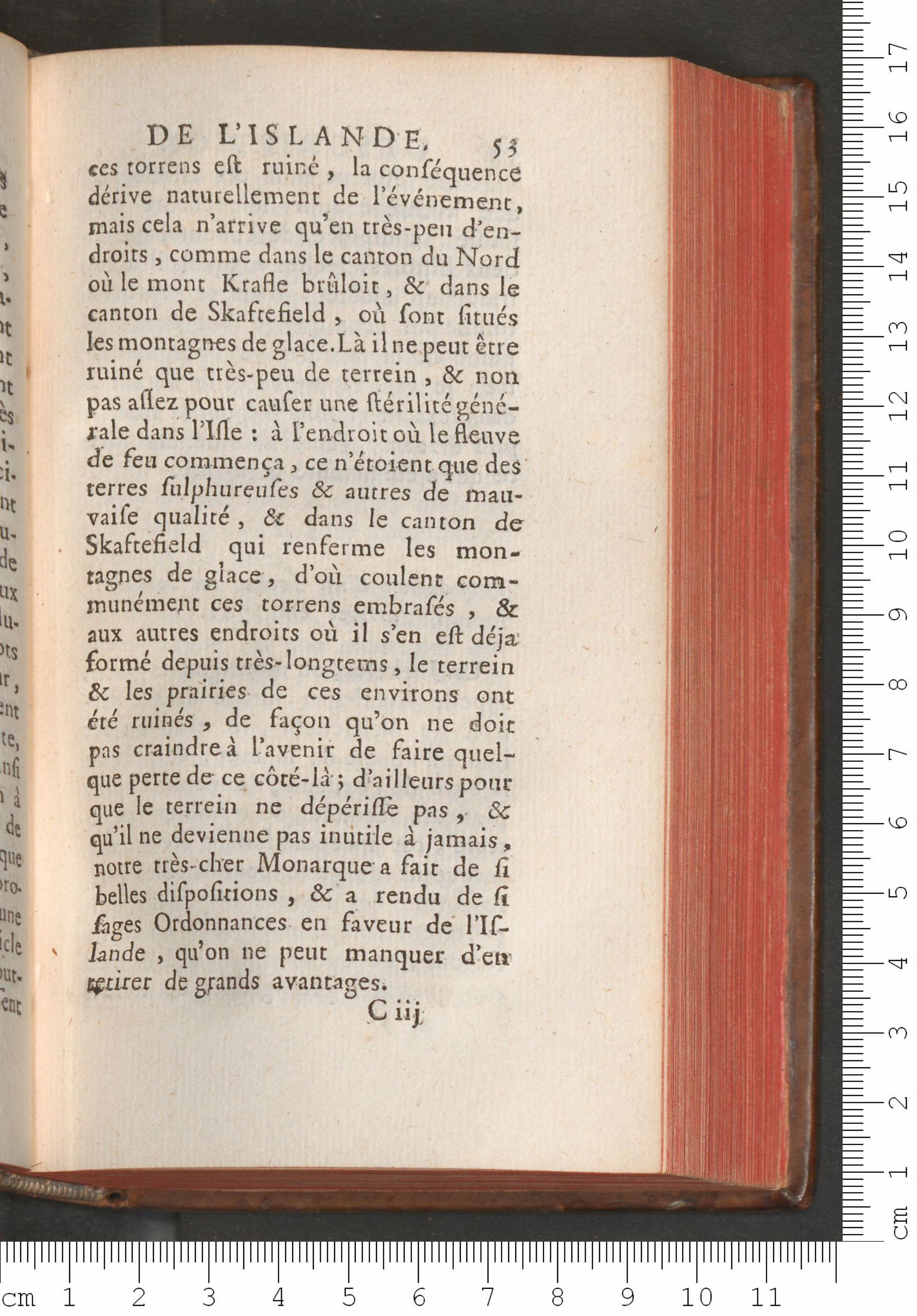
M. Anderſon raconte enſuite d'une



maniere touchante, les frayeurs que causent de pareilles éruptions ; " non-
„ seulement, dit-il (*d*), les neiges &
„ les glaces qui se fondent subitement,
„ se précipitent en des torrens avec
„ une si effroyable violence, qu'elles
„ inondent tout ce qui se trouve à la
„ proximité, mais elles enveloppent
„ encore dans leurs cours, les mine-
„ raux, les matieres combustibles &
„ tout ce qu'*elles trouvent* en chemin,
„ & l'entrainent avec elles. „ Tout cela effectivement ne pourroit se voir sans épouvante, & il en résulteroit bien du dommage si cela arrivoit, comme le dit l'Auteur ; mais elles entraînent rarement les bestiaux & les maisons, & jamais les hommes : il est vrai cependant que quand il arrive un violent embrasement & des torrens impétueux, les maisons ne pouvant être transportées, & le bétail n'ayant pas l'instinct de les éviter ; quelquefois une maison & quelques bestiaux sont emportés par le torrent, mais on n'a jamais entendu dire qu'un homme ait

(*d*) Page 16.

péri. Lorſqu'en 1721 la montagne dans la Baye de Portland cauſa le ravage le plus horrible qu'on ait vu en Iſlande, ainſi que je le rapporterai ci-après, perſonne n'y perdit la vie. Deux voyageurs qui virent cet effroyable torrent ſortir de la montagne, ſe réfugierent ſur un rocher voiſin, & ſe ſauverent par ce moyen. Un jour & demi après ils repartirent ſains & ſaufs, & continuerent leur voyage, en paſſant préciſément ſur le terrein que le torrent avoit ravagé; il ne périt non plus aucun bétail. M. Anderſon a donc tort de dire que les hommes & les beſtiaux furent entraînés. La plus juſte concluſion qu'on puiſſe tirer des grands mots & des belles périodes de cet Auteur, c'eſt qu'ils contiennent certainement plus d'emphaſe que de vérité. Il ajoute, „ que le feu & l'eau réuniſſant ainſi „ leurs forces, ruinoient le terrein à „ perpétuité, & le bouleverſoient de „ fond en comble, en ne laiſſant que „ d'horribles crevaſſes & des traces pro„ fondes de déſolation. „ Ceci eſt une répétition de ce qu'il a dit à l'article précédent, que le terrein dépérit tout-à-fait, &c. Si le terrein où paſſent



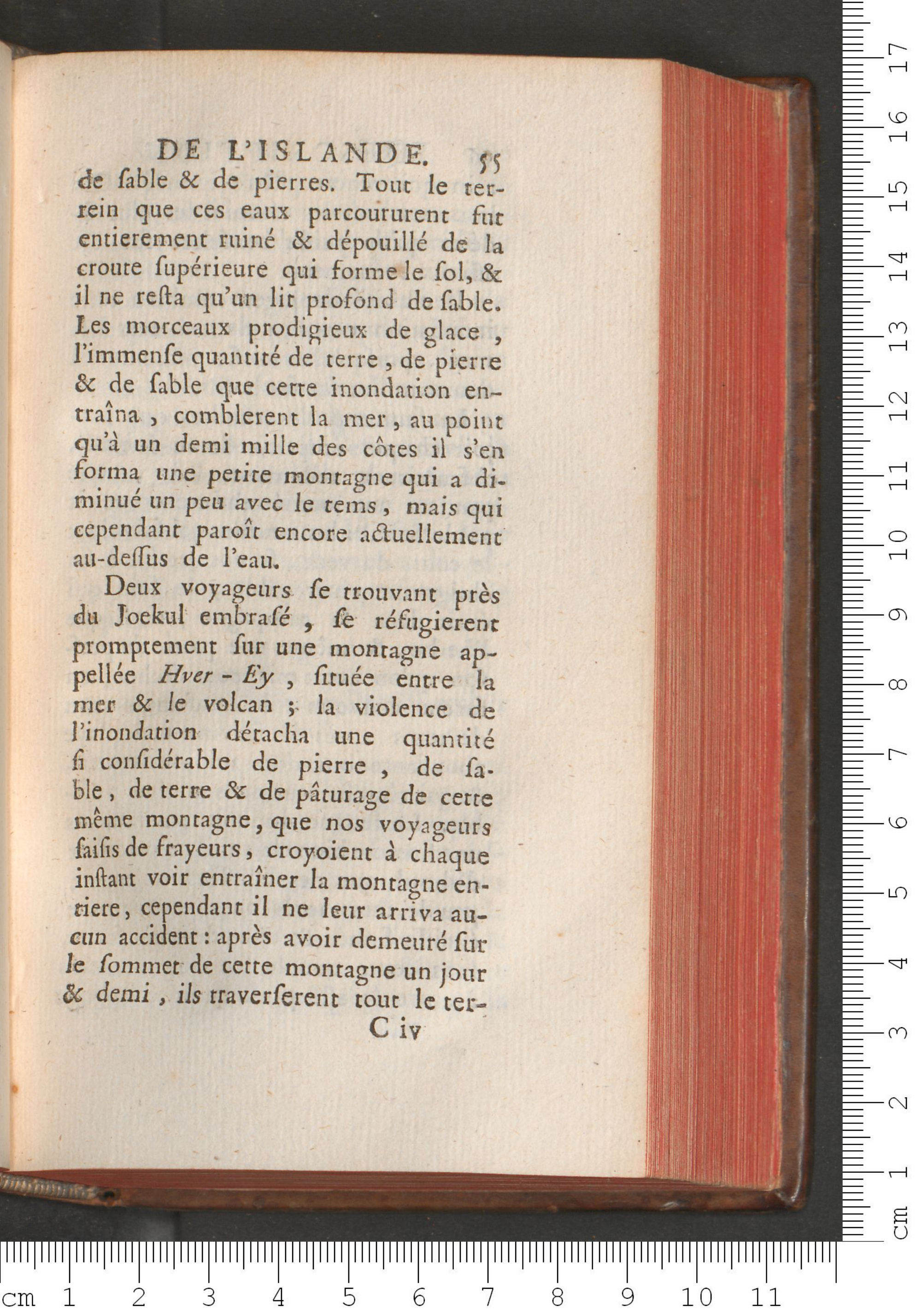
ces torrens est ruiné, la conséquence dérive naturellement de l'événement, mais cela n'arrive qu'en très-peu d'endroits, comme dans le canton du Nord où le mont Krafle brûloit, & dans le canton de Skaftefield, où sont situés les montagnes de glace. Là il ne peut être ruiné que très-peu de terrein, & non pas assez pour causer une stérilité générale dans l'Isle : à l'endroit où le fleuve de feu commença, ce n'étoient que des terres sulphureuses & autres de mauvaise qualité, & dans le canton de Skaftefield qui renferme les montagnes de glace, d'où coulent communément ces torrens embrasés, & aux autres endroits où il s'en est déja formé depuis très-longtems, le terrein & les prairies de ces environs ont été ruinés, de façon qu'on ne doit pas craindre à l'avenir de faire quelque perte de ce côté-là ; d'ailleurs pour que le terrein ne dépérisse pas, & qu'il ne devienne pas inutile à jamais, notre très-cher Monarque a fait de si belles dispositions, & a rendu de si sages Ordonnances en faveur de l'Islande, qu'on ne peut manquer d'en retirer de grands avantages.

Notre Auteur finit cet article par une aventure auſſi ſurprenante que fauſſe, composée de l'aſſemblage de deux hiſtoires réelles auxquels il a été beaucoup ajouté ; mais ce reproche tombe ſur ceux qui ſe ſont donné la peine de la raconter au Bourguemaître : je vais rapporter cette aventure dans l'exacte vérité ; & pour la rendre plus évidente, j'aurai ſoin de marquer ce qui a été inventé & ajouté.

§ I.

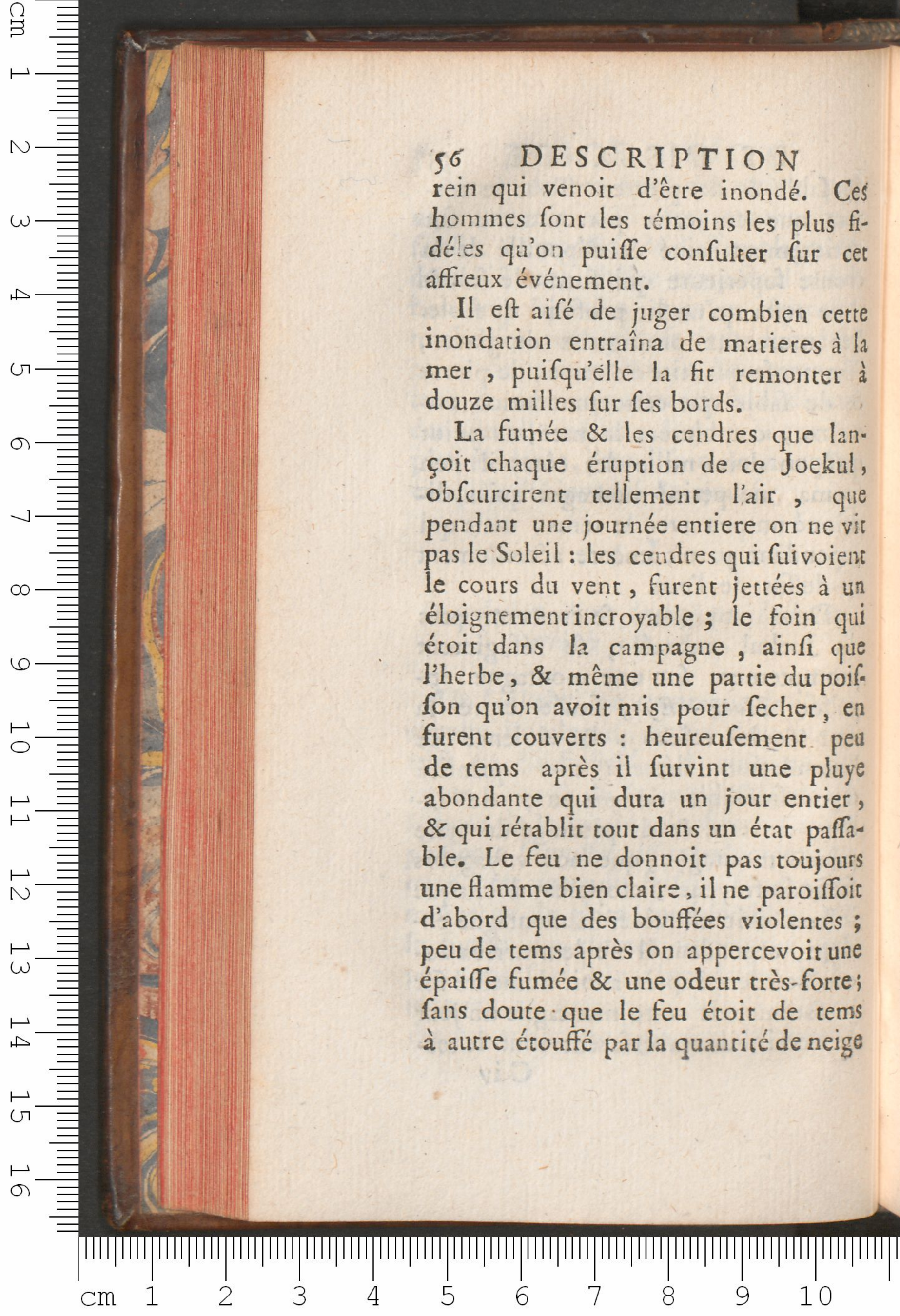
Inondation d'un Joekul ou Joekelen arrivée en 1721.

Un Joekelen, ou montagne de glace, appellé Koetlegau, ſituée dans le diſtrict de Skaftefield, à cinq ou ſix lieues à l'oueſt de la mer, & près de la baye de Portland, s'enflamma après pluſieurs ſecouſſes de tremblement de terre ; cet incendie faiſant fondre des morceaux de glace conſidérables, il ſe forma des torrens impétueux qui porterent fort loin l'inondation & la terreur, en entraînant juſqu'à la mer des quantités prodigieuſes de terre,



de ſable & de pierres. Tout le terrein que ces eaux parcoururent fut entierement ruiné & dépouillé de la croute ſupérieure qui forme le ſol, & il ne reſta qu'un lit profond de ſable. Les morceaux prodigieux de glace, l'immenſe quantité de terre, de pierre & de ſable que cette inondation entraîna, comblerent la mer, au point qu'à un demi mille des côtes il s'en forma une petite montagne qui a diminué un peu avec le tems, mais qui cependant paroît encore actuellement au-deſſus de l'eau.

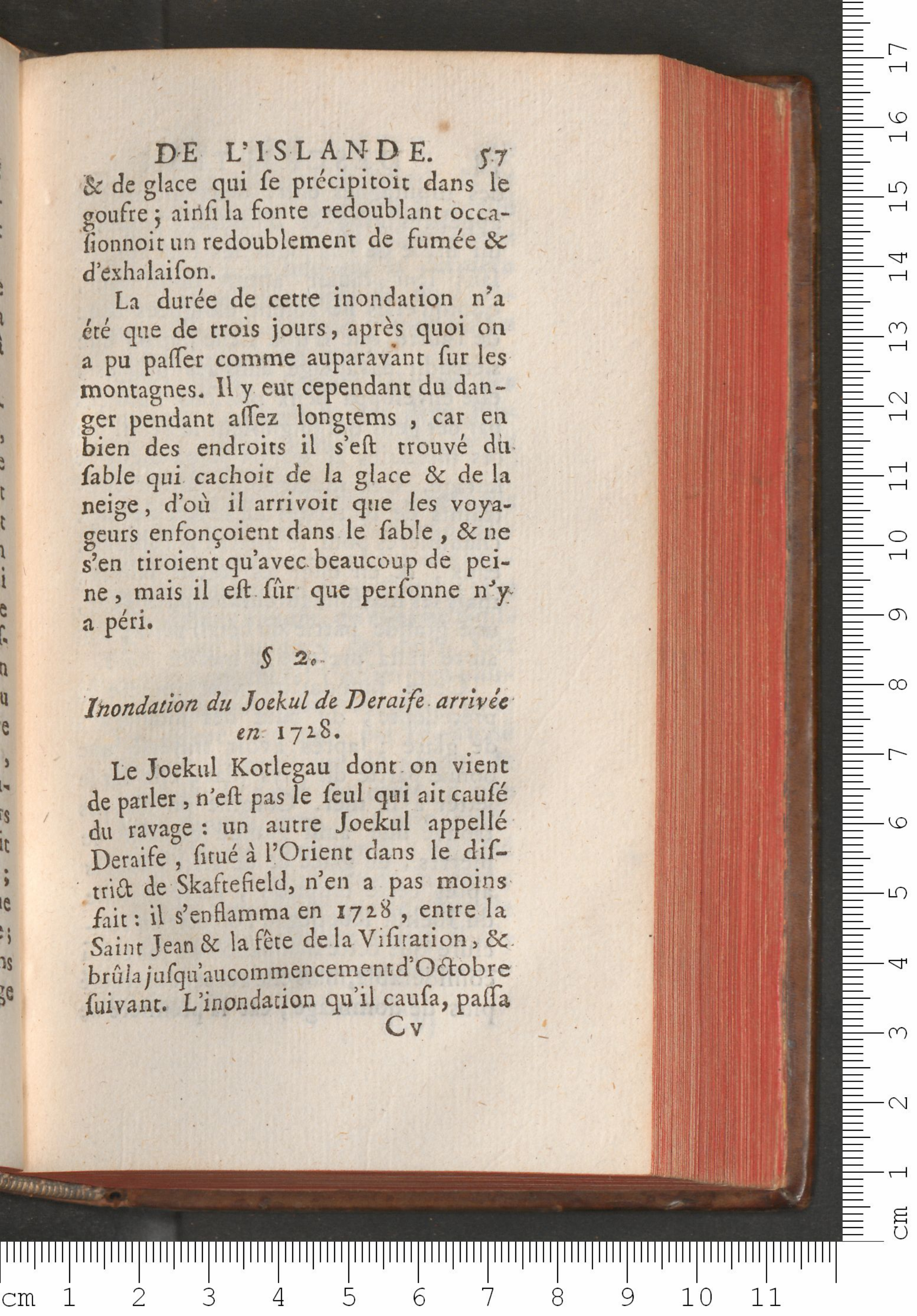
Deux voyageurs ſe trouvant près du Joekul embraſé, ſe réfugierent promptement ſur une montagne appellée *Hver-Ey*, ſituée entre la mer & le volcan; la violence de l'inondation détacha une quantité ſi conſidérable de pierre, de ſable, de terre & de pâturage de cette même montagne, que nos voyageurs ſaiſis de frayeurs, croyoient à chaque inſtant voir entraîner la montagne entiere, cependant il ne leur arriva aucun accident: après avoir demeuré ſur le ſommet de cette montagne un jour & demi, ils traverſerent tout le ter-



rein qui venoit d'être inondé. Ces hommes sont les témoins les plus fidéles qu'on puisse consulter sur cet affreux événement.

Il est aisé de juger combien cette inondation entraîna de matieres à la mer, puisqu'elle la fit remonter à douze milles sur ses bords.

La fumée & les cendres que lançoit chaque éruption de ce Joekul, obscurcirent tellement l'air, que pendant une journée entiere on ne vit pas le Soleil : les cendres qui suivoient le cours du vent, furent jettées à un éloignement incroyable ; le foin qui étoit dans la campagne, ainsi que l'herbe, & même une partie du poisson qu'on avoit mis pour secher, en furent couverts : heureusement peu de tems après il survint une pluye abondante qui dura un jour entier, & qui rétablit tout dans un état passable. Le feu ne donnoit pas toujours une flamme bien claire, il ne paroissoit d'abord que des bouffées violentes ; peu de tems après on appercevoit une épaisse fumée & une odeur très-forte ; sans doute que le feu étoit de tems à autre étouffé par la quantité de neige



& de glace qui se précipitoit dans le goufre; ainsi la fonte redoublant occasionnoit un redoublement de fumée & d'exhalaison.

La durée de cette inondation n'a été que de trois jours, après quoi on a pu passer comme auparavant sur les montagnes. Il y eut cependant du danger pendant assez longtems, car en bien des endroits il s'est trouvé du sable qui cachoit de la glace & de la neige, d'où il arrivoit que les voyageurs enfonçoient dans le sable, & ne s'en tiroient qu'avec beaucoup de peine, mais il est sûr que personne n'y a péri.

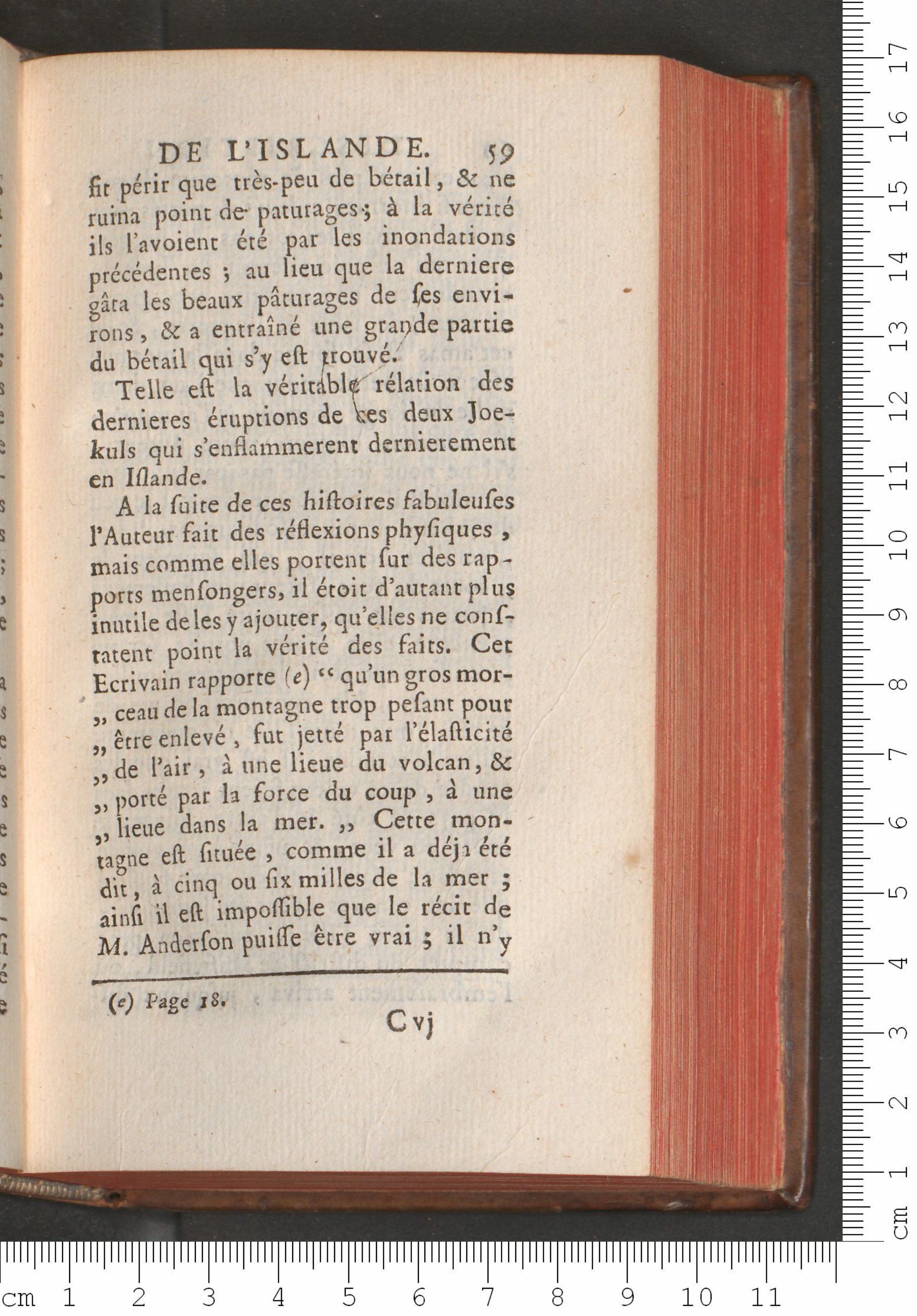
§ 2.

Inondation du Joekul de Deraise arrivée en 1728.

Le Joekul Kotlegau dont on vient de parler, n'est pas le seul qui ait causé du ravage: un autre Joekul appellé Deraise, situé à l'Orient dans le district de Skaftefield, n'en a pas moins fait: il s'enflamma en 1728, entre la Saint Jean & la fête de la Visitation, & brûla jusqu'au commencement d'Octobre suivant. L'inondation qu'il causa, passa

des montagnes entre deux métairies, appellées *Hoff* & *Sandfeld*, situées à un mille de-là, sans les toucher, & sans leur causer aucun dommage, quoiqu'elles ne soient éloignées l'une de l'autre que d'une lieue; mais elle s'étendit davantage dans les plaines; elle enveloppa deux maisons habitées par des gens qui soignoient le bétail de ces métairies & qui en préparoient le laitage. Ces malheureux furent contraints de se retirer sur le toit de leurs chaumieres pour se mettre à l'abri des eaux, & en effet ils furent sauvés; mais les maisons furent remplies d'eau, une grande partie du bétail périt, une autre resta presque à moitié cuite.

Cette inondation vint comme la précédente, du haut des montagnes de glace; après avoir traversé une bonne partie du pays plat, elle fut se jetter à la mer. Comme on n'a pas trouvé une aussi grande quantité de pierres, de glace & de terre amassées après cette éruption, qu'après celle du Joekul Koetlegau, on doit en conclure que cette inondation n'a pas été si considérable, mais elle a cependant causé plus de dommage; car la premiere ne



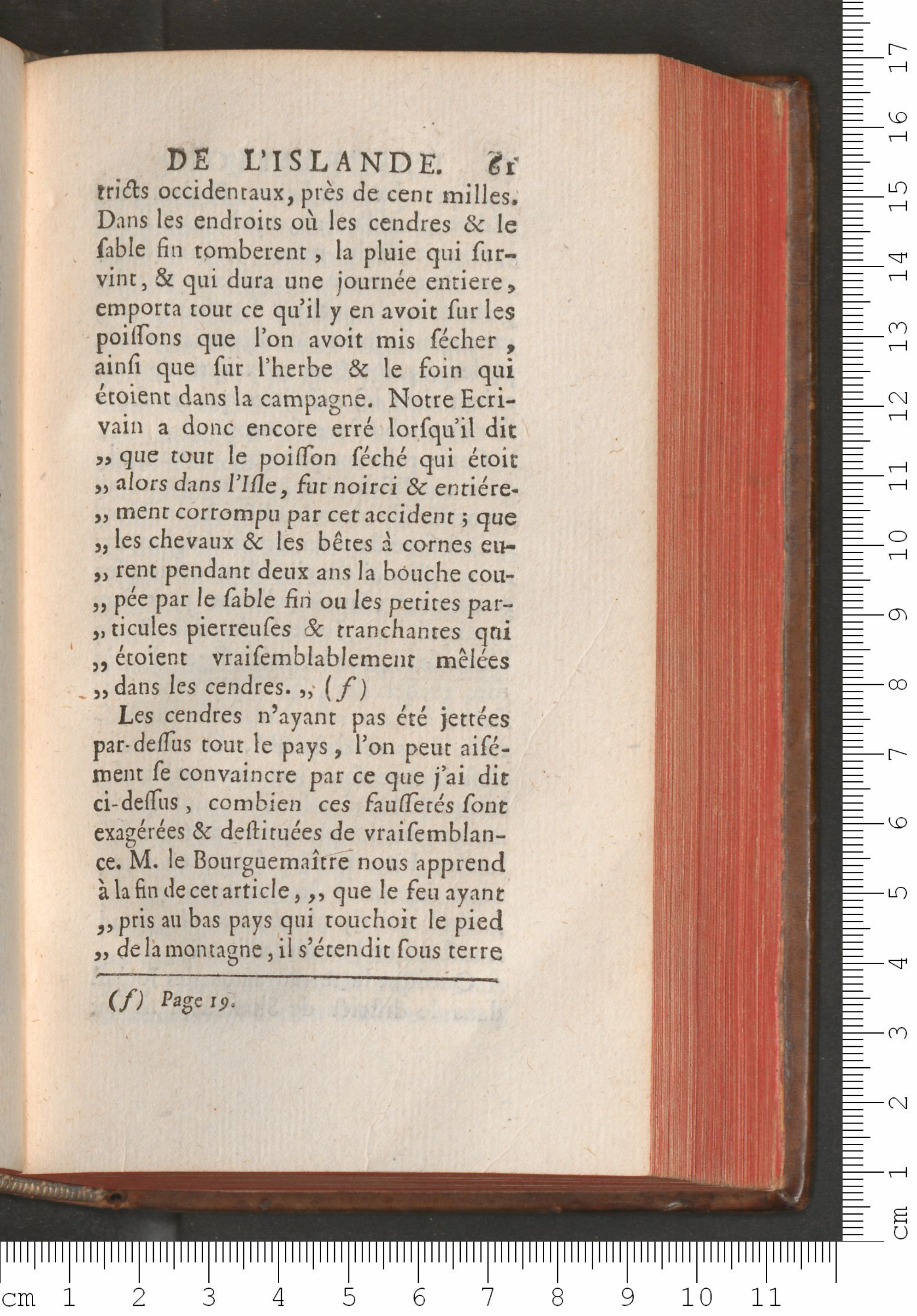
fit périr que très-peu de bétail, & ne ruina point de paturages ; à la vérité ils l'avoient été par les inondations précédentes ; au lieu que la derniere gâta les beaux pâturages de ſes environs, & a entraîné une grande partie du bétail qui s'y eſt trouvé.

Telle eſt la véritable rélation des dernieres éruptions de ces deux Joekuls qui s'enflammerent dernierement en Iſlande.

A la ſuite de ces hiſtoires fabuleuſes l'Auteur fait des réflexions phyſiques, mais comme elles portent ſur des rapports menſongers, il étoit d'autant plus inutile de les y ajouter, qu'elles ne conſtatent point la vérité des faits. Cet Ecrivain rapporte (*e*) " qu'un gros morceau de la montagne trop peſant pour „ être enlevé, fut jetté par l'élaſticité „ de l'air, à une lieue du volcan, & „ porté par la force du coup, à une „ lieue dans la mer. „ Cette montagne eſt ſituée, comme il a déja été dit, à cinq ou ſix milles de la mer ; ainſi il eſt impoſſible que le récit de M. Anderſon puiſſe être vrai ; il n'y

(*e*) Page 18.

a pas eu non plus de morceaux de rochers ſi énormes enlevés & portés dans la mer ; mais les torrens & les glaçons qui ſe précipiterent du Joekul, entraînerent une quantité prodigieuſe de terre, de ſable & de pierre, & de cet amas il ſe forma dans la mer une eſpece de petite montagne à un demi mille du rivage, comme je l'ai rapporté. Ecoutons toujours notre Auteur, s'il ne nous intéreſſe pas par la vérité, au moins il nous ſurprendra par le peu de juſteſſe de ſes raiſonnemens. " Les „ cendres, dit-il, qui ſuivoient le „ cours du vent, furent non-ſeulement „ jettées par-deſſus toute l'Iſle, mais „ encore elles furent portées ſur un „ vaiſſeau qui étoit alors à trente milles „ en mer. „ Ne concluroit-on pas de ce récit que toute l'Iſle n'a que trente milles d'étendue ? il eſt vrai que les cendre de ce volcan furent jettées dans le pays de côté & d'autre, ſuivant le cours du vent, & même à une grande étendue ; mais il eſt de toute fauſſeté que les cendres ayent été jettées par-deſſus toute l'Iſle, puiſqu'on peut compter du diſtrict de Skaftefield, où l'embraſement arriva, juſqu'aux diſ-



tricts occidentaux, près de cent milles. Dans les endroits où les cendres & le sable fin tomberent, la pluie qui survint, & qui dura une journée entiere, emporta tout ce qu'il y en avoit sur les poissons que l'on avoit mis sécher, ainsi que sur l'herbe & le foin qui étoient dans la campagne. Notre Ecrivain a donc encore erré lorsqu'il dit „ que tout le poisson séché qui étoit „ *alors dans l'Isle*, fut noirci & entiére- „ ment corrompu par cet accident; que „ les chevaux & les bêtes à cornes eu- „ rent pendant deux ans la bouche cou- „ pée par le sable fin ou les petites par- „ ticules pierreuses & tranchantes qui „ étoient vraisemblablement mêlées „ dans les cendres. „ (*f*)

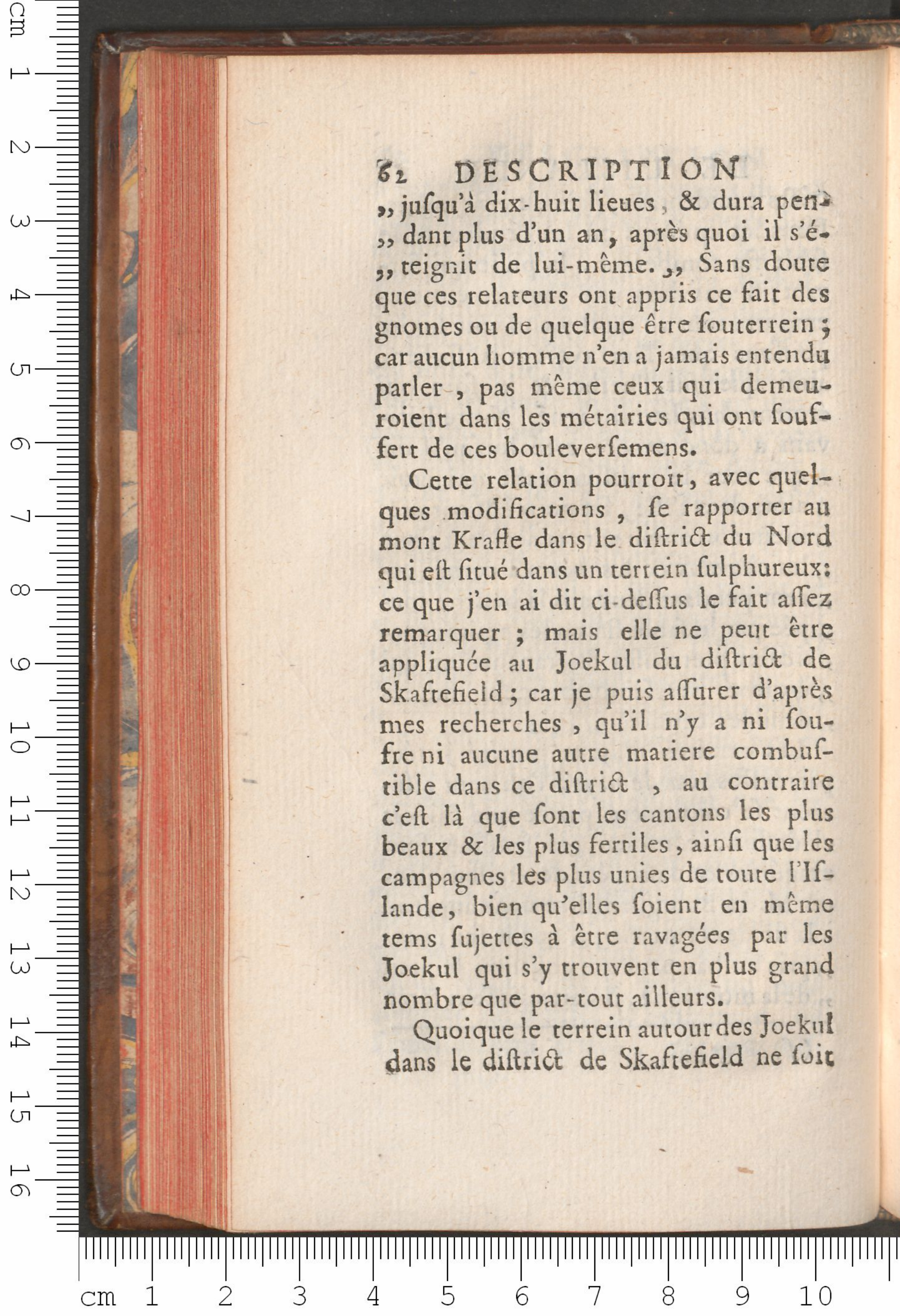
Les cendres n'ayant pas été jettées par-dessus tout le pays, l'on peut aisément se convaincre par ce que j'ai dit ci-dessus, combien ces faussetés sont exagérées & destituées de vraisemblance. M. le Bourguemaître nous apprend à la fin de cet article, „ que le feu ayant „ pris au bas pays qui touchoit le pied „ de la montagne, il s'étendit sous terre

(*f*) Page 19.

„ jusqu'à dix-huit lieues, & dura pen-
„ dant plus d'un an, après quoi il s'é-
„ teignit de lui-même. „ Sans doute
que ces relateurs ont appris ce fait des
gnomes ou de quelque être souterrein;
car aucun homme n'en a jamais entendu
parler, pas même ceux qui demeu-
roient dans les métairies qui ont souf-
fert de ces bouleversemens.

Cette relation pourroit, avec quel-
ques modifications, se rapporter au
mont Krafle dans le district du Nord
qui est situé dans un terrein sulphureux:
ce que j'en ai dit ci-dessus le fait assez
remarquer; mais elle ne peut être
appliquée au Joekul du district de
Skaftefield; car je puis assurer d'après
mes recherches, qu'il n'y a ni sou-
fre ni aucune autre matiere combus-
tible dans ce district, au contraire
c'est là que sont les cantons les plus
beaux & les plus fertiles, ainsi que les
campagnes les plus unies de toute l'Is-
lande, bien qu'elles soient en même
tems sujettes à être ravagées par les
Joekul qui s'y trouvent en plus grand
nombre que par-tout ailleurs.

Quoique le terrein autour des Joekul
dans le district de Skaftefield ne soit



pas ſulphureux, & qu'il n'y puiſſe conſéquemment point arriver des embraſemens de terre, comme on a rapporté ci-deſſus, il eſt cependant croyable que la conſtitution intérieure des Joekul doit être d'une autre eſpece que le terrein même, & qu'il eſt rempli de matieres combuſtibles; mais jamais aucun rocher, ni aucune montagne de pierre n'ont pris feu par la proximité des Joekul du diſtrict de Skaftefield. Il n'en a pas été de même de celle des environs du Krafle dans le diſtrict du Nord, on ſçait qu'elles ſont remplies de ſoufre, & j'en ai traité aſſez au long pour les faire connoître.

CHAPITRE VIII.

Du Mont Hecla.

LE Mont Hecla a toujours été compté parmi les volcans les plus fameux de l'univers à cauſe de ſes terribles éruptions. Il y a auſſi des gens qui ont cru que ce mont avoit une telle communication avec le Véſuve d'Italie, que quand celui-ci vomiſſoit des flammes, l'Hecla s'embraſoit auſſi; mais actuellement il ſe trouve un des moins

terribles de l'Islande : car depuis plusieurs années il s'est formé de nouveaux volcans qui ont fait pendant ce tems autant de ravages, que l'Hecla en faisoit ci-devant. De ce nombre est le mont Krafle dant le canton du Nord, & les montagnes de Koetlegau & d'Oreife dans le canton de Skaftefield ; on a aussi observé que l'Hecla n'avoit aucune liaison avec l'Etna ni le Vésuve, puisque ceux-ci ont jetté des flammes il n'y a pas long-tems, & que l'Hecla a été tranquille : le Bourguemaître a cependant accordé à l'Hecla un article particulier dans son histoire d'Islande. Quoiqu'il n'y ait rien de remarquable à rapporter, l'ancienne célébrité de ce volcan lui en a sans doute fourni l'idée. Au reste il ne convenoit pas de passer sous silence ce fameux mont, puisqu'il rapportoit tant de contes singuliers d'autres montagnes bien moins connues. Il paroît en outre que l'auteur n'a pas bien été informé de tout ce qui concerne le mont Hecla, " puisqu'il le nomme un mont ,, fameux par ses incendies qui ont sou,, vent duré des siécles entiers. ,,

Il est bien vrai que lorsque l'Hecla a jetté des flammes, il a été aussi redou-

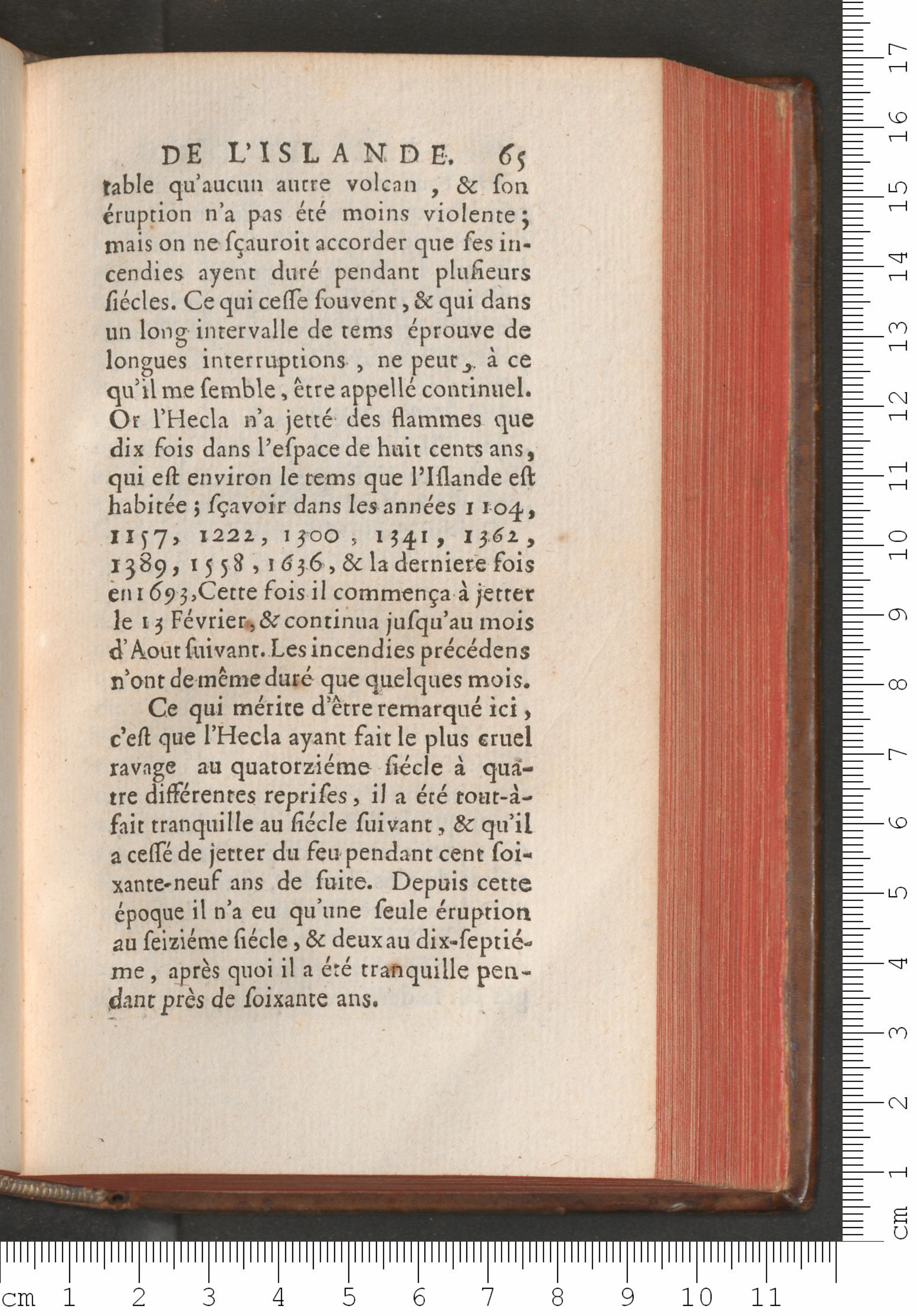
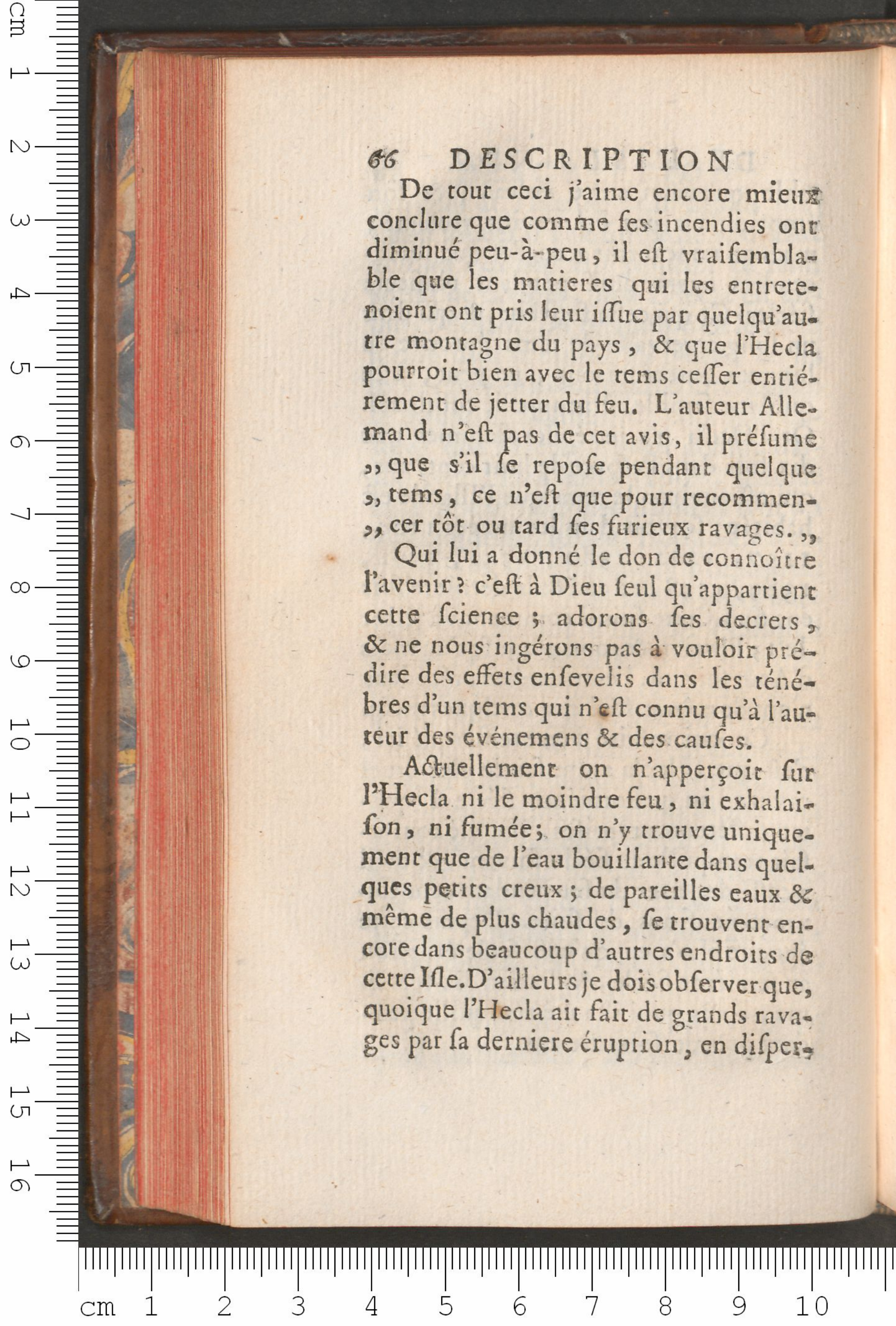


table qu'aucun autre volcan, & son éruption n'a pas été moins violente; mais on ne sçauroit accorder que ses incendies ayent duré pendant plusieurs siécles. Ce qui cesse souvent, & qui dans un long intervalle de tems éprouve de longues interruptions, ne peut, à ce qu'il me semble, être appellé continuel. Or l'Hecla n'a jetté des flammes que dix fois dans l'espace de huit cents ans, qui est environ le tems que l'Islande est habitée; sçavoir dans les années 1104, 1157, 1222, 1300, 1341, 1362, 1389, 1558, 1636, & la derniere fois en 1693, Cette fois il commença à jetter le 13 Février, & continua jusqu'au mois d'Aout suivant. Les incendies précédens n'ont de même duré que quelques mois.

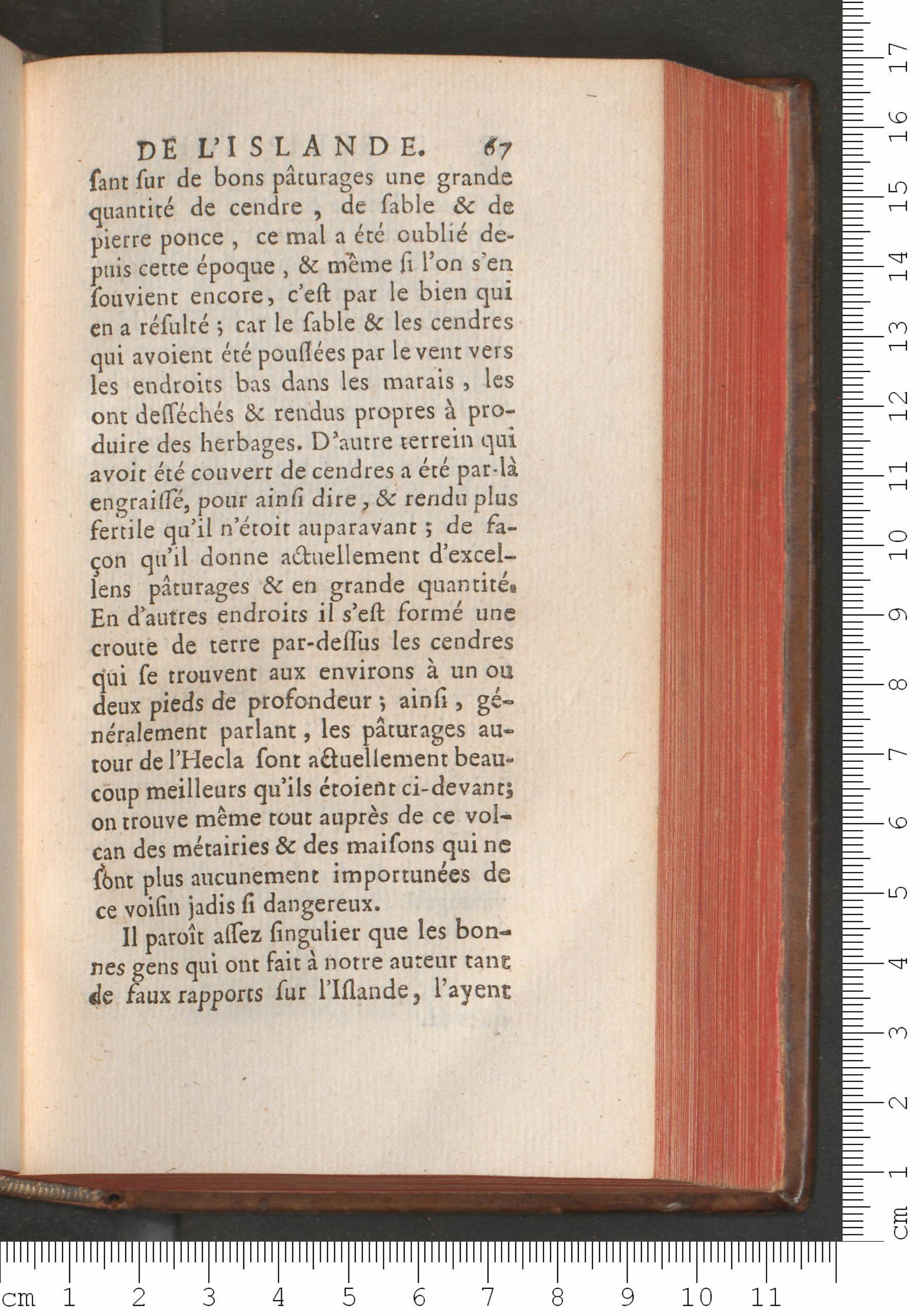
Ce qui mérite d'être remarqué ici, c'est que l'Hecla ayant fait le plus cruel ravage au quatorziéme siécle à quatre différentes reprises, il a été tout-à-fait tranquille au siécle suivant, & qu'il a cessé de jetter du feu pendant cent soixante-neuf ans de suite. Depuis cette époque il n'a eu qu'une seule éruption au seiziéme siécle, & deux au dix-septiéme, après quoi il a été tranquille pendant près de soixante ans.



De tout ceci j'aime encore mieux conclure que comme ses incendies ont diminué peu-à-peu, il est vraisemblable que les matieres qui les entretenoient ont pris leur issue par quelqu'autre montagne du pays, & que l'Hecla pourroit bien avec le tems cesser entiérement de jetter du feu. L'auteur Allemand n'est pas de cet avis, il présume „ que s'il se repose pendant quelque „ tems, ce n'est que pour recommen„ cer tôt ou tard ses furieux ravages. „

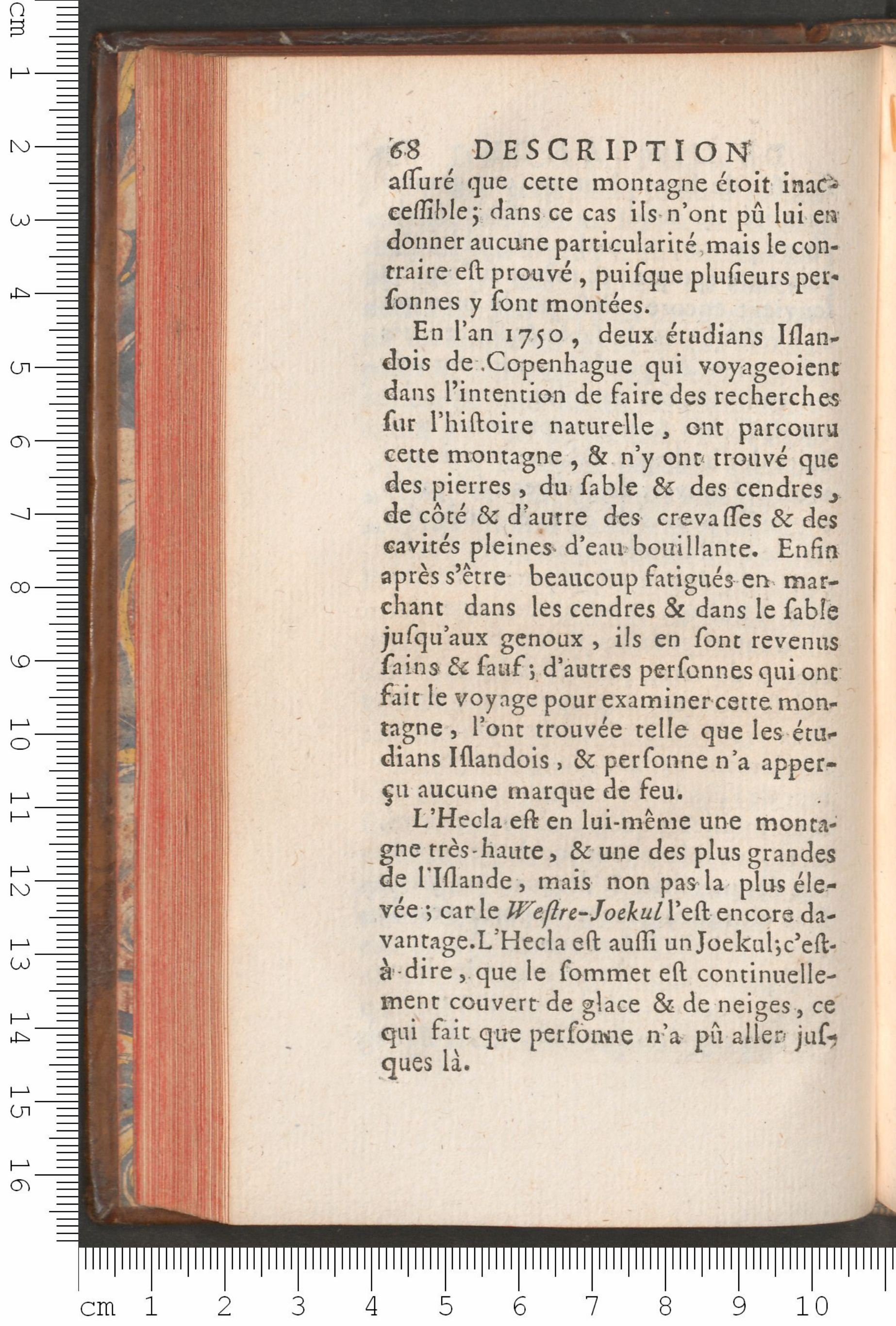
Qui lui a donné le don de connoître l'avenir? c'est à Dieu seul qu'appartient cette science; adorons ses decrets, & ne nous ingérons pas à vouloir prédire des effets ensevelis dans les ténébres d'un tems qui n'est connu qu'à l'auteur des événemens & des causes.

Actuellement on n'apperçoit sur l'Hecla ni le moindre feu, ni exhalaison, ni fumée; on n'y trouve uniquement que de l'eau bouillante dans quelques petits creux; de pareilles eaux & même de plus chaudes, se trouvent encore dans beaucoup d'autres endroits de cette Isle. D'ailleurs je dois observer que, quoique l'Hecla ait fait de grands ravages par sa derniere éruption, en disper-



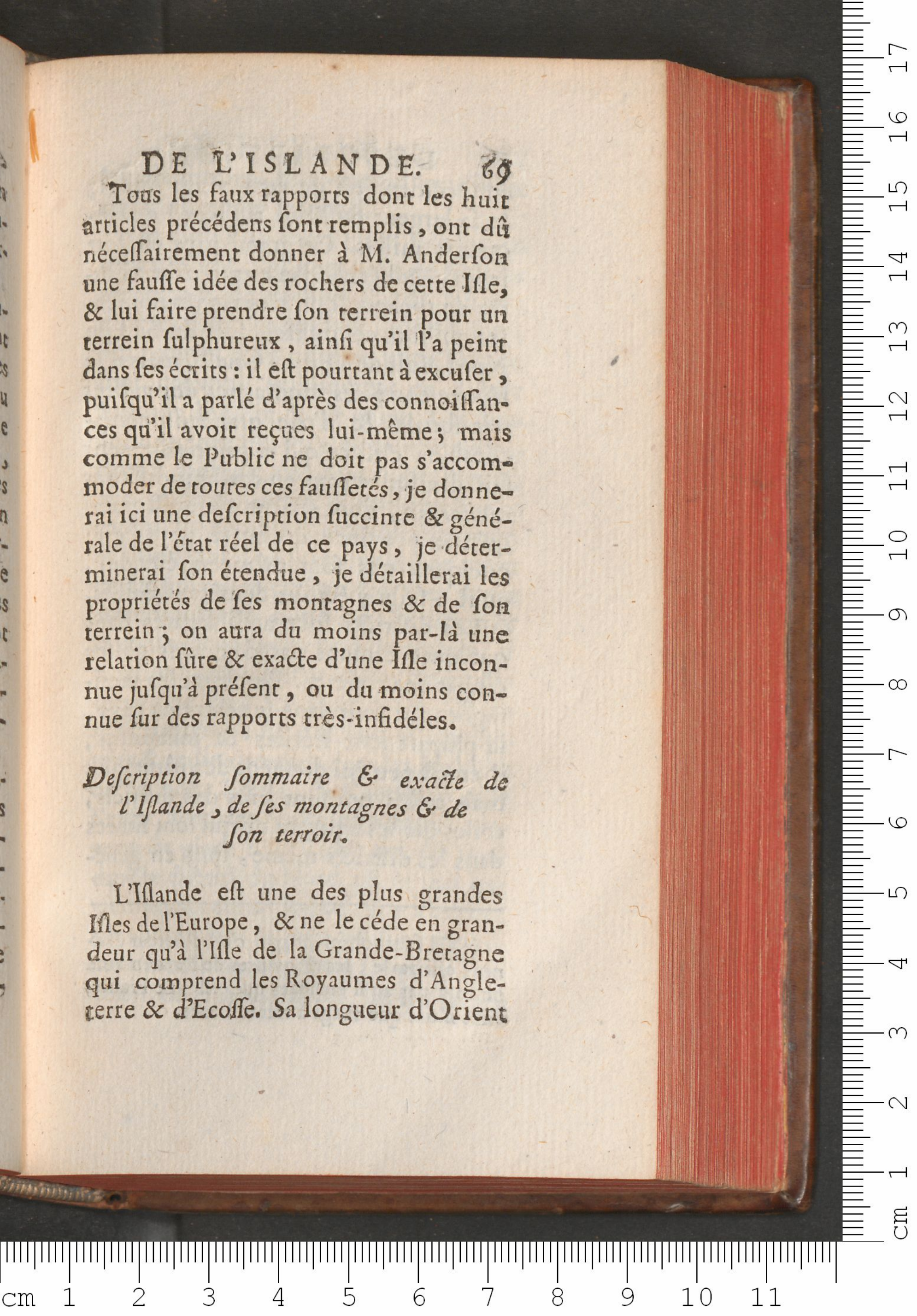
ſant ſur de bons pâturages une grande quantité de cendre, de ſable & de pierre ponce, ce mal a été oublié depuis cette époque, & même ſi l'on s'en ſouvient encore, c'eſt par le bien qui en a réſulté ; car le ſable & les cendres qui avoient été pouſſées par le vent vers les endroits bas dans les marais, les ont deſſéchés & rendus propres à produire des herbages. D'autre terrein qui avoit été couvert de cendres a été par-là engraiſſé, pour ainſi dire, & rendu plus fertile qu'il n'étoit auparavant ; de façon qu'il donne actuellement d'excellens pâturages & en grande quantité. En d'autres endroits il s'eſt formé une croute de terre par-deſſus les cendres qui ſe trouvent aux environs à un ou deux pieds de profondeur ; ainſi, généralement parlant, les pâturages autour de l'Hecla ſont actuellement beaucoup meilleurs qu'ils étoient ci-devant; on trouve même tout auprès de ce volcan des métairies & des maiſons qui ne ſont plus aucunement importunées de ce voiſin jadis ſi dangereux.

Il paroît aſſez ſingulier que les bonnes gens qui ont fait à notre auteur tant de faux rapports ſur l'Iſlande, l'ayent


assuré que cette montagne étoit inaccessible; dans ce cas ils n'ont pû lui en donner aucune particularité, mais le contraire est prouvé, puisque plusieurs personnes y sont montées.

En l'an 1750, deux étudians Islandois de Copenhague qui voyageoient dans l'intention de faire des recherches sur l'histoire naturelle, ont parcouru cette montagne, & n'y ont trouvé que des pierres, du sable & des cendres, de côté & d'autre des crevasses & des cavités pleines d'eau bouillante. Enfin après s'être beaucoup fatigués en marchant dans les cendres & dans le sable jusqu'aux genoux, ils en sont revenus sains & sauf; d'autres personnes qui ont fait le voyage pour examiner cette montagne, l'ont trouvée telle que les étudians Islandois, & personne n'a apperçu aucune marque de feu.

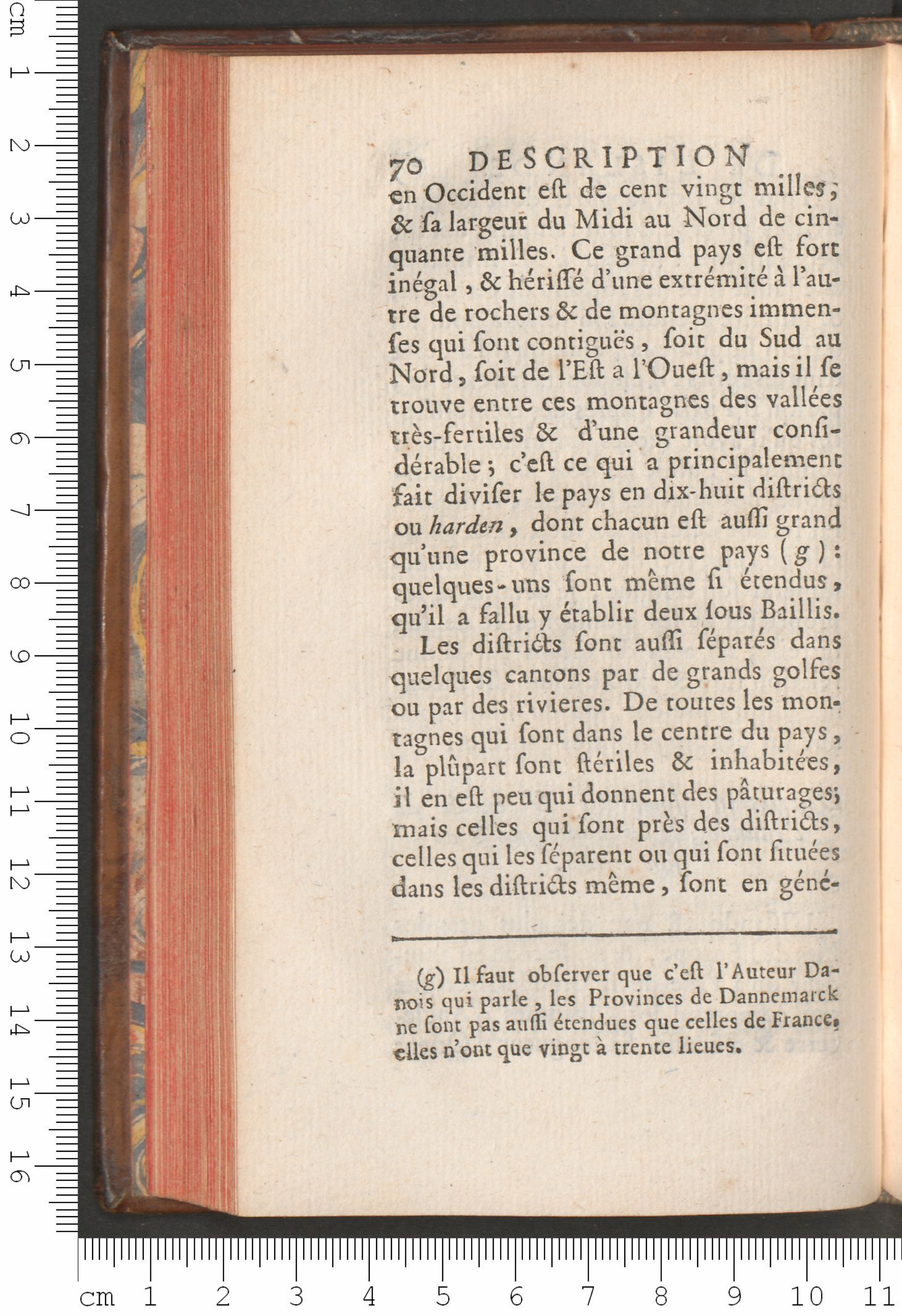
L'Hecla est en lui-même une montagne très-haute, & une des plus grandes de l'Islande, mais non pas la plus élevée; car le *Westre-Joekul* l'est encore davantage. L'Hecla est aussi un Joekul; c'est-à-dire, que le sommet est continuellement couvert de glace & de neiges, ce qui fait que personne n'a pû aller jusques là.



Tous les faux rapports dont les huit articles précédens sont remplis, ont dû nécessairement donner à M. Anderson une fausse idée des rochers de cette Isle, & lui faire prendre son terrein pour un terrein sulphureux, ainsi qu'il l'a peint dans ses écrits : il est pourtant à excuser, puisqu'il a parlé d'après des connoissances qu'il avoit reçues lui-même; mais comme le Public ne doit pas s'accommoder de toutes ces faussetés, je donnerai ici une description succinte & générale de l'état réel de ce pays, je déterminerai son étendue, je détaillerai les propriétés de ses montagnes & de son terrein; on aura du moins par-là une relation sûre & exacte d'une Isle inconnue jusqu'à présent, ou du moins connue sur des rapports très-infidéles.

Description sommaire & exacte de l'Islande, de ses montagnes & de son terroir.

L'Islande est une des plus grandes Isles de l'Europe, & ne le céde en grandeur qu'à l'Isle de la Grande-Bretagne qui comprend les Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse. Sa longueur d'Orient



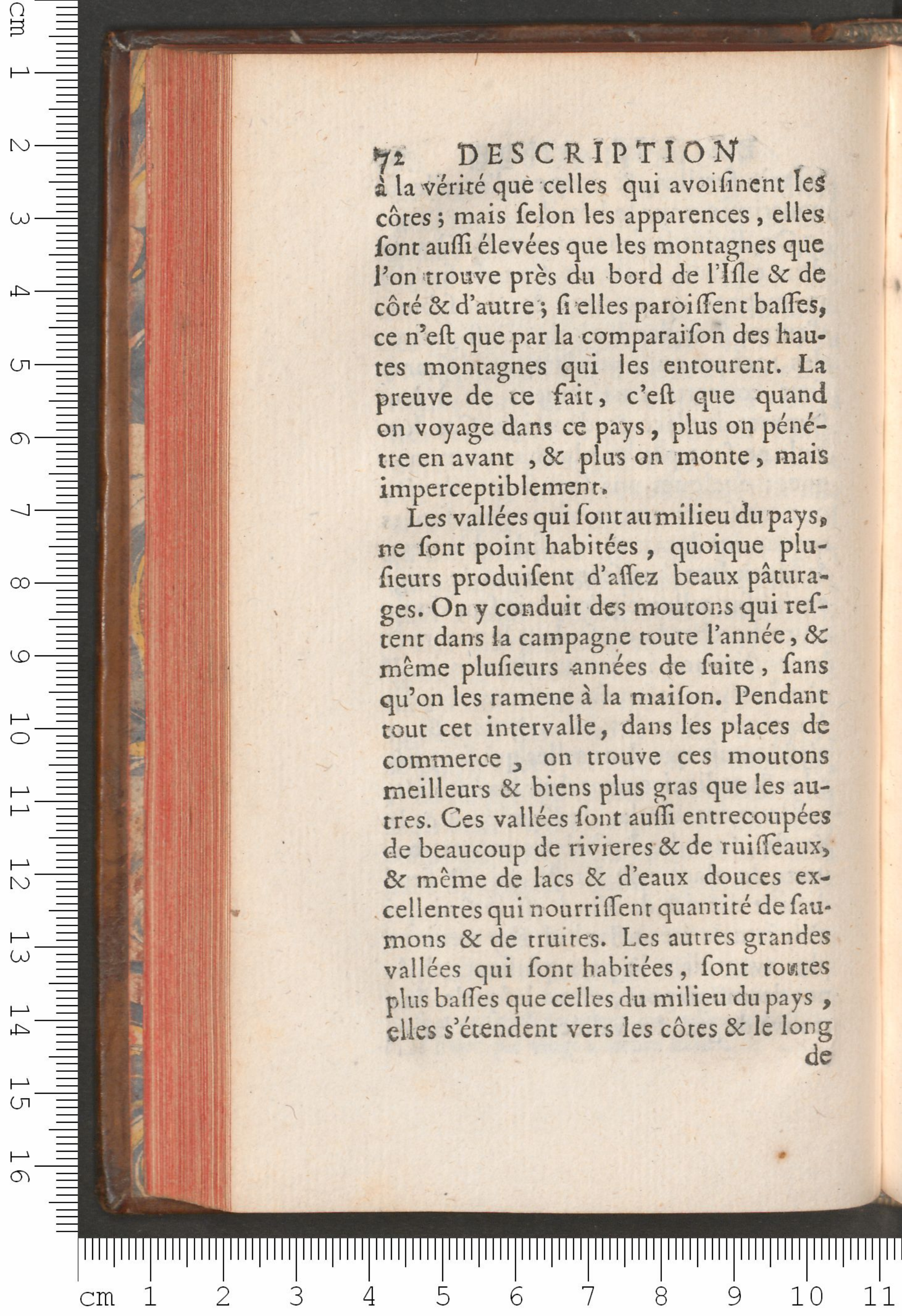
en Occident eſt de cent vingt milles; & ſa largeur du Midi au Nord de cinquante milles. Ce grand pays eſt fort inégal, & hériſſé d'une extrémité à l'autre de rochers & de montagnes immenſes qui ſont contiguës, ſoit du Sud au Nord, ſoit de l'Eſt a l'Oueſt, mais il ſe trouve entre ces montagnes des vallées très-fertiles & d'une grandeur conſidérable; c'eſt ce qui a principalement fait diviſer le pays en dix-huit diſtricts ou *harden*, dont chacun eſt auſſi grand qu'une province de notre pays (*g*): quelques-uns ſont même ſi étendus, qu'il a fallu y établir deux ſous Baillis.

Les diſtricts ſont auſſi ſéparés dans quelques cantons par de grands golfes ou par des rivieres. De toutes les montagnes qui ſont dans le centre du pays, la plûpart ſont ſtériles & inhabitées, il en eſt peu qui donnent des pâturages; mais celles qui ſont près des diſtricts, celles qui les ſéparent ou qui ſont ſituées dans les diſtricts même, ſont en géné-

(*g*) Il faut obſerver que c'eſt l'Auteur Danois qui parle, les Provinces de Dannemarck ne ſont pas auſſi étendues que celles de France, elles n'ont que vingt à trente lieues.

tal très-fertiles, & donnentd'excellente nourriture pour le bétail.

On divise les montagnes stériles en deux espéces, les unes sont de simples montagnes de rochers & de sables, d'autres sont des Joekuls ; c'est-à-dire, des rochers qui, pendant toute l'année sont couverts entiérement ou à leur sommet de glace & de neige. Ces Joekuls ne sont pas les plus hautes montagnes ; quelques-uns sont si peu élevés, que plusieurs autres montagnes situées autour, les dominent considérablement, & cependant il ne se trouve pas de neige en été sur celles-ci; l'on doit sans doute en rechercher la cause dans la nature & la constitution intérieure du terrein. Il n'arrive heureusement que rarement des éruptions dans les montagnes, & ce n'est jamais que dans celles qui sont stériles & ordinairement dans les Joekuls; car le mont Hecla, le Koetlegau & le Krafle, sont des Joekuls ou monts couverts de glace : le Krafle qui est situé dans le district du Nord est le seul qui n'ait jamais été un Joekul. Il y a encore plus avant dans le pays plusieurs chaînes de montagnes, entre lesquels l'on trouve de grandes vallées, moins larges

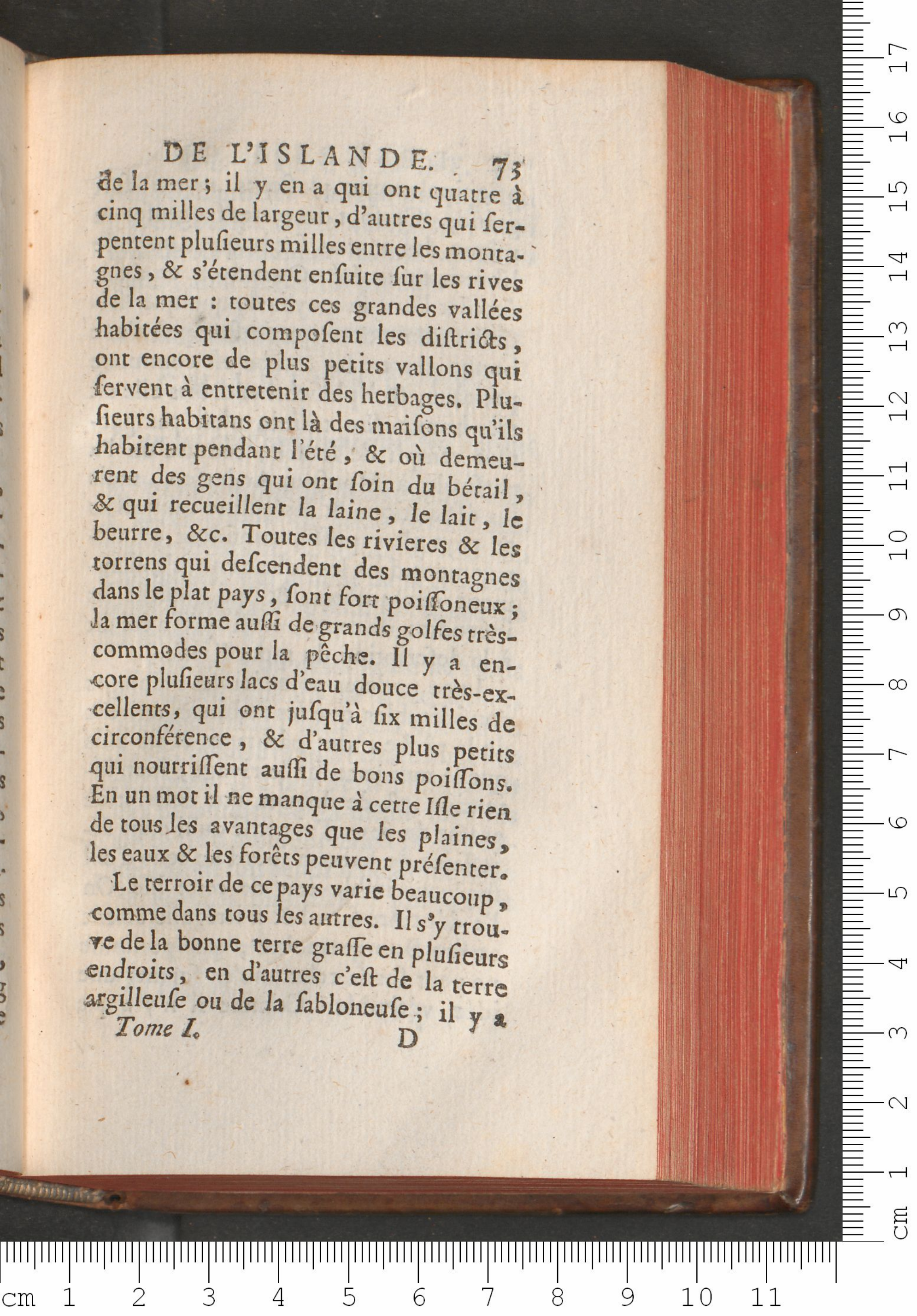


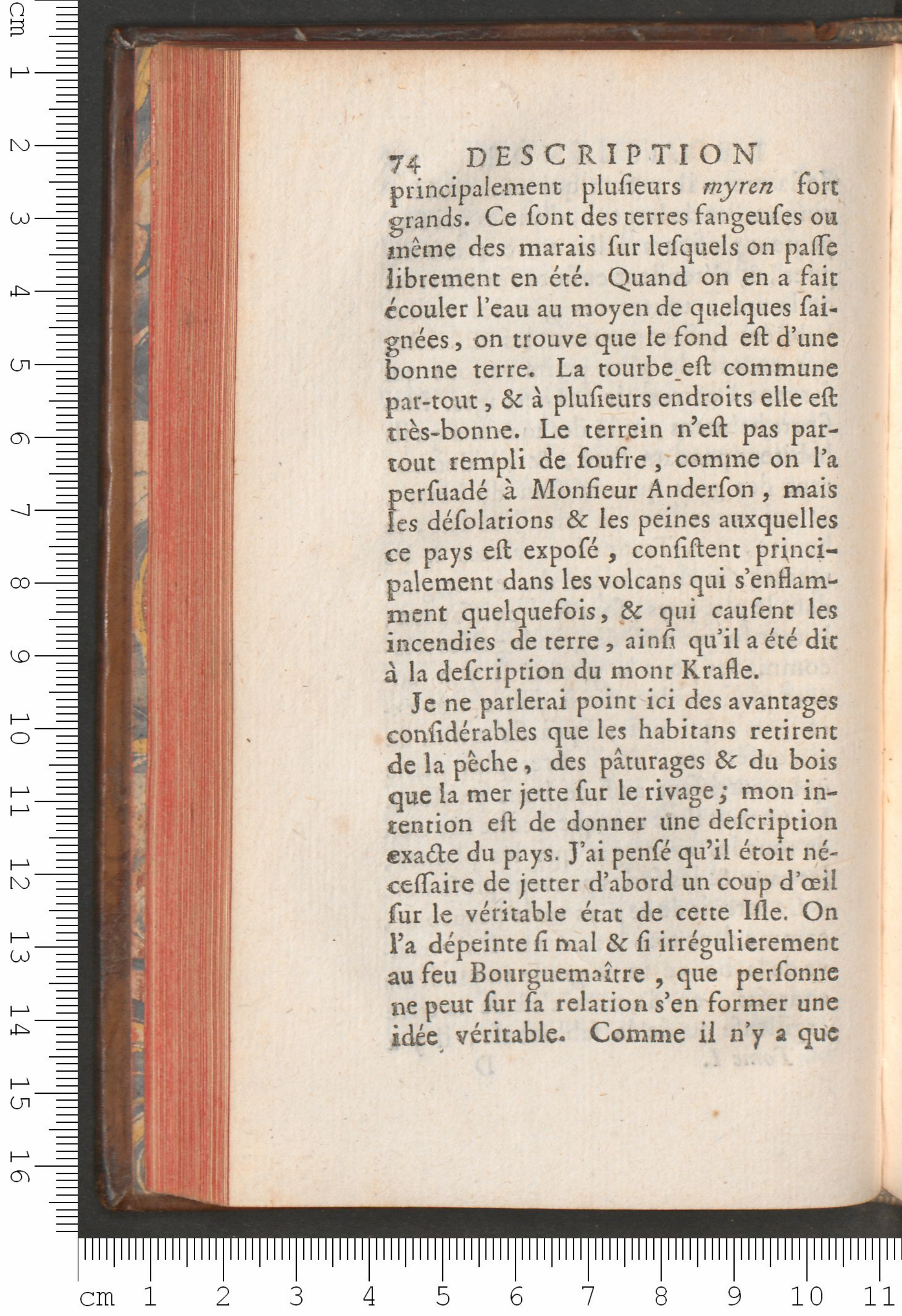
à la vérité que celles qui avoisinent les côtes ; mais selon les apparences, elles sont aussi élevées que les montagnes que l'on trouve près du bord de l'Isle & de côté & d'autre ; si elles paroissent basses, ce n'est que par la comparaison des hautes montagnes qui les entourent. La preuve de ce fait, c'est que quand on voyage dans ce pays, plus on pénétre en avant , & plus on monte, mais imperceptiblement.

Les vallées qui sont au milieu du pays, ne sont point habitées, quoique plusieurs produisent d'assez beaux pâturages. On y conduit des moutons qui restent dans la campagne toute l'année, & même plusieurs années de suite, sans qu'on les ramene à la maison. Pendant tout cet intervalle, dans les places de commerce, on trouve ces moutons meilleurs & biens plus gras que les autres. Ces vallées sont aussi entrecoupées de beaucoup de rivieres & de ruisseaux, & même de lacs & d'eaux douces excellentes qui nourrissent quantité de saumons & de truites. Les autres grandes vallées qui sont habitées, sont toutes plus basses que celles du milieu du pays, elles s'étendent vers les côtes & le long de

de la mer ; il y en a qui ont quatre à cinq milles de largeur, d'autres qui serpentent plusieurs milles entre les montagnes, & s'étendent ensuite sur les rives de la mer : toutes ces grandes vallées habitées qui composent les districts, ont encore de plus petits vallons qui servent à entretenir des herbages. Plusieurs habitans ont là des maisons qu'ils habitent pendant l'été, & où demeurent des gens qui ont soin du bétail, & qui recueillent la laine, le lait, le beurre, &c. Toutes les rivieres & les torrens qui descendent des montagnes dans le plat pays, sont fort poissoneux ; la mer forme aussi de grands golfes très-commodes pour la pêche. Il y a encore plusieurs lacs d'eau douce très-excellents, qui ont jusqu'à six milles de circonférence, & d'autres plus petits qui nourrissent aussi de bons poissons. En un mot il ne manque à cette Isle rien de tous les avantages que les plaines, les eaux & les forêts peuvent présenter.

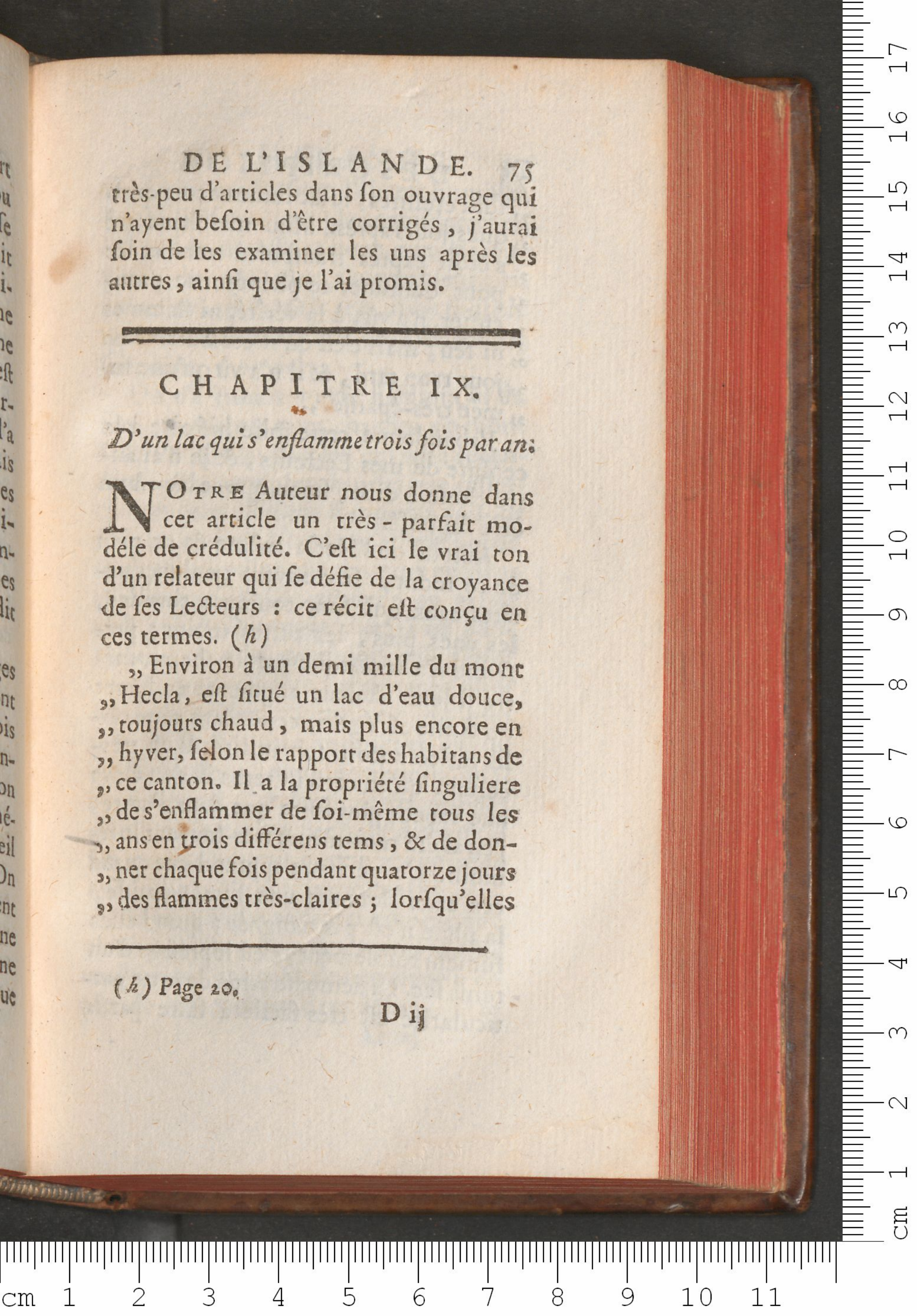
Le terroir de ce pays varie beaucoup, comme dans tous les autres. Il s'y trouve de la bonne terre grasse en plusieurs endroits, en d'autres c'est de la terre argilleuse ou de la sabloneuse ; il y a





principalement plusieurs *myren* fort grands. Ce sont des terres fangeuses ou même des marais sur lesquels on passe librement en été. Quand on en a fait écouler l'eau au moyen de quelques saignées, on trouve que le fond est d'une bonne terre. La tourbe est commune par-tout, & à plusieurs endroits elle est très-bonne. Le terrein n'est pas partout rempli de soufre, comme on l'a persuadé à Monsieur Anderson, mais les désolations & les peines auxquelles ce pays est exposé, consistent principalement dans les volcans qui s'enflamment quelquefois, & qui causent les incendies de terre, ainsi qu'il a été dit à la description du mont Krafle.

Je ne parlerai point ici des avantages considérables que les habitans retirent de la pêche, des pâturages & du bois que la mer jette sur le rivage; mon intention est de donner une description exacte du pays. J'ai pensé qu'il étoit nécessaire de jetter d'abord un coup d'œil sur le véritable état de cette Isle. On l'a dépeinte si mal & si irrégulierement au feu Bourguemaître, que personne ne peut sur sa relation s'en former une idée véritable. Comme il n'y a que



très-peu d'articles dans son ouvrage qui n'ayent besoin d'être corrigés, j'aurai soin de les examiner les uns après les autres, ainsi que je l'ai promis.

CHAPITRE IX.

D'un lac qui s'enflamme trois fois par an.

NOTRE Auteur nous donne dans cet article un très-parfait modéle de crédulité. C'est ici le vrai ton d'un relateur qui se défie de la croyance de ses Lecteurs : ce récit est conçu en ces termes. (*h*)

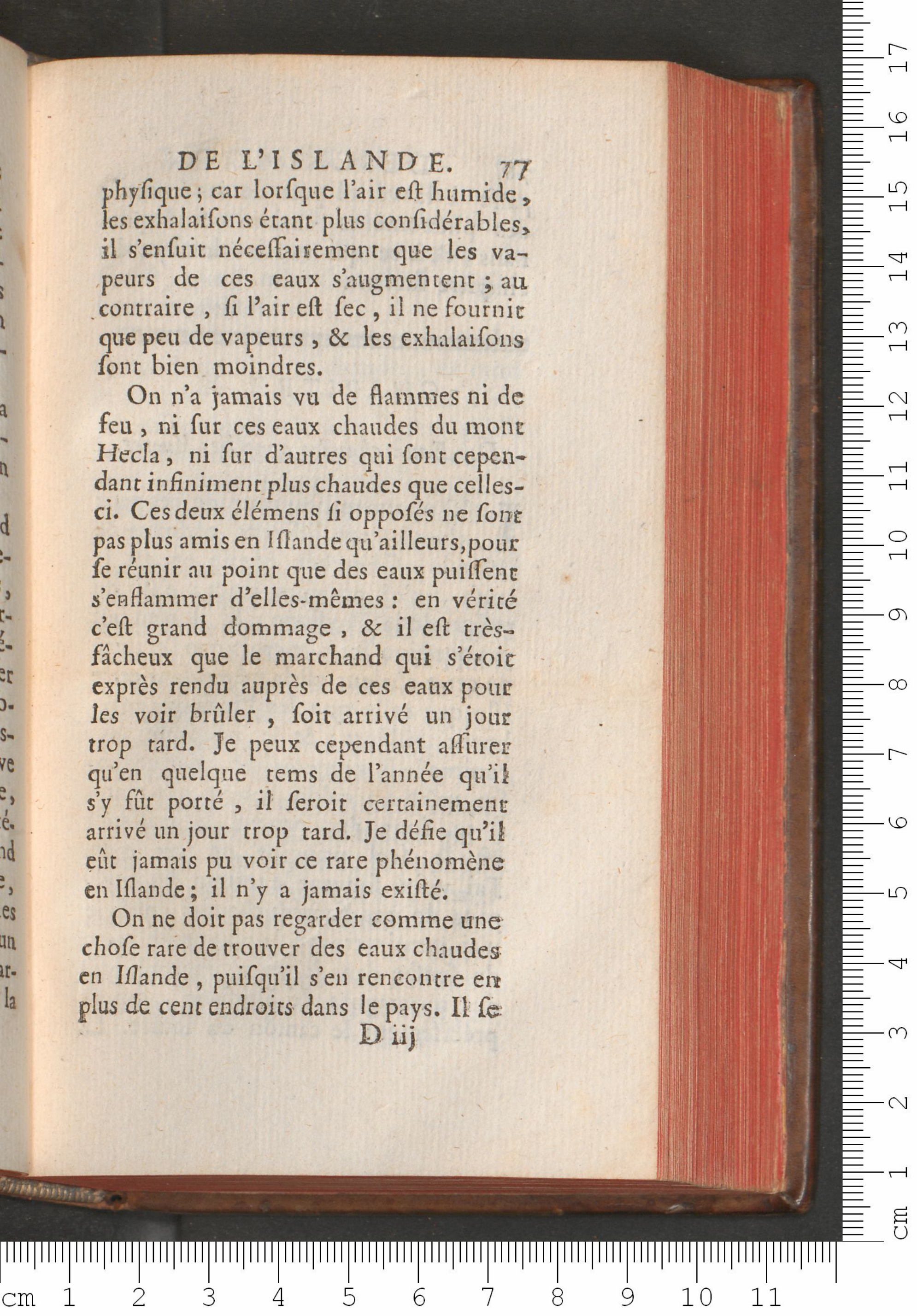
„ Environ à un demi mille du mont „ Hecla, est situé un lac d'eau douce, „ toujours chaud, mais plus encore en „ hyver, selon le rapport des habitans de „ ce canton. Il a la propriété singuliere „ de s'enflammer de soi-même tous les „ ans en trois différens tems, & de don„ner chaque fois pendant quatorze jours „ des flammes très-claires ; lorsqu'elles

(*h*) Page 20.

„ sont éteintes, le lac fume encore quel-
„ ques jours après. Mon marchand qui
„ s'étoit exprès transporté vers ce lac
„ pour examiner ce phénomene parti-
„ culier, n'a vû, à la vérité, ni flammes
„ ni feu; mais c'est qu'il étoit arrivé un
„ jour trop tard, & il n'a vû qu'une fu-
„ mée très-épaisse. „

J'abandonne cette jolie histoire à la censure de mes Lecteurs, & je n'ai autre chose à dire, sinon que ce lac est un être supposé.

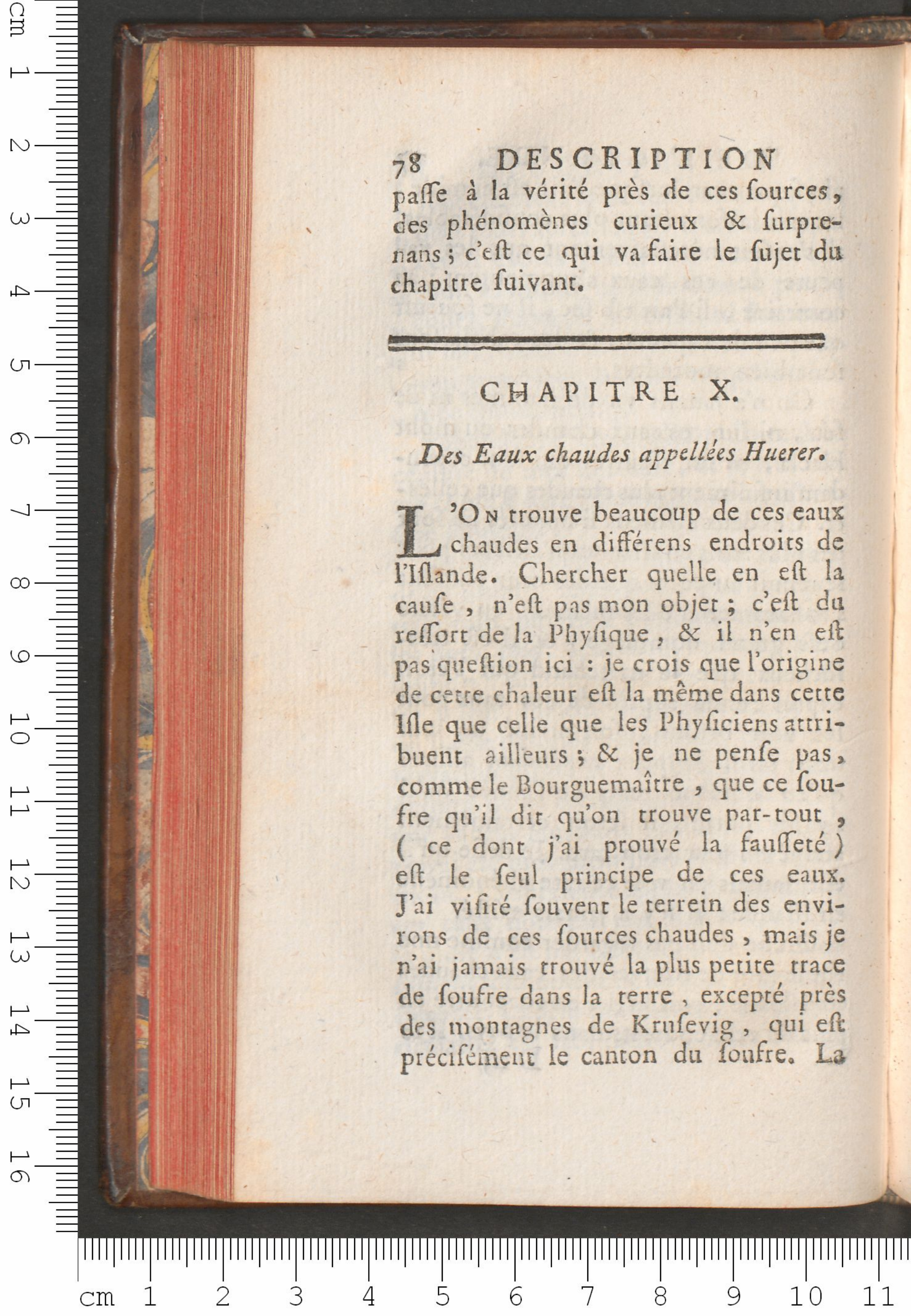
Autour de l'Hecla même & au pied de ce mont, se trouvent quelques petites eaux qui sont toujours chaudes, les unes plus, les autres moins; personne n'a remarqué par le thermométre si leur chaleur augmente en hyver ou si elle est égale: cependant cette observation auroit son utilité. Il est très-certain qu'en certain tems il s'en éleve une vapeur plus forte que dans d'autre, j'en ai été moi-même très-souvent le témoin. L'expérience apprend que quand ces eaux donnent une fumée épaisse, la pluie n'est pas éloignée; quand elles fument foiblement, c'est le présage d'un tems sec. La démonstration de cette particularité est très-facile à faire par la



physique; car lorsque l'air est humide, les exhalaisons étant plus considérables, il s'ensuit nécessairement que les vapeurs de ces eaux s'augmentent; au contraire, si l'air est sec, il ne fournit que peu de vapeurs, & les exhalaisons sont bien moindres.

On n'a jamais vu de flammes ni de feu, ni sur ces eaux chaudes du mont Hecla, ni sur d'autres qui sont cependant infiniment plus chaudes que celles-ci. Ces deux élémens si opposés ne sont pas plus amis en Islande qu'ailleurs, pour se réunir au point que des eaux puissent s'enflammer d'elles-mêmes: en vérité c'est grand dommage, & il est très-fâcheux que le marchand qui s'étoit exprès rendu auprès de ces eaux pour les voir brûler, soit arrivé un jour trop tard. Je peux cependant assurer qu'en quelque tems de l'année qu'il s'y fût porté, il seroit certainement arrivé un jour trop tard. Je défie qu'il eût jamais pu voir ce rare phénomène en Islande; il n'y a jamais existé.

On ne doit pas regarder comme une chose rare de trouver des eaux chaudes en Islande, puisqu'il s'en rencontre en plus de cent endroits dans le pays. Il se

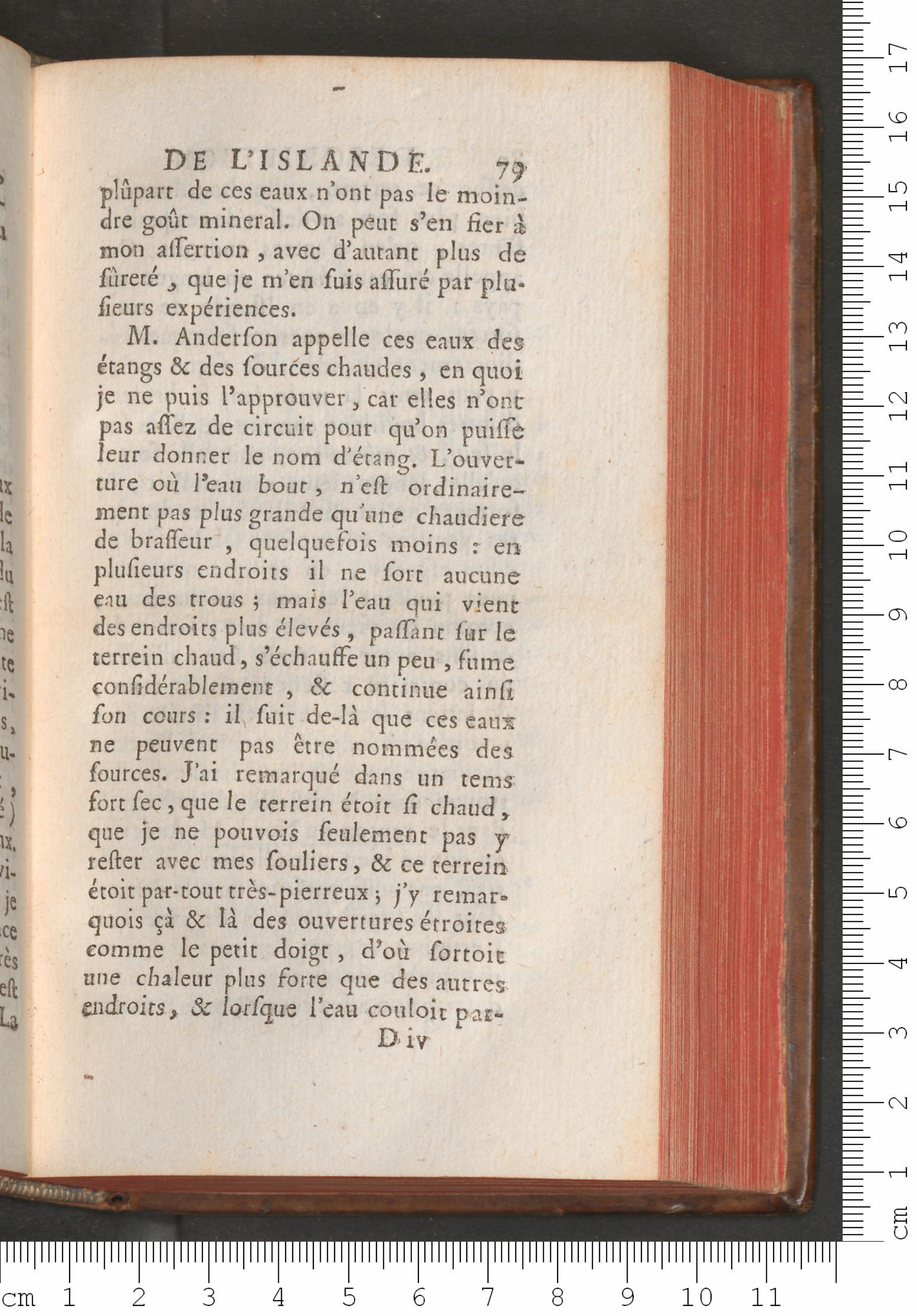


passe à la vérité près de ces sources, des phénomènes curieux & surprenans ; c'est ce qui va faire le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Des Eaux chaudes appellées Huerer.

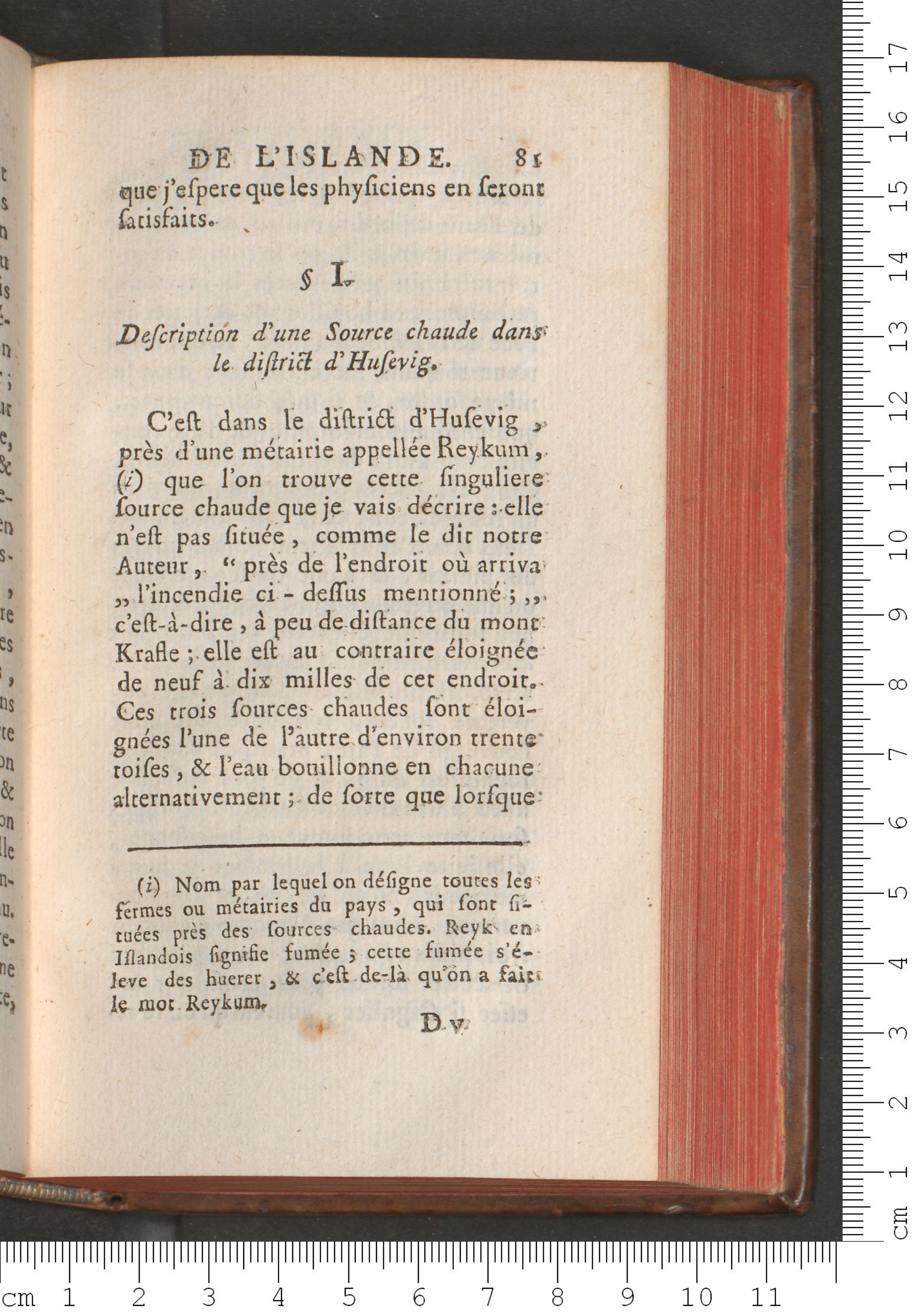
L'On trouve beaucoup de ces eaux chaudes en différens endroits de l'Islande. Chercher quelle en est la cause, n'est pas mon objet ; c'est du ressort de la Physique, & il n'en est pas question ici : je crois que l'origine de cette chaleur est la même dans cette Isle que celle que les Physiciens attribuent ailleurs ; & je ne pense pas, comme le Bourguemaître, que ce soufre qu'il dit qu'on trouve par-tout, (ce dont j'ai prouvé la fausseté) est le seul principe de ces eaux. J'ai visité souvent le terrein des environs de ces sources chaudes, mais je n'ai jamais trouvé la plus petite trace de soufre dans la terre, excepté près des montagnes de Krusevig, qui est précisément le canton du soufre. La



plûpart de ces eaux n'ont pas le moindre goût mineral. On peut s'en fier à mon assertion, avec d'autant plus de sûreté, que je m'en suis assuré par plusieurs expériences.

M. Anderson appelle ces eaux des étangs & des sources chaudes, en quoi je ne puis l'approuver, car elles n'ont pas assez de circuit pour qu'on puisse leur donner le nom d'étang. L'ouverture où l'eau bout, n'est ordinairement pas plus grande qu'une chaudiere de brasseur, quelquefois moins : en plusieurs endroits il ne sort aucune eau des trous ; mais l'eau qui vient des endroits plus élevés, passant sur le terrein chaud, s'échauffe un peu, fume considérablement, & continue ainsi son cours : il suit de-là que ces eaux ne peuvent pas être nommées des sources. J'ai remarqué dans un tems fort sec, que le terrein étoit si chaud, que je ne pouvois seulement pas y rester avec mes souliers, & ce terrein étoit par-tout très-pierreux ; j'y remarquois çà & là des ouvertures étroites comme le petit doigt, d'où sortoit une chaleur plus forte que des autres endroits, & lorsque l'eau couloit par-

dessus ce terrein, elle bouillonnoit bien plus fort au-dessus de ces petites fentes, qu'en d'autres endroits. On appelle ces eaux *huerer* en langue du pays : il y en a en Islande de trois sortes, quelques-unes ne sont que médiocrement chaudes, de façon qu'on y peut tenir la main sans se brûler; d'autres bouillent comme de l'eau sur le feu, & même avec une telle force, qu'elles lancent leurs eaux en l'air, & forment un jet assez élevé : ces dernieres peuvent encore être subdivisées en deux especes, en ce que quelques-unes poussent les eaux en hauteur, comme on vient de dire, sans ordre & sans avoir de tems fixe; d'autres au contraire cessent en certain tems, & jettent leurs eaux en l'air & dans un ordre périodique continuel. De cette derniere espece est l'eau chaude que l'on trouve dans le district d'Husevig & dans le canton du Nord. M. Anderson en donne bien une rélation, mais elle n'est pas aussi parfaite que le demandent les effets étonnans de cette eau. Cette huerer étant d'ailleurs la plus remarquable de ce pays, j'en ferai une description assez courte, mais si exacte,



que j'espere que les physiciens en seront satisfaits.

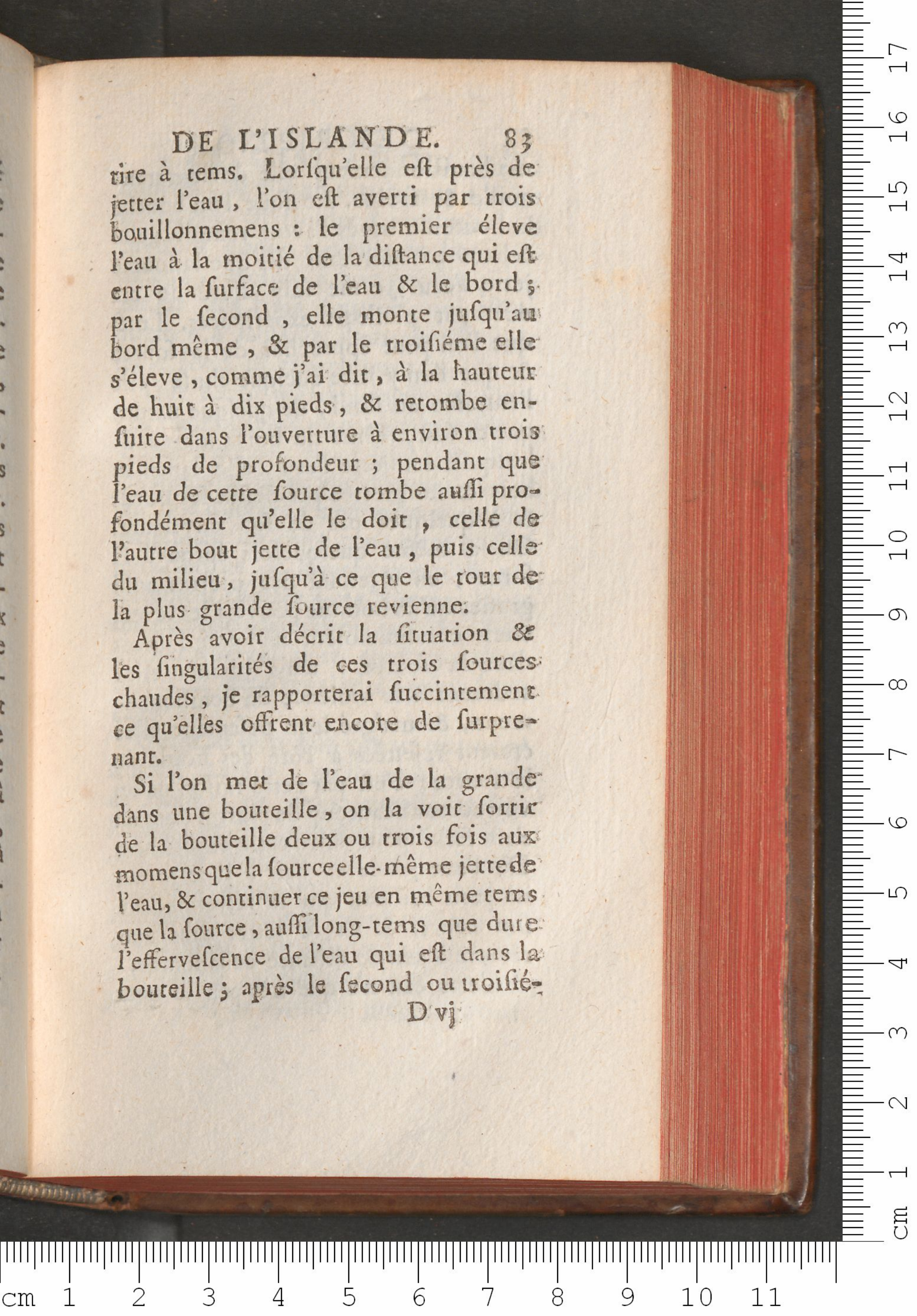
§ I.

Description d'une Source chaude dans le district d'Husevig.

C'est dans le district d'Husevig, près d'une métairie appellée Reykum, (*i*) que l'on trouve cette singuliere source chaude que je vais décrire : elle n'est pas située, comme le dit notre Auteur, " près de l'endroit où arriva „ l'incendie ci-dessus mentionné ; „ c'est-à-dire, à peu de distance du mont Krafle ; elle est au contraire éloignée de neuf à dix milles de cet endroit. Ces trois sources chaudes sont éloignées l'une de l'autre d'environ trente toises, & l'eau bouillonne en chacune alternativement ; de sorte que lorsque

(*i*) Nom par lequel on désigne toutes les fermes ou métairies du pays, qui sont situées près des sources chaudes. Reyk en Islandois signifie fumée ; cette fumée s'éleve des huerer, & c'est de-là qu'on a fait le mot Reykum.

la ſource qui eſt à un bout, a jetté de l'eau celle du milieu en jette de même, puis, celle qui ſe trouve à l'autre extrémité; après cela la premiere recommence à bouillonner & jetter de l'eau de la même maniere, ce qui continue toujours ſucceſſivement dans le même ordre, & ſi méthodiquement, que chaque ſource jette de l'eau environ trois fois dans un quart d'heure. Ces trois ſources ſont ſituées, non dans un ſol pierreux, mais dans une plaine. Deux d'entr'elles jettent l'eau à travers des pierres, & n'ont conſéquemment qu'une ouverture très-informe & très-peu apparente; elles n'élevent leurs eaux qu'environ dix-huit pouces au deſſus de terre. La troiſiéme ſource a une ouverture ronde, comme ſi elle étoit l'ouvrage de l'art, pratiquée dans une roche fort dure, & de loin reſſemble aſſez à une cuve de Braſſeur. Lorſqu'à ſon tour cette ſource a bouillonné, elle jette l'eau à la hauteur de huit à dix pieds, & en retombant dans l'ouverture, cette eau s'enfonce d'environ trois pieds; l'on peut alors s'approcher de cette ſource pour conſiderer un effet ſi ſingulier, pourvû qu'on ſe re-



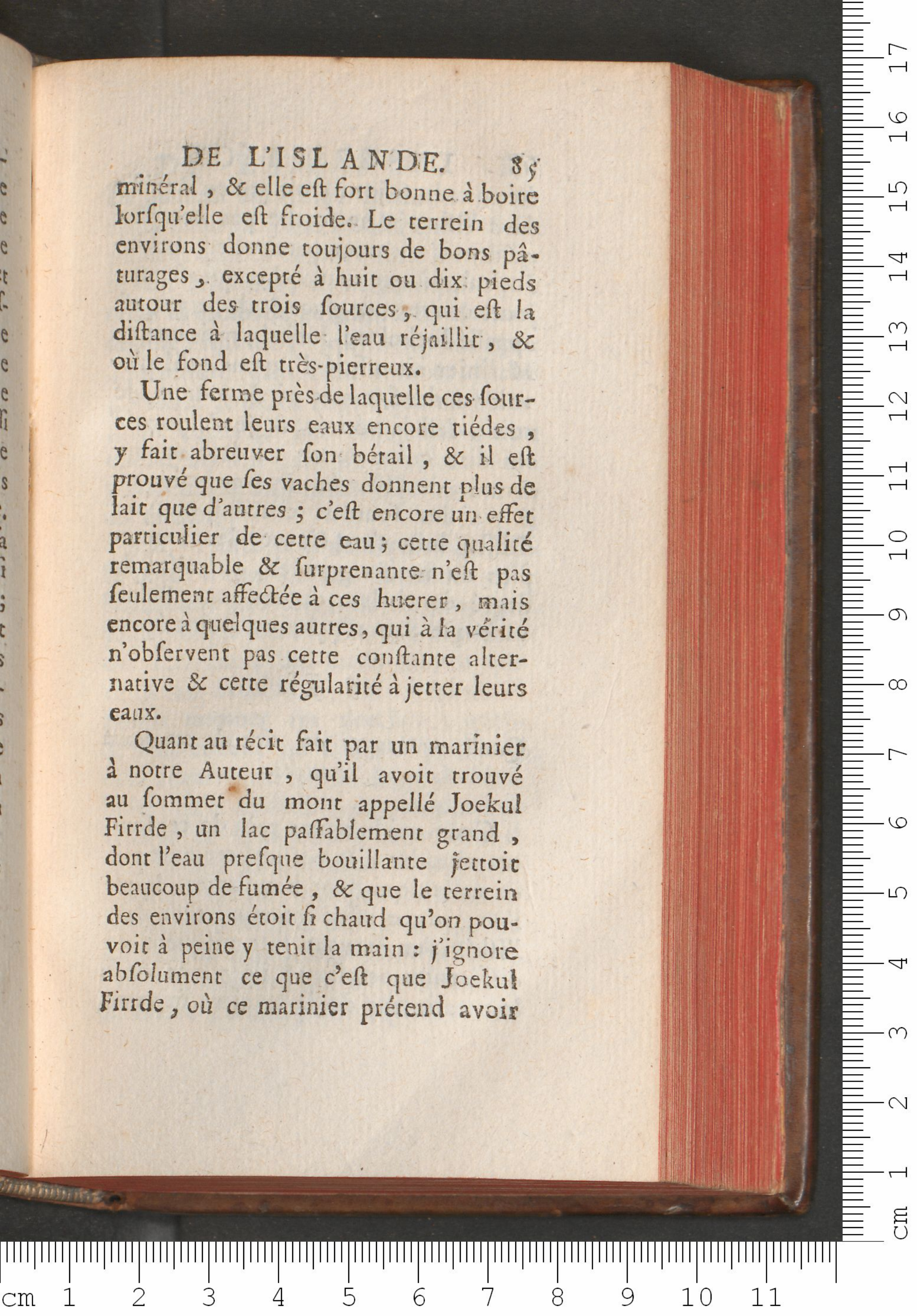
tire à tems. Lorsqu'elle est près de jetter l'eau, l'on est averti par trois bouillonnemens : le premier éleve l'eau à la moitié de la distance qui est entre la surface de l'eau & le bord ; par le second, elle monte jusqu'au bord même, & par le troisiéme elle s'éleve, comme j'ai dit, à la hauteur de huit à dix pieds, & retombe ensuite dans l'ouverture à environ trois pieds de profondeur ; pendant que l'eau de cette source tombe aussi profondément qu'elle le doit, celle de l'autre bout jette de l'eau, puis celle du milieu, jusqu'à ce que le tour de la plus grande source revienne.

Après avoir décrit la situation & les singularités de ces trois sources chaudes, je rapporterai succintement ce qu'elles offrent encore de surprenant.

Si l'on met de l'eau de la grande dans une bouteille, on la voit sortir de la bouteille deux ou trois fois aux momens que la source elle-même jette de l'eau, & continuer ce jeu en même tems que la source, aussi long-tems que dure l'effervescence de l'eau qui est dans la bouteille ; après le second ou troisié-

me bouillonnement elle devient tranquille & froide. Lorſque l'on bouche la bouteille après l'avoir remplie, elle éclatte en morceaux dès que la ſource jette l'eau. Je me ſuis aſſuré de cet effet par pluſieurs expériences. Lorſque l'on peut approcher de la ſource & que l'on y jette quelque choſe, elle l'entraîne au fond, de quelque nature que ce ſoit, même du bois; mais auſſi lorſqu'elle rejette l'eau, elle lance le bois & les pierres par-deſſus ſes bords & à quelques pas de ſon ouverture. On a même quelquefois éprouvé ſa force, en y jettant des pierres auſſi groſſes qu'un homme pouvoit les lever; elles occaſionnoient un grand bruit dans la ſource, mais bientôt elles cédoient à la violence du bouillonnement, & malgré leur peſanteur elles étoient rejettées à côté des bords de la ſource; c'eſt par cette raiſon qu'on voit autour beaucoup de pierres dont on s'eſt ſervi pour faire cette expérience. De l'eau jettée en l'air, il ſe forme un petit ruiſſeau qui ſe réfroidit dans ſon cours, & va ſe jetter dans une riviere à peu de diſtance de la ſource.

Cette eau n'a que très-peu le gout



minéral, & elle eſt fort bonne à boire lorſqu'elle eſt froide. Le terrein des environs donne toujours de bons pâturages, excepté à huit ou dix pieds autour des trois ſources, qui eſt la diſtance à laquelle l'eau réjaillit, & où le fond eſt très-pierreux.

Une ferme près de laquelle ces ſources roulent leurs eaux encore tiédes, y fait abreuver ſon bétail, & il eſt prouvé que ſes vaches donnent plus de lait que d'autres ; c'eſt encore un effet particulier de cette eau; cette qualité remarquable & ſurprenante n'eſt pas ſeulement affectée à ces huerer, mais encore à quelques autres, qui à la vérité n'obſervent pas cette conſtante alternative & cette régularité à jetter leurs eaux.

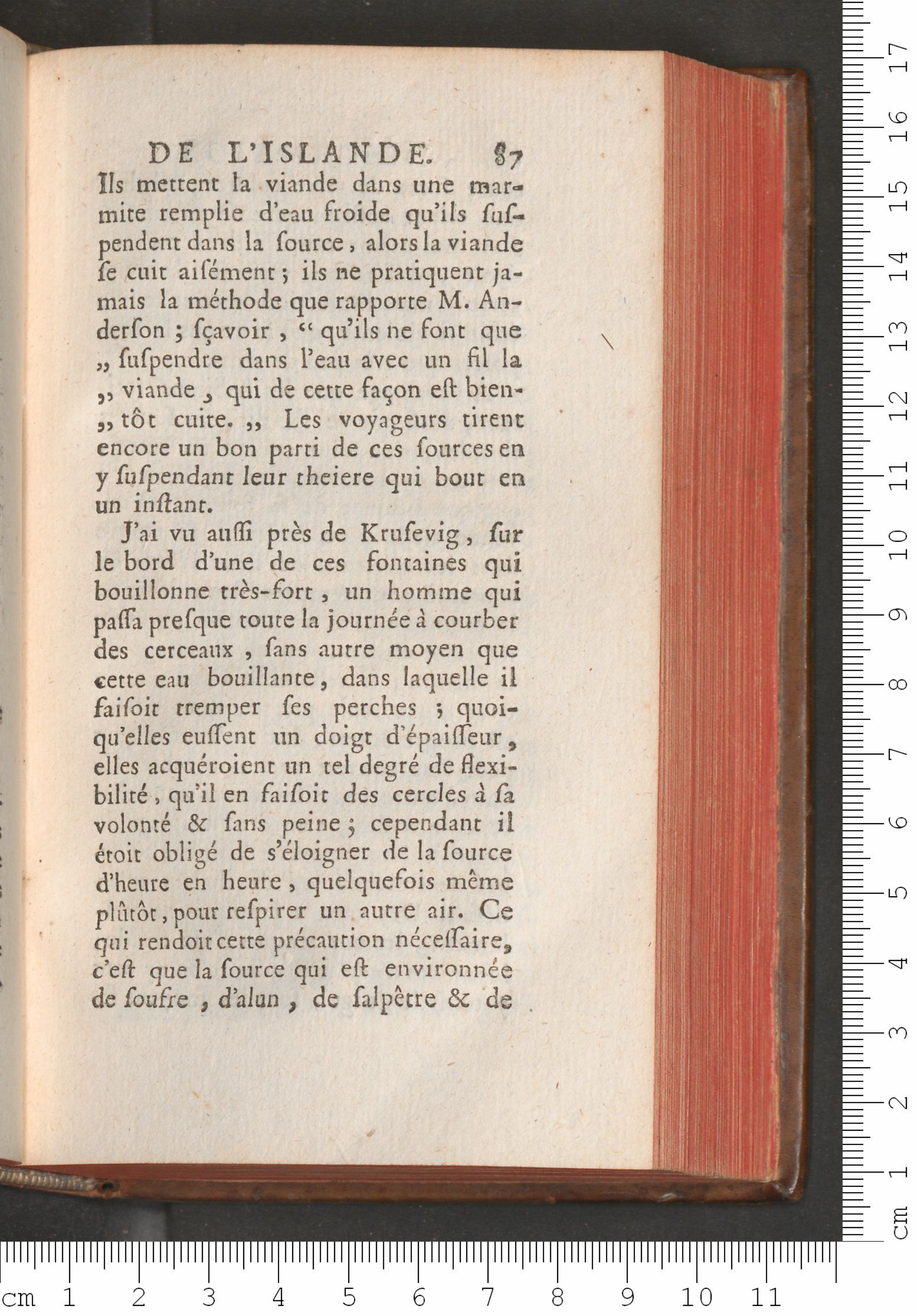
Quant au récit fait par un marinier à notre Auteur, qu'il avoit trouvé au ſommet du mont appellé Joekul Firrde, un lac paſſablement grand, dont l'eau preſque bouillante jettoit beaucoup de fumée, & que le terrein des environs étoit ſi chaud qu'on pouvoit à peine y tenir la main : j'ignore abſolument ce que c'eſt que Joekul Firrde, où ce marinier prétend avoir

été en rade, & je ne crois pas qu'il exiſte dans l'Iſle ; je ne ſçache pas non plus qu'il y ait un mont particulier appellé Joekul, vû que tout rocher qui eſt toujours couvert de glace & de neige, eſt appellé Joekul ou Joekel ; mais que ce Marinier ait aſſuré l'Auteur qu'il n'avoit vu des flammes ni de jour ni de nuit , c'eſt la vérité , & je n'ai jamais oui dire qu'on en ait vu dans aucune contrée de l'Iſlande. Aux endroits où il y a des ſources chaudes on voit d'aſſez loin s'en élever des vapeurs plus ou moins grandes, en raiſon du degré de chaleur de ces eaux, & ſuivant que l'air eſt plus ou moins épais.

§ II.

Quels avantages on tire de ces eaux chaudes.

Ceux qui habitent près de ces ſources chaudes , & particulierement près de celles qui ſont bouillantes , & que l'on trouve aſſez communément dans l'Iſle , s'en ſervent fort utilement en différentes occaſions ; ils y font cuire leurs alimens de la maniere ſuivante,

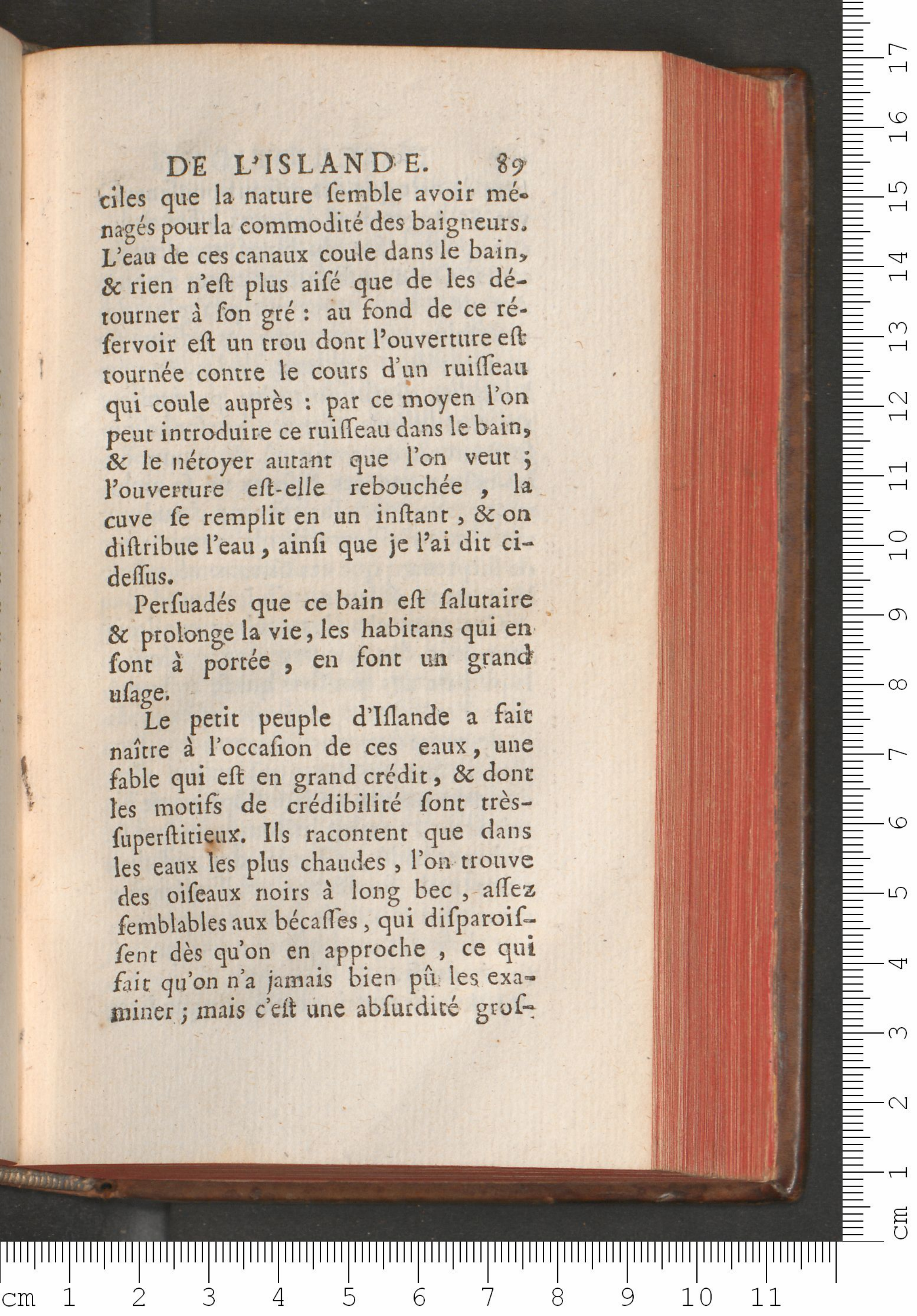


Ils mettent la viande dans une marmite remplie d'eau froide qu'ils suspendent dans la source, alors la viande se cuit aisément ; ils ne pratiquent jamais la méthode que rapporte M. Anderson ; sçavoir, " qu'ils ne font que „ suspendre dans l'eau avec un fil la „ viande, qui de cette façon est bien- „ tôt cuite. „ Les voyageurs tirent encore un bon parti de ces sources en y suspendant leur *theiere* qui bout en un instant.

J'ai vu aussi près de Krusevig, sur le bord d'une de ces fontaines qui bouillonne très-fort, un homme qui passa presque toute la journée à courber des cerceaux, sans autre moyen que cette eau bouillante, dans laquelle il faisoit tremper ses perches ; quoiqu'elles eussent un doigt d'épaisseur, elles acquéroient un tel degré de flexibilité, qu'il en faisoit des cercles à sa volonté & sans peine ; cependant il étoit obligé de s'éloigner de la source d'heure en heure, quelquefois même plûtôt, pour respirer un autre air. Ce qui rendoit cette précaution nécessaire, c'est que la source qui est environnée de soufre, d'alun, de salpêtre & de

toute ſorte de terre colorée, exhaloit une odeur auſſi dangereuſe qu'infecte. J'ai moi-même ramaſſé dans cet endroit, différentes eſpeces de cette terre; mais l'infection de cette ſource étoit ſi violente, que je ne pus la ſupporter que très-peu de tems.

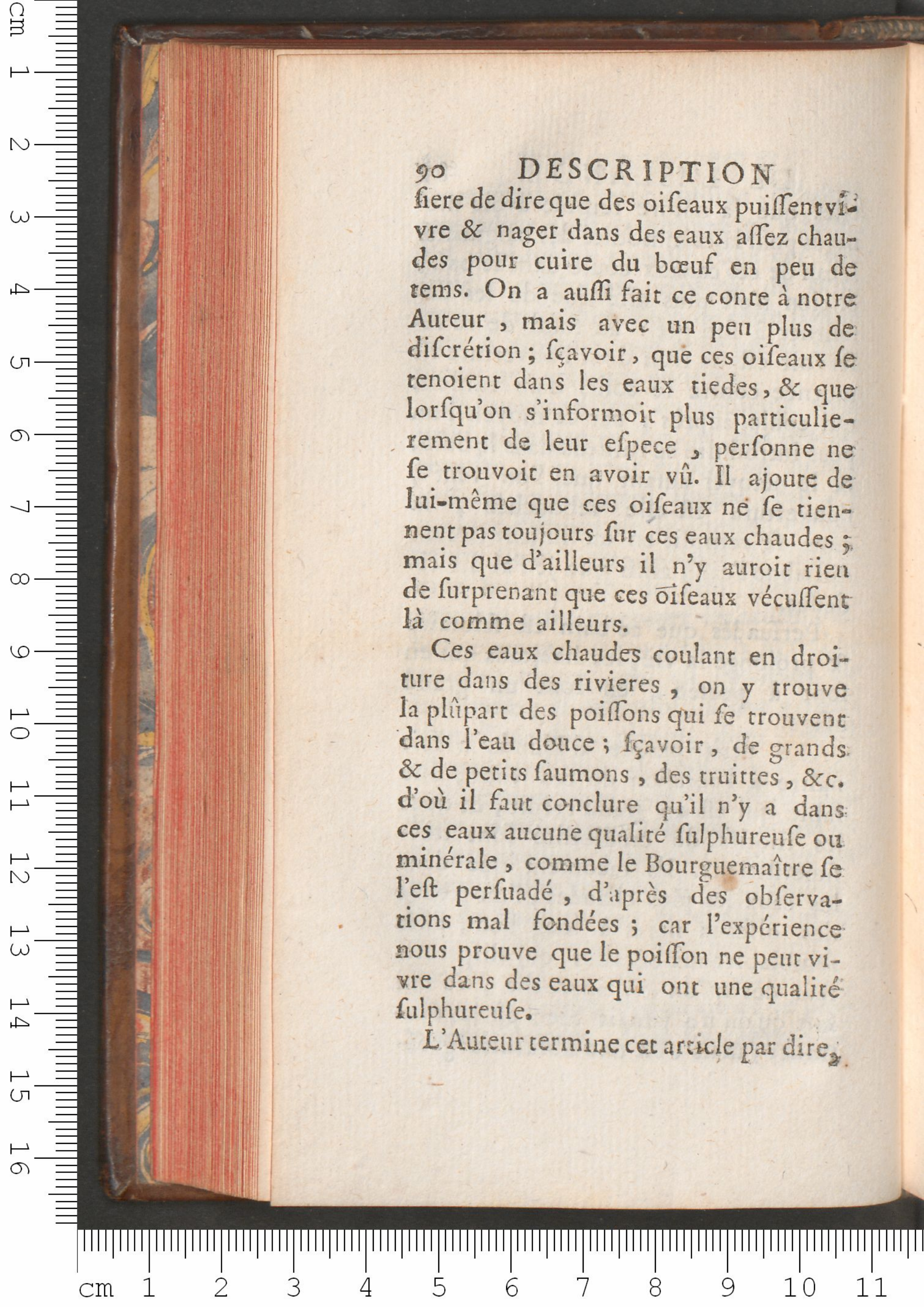
A l'avantage que les habitans retirent, ainſi que je l'ai dit, des ſources chaudes, s'en joint encore un autre, c'eſt de s'y baigner, lorque l'eau, à quelque diſtance de ſa ſource, eſt devenue tiede, ou lorſqu'il ſe trouve dans les environs de l'eau froide ou courante pour temperer les ardeurs de la premiere. J'ai vu un bain agréable de cette eſpece, qui eſt l'ouvrage de la nature; il reſſemble à une grande cuve d'une ſeule pierre, dont le fond eſt propre & uni, & dont tout le haut peut être couvert avec une tente. Ce bain, outre ces diſpoſitions naturelles & commodes, a encore l'avantage de pouvoir être temperé & amené au degré de fraicheur ou de chaleur qu'on déſire. Des canaux pratiqués naturellement, les uns remplis d'eau froide, les autres d'eau ſi chaude qu'on ne peut y tenir le doigt, ſont les moyens fa-



ciles que la nature ſemble avoir ménagés pour la commodité des baigneurs. L'eau de ces canaux coule dans le bain, & rien n'eſt plus aiſé que de les détourner à ſon gré : au fond de ce réſervoir eſt un trou dont l'ouverture eſt tournée contre le cours d'un ruiſſeau qui coule auprès : par ce moyen l'on peut introduire ce ruiſſeau dans le bain, & le nétoyer autant que l'on veut ; l'ouverture eſt-elle rebouchée, la cuve ſe remplit en un inſtant, & on diſtribue l'eau, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus.

Perſuadés que ce bain eſt ſalutaire & prolonge la vie, les habitans qui en ſont à portée, en font un grand uſage.

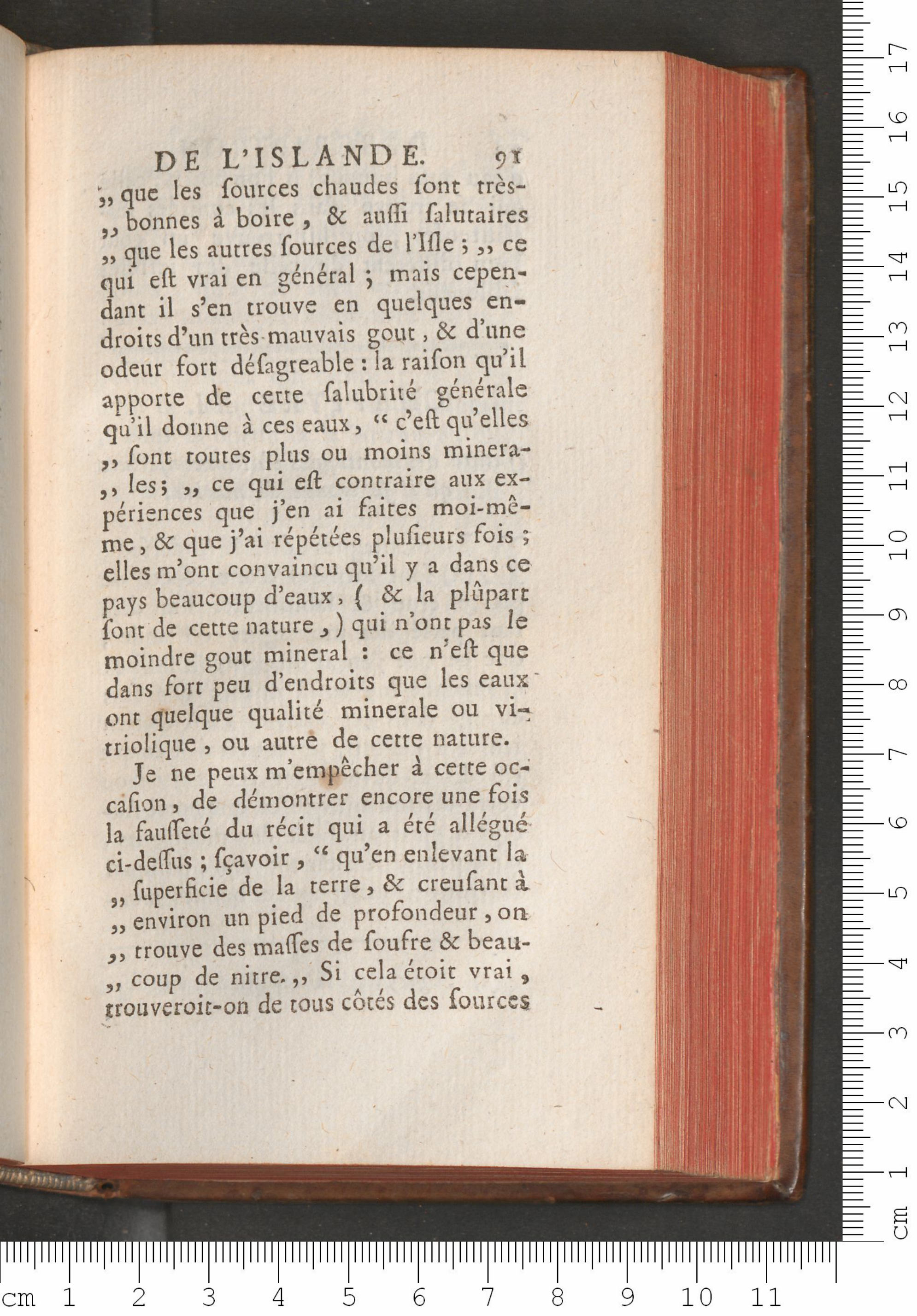
Le petit peuple d'Iſlande a fait naître à l'occaſion de ces eaux, une fable qui eſt en grand crédit, & dont les motifs de crédibilité ſont très-ſuperſtitieux. Ils racontent que dans les eaux les plus chaudes, l'on trouve des oiſeaux noirs à long bec, aſſez ſemblables aux bécaſſes, qui diſparoiſſent dès qu'on en approche, ce qui fait qu'on n'a jamais bien pû les examiner ; mais c'eſt une abſurdité groſ-



ſiere de dire que des oiſeaux puiſſent vivre & nager dans des eaux aſſez chaudes pour cuire du bœuf en peu de tems. On a auſſi fait ce conte à notre Auteur, mais avec un peu plus de diſcrétion ; ſçavoir, que ces oiſeaux ſe tenoient dans les eaux tiedes, & que lorſqu'on s'informoit plus particulierement de leur eſpece, perſonne ne ſe trouvoit en avoir vû. Il ajoute de lui-même que ces oiſeaux ne ſe tiennent pas toujours ſur ces eaux chaudes ; mais que d'ailleurs il n'y auroit rien de ſurprenant que ces oiſeaux vécuſſent là comme ailleurs.

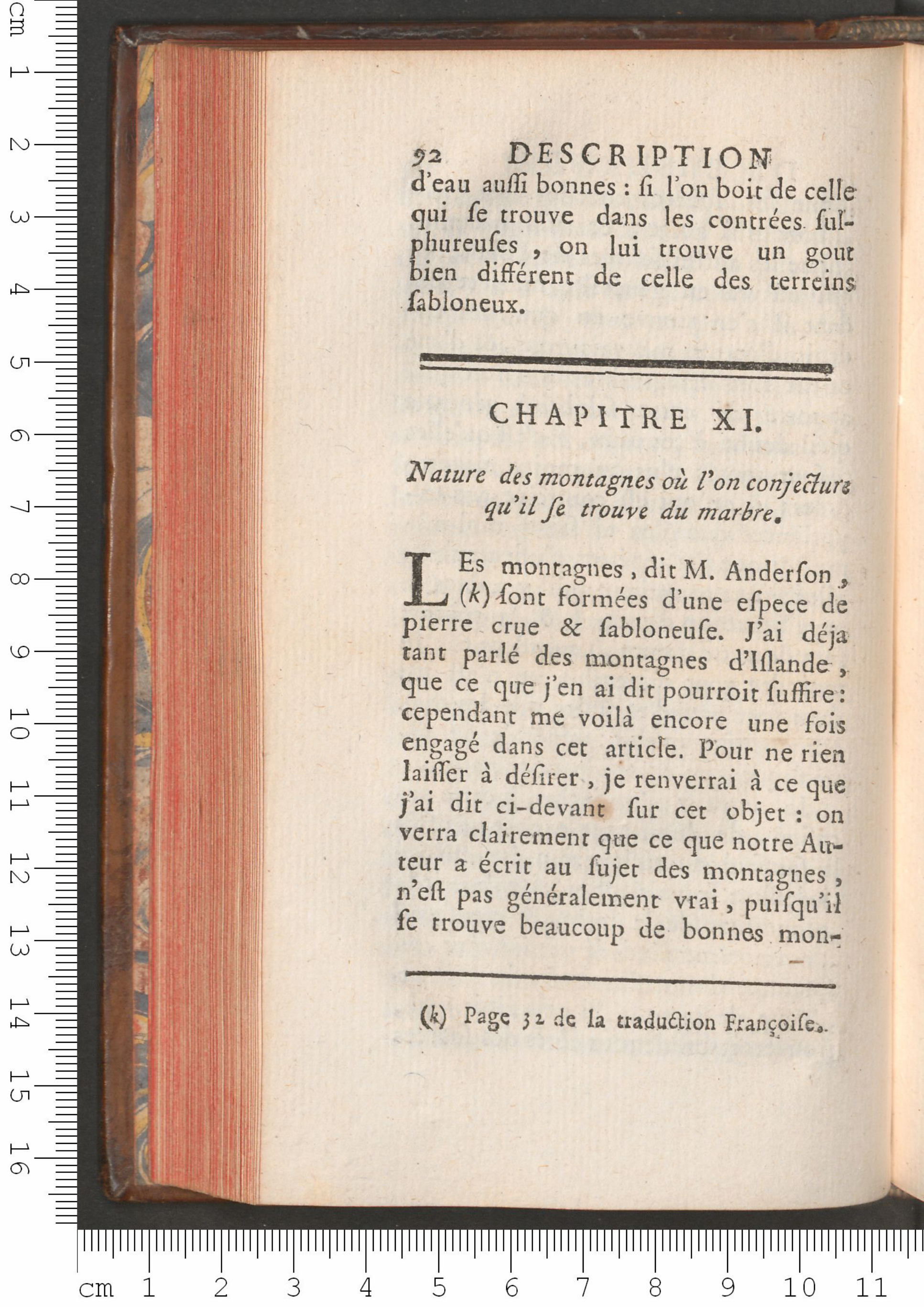
Ces eaux chaudes coulant en droiture dans des rivieres, on y trouve la plûpart des poiſſons qui ſe trouvent dans l'eau douce ; ſçavoir, de grands & de petits ſaumons, des truittes, &c. d'où il faut conclure qu'il n'y a dans ces eaux aucune qualité ſulphureuſe ou minérale, comme le Bourguemaître ſe l'eſt perſuadé, d'après des obſervations mal fondées ; car l'expérience nous prouve que le poiſſon ne peut vivre dans des eaux qui ont une qualité ſulphureuſe.

L'Auteur termine cet article par dire,



„ que les ſources chaudes ſont très-
„ bonnes à boire, & auſſi ſalutaires
„ que les autres ſources de l'Iſle ; „ ce
qui eſt vrai en général ; mais cepen-
dant il s'en trouve en quelques en-
droits d'un très mauvais gout, & d'une
odeur fort déſagreable : la raiſon qu'il
apporte de cette ſalubrité générale
qu'il donne à ces eaux, " c'eſt qu'elles
„ ſont toutes plus ou moins minera-
„ les ; „ ce qui eſt contraire aux ex-
périences que j'en ai faites moi-mê-
me, & que j'ai répétées pluſieurs fois ;
elles m'ont convaincu qu'il y a dans ce
pays beaucoup d'eaux, (& la plûpart
ſont de cette nature,) qui n'ont pas le
moindre gout mineral : ce n'eſt que
dans fort peu d'endroits que les eaux
ont quelque qualité minerale ou vi-
triolique, ou autre de cette nature.

Je ne peux m'empêcher à cette oc-
caſion, de démontrer encore une fois
la fauſſeté du récit qui a été allégué
ci-deſſus ; ſçavoir, " qu'en enlevant la
„ ſuperficie de la terre, & creuſant à
„ environ un pied de profondeur, on
„ trouve des maſſes de ſoufre & beau-
„ coup de nitre. „ Si cela étoit vrai,
trouveroit-on de tous côtés des ſources



d'eau auſſi bonnes : ſi l'on boit de celle qui ſe trouve dans les contrées ſulphureuſes, on lui trouve un gout bien différent de celle des terreins ſabloneux.

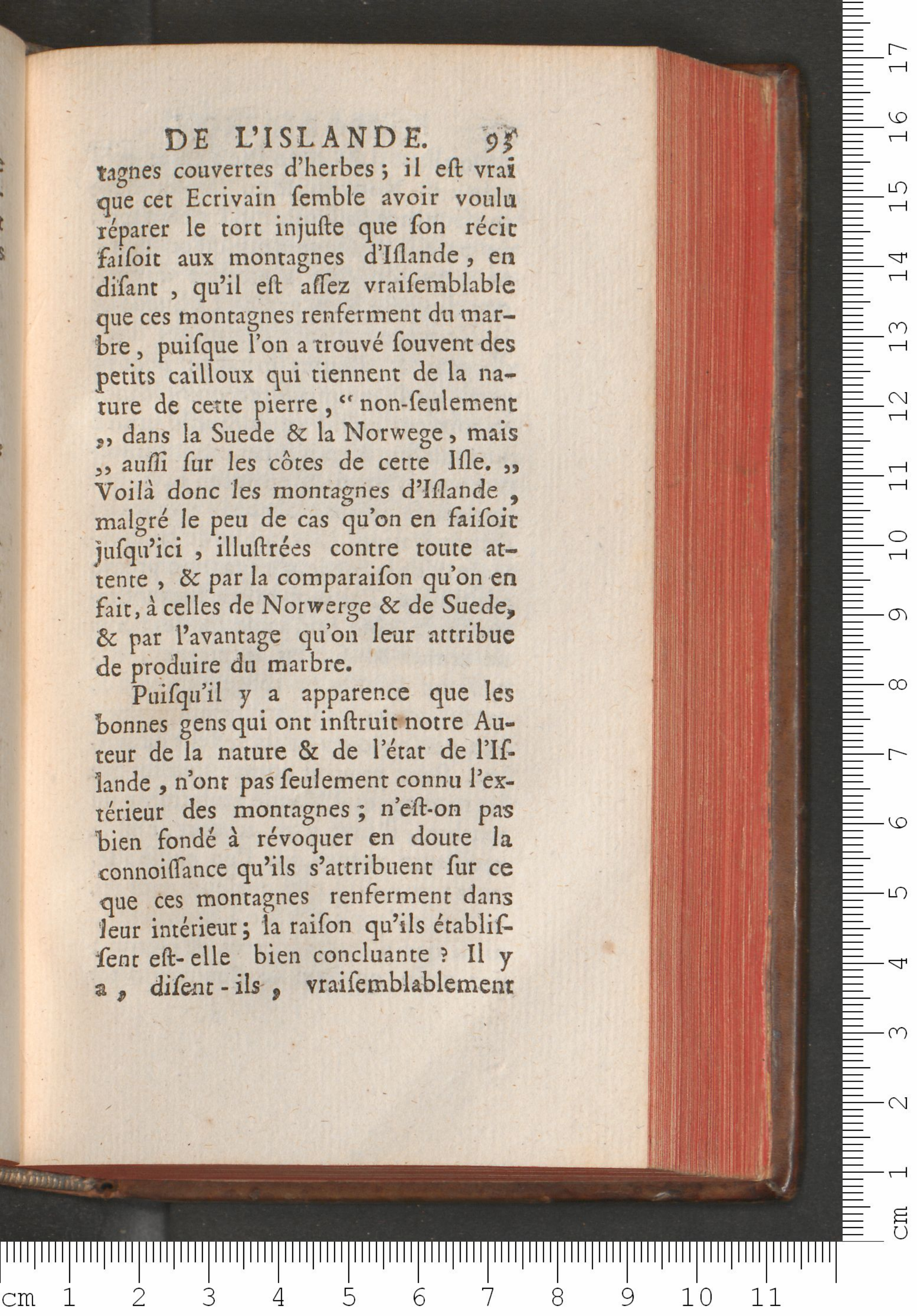
CHAPITRE XI.

Nature des montagnes où l'on conjecture qu'il ſe trouve du marbre.

Les montagnes, dit M. Anderſon, (*k*) ſont formées d'une eſpece de pierre crue & ſabloneuſe. J'ai déja tant parlé des montagnes d'Iſlande, que ce que j'en ai dit pourroit ſuffire : cependant me voilà encore une fois engagé dans cet article. Pour ne rien laiſſer à déſirer, je renverrai à ce que j'ai dit ci-devant ſur cet objet : on verra clairement que ce que notre Auteur a écrit au ſujet des montagnes, n'eſt pas généralement vrai, puiſqu'il ſe trouve beaucoup de bonnes mon-

---

(*k*) Page 32 de la traduction Françoiſe.

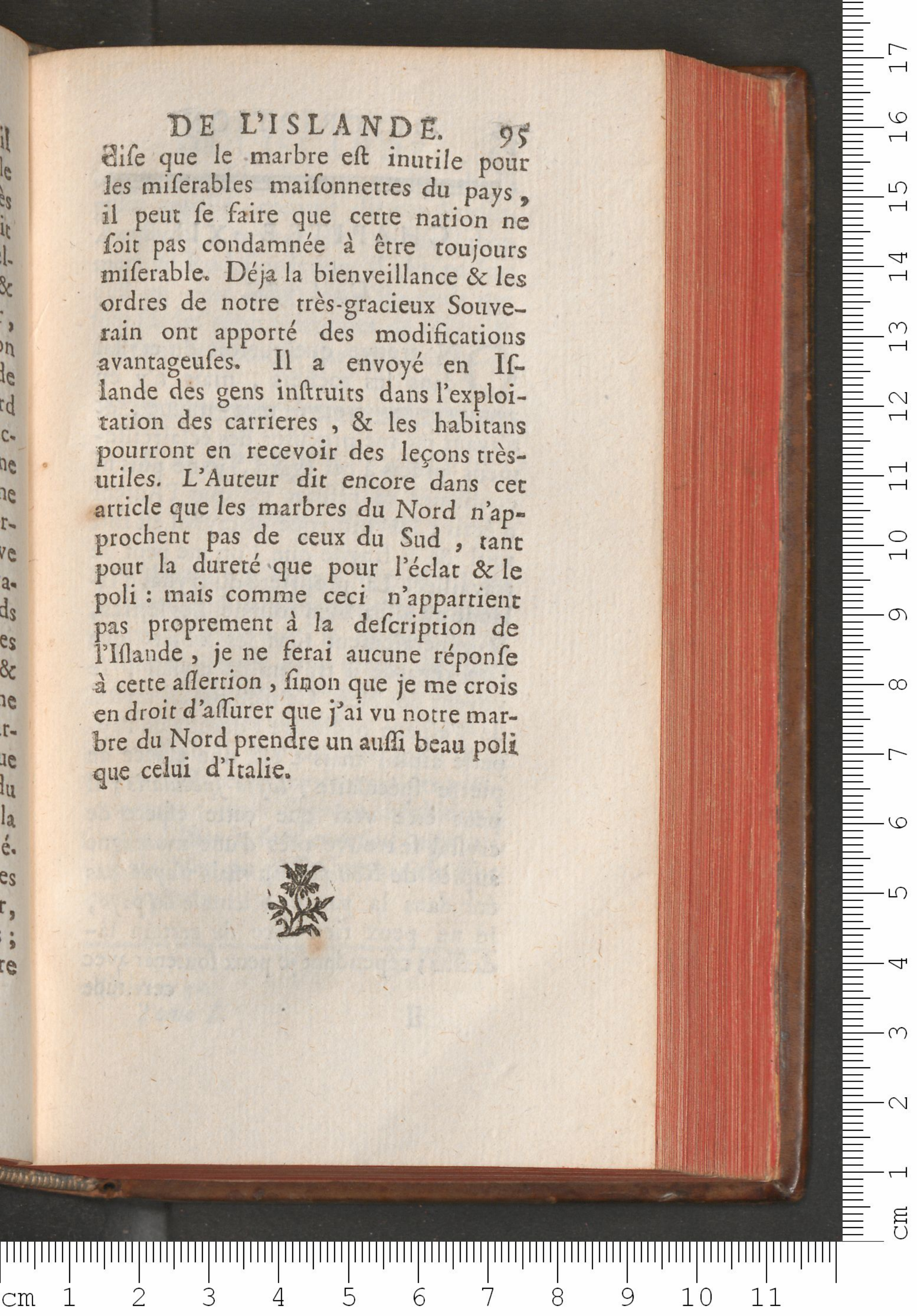


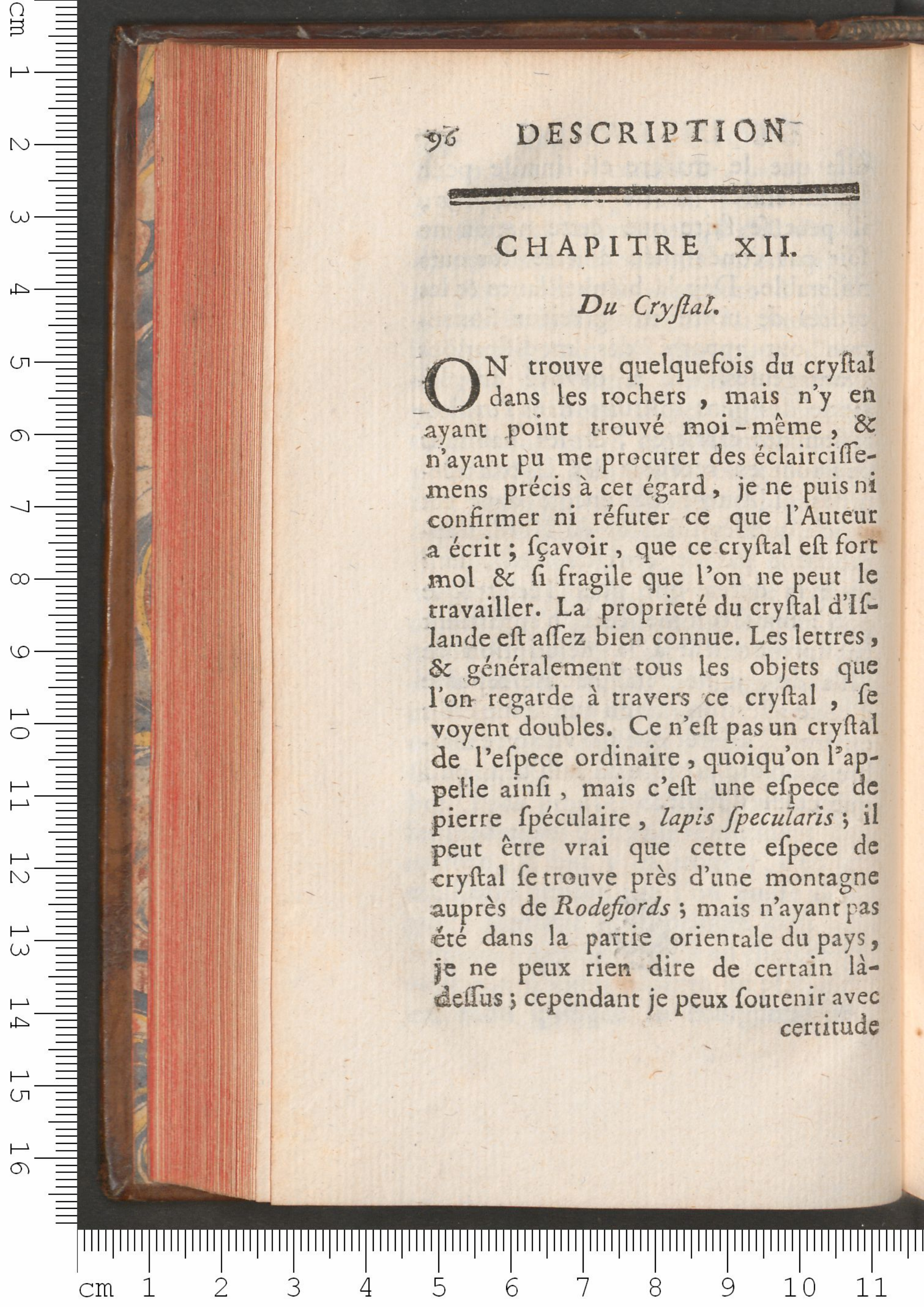
tagnes couvertes d'herbes ; il eſt vrai que cet Ecrivain ſemble avoir voulu réparer le tort injuſte que ſon récit faiſoit aux montagnes d'Iſlande, en diſant, qu'il eſt aſſez vraiſemblable que ces montagnes renferment du marbre, puiſque l'on a trouvé ſouvent des petits cailloux qui tiennent de la nature de cette pierre, " non-ſeulement „ dans la Suede & la Norwege, mais „ auſſi ſur les côtes de cette Iſle. „ Voilà donc les montagnes d'Iſlande, malgré le peu de cas qu'on en faiſoit juſqu'ici, illuſtrées contre toute attente, & par la comparaiſon qu'on en fait, à celles de Norwerge & de Suede, & par l'avantage qu'on leur attribue de produire du marbre.

Puiſqu'il y a apparence que les bonnes gens qui ont inſtruit notre Auteur de la nature & de l'état de l'Iſlande, n'ont pas ſeulement connu l'extérieur des montagnes ; n'eſt-on pas bien fondé à révoquer en doute la connoiſſance qu'ils s'attribuent ſur ce que ces montagnes renferment dans leur intérieur ; la raiſon qu'ils établiſſent eſt-elle bien concluante ? Il y a, diſent-ils, vraiſemblablement

du marbre dans cette Isle, parce qu'il y en a en Norwege & en Suede. Belle conséquence! assurément, si c'est d'après de pareils raisonnemens qu'on décrit un pays, on doit s'attendre à quelque chose de bien exact. La Suede & la Norwege ont aussi des mines d'or, d'argent & d'autres métaux : peut-on partir de-là pour assurer que l'Islande en contient aussi? cependant le hazard pourroit fort bien justifier cette conjecture; mais jamais & en aucun pays, une hypothése même probable n'a valu une démonstration. L'exemple de la Norwege & de la Suede n'est pas une preuve admissible. J'ai moi-même souvent ramassé de côté & d'autre sur les bords de la mer & sur les montagnes, des cailloux colorés en rouge, en verd & en différentes couleurs, mais je ne me suis pas apperçu qu'ils fussent de marbre. Pour prouver complettement que les montagnes d'Islande renferment du marbre, il faut y en trouver, c'est la meilleure preuve que l'on puisse alléguer; peut-être que quelques jours les habitans s'appliqueront à en chercher, ainsi que d'autres especes de pierres; car enfin quoique le Bourguemaître

dise que le marbre eſt inutile pour les miſerables maiſonnettes du pays, il peut ſe faire que cette nation ne ſoit pas condamnée à être toujours miſerable. Déja la bienveillance & les ordres de notre très-gracieux Souverain ont apporté des modifications avantageuſes. Il a envoyé en Iſlande des gens inſtruits dans l'exploitation des carrieres, & les habitans pourront en recevoir des leçons très-utiles. L'Auteur dit encore dans cet article que les marbres du Nord n'approchent pas de ceux du Sud, tant pour la dureté que pour l'éclat & le poli : mais comme ceci n'appartient pas proprement à la deſcription de l'Iſlande, je ne ferai aucune réponſe à cette aſſertion, ſinon que je me crois en droit d'aſſurer que j'ai vu notre marbre du Nord prendre un auſſi beau poli que celui d'Italie.

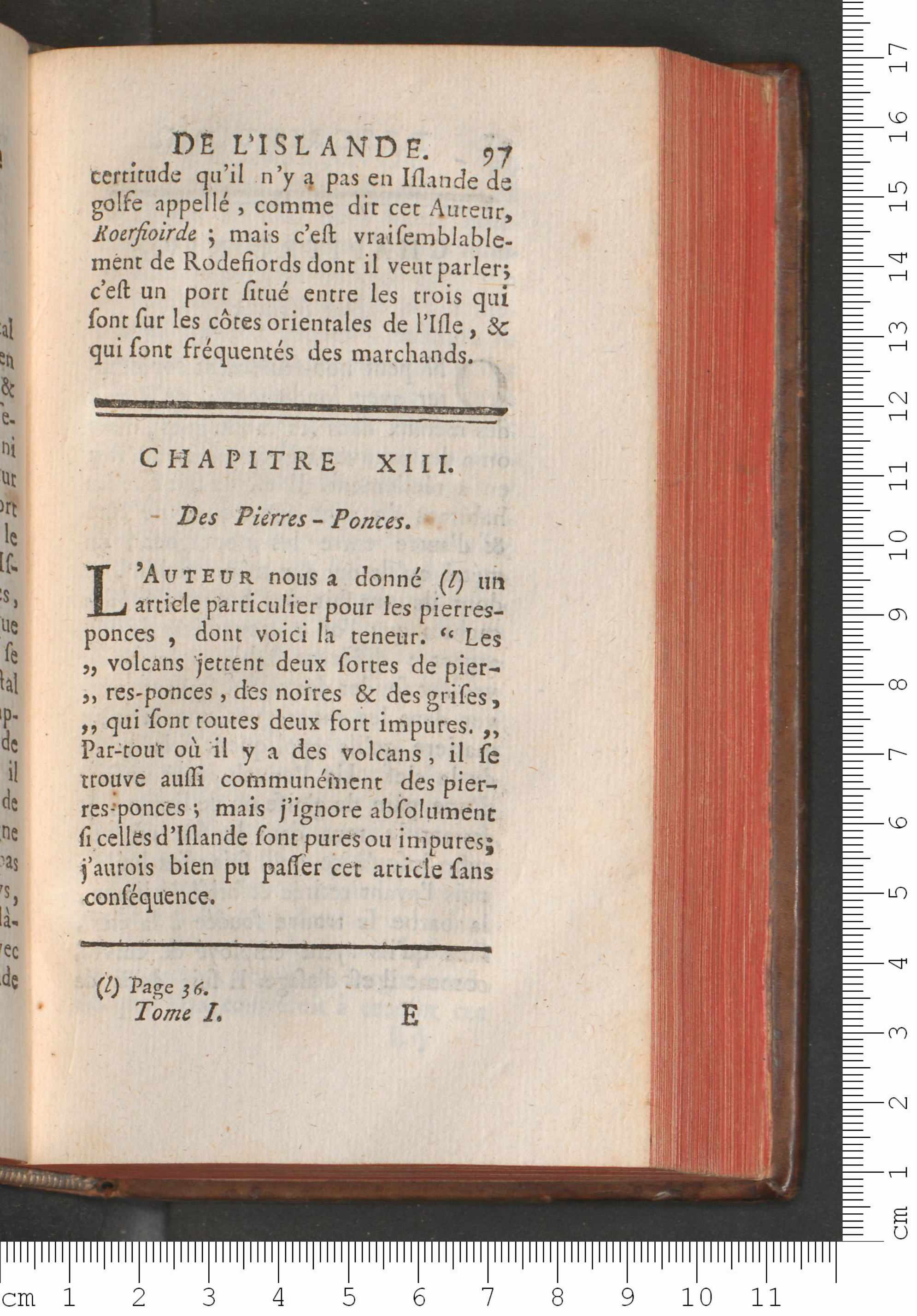




CHAPITRE XII.

Du Cryſtal.

ON trouve quelquefois du cryſtal dans les rochers, mais n'y en ayant point trouvé moi-même, & n'ayant pu me procurer des éclairciſſemens précis à cet égard, je ne puis ni confirmer ni réfuter ce que l'Auteur a écrit; ſçavoir, que ce cryſtal eſt fort mol & ſi fragile que l'on ne peut le travailler. La proprieté du cryſtal d'Iſlande eſt aſſez bien connue. Les lettres, & généralement tous les objets que l'on regarde à travers ce cryſtal, ſe voyent doubles. Ce n'eſt pas un cryſtal de l'eſpece ordinaire, quoiqu'on l'appelle ainſi, mais c'eſt une eſpece de pierre ſpéculaire, *lapis ſpecularis*; il peut être vrai que cette eſpece de cryſtal ſe trouve près d'une montagne auprès de *Rodefiords*; mais n'ayant pas été dans la partie orientale du pays, je ne peux rien dire de certain là-deſſus; cependant je peux ſoutenir avec certitude



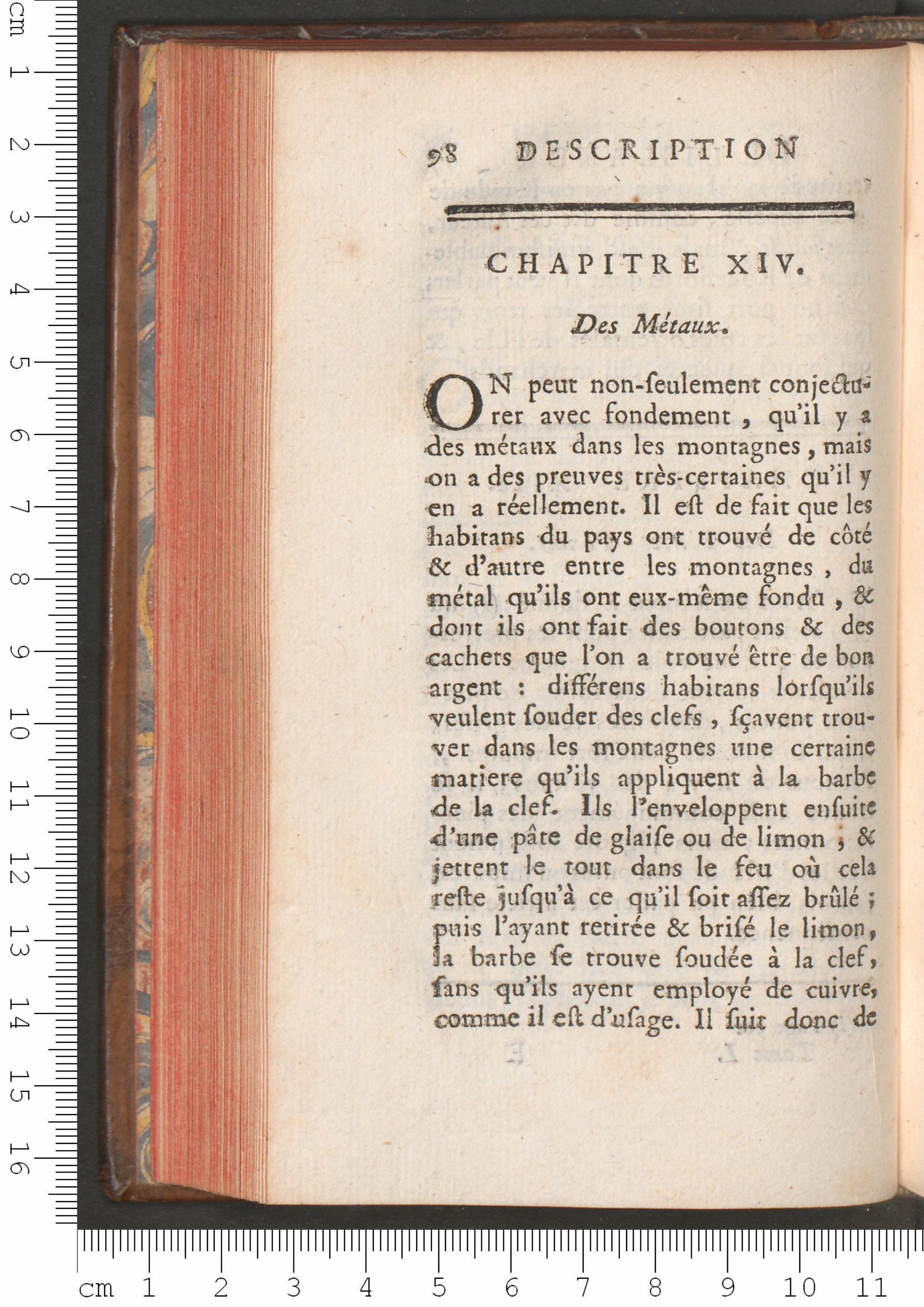
certitude qu'il n'y a pas en Islande de golfe appellé, comme dit cet Auteur, *Roerfioirde* ; mais c'est vraisemblablement de Rodefiords dont il veut parler; c'est un port situé entre les trois qui sont sur les côtes orientales de l'Isle, & qui sont fréquentés des marchands.

CHAPITRE XIII.

Des Pierres-Ponces.

L'AUTEUR nous a donné *(l)* un article particulier pour les pierres-ponces, dont voici la teneur. « Les „ volcans jettent deux sortes de pier- „ res-ponces, des noires & des grises, „ qui sont toutes deux fort impures. „ Par-tout où il y a des volcans, il se trouve aussi communément des pierres-ponces ; mais j'ignore absolument si celles d'Islande sont pures ou impures; j'aurois bien pu passer cet article sans conséquence.

(l) Page 36.



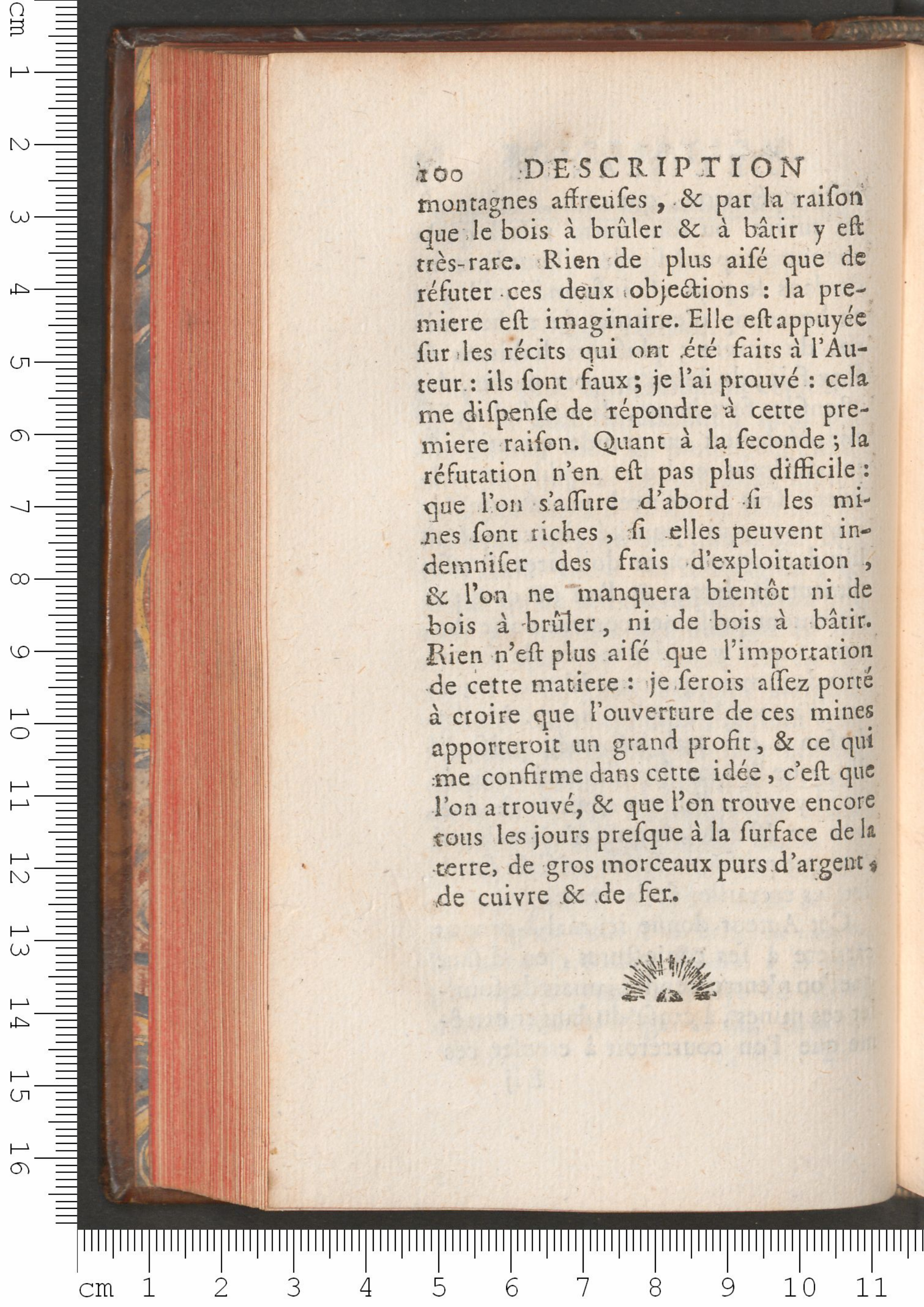
CHAPITRE XIV.

Des Métaux.

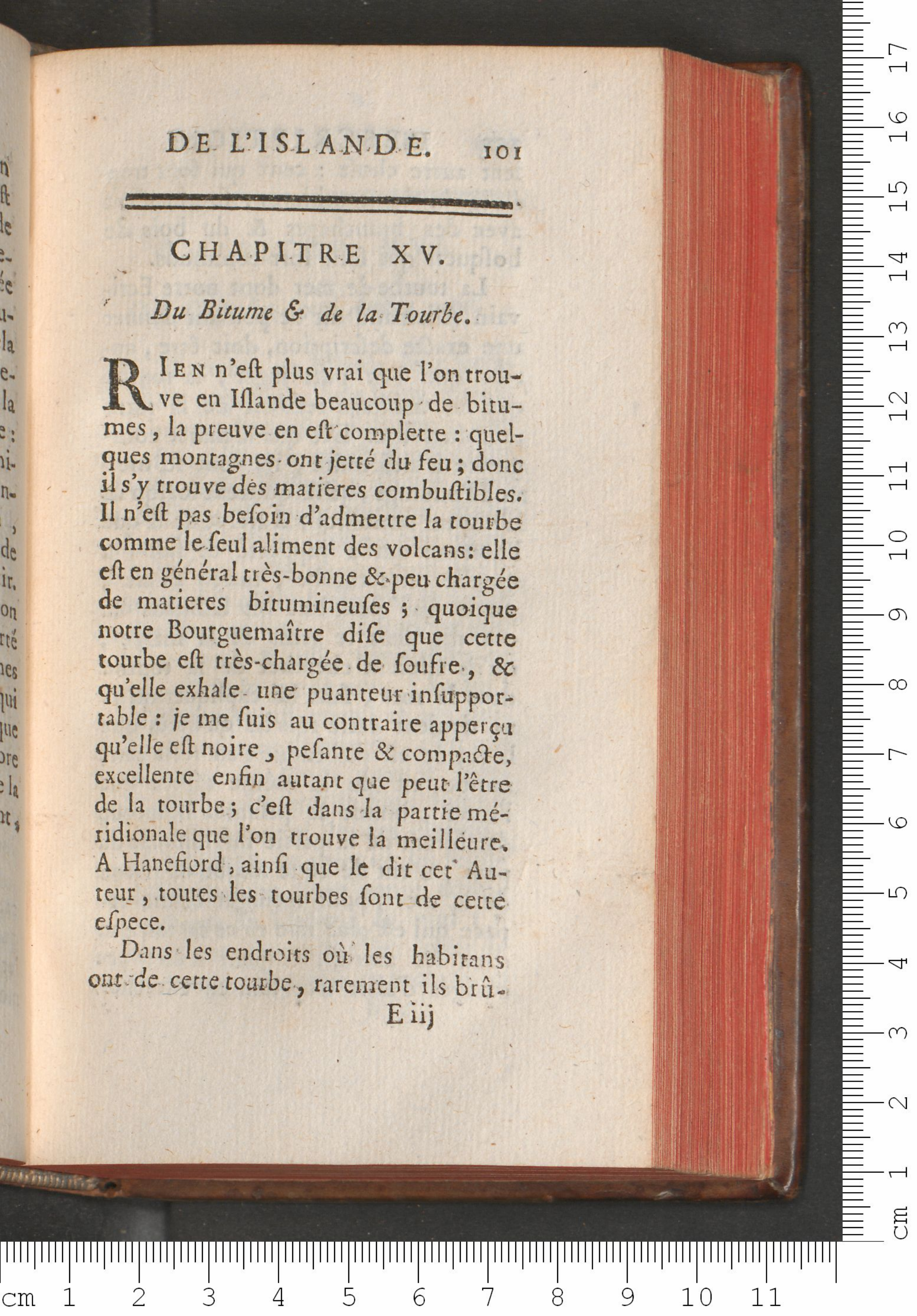
ON peut non-ſeulement conjecturer avec fondement, qu'il y a des métaux dans les montagnes, mais on a des preuves très-certaines qu'il y en a réellement. Il eſt de fait que les habitans du pays ont trouvé de côté & d'autre entre les montagnes, du métal qu'ils ont eux-même fondu, & dont ils ont fait des boutons & des cachets que l'on a trouvé être de bon argent : différens habitans lorſqu'ils veulent ſouder des clefs, ſçavent trouver dans les montagnes une certaine matiere qu'ils appliquent à la barbe de la clef. Ils l'enveloppent enſuite d'une pâte de glaiſe ou de limon, & jettent le tout dans le feu où cela reſte juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez brûlé ; puis l'ayant retirée & briſé le limon, la barbe ſe trouve ſoudée à la clef, ſans qu'ils ayent employé de cuivre, comme il eſt d'uſage. Il ſuit donc de

cette opération, que cette matiere est du cuivre ou tout autre métal quelconque propre à souder. Tout le monde dans le pays est informé qu'il y a en beaucoup d'endroits de riches mines de cuivre ; plusieurs habitans se sont fait, de leurs propres mains, des ustensiles fort bons, d'un métal qu'ils ont découvert en grande quantité & en différens endroits, qu'ils recueilloient sans peine : cela prouve qu'il y a une grande quantité de ce métal. L'induction qu'on en doit tirer est assurément évidente, & l'on ne doit pas seulement présumer comme notre Auteur, qu'il y a des mines de fer en Islande ; mais que cette Isle en renferme d'autres bien plus riches. M. Anderson a été mal informé, puisqu'il dit, que l'on ne sçavoit pas si outre le fer il y avoit d'autres especes de métaux en Islande, & qu'il n'a jamais oui dire que personne se fut avisé de fouiller les entrailles de la terre.

Cet Auteur donne ici mal-à-propos carriere à ses conjectures, en disant qne l'on n'entreprendra jamais de fouiller ces mines, à cause du danger extrême que l'on courreroit à creuser ces



montagnes affreuſes, & par la raiſon que le bois à brûler & à bâtir y eſt très-rare. Rien de plus aiſé que de réfuter ces deux objections : la premiere eſt imaginaire. Elle eſt appuyée ſur les récits qui ont été faits à l'Auteur : ils ſont faux ; je l'ai prouvé : cela me diſpenſe de répondre à cette premiere raiſon. Quant à la ſeconde ; la réfutation n'en eſt pas plus difficile : que l'on s'aſſure d'abord ſi les mines ſont riches, ſi elles peuvent indemniſer des frais d'exploitation, & l'on ne manquera bientôt ni de bois à brûler, ni de bois à bâtir. Rien n'eſt plus aiſé que l'importation de cette matiere : je ſerois aſſez porté à croire que l'ouverture de ces mines apporteroit un grand profit, & ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt que l'on a trouvé, & que l'on trouve encore tous les jours preſque à la ſurface de la terre, de gros morceaux purs d'argent, de cuivre & de fer.

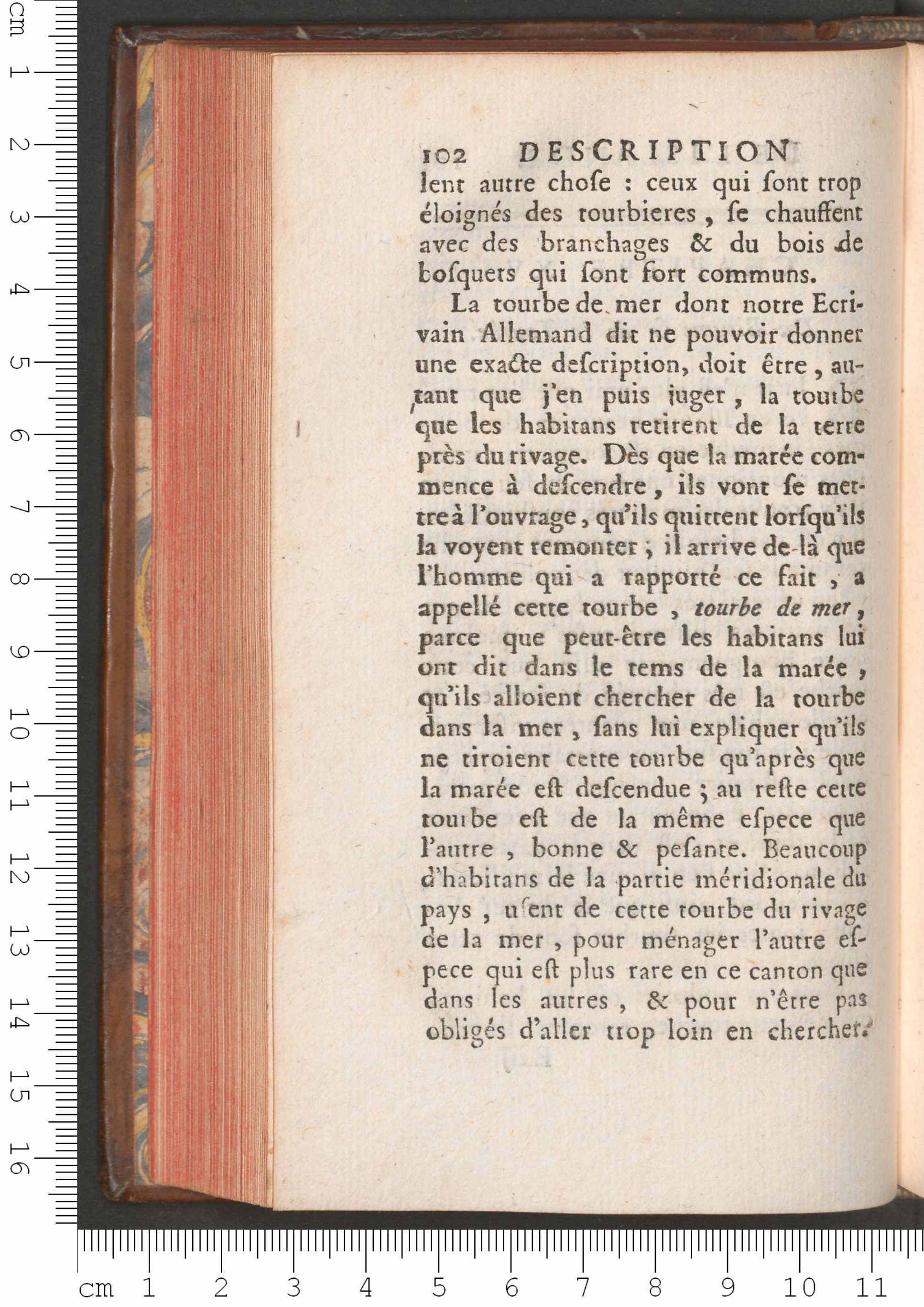


CHAPITRE XV.

Du Bitume & de la Tourbe.

RIEN n'eſt plus vrai que l'on trouve en Iſlande beaucoup de bitumes, la preuve en eſt complette : quelques montagnes ont jetté du feu; donc il s'y trouve des matieres combuſtibles. Il n'eſt pas beſoin d'admettre la tourbe comme le ſeul aliment des volcans: elle eſt en général très-bonne & peu chargée de matieres bitumineuſes ; quoique notre Bourguemaître diſe que cette tourbe eſt très-chargée de ſoufre, & qu'elle exhale une puanteur inſupportable : je me ſuis au contraire apperçu qu'elle eſt noire, peſante & compacte, excellente enfin autant que peut l'être de la tourbe; c'eſt dans la partie méridionale que l'on trouve la meilleure. A Hanefiord, ainſi que le dit cet Auteur, toutes les tourbes ſont de cette eſpece.

Dans les endroits où les habitans ont de cette tourbe, rarement ils brû-



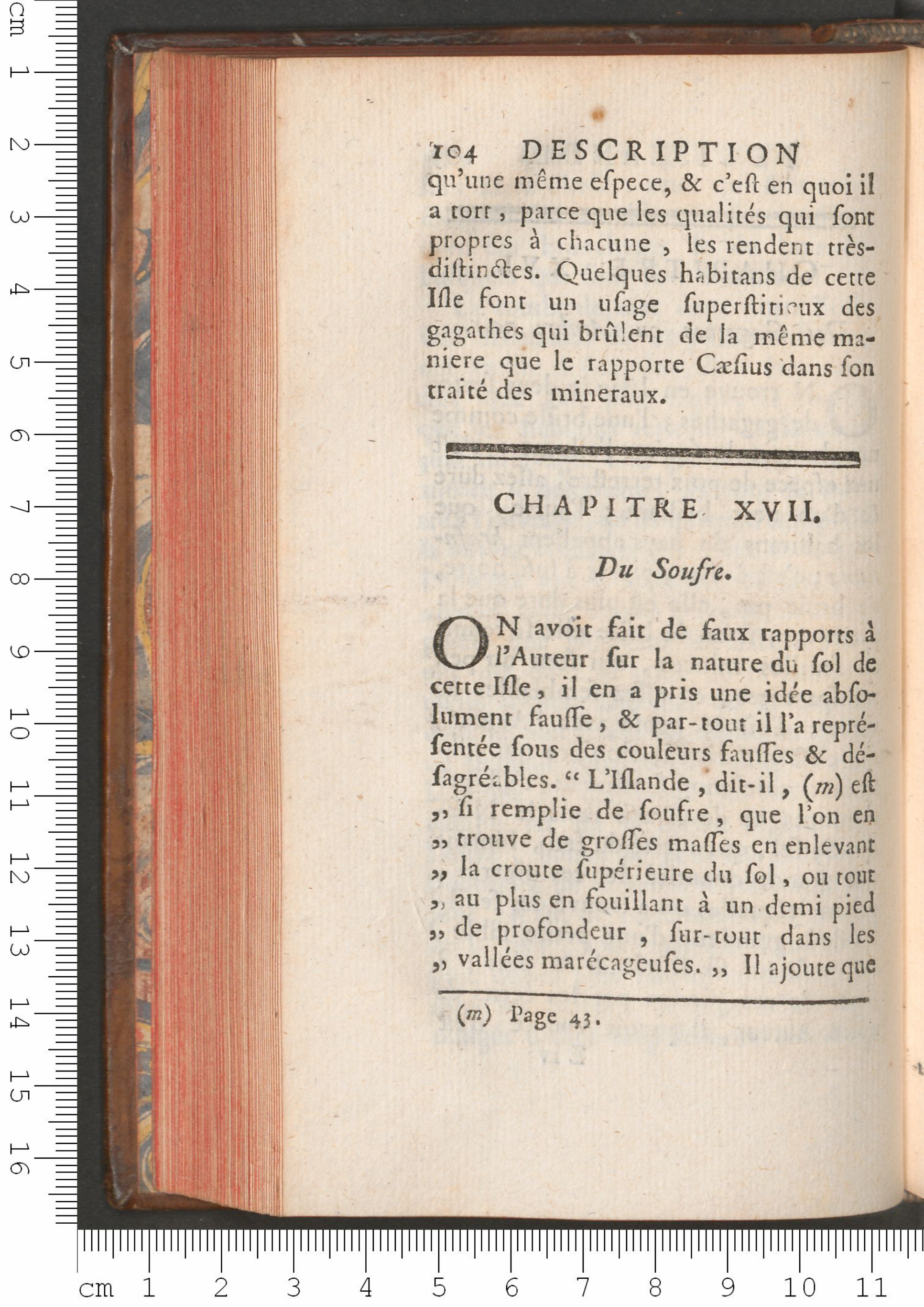
lent autre chose : ceux qui sont trop éloignés des tourbieres, se chauffent avec des branchages & du bois de bosquets qui sont fort communs.

La tourbe de mer dont notre Ecrivain Allemand dit ne pouvoir donner une exacte description, doit être, autant que j'en puis juger, la tourbe que les habitans retirent de la terre près du rivage. Dès que la marée commence à descendre, ils vont se mettre à l'ouvrage, qu'ils quittent lorsqu'ils la voyent remonter ; il arrive de-là que l'homme qui a rapporté ce fait, a appellé cette tourbe, *tourbe de mer*, parce que peut-être les habitans lui ont dit dans le tems de la marée, qu'ils alloient chercher de la tourbe dans la mer, sans lui expliquer qu'ils ne tiroient cette tourbe qu'après que la marée est descendue ; au reste cette tourbe est de la même espece que l'autre, bonne & pesante. Beaucoup d'habitans de la partie méridionale du pays, usent de cette tourbe du rivage de la mer, pour ménager l'autre espece qui est plus rare en ce canton que dans les autres, & pour n'être pas obligés d'aller trop loin en chercher.

CHAPITRE XVI.

Des Gagathes ou Ambre noir.

ON trouve en Islande deux sortes de gagathes ; l'une brûle comme une bougie lorsqu'on l'allume : c'est une espece de poix terrestre, assez dure & d'un noir brillant ; l'autre, que les habitans du pays appellent *hrafn-tinna* ; c'est-à-dire, pierre à fusil noire, ne brûle pas, elle est plus dure que la premiere ; si on la brise elle se réduit en feuilles minces, qui sont un peu transparentes, & assez semblables au verre ; d'où je pense avec l'Auteur, que c'est une vitrification ; ce qui confirme encore mon sentiment, c'est que la montagne de *Krafle* dans le Norder-Syssel, qui a jetté du feu, fournit une grande quantité de ces pierres, parmi lesquelles on a trouvé des feuilles de la grandeur d'une petite table, qui pesoient six lispfund & plus : à juger de ces pierres par les écrits de notre Auteur, il paroît que ce n'est



qu'une même espece, & c'est en quoi il a tort, parce que les qualités qui sont propres à chacune, les rendent très-distinctes. Quelques habitans de cette Isle font un usage superstitieux des gagathes qui brûlent de la même maniere que le rapporte Cæsius dans son traité des mineraux.

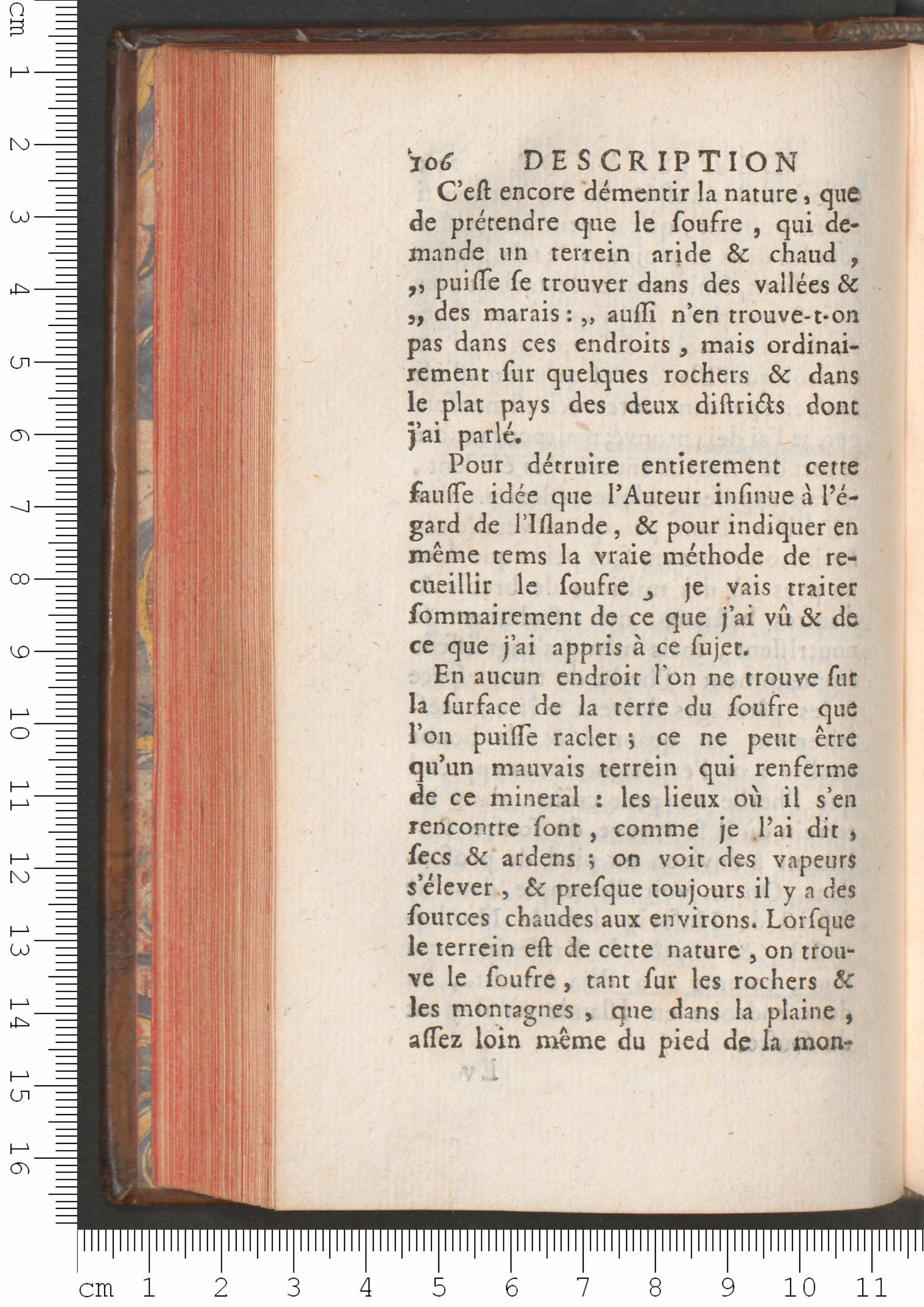
CHAPITRE XVII.

Du Soufre.

On avoit fait de faux rapports à l'Auteur sur la nature du sol de cette Isle, il en a pris une idée absolument fausse, & par-tout il l'a représentée sous des couleurs fausses & désagréables. " L'Islande, dit-il, (*m*) est „ si remplie de soufre, que l'on en „ trouve de grosses masses en enlevant „ la croute supérieure du sol, ou tout „ au plus en fouillant à un demi pied „ de profondeur, sur-tout dans les „ vallées marécageuses. „ Il ajoute que

(*m*) Page 43.

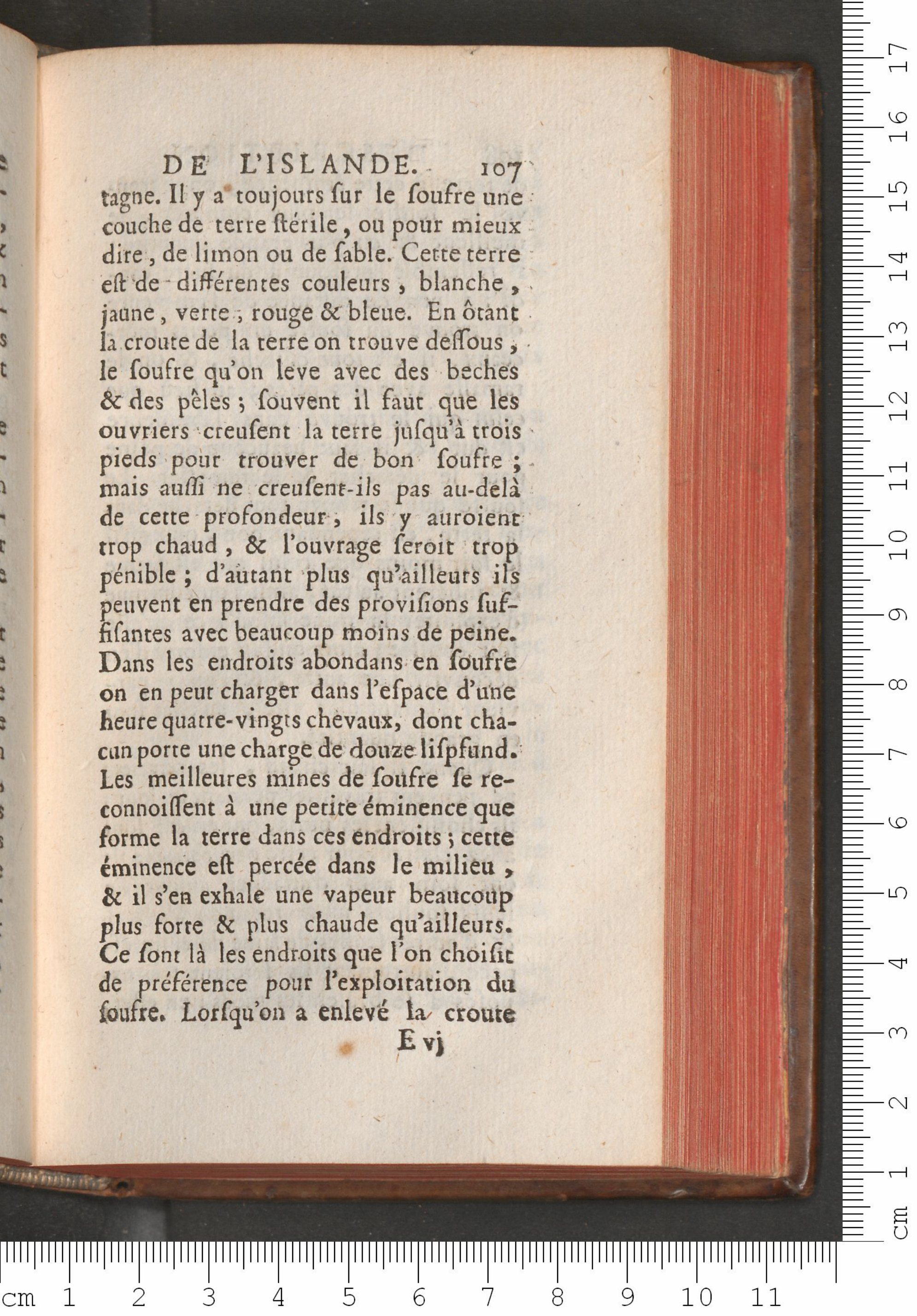
ce mineral tranſpire ſur les rochers ſi abondamment, qu'on peut en amaſſer tous les deux ou trois ans de très-groſſes proviſions, ſeulement en lesraclant avec un inſtrument de fer propre à cet uſage. Après une pareille deſcription, qui ne croiroitque l'Iſlanden'eſt qu'unemaſſede ſoufre:cependanttoutce récit eſtmenſonger, je l'ai déja prouvé; maispour rendre le tort de l'Auteur encore plus évident, je vais expoſer quelques réflexions plus détaillées. Pour peu qu'on veuille réflechir, on concevra ſans peine que dans un pays où des millions de brebis & d'autres beſtiaux, non-ſeulement ſe nourriſſent, mais même s'engraiſſent étonnamment, l'herbe de toute eſpece & les pâturages doivent y être néceſſairement en quantité & de bonne qualité : or l'expérience nous apprend que l'herbe ne peut croître dans un terrein où il ſe trouve du ſoufre ſeulement à environ un pied de profondeur. On en voit l'exemple dans le diſtrict de Huſevig dans le Norder-Syſſel, & auprès de Kruſevig, qui ſont, comme il a déja été dit, les deux endroits en Iſlande où il y ait du ſoufre.



C'eſt encore démentir la nature, que de prétendre que le ſoufre, qui demande un terrein aride & chaud, „ puiſſe ſe trouver dans des vallées & „ des marais: „ auſſi n'en trouve-t-on pas dans ces endroits, mais ordinairement ſur quelques rochers & dans le plat pays des deux diſtricts dont j'ai parlé.

Pour détruire entierement cette fauſſe idée que l'Auteur inſinue à l'égard de l'Iſlande, & pour indiquer en même tems la vraie méthode de recueillir le ſoufre, je vais traiter ſommairement de ce que j'ai vû & de ce que j'ai appris à ce ſujet.

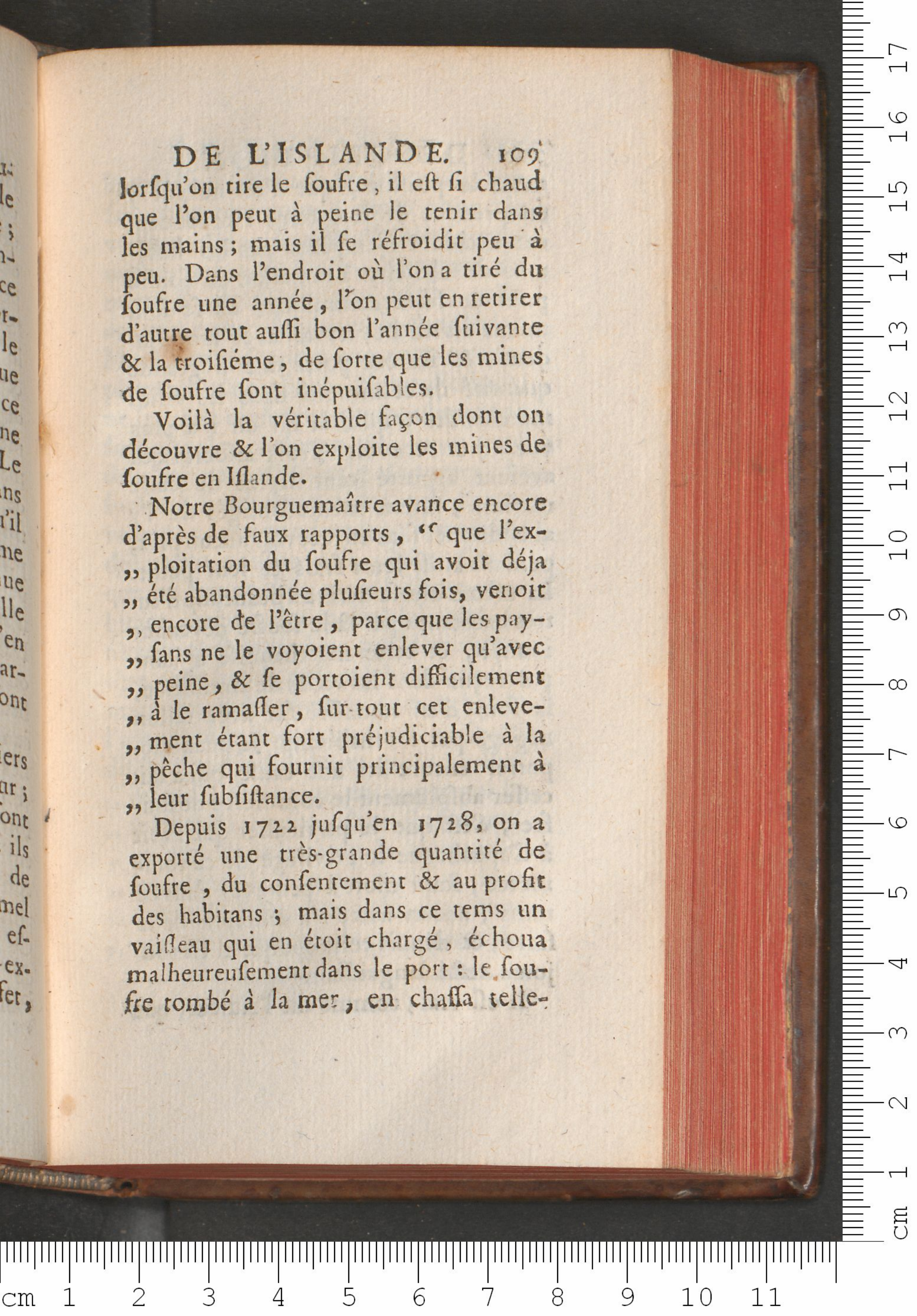
En aucun endroit l'on ne trouve ſur la ſurface de la terre du ſoufre que l'on puiſſe racler; ce ne peut être qu'un mauvais terrein qui renferme de ce mineral: les lieux où il s'en rencontre ſont, comme je l'ai dit, ſecs & ardens; on voit des vapeurs s'élever, & preſque toujours il y a des ſources chaudes aux environs. Lorſque le terrein eſt de cette nature, on trouve le ſoufre, tant ſur les rochers & les montagnes, que dans la plaine, aſſez loin même du pied de la mon-



tagne. Il y a toujours ſur le ſoufre une couche de terre ſtérile, ou pour mieux dire, de limon ou de ſable. Cette terre eſt de différentes couleurs, blanche, jaune, verte, rouge & bleue. En ôtant la croute de la terre on trouve deſſous, le ſoufre qu'on leve avec des beches & des pêles; ſouvent il faut que les ouvriers creuſent la terre juſqu'à trois pieds pour trouver de bon ſoufre; mais auſſi ne creuſent-ils pas au-delà de cette profondeur, ils y auroient trop chaud, & l'ouvrage ſeroit trop pénible; d'autant plus qu'ailleurs ils peuvent en prendre des proviſions ſuffiſantes avec beaucoup moins de peine. Dans les endroits abondans en ſoufre on en peut charger dans l'eſpace d'une heure quatre-vingts chevaux, dont chacun porte une charge de douze liſpfund. Les meilleures mines de ſoufre ſe reconnoiſſent à une petite éminence que forme la terre dans ces endroits; cette éminence eſt percée dans le milieu, & il s'en exhale une vapeur beaucoup plus forte & plus chaude qu'ailleurs. Ce ſont là les endroits que l'on choiſit de préférence pour l'exploitation du ſoufre. Lorſqu'on a enlevé la croute

de terre à cette éminence, on y trouve le ſoufre le plus compact, le meilleur & en plus grande quantité; il reſſemble preſque à du ſucre candi : à peu de diſtance de l'éminence on trouve du ſoufre en petits morceaux, il eſt tout détaché, & on le ramaſſe avec des pêles; au lieu que celui qui ſe trouve dans l'éminence eſt dur, & il faut beaucoup de peine pour le détacher & le ramaſſer. Le ſoufre qui ſe trouve tout détaché dans la terre, eſt cependant bon, quoiqu'il le ſoit moins que celui qui eſt ferme & inhérent au tuf; ainſi l'on continue d'exploiter la mine juſqu'à ce qu'elle ſoit épuiſée; alors on fait enſorte d'en découvrir une autre, & l'on y parvient d'autant plus vîte, qu'elles ſont en grande quantité.

Quand il fait chaud, les ouvriers ne peuvent travailler pendant le jour; ils choiſiſſent les nuits, qui en été ſont aſſez claires pour cette occupation : ils ont ſoin auſſi d'attacher autour de leurs ſouliers un morceau de Wadmel & d'autres étoffes de laine de cette eſpece, autrement ils ſeroient très-expoſés à ſe brûler les pieds : en effet,



lorsqu'on tire le soufre, il est si chaud que l'on peut à peine le tenir dans les mains; mais il se réfroidit peu à peu. Dans l'endroit où l'on a tiré du soufre une année, l'on peut en retirer d'autre tout aussi bon l'année suivante & la troisiéme, de sorte que les mines de soufre sont inépuisables.

Voilà la véritable façon dont on découvre & l'on exploite les mines de soufre en Islande.

Notre Bourguemaître avance encore d'après de faux rapports, "que l'exploitation du soufre qui avoit déja
" été abandonnée plusieurs fois, venoit
" encore de l'être, parce que les pay-
" sans ne le voyoient enlever qu'avec
" peine, & se portoient difficilement
" à le ramasser, sur-tout cet enleve-
" ment étant fort préjudiciable à la
" pêche qui fournit principalement à
" leur subsistance.

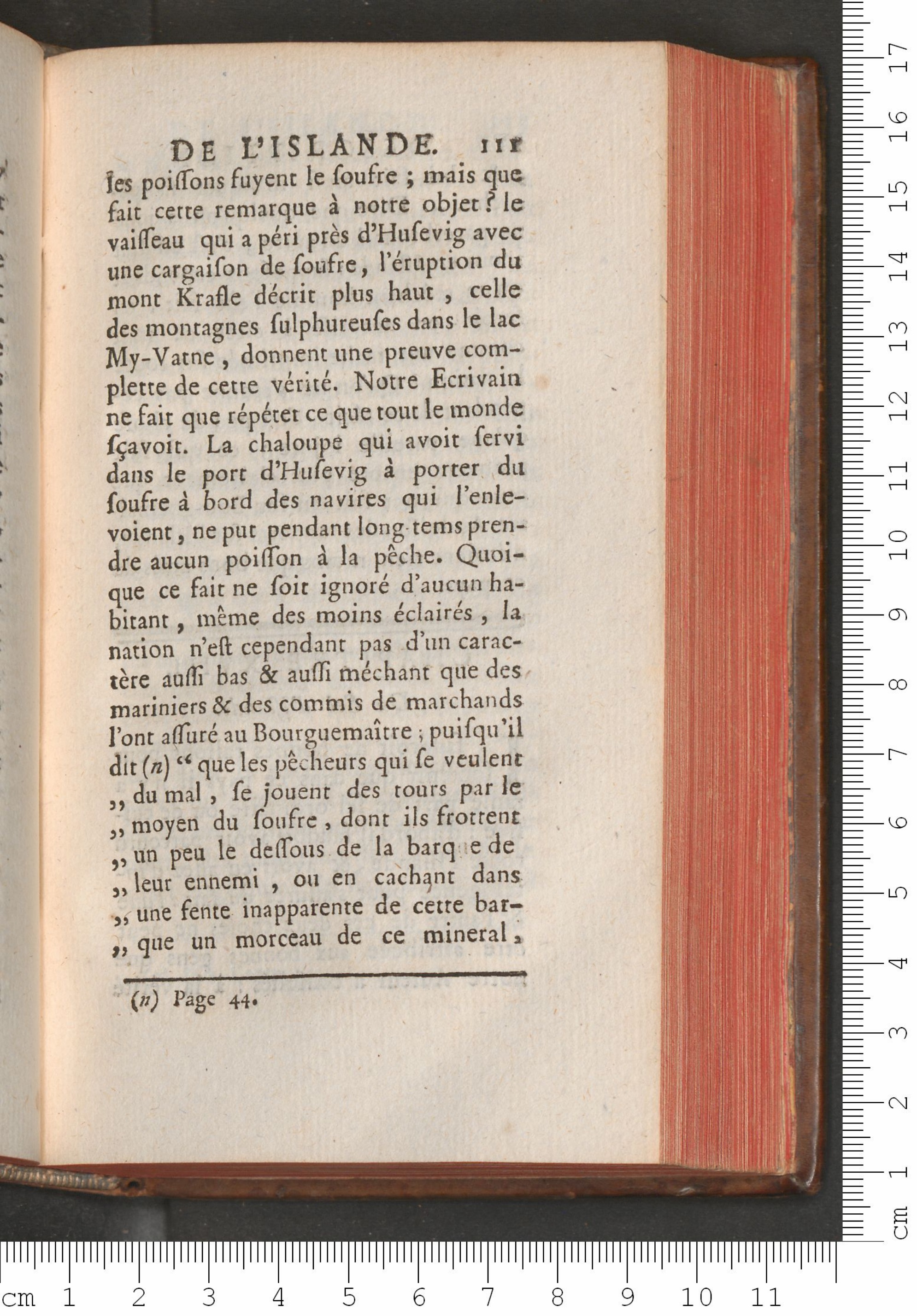
Depuis 1722 jusqu'en 1728, on a exporté une très-grande quantité de soufre, du consentement & au profit des habitans; mais dans ce tems un vaisseau qui en étoit chargé, échoua malheureusement dans le port: le soufre tombé à la mer, en chassa telle-

ment le poiſſon, que l'on ne pût y en prendre de long tems : cependant cet accident n'empêcha pas les habitans de chercher à ramaſſer du ſoufre pour en faire commerce ; ils ſe ſont même livrés à ce travail avec tant d'ardeur, & ils ont porté une ſi grande quantité de ce mineral dans les villes marchandes, qu'à la fin on n'a plus voulu y en recevoir. Trois aſſociés qui avoient apporté cent livres de cette matiere, furent même obligés de l'y abandonner ſans en recevoir aucun prix, perdant ainſi leurs frais & leur peine. La même choſe arriva à beaucoup d'autres habitans : par-là le ſoufre devenant inutile, & cette marchandiſe n'étant pas reçue dans les villes de commerce, le ſoin d'en ramaſſer fut avec raiſon négligé par les habitans. Je peux rapporter encore ici une cauſe qui a fait ceſſer abſolument le commerce de ſoufre, c'eſt que le particulier qui avoit à Copenhague le privilége de ce commerce, étant mort à peu près dans ce tems, aucun autre n'a entrepris de le faire, & depuis cette époque il eſt toujours reſté languiſſant.

Il eſt vrai, comme dit l'Auteur, que

les poiſſons fuyent le ſoufre ; mais que fait cette remarque à notre objet ? le vaiſſeau qui a péri près d'Huſevig avec une cargaiſon de ſoufre, l'éruption du mont Krafle décrit plus haut, celle des montagnes ſulphureuſes dans le lac My-Vatne, donnent une preuve complette de cette vérité. Notre Ecrivain ne fait que répéter ce que tout le monde ſçavoit. La chaloupe qui avoit ſervi dans le port d'Huſevig à porter du ſoufre à bord des navires qui l'enlevoient, ne put pendant long-tems prendre aucun poiſſon à la pêche. Quoique ce fait ne ſoit ignoré d'aucun habitant, même des moins éclairés, la nation n'eſt cependant pas d'un caractère auſſi bas & auſſi méchant que des mariniers & des commis de marchands l'ont aſſuré au Bourguemaître ; puiſqu'il dit (*n*) " que les pêcheurs qui ſe veulent „ du mal, ſe jouent des tours par le „ moyen du ſoufre, dont ils frottent „ un peu le deſſous de la barque de „ leur ennemi, ou en cachant dans „ une fente inapparente de cette bar- „ que un morceau de ce mineral,

(*n*) Page 44.

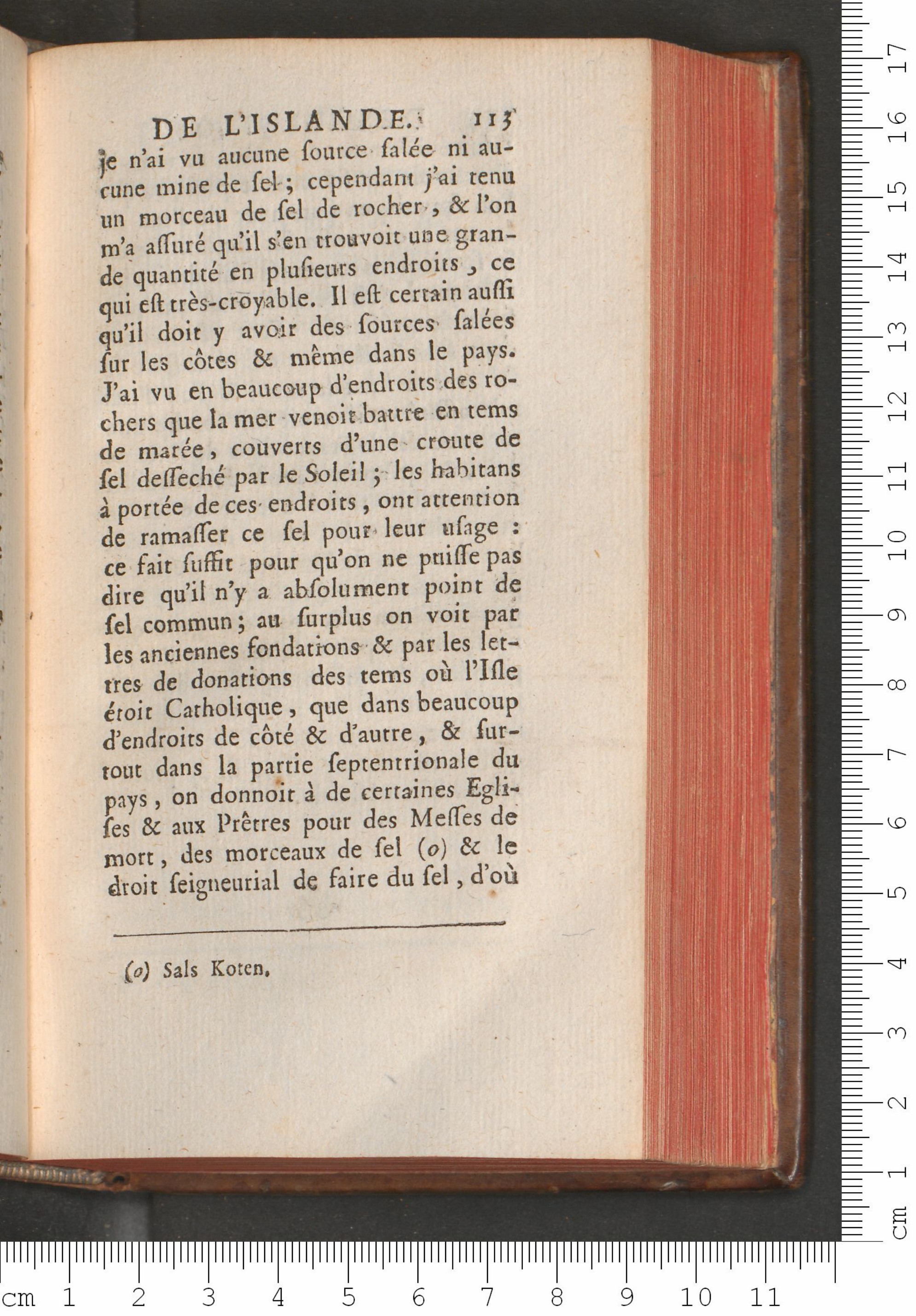


„ & lui fait ainsi manquer sa pê-
„ che. „ Dire que quelqu'un a joué un pareil tour à un autre, c'est un fait inoui en Islande : supposons cependant qu'un méchant homme l'eût fait, en seroit-on autorisé à citer ce trait comme une tache imprimée sur toute la nation ? Qu'on ne s'étonne pas cependant de ce récit, c'est peu de chose qu'une pareille injure ; ce qui suit prouvera encore plus clairement que ceux qui ont fait au feu Bourguemaître Anderson des rapports sur l'Islande, n'étoient rien moins que bons amis de ce pays.

CHAPITRE XVIII.

Du Sel d'Islande.

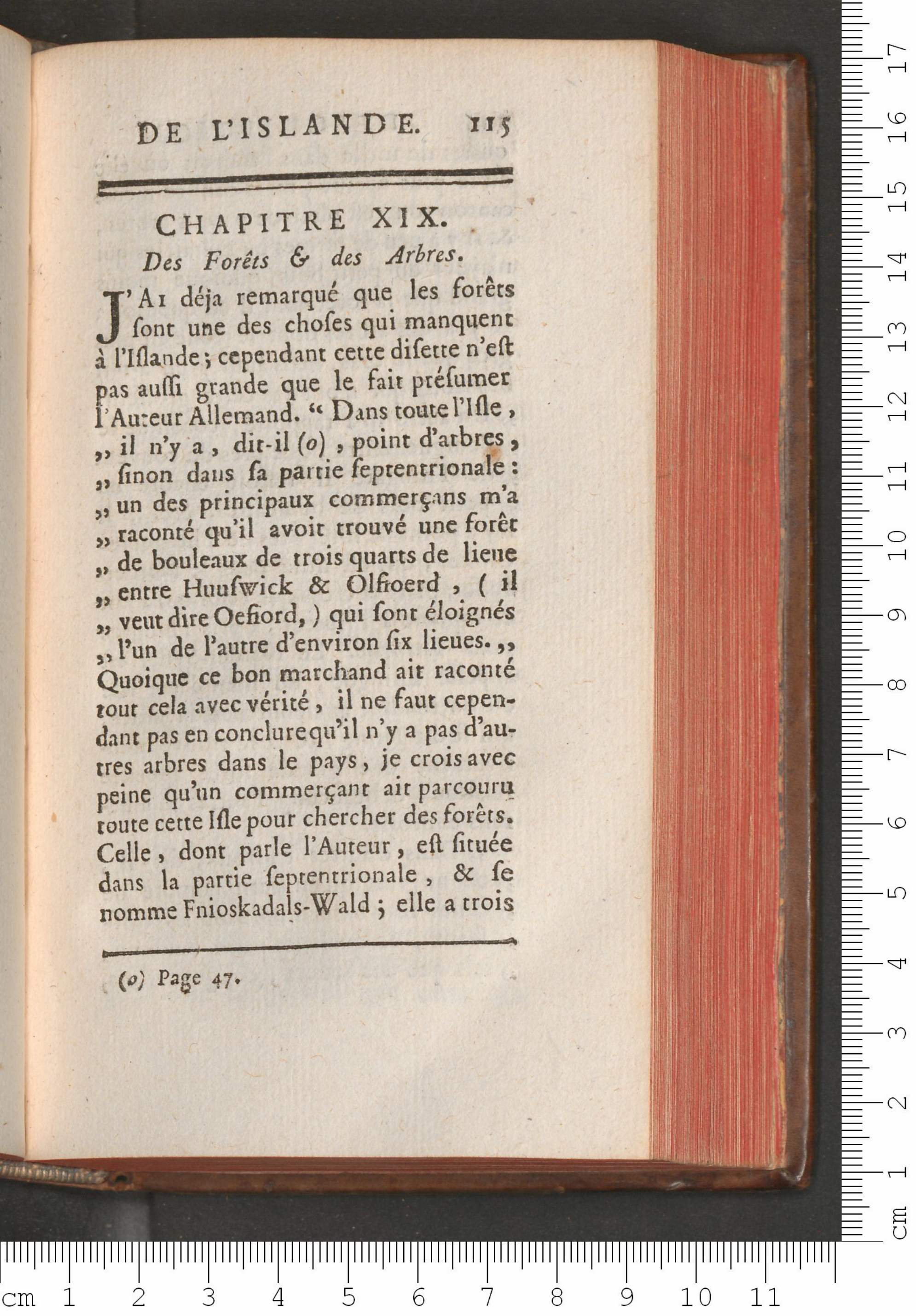
Il faudroit de bonnes raisons pour soutenir que dans ce pays il n'y a nulle part de sel ordinaire ou de cuisine : d'abord il faudoit avoir parcouru toute l'Islande, & avoir eu assez d'intelligence pour s'assurer du fait : l'une & l'autre de ces deux choses ne peut être attribuée aux bonnes gens que notre Auteur a consultés : à la vérité



je n'ai vu aucune ſource ſalée ni aucune mine de ſel; cependant j'ai tenu un morceau de ſel de rocher, & l'on m'a aſſuré qu'il s'en trouvoit une grande quantité en pluſieurs endroits, ce qui eſt très-croyable. Il eſt certain auſſi qu'il doit y avoir des ſources ſalées ſur les côtes & même dans le pays. J'ai vu en beaucoup d'endroits des rochers que la mer venoit battre en tems de marée, couverts d'une croute de ſel deſſeché par le Soleil; les habitans à portée de ces endroits, ont attention de ramaſſer ce ſel pour leur uſage: ce fait ſuffit pour qu'on ne puiſſe pas dire qu'il n'y a abſolument point de ſel commun; au ſurplus on voit par les anciennes fondations & par les lettres de donations des tems où l'Iſle étoit Catholique, que dans beaucoup d'endroits de côté & d'autre, & ſurtout dans la partie ſeptentrionale du pays, on donnoit à de certaines Egliſes & aux Prêtres pour des Meſſes de mort, des morceaux de ſel (*o*) & le droit ſeigneurial de faire du ſel, d'où

(*o*) Sals Koten.

il suit évidemment que dans ce tems-là il y avoit du sel dans le pays, ou que l'on sçavoit en faire avec de l'eau de la mer : car enfin les Ecclésiastiques se seroient-ils contentés d'un droit chimérique ? c'est cè qu'il n'est pas possible de présumer. Tout récemment deux sous-Baillifs ont essayé de faire du sel avec de l'eau de mer, & l'un d'eux m'a assûré qu'il avoit fait fondre une tonne de sel de France dans de l'eau de mer, & qu'après l'avoir fait bouillir il en avoit retiré une tonne & un quart de beau Sel blanc & fin, aussi bon que celui de Lunebourg. Cette expérience fut faite (rudi minerva) sans grande façon, & par des gens qui ne sçavoient point la maniere de s'y prendre, & qui manquoient des ustenciles nécessaires pour cette opération. Il me paroît donc aisé de conclure qu'il n'est pas impossible de se procurer du sel en Islande.



CHAPITRE XIX.

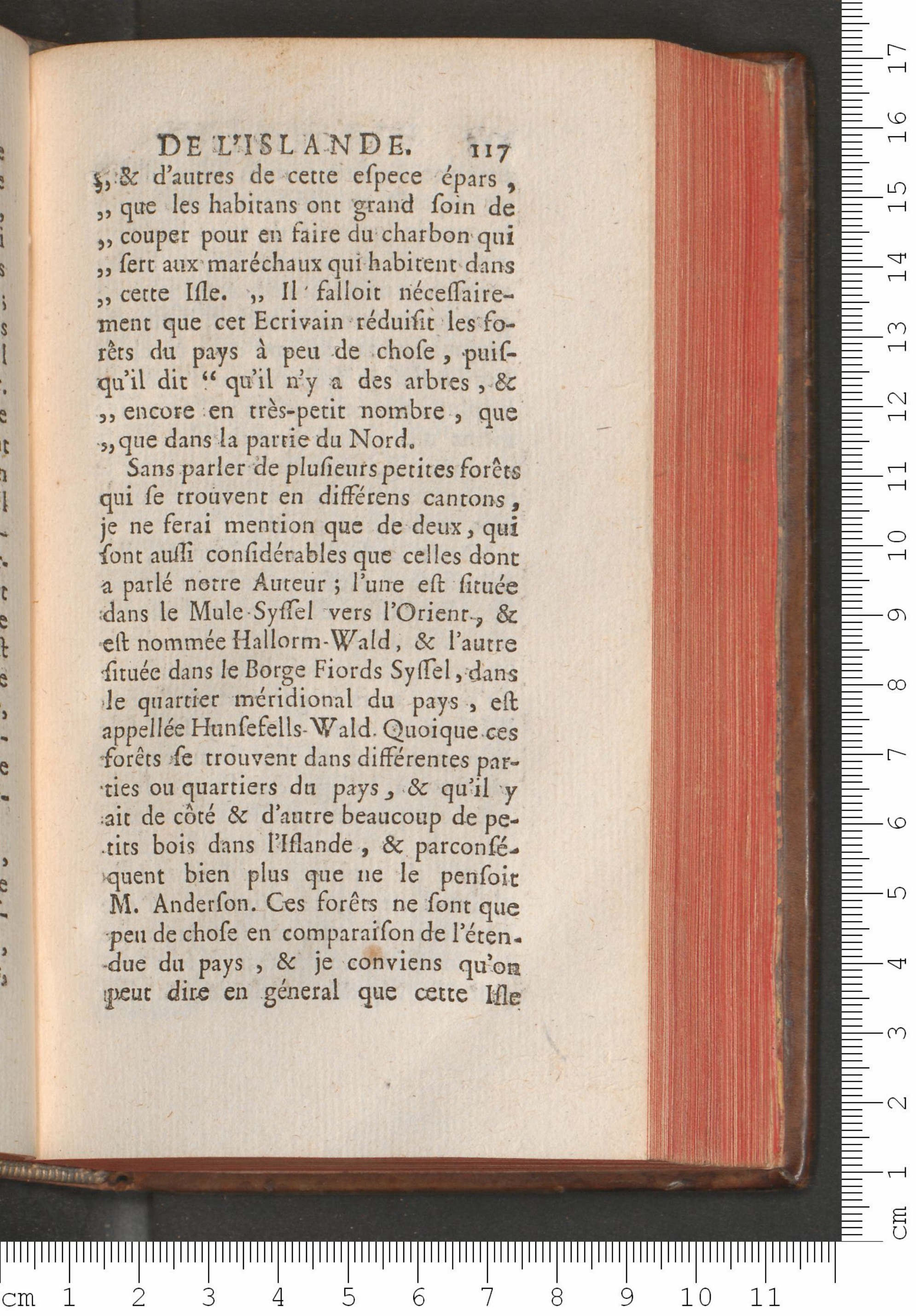
Des Forêts & des Arbres.

J'Ai déja remarqué que les forêts font une des choses qui manquent à l'Islande; cependant cette disette n'est pas aussi grande que le fait présumer l'Auteur Allemand. " Dans toute l'Isle, „ il n'y a, dit-il (*o*), point d'arbres, „ sinon dans sa partie septentrionale: „ un des principaux commerçans m'a „ raconté qu'il avoit trouvé une forêt „ de bouleaux de trois quarts de lieue „ entre Huuswick & Olfioerd, (il „ veut dire Oefiord,) qui sont éloignés „ l'un de l'autre d'environ six lieues. „ Quoique ce bon marchand ait raconté tout cela avec vérité, il ne faut cependant pas en conclure qu'il n'y a pas d'autres arbres dans le pays, je crois avec peine qu'un commerçant ait parcouru toute cette Isle pour chercher des forêts. Celle, dont parle l'Auteur, est située dans la partie septentrionale, & se nomme Fnioskadals-Wald; elle a trois

(*o*) Page 47.

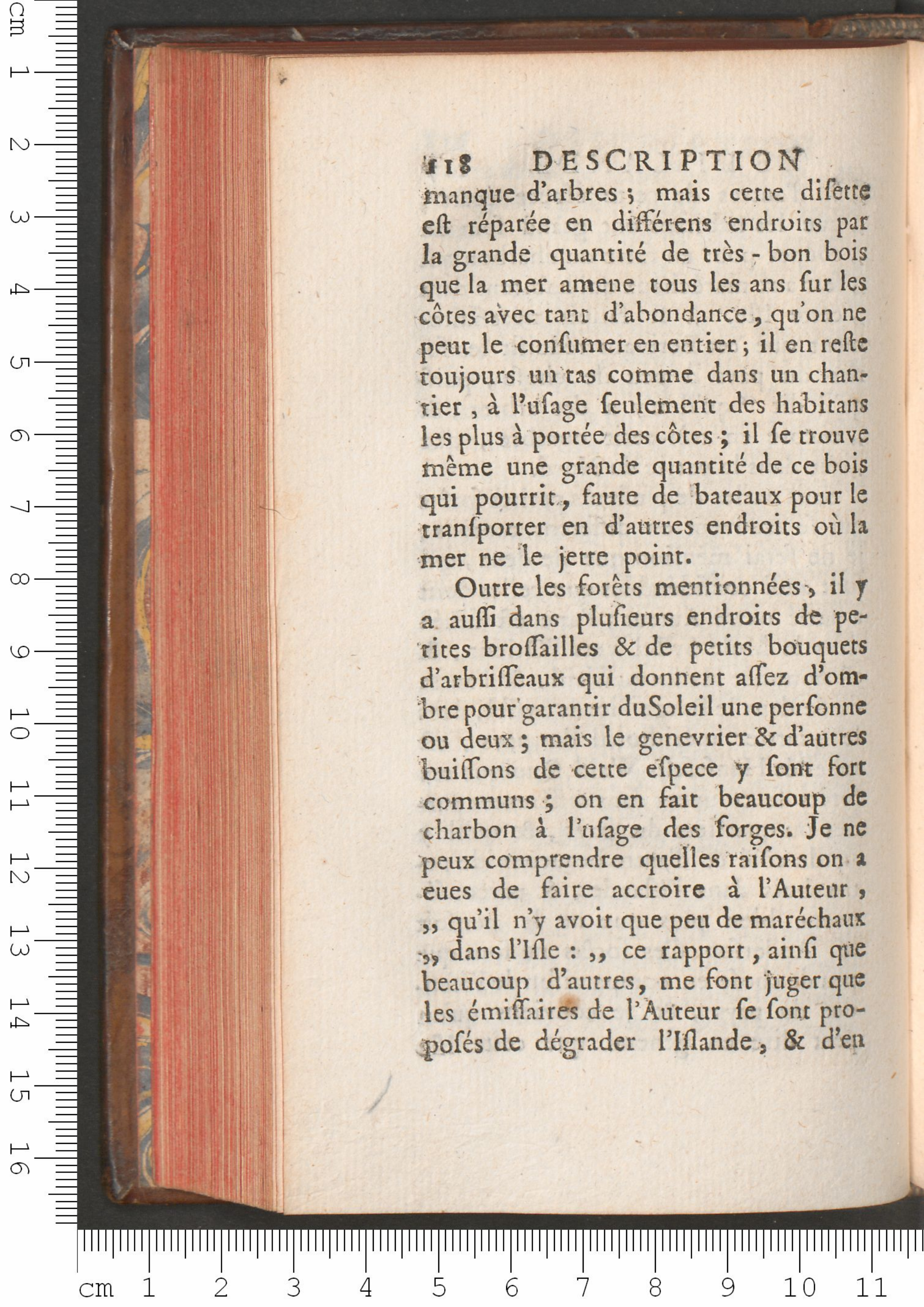
quarts de mille dans l'endroit où elle eſt le plus épaiſſe ; mais dans ce même canton tout eſt plein de pareils arbres, & il y a peu de fermes ou métairies qui n'ayent un petit bois, quoique moins grand que la forêt dont il eſt queſtion ; il y a des arbres dont le tronc eſt plus gros que le bras, mais auſſi y en a-t-il beaucoup qui n'ont pas cette groſſeur. „ Un autre m'a rapporté, continue le „ Bourguemaître, que près du couvent „ de Thingare il reſtoit encore un „ petit bois de bouleaux, &c. „ Il n'y a point de forêt près de Thingoëre-Cloſter, qui eſt ſitué dans le Norder-Syſſel; mais je crois que celui qui a fait ce rapport à l'Auteur, a pris Thingare pour Thingoë. Le Norder-Syſſel eſt appellé Thingoe, du nom d'une Iſle où on rendoit anciennement la juſtice, qui ſe dit Thing, & là ſe trouve effectivement une grande forêt appellée Aaskou, & beaucoup d'autres en différens endroits.

„ Dans d'autres endroits, dit-il, „ on ne voit qu'un petit nombre de „ ſaules fort bas qui bordent les ruiſ- „ ſeaux, & quelques petits buiſſons, „ tels que des ronces, des genevriers,



„ & d'autres de cette espece épars,
„ que les habitans ont grand soin de
„ couper pour en faire du charbon qui
„ sert aux maréchaux qui habitent dans
„ cette Isle. „ Il falloit nécessairement que cet Ecrivain réduisît les forêts du pays à peu de chose, puisqu'il dit " qu'il n'y a des arbres, &
„ encore en très-petit nombre, que
„ que dans la partie du Nord.

Sans parler de plusieurs petites forêts qui se trouvent en différens cantons, je ne ferai mention que de deux, qui sont aussi considérables que celles dont a parlé notre Auteur; l'une est située dans le Mule-Syssel vers l'Orient, & est nommée Hallorm-Wald, & l'autre située dans le Borge Fiords Syssel, dans le quartier méridional du pays, est appellée Hunsefells-Wald. Quoique ces forêts se trouvent dans différentes parties ou quartiers du pays, & qu'il y ait de côté & d'autre beaucoup de petits bois dans l'Islande, & par conséquent bien plus que ne le pensoit M. Anderson. Ces forêts ne sont que peu de chose en comparaison de l'étendue du pays, & je conviens qu'on peut dire en géneral que cette Isle



manque d'arbres ; mais cette disette est réparée en différens endroits par la grande quantité de très-bon bois que la mer amene tous les ans sur les côtes avec tant d'abondance, qu'on ne peut le consumer en entier ; il en reste toujours un tas comme dans un chantier, à l'usage seulement des habitans les plus à portée des côtes ; il se trouve même une grande quantité de ce bois qui pourrit, faute de bateaux pour le transporter en d'autres endroits où la mer ne le jette point.

Outre les forêts mentionnées, il y a aussi dans plusieurs endroits de petites broussailles & de petits bouquets d'arbrisseaux qui donnent assez d'ombre pour garantir du Soleil une personne ou deux ; mais le genevrier & d'autres buissons de cette espece y sont fort communs ; on en fait beaucoup de charbon à l'usage des forges. Je ne peux comprendre quelles raisons on a eues de faire accroire à l'Auteur, „ qu'il n'y avoit que peu de maréchaux „ dans l'Isle : „ ce rapport, ainsi que beaucoup d'autres, me font juger que les émissaires de l'Auteur se sont proposés de dégrader l'Islande, & d'en

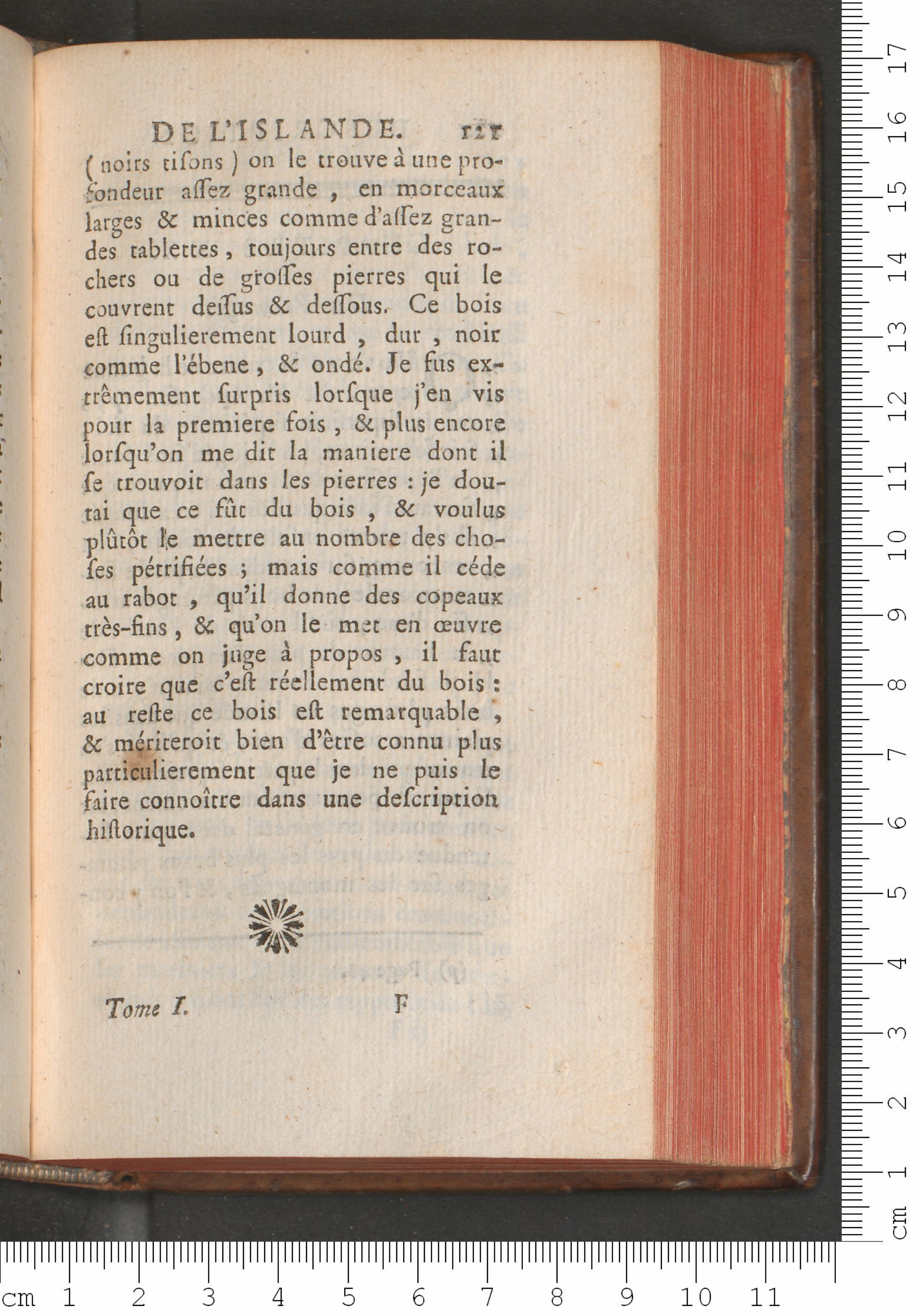
donner l'idée la plus fauſſe, employant à cet effet les expreſſions les plus aviliſſantes.

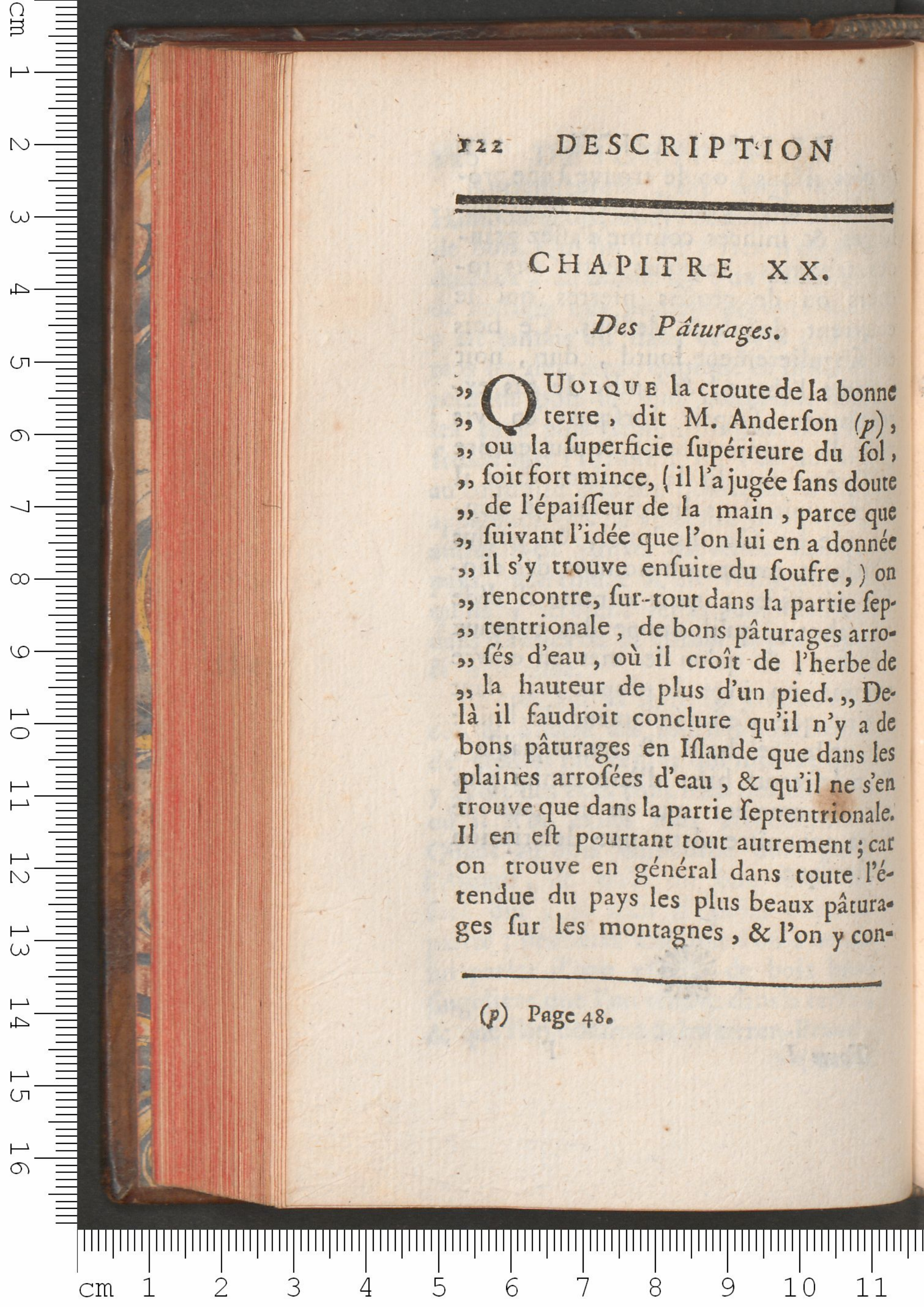
Par exemple, en parlant de l'Iſlande, ils l'appellent par mépris, ce rocher, ou ſimplement cette Iſle. C'eſt une Iſle à la verité, mais comme elle eſt de la plus grande eſpece, elle mérite bien, ce me ſemble, le nom de pays. Dans cette Iſle (pour me ſervir de ce langage) il y a pluſieurs milliers de familles : chaque famille a des maiſons, des armoires, des coffres, des portes, des ſerrures & des clefs; comme les habitans demeurent en partie aſſez loin les uns des autres, il ne leur eſt pas aiſé de faire faire quelque choſe l'un chez l'autre, & c'eſt pour cette raiſon que ceux qui ſont peu riches, ont chez eux des forges. Je ne ſçai comment on a pu dire à notre Auteur qu'il n'y avoit que peu de forgerons & de maréchaux dans cette Iſle. J'aurois été moins ſurpris qu'ils euſſent dit que tout le monde l'étoit, ils ſe ſeroient moins écartés de la réalité. Si un pareil trait ne démaſquoit nos beaux relateurs; qui pourroit s'imaginer qu'ils euſſent pu faire des raiſonnemens ſi abſurdes?

Anciennement, dit notre Auteur Hambourgeois, le pays ne manquoit pas de bois. Qui lui a dit ? rien n'eſt plus douteux, au moins n'a t-on pas trouvé de veſtiges qui puiſſent prouver qu'il y ait jamais eu dans ce pays des ſapins ou des pins : quoique ce ſoit l'eſpece de bois la plus commune dans les pays plus ſeptentrionaux & plus froids que l'Iſlande, où l'on ne voit au contraire que des bouleaux. S'il y a apparence que la ſemence des pins & autres n'eſt jamais parvenue dans ce pays, autrement il eſt vraiſemblable qu'ils y ſeroient venus auſſi bien que dans d'autres où le climat eſt plus froid & plus rude.

En creuſant la terre on trouve d'un côté & d'autre des ſouches pourries & de vieilles racines, ce qui montre qu'il y avoit des bois dans bien des endroits où il n'en exiſte plus actuellement. Quant au bois embourbé dont parle l'Auteur, & qu'il dit être bleu & fort dur, je n'en ai point entendu parler ; peut-être auſſi que l'on a voulu lui parler d'une eſpece de bois bien ſinguliere que l'on trouve dans la terre, & que l'on nomme Schwartzen-Brand,

(noirs tisons) on le trouve à une profondeur assez grande, en morceaux larges & minces comme d'assez grandes tablettes, toujours entre des rochers ou de grosses pierres qui le couvrent dessus & dessous. Ce bois est singulierement lourd, dur, noir comme l'ébene, & ondé. Je fus extrêmement surpris lorsque j'en vis pour la premiere fois, & plus encore lorsqu'on me dit la maniere dont il se trouvoit dans les pierres : je doutai que ce fût du bois, & voulus plûtôt le mettre au nombre des choses pétrifiées ; mais comme il céde au rabot, qu'il donne des copeaux très-fins, & qu'on le met en œuvre comme on juge à propos, il faut croire que c'est réellement du bois : au reste ce bois est remarquable, & mériteroit bien d'être connu plus particulierement que je ne puis le faire connoître dans une description historique.



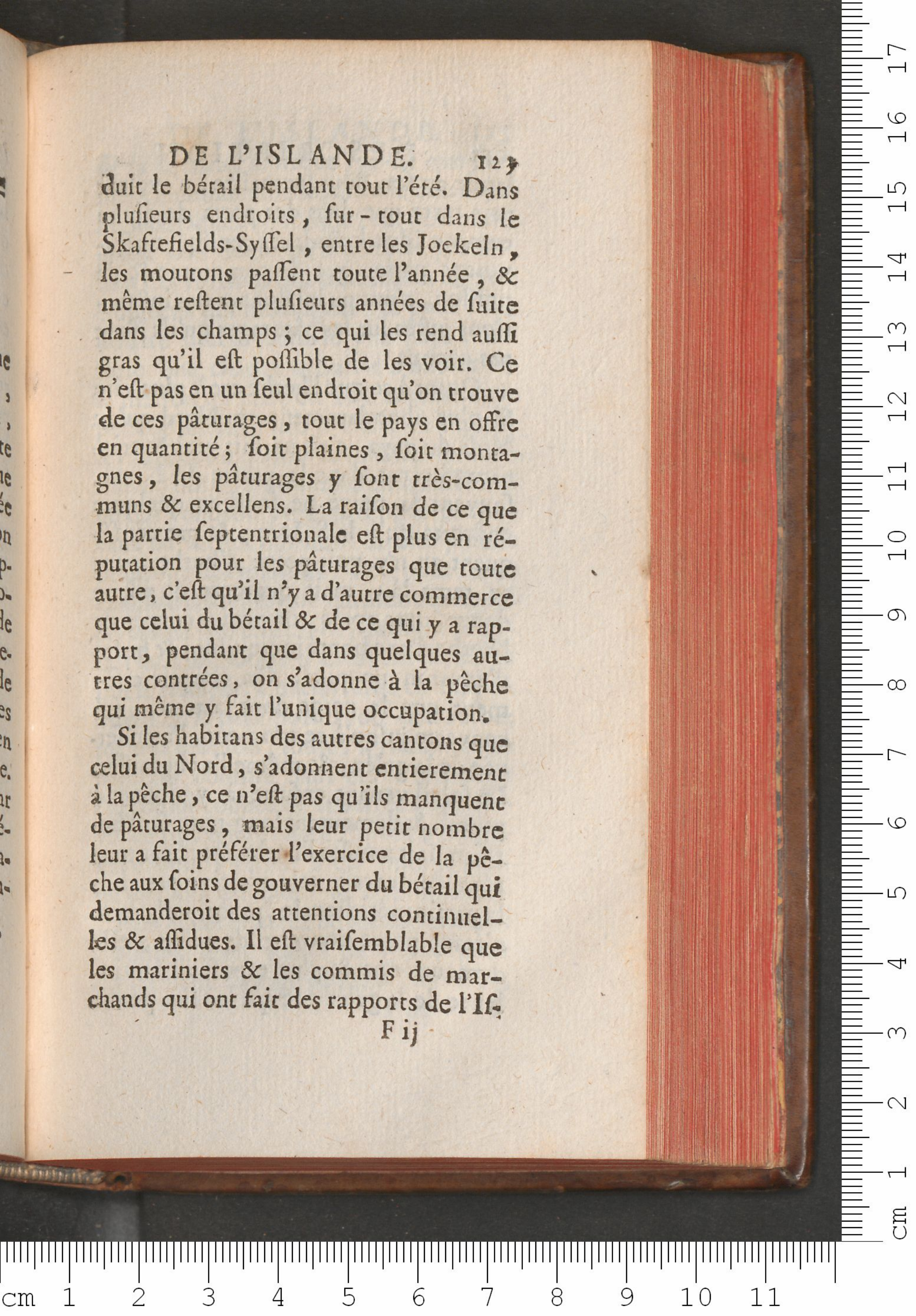


CHAPITRE XX.

Des Pâturages.

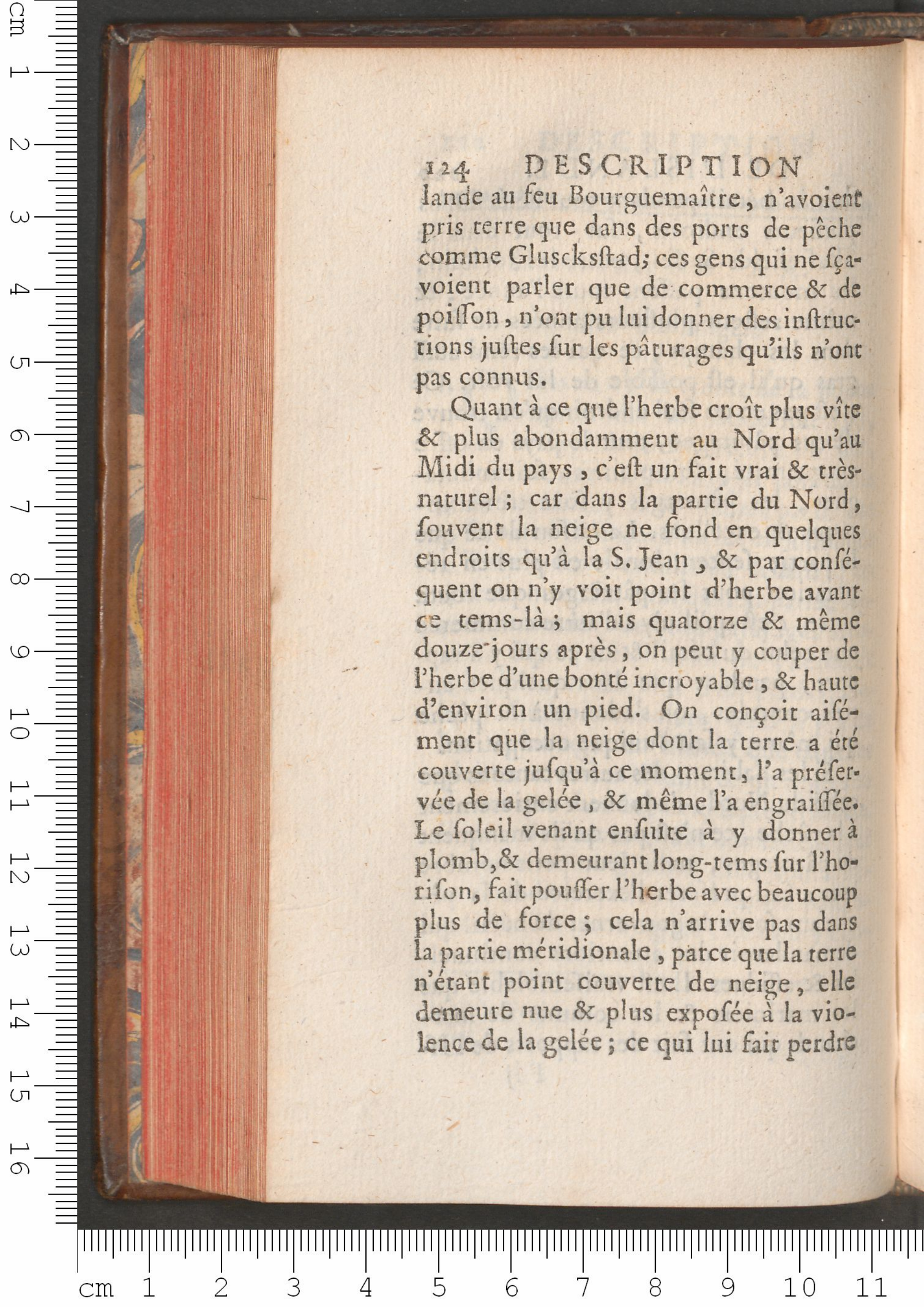
„ Quoique la croute de la bonne „ terre, dit M. Anderſon *(p)*, „ ou la ſuperficie ſupérieure du ſol, „ ſoit fort mince, (il l'a jugée ſans doute „ de l'épaiſſeur de la main, parce que „ ſuivant l'idée que l'on lui en a donnée „ il s'y trouve enſuite du ſoufre,) on „ rencontre, ſur-tout dans la partie ſep- „ tentrionale, de bons pâturages arro- „ ſés d'eau, où il croît de l'herbe de „ la hauteur de plus d'un pied. „ Delà il faudroit conclure qu'il n'y a de bons pâturages en Iſlande que dans les plaines arroſées d'eau, & qu'il ne s'en trouve que dans la partie ſeptentrionale. Il en eſt pourtant tout autrement ; car on trouve en général dans toute l'étendue du pays les plus beaux pâturages ſur les montagnes, & l'on y con-

(*p*) Page 48.



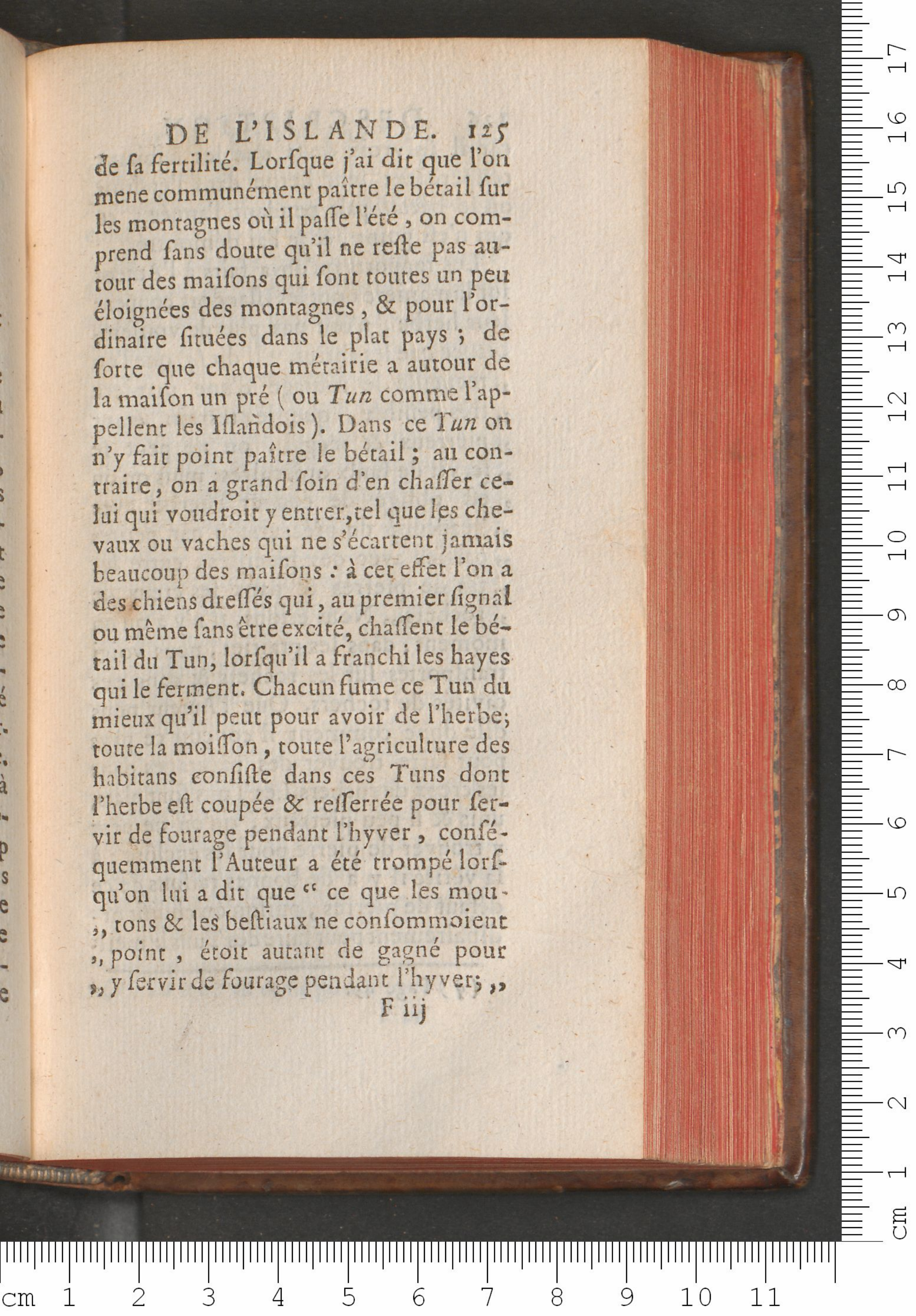
duit le bétail pendant tout l'été. Dans plusieurs endroits, sur-tout dans le Skaftefields-Syssel, entre les Joekeln, les moutons passent toute l'année, & même restent plusieurs années de suite dans les champs; ce qui les rend aussi gras qu'il est possible de les voir. Ce n'est pas en un seul endroit qu'on trouve de ces pâturages, tout le pays en offre en quantité; soit plaines, soit montagnes, les pâturages y sont très-communs & excellens. La raison de ce que la partie septentrionale est plus en réputation pour les pâturages que toute autre, c'est qu'il n'y a d'autre commerce que celui du bétail & de ce qui y a rapport, pendant que dans quelques autres contrées, on s'adonne à la pêche qui même y fait l'unique occupation.

Si les habitans des autres cantons que celui du Nord, s'adonnent entierement à la pêche, ce n'est pas qu'ils manquent de pâturages, mais leur petit nombre leur a fait préférer l'exercice de la pêche aux soins de gouverner du bétail qui demanderoit des attentions continuelles & assidues. Il est vraisemblable que les mariniers & les commis de marchands qui ont fait des rapports de l'If-



lande au feu Bourguemaître, n'avoient pris terre que dans des ports de pêche comme Gluscksſtad; ces gens qui ne ſçavoient parler que de commerce & de poiſſon, n'ont pu lui donner des inſtructions juſtes ſur les pâturages qu'ils n'ont pas connus.

Quant à ce que l'herbe croît plus vîte & plus abondamment au Nord qu'au Midi du pays, c'eſt un fait vrai & très-naturel; car dans la partie du Nord, ſouvent la neige ne fond en quelques endroits qu'à la S. Jean, & par conſéquent on n'y voit point d'herbe avant ce tems-là; mais quatorze & même douze jours après, on peut y couper de l'herbe d'une bonté incroyable, & haute d'environ un pied. On conçoit aiſément que la neige dont la terre a été couverte juſqu'à ce moment, l'a préſervée de la gelée, & même l'a engraiſſée. Le ſoleil venant enſuite à y donner à plomb, & demeurant long-tems ſur l'horiſon, fait pouſſer l'herbe avec beaucoup plus de force; cela n'arrive pas dans la partie méridionale, parce que la terre n'étant point couverte de neige, elle demeure nue & plus expoſée à la violence de la gelée; ce qui lui fait perdre



de sa fertilité. Lorsque j'ai dit que l'on mene communément paître le bétail sur les montagnes où il passe l'été, on comprend sans doute qu'il ne reste pas autour des maisons qui sont toutes un peu éloignées des montagnes, & pour l'ordinaire situées dans le plat pays; de sorte que chaque métairie a autour de la maison un pré (ou *Tun* comme l'appellent les Islandois). Dans ce *Tun* on n'y fait point paître le bétail; au contraire, on a grand soin d'en chasser celui qui voudroit y entrer, tel que les chevaux ou vaches qui ne s'écartent jamais beaucoup des maisons : à cet effet l'on a des chiens dressés qui, au premier signal ou même sans être excité, chassent le bétail du Tun, lorsqu'il a franchi les hayes qui le ferment. Chacun fume ce Tun du mieux qu'il peut pour avoir de l'herbe; toute la moisson, toute l'agriculture des habitans consiste dans ces Tuns dont l'herbe est coupée & resserrée pour servir de fourage pendant l'hyver, conséquemment l'Auteur a été trompé lorsqu'on lui a dit que " ce que les mou-
,, tons & les bestiaux ne consommoient
,, point, étoit autant de gagné pour
,, y servir de fourage pendant l'hyver; ,,

car il ſuivroit de-là que les habitans couperoient leur herbe dans l'endroit où le bétail paît pendant l'année ; ce qui n'eſt point, & je l'ai démontré.

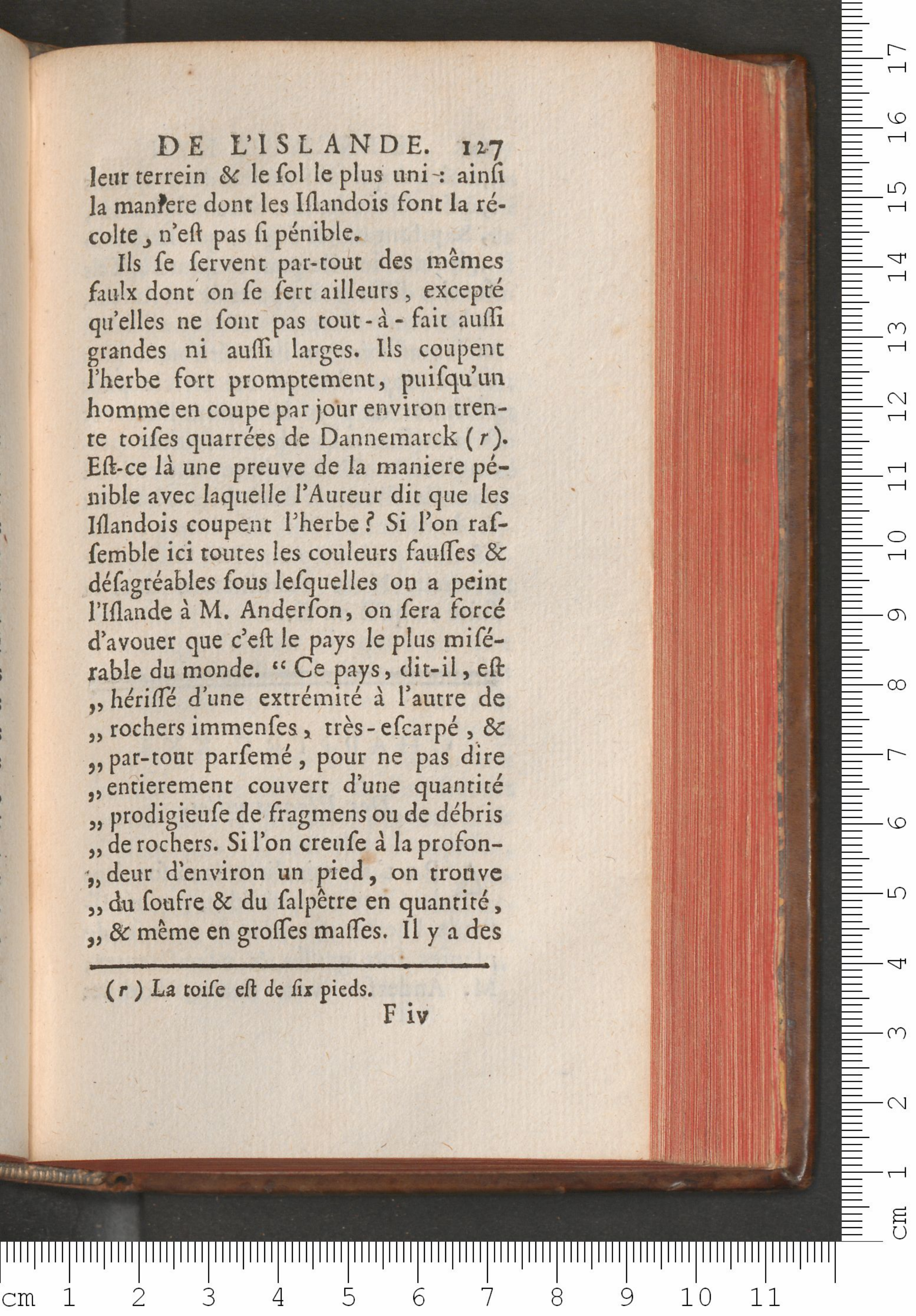
Les rapports qu'on a faits à l'Auteur ſur la maniere dont les Iſlandois coupent leur herbe, n'ont pas plus de vraiſemblance que les autres. " Il dit (*q*) que l'on
„ recueille le fourage d'une maniere
„ très-pénible, que le terrein étant
„ pierreux & inégal, on ne peut ſe
„ ſervir de faulx ordinaires; mais qu'on
„ eſt obligé de couper l'herbe avec
„ beaucoup de précautions par petites
„ parties avec des faucilles, entre les
„ tas de pierres & dans les creux de
„ rochers.„ Nous étions, il n'y a qu'un moment, dans les prairies, nous voici tranſportés ſur les rochers & dans des cavités de rochers. Que l'Auteur nous diſe donc comment il conçoit ce pays pour faire trouver des pâturages dans les creux de rochers. Les Tuns ſont plats, unis & ſi peu pierreux, qu'on ne peut y trouver de pierre pour les enclôre : à la vérité il y a de bonnes raiſons de ce défaut de pierres, puiſqu'on choiſit ordinairement pour faire des Tuns le meil-

(*q*) Page 49.

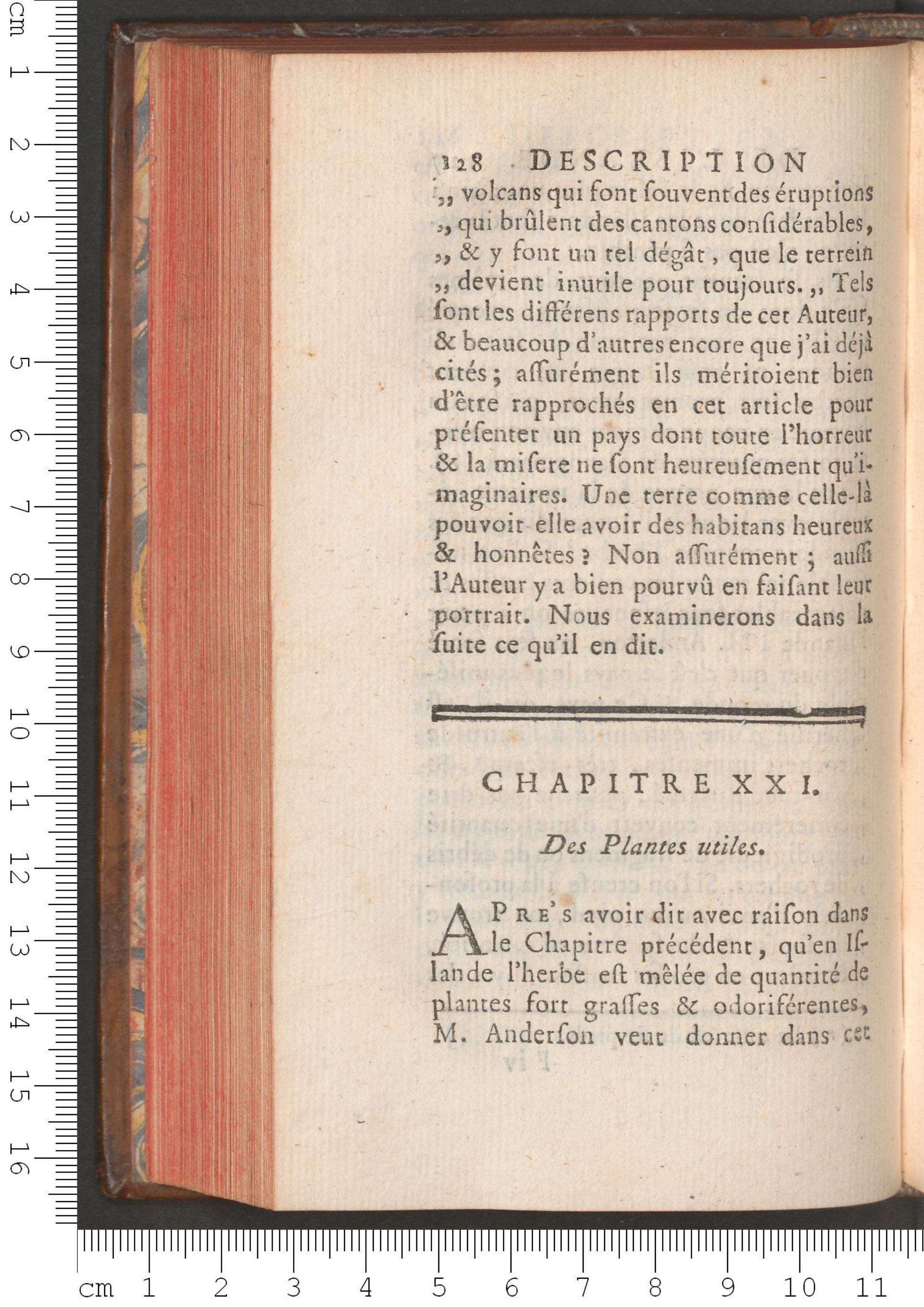
leur terrein & le sol le plus uni : ainsi la maniere dont les Islandois font la récolte, n'est pas si pénible.

Ils se servent par-tout des mêmes faulx dont on se sert ailleurs, excepté qu'elles ne sont pas tout-à-fait aussi grandes ni aussi larges. Ils coupent l'herbe fort promptement, puisqu'un homme en coupe par jour environ trente toises quarrées de Dannemarck (*r*). Est-ce là une preuve de la maniere pénible avec laquelle l'Auteur dit que les Islandois coupent l'herbe ? Si l'on rassemble ici toutes les couleurs fausses & désagréables sous lesquelles on a peint l'Islande à M. Anderson, on sera forcé d'avouer que c'est le pays le plus misérable du monde. " Ce pays, dit-il, est „ hérissé d'une extrémité à l'autre de „ rochers immenses, très-escarpé, & „ par-tout parsemé, pour ne pas dire „ entierement couvert d'une quantité „ prodigieuse de fragmens ou de débris „ de rochers. Si l'on creuse à la profondeur d'environ un pied, on trouve „ du soufre & du salpêtre en quantité, „ & même en grosses masses. Il y a des

(*r*) La toise est de six pieds.



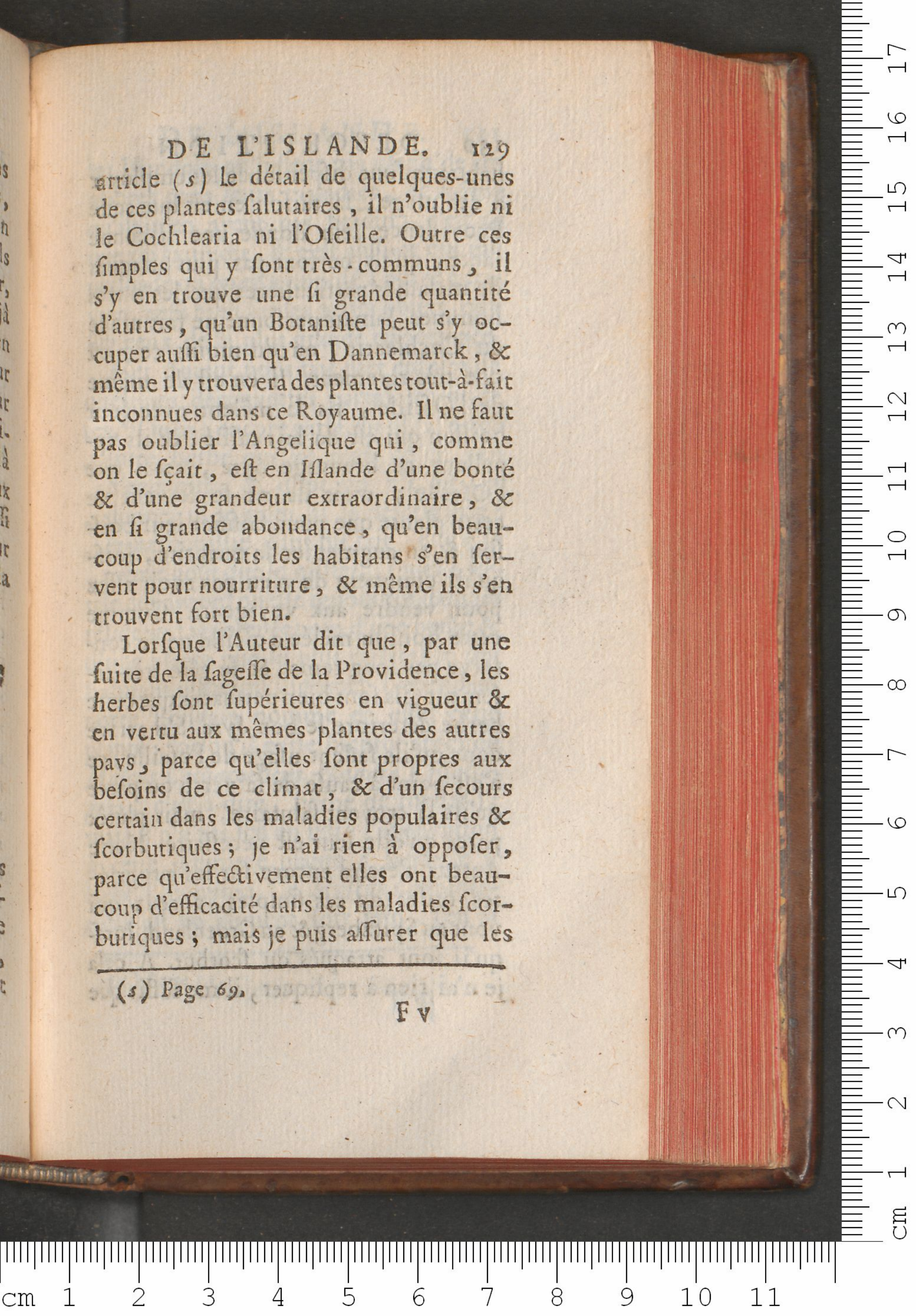
„ volcans qui font souvent des éruptions
„ qui brûlent des cantons considérables,
„ & y font un tel dégât, que le terrein
„ devient inutile pour toujours. „ Tels sont les différens rapports de cet Auteur, & beaucoup d'autres encore que j'ai déjà cités; assurément ils méritoient bien d'être rapprochés en cet article pour présenter un pays dont toute l'horreur & la misere ne sont heureusement qu'imaginaires. Une terre comme celle-là pouvoit-elle avoir des habitans heureux & honnêtes? Non assurément; aussi l'Auteur y a bien pourvû en faisant leur portrait. Nous examinerons dans la suite ce qu'il en dit.



CHAPITRE XXI.

Des Plantes utiles.

Aprés avoir dit avec raison dans le Chapitre précédent, qu'en Islande l'herbe est mêlée de quantité de plantes fort grasses & odoriférentes, M. Anderson veut donner dans cet

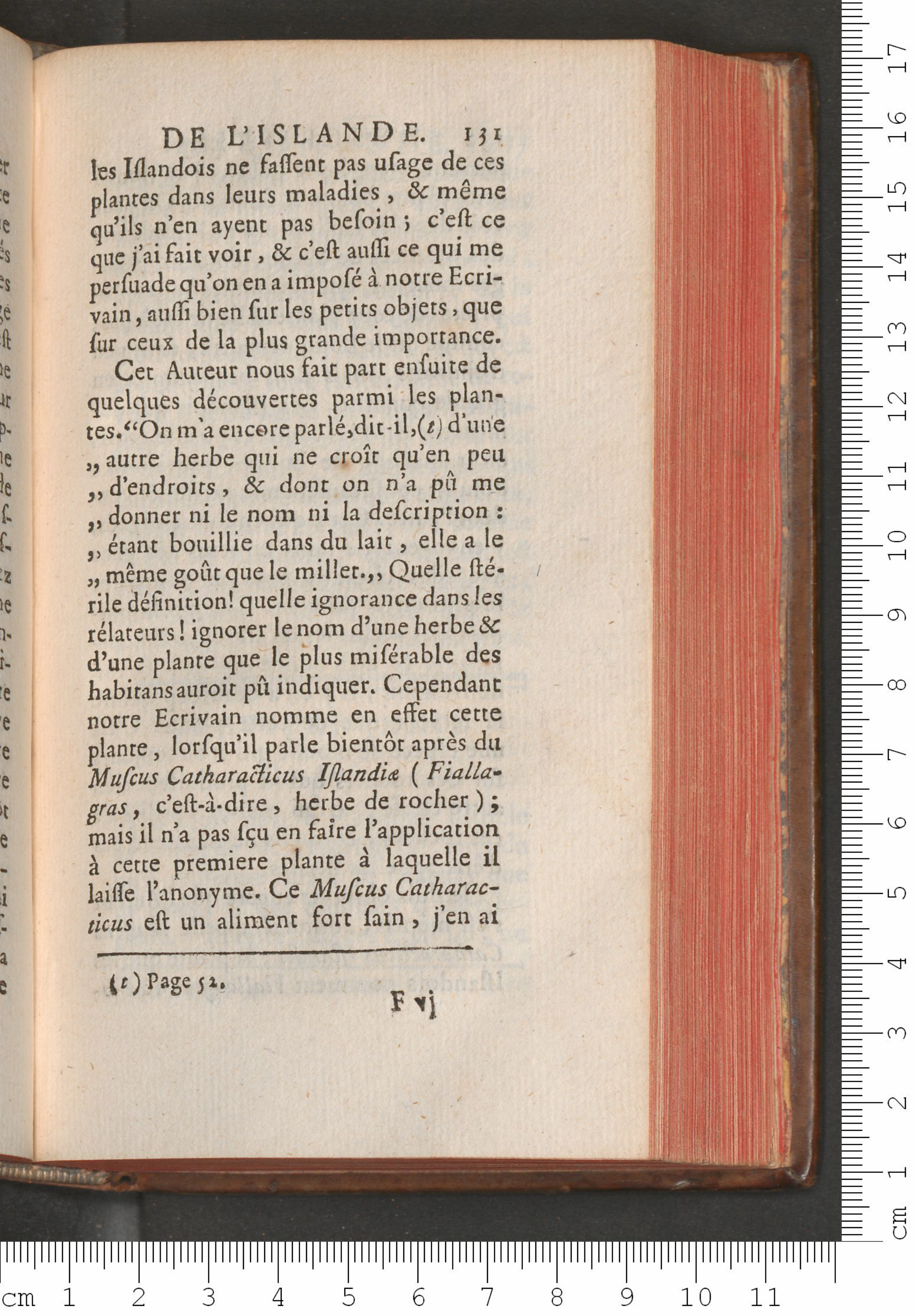


article (*s*) le détail de quelques-unes de ces plantes ſalutaires, il n'oublie ni le Cochlearia ni l'Oſeille. Outre ces ſimples qui y ſont très-communs, il s'y en trouve une ſi grande quantité d'autres, qu'un Botaniſte peut s'y occuper auſſi bien qu'en Dannemarck, & même il y trouvera des plantes tout-à-fait inconnues dans ce Royaume. Il ne faut pas oublier l'Angelique qui, comme on le ſçait, eſt en Iſlande d'une bonté & d'une grandeur extraordinaire, & en ſi grande abondance, qu'en beaucoup d'endroits les habitans s'en ſervent pour nourriture, & même ils s'en trouvent fort bien.

Lorſque l'Auteur dit que, par une ſuite de la ſageſſe de la Providence, les herbes ſont ſupérieures en vigueur & en vertu aux mêmes plantes des autres pays, parce qu'elles ſont propres aux beſoins de ce climat, & d'un ſecours certain dans les maladies populaires & ſcorbutiques; je n'ai rien à oppoſer, parce qu'effectivement elles ont beaucoup d'efficacité dans les maladies ſcorbutiques; mais je puis aſſurer que les

(*s*) Page 69.

habitans ſont diſpenſés de les employer à cet uſage, la raiſon en eſt que cette Providence leur donne une ſi bonne ſanté, qu'ils ne ſont pas plus attaqués de maladies particulieres que les autres hommes. Jamais perſonne ne fait uſage du Cochlearia, ou du moins ce n'eſt que très-rarement. Il en eſt de même de l'Oſeille, ils la mêlent avec leur boiſſon qui eſt du lait caillé, & ils appellent ce breuvage *Syre*, ainſi que l'Oſeille ; mais ils ne ſe ſervent de cette plante que pour falſifier leur boiſſon & en augmenter la quantité, lorſqu'ils craignent de n'en pas avoir aſſez pour vendre aux voyageurs. Comme cette boiſſon mêlée d'oſeille ne ſe conſerve pas long-tems, & ſe gâte très-aiſément, ils ſont bien perſuadés que cette herbe détériore le bon *Syre*. S'il arrive donc qu'ils faſſent uſage de l'oſeille, ce n'eſt point à cauſe de ſa vertu ou parce qu'ils la croyent ſalutaire, mais plutôt parce qu'elle leur eſt néceſſaire. Notre Auteur s'étend encore ſur les propriétés utiles de ces ſimples, à ceux qui vont au Spitzberg & au Groenland, lorſqu'il ſont attaqués du ſcorbut. A cela je n'ai rien à repliquer, il me ſuffit que



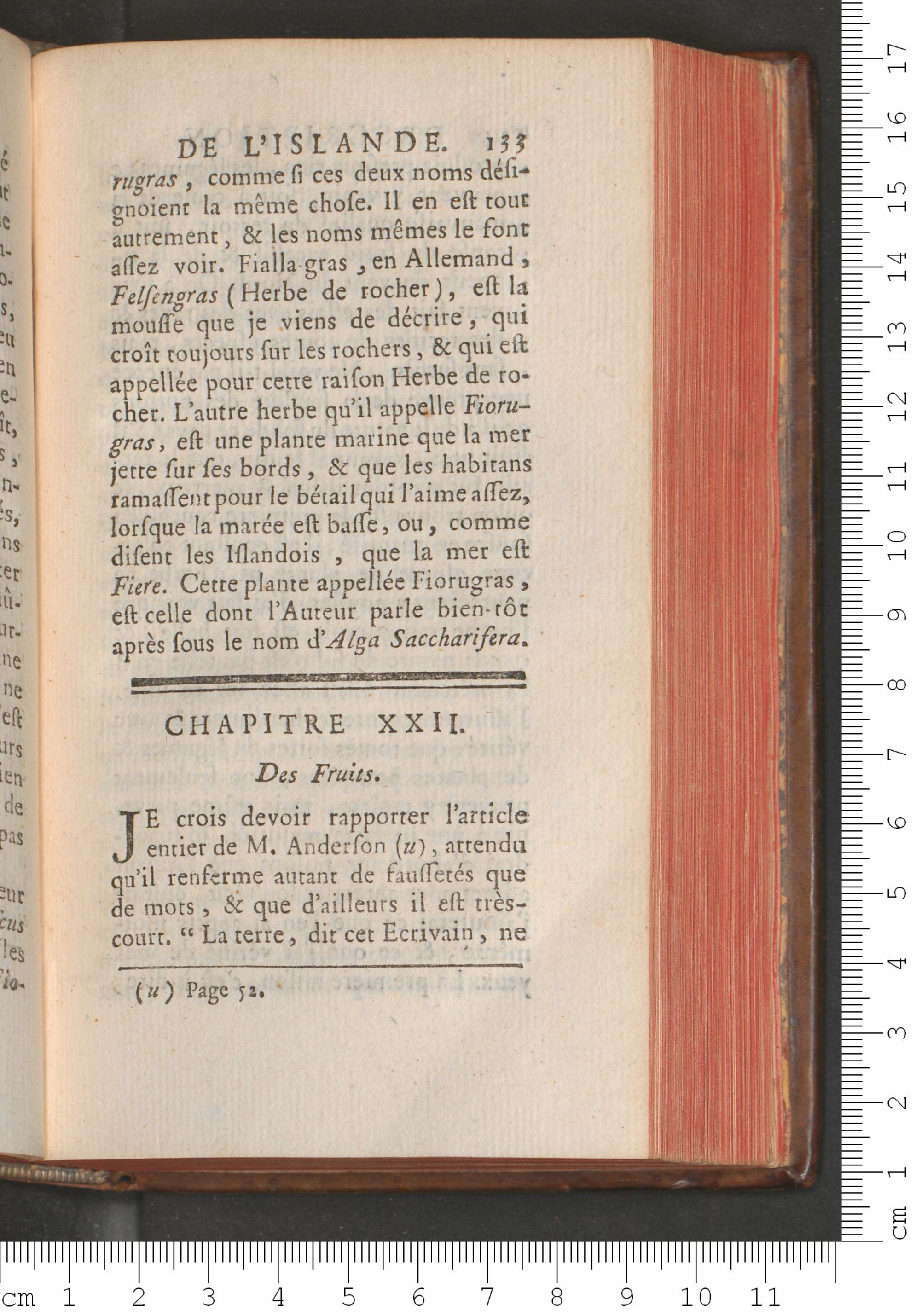
les Islandois ne fassent pas usage de ces plantes dans leurs maladies, & même qu'ils n'en ayent pas besoin; c'est ce que j'ai fait voir, & c'est aussi ce qui me persuade qu'on en a imposé à notre Ecrivain, aussi bien sur les petits objets, que sur ceux de la plus grande importance.

Cet Auteur nous fait part ensuite de quelques découvertes parmi les plantes. "On m'a encore parlé, dit-il, (t) d'une „ autre herbe qui ne croît qu'en peu „ d'endroits, & dont on n'a pû me „ donner ni le nom ni la description: „ étant bouillie dans du lait, elle a le „ même goût que le millet.„ Quelle stérile définition! quelle ignorance dans les rélateurs! ignorer le nom d'une herbe & d'une plante que le plus misérable des habitans auroit pû indiquer. Cependant notre Ecrivain nomme en effet cette plante, lorsqu'il parle bientôt après du *Muscus Catharacticus Islandiæ* (*Fiallagras*, c'est-à-dire, herbe de rocher); mais il n'a pas sçu en faire l'application à cette premiere plante à laquelle il laisse l'anonyme. Ce *Muscus Catharacticus* est un aliment fort sain, j'en ai

(t) Page 52.

ſouvent mangé par goût, j'ai trouvé cette plante bonne & ſalutaire. On peut voir dans les Collections de l'Académie des Sciences de Suéde, en deux paſſages differens, quelles ſont les belles propriétés de cette plante. Elle ne croît pas, comme dit le Bourguemaître, dans peu d'endroits, mais dans beaucoup & en grande quantité. Les Iſlandois qui demeurent dans les contrées où elle croît, en ramaſſent de bonnes proviſions, dont ils conſomment une partie, & vendent l'autre. Ceux qui en ſont éloignés, y envoyent de tems en tems des gens avec des chevaux pour en rapporter le plus qu'ils peuvent. Comme la plûpart ſont perſuadés qu'elle eſt auſſi nourriſſante & auſſi bonne que de la farine de froment, il y en a beaucoup qui ne ſe ſervent que de cette plante. C'eſt une eſpece de mouſſe qui croît toujours ſur des rochers qui ne produiſent rien autre choſe ; ce qui montre l'utilité de ces rochers, & qu'ils ne méritent pas d'être appellés ſtériles.

Je dois obſerver encore que l'Auteur s'eſt mépris, lorſqu'il appelle *Muſcus Catharacticus Iſlandiæ ;* la plante que les Iſlandois nomment *Fialla-gras* ou *Fio-*



rugras, comme si ces deux noms désignoient la même chose. Il en est tout autrement, & les noms mêmes le font assez voir. Fialla-gras, en Allemand, *Felsengras* (Herbe de rocher), est la mousse que je viens de décrire, qui croît toujours sur les rochers, & qui est appellée pour cette raison Herbe de rocher. L'autre herbe qu'il appelle *Fiorugras*, est une plante marine que la mer jette sur ses bords, & que les habitans ramassent pour le bétail qui l'aime assez, lorsque la marée est basse, ou, comme disent les Islandois, que la mer est *Fiere*. Cette plante appellée Fiorugras, est celle dont l'Auteur parle bien-tôt après sous le nom d'*Alga Saccharifera*.

CHAPITRE XXII.

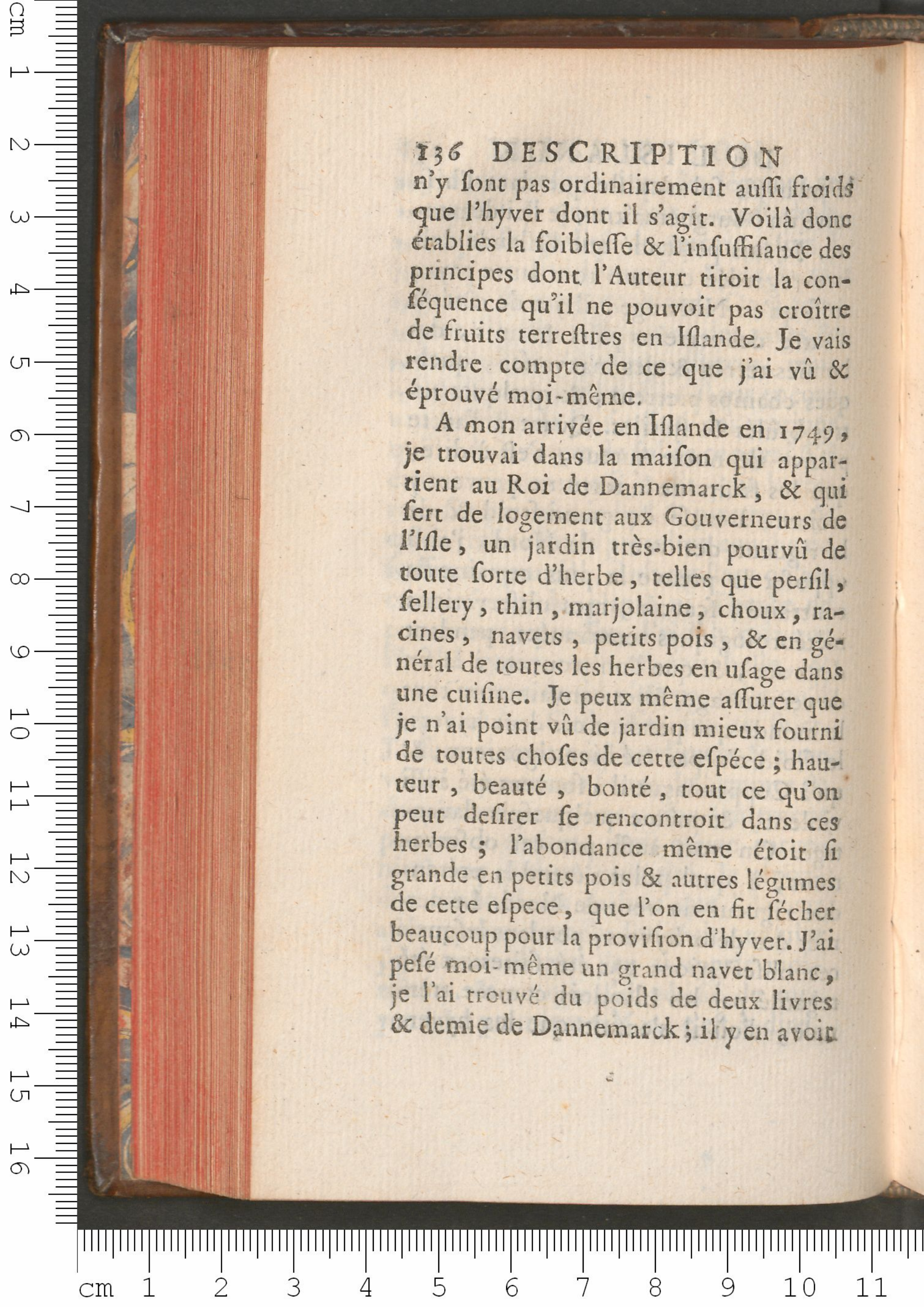
Des Fruits.

JE crois devoir rapporter l'article entier de M. Anderson (*u*), attendu qu'il renferme autant de faussetés que de mots, & que d'ailleurs il est très-court. « La terre, dit cet Ecrivain, ne

(*u*) Page 52.

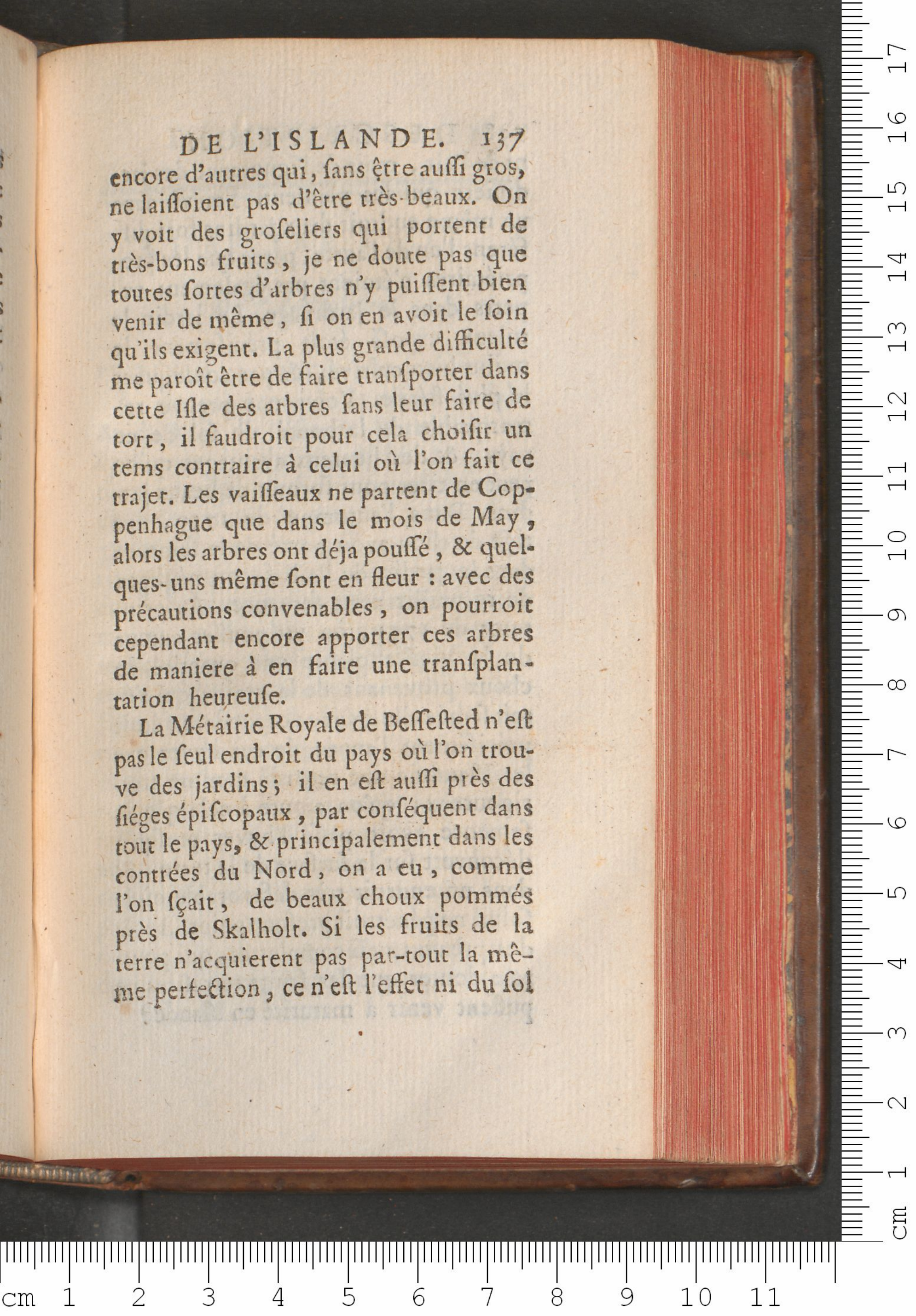
„ produit preſque rien, les légumes ne
„ peuvent y venir, ſoit à cauſe de la
„ mauvaiſe qualité du terroir, ſoit à
„ cauſe du froid exceſſif & de la ri-
„ gueur du vent du Nord. On a ſou-
„ vent fait des eſſais avec des raves &
„ des racines de toutes eſpeces, mais
„ ſans ſuccès. „ Ne voilà-t-il pas encore
une preuve de la fauſſeté des notions
qu'il a de la nature du ſol de ce pays? S'il
étoit vrai, comme il le dit, que le ter-
rein fût par-tout inégal & pierreux, &
qu'on trouva ſur la premiere couche du
ſoufre en quantité, il eſt conſtant qu'au-
cune eſpece de plante ni d'herbe ne
pourroient y pouſſer. J'ai fait voir que
l'herbe qui y croît eſt fort belle, &
que la nature du ſol n'eſt pas telle qu'il
l'a prétendu. C'eſt aſſez ſur ce ſujet.
J'aſſurerai encore ici hardiment & avec
vérité, que toutes ſortes de légumes &
de plantes potagéres, non-ſeulement
peuvent y croître, mais même parve-
nir à une parfaite maturité. Je répon-
drai d'abord aux raiſons que l'Auteur
admet pour autoriſer ſon récit, enſuite
j'ajouterai ce que j'en ai appris moi-
même, & ce que j'ai vérifié de mes
yeux. La premiere raiſon, c'eſt-à-dire,

le mauvais sol n'existe que dans l'histoire du Bourguemaître, je l'ai démontré. Je suis persuadé que l'Islande doit être regardée comme tout autre pays ; ainsi qu'en Norwege, il y a de côté & d'autre des terreins plats & unis, des bonnes terres & des mauvaises, quelques champs pierreux, & quelques autres brûlés & stériles. Quant à l'autre preuve de notre Auteur, c'est-à-dire, que les fruits de la terre ne peuvent y croître, à cause du grand froid & de la rigueur des vents du Nord, j'ai à opposer la preuve la plus certaine du contraire ; sçavoir, mes observations météorologiques continuées pendant deux ans, & que l'on trouvera à la fin de cet ouvrage. Elles convaincront tout le monde que pendant ces deux hyvers, le froid n'a pas été bien rigoureux, & qu'à Coppenhague il a souvent été aussi violent, & même quelquefois davantage. On voit aussi par ces observations, à quel point s'étend la prétendue rigueur du vent de Nord. Le dernier des deux hyvers, pendant lesquels ces observations ont été faites, a été regardé par les Islandois comme très-rude ; d'où il s'ensuit que les hyvers



n'y ſont pas ordinairement auſſi froids que l'hyver dont il s'agit. Voilà donc établies la foibleſſe & l'inſuffiſance des principes dont l'Auteur tiroit la conſéquence qu'il ne pouvoit pas croître de fruits terreſtres en Iſlande. Je vais rendre compte de ce que j'ai vû & éprouvé moi-même.

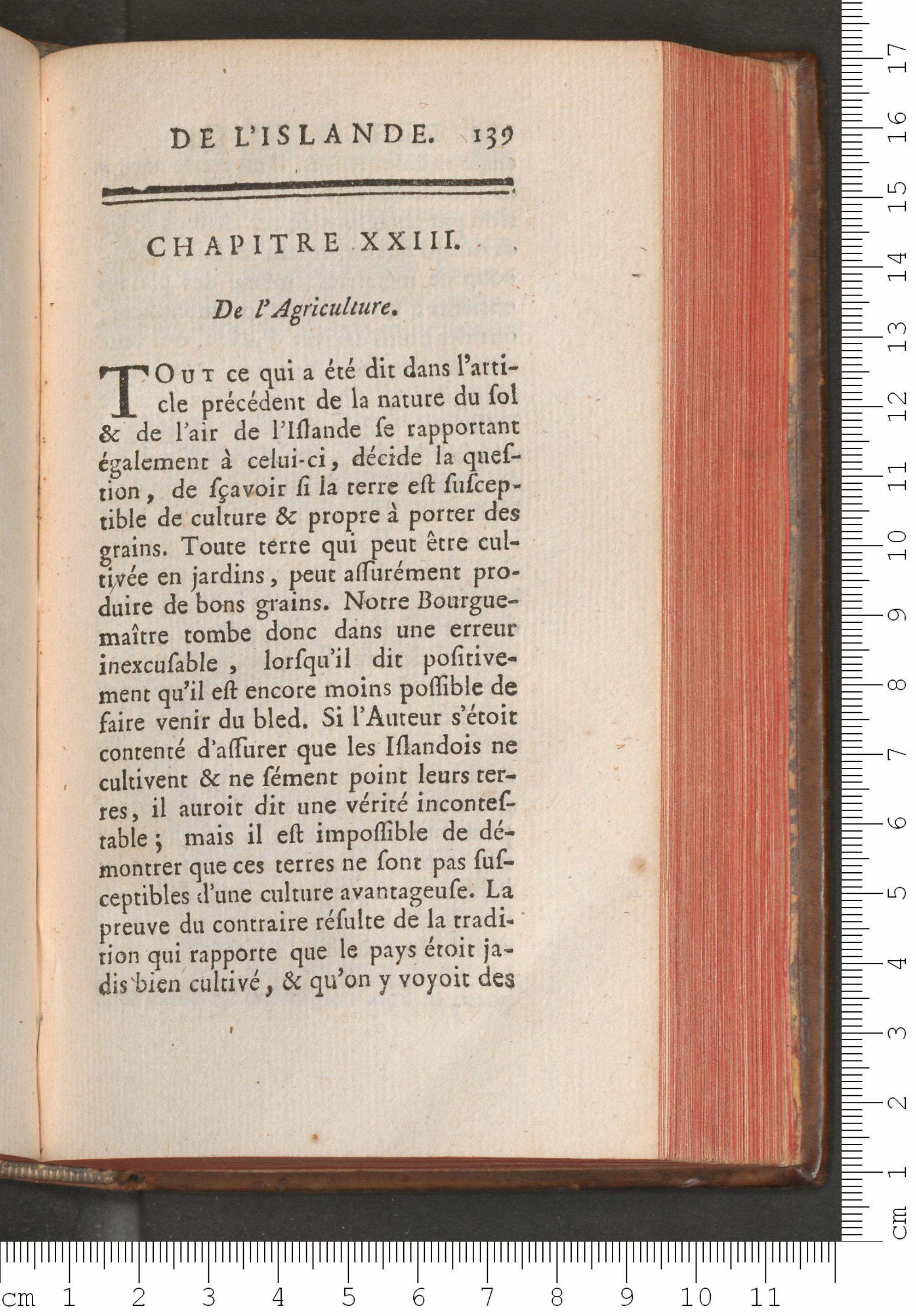
A mon arrivée en Iſlande en 1749, je trouvai dans la maiſon qui appartient au Roi de Dannemarck, & qui ſert de logement aux Gouverneurs de l'Iſle, un jardin très-bien pourvû de toute ſorte d'herbe, telles que perſil, ſellery, thin, marjolaine, choux, racines, navets, petits pois, & en général de toutes les herbes en uſage dans une cuiſine. Je peux même aſſurer que je n'ai point vû de jardin mieux fourni de toutes choſes de cette eſpéce; hauteur, beauté, bonté, tout ce qu'on peut deſirer ſe rencontroit dans ces herbes; l'abondance même étoit ſi grande en petits pois & autres légumes de cette eſpece, que l'on en fit ſécher beaucoup pour la proviſion d'hyver. J'ai peſé moi-même un grand navet blanc, je l'ai trouvé du poids de deux livres & demie de Dannemarck; il y en avoit



encore d'autres qui, ſans être auſſi gros, ne laiſſoient pas d'être très-beaux. On y voit des groſeliers qui portent de très-bons fruits, je ne doute pas que toutes ſortes d'arbres n'y puiſſent bien venir de même, ſi on en avoit le ſoin qu'ils exigent. La plus grande difficulté me paroît être de faire tranſporter dans cette Iſle des arbres ſans leur faire de tort, il faudroit pour cela choiſir un tems contraire à celui où l'on fait ce trajet. Les vaiſſeaux ne partent de Coppenhague que dans le mois de May, alors les arbres ont déja pouſſé, & quelques-uns même ſont en fleur : avec des précautions convenables, on pourroit cependant encore apporter ces arbres de maniere à en faire une tranſplantation heureuſe.

La Métairie Royale de Beſſeſted n'eſt pas le ſeul endroit du pays où l'on trouve des jardins ; il en eſt auſſi près des ſiéges épiſcopaux, par conſéquent dans tout le pays, & principalement dans les contrées du Nord, on a eu, comme l'on ſçait, de beaux choux pommés près de Skalholt. Si les fruits de la terre n'acquierent pas par-tout la même perfection, ce n'eſt l'effet ni du ſol

ni de l'air, mais de l'ignorance des jardiniers qui les plantent. J'ai vû dans un même endroit deux jardins fort différens l'un de l'autre, parce que les propriétaires n'étoient pas également experts dans le jardinage. Le jardin le mieux exposé étoit précisement le moins bien cultivé, & par conséquent le plus stérile. Voici une preuve remarquable de la bonté du sol de ce pays, & des heureux avantages qu'on peut en tirer pour former de beaux jardins. Dans l'automne de 1750, une tige de chou avoit porté de la semence dans le jardin du Baillif, on négligea de recueillir cette semence. Au printems de 1751, on vit pousser autour de la vieille plante une quantité de choux provenans de la graine qui s'étoit semée elle-même; cependant c'étoit précisément l'année de cet hyver que les Islandois ont regardé comme très-rigoureux; qu'on ajoute à cela que la semence avoit passé l'hyver presqu'à découvert sur la surface de la terre, & dans un endroit très-défavorable où le soleil ne pénétroit presque point. Après des preuves aussi complettes, qui pourroit douter que les fruits terrestres ne pussent venir à maturité en Islande?



CHAPITRE XXIII.

De l'Agriculture.

TOUT ce qui a été dit dans l'article précédent de la nature du sol & de l'air de l'Islande se rapportant également à celui-ci, décide la question, de sçavoir si la terre est susceptible de culture & propre à porter des grains. Toute terre qui peut être cultivée en jardins, peut assurément produire de bons grains. Notre Bourguemaître tombe donc dans une erreur inexcusable, lorsqu'il dit positivement qu'il est encore moins possible de faire venir du bled. Si l'Auteur s'étoit contenté d'assurer que les Islandois ne cultivent & ne sément point leurs terres, il auroit dit une vérité incontestable; mais il est impossible de démontrer que ces terres ne sont pas susceptibles d'une culture avantageuse. La preuve du contraire résulte de la tradition qui rapporte que le pays étoit jadis bien cultivé, & qu'on y voyoit des

champs ensemencés. Il est facile encore de reconnoître la vérité de cette tradition par les sillons de ces champs & les divisions qui en avoient été faites. Beaucoup de métairies, même des plaines entiéres, & quelques promontoires, ont des noms dérivés d'*Aker*, qui veut dire un champ, tels que *Akrekot* & *Akregierde*, situés tous deux près de Bessested, *Akreness* qui en est éloigné de trois milles, & *Akrefelss* qui est de ce district; mais qu'est-il besoin d'alléguer ces preuves? j'ai sous les yeux le code de droit d'Islande; on y traite dans différens chapitres des terres labourées, des champs ensemencés, des contestations qui en pourroient naître, & des décisions qui devoient intervenir dans ces occasions; certainement ces articles n'eussent pas été insérés dans les loix du pays, s'il n'y avoit pas eu des terres cultivées. Malgré cela, il n'est pas aisé d'indiquer pourquoi l'agriculture a été abandonnée dans ce pays, comment tous les habitans ont perdu l'habitude de labourer & de semer; à moins que l'on ne veuille en chercher la raison dans cette affreuse mortalité qui fit périr vers la

fin du quatorziéme siécle une si grande quantité d'hommes ; il en resta sans doute si peu, qu'ils ne se trouverent pas en état de cultiver la terre. Depuis cette époque, l'agriculture a été absolument négligée, & dès-lors on ne trouve plus rien dans les annales qui la concerne. J'espere pourtant qu'une occupation si avantageuse sera bientôt rétablie : notre gracieux Souverain a fait passer dans ce pays plusieurs paysans de Dannemarck & de Norwege, pour rétablir la culture des terres.

Les motifs par lesquels M. Anderson prétend que l'agriculture ne sçauroit réussir en Islande sont tout-à-fait faux : voici ce qu'il dit. " Quoi que l'on „ voulût faire, malgré les peines infi- „ nies qu'il en couteroit pour ôter les „ pierres & améliorer la terre à force „ de soins & de fumier, l'été de ce „ pays ne seroit jamais assez long pour „ conduire le bled à sa maturité. „ Si on cultivoit en Islande tout le pays qui est propre à l'être, sans qu'on ait besoin d'en ôter des pierres, je suis sûr qu'il y auroit plus de terres labourées dans ce pays que dans toute la Seeland & la Finlande ensemble : ainsi la peine

de nétoyer le pays, des pierres qu'il prétend ſe trouver par-tout, eſt un obſtacle levé; celle de fumer les terres, quoiqu'il y ait des quantités ſuperflues de toutes ſortes d'engrais, deviendroit encore inutile; car la terre ayant reposé pendant pluſieurs ſiécles, je ſuis perſuadé que ſi elle étoit une fois bien défrichée & bien travaillée, elle produiroit ſans être fumée d'excellent bled. L'objection capitale eſt, que l'été ou le tems chaud ne dure pas aſſez longtems pour qu'aucune production puiſſe venir à maturité; mais cette objection eſt plus ſpécieuſe que ſolide; car ſi l'été dure aſſez pour que toutes ſortes de plantes & d'herbes puiſſent venir à maturité & porter de la ſemence; peut-on douter que cette ſaiſon ne puiſſe également ſuffire pour faire meurir le bled. Anciennement les ſaiſons ont bien pu favoriſer la maturité, les annales le prouvent inconteſtablement; pourquoi ne ſeroient-elles pas auſſi favorables actuellement; d'ailleurs la viteſſe avec laquelle l'herbe croît dans cette Iſle & monte pendant l'eſpace de douze à quinze jours à la hauteur de plus d'un pied, prouve que le Soleil

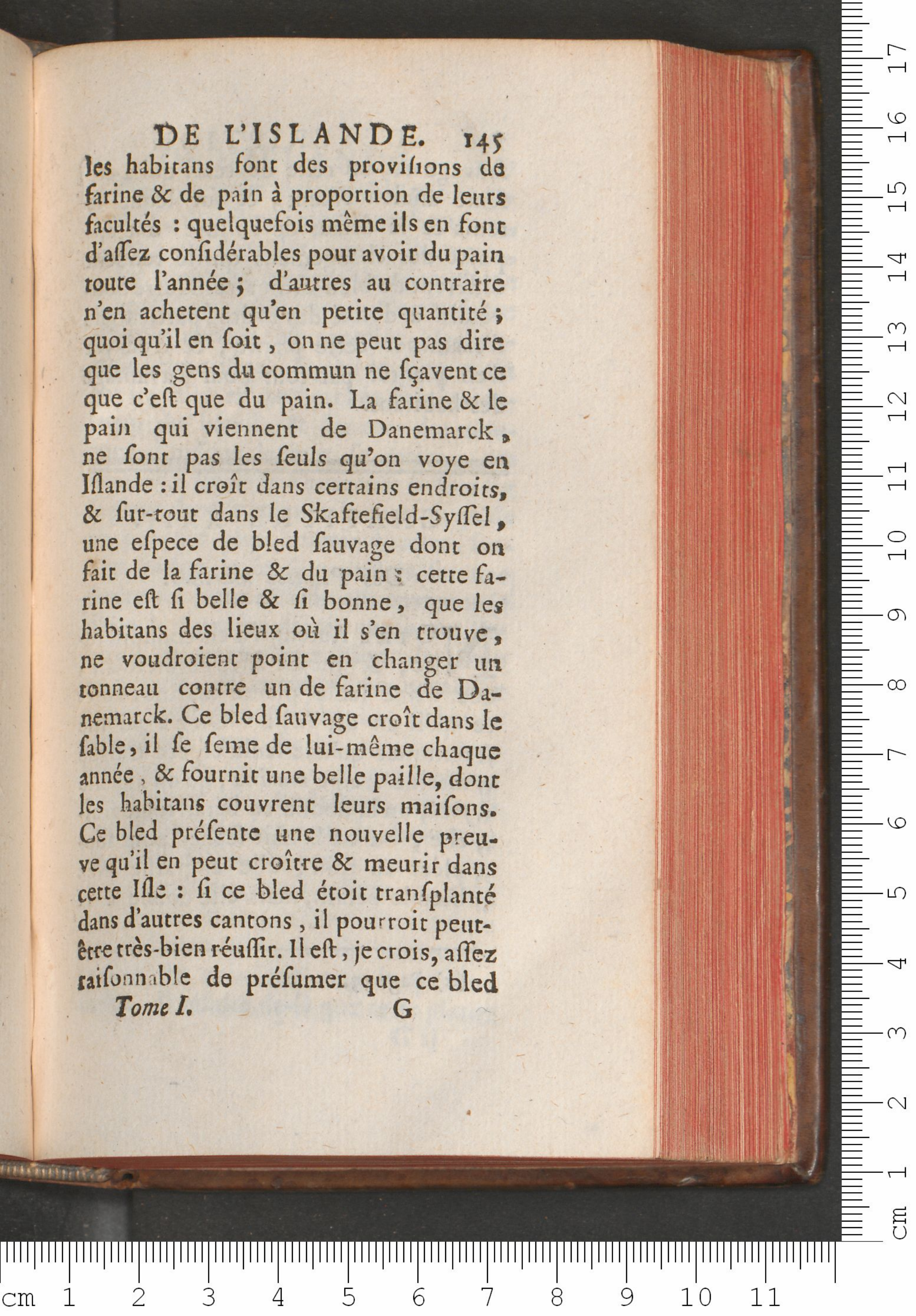
a une influence plus considérable & plus efficace que dans nos climats : ce que l'on seme dans ce pays, quoique plus tard que dans les pays méridionaux, meurit beaucoup plus vîte : cela arrive même en d'autres pays encore beaucoup plus froids que l'Islande.

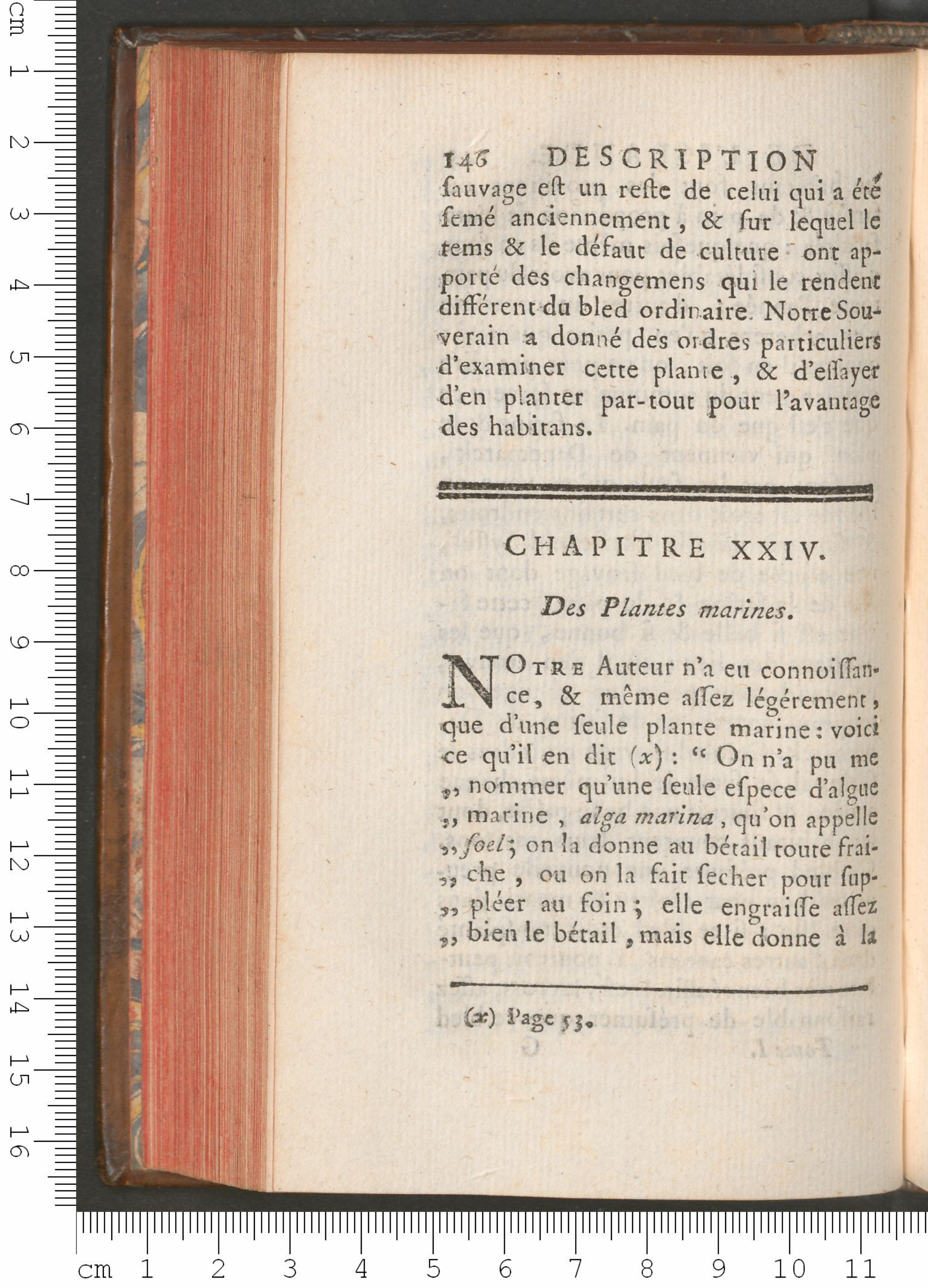
En Laponie, par exemple, six ou sept semaines suffisent pour semer le bled, le voir meurir & faire la moisson. C'est ce que nous apprend le Professeur Hogstroms, qui nous a donné une belle description de cette contrée. On voit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de Suéde, qu'en 1733 le seigle a meuri dans ce pays en soixante-six jours, & l'orge en cinquante-huit. Pourquoi ne seroit-il donc pas possible que la même chose arrivât en Islande, où l'été est beaucoup plus long, & la chaleur plus forte qu'en Laponie, comme on le peut voir par mes observations météorologiques ? Il n'y a que l'expérience qui pourroit me faire croire le contraire ; quand même le bled ne réussiroit pas tous les ans également bien, cela ne prouveroit rien, puisque l'on voit arriver la même chose dans tous les pays. Je n'aurois pas été surpris que l'Auteur

ſuivant l'idée qu'on lui a donnée de l'Iſlande, eût apporté pour raiſon de ce que l'agriculture ne peut y avoir lieu, celle qu'il a déja alléguée pluſieurs fois; ſçavoir, parce que à cinq doigts ſous la croute ſuperficielle du ſol l'on trouve par-tout du ſoufre. Alors il eût été diſpenſé de donner d'autres cauſes, & aſſurément on ne lui auroit pas conteſté ſon raiſonnement

Quoique les Iſlandois n'ayent pas de bled dans le pays, on ne peut pourtant pas dire avec vérité, ainſi que M. Anderſon, " que le pauvre & l'homme „ du commun ne connoiſſent pas le pain. „ Ce faux rapport eſt d'autant plus étonnant, que l'Auteur dit qu'il lui a été fait par des mariniers & des commis de marchands. Ces gens-là pouvoient-ils ignorer que l'on porte tous les ans une grande quantité de farine & de pain en Iſlande. Il entre dans chaque port depuis trois cens juſqu'à ſix cens tonneaux de farine, & quelquefois plus, ſuivant que l'exige le nombre des habitans : outre la farine on porte encore du pain cuit, dont la quantité eſt ordinairement de deux tiers moindre que celle de la farine;
les

les habitans font des provisions de farine & de pain à proportion de leurs facultés : quelquefois même ils en font d'assez considérables pour avoir du pain toute l'année ; d'autres au contraire n'en achetent qu'en petite quantité ; quoi qu'il en soit, on ne peut pas dire que les gens du commun ne sçavent ce que c'est que du pain. La farine & le pain qui viennent de Danemarck, ne sont pas les seuls qu'on voye en Islande : il croît dans certains endroits, & sur-tout dans le Skaftefield-Syssel, une espece de bled sauvage dont on fait de la farine & du pain : cette farine est si belle & si bonne, que les habitans des lieux où il s'en trouve, ne voudroient point en changer un tonneau contre un de farine de Danemarck. Ce bled sauvage croît dans le sable, il se seme de lui-même chaque année, & fournit une belle paille, dont les habitans couvrent leurs maisons. Ce bled présente une nouvelle preuve qu'il en peut croître & meurir dans cette Isle : si ce bled étoit transplanté dans d'autres cantons, il pourroit peut-être très-bien réussir. Il est, je crois, assez raisonnable de présumer que ce bled





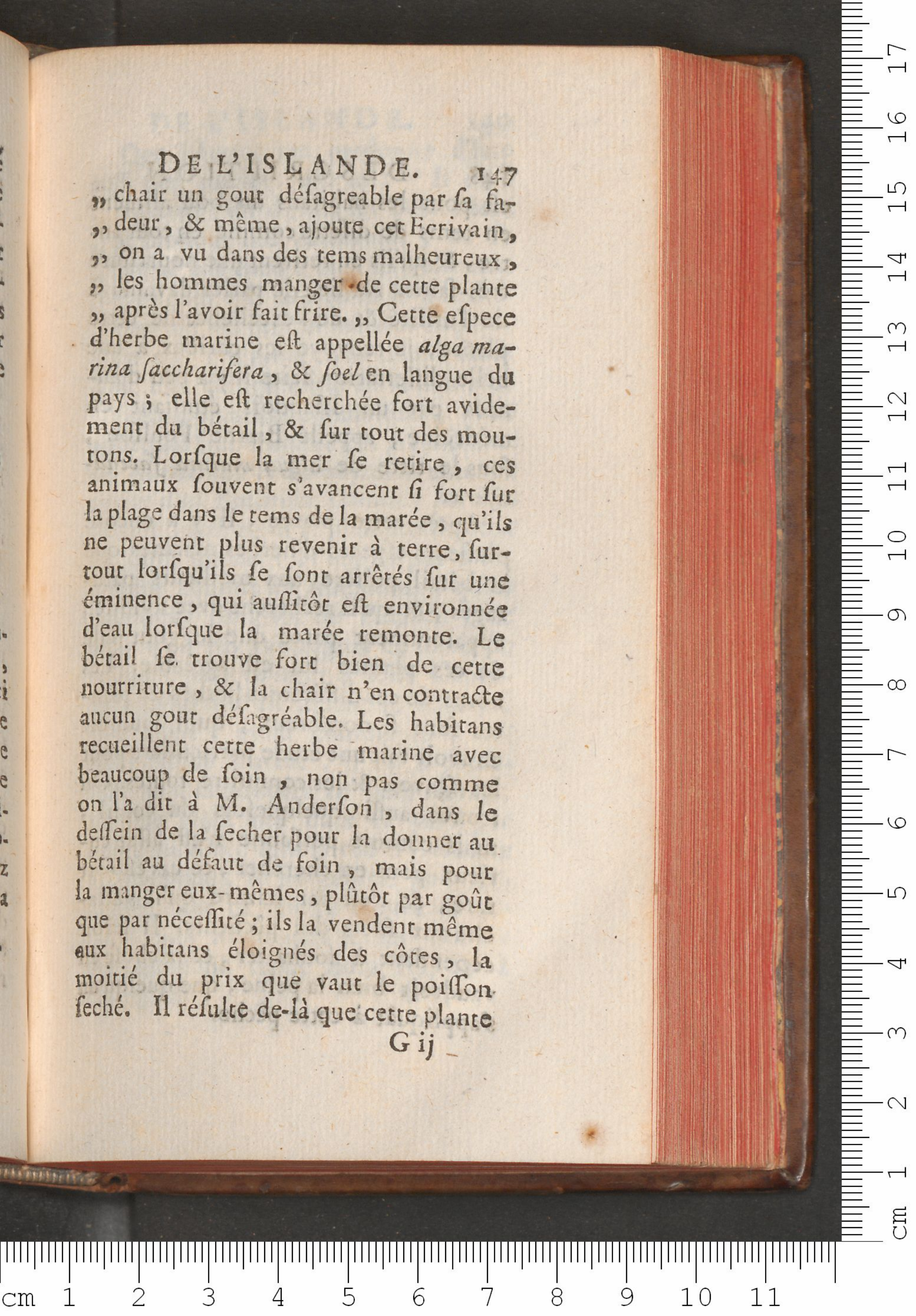
ſauvage eſt un reſte de celui qui a été ſemé anciennement, & ſur lequel le tems & le défaut de culture ont apporté des changemens qui le rendent différent du bled ordinaire. Notre Souverain a donné des ordres particuliers d'examiner cette plante, & d'eſſayer d'en planter par-tout pour l'avantage des habitans.

CHAPITRE XXIV.

Des Plantes marines.

NOTRE Auteur n'a eu connoiſſance, & même aſſez légérement, que d'une ſeule plante marine : voici ce qu'il en dit (*x*) : " On n'a pu me „ nommer qu'une ſeule eſpece d'algue „ marine, *alga marina*, qu'on appelle „ *ſoel*; on la donne au bétail toute fraiche, ou on la fait ſecher pour ſuppléer au foin; elle engraiſſe aſſez „ bien le bétail, mais elle donne à la

(*x*) Page 53.

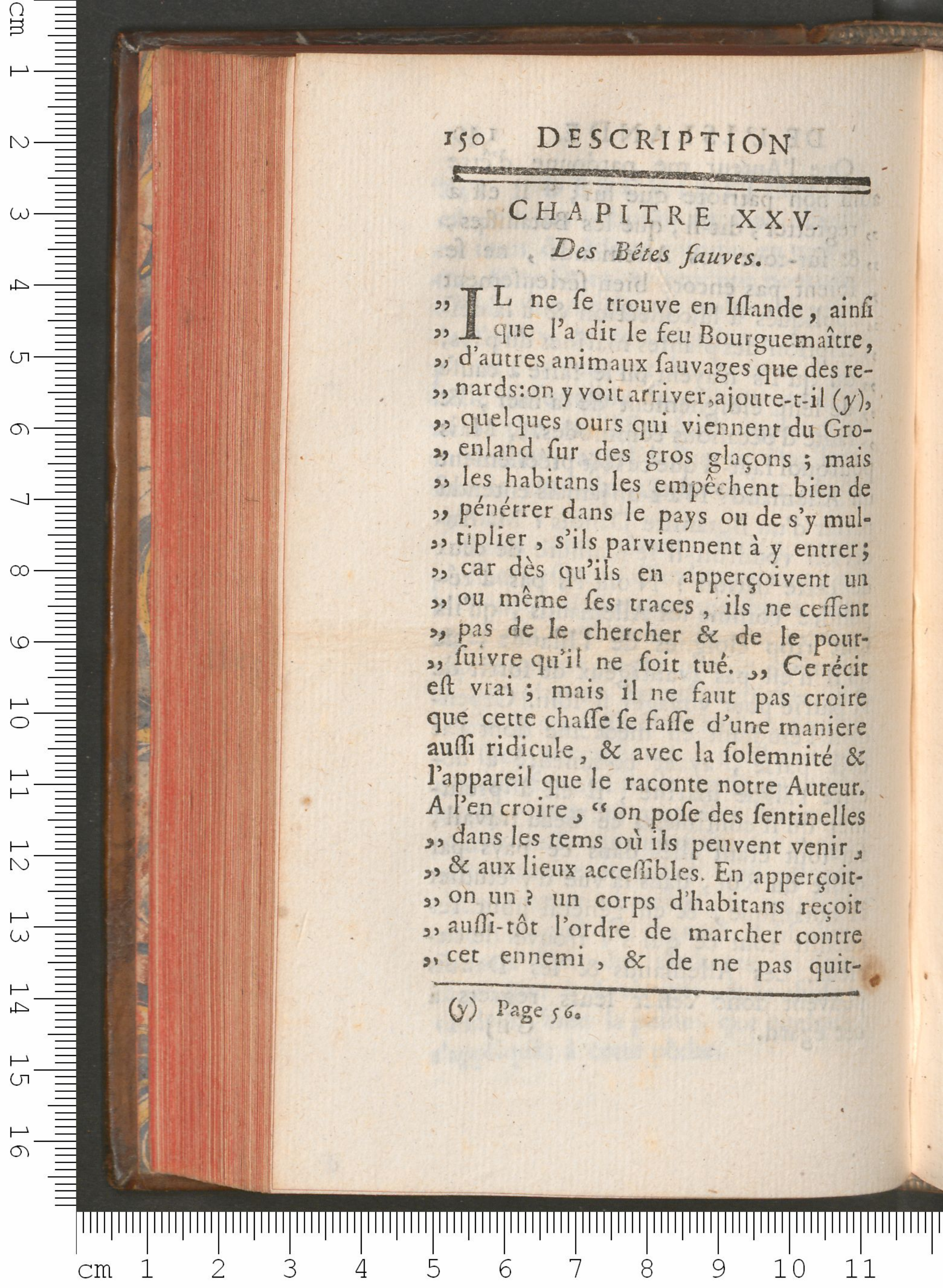


„ chair un gout désagreable par sa fa-
„ deur, & même, ajoute cet Ecrivain,
„ on a vu dans des tems malheureux,
„ les hommes manger de cette plante
„ après l'avoir fait frire. „ Cette espece
d'herbe marine est appellée *alga marina saccharifera*, & *soel* en langue du
pays; elle est recherchée fort avidement du bétail, & sur tout des moutons. Lorsque la mer se retire, ces
animaux souvent s'avancent si fort sur
la plage dans le tems de la marée, qu'ils
ne peuvent plus revenir à terre, surtout lorsqu'ils se sont arrêtés sur une
éminence, qui aussitôt est environnée
d'eau lorsque la marée remonte. Le
bétail se trouve fort bien de cette
nourriture, & la chair n'en contracte
aucun gout désagréable. Les habitans
recueillent cette herbe marine avec
beaucoup de soin, non pas comme
on l'a dit à M. Anderson, dans le
dessein de la secher pour la donner au
bétail au défaut de foin, mais pour
la manger eux-mêmes, plûtôt par goût
que par nécessité; ils la vendent même
aux habitans éloignés des côtes, la
moitié du prix que vaut le poisson
seché. Il résulte de-là que cette plante

est pour les habitans un bon aliment en tems de disette comme en tout autre, & qu'ils en retirent une nourriture très-saine.] Au lieu de parler davantage de l'utilité & de l'excellence de cette plante, je renvoye les curieux à une belle dissertation faite il y a peu d'années par un Islandois étudiant en médecine, appellé Biarne Poulson, sous le titre de *algua marina saccharifera*.

Après cette plante, il y a encore plusieurs especes d'herbes marines que le bétail préfére aux meilleurs pâturages, & qu'il recherche avec avidité, apparemment parce que le goût salé de ces plantes lui est agréable. Les noms de ces différentes herbes & plantes sont si nombreux, qu'il faudroit en avoir fait une étude particuliere pour les sçavoir & les connoître toutes. On trouve aussi quelquefois du corail; mais comme personne n'est assez curieux pour en chercher, ce cas est fort rare, & c'est par hazard qu'il s'attache aux filets des pêcheurs. Il seroit cependant à souhaiter, & la chose en vaudroit bien la peine, que quelqu'un s'appliquât à cette pêche.

Que l'Auteur me pardonne d'être aussi bon patriote que lui; " Il est à
" regretter, dit-il, que les Botanistes,
" & sur-tout nos Allemands, ne se
" soient pas encore bien sérieusement
" appliqués à la collection & à la description des plantes marines du pays,
" ou qu'ils n'ayent pu le faire à cause
" de leur éloignement de la mer, &
" faute d'occasions commodes. " Mais pourquoi faut-il que ce soit précisément un Allemand? N'a-t-on jamais entendu parler d'un Botaniste Danois? M. Anderson voudroit-il se plaindre de ceux de cette nation? N'ont-ils pas à répondre comme les Allemands, qu'ils sont trop éloignés de l'Islande, & qu'il n'est pas avantageux de sortir de sa patrie pour voyager si loin. Cependant l'étudiant en médecine dont j'ai déja parlé, ayant commencé à décrire l'algue marine, il est à présumer qu'il continuera ce beau travail, sur-tout étant allé dans ce pays par ordre du Roi, dans la vue d'y étudier la botanique, & en général pour recueillir tout ce qui s'y trouve de curieux. Les Allemands & les Danois peuvent donc cesser leurs regrets à cet égard.

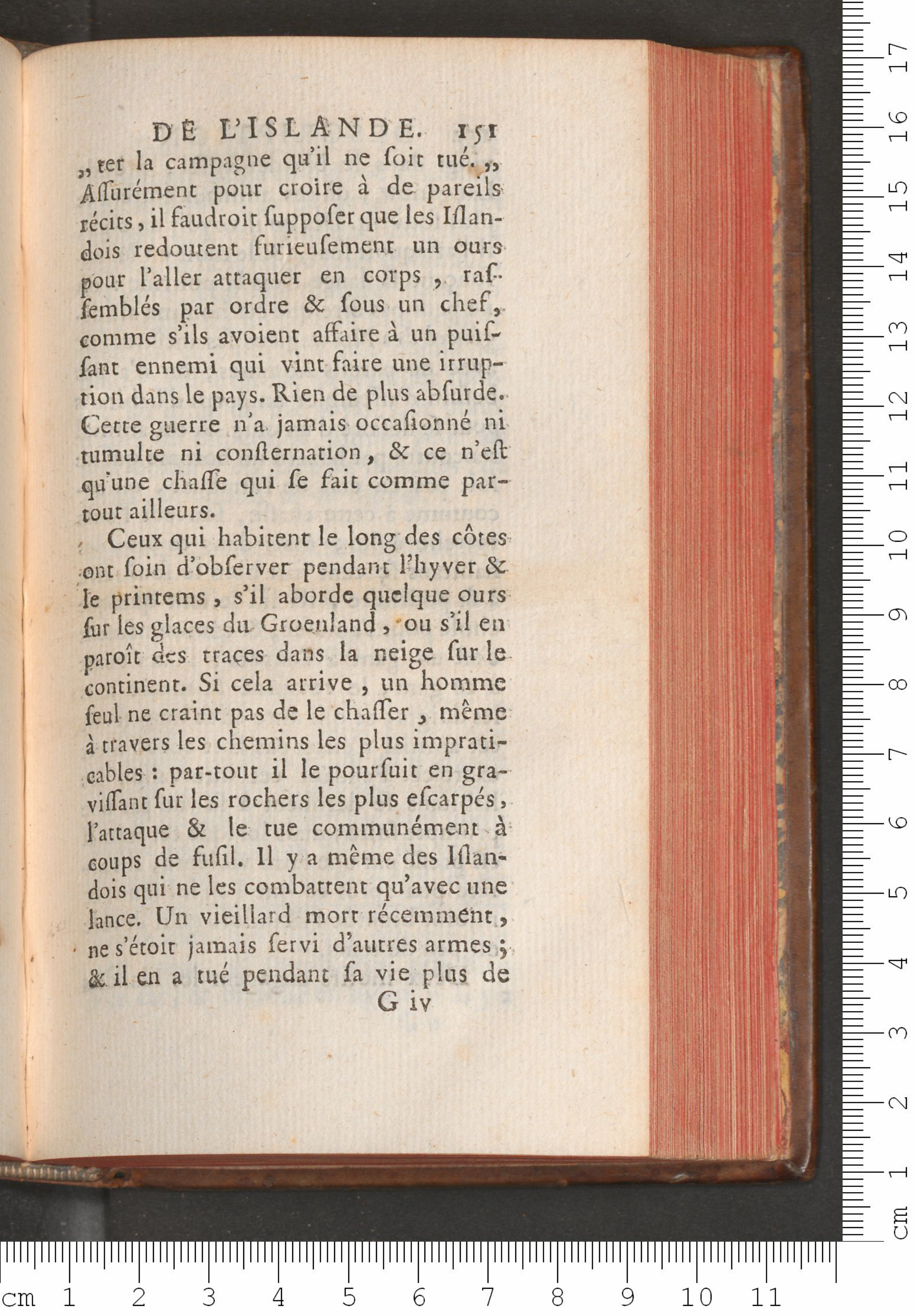


CHAPITRE XXV.

Des Bêtes fauves.

„ IL ne ſe trouve en Iſlande, ainſi „ que l'a dit le feu Bourguemaître, „ d'autres animaux ſauvages que des re- „ nards: on y voit arriver, ajoute-t-il (*y*), „ quelques ours qui viennent du Gro- „ enland ſur des gros glaçons ; mais „ les habitans les empêchent bien de „ pénétrer dans le pays ou de s'y mul- „ tiplier, s'ils parviennent à y entrer; „ car dès qu'ils en apperçoivent un „ ou même ſes traces, ils ne ceſſent „ pas de le chercher & de le pour- „ ſuivre qu'il ne ſoit tué. „ Ce récit eſt vrai ; mais il ne faut pas croire que cette chaſſe ſe faſſe d'une maniere auſſi ridicule, & avec la ſolemnité & l'appareil que le raconte notre Auteur. A l'en croire, " on poſe des ſentinelles „ dans les tems où ils peuvent venir, „ & aux lieux acceſſibles. En apperçoit- „ on un ? un corps d'habitans reçoit „ auſſi-tôt l'ordre de marcher contre „ cet ennemi, & de ne pas quit-

(*y*) Page 56.



„ ter la campagne qu'il ne ſoit tué. „ Aſſurément pour croire à de pareils récits, il faudroit ſuppoſer que les Iſlandois redoutent furieuſement un ours pour l'aller attaquer en corps, raſſemblés par ordre & ſous un chef, comme s'ils avoient affaire à un puiſſant ennemi qui vint faire une irruption dans le pays. Rien de plus abſurde. Cette guerre n'a jamais occaſionné ni tumulte ni conſternation, & ce n'eſt qu'une chaſſe qui ſe fait comme partout ailleurs.

Ceux qui habitent le long des côtes ont ſoin d'obſerver pendant l'hyver & le printems, s'il aborde quelque ours ſur les glaces du Groenland, ou s'il en paroît des traces dans la neige ſur le continent. Si cela arrive, un homme ſeul ne craint pas de le chaſſer, même à travers les chemins les plus impraticables : par-tout il le pourſuit en graviſſant ſur les rochers les plus eſcarpés, l'attaque & le tue communément à coups de fuſil. Il y a même des Iſlandois qui ne les combattent qu'avec une lance. Un vieillard mort récemment, ne s'étoit jamais ſervi d'autres armes ; & il en a tué pendant ſa vie plus de

vingt dans le Norder-Syſſel, près de Langenew, où ces animaux entrent le plus ſouvent. Dès qu'il voyoit un ours, il l'attaquoit ſeul, & le tuoit en lui enfonçant ſa lance dans la poitrine : on ne peut pas dire que cet homme ait dégénéré des Norwegiens ſes ancêtres; & avec de pareils hommes, on n'a pas beſoin d'aſſembler un corps d'habitans pour ſe défaire d'un ours. Si cet animal rencontre par hazard un homme qui ne ſoit pas en état de l'attaquer, ou accoutumé à cette chaſſe, ſouvent l'ours marche à lui; mais dans ce cas, les habitans ſçavent fort bien ſe ſouſtraire à ſa pourſuite, ils lui jettent quelque choſe pour l'amuſer, & communément c'eſt un gant à l'envers; l'ours court à ce gant, le retourne & manie tous les doigts; ce qui dure aſſez long-tems, cet animal n'étant pas fort adroit à cet exercice. Pendant cet intervalle, les habitans ſe dérobent à ſa vue par une prompte fuite; mais lorſque cet animal eſt preſſé par une faim violente, il s'arrête peu après ce que l'on lui jette, & rejoint bientôt l'Iſlandois qu'il dévore en peu de tems.

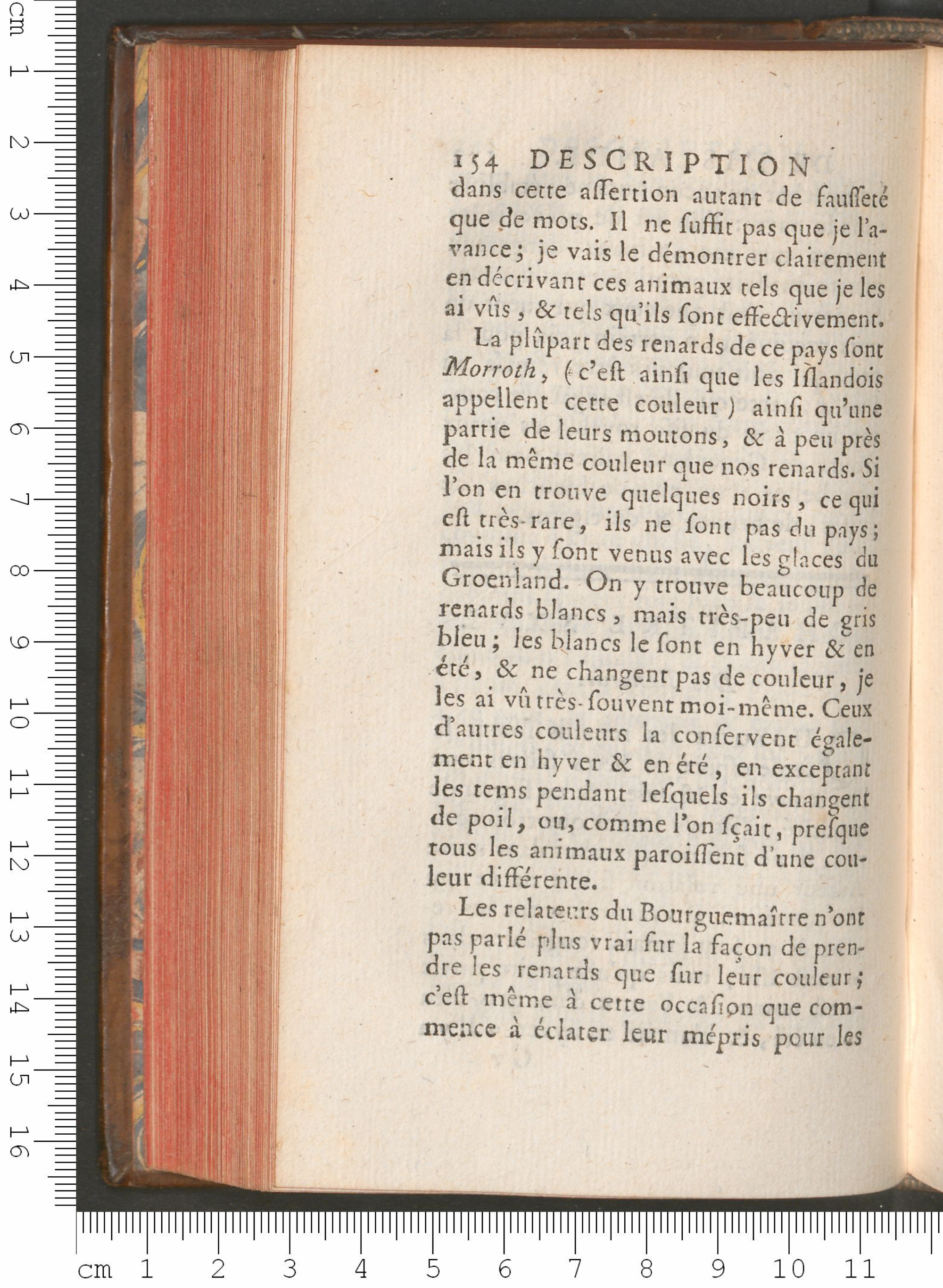
Deux motifs engagent les Iſlandois

à empêcher qu'aucun ours ne s'établiſſe dans le pays : l'un eſt de prévenir les ravages que ces animaux dangereux pourroient faire parmi leurs troupeaux, & l'autre, c'eſt que ceux qui tuent un ours reçoivent un certain prix pour la peau qui doit toujours être remiſe au Baillif ; parce qu'elle eſt regardée comme un droit du fiſc royal. Ces peaux d'ours de Groenland paſſent pour les plus belles : on en a de blanches, de griſes, de brunes & de tigrées.

CHAPITRE XXVI.

Des Renards.

QUOIQUE les renards ſoient la ſeule eſpéce de bêtes fauves que l'on trouve en Iſlande, & en ſi grande quantité qu'ils n'y ſoient que trop connus, il ne faut pas chercher dans notre Auteur une relation fidéle de ce qui les concerne. Il a raconté « que les re-» nards ne ſont jamais rougeâtres dans » cette Iſle ; mais qu'une petite partie » eſt noire, & l'autre d'un gris bleu » en été, & blanche en hyver. » Il y a



dans cette aſſertion autant de fauſſeté que de mots. Il ne ſuffit pas que je l'avance; je vais le démontrer clairement en décrivant ces animaux tels que je les ai vûs, & tels qu'ils ſont effectivement.

La plûpart des renards de ce pays ſont *Morroth*, (c'eſt ainſi que les Iſlandois appellent cette couleur) ainſi qu'une partie de leurs moutons, & à peu près de la même couleur que nos renards. Si l'on en trouve quelques noirs, ce qui eſt très-rare, ils ne ſont pas du pays; mais ils y ſont venus avec les glaces du Groenland. On y trouve beaucoup de renards blancs, mais très-peu de gris bleu; les blancs le ſont en hyver & en été, & ne changent pas de couleur, je les ai vû très-ſouvent moi-même. Ceux d'autres couleurs la conſervent également en hyver & en été, en exceptant les tems pendant leſquels ils changent de poil, où, comme l'on ſçait, preſque tous les animaux paroiſſent d'une couleur différente.

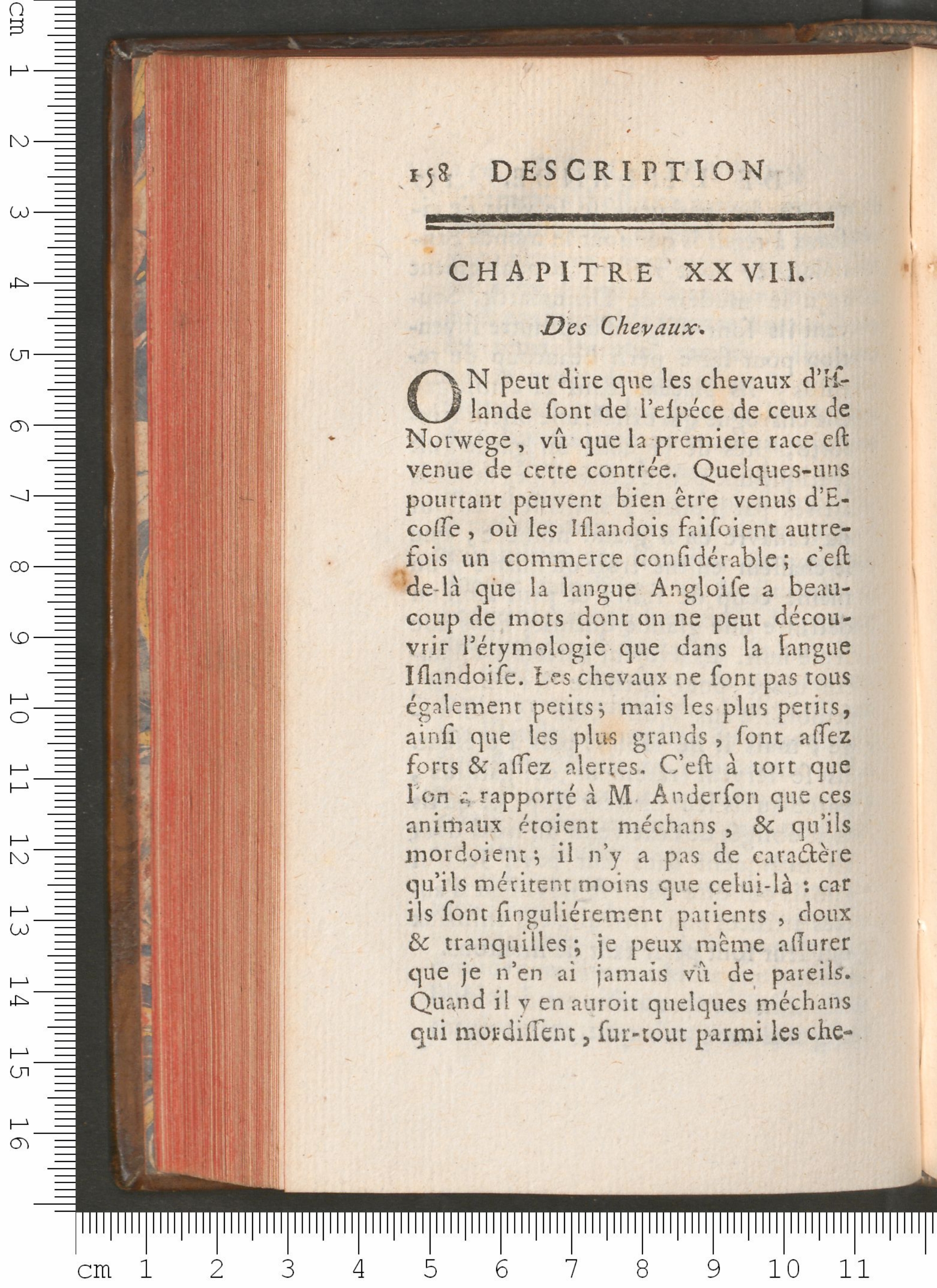
Les relateurs du Bourguemaître n'ont pas parlé plus vrai ſur la façon de prendre les renards que ſur leur couleur; c'eſt même à cette occaſion que commence à éclater leur mépris pour les

Islandois. Dès-lors ils ont continué sur le même ton, & n'ont fini que par se montrer maîtres en calomnie. L'auteur dit ici, que par aversion pour les armes à feu, ils ne se servent pour attraper les renards, que de filets ou de piéges qui ont à peu-près la forme de ciseaux de tailleurs. Rien de plus faux que cette prétendue aversion pour les armes à feu, & je ne conseillerois pas à un de ces relateurs de se placer vis-à-vis le fusil d'un Islandois, même à une assez grande distance. Ils sont si accoutumés à cette arme, qu'à coup sûr il éprouveroit qu'ils n'ont pas plus d'aversion que de maladresse à s'en servir. Que l'on me permette de faire une question aux émissaires de notre Historien; d'où vient cette aversion naturelle qu'ils attribuent aux Islandois? En ont-ils hérité de leurs prédécesseurs? Est-ce une répugnance qui est passée dans leur sang avec la vie qui leur a été transmise par leurs peres? Leurs ancêtres étoient des Norwégiens, c'est une vérité incontestable; je ne crois pas que l'on puisse disputer à ces peuples l'avantage d'être habiles à manier toutes sortes d'armes à feu, & as-

ſurément s'il eſt une nation aguerrie, ce doit être celle qui dès l'âge le plus tendre, s'exerce aux armes. La concluſion eſt aiſée à tirer, & certainement elle n'eſt pas favorable à notre Auteur. Dans les tems les plus reculés, ils n'ont même pas eu la réputation de gens lâches, tels que les dépeint M. Anderſon. Je peux apporter encore une preuve qu'ils n'ont pas d'averſion pour les armes à feu, c'eſt que pluſieurs d'entr'eux ont deux ou trois fuſils. J'ai vû moi-même des Iſlandois du commun donner juſqu'à quatre & ſix écus de l'Empire pour un bon fuſil. La grande quantité d'oyes ſauvages, de canards, de perdrix blanches, & d'autres oiſeaux qu'on y vend, prouvent auſſi que les Iſlandois font uſage de cette arme, ſans laquelle ils ne pourroient attraper ces oiſeaux, quand bien même ils marcheroient en corps, comme l'Auteur les fait aller contre les ours.

Les bons Iſlandois devroient des remercimens à l'Auteur de les avoir trouvé aſſez induſtrieux pour prendre des renards avec des machines preſque ſemblables à des ciſeaux de tailleur. C'eſt certainement trop dire pour leur gloi-

re; ces bonnes gens se servent de ciseaux à renards que tout le monde connoît, & dont ils ont probablement reçu le modéle de Danemarck. Souvent ils font usage d'une autre invention pour faire périr beaucoup de renards, ils placent dans la campagne une charogne qui exhale une odeur très-forte, près de laquelle un garde s'est pratiqué une petite cabane. Les renards attirés par l'odeur, s'amassent autour du cadavre en si grand nombre, que le chasseur en tue trois ou quatre d'un même coup de fusil, & peut ainsi en détruire une grande quantité dans une seule nuit. Ils avoient autrefois un autre usage pour prendre les renards, semblable aux Wolfshofen de Norwege; mais il ne subsiste plus à présent. Ils se servent rarement de gâteaux, parce qu'ils leur coutent trop, & qu'ils sont obligés de faire venir du miel dont ils manquent dans leur pays. Je n'ai jamais oui dire qu'ils se servissent d'autres artifices pour détruire ces animaux qui leur font périr tant de moutons.



CHAPITRE XXVII.

Des Chevaux.

ON peut dire que les chevaux d'Islande sont de l'espéce de ceux de Norwege, vû que la premiere race est venue de cette contrée. Quelques-uns pourtant peuvent bien être venus d'Ecosse, où les Islandois faisoient autrefois un commerce considérable; c'est de-là que la langue Angloise a beaucoup de mots dont on ne peut découvrir l'étymologie que dans la langue Islandoise. Les chevaux ne sont pas tous également petits; mais les plus petits, ainsi que les plus grands, sont assez forts & assez alertes. C'est à tort que l'on a rapporté à M. Anderson que ces animaux étoient méchans, & qu'ils mordoient; il n'y a pas de caractère qu'ils méritent moins que celui-là: car ils sont singuliérement patients, doux & tranquilles; je peux même assurer que je n'en ai jamais vû de pareils. Quand il y en auroit quelques méchans qui mordissent, sur-tout parmi les che-

vaux entiers qui ſont ici, comme ailleurs, plus fougueux que les autres; ce défaut étant bien éloigné d'être général, il ne peut pas être imputé à toute la race. Les chevaux qu'on ne fait travailler qu'en été, & que les Iſlandois appellent Puls-pferde, (chevaux de pouls) ſont toute l'année dans les champs, ſans entrer ſous le toît, & s'en trouvent fort bien. Ils ſçavent caſſer la glace avec leur pied, & s'ouvrir ainſi une voie pour trouver de la nourriture. Les chevaux de ſelle, dont chacun a le nombre qu'il veut ou qu'il peut nourrir, reſtent à l'écurie pendant l'hyver, comme en Danemarck. Cette exception auroit dû être faite par l'Auteur qui dit que tous les chevaux paſſent toute l'année dans les champs en plein air.

Les chevaux que les Iſlandois ont de trop, & dont ils ne croient avoir beſoin qu'au bout d'un certain tems, ils les menent dans les montagnes, après les avoir marqués, & ils les y laiſſent plus ou moins d'années. Lorſque ces habitans ſe trouvent en avoir beſoin, ils envoyent des gens qui les chaſſent, les raſſemblent en une troupe, & les

prennent avec des cordes; parce qu'alors ils ſont devenus très-ſauvages : il y en a même qui naiſſent dans les montagnes, mais qui ſont auſſi tôt marqués comme les autres par les propriétaires; auſſi parmi ces chevaux ſauvages, il s'en trouve d'entiers qui ſont fiers, grands & ſi terribles, qu'ils défendent vigoureuſement leur ſérail, & qu'ils oſent attaquer la troupe de gens à cheval qui viennent pour les prendre; ſouvent auſſi la jalouſie les portent à tuer d'autres jeunes chevaux entiers. Ces chevaux étant retirés des montagnes à l'âge de cinq ou ſix ans, deviennent communément les plus beaux du pays : ils ſont toujours gras, & ne craignent pas le froid le plus rigoureux. Il en eſt de même des chevaux de travail; quoiqu'ils paſſent l'hyver dans les champs, ils ſont en fort bon état l'été, & même mieux qu'on ne ſçauroit ſe l'imaginer. Tous les chevaux ont en hyver un poil plus long & plus épais qu'en été; ce qui leur eſt fort avantageux contre le froid; mais au printems, ce poil tombe, & ces animaux en prennent un uni très-beau & très-luiſant.

CHAPITRE XXVIII.

Des Moutons.

A juger en général de l'habileté de ces doctes mariniers ou commis de marchands que l'Auteur a consultés, par leur relation d'Islande, on ne peut qu'en porter le jugement le plus défavorable; mais rien ne prouve mieux leur ignorance que ce qu'ils ont dit des moutons & de la façon de les élever. Il est aisé de voir qu'ils n'ont jamais habité que les ports de pêche. « Suivant leur » rapport, les moutons sont très-pe-» tits (z), & n'ont pas un meilleur » sort que les chevaux. L'été, l'hyver, » toute saison est égale pour eux, & en » aucun tems ils n'ont d'étable. Ils res-» tent continuellement en pleine cam-» pagne; là ils se mettent à couvert „ sous les éminences saillantes des ro-„ chers ou dans les creux des monta-„ gnes, & se nourrissent comme ils „ peuvent.„

(z) Page 58.

Ces moutons m'ont paru de même grandeur que les nôtres, & sans doute ces rélateurs les ont vû avec des yeux differens des miens en les trouvant si petits. Quoique dans quelques endroits du pays, & nommément dans le canton de Skaftefield, les moutons, comme je l'ai dit plus haut, passent toute l'année dans les montagnes (ce qui pourtant ne doit s'entendre que des béliers proprement dits); cela n'arrive pas partout, au contraire dans les parties septentrionales & méridionales du pays, tels que le district d'Arness Borgefiord & autres, en un mot dans tous les cantons où l'on éleve bien le bétail, les moutons, les vaches & les bœufs sont ramenés toutes les nuits dans l'hyver à leurs étables; on les y tient même plusieurs jours de suite, lorsque le tems paroît trop rude, ou qu'il menace d'une forte neige; conséquemment chacun des habitans du pays a autant de bergeries qu'il faut pour mettre à couvert tous ses moutons. Dans ces bergeries sont des rateliers suspendus où l'on met le foin de façon que les moutons puissent manger des deux côtés. J'ai vû moi-même trois, quatre & même jus-

qu'à cinq de ces bergeries près de chaque métairie. Les agneaux, les moutons & les brebis, sont séparés les uns des autres. En général les Islandois les appellent *Soyder:* ainsi lorsque je parlerai des moutons, on doit entendre généralement toute l'espece. Dans le canton de Guldbringe,& dans quelques autres endroits en petit nombre, on s'applique fort peu à élever des moutons, & rarement on y voit des bergeries. Il est vrai que l'on en a peu de besoin; car pendant les deux hyvers que j'ai passés en Islande, l'air étoit si peu rigoureux, que les moutons pouvoient rester aisément dans les champs l'hyver, excepté en tout trois à quatre semaines. Ceux qui ont le plus de soin de ce bétail, retirent chez eux les agneaux seulement, & les y nourrissent. Cette précaution est indispensable: car lorsque ces animaux n'ont pas un an, ils ne peuvent supporter le froid comme les vieux moutons, dont l'habit est mieux fourré; & il en meurt beaucoup lorsqu'on les laisse exposés à l'air. J'ai vû aussi des bergeries formées par la nature, elles pouvoient contenir plusieurs centaines de moutons, & ces animaux

s'y retirent aussi lorsque le tems devient trop mauvais. Ces grottes que les Islandois appellent *Hrannen*, sont très-fréquentes dans les endroits où la terre a anciennement brûlé ; elles paroissent n'être autre chose que des excavations & des trous formés par des éruptions. Ces *Hrannen* sont fort utiles aux moutons en tout tems. L'hyver ils s'y retirent pendant le mauvais tems, & l'été ils y trouvent des alimens passables ; cependant c'est là aussi qu'ils rencontrent leur plus grand ennemi, le renard. Cet animal rusé choisit volontiers sa retraite dans ces grottes, autant à cause du grand nombre de trous qu'il y trouve, que dans l'espérance de faire un butin considérable.

Il n'est pas vrai que les moutons vivent avec les chevaux, & qu'ils les suivent par-tout en hyver, pour profiter dans les fortes gelées du peu de mousse qui reste à découvert dans les creux que les chevaux font pour eux-mêmes dans la neige, & où les moutons n'auroient pu atteindre avec leur petites jambes. C'est une faculté dont les moutons d'Islande ne sont pas pourvus ; jamais ils ne suivent les chevaux,

& ils n'ont pas besoin de cette attention. Lorsque la neige n'est pas trop épaisse, ils sçavent aussi bien que les chevaux se faire une ouverture pour trouver l'herbe ; & si l'hyver est trop rigoureux, on les garde dans la bergerie. Jamais les moutons ne mangent de mousse, comme on l'a dit à notre Auteur ; l'herbe est la seule pâturequ'ils recherchent; & je n'ai jamais entendu dire qu'ils en ayent manqué, au point d'être obligés de manger la queue des chevaux. Il s'ensuit de ce passage que notre Historien a fait une double injustice à ces pauvres moutons (&) ; la premiere c'est de les avoir représenté comme des paresseux qui suivent les chevaux pour profiter des trous qu'ils font ; la seconde, sans doute la plus criante, c'est de les avoir taxé d'ingratitude en leur faisant payer la peine de leurs bienfaiteurs en mangeant le crin de leur queue.

Quoique les Islandois ayent des ber-

(&) L'Auteur Danois nous donne ici une grande idée de son amour pour la justice & de la rectitude de sa conscience : la reclamation qu'il fait en faveur des moutons, mene à douter qu'un être de l'espece eût mieux plaidé la cause générale.

geries pour leurs moutons, cependant lorſqu'il n'y a pas beaucoup de neige, & que le tems eſt doux, ils les envoyent aux champs pour leur faire prendre l'air, & pour épargner leur foin : car il en faut une grande quantité pour nourrir tout un hyver trois à quatre, & même juſqu'à cinq cens moutons. Il peut arriver dans un mauvais tems, & lorſqu'il fait un vent violent, que les moutons ſuivent l'impulſion du vent, & aillent ſe jetter à la mer où il en périt quelquefois en grand nombre; mais il ne s'enſuit pas de-là qu'il faille imputer cet accident à la ſtupidité des moutons d'Iſlande. Lorſqu'il neige avec un vent très fort, on ne peut voir bien loin devant ſoi; ainſi les moutons peuvent, ſans ſtupidité, ſe précipiter dans les flots, & même il y a des hommes victimes de pareils ouragans. J'ai vû dans l'été un troupeau de moutons ſurpris par un vent conſidérable, & emporté à dix à douze milles en mer; il peut auſſi arriver, comme le dit M. Anderſon, que lorſque les moutons ſont dans les champs en hyver, & qu'il tombe une forte neige, ils ſe ramaſſent en gros pelotons en rapprochant leurs tê-

tes les unes des autres, qu'alors leurs toiſons ſe gêlent enſemble, de maniere qu'ils ne puiſſent plus ſe dégager eux-mêmes. En pareils cas ils cherchent ordinairement un aſyle dans les vallées, & s'y enfoncent de maniere qu'ils ont juſqu'à deux ou trois coudées de neige au-deſſus d'eux. Ils reſtent dans cet état, juſqu'à ce que le tems permette de les chercher & de les ſauver. Pour y parvenir, on n'a nullement beſoin, comme le dit notre Allemand (a), " de tâcher „ de découvrir une vapeur qui s'éleve „ de deſſus le troupeau, au moyen d'une „ petite ouverture ſemblable à un tuyau „ de cheminée. „ De pareilles vapeurs ne ſe ſont jamais montrées, & jamais les Iſlandois n'en ont vû s'exhaler d'une troupe de moutons enterrés ainſi dans la neige. Leur ſoin particulier eſt de trouver quelque part ſur la ſurface de la neige, un trou que le renard, ennemi dangereux des moutons, a coutume de creuſer pour en faire ſa curée. L'odorat de cet animal découvre mieux l'endroit où un troupeau de moutons eſt ainſi enſeveli, que toute la ſagacité humaine. On les retire quelque fois ſains

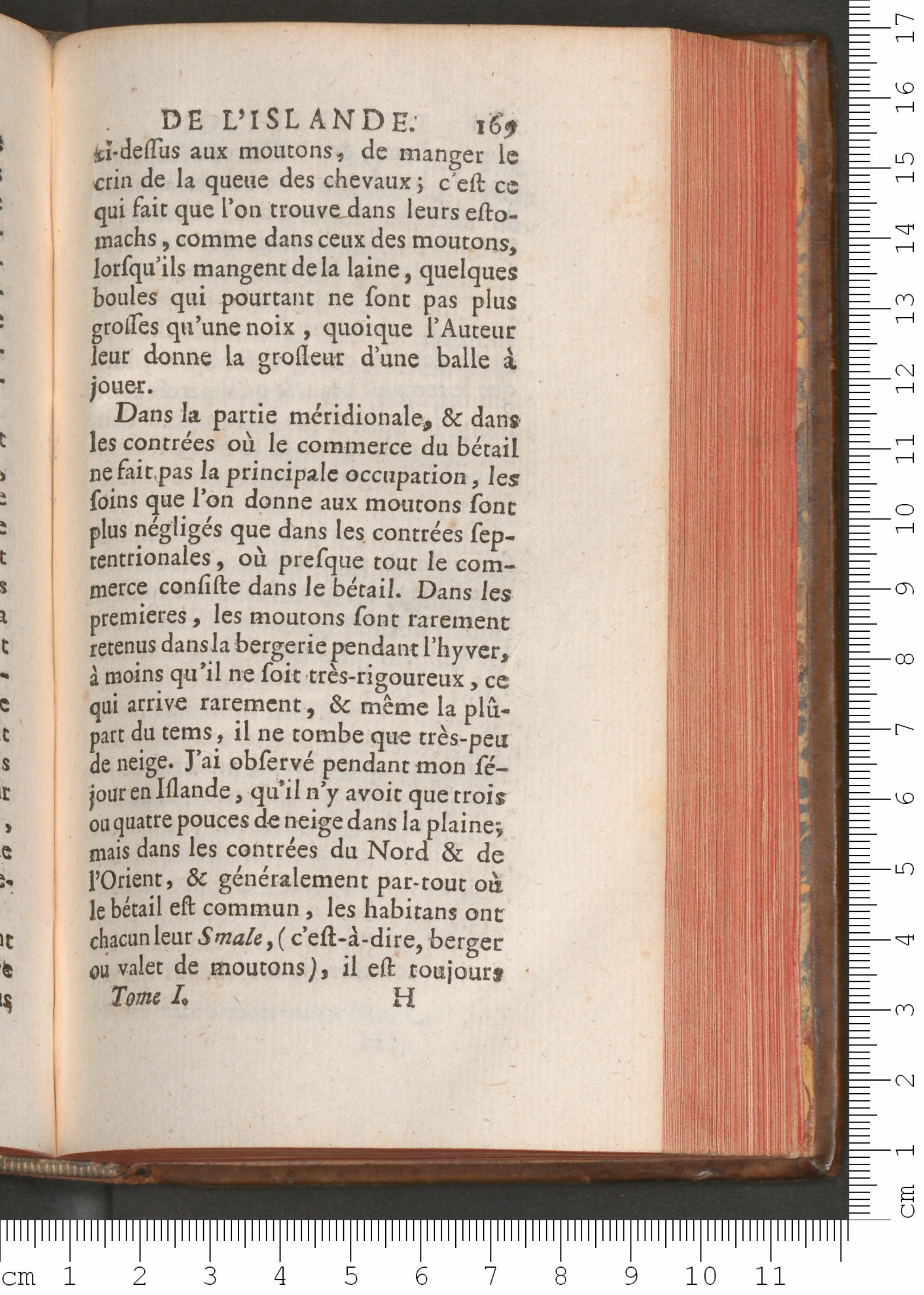
(a) Page 62.

& ſaufs, même au bout de pluſieurs jours; mais ſouvent ils ſont étouffés ſous le poids d'une maſſe énorme de neige. Lorſqu'ils peuvent gagner quelques grottes ou quelques cavités de rochers, ils ſe trouvent préſervés du danger. Au reſte c'eſt une régle générale parmi les habitans de retenir les troupeaux dans la bergerie, lorſqu'ils prévoyent un tems fâcheux.

Lorſque les moutons reſtent pendant quelques jours enfoncés dans la neige, il arrive, comme dit notre Auteur, que la faim les force à ſe manger la laine les uns les autres, & qu'ils ſubſiſtent ainſi juſqu'à ce qu'on les ſecoure. Mais l'aſſertion eſt trop générale. Il n'y en a que quelques-uns qui s'aviſent de cet expedient, & même ils conſervent enſuite cette habitude; mais lorſque le propriétaire s'en apperçoit, il les fait mourir pour arrêter le déſordre qu'ils cauſent : car outre que cette manie leur occaſionne à eux-mêmes des maladies, cela nuit aux autres en empêchant que leur vêtement ne les défende efficacement du froid.

Des poulains d'un an & des veaux ont ſouvent l'habitude que l'on a attribuée

ci-deſſus



ci-dessus aux moutons, de manger le crin de la queue des chevaux ; c'est ce qui fait que l'on trouve dans leurs estomachs, comme dans ceux des moutons, lorsqu'ils mangent de la laine, quelques boules qui pourtant ne sont pas plus grosses qu'une noix, quoique l'Auteur leur donne la grosseur d'une balle à jouer.

Dans la partie méridionale, & dans les contrées où le commerce du bétail ne fait pas la principale occupation, les soins que l'on donne aux moutons sont plus négligés que dans les contrées septentrionales, où presque tout le commerce consiste dans le bétail. Dans les premieres, les moutons sont rarement retenus dans la bergerie pendant l'hyver, à moins qu'il ne soit très-rigoureux, ce qui arrive rarement, & même la plûpart du tems, il ne tombe que très-peu de neige. J'ai observé pendant mon séjour en Islande, qu'il n'y avoit que trois ou quatre pouces de neige dans la plaine; mais dans les contrées du Nord & de l'Orient, & généralement par-tout où le bétail est commun, les habitans ont chacun leur *Smale*, (c'est-à-dire, berger ou valet de moutons), il est toujours

auprès d'eux, & n'a d'autre occupation que de les choyer. Ce berger a encore à sa disposition un ou deux chevaux, & une couple de chiens dressés dont il se sert pour rassembler le troupeau. En été il mene chaque jour à la bergerie les brebis qui donnent du lait, & il les ramene dans les champs. En hyver, lorsque le tems est beau, & qu'il paroît constant, il conduit tout le troupeau dans les champs le matin & le soir, il le ramene à la bergerie, & en prend tous les soins qu'exige le bétail.

On doit se persuader que l'Islande est si grande, & par conséquent sa température si inégale, que l'économie rustique est nécessairement toute différente d'un bout du pays à l'autre. Il ne faut donc pas, lorsque l'on veut instruire le Public de l'état des bergeries en Islande, prendre pour modele les cantons du midi, de même quand on a à parler de la pêche & de ses circonstances, il ne faut pas s'attacher simplement aux cantons du Nord; car alors la description est fautive, & ne donne que peu d'éclaircissemens. Je remarque que c'est précisément ce qui est arrivé aux mariniers & aux commis de marchands qui ont

fait des relations à notre Auteur. Pour avoir été dans quelques endroits de l'Islande, ils ont cru qu'ils connoissoient parfaitement le pays, & c'est en quoi ils en ont imposé aux autres.

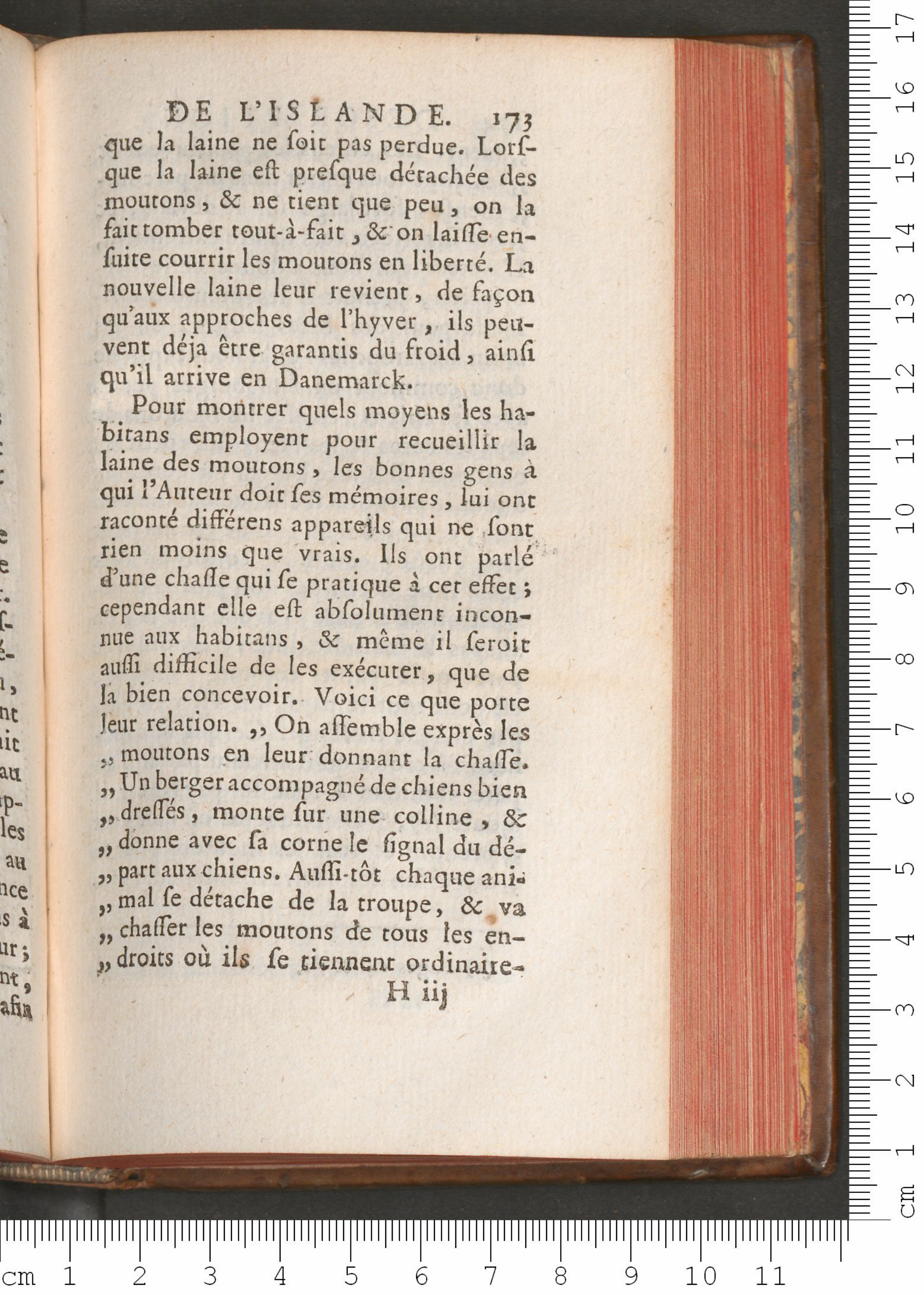
Notre Auteur dit que les moutons d'Islande sont couverts d'une laine grossiere & rude, c'est une vérité qui demande cependant explication. Ces animaux ont de la laine de différents degrés de bonté & de diverses qualités, de même que chez nous ; mais quand on sçait bien l'assortir & la préparer, l'expérience apprend que l'aulne d'étoffe vaut dix à douze marcs Danois *(b)*. Mais outre cette laine, la nature dont les dispositions annoncent par-tout la sagesse, a donné un vêtement plus chaud aux moutons d'Islande, exposés à des froids très-rigoureux : la surface extérieure de leur véritable laine est fourrée d'une autre laine plus grosse & plus longue qui environne la bonne par-tout. Les Islandois l'appellent *Tog* : lorsque cette laine est mêlée avec la premiere, la laine d'Islande paroît fort

---

(b) Le marc Danois vaut 8 f. lubre.

grosse & fort rude ; mais quand on les a séparées avec soin, on en retire une belle laine, dont on fabrique de très-bonnes marchandises. Les peuples employent le Tog dans la fabrique de leur Wadmel, ils en font aussi du fil, dont ils se servent pour coudre, & qui est très-fort. Communément la laine que les Islandois vendent aux marchands n'est pas séparée du Tog, ce qui fait qu'elle paroît effectivement grosse & rude.

Une autre circonstance qui détériore aussi la laine d'Islande, c'est la maniere dont ils s'y prennent pour la récueillir. Ils ne tondent jamais les moutons. Lorsqu'ils sont tués & que la peau est dépouillée, ils la mettent sur un genou, & en détachent la laine en la raclant avec un couteau ; cette méthode fait passer beaucoup d'ordures de la peau dans la laine, & en augmente les apparences de grossiéreté. D'ailleurs les moutons perdent toute leur laine au printems, vers le tems où il commence à faire un peu chaud, & non pas à la S. Jean, comme le dit notre Auteur ; alors on les observe plus exactement, on les retient plus à portée de soi, afin

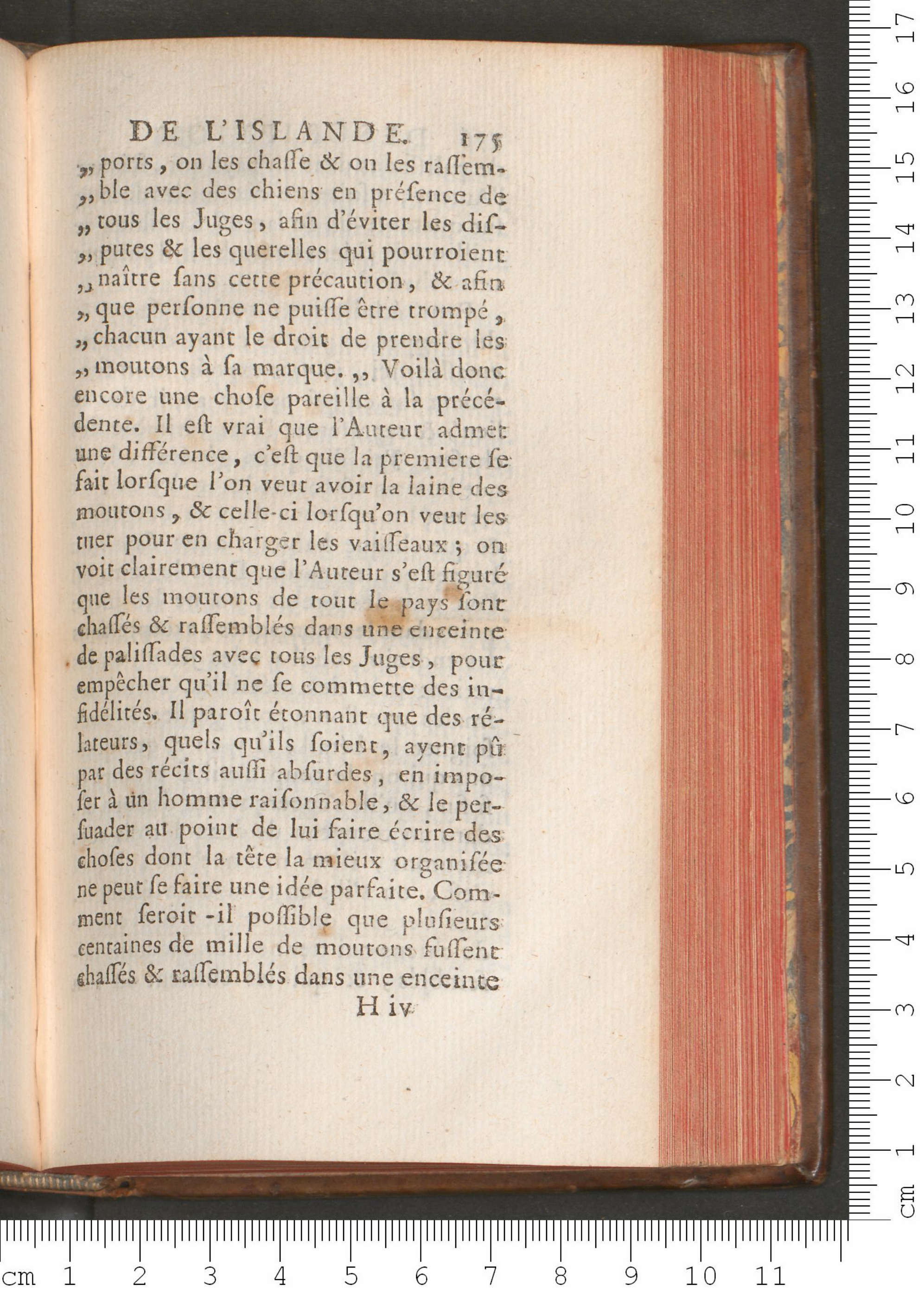


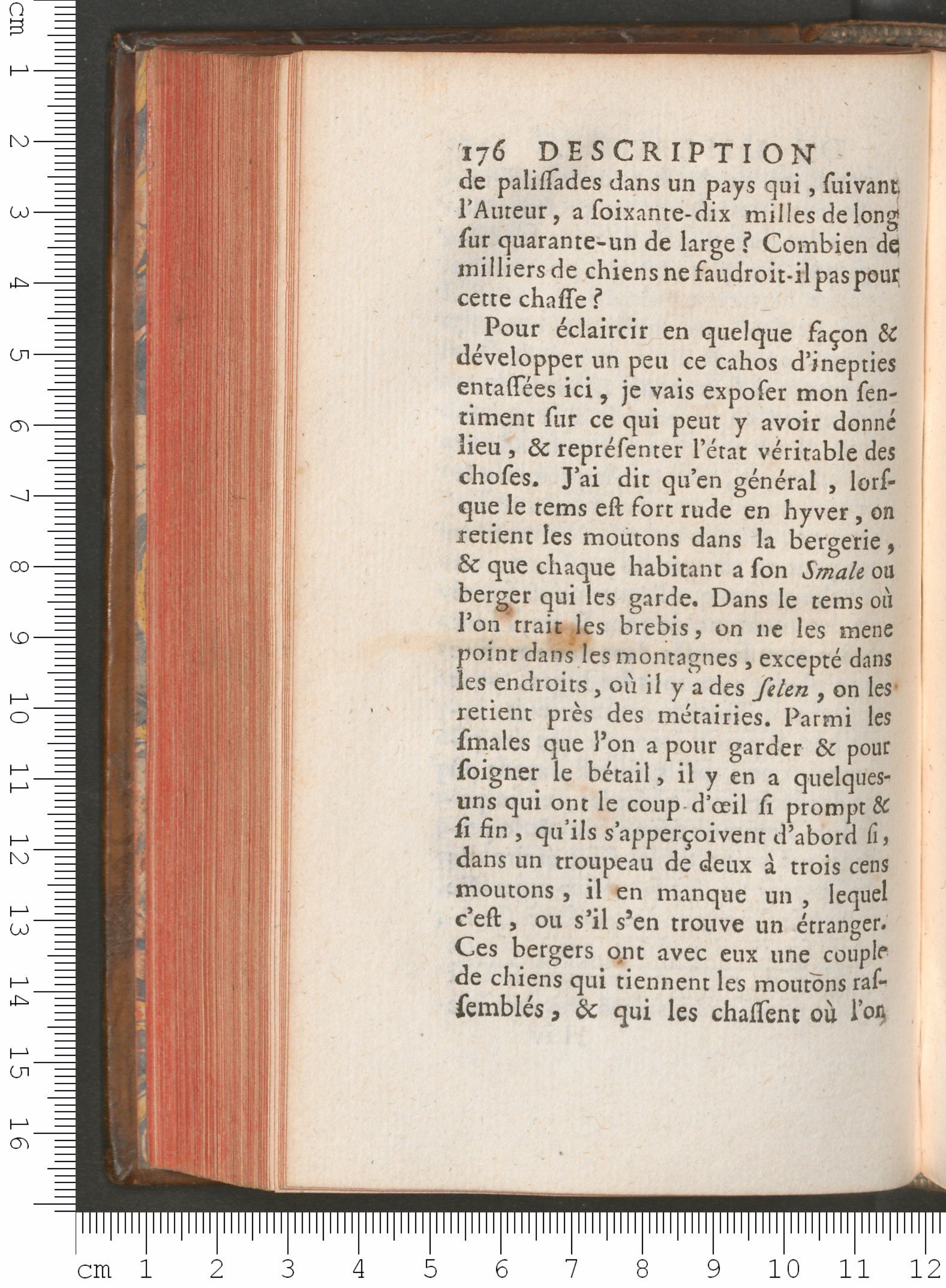
que la laine ne ſoit pas perdue. Lorſque la laine eſt preſque détachée des moutons, & ne tient que peu, on la fait tomber tout-à-fait, & on laiſſe enſuite courrir les moutons en liberté. La nouvelle laine leur revient, de façon qu'aux approches de l'hyver, ils peuvent déja être garantis du froid, ainſi qu'il arrive en Danemarck.

Pour montrer quels moyens les habitans employent pour recueillir la laine des moutons, les bonnes gens à qui l'Auteur doit ſes mémoires, lui ont raconté différens appareils qui ne ſont rien moins que vrais. Ils ont parlé d'une chaſſe qui ſe pratique à cet effet; cependant elle eſt abſolument inconnue aux habitans, & même il ſeroit auſſi difficile de les exécuter, que de la bien concevoir. Voici ce que porte leur relation. ,, On aſſemble exprès les ,, moutons en leur donnant la chaſſe. ,, Un berger accompagné de chiens bien ,, dreſſés, monte ſur une colline, & ,, donne avec ſa corne le ſignal du dé- ,, part aux chiens. Auſſi-tôt chaque ani- ,, mal ſe détache de la troupe, & va ,, chaſſer les moutons de tous les en- ,, droits où ils ſe tiennent ordinaire-

„ ment. Les chiens les pourſuivent &
„ les font tous entrer dans un parc im-
„ menſe, fort large ſur le devant, &
„ qui ſe retrecit vers l'autre extrémité.„
L'Auteur qui nous a donné cette deſ-
cription, prend-t-il les moutons d'Iſ-
lande pour des bêtes fauves, ou des
animaux farouches? qu'il nous explique
donc comment un ſeul berger peut,
avec ſes chiens, chaſſer les moutons de
tous les coins & les creux des rochers?
qu'il nous diſe ſi ce berger eſt commun
à tout le pays, ou ſi chaque habitant en
a un, combien il lui faut de chiens pour
cette chaſſe; comment concevoir tout
cela? Il ne décrit pas non plus la conſ-
truction de ce parc, j'avoue que je n'en
ai pas la moindre idée; j'ignore ſi ce
parc qu'il peint comme paliſſadé,
eſt pour tout le pays, ou s'il y en a un
par chaque Bailliage. Ce qui ſuit me-
neroit à croire qu'il a voulu parler d'un
parc commun à tout le pays; car il
ajoute (*c*), " Dans le tems où l'on veut
„ prendre & tuer les moutons pour la
„ cargaiſon des navires qui ſont dans les

(*c*) Pages 64. & 71.


„ ports, on les chasse & on les rassem-
„ ble avec des chiens en présence de
„ tous les Juges, afin d'éviter les dis-
„ putes & les querelles qui pourroient
„ naître sans cette précaution, & afin
„ que personne ne puisse être trompé,
„ chacun ayant le droit de prendre les
„ moutons à sa marque. „ Voilà donc
encore une chose pareille à la précé-
dente. Il est vrai que l'Auteur admet
une différence, c'est que la premiere se
fait lorsque l'on veut avoir la laine des
moutons, & celle-ci lorsqu'on veut les
tuer pour en charger les vaisseaux; on
voit clairement que l'Auteur s'est figuré
que les moutons de tout le pays sont
chassés & rassemblés dans une enceinte
de palissades avec tous les Juges, pour
empêcher qu'il ne se commette des in-
fidélités. Il paroît étonnant que des ré-
lateurs, quels qu'ils soient, ayent pû
par des récits aussi absurdes, en impo-
ser à un homme raisonnable, & le per-
suader au point de lui faire écrire des
choses dont la tête la mieux organisée
ne peut se faire une idée parfaite. Com-
ment seroit-il possible que plusieurs
centaines de mille de moutons fussent
chassés & rassemblés dans une enceinte



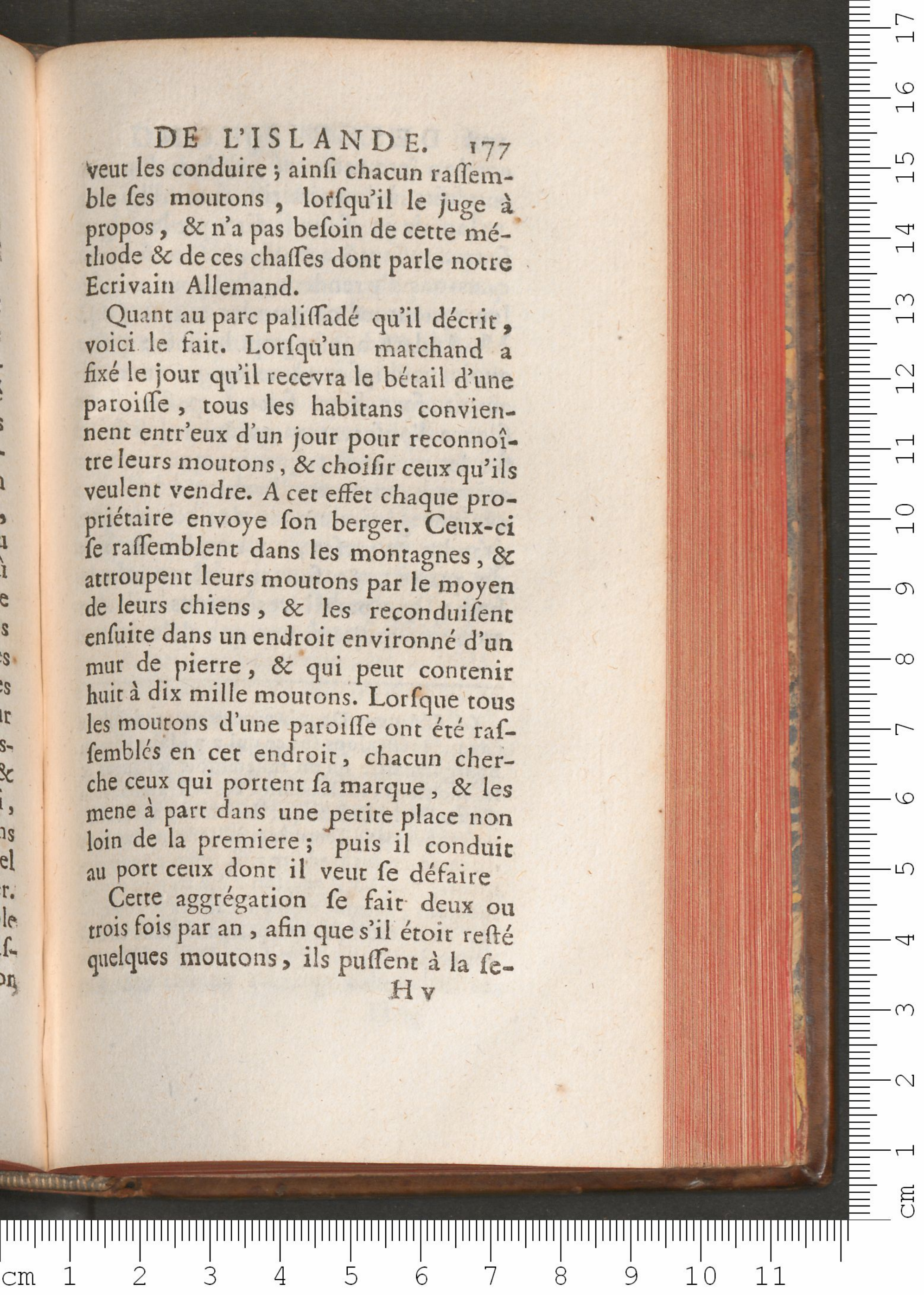
de paliſſades dans un pays qui, ſuivant l'Auteur, a ſoixante-dix milles de long ſur quarante-un de large? Combien de milliers de chiens ne faudroit-il pas pour cette chaſſe?

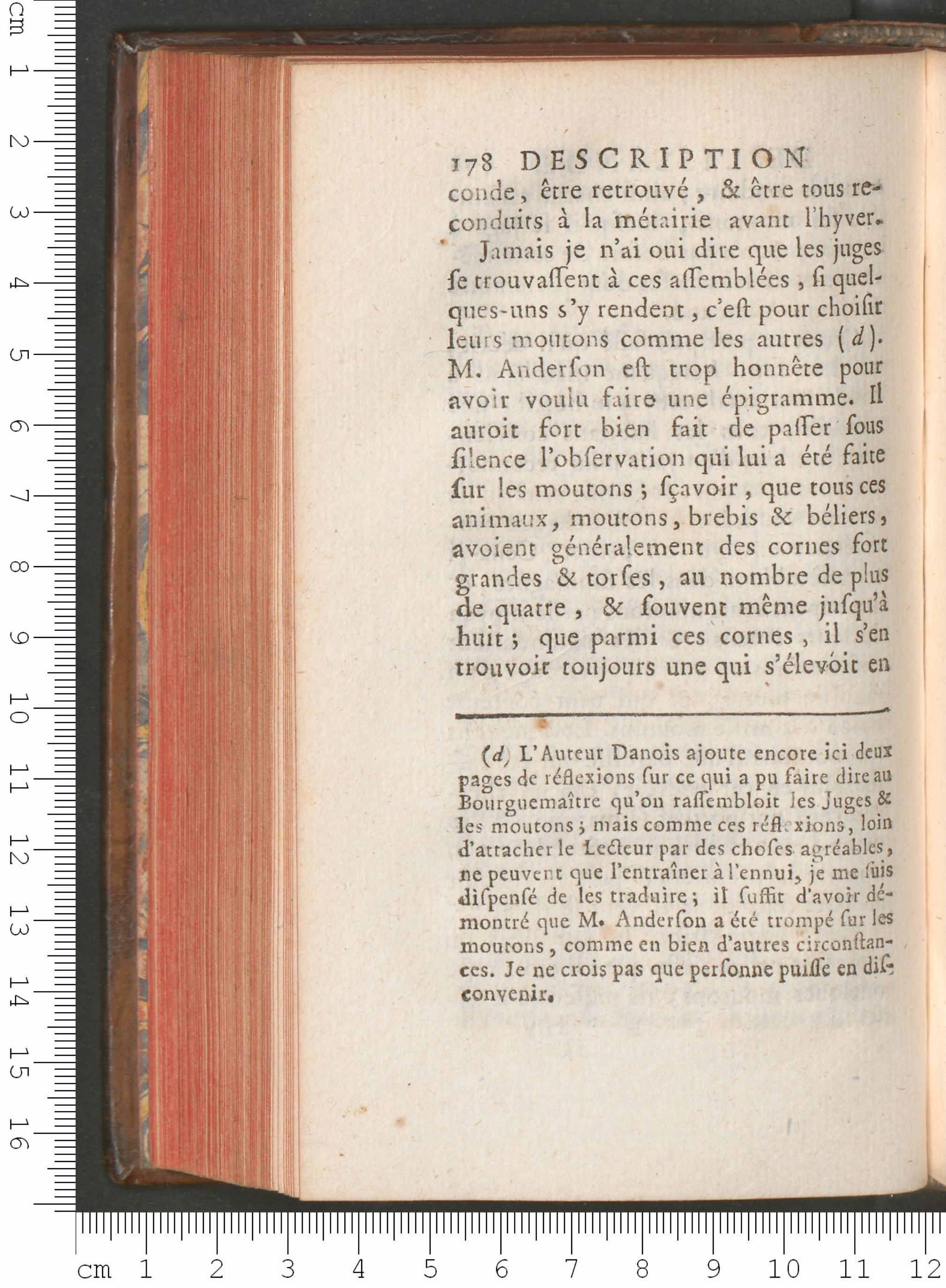
Pour éclaircir en quelque façon & développer un peu ce cahos d'inepties entaſſées ici, je vais expoſer mon ſentiment ſur ce qui peut y avoir donné lieu, & repréſenter l'état véritable des choſes. J'ai dit qu'en général, lorſque le tems eſt fort rude en hyver, on retient les moutons dans la bergerie, & que chaque habitant a ſon *Smale* ou berger qui les garde. Dans le tems où l'on trait les brebis, on ne les mene point dans les montagnes, excepté dans les endroits, où il y a des *ſelen*, on les retient près des métairies. Parmi les ſmales que l'on a pour garder & pour ſoigner le bétail, il y en a quelques-uns qui ont le coup-d'œil ſi prompt & ſi fin, qu'ils s'apperçoivent d'abord ſi, dans un troupeau de deux à trois cens moutons, il en manque un, lequel c'eſt, ou s'il s'en trouve un étranger. Ces bergers ont avec eux une couple de chiens qui tiennent les moutons raſſemblés, & qui les chaſſent où l'on

veut les conduire ; ainſi chacun raſſemble ſes moutons, lorſqu'il le juge à propos, & n'a pas beſoin de cette méthode & de ces chaſſes dont parle notre Ecrivain Allemand.

Quant au parc paliſſadé qu'il décrit, voici le fait. Lorſqu'un marchand a fixé le jour qu'il recevra le bétail d'une paroiſſe, tous les habitans conviennent entr'eux d'un jour pour reconnoître leurs moutons, & choiſir ceux qu'ils veulent vendre. A cet effet chaque propriétaire envoye ſon berger. Ceux-ci ſe raſſemblent dans les montagnes, & attroupent leurs moutons par le moyen de leurs chiens, & les reconduiſent enſuite dans un endroit environné d'un mur de pierre, & qui peut contenir huit à dix mille moutons. Lorſque tous les moutons d'une paroiſſe ont été raſſemblés en cet endroit, chacun cherche ceux qui portent ſa marque, & les mene à part dans une petite place non loin de la premiere ; puis il conduit au port ceux dont il veut ſe défaire

Cette aggrégation ſe fait deux ou trois fois par an, afin que s'il étoit reſté quelques moutons, ils puſſent à la ſe-





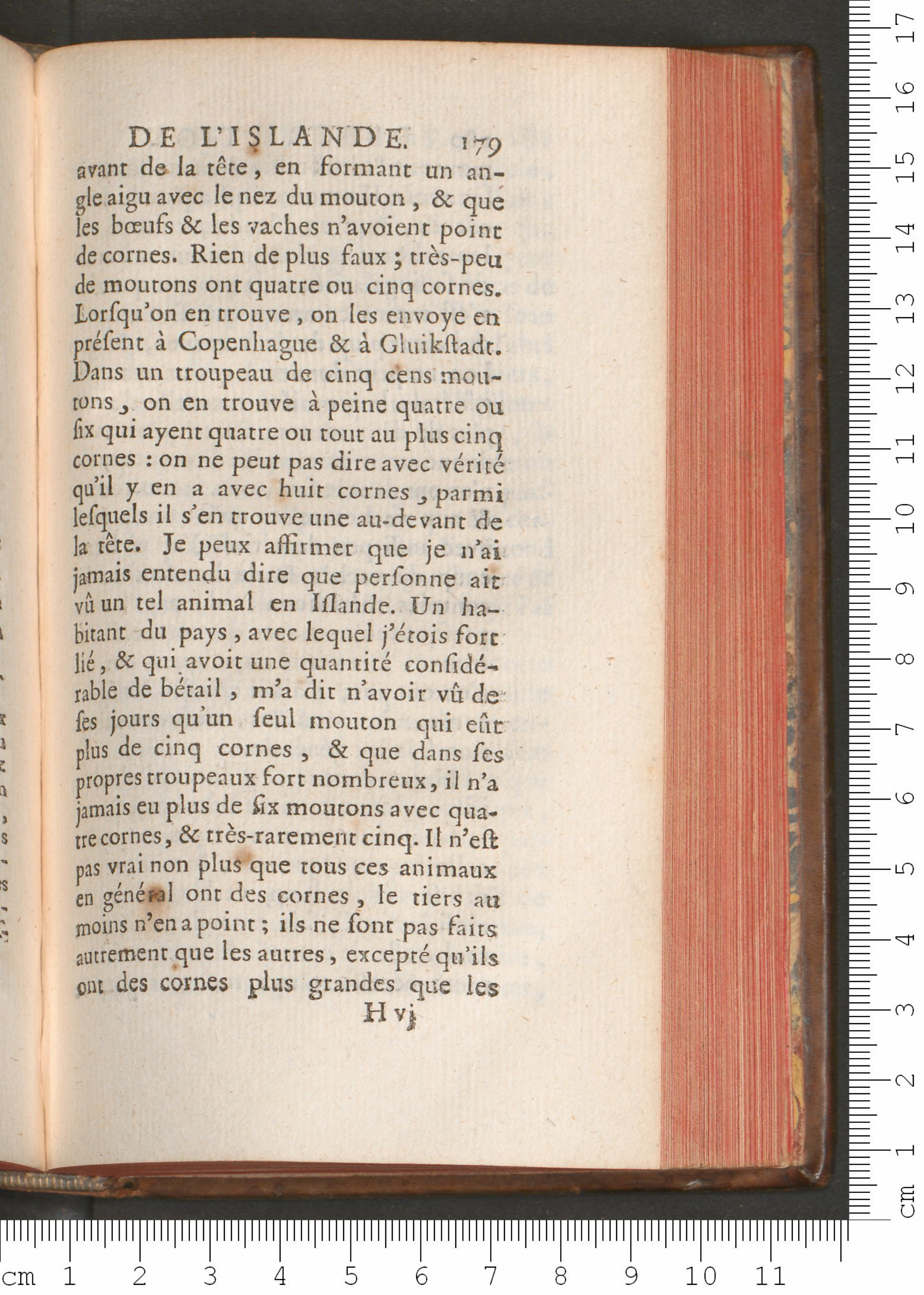
conde, être retrouvé, & être tous reconduits à la métairie avant l'hyver.

Jamais je n'ai oui dire que les juges se trouvassent à ces assemblées, si quelques-uns s'y rendent, c'est pour choisir leurs moutons comme les autres (*d*). M. Anderson est trop honnête pour avoir voulu faire une épigramme. Il auroit fort bien fait de passer sous silence l'observation qui lui a été faite sur les moutons; sçavoir, que tous ces animaux, moutons, brebis & béliers, avoient généralement des cornes fort grandes & torses, au nombre de plus de quatre, & souvent même jusqu'à huit; que parmi ces cornes, il s'en trouvoit toujours une qui s'élevoit en

---

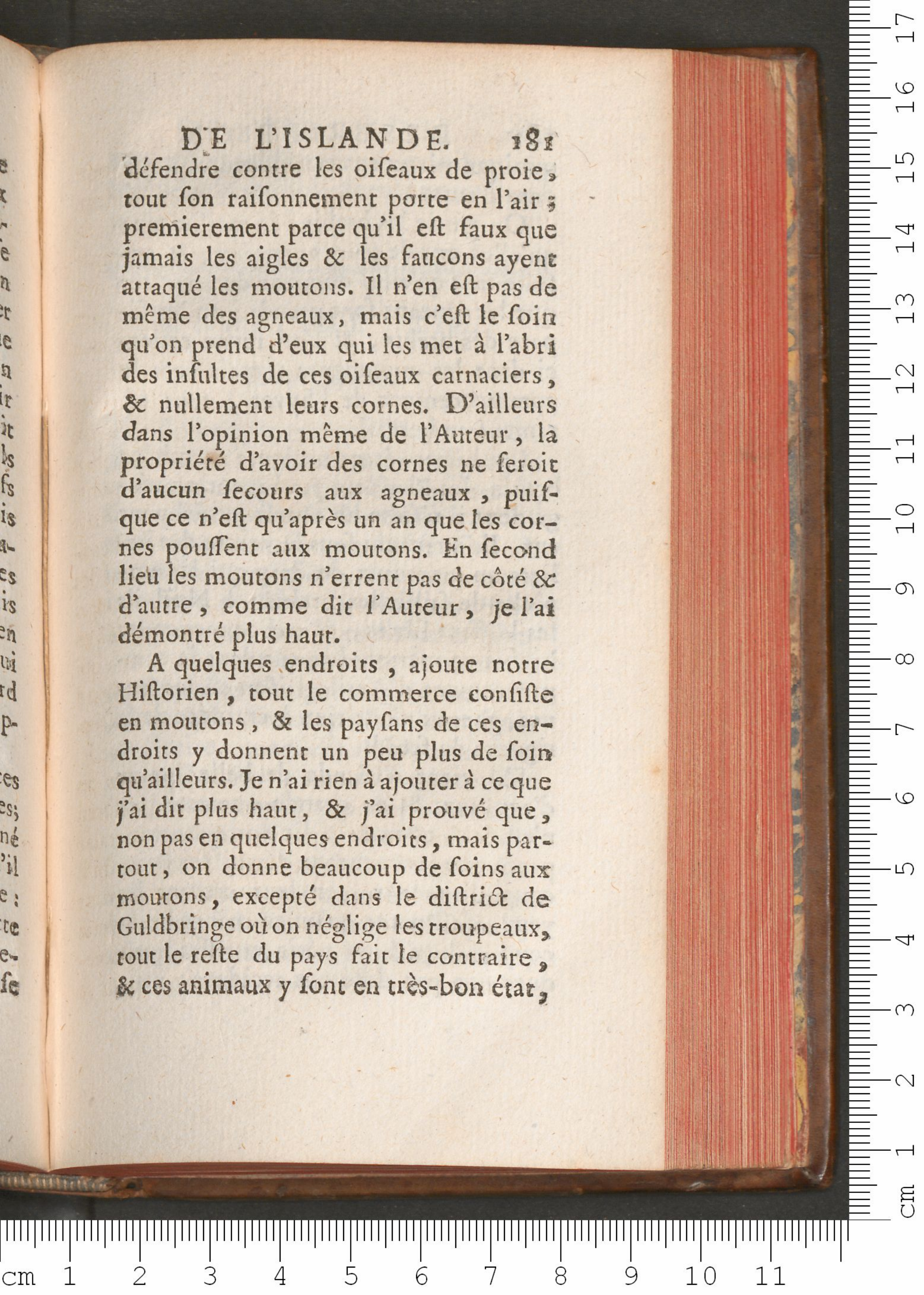
(*d*) L'Auteur Danois ajoute encore ici deux pages de réflexions sur ce qui a pu faire dire au Bourguemaître qu'on rassembloit les Juges & les moutons; mais comme ces réflexions, loin d'attacher le Lecteur par des choses agréables, ne peuvent que l'entraîner à l'ennui, je me suis dispensé de les traduire; il suffit d'avoir démontré que M. Anderson a été trompé sur les moutons, comme en bien d'autres circonstances. Je ne crois pas que personne puisse en disconvenir.

avant de la tête, en formant un angle aigu avec le nez du mouton, & que les bœufs & les vaches n'avoient point de cornes. Rien de plus faux; très-peu de moutons ont quatre ou cinq cornes. Lorſqu'on en trouve, on les envoye en préſent à Copenhague & à Gluikſtadt. Dans un troupeau de cinq cens moutons, on en trouve à peine quatre ou ſix qui ayent quatre ou tout au plus cinq cornes: on ne peut pas dire avec vérité qu'il y en a avec huit cornes, parmi leſquels il s'en trouve une au-devant de la tête. Je peux affirmer que je n'ai jamais entendu dire que perſonne ait vû un tel animal en Iſlande. Un habitant du pays, avec lequel j'étois fort lié, & qui avoit une quantité conſidérable de bétail, m'a dit n'avoir vû de ſes jours qu'un ſeul mouton qui eût plus de cinq cornes, & que dans ſes propres troupeaux fort nombreux, il n'a jamais eu plus de ſix moutons avec quatre cornes, & très-rarement cinq. Il n'eſt pas vrai non plus que tous ces animaux en général ont des cornes, le tiers au moins n'en a point; ils ne ſont pas faits autrement que les autres, excepté qu'ils ont des cornes plus grandes que les



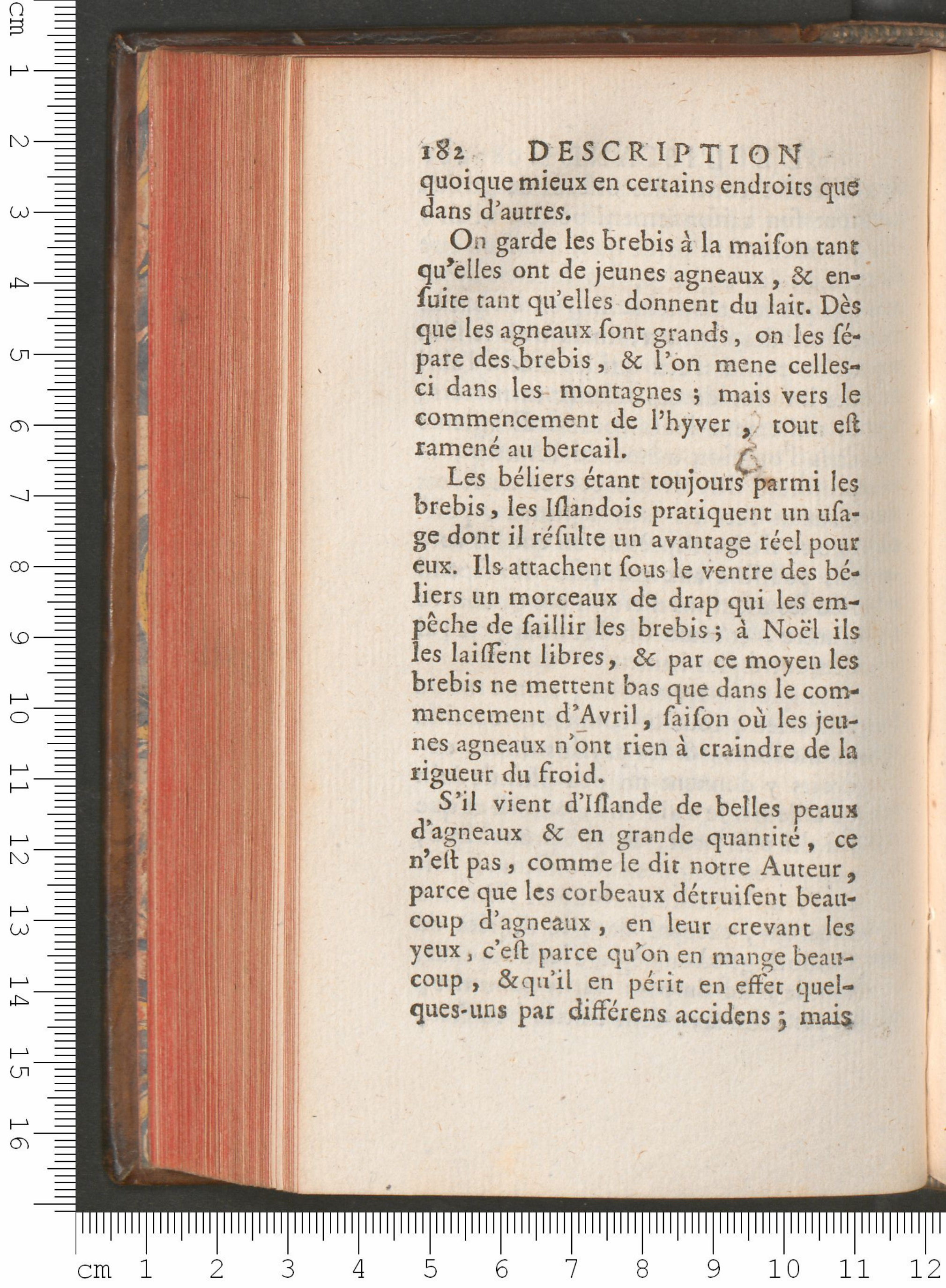
moutons & les brebis n'ont coutume de les avoir. Un mouton qui a plus de deux cornes, vaut en Islande, comme ailleurs, beaucoup plus qu'un autre, à cause de sa singularité; cela prouve que rien n'est moins commun que d'en trouver qui aient plus de deux cornes, & que l'on ne peut donner à ces animaux en général, la propriété naturelle d'avoir plus de deux cornes. Parce qu'on avoit donné aux moutons plus de cornes qu'ils n'en ont dans le fait, on a ôté aux bœufs & aux vaches celles qu'ils ont, mais avec aussi peu de vérité. J'ai vû beaucoup de vaches & de bœufs dans les contrées méridionales du pays, mais presque toujours avec des cornes. Il s'en trouve, à la vérité, quelques-uns qui n'en ont pas; mais il en est à cet égard comme des moutons, c'est une exception à la loi générale.

Notre Auteur, préoccupé des ces idées, donne carriere à des conjectures; la fausseté de leurs principes a entraîné celle des conséquences, & tout ce qu'il dit se réduit à un verbiage inutile: ainsi lorsqu'il fait entendre que cette multitude de cornes est indispensablement nécessaire aux moutons pour se



défendre contre les oiseaux de proie, tout son raisonnement porte en l'air; premierement parce qu'il est faux que jamais les aigles & les faucons ayent attaqué les moutons. Il n'en est pas de même des agneaux, mais c'est le soin qu'on prend d'eux qui les met à l'abri des insultes de ces oiseaux carnaciers, & nullement leurs cornes. D'ailleurs dans l'opinion même de l'Auteur, la propriété d'avoir des cornes ne seroit d'aucun secours aux agneaux, puisque ce n'est qu'après un an que les cornes poussent aux moutons. En second lieu les moutons n'errent pas de côté & d'autre, comme dit l'Auteur, je l'ai démontré plus haut.

A quelques endroits, ajoute notre Historien, tout le commerce consiste en moutons, & les paysans de ces endroits y donnent un peu plus de soin qu'ailleurs. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit plus haut, & j'ai prouvé que, non pas en quelques endroits, mais partout, on donne beaucoup de soins aux moutons, excepté dans le district de Guldbringe où on néglige les troupeaux, tout le reste du pays fait le contraire, & ces animaux y sont en très-bon état,



quoique mieux en certains endroits que dans d'autres.

On garde les brebis à la maiſon tant qu'elles ont de jeunes agneaux, & enſuite tant qu'elles donnent du lait. Dès que les agneaux ſont grands, on les ſépare des brebis, & l'on mene celles-ci dans les montagnes ; mais vers le commencement de l'hyver, tout eſt ramené au bercail.

Les béliers étant toujours parmi les brebis, les Iſlandois pratiquent un uſage dont il réſulte un avantage réel pour eux. Ils attachent ſous le ventre des béliers un morceaux de drap qui les empêche de ſaillir les brebis ; à Noël ils les laiſſent libres, & par ce moyen les brebis ne mettent bas que dans le commencement d'Avril, ſaiſon où les jeunes agneaux n'ont rien à craindre de la rigueur du froid.

S'il vient d'Iſlande de belles peaux d'agneaux & en grande quantité, ce n'eſt pas, comme le dit notre Auteur, parce que les corbeaux détruiſent beaucoup d'agneaux, en leur crevant les yeux, c'eſt parce qu'on en mange beaucoup, & qu'il en périt en effet quelques-uns par différens accidens ; mais

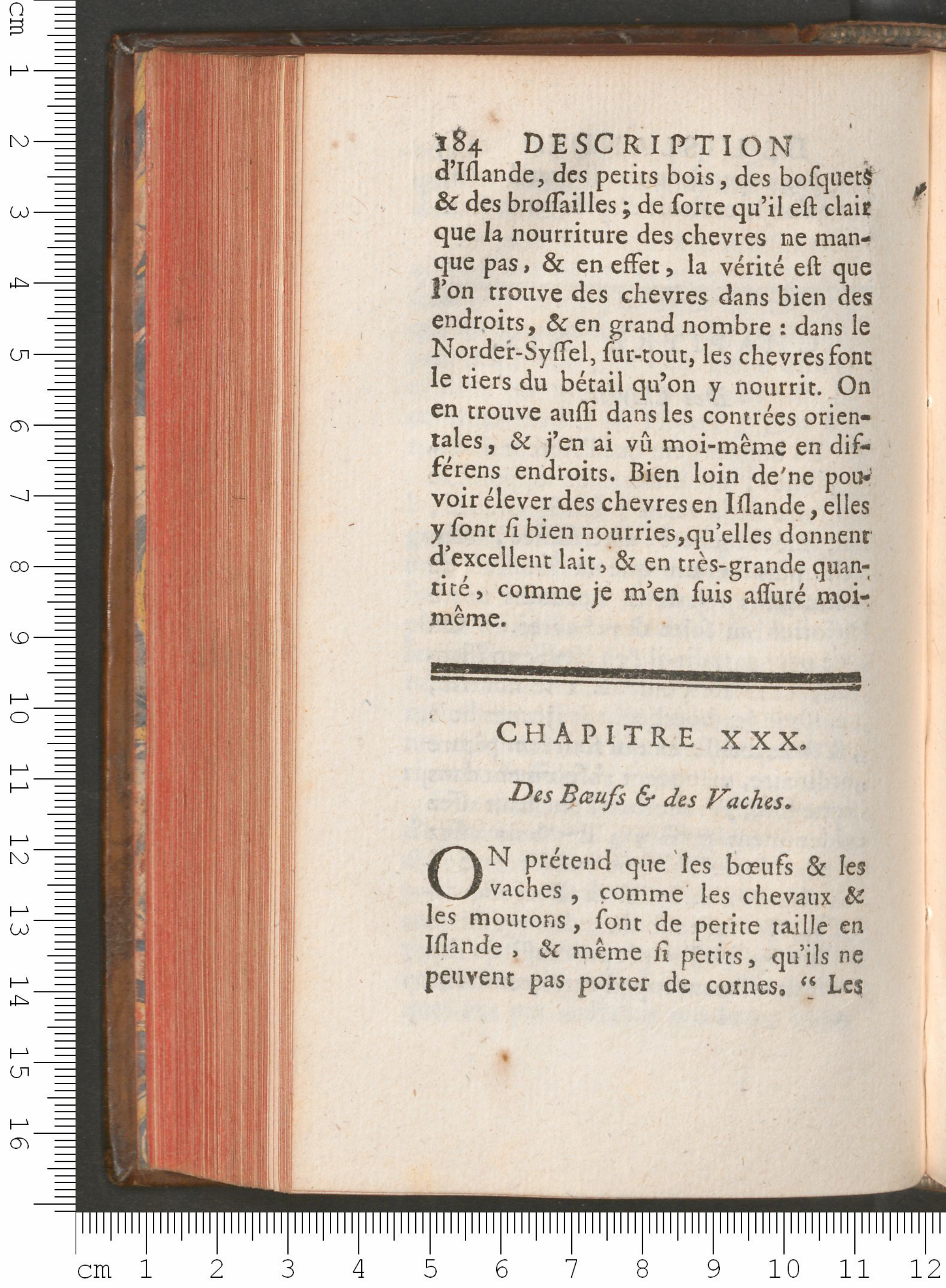
non pas cependant en si grand nombre qu'on le croiroit d'après notre Ecrivain.

CHAPITRE XIX.

Des Chevres.

LES bonnes gens que l'Auteur a consultés, ont encore ici rapporté le contraire de la vérité ; soit ignorance, soit méchancheté déterminée, rien n'est plus certain que la fausseté de toutes leurs relations. Ecoutons notre Historien au sujet des chevres. " On „ ne peut pas, dit-il, en élever en Islan-„ de, elles ne pourroient se nourrir, „ puisque les bourgeons des jeunes bois „ & des arbrisseaux qui font leur pâture „ ordinaire, manquent absolument dans „ cette Isle„. J'ai démontré plus haut assez évidemment qu'il y a des bois assez grands dans le Thingoe ou Norder-Syssel, les Mule-Syssel & Borgefiords-Syssel, & sur-tout dans les premiers desdits Syssel. J'ai prouvé aussi qu'il y avoit dans beaucoup d'autres endroits

d'Islande, des petits bois, des bosquets & des brossailles; de sorte qu'il est clair que la nourriture des chevres ne manque pas, & en effet, la vérité est que l'on trouve des chevres dans bien des endroits, & en grand nombre : dans le Norder-Syssel, sur-tout, les chevres font le tiers du bétail qu'on y nourrit. On en trouve aussi dans les contrées orientales, & j'en ai vû moi-même en différens endroits. Bien loin de ne pouvoir élever des chevres en Islande, elles y sont si bien nourries, qu'elles donnent d'excellent lait, & en très-grande quantité, comme je m'en suis assuré moi-même.



CHAPITRE XXX.

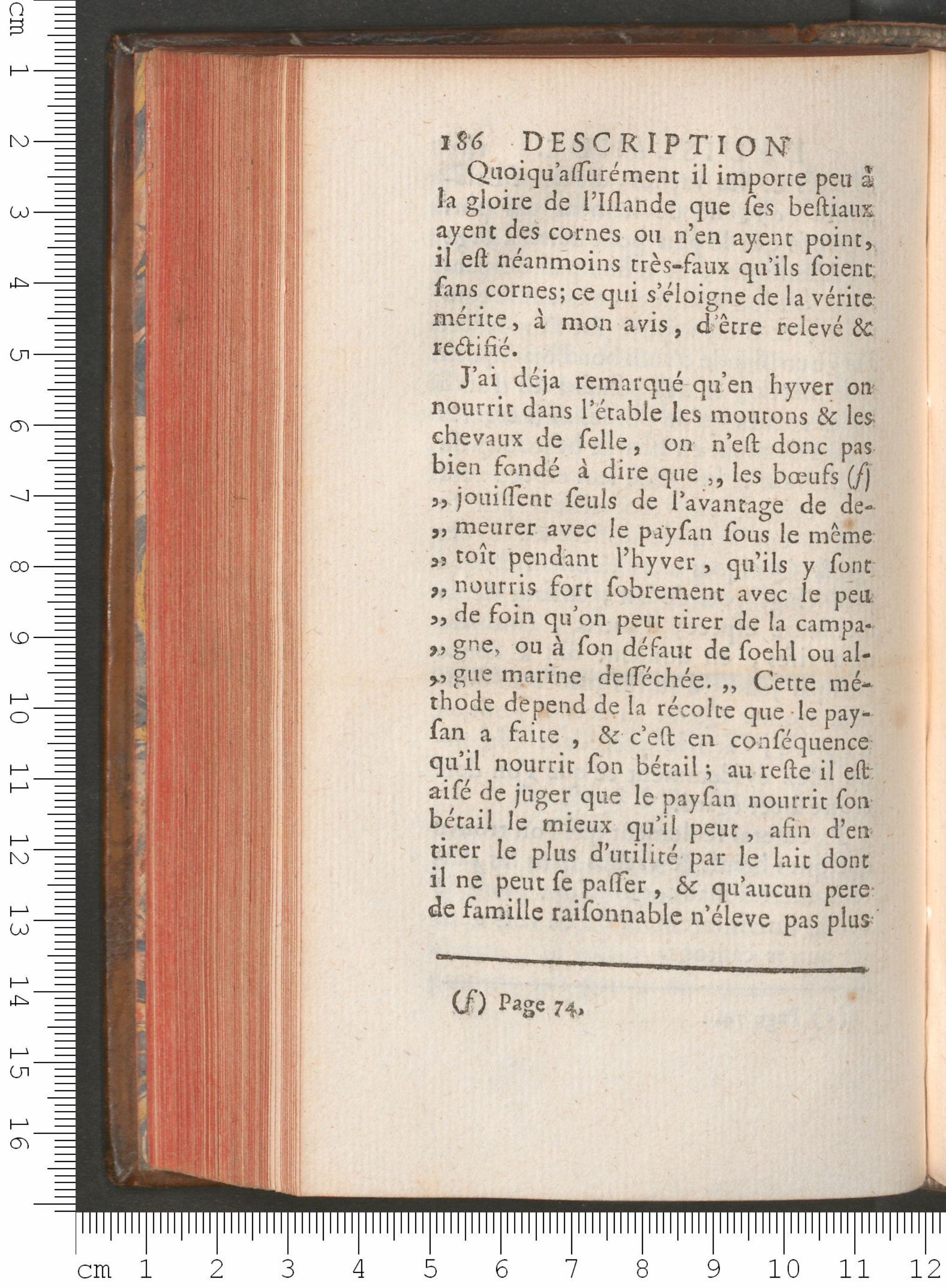
Des Bœufs & des Vaches.

ON prétend que les bœufs & les vaches, comme les chevaux & les moutons, sont de petite taille en Islande, & même si petits, qu'ils ne peuvent pas porter de cornes. " Les

„ bœufs & les vaches, dit notre Ecri-
„ vain (*e*), ne deviennent pas plus
„ grands que le plus petit bétail à orge
„ d'Allemagne, & n'ont pas de cor-
„ nes. „ Mon ſentiment eſt tout le con-
traire, & il eſt appuyé ſur l'évidence.
J'ai vû en Iſlande d'auſſi bon bétail qu'en
Danemarck, & des bœufs avec d'auſſi
belles cornes qu'on pût les déſirer; les
vaches donnent en Iſlande beaucoup de
lait ſuivant la bonté de leur eſpece : car
ici, comme par-tout ailleurs, il ſe
trouve une grande différence à cet
égard. Quelques-unes donnent chaque
jour vingt pots de lait, & ſont de la
meilleure eſpece; d'autres, ſans être
mauvaiſes, en donnent dix à douze
pots par jours; d'autres encore en don-
nent moins. Quant au cornes dont on
les prive, l'article précédent démon-
tre aſſez évidemment ce que l'on doit
croire à cet égard.

J'ajouterai ſeulement que l'on trouve
quelques bœufs & vaches dans les can-
tons méridionaux qui n'ont point de
cornes, mais rarement on en voit dans
les autres cantons.

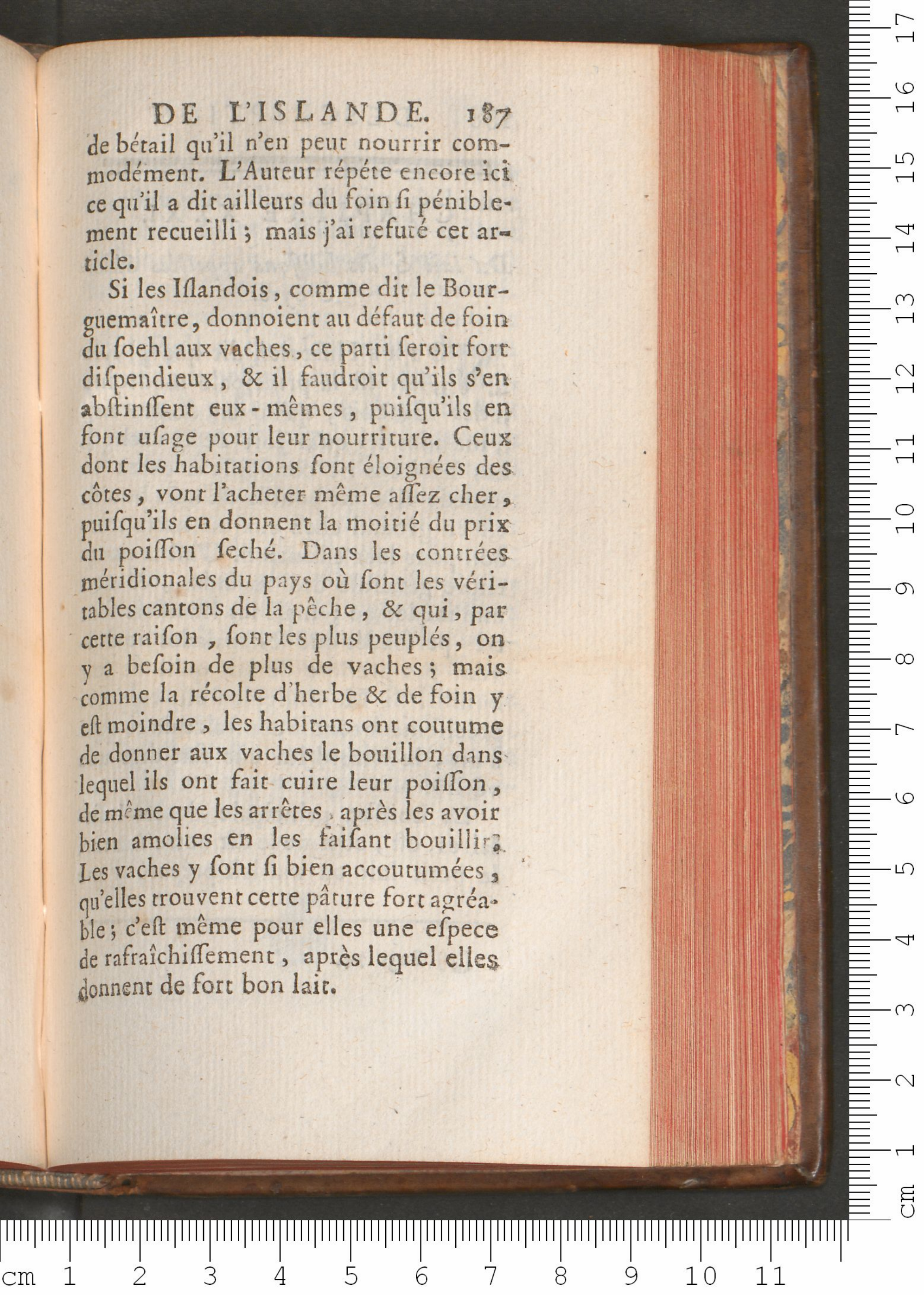
(*e*) Page 74.



Quoiqu'assurément il importe peu à la gloire de l'Islande que ses bestiaux ayent des cornes ou n'en ayent point, il est néanmoins très-faux qu'ils soient sans cornes; ce qui s'éloigne de la vérite mérite, à mon avis, d'être relevé & rectifié.

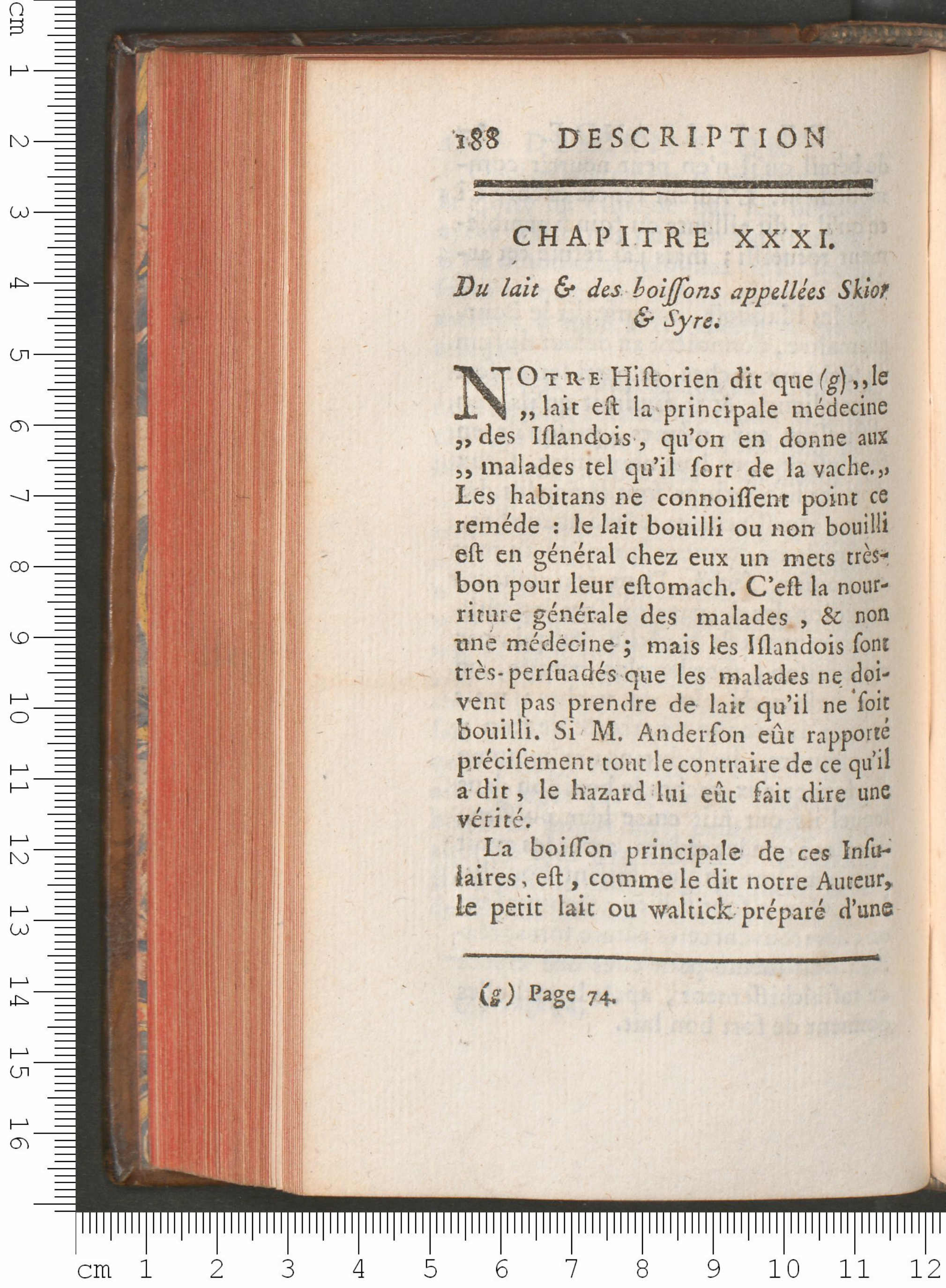
J'ai déja remarqué qu'en hyver on nourrit dans l'étable les moutons & les chevaux de selle, on n'est donc pas bien fondé à dire que „ les bœufs (f) „ jouissent seuls de l'avantage de de- „ meurer avec le paysan sous le même „ toît pendant l'hyver, qu'ils y sont „ nourris fort sobrement avec le peu „ de foin qu'on peut tirer de la campa- „ gne, ou à son défaut de soehl ou al- „ gue marine desséchée. „ Cette méthode depend de la récolte que le paysan a faite, & c'est en conséquence qu'il nourrit son bétail; au reste il est aisé de juger que le paysan nourrit son bétail le mieux qu'il peut, afin d'en tirer le plus d'utilité par le lait dont il ne peut se passer, & qu'aucun pere de famille raisonnable n'éleve pas plus

(f) Page 74.



de bétail qu'il n'en peut nourrir commodément. L'Auteur répète encore ici ce qu'il a dit ailleurs du foin si péniblement recueilli ; mais j'ai refuté cet article.

Si les Islandois, comme dit le Bourguemaître, donnoient au défaut de foin du soehl aux vaches, ce parti seroit fort dispendieux, & il faudroit qu'ils s'en abstinssent eux-mêmes, puisqu'ils en font usage pour leur nourriture. Ceux dont les habitations sont éloignées des côtes, vont l'acheter même assez cher, puisqu'ils en donnent la moitié du prix du poisson seché. Dans les contrées méridionales du pays où sont les véritables cantons de la pêche, & qui, par cette raison, sont les plus peuplés, on y a besoin de plus de vaches; mais comme la récolte d'herbe & de foin y est moindre, les habitans ont coutume de donner aux vaches le bouillon dans lequel ils ont fait cuire leur poisson, de même que les arrêtes, après les avoir bien amolies en les faisant bouillir. Les vaches y sont si bien accoutumées, qu'elles trouvent cette pâture fort agréable; c'est même pour elles une espece de rafraîchissement, après lequel elles donnent de fort bon lait.



CHAPITRE XXXI.

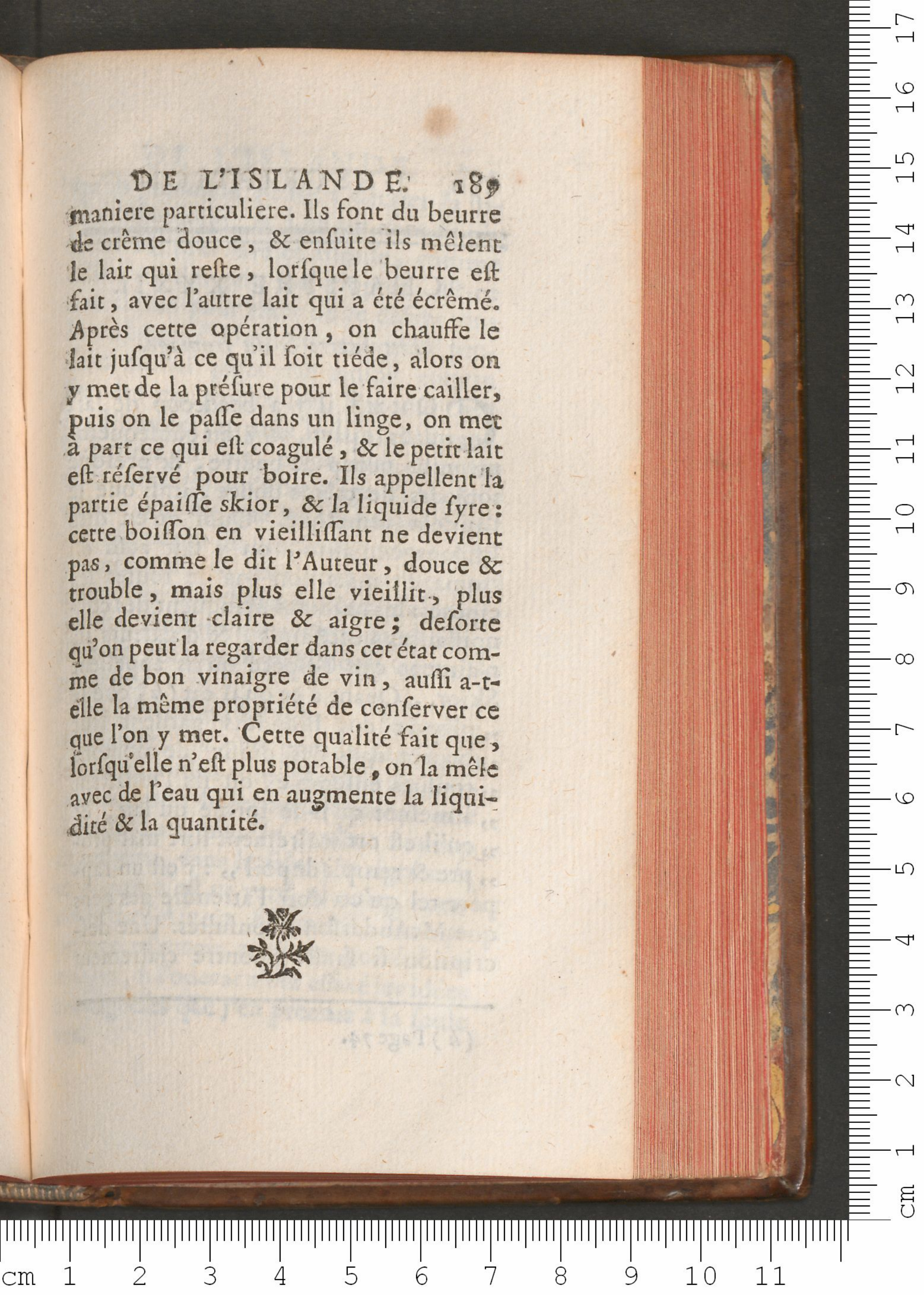
Du lait & des boissons appellées Skior & Syre.

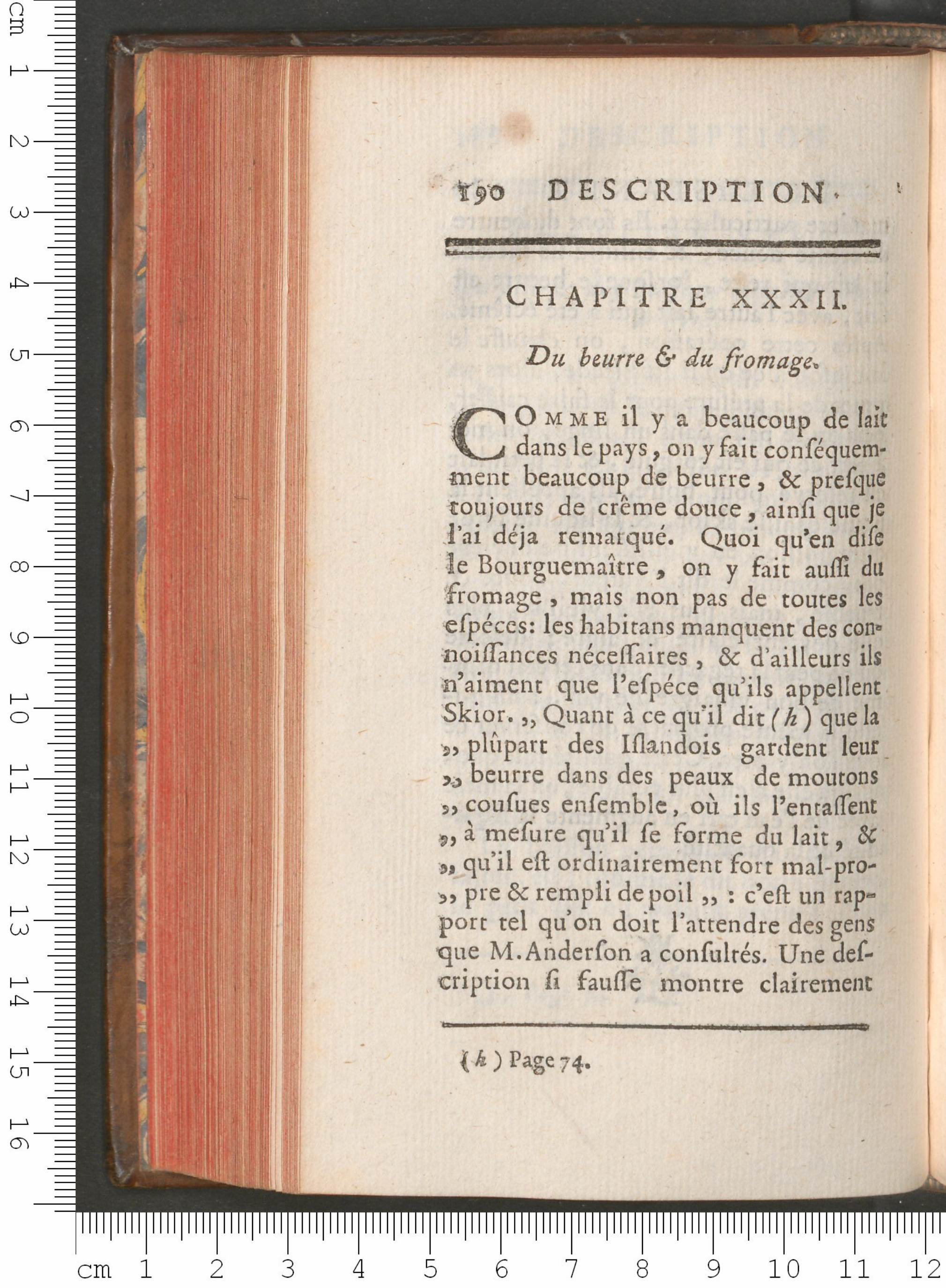
NOTRE Hiſtorien dit que (*g*) ,, le ,, lait eſt la principale médecine ,, des Iſlandois, qu'on en donne aux ,, malades tel qu'il ſort de la vache. ,, Les habitans ne connoiſſent point ce reméde : le lait bouilli ou non bouilli eſt en général chez eux un mets très-bon pour leur eſtomach. C'eſt la nourriture générale des malades, & non une médecine ; mais les Iſlandois ſont très-perſuadés que les malades ne doivent pas prendre de lait qu'il ne ſoit bouilli. Si M. Anderſon eût rapporté préciſement tout le contraire de ce qu'il a dit, le hazard lui eût fait dire une vérité.

La boiſſon principale de ces Inſulaires, eſt, comme le dit notre Auteur, le petit lait ou waltick préparé d'une

(*g*) Page 74.

maniere particuliere. Ils font du beurre de crême douce, & ensuite ils mêlent le lait qui reste, lorsque le beurre est fait, avec l'autre lait qui a été écrêmé. Après cette opération, on chauffe le lait jusqu'à ce qu'il soit tiéde, alors on y met de la présure pour le faire cailler, puis on le passe dans un linge, on met à part ce qui est coagulé, & le petit lait est réservé pour boire. Ils appellent la partie épaisse skior, & la liquide syre: cette boisson en vieillissant ne devient pas, comme le dit l'Auteur, douce & trouble, mais plus elle vieillit, plus elle devient claire & aigre; desorte qu'on peut la regarder dans cet état comme de bon vinaigre de vin, aussi a-t-elle la même propriété de conserver ce que l'on y met. Cette qualité fait que, lorsqu'elle n'est plus potable, on la mêle avec de l'eau qui en augmente la liquidité & la quantité.





CHAPITRE XXXII.

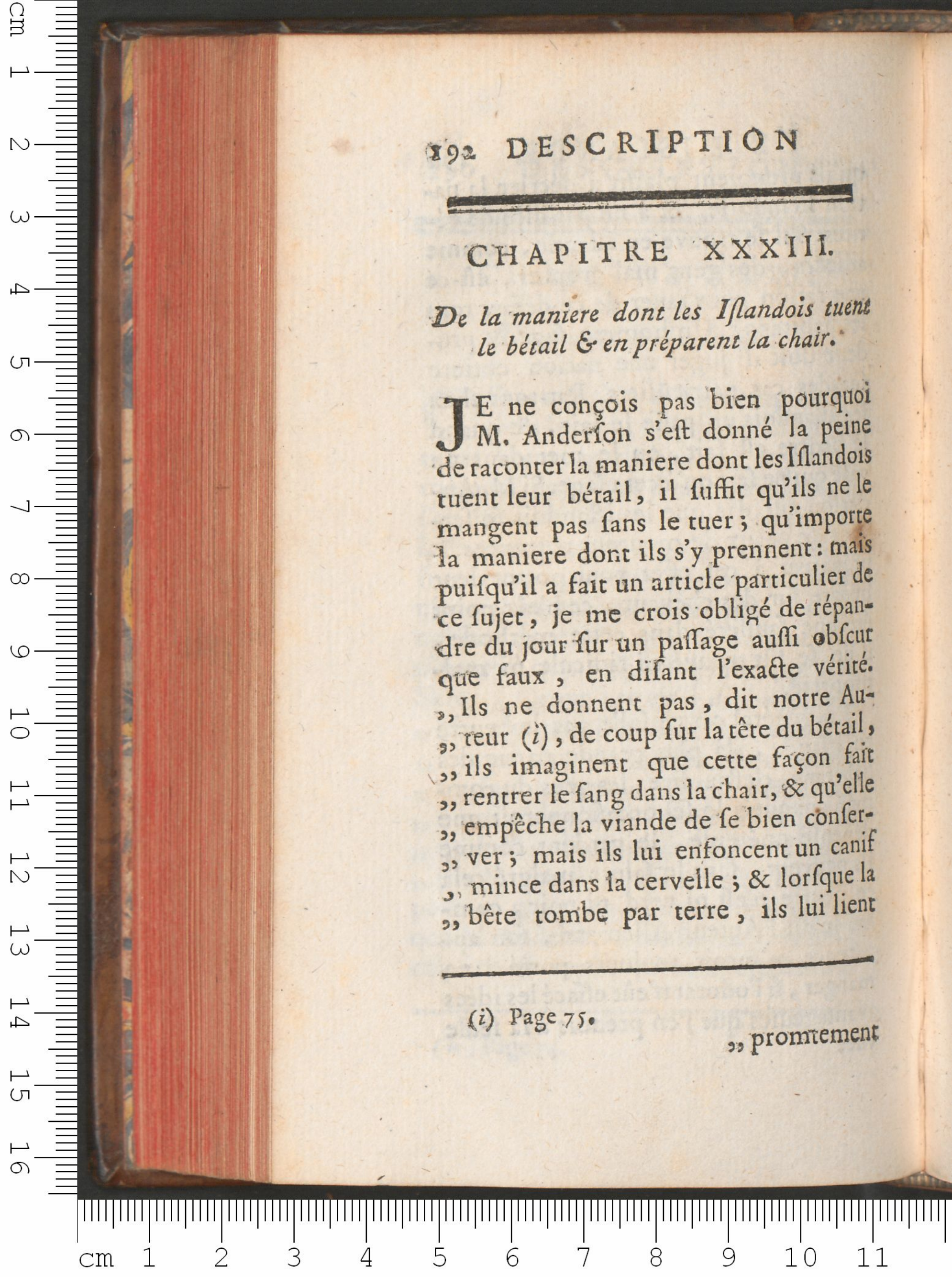
Du beurre & du fromage.

COMME il y a beaucoup de lait dans le pays, on y fait conſéquemment beaucoup de beurre, & preſque toujours de crême douce, ainſi que je l'ai déja remarqué. Quoi qu'en diſe le Bourguemaître, on y fait auſſi du fromage, mais non pas de toutes les eſpéces: les habitans manquent des connoiſſances néceſſaires, & d'ailleurs ils n'aiment que l'eſpéce qu'ils appellent Skior. „ Quant à ce qu'il dit (*h*) que la „ plûpart des Iſlandois gardent leur „ beurre dans des peaux de moutons „ couſues enſemble, où ils l'entaſſent „ à meſure qu'il ſe forme du lait, & „ qu'il eſt ordinairement fort mal-pro- „ pre & rempli de poil „ : c'eſt un rapport tel qu'on doit l'attendre des gens que M. Anderſon a conſultés. Une deſcription ſi fauſſe montre clairement

(*h*) Page 74.

qu'ils prenoient plaisir à décrier la nation Islandoise, & à ne pas dire de vérités. S'il se trouve en Islande, comme ailleurs, des gens mal-propres, est-ce une raison pour taxer de ce défaut tous les habitans ? Un homme sage & prudent doit-il juger une nation entiere sur des cas particuliers. Par-tout chez les Islandois on passe le lait, & quand le beurre est fait, on le met dans un vase qui ne sert qu'à cet usage. Si M. Anderson eût dit que les Islandois se servent de peaux de moutons nettoyées & préparées à cet effet pour porter leur beurre sur des chevaux, ce n'eût point été une fausseté dans cette méthode, il ne se fût trouvé ni ridicule ni malpropreté.

En général on ne salle pas le beurre en Islande, la plus grande partie des habitans, c'est-à-dire, les gens du commun auxquels le sel occasionneroit une dépense onéreuse, le gardent comme ils peuvent, sans le saler ; malgré cela ce beurre n'est ni verd ni noir, comme le dit l'Auteur Allemand, son apparence m'auroit toujours porté à en manger, si l'odorat n'eût effacé les idées avantageuses que j'en prenois à sa seule vue.



CHAPITRE XXXIII.

De la maniere dont les Islandois tuent le bétail & en préparent la chair.

JE ne conçois pas bien pourquoi M. Anderson s'est donné la peine de raconter la maniere dont les Islandois tuent leur bétail, il suffit qu'ils ne le mangent pas sans le tuer ; qu'importe la maniere dont ils s'y prennent : mais puisqu'il a fait un article particulier de ce sujet, je me crois obligé de répandre du jour sur un passage aussi obscur que faux, en disant l'exacte vérité. „ Ils ne donnent pas, dit notre Au„ teur (*i*), de coup sur la tête du bétail, „ ils imaginent que cette façon fait „ rentrer le sang dans la chair, & qu'elle „ empêche la viande de se bien conser„ ver ; mais ils lui enfoncent un canif „ mince dans la cervelle ; & lorsque la „ bête tombe par terre, ils lui lient

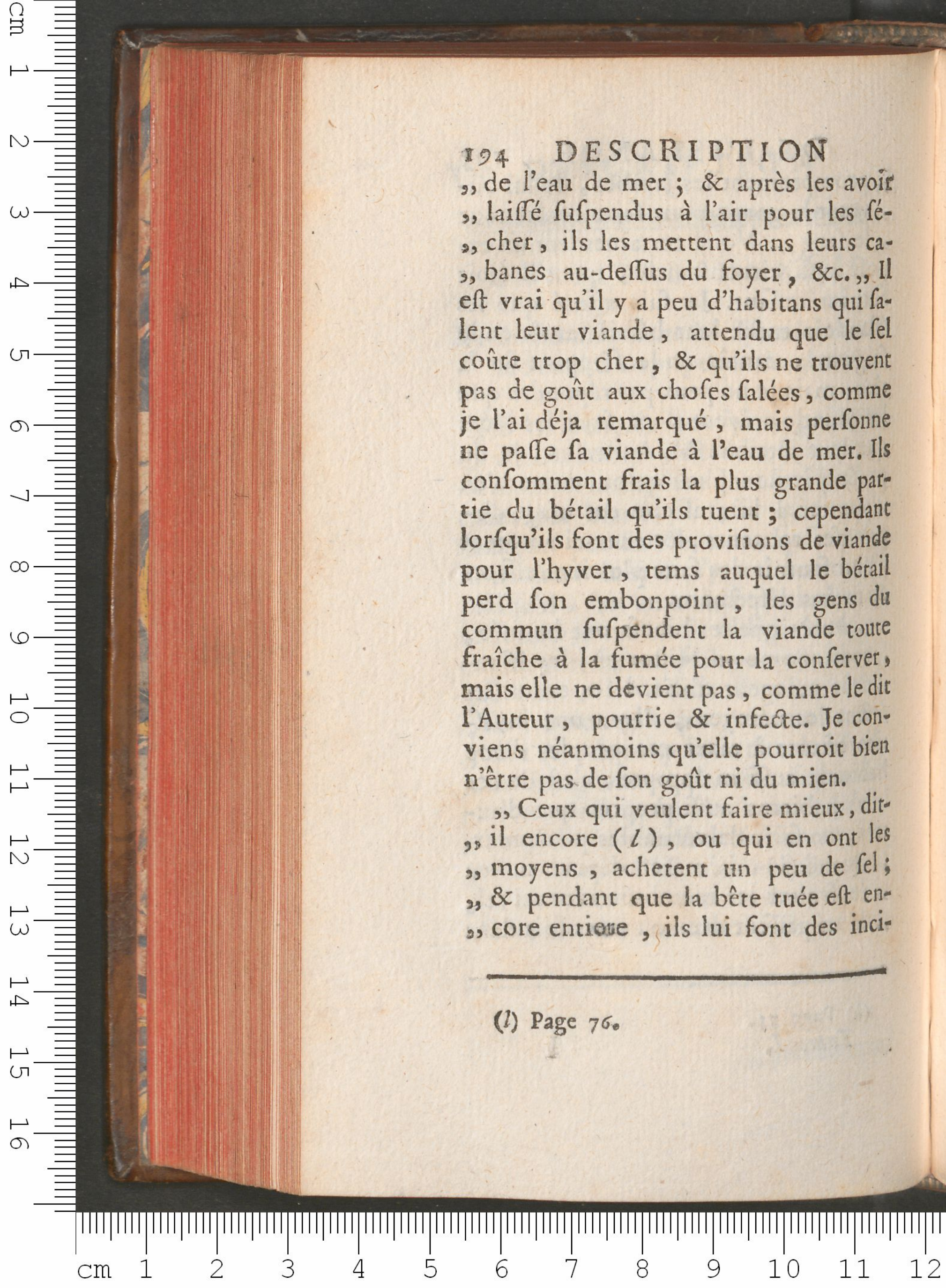
(*i*) Page 75.

„ promtement

„ promptement les jambes, & lui ou-
„ vrent la gorge pour faire couler tout
„ le ſang „. Voilà certainement un ex-
poſé auſſi circonſtancié, que s'il étoit
fort intéreſſant. Je ſuis aſſuré que les
Iſlandois tuent leur bétail tantôt en le
ſaignant, tantôt en le frappant ſur la
tête; mais je ne peux pas répondre que
les Iſlandois ayent à ce ſujet les idées
que leur attribue M. Anderſon, je ne
penſe pas non plus qu'on doive s'en
rapporter à lui; il cite cet uſage d'a-
près ſes relateurs, & ceux-ci auroient
pû lui fournir des faits plus intéreſſants
& moins défectueux.

„ Après que les bœufs ont éte tués,
„ continue notre Hiſtorien, les Iſlan-
„ dois mangent d'abord les entrailles
„ ſans les nétoyer „. Il y a une injuſ-
tice criante à taxer ces peuples d'une
habitude auſſi malpropre; c'eſt de ces
bons habitans auſſi propres que d'au-
tres, en faire de véritables pourçeaux.
„ Quand (*k*) l'animal eſt dépecé, au lieu
„ de frotter les membres avec du ſel,
„ ils les paſſent deux ou trois fois dans

(*k*) Page 75.



„ de l'eau de mer ; & après les avoir
„ laiſſé ſuſpendus à l'air pour les ſé-
„ cher, ils les mettent dans leurs ca-
„ banes au-deſſus du foyer, &c. „ Il
eſt vrai qu'il y a peu d'habitans qui ſa-
lent leur viande, attendu que le ſel
coûte trop cher, & qu'ils ne trouvent
pas de goût aux choſes ſalées, comme
je l'ai déja remarqué, mais perſonne
ne paſſe ſa viande à l'eau de mer. Ils
conſomment frais la plus grande par-
tie du bétail qu'ils tuent ; cependant
lorſqu'ils font des proviſions de viande
pour l'hyver, tems auquel le bétail
perd ſon embonpoint, les gens du
commun ſuſpendent la viande toute
fraîche à la fumée pour la conſerver,
mais elle ne devient pas, comme le dit
l'Auteur, pourrie & infecte. Je con-
viens néanmoins qu'elle pourroit bien
n'être pas de ſon goût ni du mien.

„ Ceux qui veulent faire mieux, dit-
„ il encore (*l*), ou qui en ont les
„ moyens, achetent un peu de ſel ;
„ & pendant que la bête tuée eſt en-
„ core entiere, ils lui font des inci-

(*l*) Page 76.

„ ſions profondes en trois ou quatre
„ endroits, & mettent dans chacune
„ une petite poignée de ſel, s'imagi-
„ nant qu'il doit ſe diſtribuer par-là
„ dans toute la maſſe, & la conſerver
„ parfaitement pendant qu'elle reſte
„ ſuſpendue à l'air & dans la fumée. „
Ne croiroit-on pas à ce récit que l'Auteur a été témoin oculaire de cette méthode ? cependant je n'en ai aucune connoiſſance, & les raiſons qui font que les Iſlandois ne la pratiquent pas, c'eſt, comme je l'ai dit, qu'ils n'aiment pas la viande ſalée, & qu'ils ne peuvent même en ſupporter l'odeur.

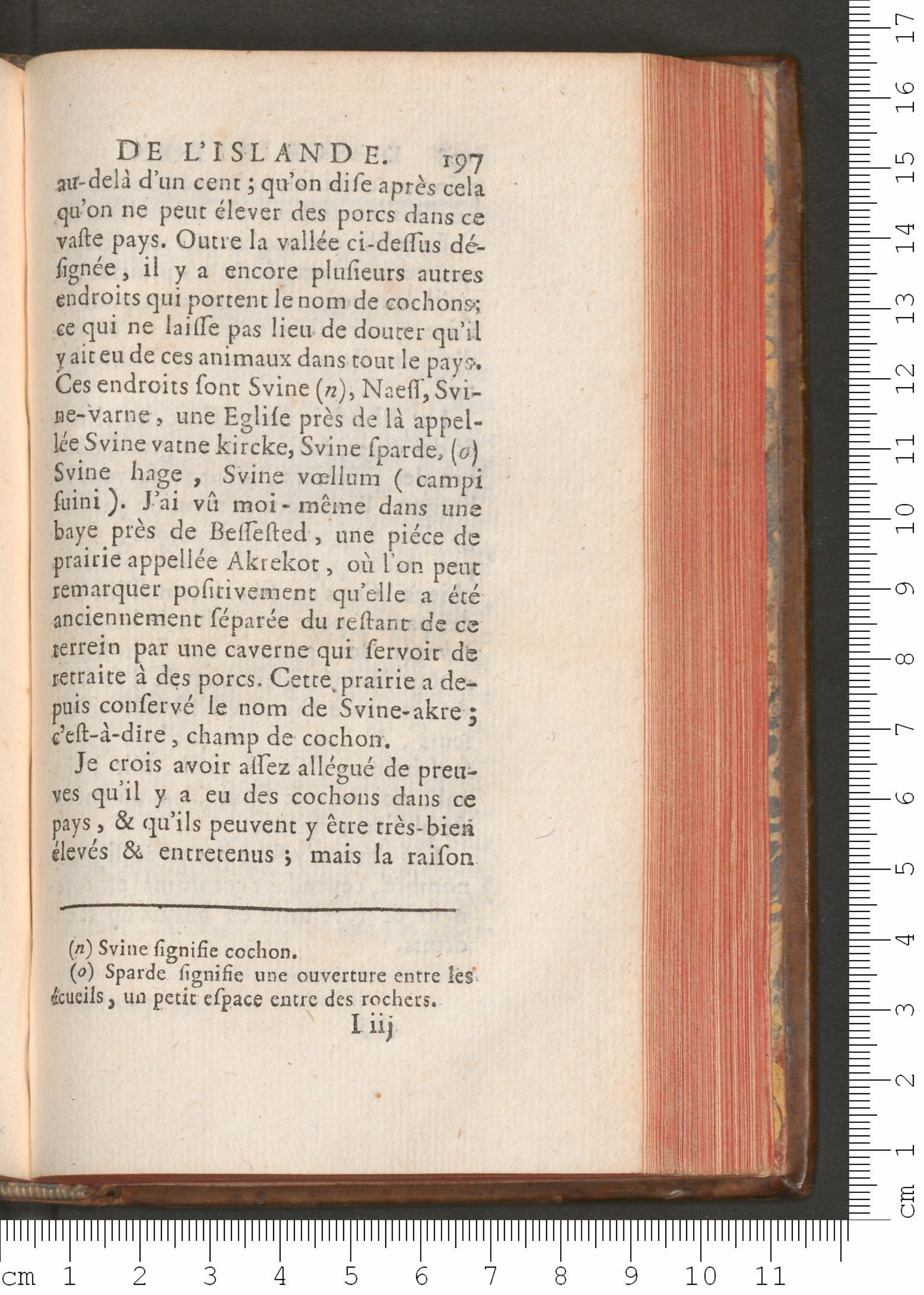
CHAPITRE XXXIV.

Des Cochons.

MONSIEUR Anderſon raſſemble en un ſeul article (m) les cochons, les chiens & les chats, & en traite en trois ou quatre lignes. „ L'on ne peut, dit-il,

(m) Page 76.

„ élever ici de cochons, parce qu'il ne
„ ſe trouve pas aſſez de nourriture pour
„ eux, ni aux champs ni à la maiſon.„
Si ces animaux ne ſont pas auſſi communs en cette Iſle que les perdrix, ce n'eſt pas que l'on manque de quoi les nourrir, mais c'eſt que les habitans ſont aſſez occupés de leur commerce, de la préparation de leur beurre, de leurs viandes & de leurs poiſſons ſéchés. On ſçait, à n'en pouvoir douter, qu'il y a eu jadis une grande quantité de porcs dans le pays. Il y a, ſoit dans les cantons du Nord, ſoit dans d'autres, des habitans qui tiennent des cochons dont ils ont toujours retiré beaucoup de profit. La plus forte preuve qu'on peut élever des cochons en Iſlande, & qu'il y a ſuffiſamment de nourriture à la campagne, ſe tire des anciennes annales. On y rapporte que peu après l'arrivée des Colons dans l'Iſle, on y avoit tranſporté une couple de cochons; ces animaux s'étant échappés & s'étant enfuis dans les montagnes & dans les rochers, on ne les trouva qu'au bout de trois ans, dans une vallée qui depuis a été nommé vallée des cochons, & alors leur nombre étoit déja augmenté

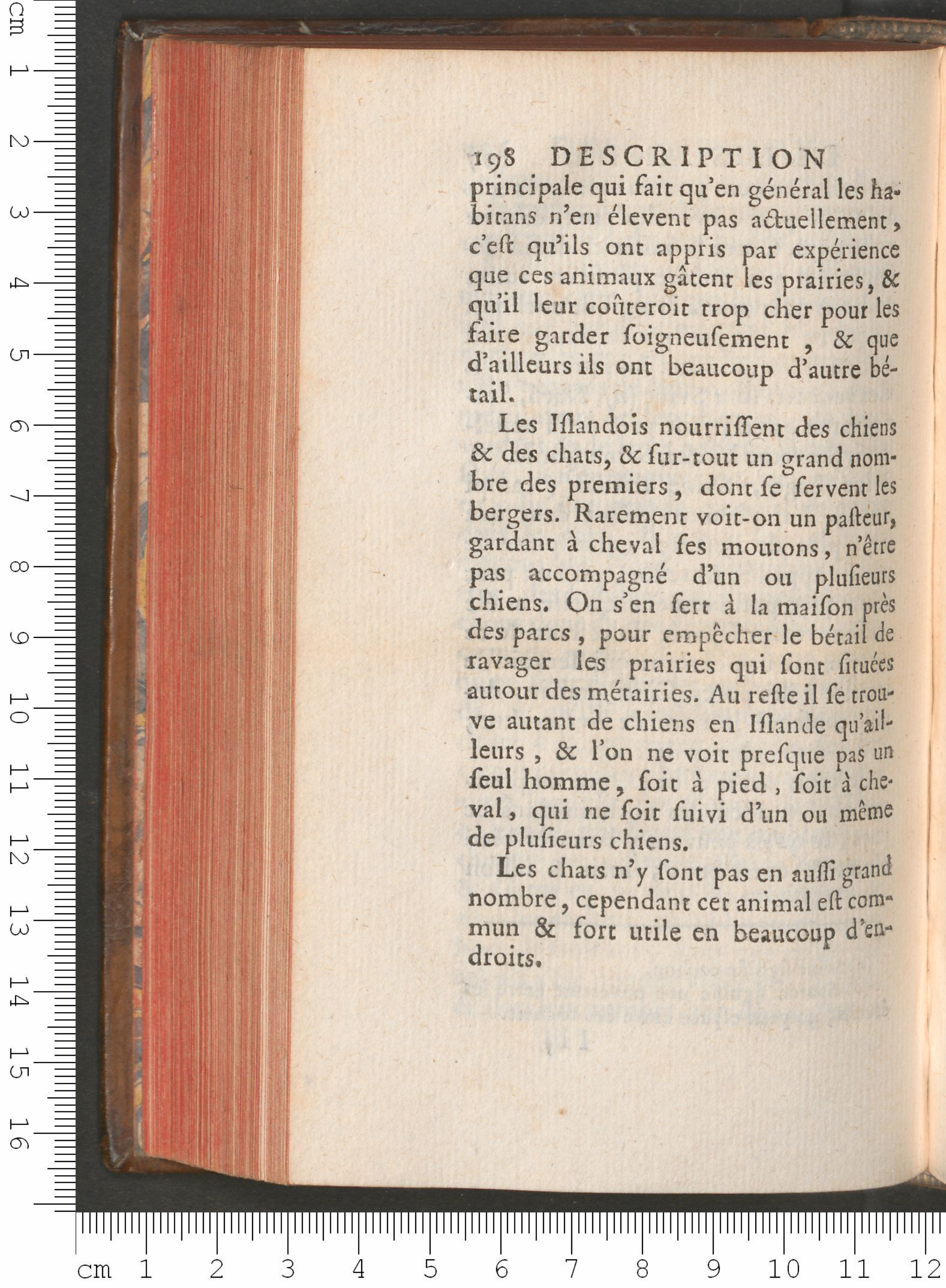


au-delà d'un cent ; qu'on dise après cela qu'on ne peut élever des porcs dans ce vaste pays. Outre la vallée ci-dessus désignée, il y a encore plusieurs autres endroits qui portent le nom de cochons ; ce qui ne laisse pas lieu de douter qu'il y ait eu de ces animaux dans tout le pays. Ces endroits sont Svine (*n*), Naess, Svine-varne, une Eglise près de là appellée Svine vatne kircke, Svine sparde, (*o*) Svine hage, Svine vœllum (campi suini). J'ai vû moi-même dans une baye près de Bessested, une piéce de prairie appellée Akrekot, où l'on peut remarquer positivement qu'elle a été anciennement séparée du restant de ce terrein par une caverne qui servoit de retraite à des porcs. Cette prairie a depuis conservé le nom de Svine-akre ; c'est-à-dire, champ de cochon.

Je crois avoir assez allégué de preuves qu'il y a eu des cochons dans ce pays, & qu'ils peuvent y être très-bien élevés & entretenus ; mais la raison

(*n*) Svine signifie cochon.

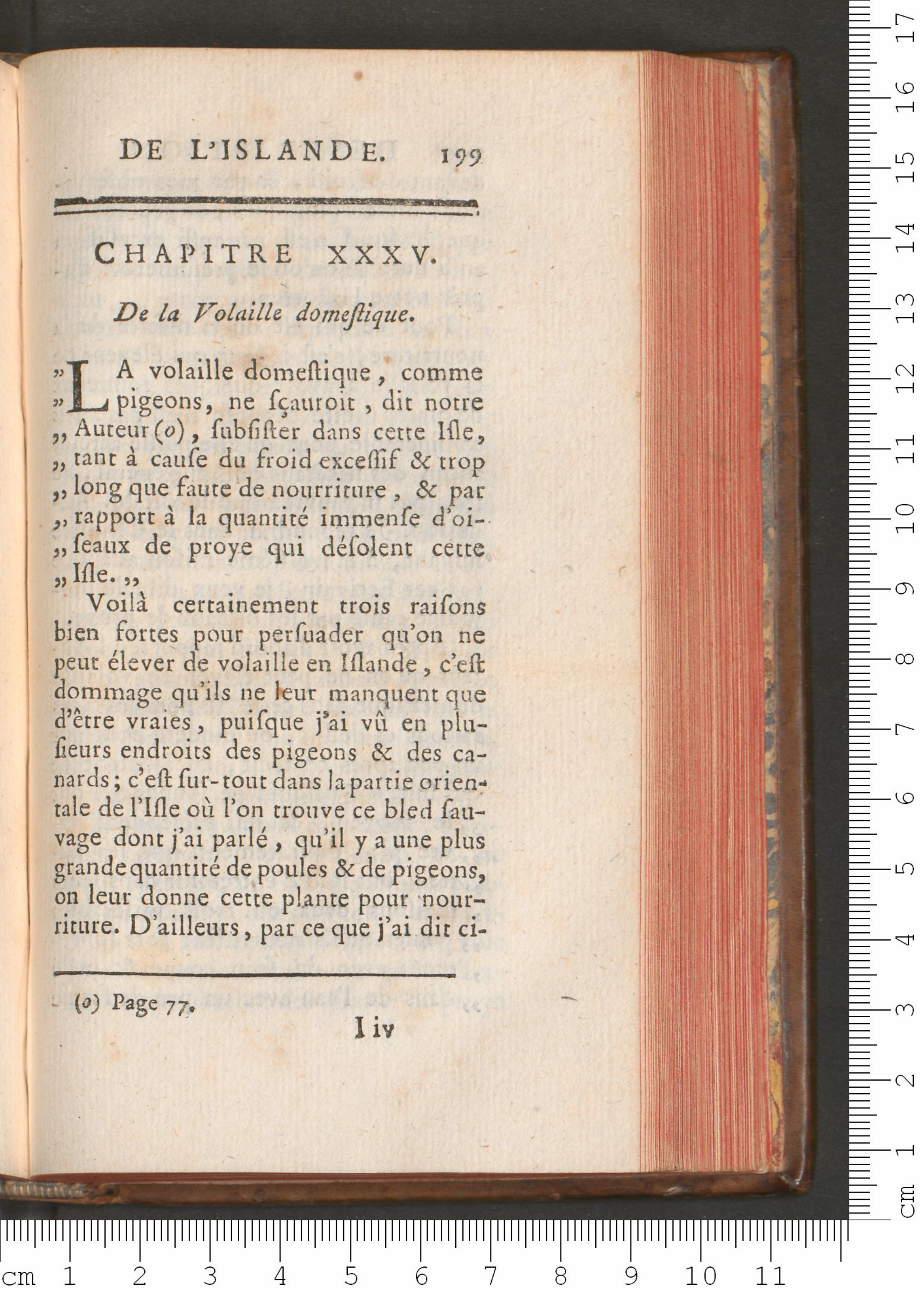
(*o*) Sparde signifie une ouverture entre les écueils, un petit espace entre des rochers.



principale qui fait qu'en général les habitans n'en élevent pas actuellement, c'eſt qu'ils ont appris par expérience que ces animaux gâtent les prairies, & qu'il leur coûteroit trop cher pour les faire garder ſoigneuſement, & que d'ailleurs ils ont beaucoup d'autre bétail.

Les Iſlandois nourriſſent des chiens & des chats, & ſur-tout un grand nombre des premiers, dont ſe ſervent les bergers. Rarement voit-on un paſteur, gardant à cheval ſes moutons, n'être pas accompagné d'un ou pluſieurs chiens. On s'en ſert à la maiſon près des parcs, pour empêcher le bétail de ravager les prairies qui ſont ſituées autour des métairies. Au reſte il ſe trouve autant de chiens en Iſlande qu'ailleurs, & l'on ne voit preſque pas un ſeul homme, ſoit à pied, ſoit à cheval, qui ne ſoit ſuivi d'un ou même de pluſieurs chiens.

Les chats n'y ſont pas en auſſi grand nombre, cependant cet animal eſt commun & fort utile en beaucoup d'endroits.



CHAPITRE XXXV.

De la Volaille domestique.

„LA volaille domeſtique, comme
„pigeons, ne ſçauroit, dit notre
„Auteur (*o*), ſubſiſter dans cette Iſle,
„tant à cauſe du froid exceſſif & trop
„long que faute de nourriture, & par
„rapport à la quantité immenſe d'oi-
„ſeaux de proye qui déſolent cette
„Iſle.„

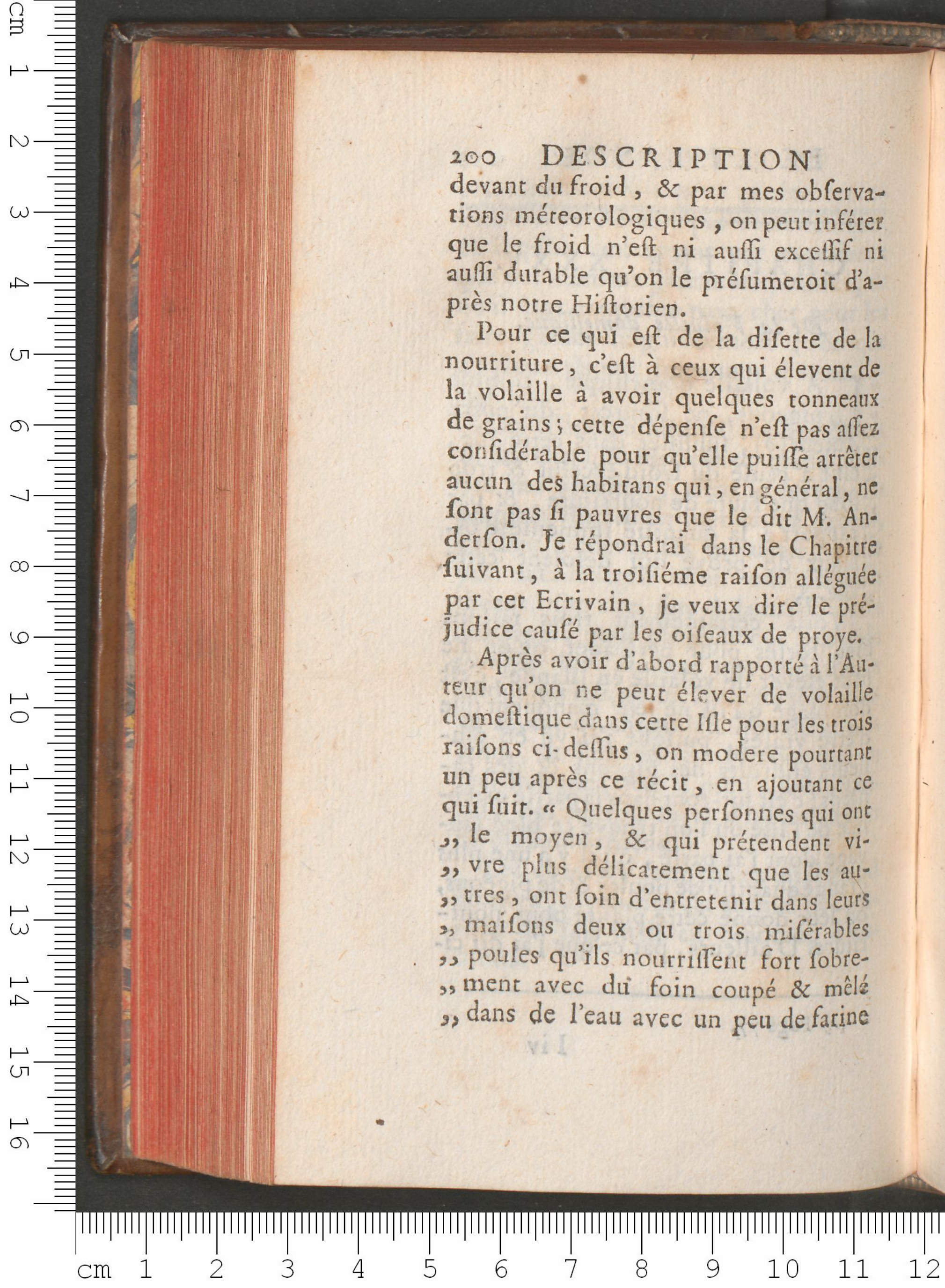
Voilà certainement trois raiſons bien fortes pour perſuader qu'on ne peut élever de volaille en Iſlande, c'eſt dommage qu'ils ne leur manquent que d'être vraies, puiſque j'ai vû en pluſieurs endroits des pigeons & des canards; c'eſt ſur-tout dans la partie orientale de l'Iſle où l'on trouve ce bled ſauvage dont j'ai parlé, qu'il y a une plus grande quantité de poules & de pigeons, on leur donne cette plante pour nourriture. D'ailleurs, par ce que j'ai dit ci-

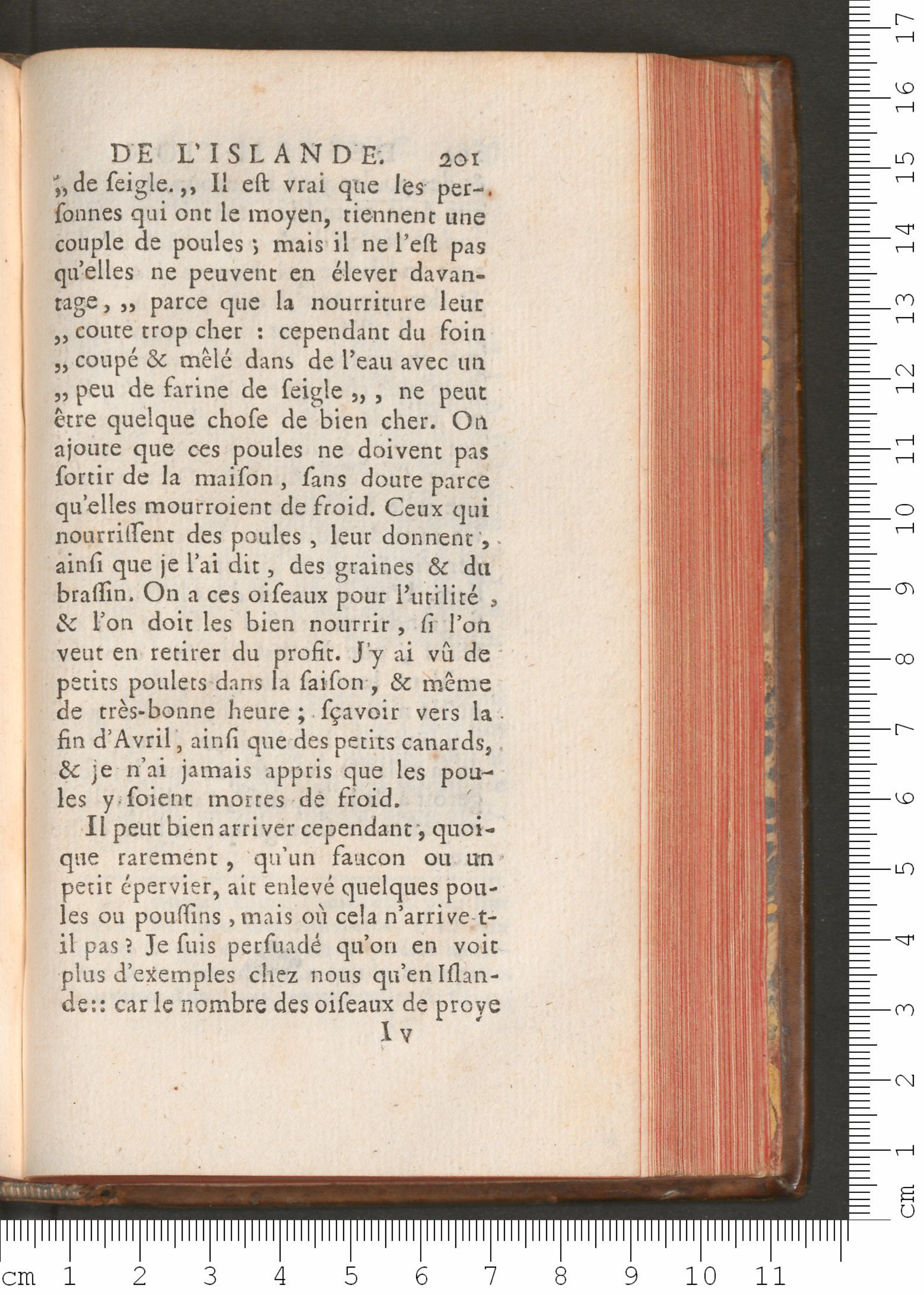
(*o*) Page 77.

devant du froid, & par mes obſervations méteorologiques, on peut inférer que le froid n'eſt ni auſſi exceſſif ni auſſi durable qu'on le préſumeroit d'après notre Hiſtorien.

Pour ce qui eſt de la diſette de la nourriture, c'eſt à ceux qui élevent de la volaille à avoir quelques tonneaux de grains; cette dépenſe n'eſt pas aſſez conſidérable pour qu'elle puiſſe arrêter aucun des habitans qui, en général, ne ſont pas ſi pauvres que le dit M. Anderſon. Je répondrai dans le Chapitre ſuivant, à la troiſiéme raiſon alléguée par cet Ecrivain, je veux dire le préjudice cauſé par les oiſeaux de proye.

Après avoir d'abord rapporté à l'Auteur qu'on ne peut élever de volaille domeſtique dans cette Iſle pour les trois raiſons ci-deſſus, on modere pourtant un peu après ce récit, en ajoutant ce qui ſuit. « Quelques perſonnes qui ont „ le moyen, & qui prétendent vi„ vre plus délicatement que les au„ tres, ont ſoin d'entretenir dans leurs „ maiſons deux ou trois miſérables „ poules qu'ils nourriſſent fort ſobre„ ment avec du foin coupé & mêlé „ dans de l'eau avec un peu de farine

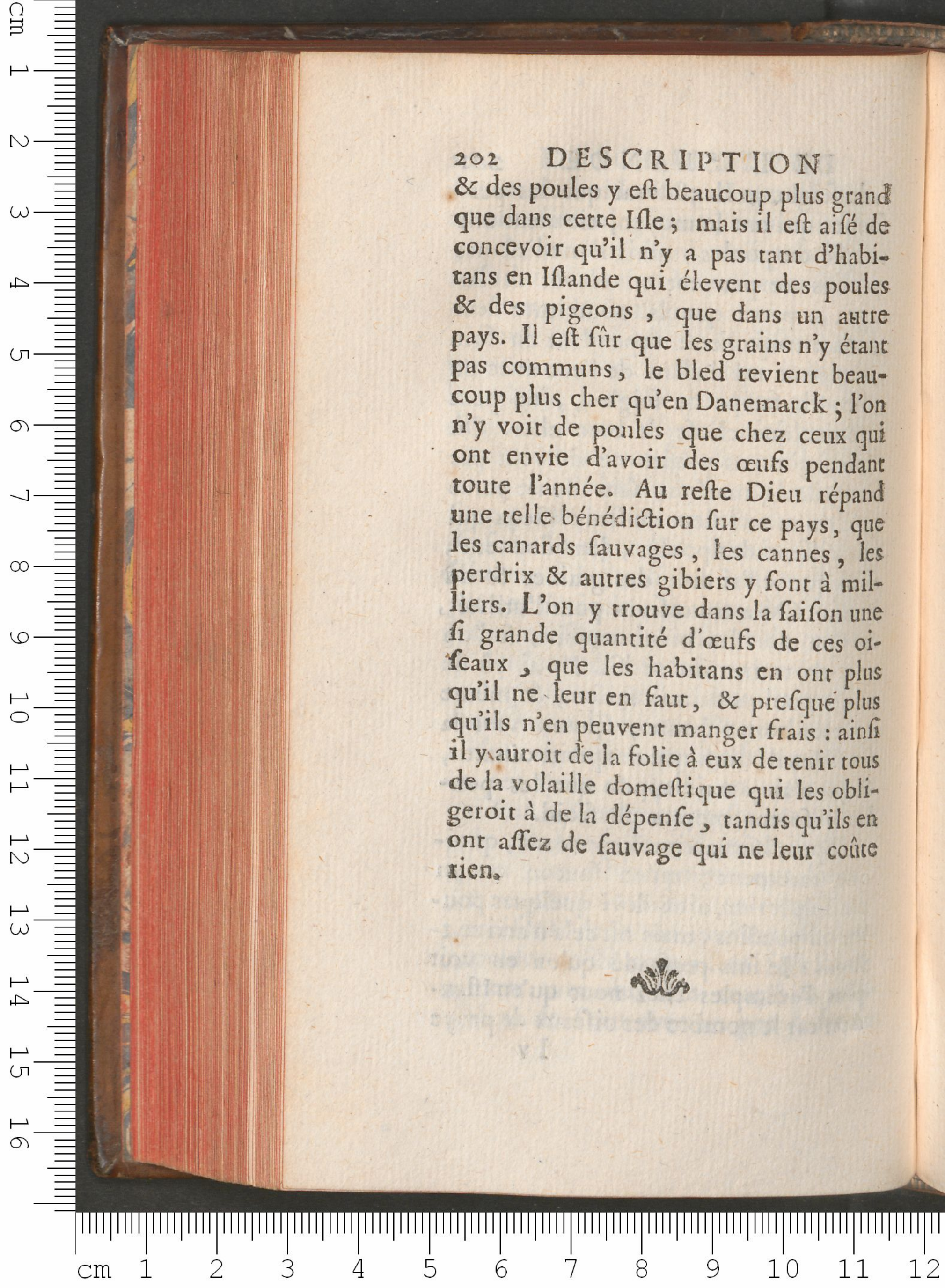


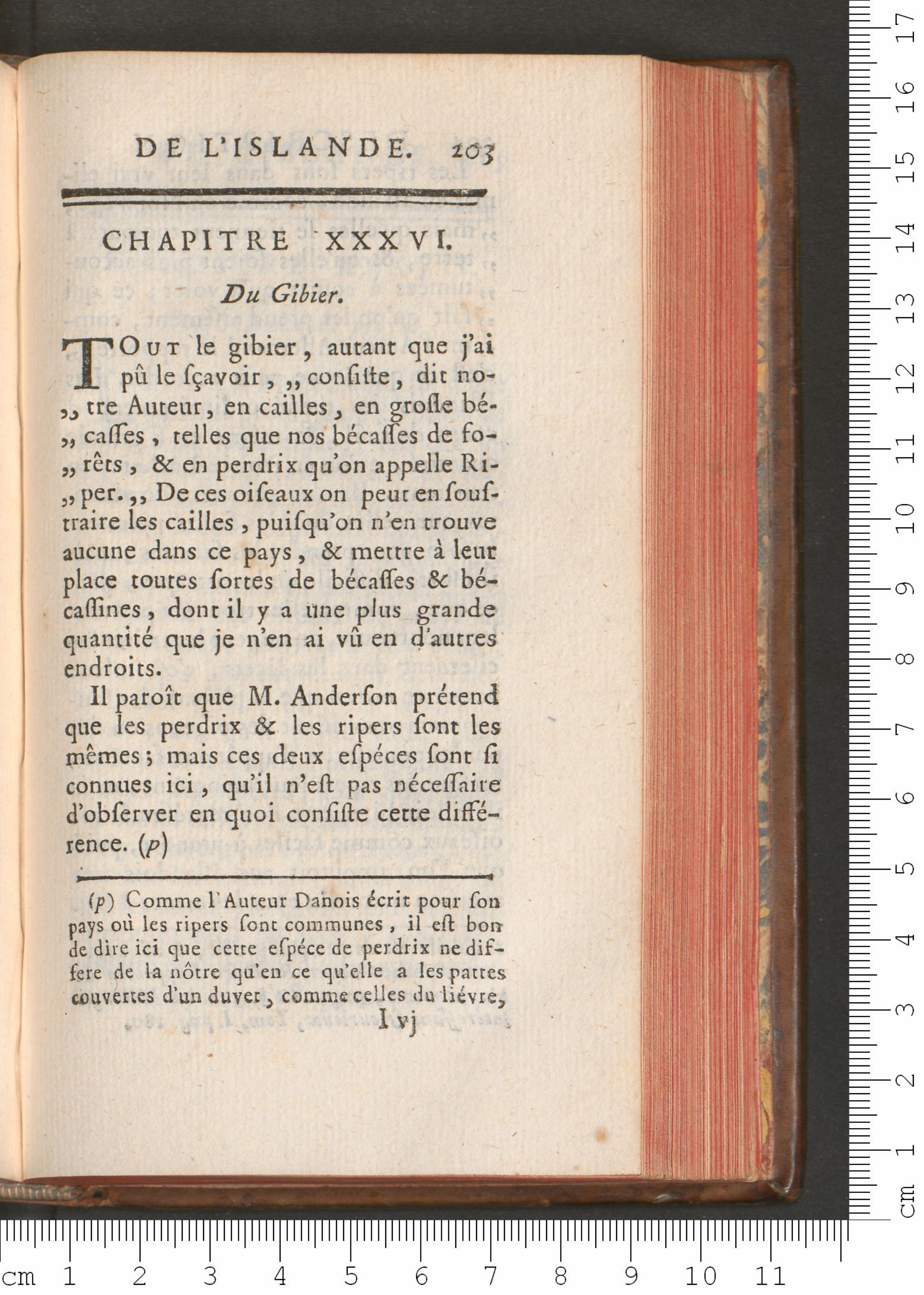


„ de ſeigle. „ Il eſt vrai que les perſonnes qui ont le moyen, tiennent une couple de poules ; mais il ne l'eſt pas qu'elles ne peuvent en élever davantage, „ parce que la nourriture leur „ coute trop cher : cependant du foin „ coupé & mêlé dans de l'eau avec un „ peu de farine de ſeigle „, ne peut être quelque choſe de bien cher. On ajoute que ces poules ne doivent pas ſortir de la maiſon, ſans doute parce qu'elles mourroient de froid. Ceux qui nourriſſent des poules, leur donnent, ainſi que je l'ai dit, des graines & du braſſin. On a ces oiſeaux pour l'utilité, & l'on doit les bien nourrir, ſi l'on veut en retirer du profit. J'y ai vû de petits poulets dans la ſaiſon, & même de très-bonne heure ; ſçavoir vers la fin d'Avril, ainſi que des petits canards, & je n'ai jamais appris que les poules y ſoient mortes de froid.

Il peut bien arriver cependant, quoique rarement, qu'un faucon ou un petit épervier, ait enlevé quelques poules ou pouſſins, mais où cela n'arrive-t-il pas ? Je ſuis perſuadé qu'on en voit plus d'exemples chez nous qu'en Iſlande: car le nombre des oiſeaux de proye

& des poules y eſt beaucoup plus grand que dans cette Iſle ; mais il eſt aiſé de concevoir qu'il n'y a pas tant d'habitans en Iſlande qui élevent des poules & des pigeons, que dans un autre pays. Il eſt ſûr que les grains n'y étant pas communs, le bled revient beaucoup plus cher qu'en Danemarck ; l'on n'y voit de poules que chez ceux qui ont envie d'avoir des œufs pendant toute l'année. Au reſte Dieu répand une telle bénédiction ſur ce pays, que les canards ſauvages, les cannes, les perdrix & autres gibiers y ſont à milliers. L'on y trouve dans la ſaiſon une ſi grande quantité d'œufs de ces oiſeaux, que les habitans en ont plus qu'il ne leur en faut, & preſque plus qu'ils n'en peuvent manger frais : ainſi il y auroit de la folie à eux de tenir tous de la volaille domeſtique qui les obligeroit à de la dépenſe, tandis qu'ils en ont aſſez de ſauvage qui ne leur coûte rien.





CHAPITRE XXXVI.

Du Gibier.

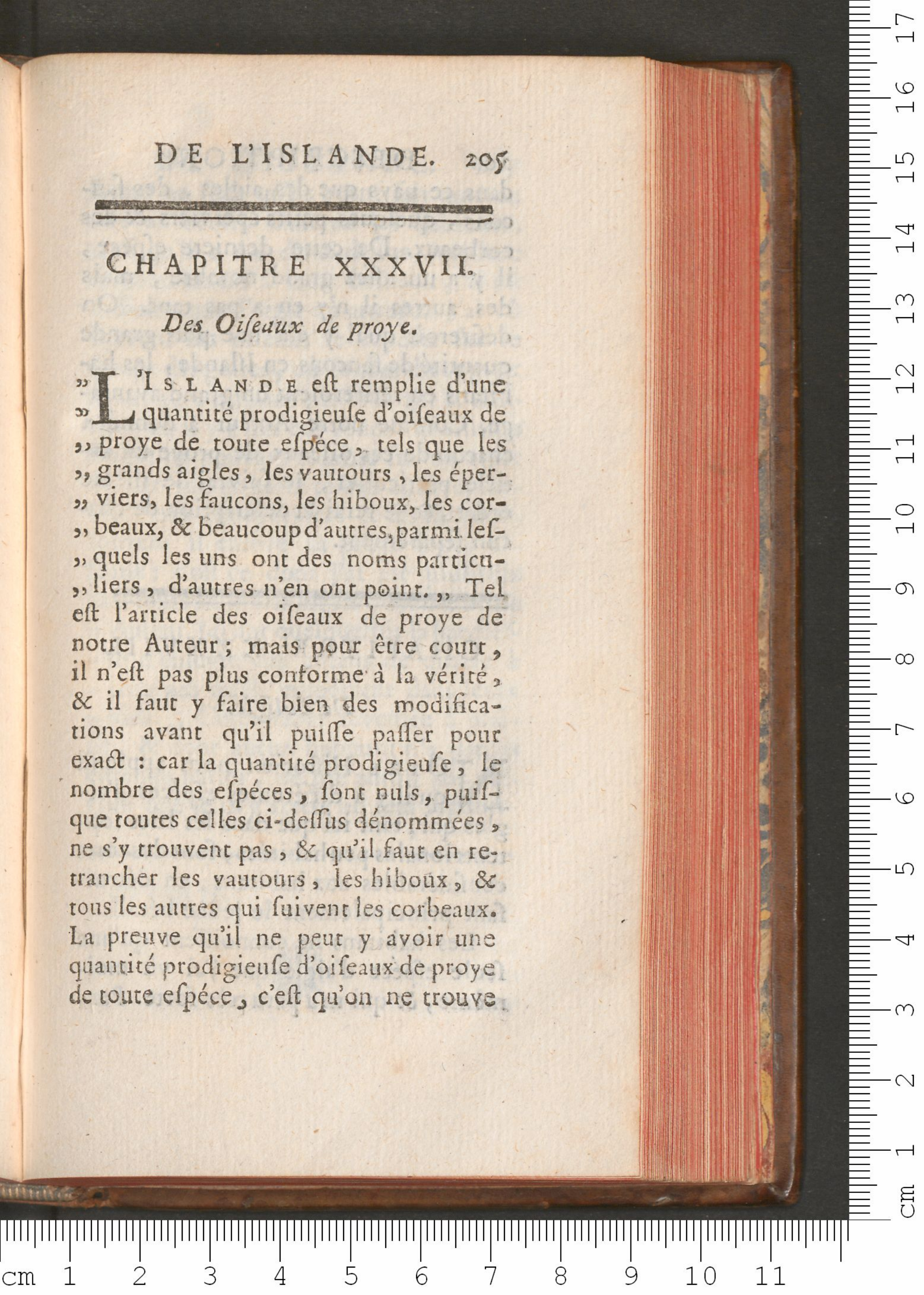
TOUT le gibier, autant que j'ai pû le sçavoir, „ consiste, dit no„ tre Auteur, en cailles, en grosse bé„ casses, telles que nos bécasses de fo„ rêts, & en perdrix qu'on appelle Ri„ per. „ De ces oiseaux on peut en soustraire les cailles, puisqu'on n'en trouve aucune dans ce pays, & mettre à leur place toutes sortes de bécasses & bécassines, dont il y a une plus grande quantité que je n'en ai vû en d'autres endroits.

Il paroît que M. Anderson prétend que les perdrix & les ripers sont les mêmes; mais ces deux espéces sont si connues ici, qu'il n'est pas nécessaire d'observer en quoi consiste cette différence. (*p*)

(*p*) Comme l'Auteur Danois écrit pour son pays où les ripers sont communes, il est bon de dire ici que cette espéce de perdrix ne differe de la nôtre qu'en ce qu'elle a les pattes couvertes d'un duvet, comme celles du liévre,

Les ripers ſont dans leur vrai climat en Iſlande, comme en Norwége, „ mais qu'elles ſe tiennent toujours à „ terre, & qu'elles ſoient plus accou„ tumées à courir qu'à voler; ce qui „ fait qu'on les prend aiſément, com„ me l'Auteur Allemand le rapporte, „ c'eſt ce que je ne peux accorder. Les Iſlandois les tuent ordinairement à coups de fuſil, & même en ſi grande quantité, qu'on en trouve à acheter en tout tems. Ils n'en prennent de vivantes que celles dont les fauconniers ont beſoin pour prendre les faucons; mais il eſt très-difficile de les attraper, parce que, comme elles trouvent par-tout leur nourriture, on ne peut les attirer facilement dans les lacets, c'eſt même par cette raiſon que la plûpart des fauconniers nourriſſent des pigeons ou des poules pour ſervir d'appât aux faucons, lorſque les ripers leur manquent; mais il falloit bien que l'on repréſentât ces oiſeaux comme faciles à prendre, puiſque l'on imputoit aux Iſlandois une averſion naturelle pour les armes à feu.

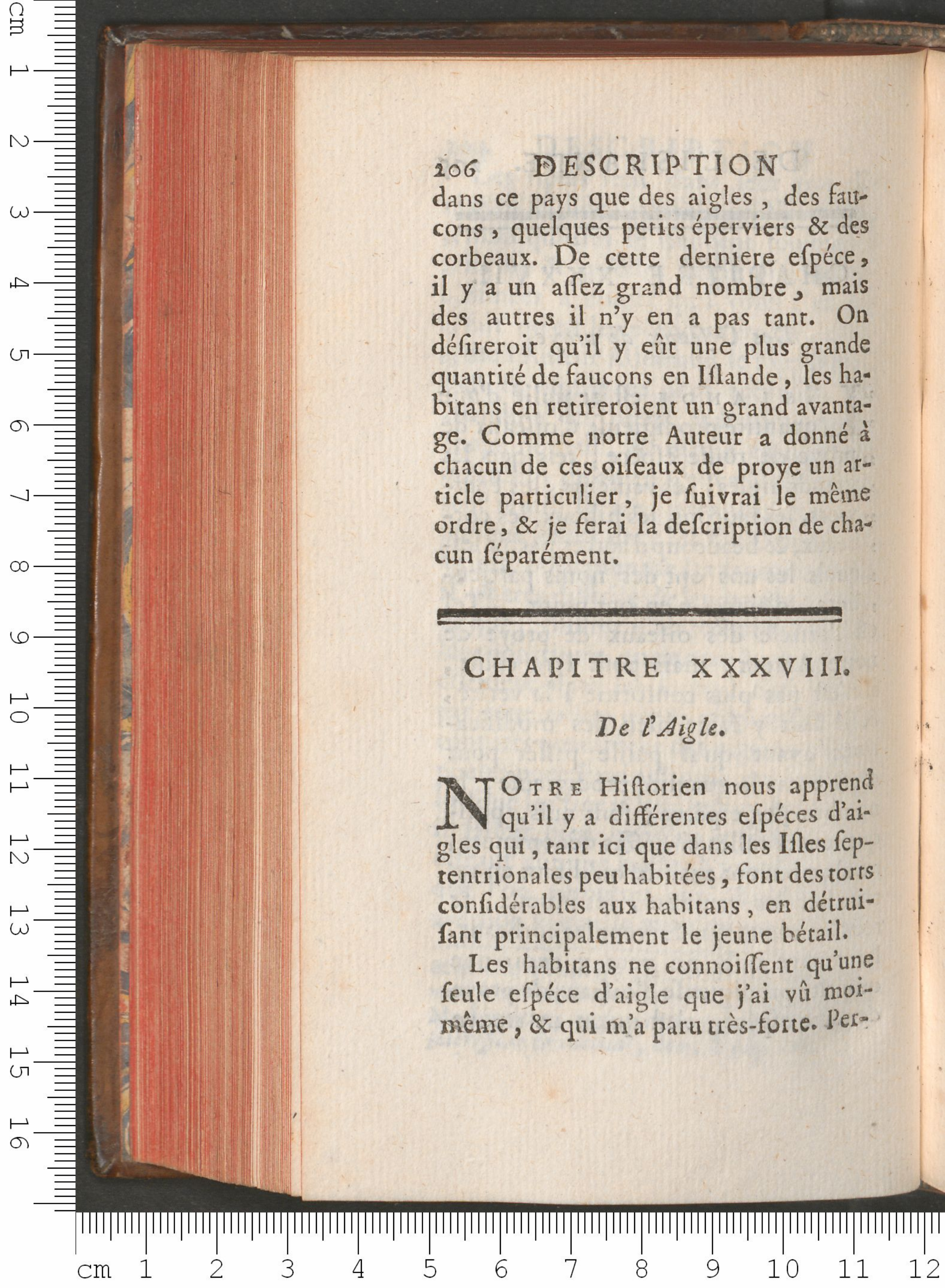
& qu'elle eſt un peu plus groſſe, & aſſez ſouvent blanche. Voyez *la Flora Lapponica* de M. Linnæus, page 268 §. 342. les *Mélanges intéreſſans & curieux*, *Tom, I, pag.* 180.



CHAPITRE XXXVII.

Des Oiseaux de proye.

» L'ISLANDE est remplie d'une
» quantité prodigieuſe d'oiſeaux de
„ proye de toute eſpéce, tels que les
„ grands aigles, les vautours, les éper-
„ viers, les faucons, les hiboux, les cor-
„ beaux, & beaucoup d'autres, parmi leſ-
„ quels les uns ont des noms particu-
„ liers, d'autres n'en ont point. „ Tel
eſt l'article des oiſeaux de proye de
notre Auteur; mais pour être court,
il n'eſt pas plus conforme à la vérité,
& il faut y faire bien des modifica-
tions avant qu'il puiſſe paſſer pour
exact : car la quantité prodigieuſe, le
nombre des eſpéces, ſont nuls, puiſ-
que toutes celles ci-deſſus dénommées,
ne s'y trouvent pas, & qu'il faut en re-
trancher les vautours, les hiboux, &
tous les autres qui ſuivent les corbeaux.
La preuve qu'il ne peut y avoir une
quantité prodigieuſe d'oiſeaux de proye
de toute eſpéce, c'eſt qu'on ne trouve



dans ce pays que des aigles, des faucons, quelques petits éperviers & des corbeaux. De cette derniere espéce, il y a un assez grand nombre, mais des autres il n'y en a pas tant. On désireroit qu'il y eût une plus grande quantité de faucons en Islande, les habitans en retireroient un grand avantage. Comme notre Auteur a donné à chacun de ces oiseaux de proye un article particulier, je suivrai le même ordre, & je ferai la description de chacun séparément.

CHAPITRE XXXVIII.

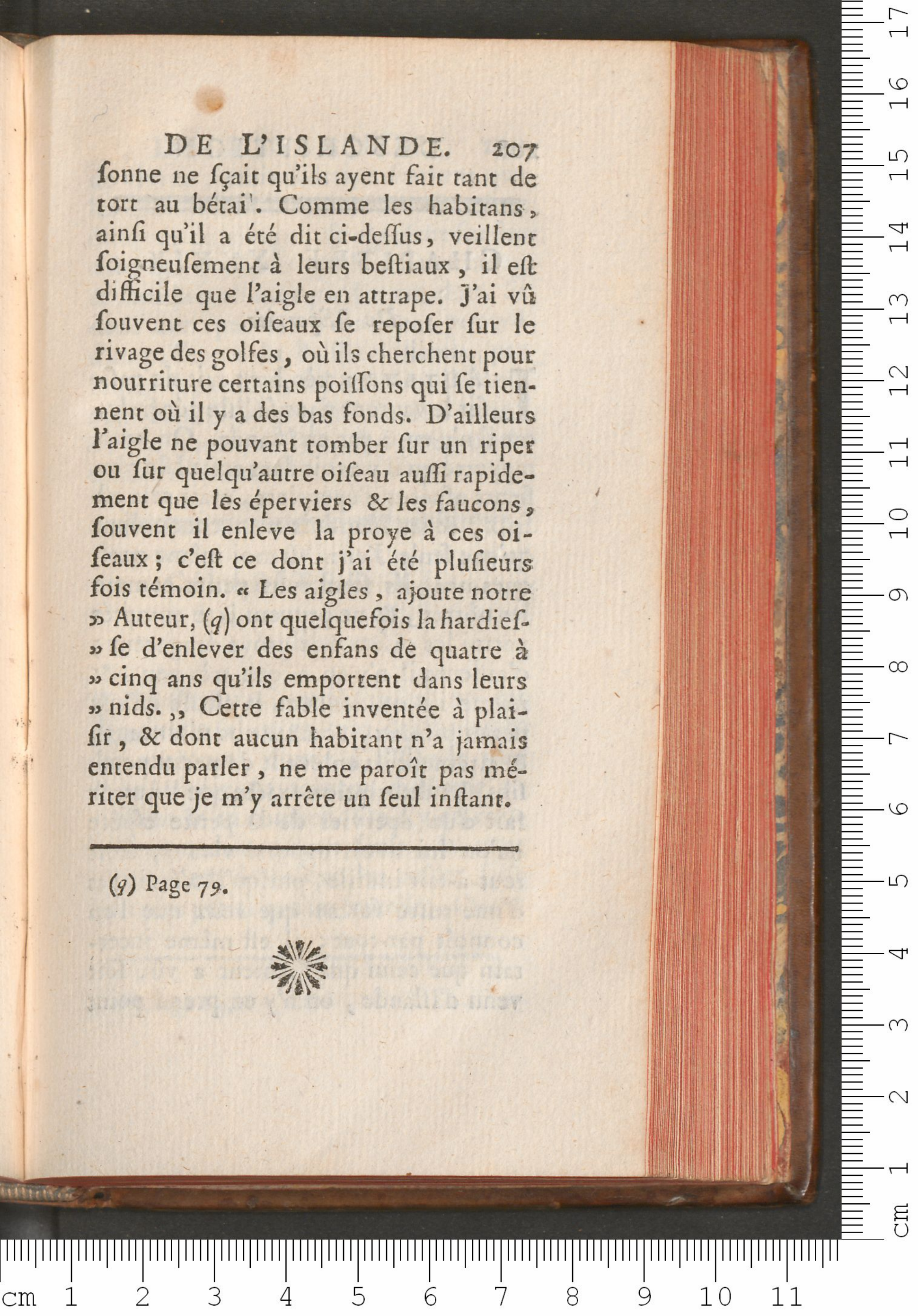
De l'Aigle.

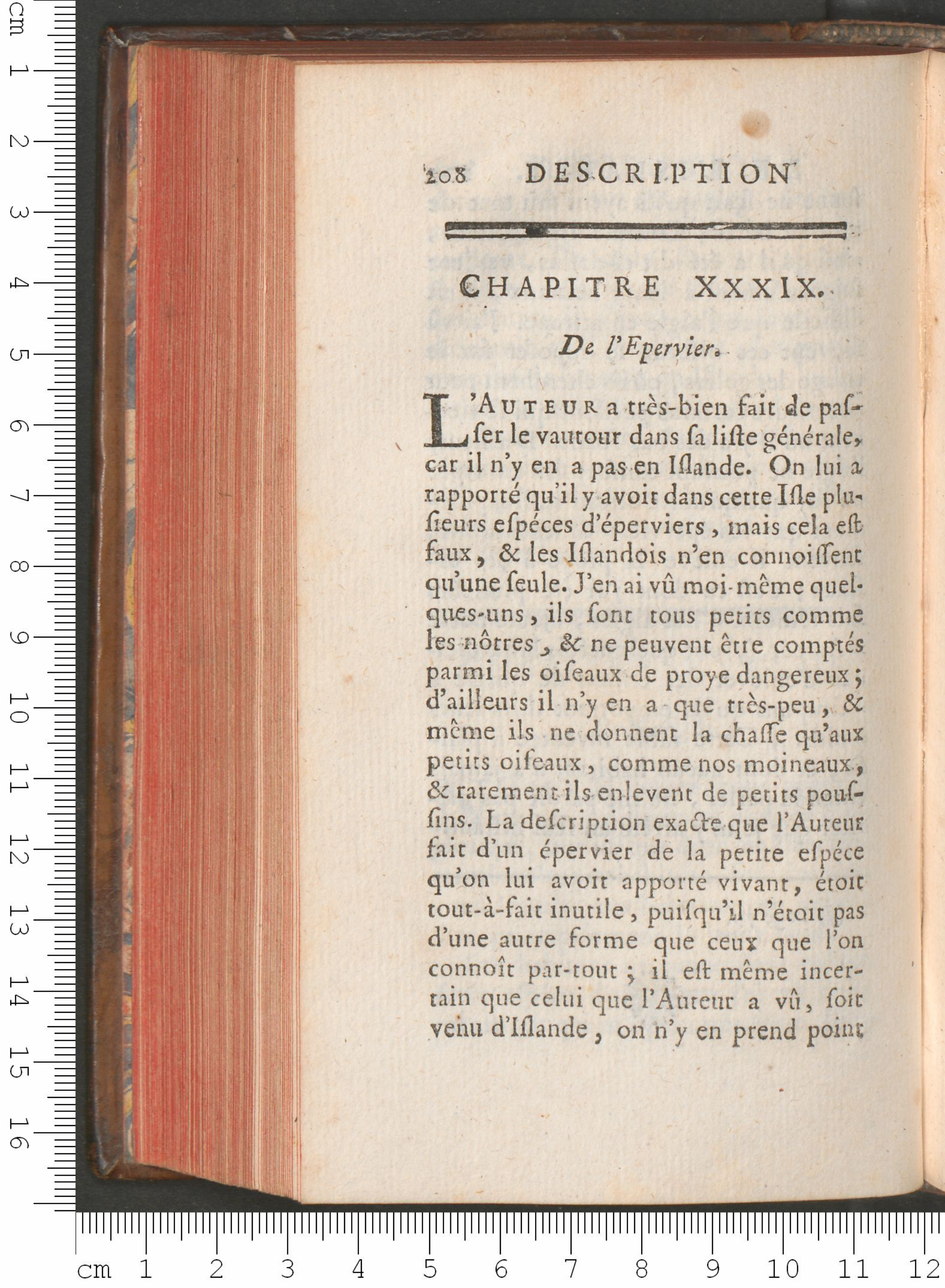
NOTRE Historien nous apprend qu'il y a différentes espéces d'aigles qui, tant ici que dans les Isles septentrionales peu habitées, font des torts considérables aux habitans, en détruisant principalement le jeune bétail.

Les habitans ne connoissent qu'une seule espéce d'aigle que j'ai vû moi-même, & qui m'a paru très-forte. Per-

ſonne ne ſçait qu'ils ayent fait tant de tort au bétai'. Comme les habitans, ainſi qu'il a été dit ci-deſſus, veillent ſoigneuſement à leurs beſtiaux, il eſt difficile que l'aigle en attrape. J'ai vû ſouvent ces oiſeaux ſe repoſer ſur le rivage des golfes, où ils cherchent pour nourriture certains poiſſons qui ſe tiennent où il y a des bas fonds. D'ailleurs l'aigle ne pouvant tomber ſur un riper ou ſur quelqu'autre oiſeau auſſi rapidement que les éperviers & les faucons, ſouvent il enleve la proye à ces oiſeaux; c'eſt ce dont j'ai été pluſieurs fois témoin. « Les aigles, ajoute notre » Auteur, (*q*) ont quelquefois la hardieſ-» ſe d'enlever des enfans de quatre à » cinq ans qu'ils emportent dans leurs » nids. „ Cette fable inventée à plaiſir, & dont aucun habitant n'a jamais entendu parler, ne me paroît pas mériter que je m'y arrête un ſeul inſtant.

(*q*) Page 79.





CHAPITRE XXXIX.

De l'Epervier.

L'AUTEUR a très-bien fait de passer le vautour dans sa liste générale, car il n'y en a pas en Islande. On lui a rapporté qu'il y avoit dans cette Isle plusieurs espéces d'éperviers, mais cela est faux, & les Islandois n'en connoissent qu'une seule. J'en ai vû moi-même quelques-uns, ils sont tous petits comme les nôtres, & ne peuvent être comptés parmi les oiseaux de proye dangereux; d'ailleurs il n'y en a que très-peu, & même ils ne donnent la chasse qu'aux petits oiseaux, comme nos moineaux, & rarement ils enlevent de petits poussins. La description exacte que l'Auteur fait d'un épervier de la petite espéce qu'on lui avoit apporté vivant, étoit tout-à-fait inutile, puisqu'il n'étoit pas d'une autre forme que ceux que l'on connoît par-tout; il est même incertain que celui que l'Auteur a vû, soit venu d'Islande, on n'y en prend point

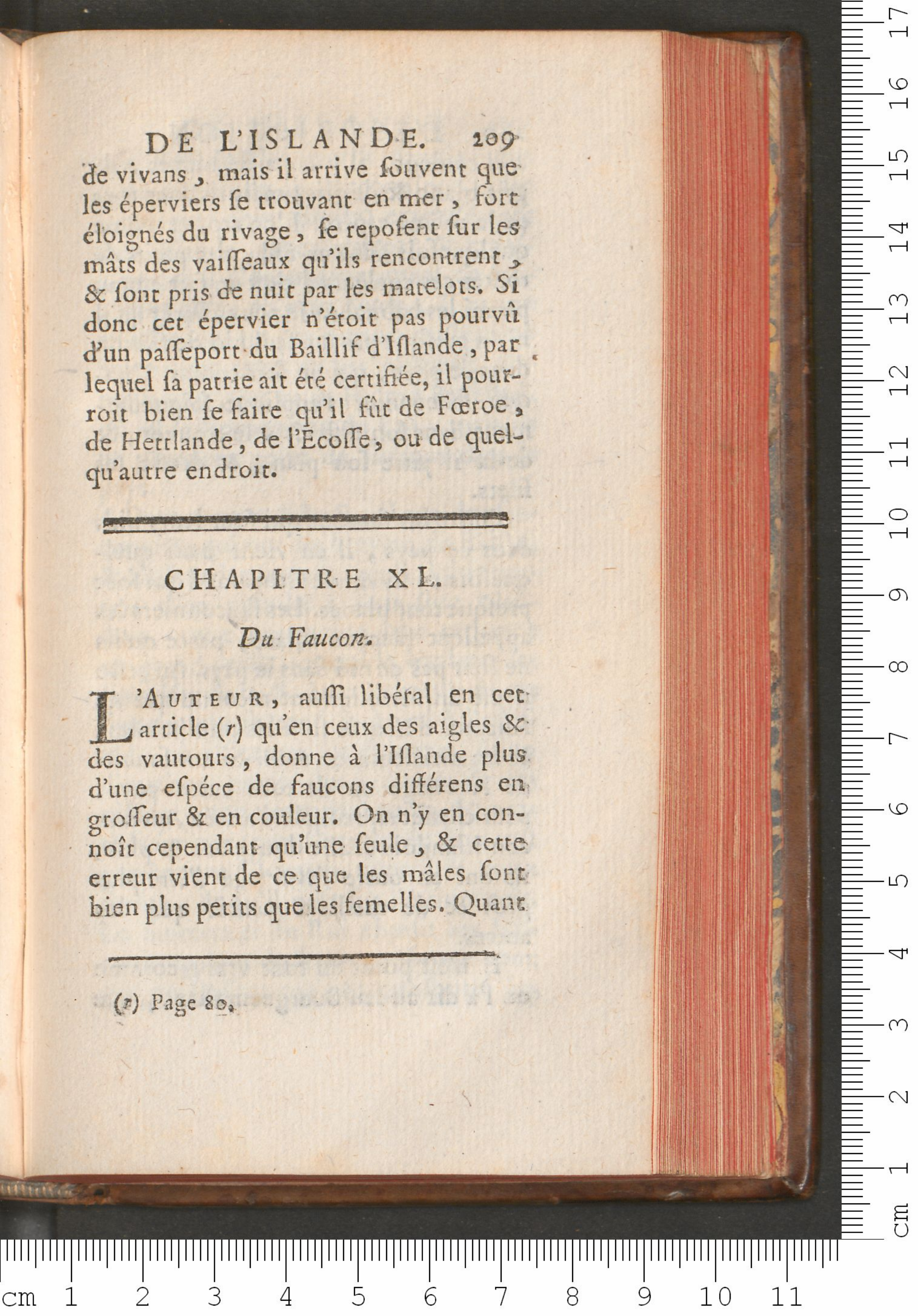
de vivans, mais il arrive souvent que les éperviers se trouvant en mer, fort éloignés du rivage, se reposent sur les mâts des vaisseaux qu'ils rencontrent, & sont pris de nuit par les matelots. Si donc cet épervier n'étoit pas pourvû d'un passeport du Baillif d'Islande, par lequel sa patrie ait été certifiée, il pourroit bien se faire qu'il fût de Fœroe, de Hettlande, de l'Ecosse, ou de quelqu'autre endroit.

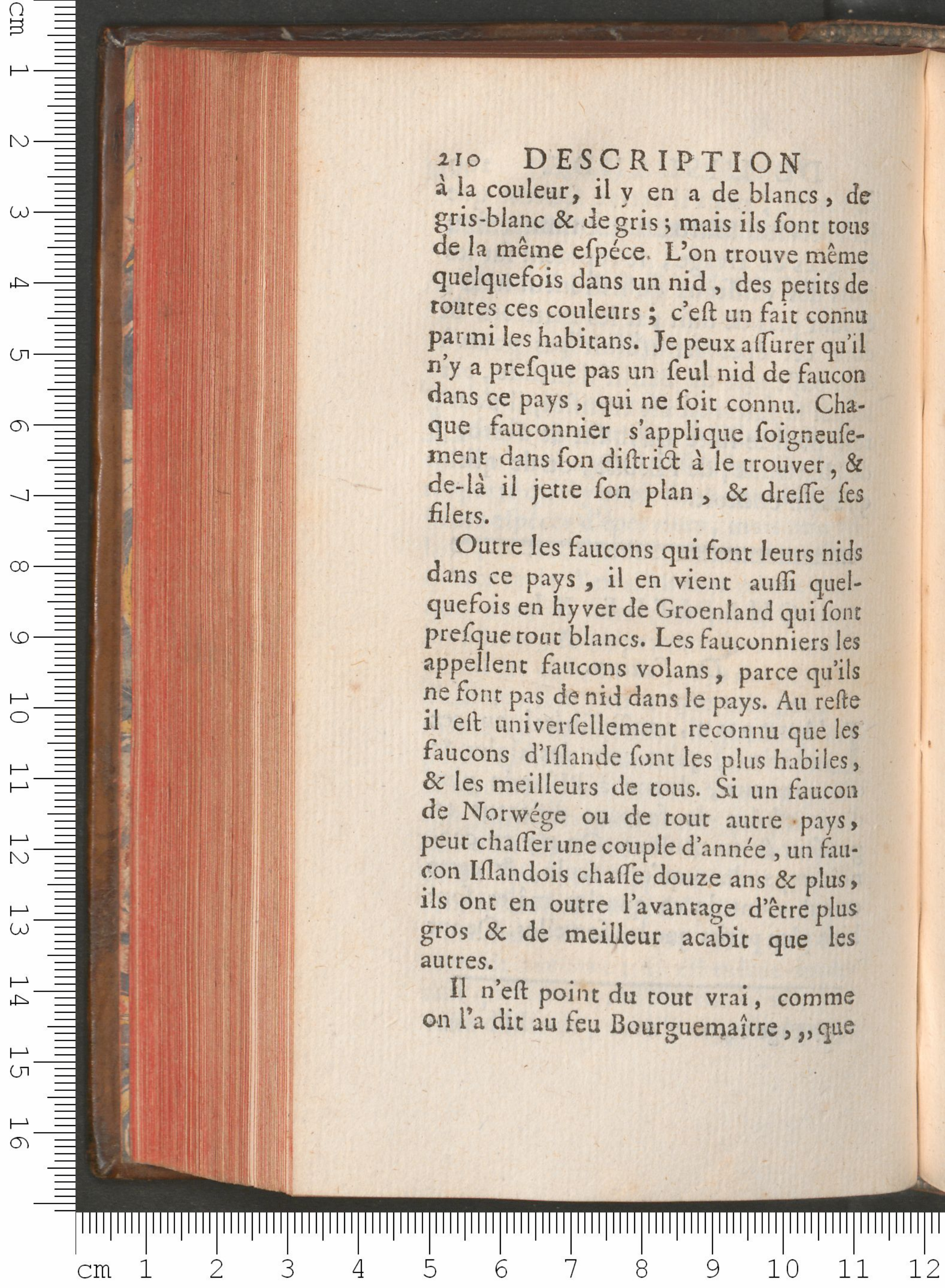
CHAPITRE XL.

Du Faucon.

L'AUTEUR, aussi libéral en cet article (*r*) qu'en ceux des aigles & des vautours, donne à l'Islande plus d'une espéce de faucons differens en grosseur & en couleur. On n'y en connoît cependant qu'une seule, & cette erreur vient de ce que les mâles sont bien plus petits que les femelles. Quant

(*r*) Page 80.





à la couleur, il y en a de blancs, de gris-blanc & de gris; mais ils ſont tous de la même eſpéce. L'on trouve même quelquefois dans un nid, des petits de toutes ces couleurs; c'eſt un fait connu parmi les habitans. Je peux aſſurer qu'il n'y a preſque pas un ſeul nid de faucon dans ce pays, qui ne ſoit connu. Chaque fauconnier s'applique ſoigneuſement dans ſon diſtrict à le trouver, & de-là il jette ſon plan, & dreſſe ſes filets.

Outre les faucons qui ſont leurs nids dans ce pays, il en vient auſſi quelquefois en hyver de Groenland qui ſont preſque tout blancs. Les fauconniers les appellent faucons volans, parce qu'ils ne font pas de nid dans le pays. Au reſte il eſt univerſellement reconnu que les faucons d'Iſlande ſont les plus habiles, & les meilleurs de tous. Si un faucon de Norwége ou de tout autre pays, peut chaſſer une couple d'année, un faucon Iſlandois chaſſe douze ans & plus, ils ont en outre l'avantage d'être plus gros & de meilleur acabit que les autres.

Il n'eſt point du tout vrai, comme on l'a dit au feu Bourguemaître, „ que

„ le Roi de Danemarck envoie tous
„ les ans un de ses fauconniers, avec
„ quelques domestiques, expressément
„ en Islande, pour attraper & trans-
„ porter à Copenhague autant de fau-
„ cons qu'on en peut avoir. „ Il arrive
en effet tous les ans dans un vaisseau un
fauconnier avec un ou plusieurs do-
mestiques, qui va de Halm à Bessested,
où est la fauconnerie du Roi ; mais ils
ne prennent point de faucons dans le
pays.

Dans chaque district, il y a des fau-
conniers qui ont des brevets du Baillif,
& ils sont les seuls auxquels il soit per-
mis d'en prendre ; tous sont Islan-
dois, cette occupation leur rapporte
un grand profit, quand le bonheur les
favorise. A la S. Jean, chacun de ces
fauconniers se rend à cheval à Besses-
ted, où il remet ses faucons, & un
d'entr'eux porte dix à douze de ces
oiseaux, tous encapuchonés, & per-
chés sur une traverse enclavée dans une
perche que l'homme tient à sa main
droite, & qu'il pose sur l'étrier droit.
Le fauconnier du Roi choisit les fau-
cons capables de servir, réforme ceux
qui ne le sont pas, & transporte les

premiers dans son vaisseau pour Copenhague.

Les fauconniers reçoivent du Baillif du Roi sur la vérification de son fauconnier, quinze rixdales (*s*) pour un faucon blanc, & dix pour un blanc & gris, outre une gratification de deux à quatre rixdales, quand ils en livrent de cette espéce. Autrefois ils recevoient cinq rixdales pour un faucon gris; mais depuis quelques années, le Roi leur en a accordé sept. La maniere dont on prend les faucons a été rapportée à M. Anderson dans les termes suivans. „ On prend „ les faucons par le moyen d'oiseaux „ dressés pour cet effet, & posés à terre „ dans des cages. Ces animaux voyant „ le faucon à une distance incroyable „ dans l'air, en avertissent d'abord par „ certains cris, leur maître qui se tient „ caché dans une petite tente couverte „ de verdure, & lâche aussi tôt un pi„geon attaché à une ficelle : le faucon „ qui l'apperçoit, se précipite sur le „ pigeon; mais dès qu'il touche à terre, „ il est pris vivant dans un filet que l'on

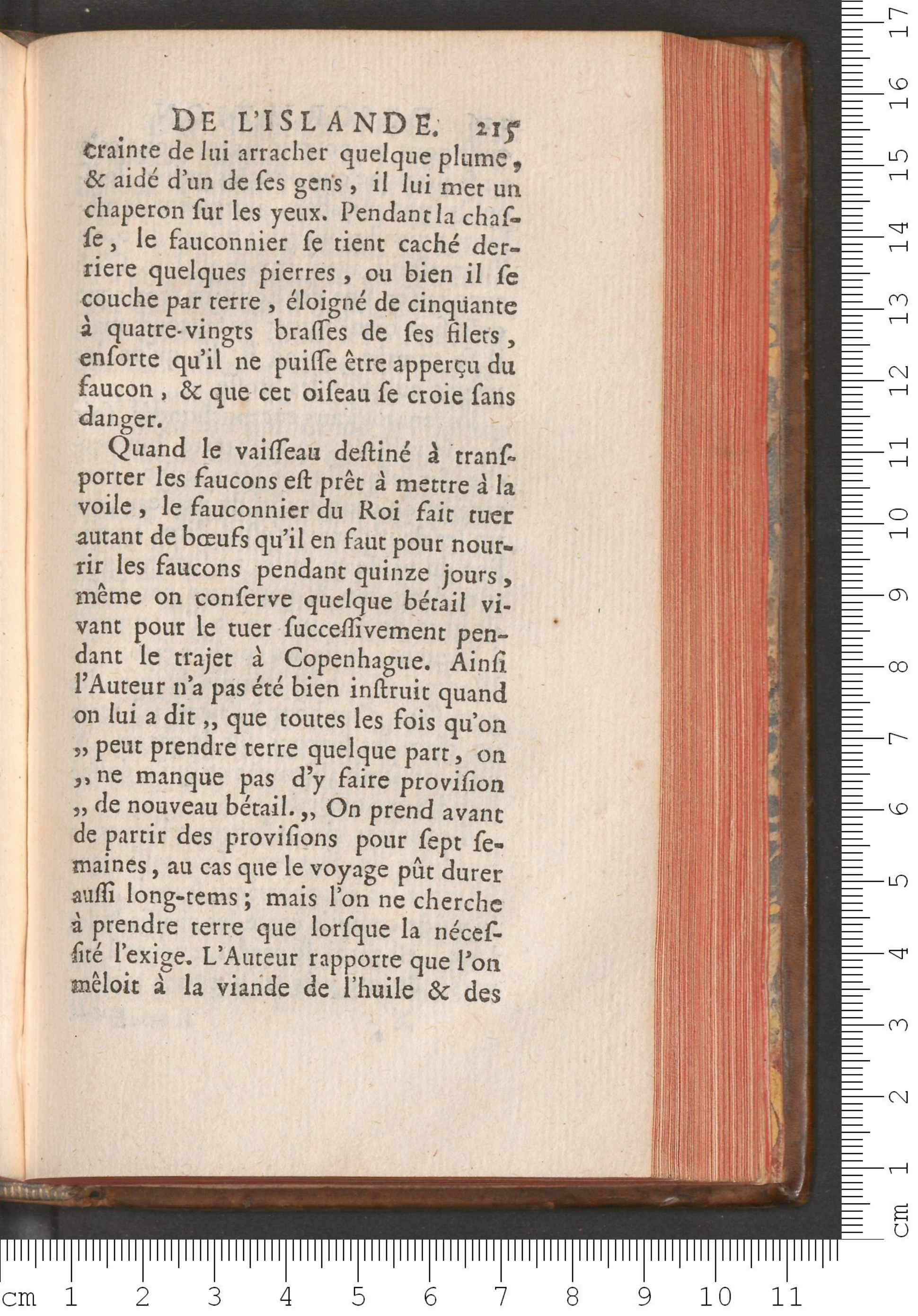
(*s*) La rixdale courante de Danemarck vaut 4 liv. 10 sols 6 den. de notre monnoie.

„ jette ſur lui. „ Les Iſlandois ne connoiſſent point cette méthode, & la façon dont le Bourguemaître rapporte que le faucon ſe trouve pris dans les filets, eſt ſi peu intelligible, que je défie à qui que ce ſoit d'y rien comprendre ; c'eſt ce qui m'a engagé à rapporter ſuccintement de quelle façon les Iſlandois font cette chaſſe.

On plante en terre deux pieux aſſez près l'un de l'autre : à l'un on attache avec une ficelle de trois ou quatre aunes de long, une perdrix ou un pigeon, afin que l'oiſeau ait de quoi voltiger un peu, & que le faucon puiſſe le voir plus facilement : à l'autre patte de la perdrix eſt une autre ficelle de quatre-vingts toiſes de long, qui paſſe dans l'autre pieu, & dont le fauconnier tient le bout pour tirer la perdrix du premier au ſecond pieu. Près de ce dernier, on plante un filet tendu perpendiculairement ſur un demi-cercle de trois aunes de diamétre : ce filet tombant paſſe par-deſſus l'autre pieu ; à cet effet, on attache en haut du demi-cercle une ficelle auſſi longue que la précédente, & qui paſſe par le pieu planté du côté où ſe tient le fauconnier. C'eſt avec cette

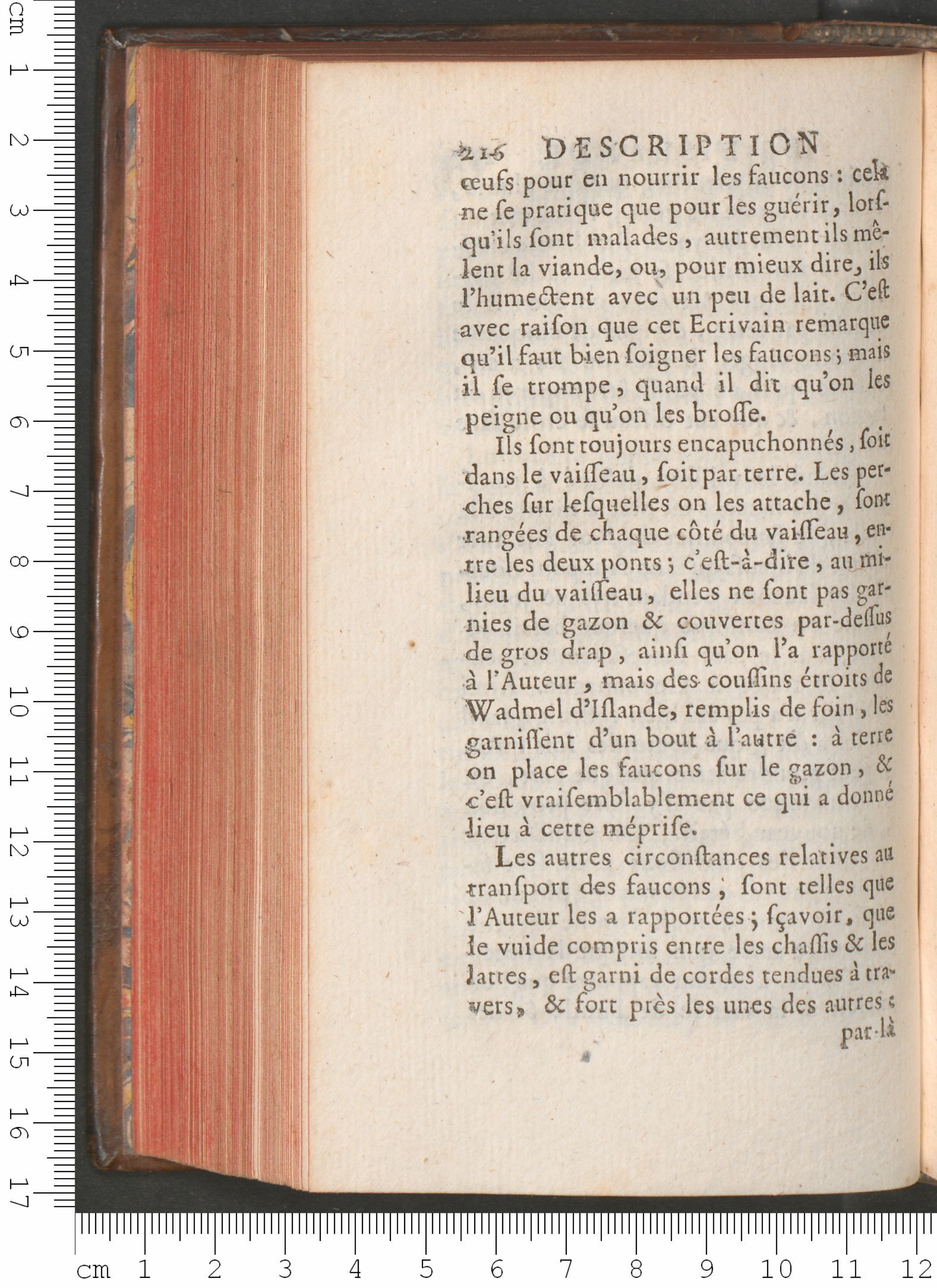
ficelle qu'il peut tirer le filet par-dessus le faucon, de la même façon qu'il peut tirer la perdrix avec une autre ficelle du premier pieu au second. Les fauconniers prennent ces mesures quand ils sçavent que les faucons viennent & qu'ils ont des nids à la proximité, ou bien quand ils voyent arriver un faucon volant.

Lorsque le faucon apperçoit voltiger la perdrix, on le voit tourner en planant au-dessus de l'oiseau, & examiner s'il n'y a point de danger, à la fin il se précipite à terre avec une rapidité prodigieuse, & d'un coup de bec il coupe d'abord la tête de l'oiseau aussi nettement que si elle avoit été coupée avec un couteau, puis il remonte en l'air assez haut pour voir s'il peut se repaître en sureté. Pendant qu'il s'envole, le fauconnier tire la perdrix vers le pieu, près duquel est dressé le filet, mais assez promptement, pour que le faucon ne puisse pas le voir. Bientôt après l'oiseau revient saisir sa proie, alors le fauconnier tire le filet par-dessus le faucon, ensorte qu'il se trouve pris comme dans une cage; puis il s'approche, prend le faucon avec beaucoup de précaution,



crainte de lui arracher quelque plume, & aidé d'un de ses gens, il lui met un chaperon sur les yeux. Pendant la chasse, le fauconnier se tient caché derriere quelques pierres, ou bien il se couche par terre, éloigné de cinquante à quatre-vingts brasses de ses filets, ensorte qu'il ne puisse être apperçu du faucon, & que cet oiseau se croie sans danger.

Quand le vaisseau destiné à transporter les faucons est prêt à mettre à la voile, le fauconnier du Roi fait tuer autant de bœufs qu'il en faut pour nourrir les faucons pendant quinze jours, même on conserve quelque bétail vivant pour le tuer successivement pendant le trajet à Copenhague. Ainsi l'Auteur n'a pas été bien instruit quand on lui a dit „ que toutes les fois qu'on „ peut prendre terre quelque part, on „ ne manque pas d'y faire provision „ de nouveau bétail. „ On prend avant de partir des provisions pour sept semaines, au cas que le voyage pût durer aussi long-tems; mais l'on ne cherche à prendre terre que lorsque la nécessité l'exige. L'Auteur rapporte que l'on mêloit à la viande de l'huile & des



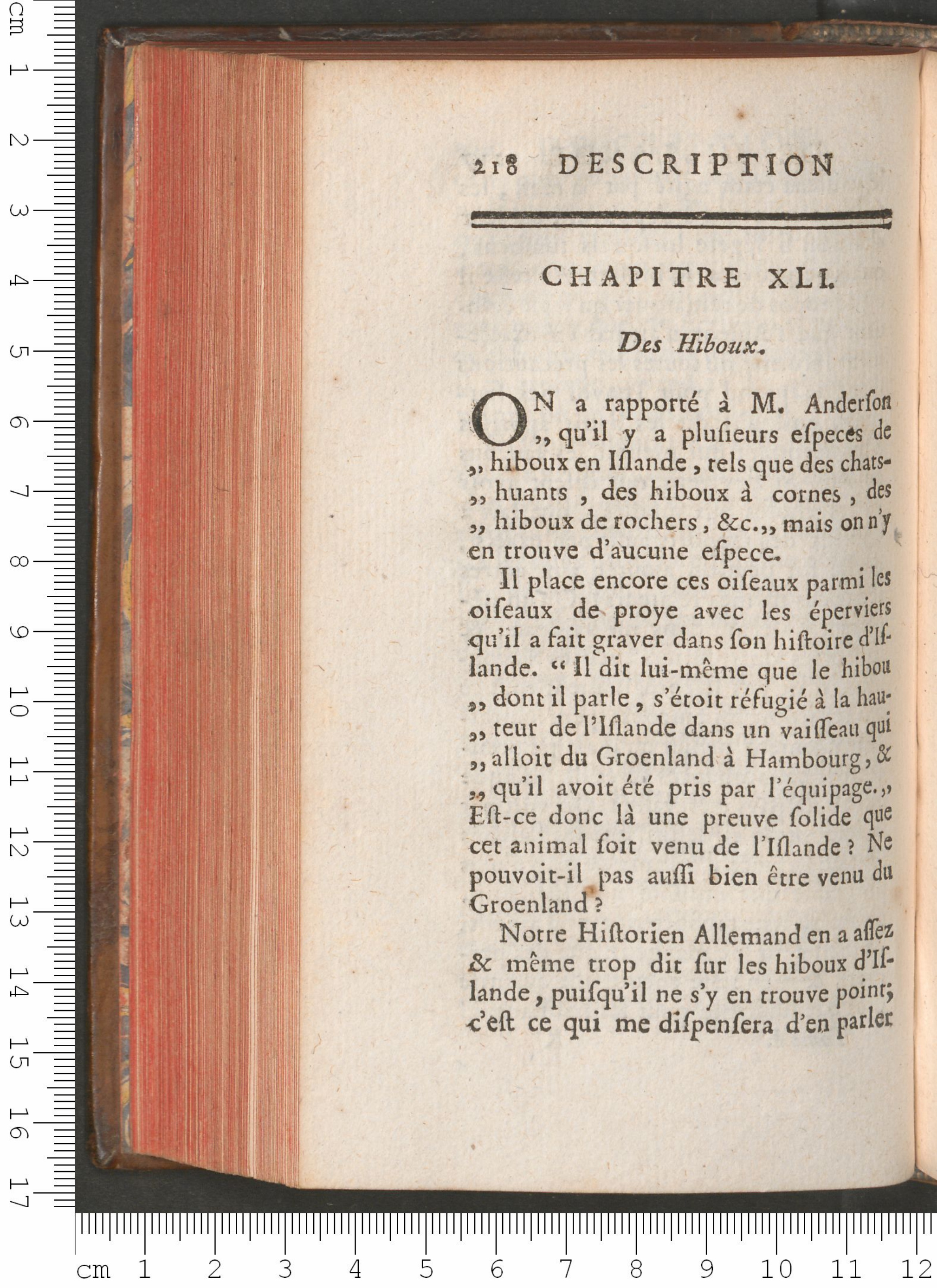
œufs pour en nourrir les faucons : cela ne se pratique que pour les guérir, lorsqu'ils sont malades, autrement ils mêlent la viande, ou, pour mieux dire, ils l'humectent avec un peu de lait. C'est avec raison que cet Ecrivain remarque qu'il faut bien soigner les faucons ; mais il se trompe, quand il dit qu'on les peigne ou qu'on les brosse.

Ils sont toujours encapuchonnés, soit dans le vaisseau, soit par terre. Les perches sur lesquelles on les attache, sont rangées de chaque côté du vaisseau, entre les deux ponts ; c'est-à-dire, au milieu du vaisseau, elles ne sont pas garnies de gazon & couvertes par-dessus de gros drap, ainsi qu'on l'a rapporté à l'Auteur, mais des coussins étroits de Wadmel d'Islande, remplis de foin, les garnissent d'un bout à l'autre : à terre on place les faucons sur le gazon, & c'est vraisemblablement ce qui a donné lieu à cette méprise.

Les autres circonstances relatives au transport des faucons, sont telles que l'Auteur les a rapportées ; sçavoir, que le vuide compris entre les chassis & les lattes, est garni de cordes tendues à travers, & fort près les unes des autres :

par-là

le vaisseau étant agité par la mer, les faucons trouvent à s'appuyer, ou leur chute est si légere lorsqu'ils tombent, qu'ils ne peuvent se blesser. Au reste il est à propos de remarquer qu'il est étonnant que l'Auteur n'ait pas été exactement informé de toutes les précautions que l'on prend pour l'envoi des faucons, puisqu'il dit les avoir apprises d'un négotiant qui menoit les faucons du Roi. Si des gens qui disent avoir vû les choses eux mêmes, ont fait à l'Auteur des rapports aussi peu exacts, quelle foi peut-on ajouter aux autres récits des mêmes rélateurs? Qu'un négotiant enfermé dans un vaisseau, & passant les jours entiers avec les fauconniers, n'ait pas sçû précisément tout ce qui regardoit les faucons, peut-on raisonnablement penser qu'il ait pu prendre des connoissances sûres de l'Islande qui est un pays très-vaste? On voit par la description ci-dessus, que les faucons sont une espece d'oiseaux de proye plus profitable que nuisible aux Islandois, puisqu'ils leur rapportent tant d'argent; d'ailleurs ils ne mangent que des perdrix, & il en reste encore une quantité plus que suffisante pour les habitans.



CHAPITRE XLI.

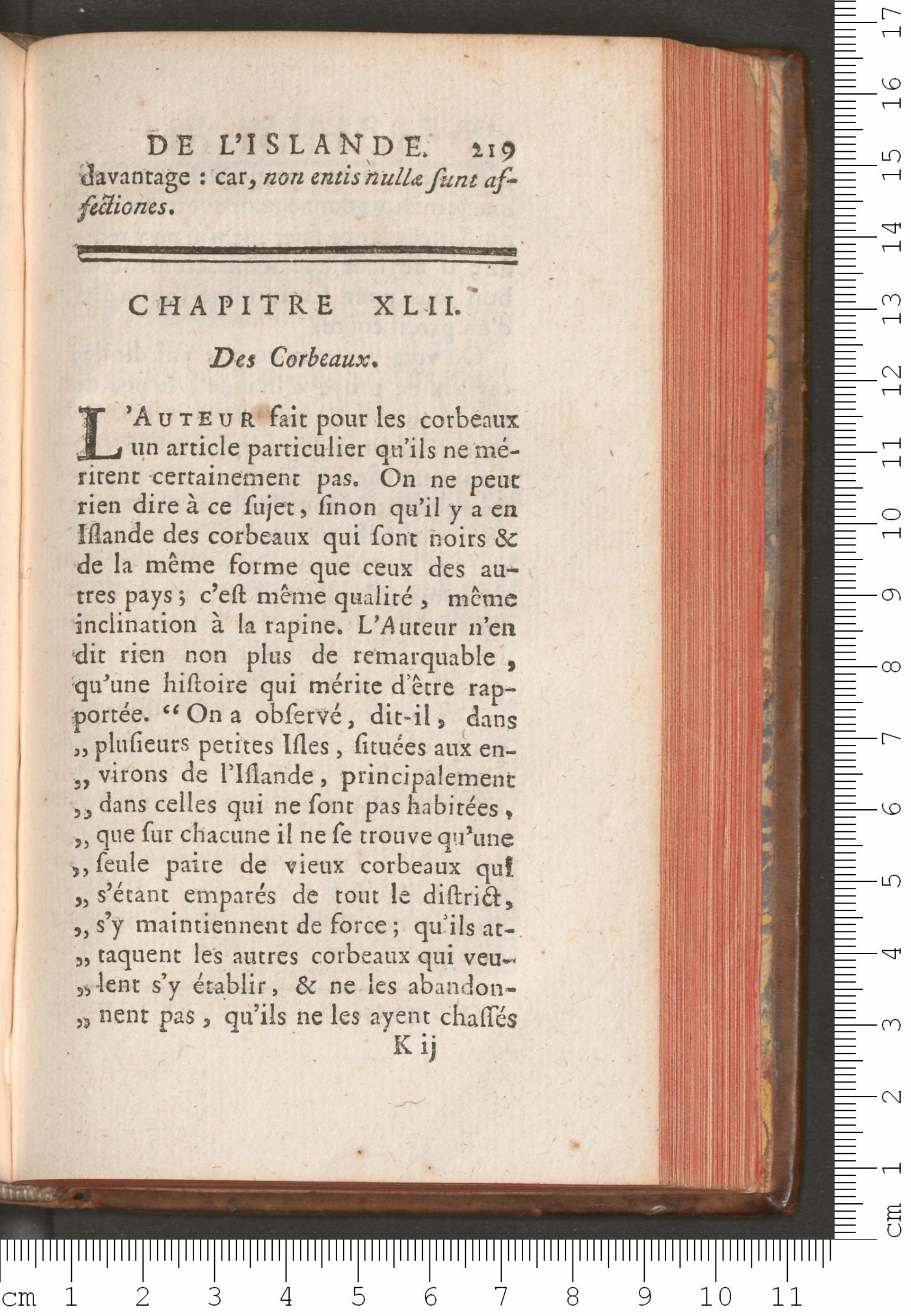
Des Hiboux.

ON a rapporté à M. Anderſon „ qu'il y a pluſieurs eſpeces de „ hiboux en Iſlande, tels que des chats-„ huants, des hiboux à cornes, des „ hiboux de rochers, &c.„ mais on n'y en trouve d'aucune eſpece.

Il place encore ces oiſeaux parmi les oiſeaux de proye avec les éperviers qu'il a fait graver dans ſon hiſtoire d'Iſlande. " Il dit lui-même que le hibou „ dont il parle, s'étoit réfugié à la hau-„ teur de l'Iſlande dans un vaiſſeau qui „ alloit du Groenland à Hambourg, & „ qu'il avoit été pris par l'équipage.„ Eſt-ce donc là une preuve ſolide que cet animal ſoit venu de l'Iſlande? Ne pouvoit-il pas auſſi bien être venu du Groenland?

Notre Hiſtorien Allemand en a aſſez & même trop dit ſur les hiboux d'Iſlande, puiſqu'il ne s'y en trouve point; c'eſt ce qui me diſpenſera d'en parler

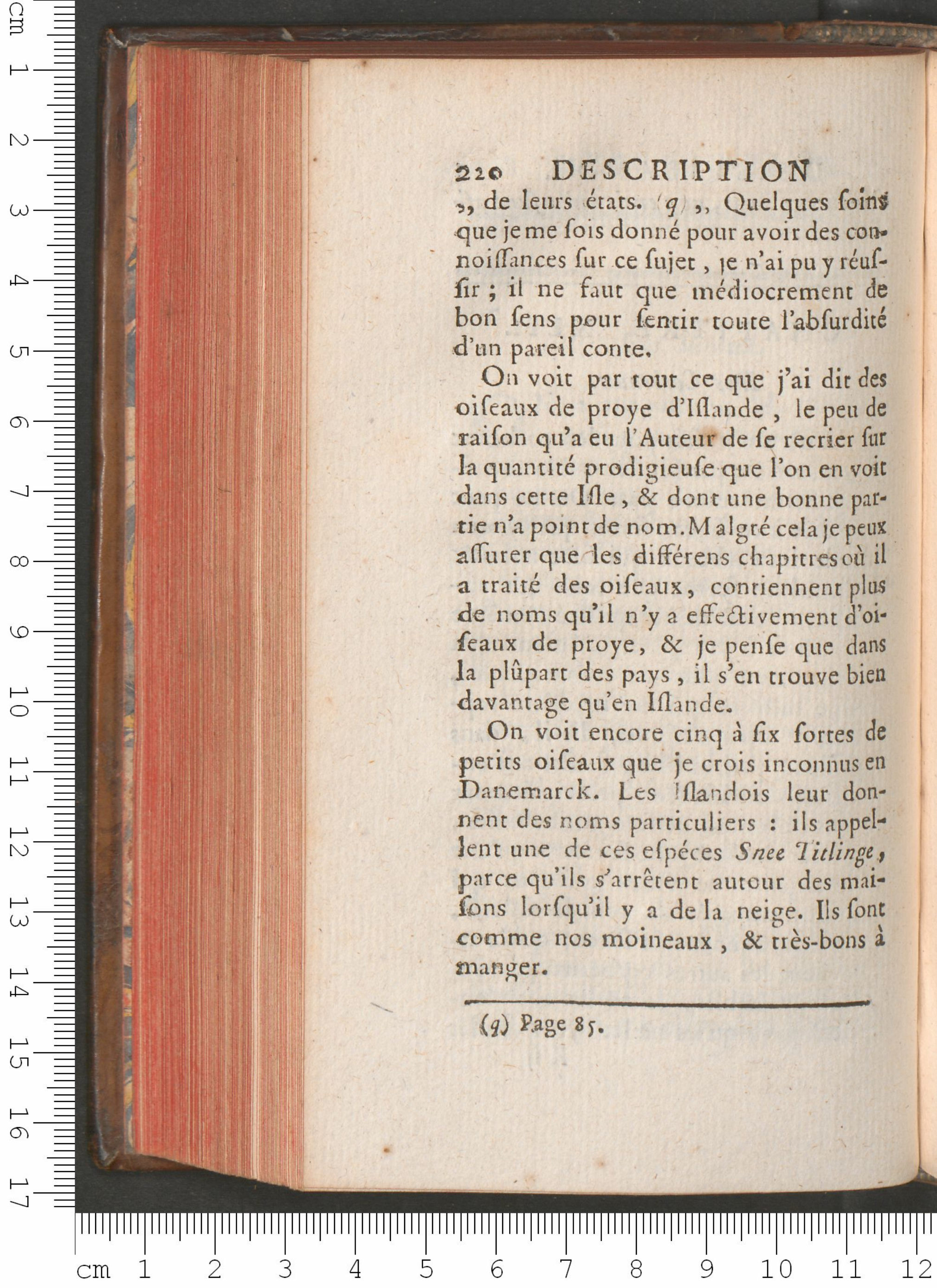
davantage : car, *non entis nullæ ſunt affectiones.*



CHAPITRE XLII.

Des Corbeaux.

L'AUTEUR fait pour les corbeaux un article particulier qu'ils ne méritent certainement pas. On ne peut rien dire à ce ſujet, ſinon qu'il y a en Iſlande des corbeaux qui ſont noirs & de la même forme que ceux des autres pays ; c'eſt même qualité, même inclination à la rapine. L'*Auteur* n'en dit rien non plus de remarquable, qu'une hiſtoire qui mérite d'être rapportée. " On a obſervé, dit-il, dans „ pluſieurs petites Iſles, ſituées aux en„ virons de l'Iſlande, principalement „ dans celles qui ne ſont pas habitées, „ que ſur chacune il ne ſe trouve qu'une „ ſeule paire de vieux corbeaux qui „ s'étant emparés de tout le diſtrict, „ s'y maintiennent de force ; qu'ils at„ taquent les autres corbeaux qui veu„ lent s'y établir, & ne les abandon„ nent pas, qu'ils ne les ayent chaſſés

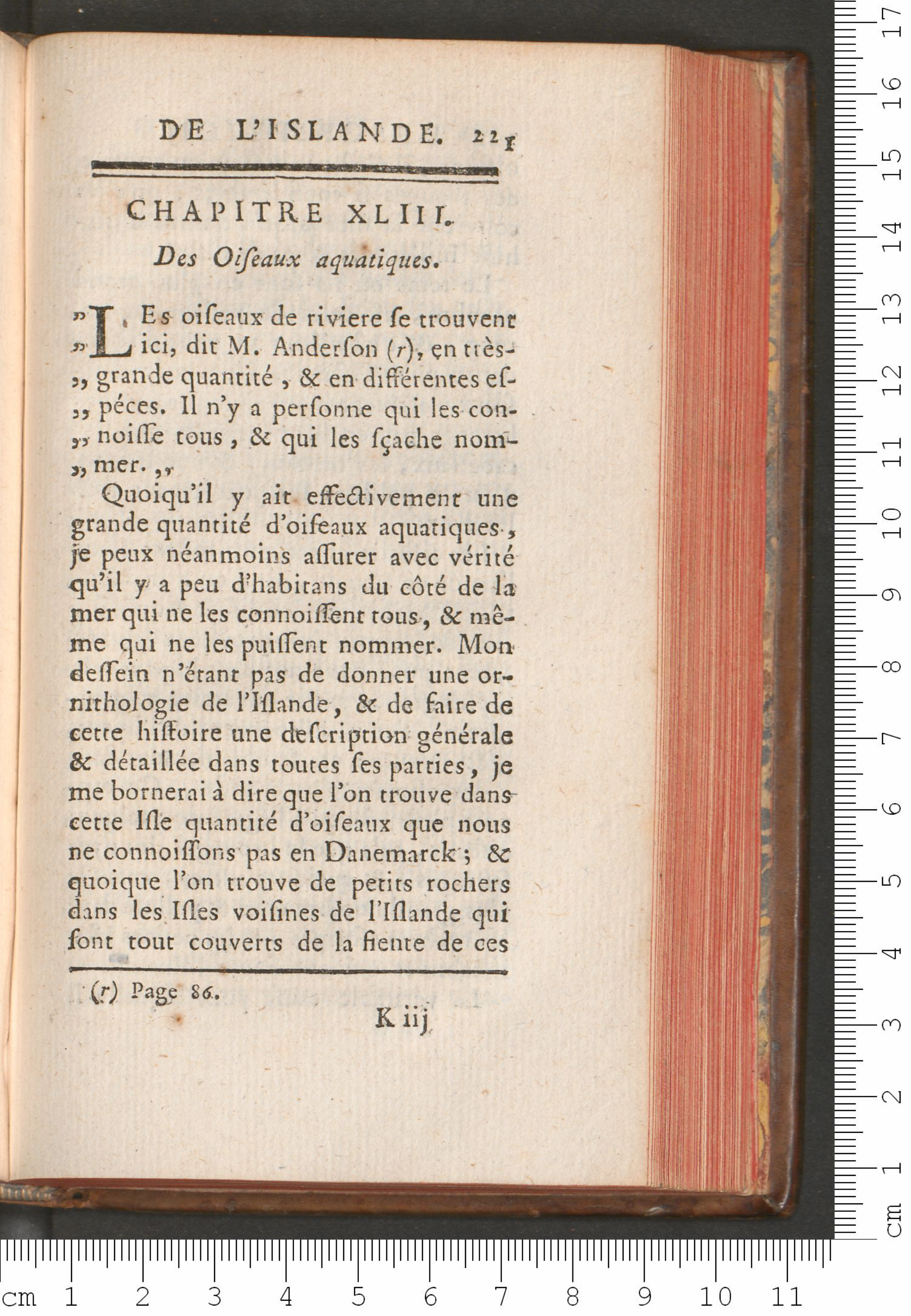


„ de leurs états. (q) „ Quelques soins que je me sois donné pour avoir des connoissances sur ce sujet, je n'ai pu y réussir ; il ne faut que médiocrement de bon sens pour sentir toute l'absurdité d'un pareil conte.

On voit par tout ce que j'ai dit des oiseaux de proye d'Islande, le peu de raison qu'a eu l'Auteur de se recrier sur la quantité prodigieuse que l'on en voit dans cette Isle, & dont une bonne partie n'a point de nom. Malgré cela je peux assurer que les différens chapitres où il a traité des oiseaux, contiennent plus de noms qu'il n'y a effectivement d'oiseaux de proye, & je pense que dans la plûpart des pays, il s'en trouve bien davantage qu'en Islande.

On voit encore cinq à six sortes de petits oiseaux que je crois inconnus en Danemarck. Les Islandois leur donnent des noms particuliers : ils appellent une de ces espéces *Snee Titlinge*, parce qu'ils s'arrêtent autour des maisons lorsqu'il y a de la neige. Ils sont comme nos moineaux, & très-bons à manger.

(q) Page 85.



CHAPITRE XLIII.

Des Oiseaux aquatiques.

„LEs oiſeaux de riviere ſe trouvent
„ ici, dit M. Anderſon (*r*), en très-
„ grande quantité, & en différentes eſ-
„ péces. Il n'y a perſonne qui les con-
„ noiſſe tous, & qui les ſçache nom-
„ mer. „

Quoiqu'il y ait effectivement une grande quantité d'oiſeaux aquatiques, je peux néanmoins aſſurer avec vérité qu'il y a peu d'habitans du côté de la mer qui ne les connoiſſent tous, & même qui ne les puiſſent nommer. Mon deſſein n'étant pas de donner une ornithologie de l'Iſlande, & de faire de cette hiſtoire une deſcription générale & détaillée dans toutes ſes parties, je me bornerai à dire que l'on trouve dans cette Iſle quantité d'oiſeaux que nous ne connoiſſons pas en Danemarck; & quoique l'on trouve de petits rochers dans les Iſles voiſines de l'Iſlande qui ſont tout couverts de la fiente de ces

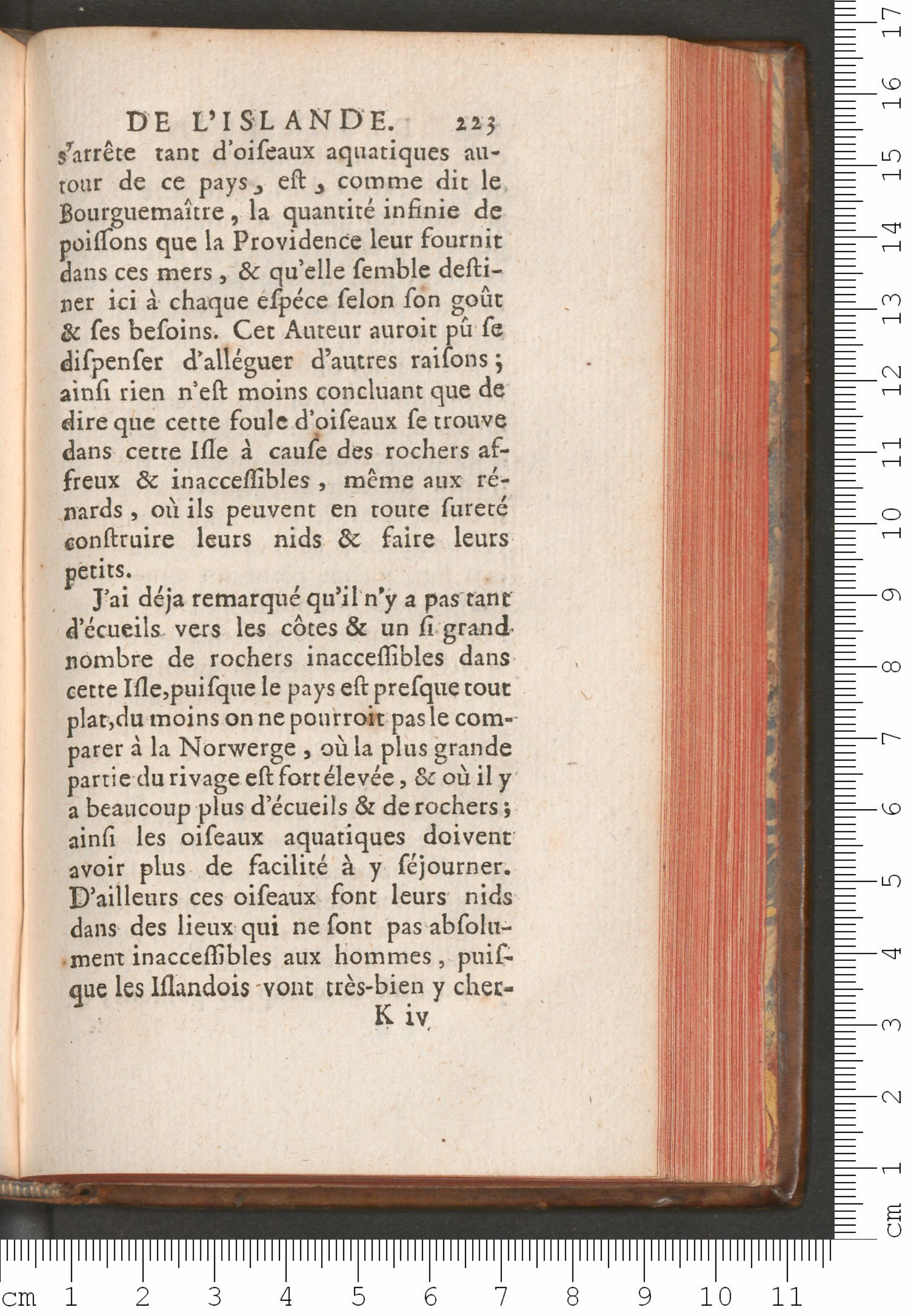
(*r*) Page 86.

oiſeaux, il n'eſt pas vrai qu'on en voye des troupes ſi conſidérables, qu'elles couvrent la mer juſqu'à quinze à dix-huit milles des côtes de l'Iſle.

Le tems où ils ſont en plus grand nombre, eſt celui du paſſage du hareng, & c'eſt même un tems d'abondance pour l'Iſlande. Une nuée d'oiſeaux y arrivent alors pour attaquer les harengs par en haut, tandis que les cabéliaux, les morues, & une infinité d'autres poiſſons les pourſuivent ſous les eaux.

Les oiſeaux aquatiques reſtent toute l'année en Iſlande, ainſi on a mal inſtruit l'Auteur en lui diſant " qu'il n'y „ a que très-peu des ces oiſeaux qui reſ„ tent pour hyverner dans le pays, la „ plus grande partie qui arrive au prin„ tems, s'en va à l'approche de l'hyver, „ & retourne vraiſemblablement dans „ des climats plus chauds. „ Ce rapport n'eſt juſte qu'à l'égard de quelques oiſeaux, tels que le brovogel, les oyes ſauvages, & quelques autres; mais le plus grand nombre reſte & pullule dans les rochers eſcarpés, & les petites Iſles inhabitées qui avoiſinent l'Iſlande.

La véritable cauſe pour laquelle il

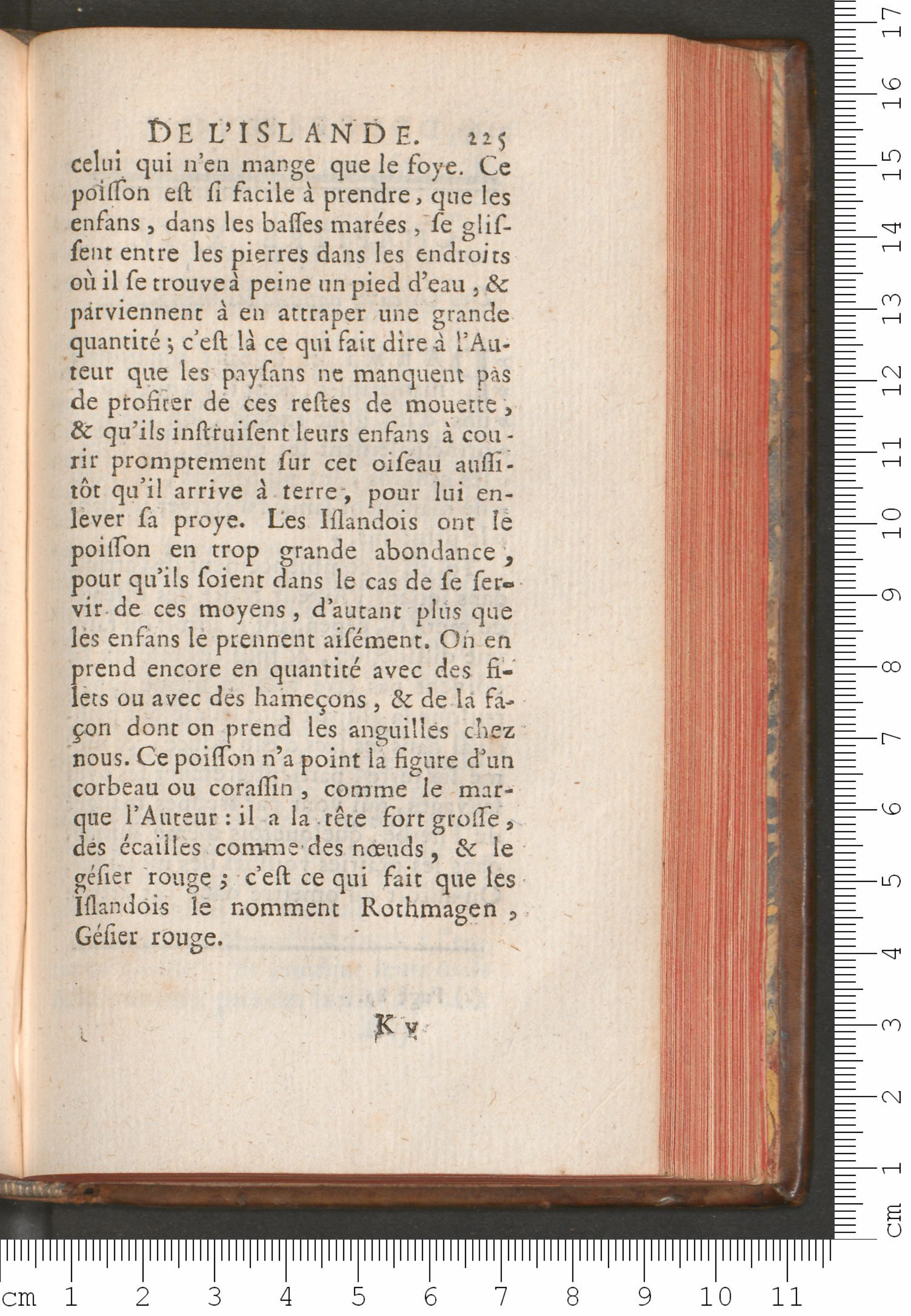


s'arrête tant d'oiſeaux aquatiques autour de ce pays, eſt, comme dit le Bourguemaître, la quantité infinie de poiſſons que la Providence leur fournit dans ces mers, & qu'elle ſemble deſtiner ici à chaque eſpéce ſelon ſon goût & ſes beſoins. Cet Auteur auroit pû ſe diſpenſer d'alléguer d'autres raiſons; ainſi rien n'eſt moins concluant que de dire que cette foule d'oiſeaux ſe trouve dans cette Iſle à cauſe des rochers affreux & inacceſſibles, même aux rénards, où ils peuvent en toute ſureté conſtruire leurs nids & faire leurs petits.

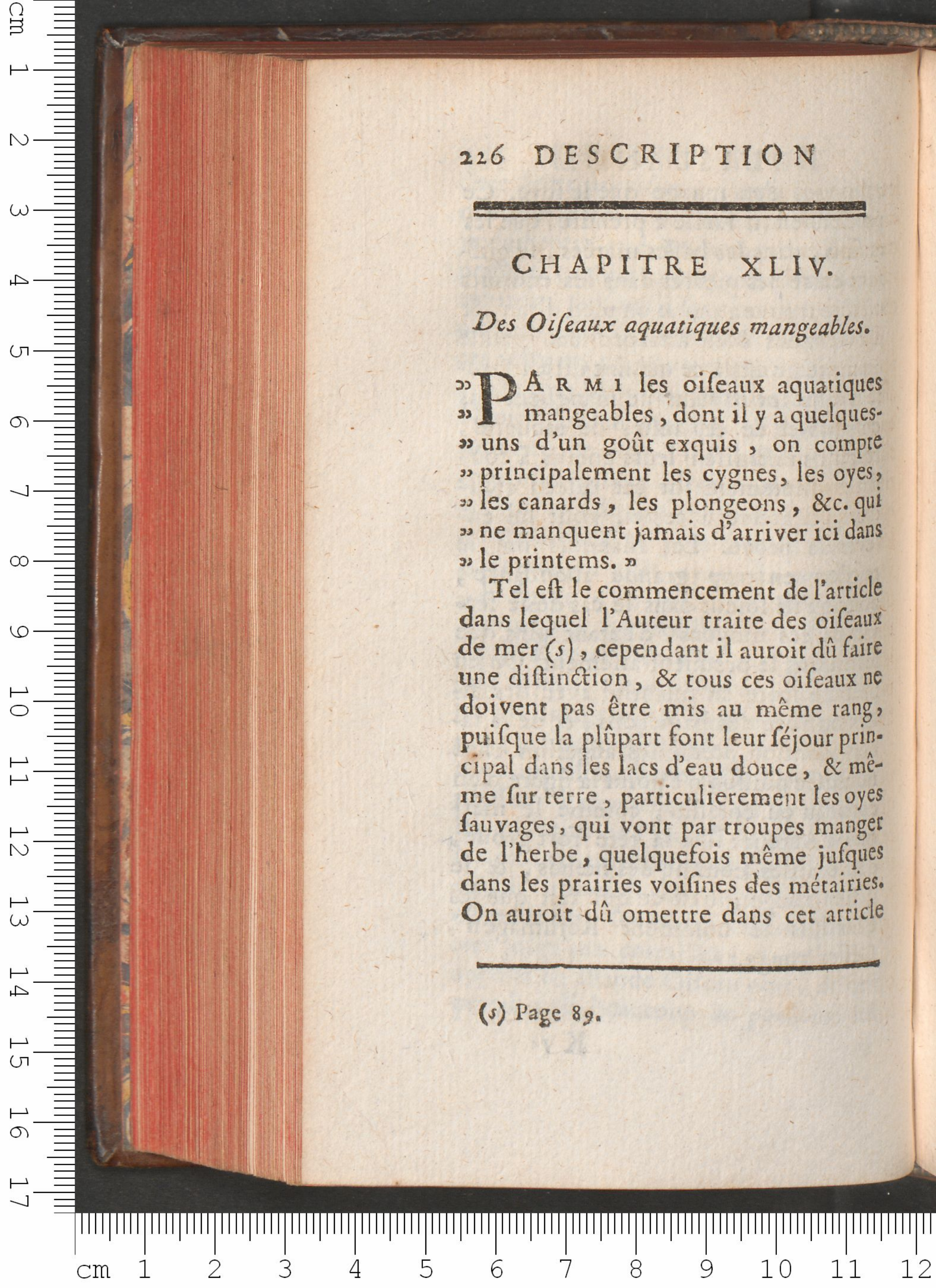
J'ai déja remarqué qu'il n'y a pas tant d'écueils vers les côtes & un ſi grand nombre de rochers inacceſſibles dans cette Iſle, puiſque le pays eſt preſque tout plat, du moins on ne pourroit pas le comparer à la Norwerge, où la plus grande partie du rivage eſt fort élevée, & où il y a beaucoup plus d'écueils & de rochers; ainſi les oiſeaux aquatiques doivent avoir plus de facilité à y ſéjourner. D'ailleurs ces oiſeaux font leurs nids dans des lieux qui ne ſont pas abſolument inacceſſibles aux hommes, puiſque les Iſlandois vont très-bien y cher-

cher leurs provifions d'œufs ; c'eft ce que l'on verra dans le chapitre L, où je démontre que les hommes qu'on a peints fi groffiers, font plus fins que les renards, puifqu'ils fçavent trouver des moyens pour parvenir aux endroits où ces animaux ne peuvent grimper.

De tous les oifeaux aquatiques, notre Naturalifte ne nomme qu'une grande mouette de mer : on lui a rapporté ,, qu'elle fçavoit adroitement tirer de ,, l'eau un certain poiffon excellent, ,, connu dans ce pays fous le nom de ,, *Runmagen*, & ayant à-peu-près ,, la figure d'un corbeau ; & qu'après ,, avoir pris fon poiffon, elle l'appor- ,, toit à terre, & n'en mangeoit que ,, le foye. ,, Ce poiffon qu'on nomme ici Runmagen, fe nomme *Rothmagen* (géfier rouge), c'eft le même que nous appellons *Steinbeiffa*. Comme ces poiffons fe tiennent près du rivage dans les endroits où l'eau eft la plus baffe, les oifeaux aquatiques en prennent une grande quantité. La mouette dont il eft parlé ici, les mange comme les autres jufqu'aux entrailles ; mais l'oifeau appellé en Iflande Oifeau noir, & qui prend auffi beaucoup de poiffons, eft



celui qui n'en mange que le foye. Ce poiſſon eſt ſi facile à prendre, que les enfans, dans les baſſes marées, ſe gliſſent entre les pierres dans les endroits où il ſe trouve à peine un pied d'eau, & parviennent à en attraper une grande quantité; c'eſt là ce qui fait dire à l'Auteur que les payſans ne manquent pas de profiter de ces reſtes de mouette, & qu'ils inſtruiſent leurs enfans à courir promptement ſur cet oiſeau auſſitôt qu'il arrive à terre, pour lui enlever ſa proye. Les Iſlandois ont le poiſſon en trop grande abondance, pour qu'ils ſoient dans le cas de ſe ſervir de ces moyens, d'autant plus que les enfans le prennent aiſément. On en prend encore en quantité avec des filets ou avec des hameçons, & de la façon dont on prend les anguilles chez nous. Ce poiſſon n'a point la figure d'un corbeau ou coraſſin, comme le marque l'Auteur: il a la tête fort groſſe, des écailles comme des nœuds, & le géſier rouge; c'eſt ce qui fait que les Iſlandois le nomment Rothmagen, Géſier rouge.



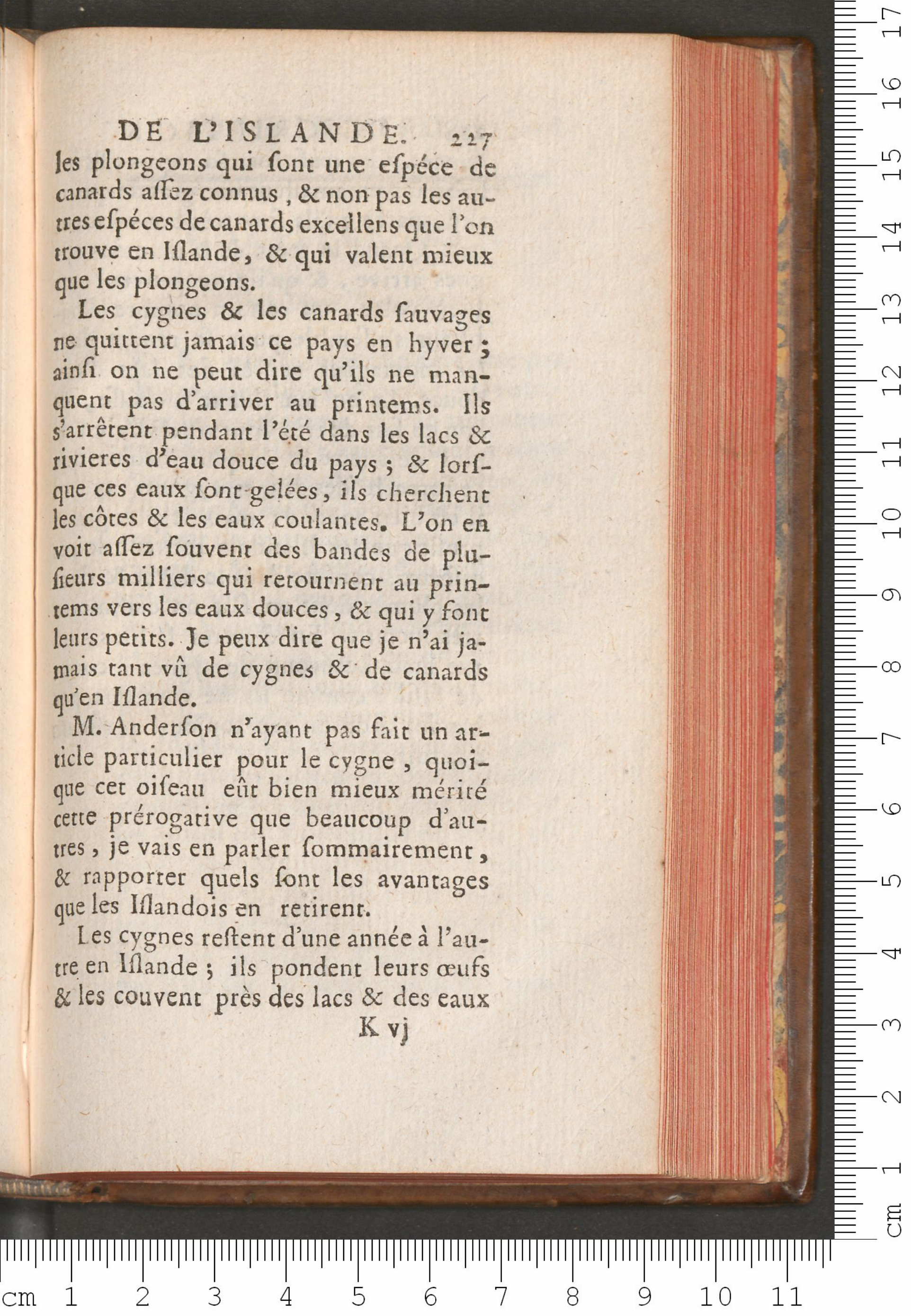
CHAPITRE XLIV.

Des Oiseaux aquatiques mangeables.

» PARMI les oiseaux aquatiques
» mangeables, dont il y a quelques-
» uns d'un goût exquis, on compte
» principalement les cygnes, les oyes,
» les canards, les plongeons, &c. qui
» ne manquent jamais d'arriver ici dans
» le printems. »

Tel est le commencement de l'article dans lequel l'Auteur traite des oiseaux de mer (*s*), cependant il auroit dû faire une distinction, & tous ces oiseaux ne doivent pas être mis au même rang, puisque la plûpart font leur séjour principal dans les lacs d'eau douce, & même sur terre, particulierement les oyes sauvages, qui vont par troupes manger de l'herbe, quelquefois même jusques dans les prairies voisines des métairies. On auroit dû omettre dans cet article

(*s*) Page 89.



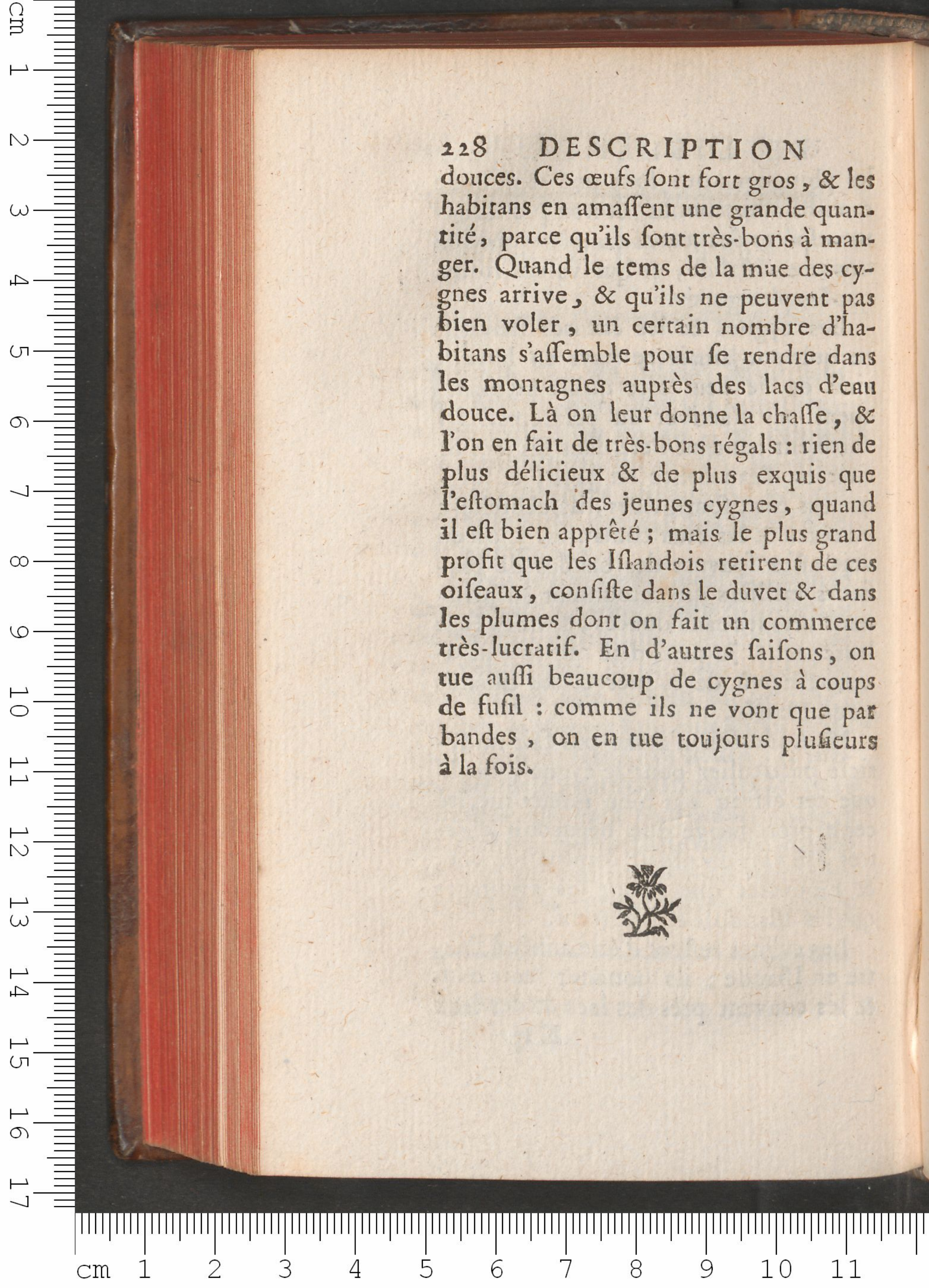
les plongeons qui ſont une eſpéce de canards aſſez connus, & non pas les autres eſpéces de canards excellens que l'on trouve en Iſlande, & qui valent mieux que les plongeons.

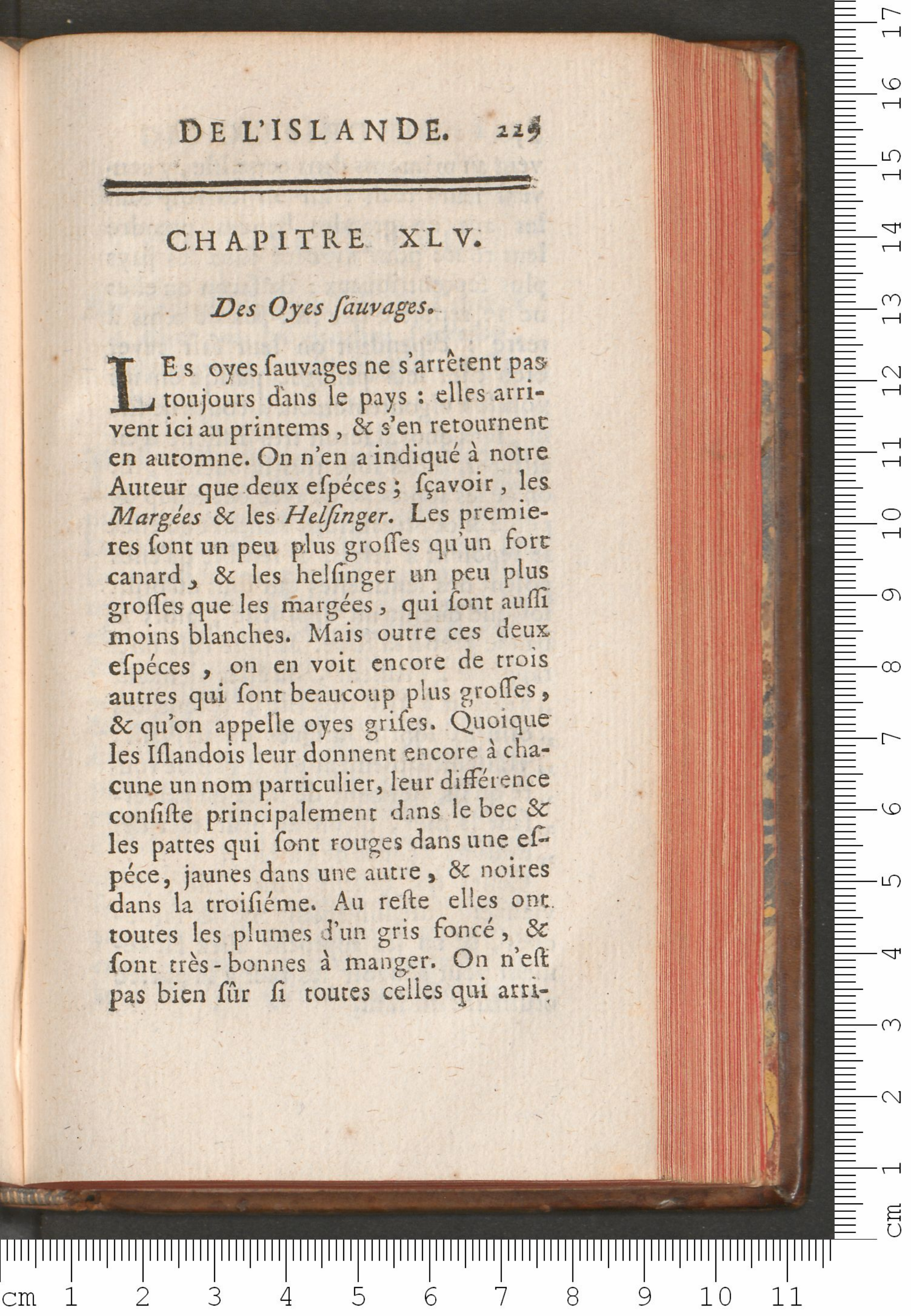
Les cygnes & les canards ſauvages ne quittent jamais ce pays en hyver ; ainſi on ne peut dire qu'ils ne manquent pas d'arriver au printems. Ils s'arrêtent pendant l'été dans les lacs & rivieres d'eau douce du pays ; & lorſque ces eaux ſont gelées, ils cherchent les côtes & les eaux coulantes. L'on en voit aſſez ſouvent des bandes de pluſieurs milliers qui retournent au printems vers les eaux douces, & qui y font leurs petits. Je peux dire que je n'ai jamais tant vû de cygnes & de canards qu'en Iſlande.

M. Anderſon n'ayant pas fait un article particulier pour le cygne, quoique cet oiſeau eût bien mieux mérité cette prérogative que beaucoup d'autres, je vais en parler ſommairement, & rapporter quels ſont les avantages que les Iſlandois en retirent.

Les cygnes reſtent d'une année à l'autre en Iſlande ; ils pondent leurs œufs & les couvent près des lacs & des eaux

douces. Ces œufs ſont fort gros, & les habitans en amaſſent une grande quantité, parce qu'ils ſont très-bons à manger. Quand le tems de la mue des cygnes arrive, & qu'ils ne peuvent pas bien voler, un certain nombre d'habitans s'aſſemble pour ſe rendre dans les montagnes auprès des lacs d'eau douce. Là on leur donne la chaſſe, & l'on en fait de très-bons régals : rien de plus délicieux & de plus exquis que l'eſtomach des jeunes cygnes, quand il eſt bien apprêté ; mais le plus grand profit que les Iſlandois retirent de ces oiſeaux, conſiſte dans le duvet & dans les plumes dont on fait un commerce très-lucratif. En d'autres ſaiſons, on tue auſſi beaucoup de cygnes à coups de fuſil : comme ils ne vont que par bandes, on en tue toujours pluſieurs à la fois.





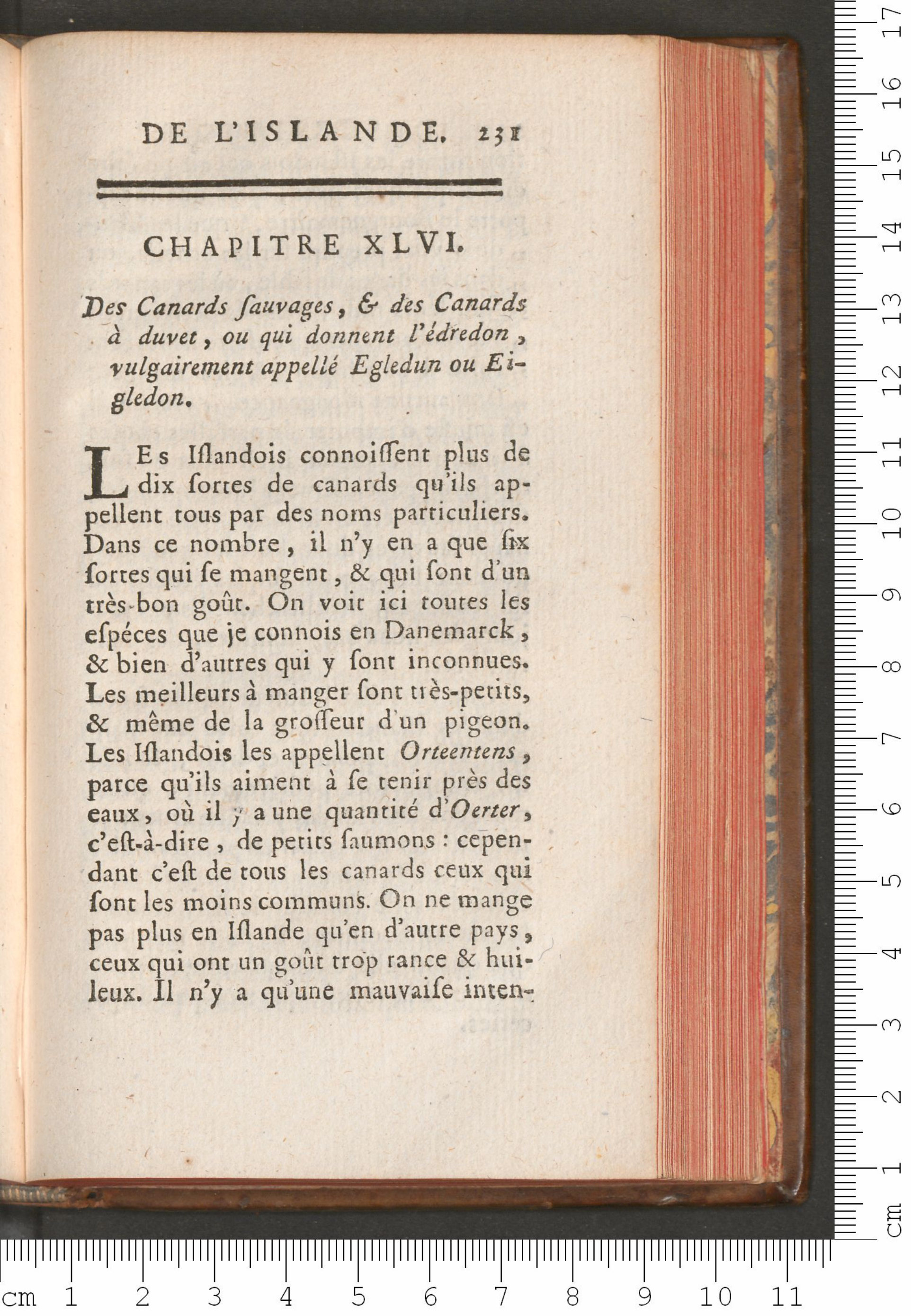
CHAPITRE XLV.

Des Oyes ſauvages.

LES oyes ſauvages ne s'arrêtent pas toujours dans le pays : elles arrivent ici au printems, & s'en retournent en automne. On n'en a indiqué à notre Auteur que deux eſpéces ; ſçavoir, les *Margées* & les *Helſinger*. Les premieres ſont un peu plus groſſes qu'un fort canard, & les helſinger un peu plus groſſes que les margées, qui ſont auſſi moins blanches. Mais outre ces deux eſpéces, on en voit encore de trois autres qui ſont beaucoup plus groſſes, & qu'on appelle oyes griſes. Quoique les Iſlandois leur donnent encore à chacune un nom particulier, leur différence conſiſte principalement dans le bec & les pattes qui ſont rouges dans une eſpéce, jaunes dans une autre, & noires dans la troiſiéme. Au reſte elles ont toutes les plumes d'un gris foncé, & ſont très-bonnes à manger. On n'eſt pas bien ſûr ſi toutes celles qui arri-

vent au printems dans cette Isle, y couvent leurs œufs : car on les voit tous les ans en grandes bandes prendre leur route pour avancer dans des pays plus septentrionaux ; de façon qu'elles ne se reposent que très-peu de tems à terre : cependant on leur fait payer bien cher leur passage, puisqu'on les poursuit vigoureusement à coups de fusil, sans quoi il seroit très-difficile d'en attraper. Elles sont très-farouches, & on ne les approche qu'avec beaucoup de peine & de précautions. Pendant qu'elles se reposent à terre, il semble qu'elles posent des sentinelles qui font du bruit lorsque quelqu'un approche, alors la bande prend la fuite. Malgré cela on a rapporté à l'Auteur ,, qu'elles viennent ,, s'établir à l'Est de l'Isle, & que ces ,, oiseaux sont si fatigués en arrivant, ,, vraisemblablement par la grande rou- ,, te qu'ils viennent de faire en traver- ,, sant la mer, qu'on en peut tuer des ,, milliers à coups de bâton. ,,

Celles qui restent dans l'Isle, deviennent insensiblement moins farouches, & on les approche assez facilement pour pouvoir les tuer à la portée ordinaire du fusil.



CHAPITRE XLVI.

Des Canards ſauvages, & des Canards à duvet, ou qui donnent l'édredon, vulgairement appellé Egledun ou Eigledon.

LES Iſlandois connoiſſent plus de dix ſortes de canards qu'ils appellent tous par des noms particuliers. Dans ce nombre, il n'y en a que ſix ſortes qui ſe mangent, & qui ſont d'un très-bon goût. On voit ici toutes les eſpéces que je connois en Danemarck, & bien d'autres qui y ſont inconnues. Les meilleurs à manger ſont très-petits, & même de la groſſeur d'un pigeon. Les Iſlandois les appellent *Orteentens*, parce qu'ils aiment à ſe tenir près des eaux, où il y a une quantité d'*Oerter*, c'eſt-à-dire, de petits ſaumons : cependant c'eſt de tous les canards ceux qui ſont les moins communs. On ne mange pas plus en Iſlande qu'en d'autre pays, ceux qui ont un goût trop rance & huileux. Il n'y a qu'une mauvaiſe inten-

tion contre les Islandois qui ait pû faire dire à quelques gens, ainsi que le rapporte le Bourguemaître, " que les Islan-
,, dois vont prendre sur les écueils, ou
,, dans les dunes de sable, où les canards
,, font leurs nids, tous les petits qu'ils
,, peuvent attraper, qu'ensuite ils les font
,, cuire à leur façon, & les mangent
,, sans aucune répugnance. ,, Autant il est injuste d'imputer de pareilles choses à la nation, autant il est faux en soi, & chacun peut aisément le comprendre, sans avoir été en Islande, que les canards sauvages dont il est ici question, pondent leurs œufs sur les écueils ou sur les dunes; ne cherchent-ils pas toujours des lieux bas, humides, des marais? &c.

Que veut dire l'Auteur par la façon dont les Islandois font cuire leur manger? Il insinue en cet endroit, & il le dit ensuite fort positivement, qu'ils mangent les viandes presque crues: je peux assurer que rien n'est plus contraire à la vérité. Je la leur ai toujours vû faire cuire dans de l'eau sur le feu, comme les autres hommes, ils ne la mangent que quand elle est bien cuite, sans y mettre, à la vérité, que très-peu d'épiceries.

Parmi les canards, il ne faut pas oublier le canard à duvet, dont les Islandois retirent un grand avantage, tant à cause de ses œufs excellens, que par rapport à son précieux duvet. Le mâle est à-peu-près de la grosseur d'une oye ordinaire, & a beaucoup de plumes blanches; mais la femelle n'est guères plus grosse qu'une canne, & ses plumes sont brunes au-dessous de l'estomach. Il y en a une grande quantité dans les environs du pays; mais le plus grand nombre se tient du côté de l'Occident, parce qu'ils s'y trouvent de petites Isles que ces oiseaux recherchent pour leur retraite : on en trouve aussi quelques-uns vers le Nord. Les habitans, après avoir reconnu le profit que rapportoient ces canards à duvet, ont formé plusieurs petites Isles à quelque distance des côtes, pour y attirer de ces oiseaux; c'est ce qui fait qu'il s'y en trouve une grande quantité : d'ailleurs ils multiplient beaucoup. Quoique ce canard recherche volontiers de petites Isles désertes pour y faire son nid, cependant avec un peu de précaution, on parvient à l'accoutumer à vivre près des maisons; mais alors ceux qui habitent

de petites Isles, font transporter tout leur bétail, & principalement les chiens, sur la terre ferme. J'ai moi-même été témoin que les canards vont quelquefois habiter la terre ferme ; alors si les gens qui les y ont attiré leur procurent beaucoup de tranquillité, ils peuvent aller & venir parmi ces oiseaux, même quand ils font sur leurs œufs, sans les effaroucher : on leur ôte même leurs œufs, sans qu'ils quittent leurs nids où ils pondent, ainsi jusqu'à trois fois. Les petits qui habitent ordinairement au même endroit, y couvent l'année suivante, & se multiplient beaucoup de cette façon.

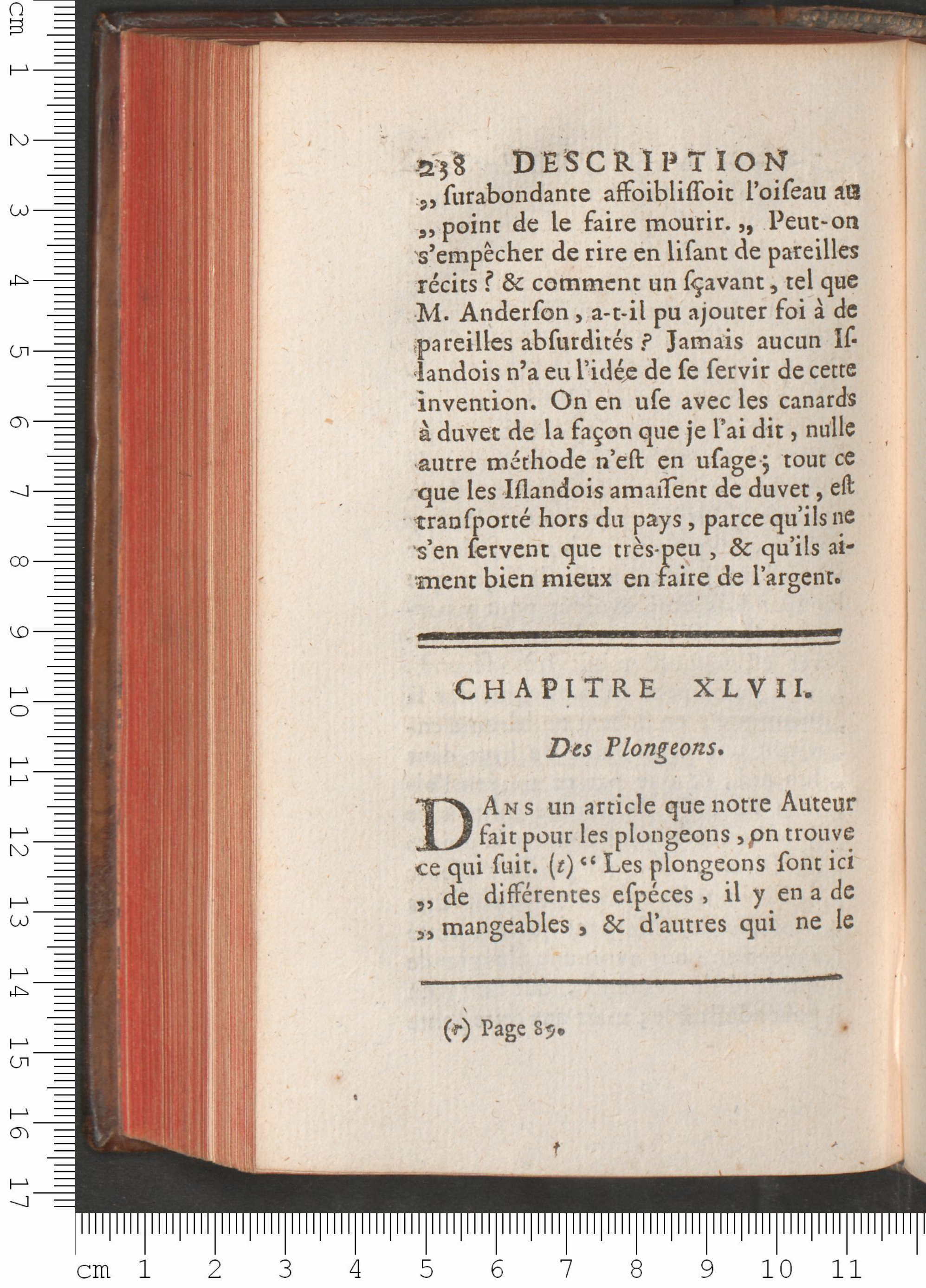
L'avantage que rapporte le canard à duvet, consiste dans ses œufs & dans son duvet. Cet oiseau fait le dedans de son nid avec le duvet qu'il arrache de son estomach, & ensuite il pond environ quatre œufs. Après cette ponte, les habitans, à qui appartient la place où est le nid, enlevent le duvet avec les œufs : le canard se déplume de nouveau, refait son nid, repond d'autres œuf qu'on lui dérobe encore. Il ne se décourage cependant point, il remplume son nid une troisiéme fois ; mais

comme la femelle est plus déplumée que le mâle pour les deux premiers nids, celui-ci vient alors à son secours, & se déplume à son tour; c'est ce qui fait que ce dernier duvet est le meilleur & le plus blanc : car le mâle est blanc sur l'estomach; au lieu que la femelle est brune. Elle pond une troisiéme fois des œufs; mais si on les enleve, elle n'en fait plus, & pour jamais elle abandonne cet endroit. Aussi les bons économes ont attention de lui laisser couver cette ponte, ils sont assurés que l'année suivante, revenant au même endroit avec son mâle & ses petits, au lieu d'un nid, ils en auront trois ou quatre. Quand les petits canards ont quitté le nid, on ôte le duvet pour la troisiéme fois, & de cette façon les habitans ont de chaque nid deux pontes d'œufs & trois fois du duvet; on peut juger de-là quel profit ces oiseaux rapportent à ceux qui ont plusieurs centaines de nids dans leur terrein. Les œufs de canard à duvet ont très-bon goût, & ne le cédent point à nos œufs de poules. Le duvet que le canard s'arrache lui-même, est, à la vérité, comme dit notre Auteur,

le meilleur : cependant le duvet & les plumes qu'on arrache au canard en d'autre tems, est aussi très-bon. C'est à tort que l'on a dit au Bourguemaître « que les plumes qu'on arrache aux » oiseaux hors le tems de leurs pontes, » ou quand ils sont morts, ne valent » rien, parce qu'elles sont grasses & » sujettes à se pourrir promptement. »

Ceux qui entendent bien leurs intérêts, ne permettent pas de tirer les canards à duvet, ni même qu'on décharge un fusil près d'eux, principalement pendant qu'ils font leurs nids ; car ils seroient immanquablement effarouchés, & l'on courreroit risque de les perdre. On voit clairement que ceux qui ont raconté à l'Auteur la façon de cueillir le duvet, n'en ont pas la moindre connoissance : car ils disent « que les Islandois qui demeurent dans le voisinage » des bans de sable, & des petites Isles » où cette espéce est abondante, ne manquent pas de rechercher soigneuse- » ment ces nids, aussi-tôt que les petits » en sont sortis, & d'en ôter, avec » beaucoup de précaution, ce précieux » duvet. » Qui est ce qui croira que les Islandois, connoissant la méthode que

je viens d'indiquer, ſoient aſſez peu économes pour agir ainſi que le dit M. Anderſon ? ils perdroient un grand nombre d'œufs, & ne recueilleroient que le tiers du duvet qu'ils peuvent ſe procurer, ſans courir aucun riſque. Cependant les émiſſaires de notre Ecrivain ſçavoient que les Iſlandois ramaſſoient beaucoup d'œufs & de canards à duvet, il n'étoit pas à préſumer qu'ils en euſſent en ſi grande quantité de la maniere qu'ils les rapportoient. Pour y donner quelque vraiſemblance, ils ont inventé un joli conte ſur la façon que les Iſlandois employoient pour y parvenir ; ſçavoir, " que le canard à du-
„ vet eſt naturellement très-fécond,
„ mais qu'on peut même augmenter ſa
„ fécondité, en fichant un bâton d'en-
„ viron une demi-aulne de haut dans
„ ſon nid, & que par ce moyen l'oi-
„ ſeau ne ceſſe de pondre juſqu'à ce
„ que ſes œufs ayent couvert la pointe
„ du bâton, & qu'il puiſſe s'aſſeoir
„ deſſus pour les couver ; que pluſieurs
„ habitans de l'Iſle pratiquoient cette
„ invention pour avoir une plus grande
„ quantité de ces œufs, qui ſont d'un
„ goût admirable ; mais que cette ponte



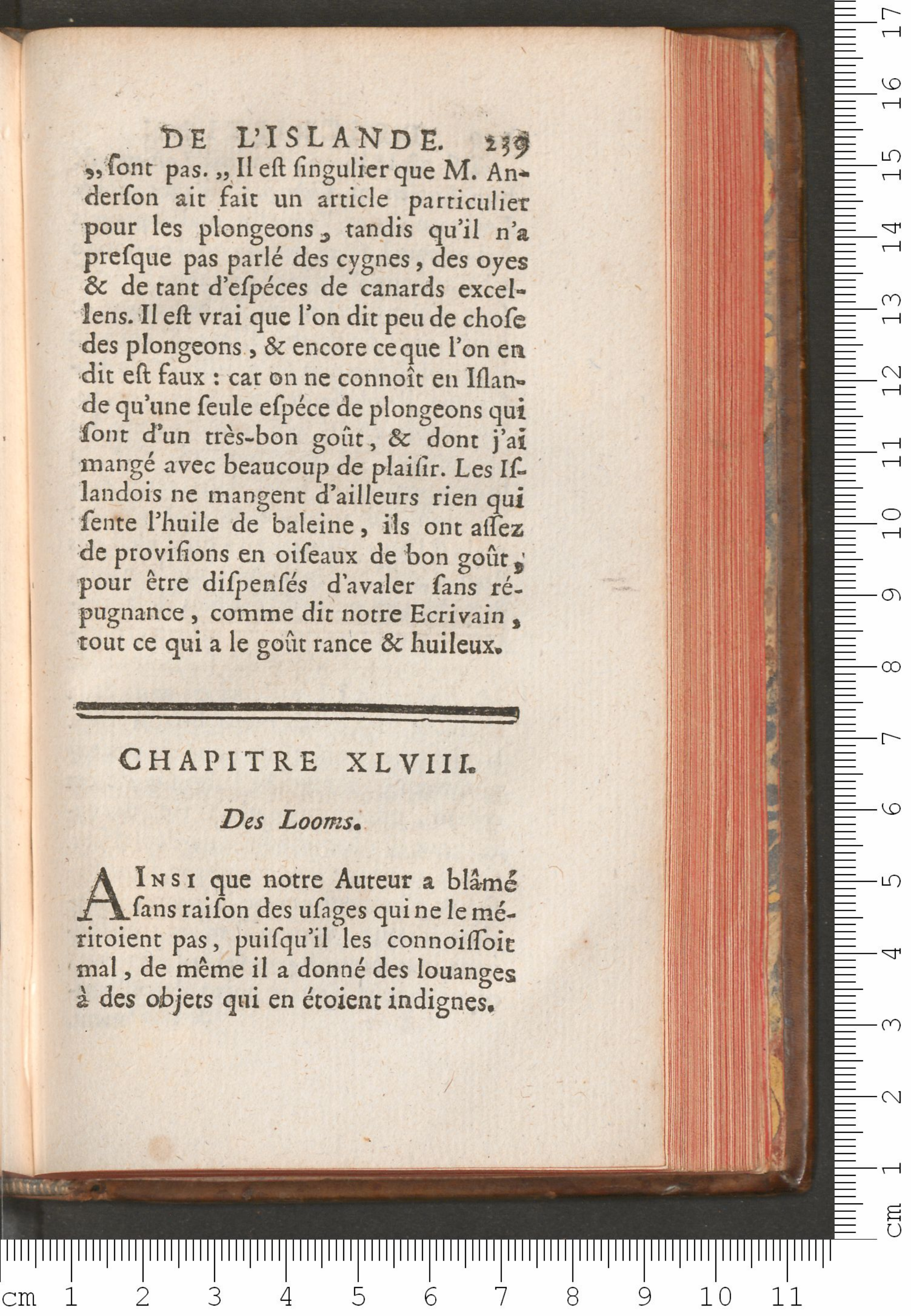
„ ſurabondante affoibliſſoit l'oiſeau au
„ point de le faire mourir. „ Peut-on
s'empêcher de rire en liſant de pareilles
récits ? & comment un ſçavant, tel que
M. Anderſon, a-t-il pu ajouter foi à de
pareilles abſurdités ? Jamais aucun Iſ-
landois n'a eu l'idée de ſe ſervir de cette
invention. On en uſe avec les canards
à duvet de la façon que je l'ai dit, nulle
autre méthode n'eſt en uſage ; tout ce
que les Iſlandois amaſſent de duvet, eſt
tranſporté hors du pays, parce qu'ils ne
s'en ſervent que très-peu, & qu'ils ai-
ment bien mieux en faire de l'argent.

CHAPITRE XLVII.

Des Plongeons.

DANS un article que notre Auteur fait pour les plongeons, on trouve ce qui ſuit. (*t*) " Les plongeons ſont ici
„ de différentes eſpéces, il y en a de
„ mangeables, & d'autres qui ne le

(*t*) Page 89.



„ sont pas. „ Il est singulier que M. Anderson ait fait un article particulier pour les plongeons, tandis qu'il n'a presque pas parlé des cygnes, des oyes & de tant d'espéces de canards excellens. Il est vrai que l'on dit peu de chose des plongeons, & encore ce que l'on en dit est faux : car on ne connoît en Islande qu'une seule espéce de plongeons qui sont d'un très-bon goût, & dont j'ai mangé avec beaucoup de plaisir. Les Islandois ne mangent d'ailleurs rien qui sente l'huile de baleine, ils ont assez de provisions en oiseaux de bon goût, pour être dispensés d'avaler sans répugnance, comme dit notre Ecrivain, tout ce qui a le goût rance & huileux.

CHAPITRE XLVIII.

Des Looms.

AINSI que notre Auteur a blâmé sans raison des usages qui ne le méritoient pas, puisqu'il les connoissoit mal, de même il a donné des louanges à des objets qui en étoient indignes.

Tel eſt le loom, nommé *Lomen*, & non *Lumen* ni *Liomen*, ſuivant notre Ecrivain, qui l'appelle mal-à-propos bel oiſeau. La deſcription qu'il en donne eſt d'ailleurs aſſez juſte; il eſt de la groſſeur d'une oye, ayant le bec étroit & noir, avec de petites aîles; & comme il prend beaucoup de graiſſe & de peſanteur, il vole lentement & avec peine. Ses pattes étant fort reculées, ne lui permettent de marcher ni vîte ni long-tems. Qu'y a-t-il dans cette deſcription qui annonce un bel oiſeau? mais ſi l'on ajoute encore qu'il n'eſt pas doué d'auſſi belles plumes que le paon, & qu'il a en outre un cri plus déſagréable & plus fort que cet oiſeau, quelqu'un ſera-t-il alors du ſentiment de M. Anderſon? D'ailleurs les œufs & la chair ne ſont exactement bons à rien. Il eſt fâcheux qu'on ne nous ait pas expliqué en quoi conſiſte la beauté de cet oiſeau, pour moi je n'y ai rien découvert que d'incommode & de déplaiſant. Que l'on ne me ſoupçonne pas d'animoſité & d'humeur contre le loom; je déclare ici que, quoiqu'il m'ait très-ſouvent incommodé par ſes vilains cris, cependant je n'en ai point de reſſentiment.

ment. Si ſon portrait n'eſt pas flatté, il eſt vrai; ou je ne ſuis pas aſſez éclairé pour appercevoir dans cet oiſeau quelque choſe qui mérite de l'admiration.

M. Anderſon ajoute (s) « que les Iſlandois croient que perſonne n'a jamais » trouvé ſon nid, & qu'il couve ſes œufs » ſous ſes aîles; c'eſt ce que je n'ai jamais entendu dire en Iſlande, quoique je m'en ſois informé très-ſoigneuſement: ainſi je penſe que ce fait n'exiſte que dans la relation de notre Bourguemaître. En ſuppoſant la choſe vraie, comme elle ne l'eſt ſurement pas, cet oiſeau ne pourroit pas avoir beaucoup d'œufs dans ſon nid, c'eſt-à-dire, ſous ſes aîles, puiſqu'elles ſont ſi petites: on devroit donc auſſi, puiſqu'il marche avec tant de peine & de lenteur, parvenir facilement à trouver ſes petits, & à les prendre très-aiſément, au lieu que c'eſt le contraire; mais la raiſon en eſt que les habitans ne ſe donnent aucun ſoin pour chercher le nid de cet oiſeau. Quelles vues auroient-ils en prenant cette peine? ils n'en peuvent retirer aucun avantage, & ils ne ſont

(s) Page 93.

point ſatisfaits de ſa beauté au point d'en élever les petits par plaiſir. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le nid du loom qui eſt ſi difficile à découvrir, n'ait pas échappé à la perſpicacité du rélateur qui a été conſulté par le Bourguemaître. «J'ai eu le bonheur, dit-il, (t) „ d'être témoin oculaire de la façon „ dont le loom fait ſon nid, c'eſt or- „ dinairement dans des endroits écartés „ & déſerts ſur les bords d'une eau dou- „ ce, & de façon qu'il puiſſe boire ſans „ ſe lever de deſſus ſes œufs, & ſortir „ & rentrer dans ſon nid ſans beaucoup „ ſe fatiguer. „ Il y auroit aſſez d'apparence que le loom conſtruit ſon nid tel qu'on en fait la deſcription; car elle s'accorde aſſez bien avec ſon exiſtence précaire & indolente, puiſqu'il ne peut voler & marcher que très-difficilement. Je ſuis cependant étonné qu'aucun Iſlandois, qui d'ailleurs voyage beaucoup de côté & d'autre dans l'Iſle, n'ait été aſſez heureux pour trouver un nid de loom, tandis que cet étranger y a réuſſi en ſi peu de tems, & a enſuite allégué que les Iſlandois croyent qu'il couve ſes

(t) Page 93.

œufs sous ses aîles. C'est assez parler d'un oiseau qui mérite à peine une ligne dans une histoire, mais je me suis cru obligé de rectifier ce que M. Anderson en a dit.

CHAPITRE XLIX.

Des Vautours.

» LE vautour, dit notre Historien (*u*), » se montre rarement, & on n'en voit ,, guères qu'aux pieds des rochers, situés ,, à l'Ouest de l'Isle. ,, Ces rochers qu'on appelle *Geyer vogel Sehaeren*, ou simplement *Vogel sehæren*, sont situés au Sud, & non à l'Occident de l'Isle. D'ailleurs s'il s'y arrête une grande quantité de vautours, il y a encore beaucoup d'autres endroits où l'on en trouve. Les émissaires de l'Auteur n'ont apparemment pas été au delà de *Boesandshaven*, petite place de commerce d'où on peut découvrir ces rochers étant sur la place du marché, ou peut être n'ont-ils pas vû ces oiseaux en d'autres endroits; de là ils concluent qu'il ne s'en

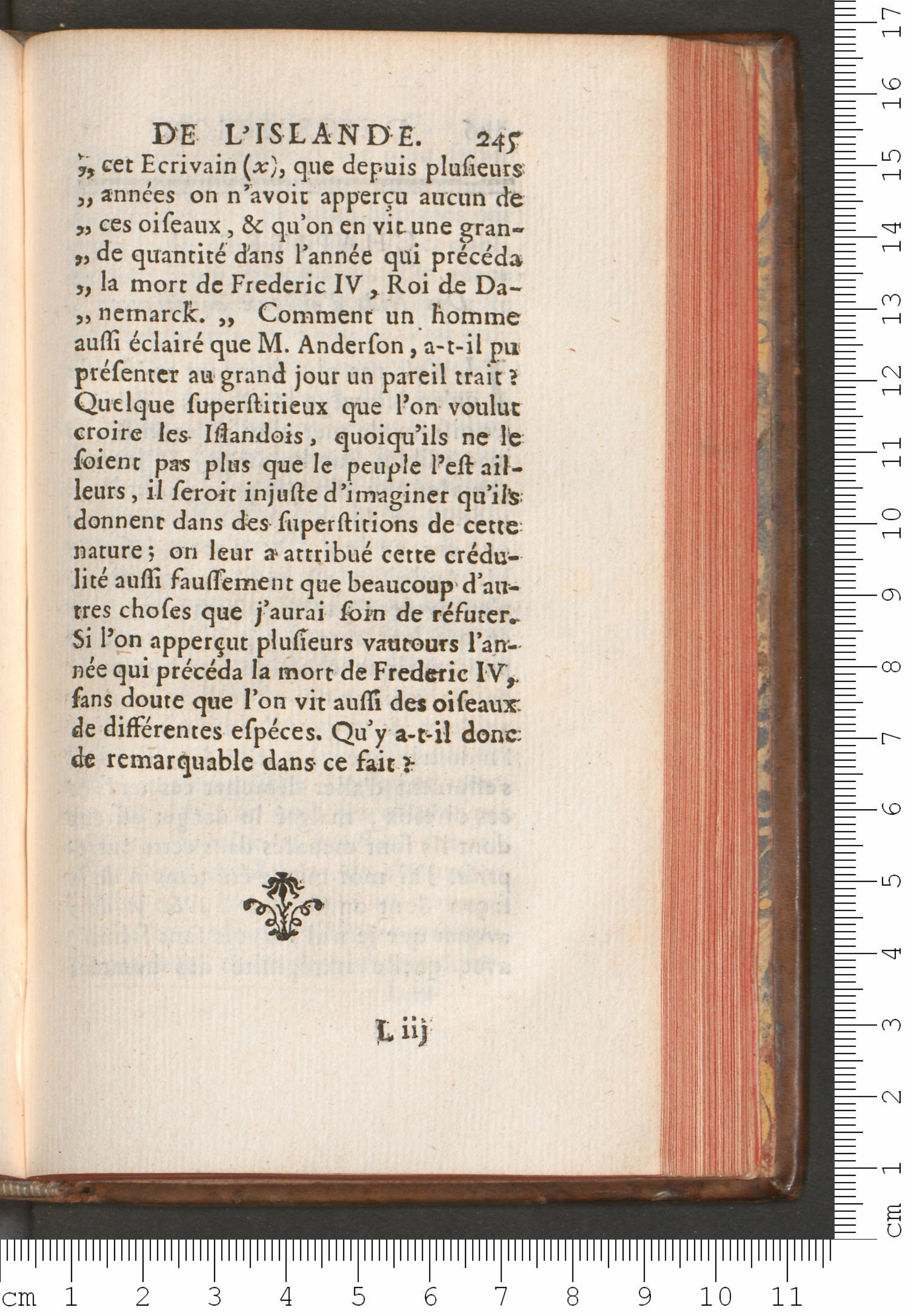
(*u*) Page 94.

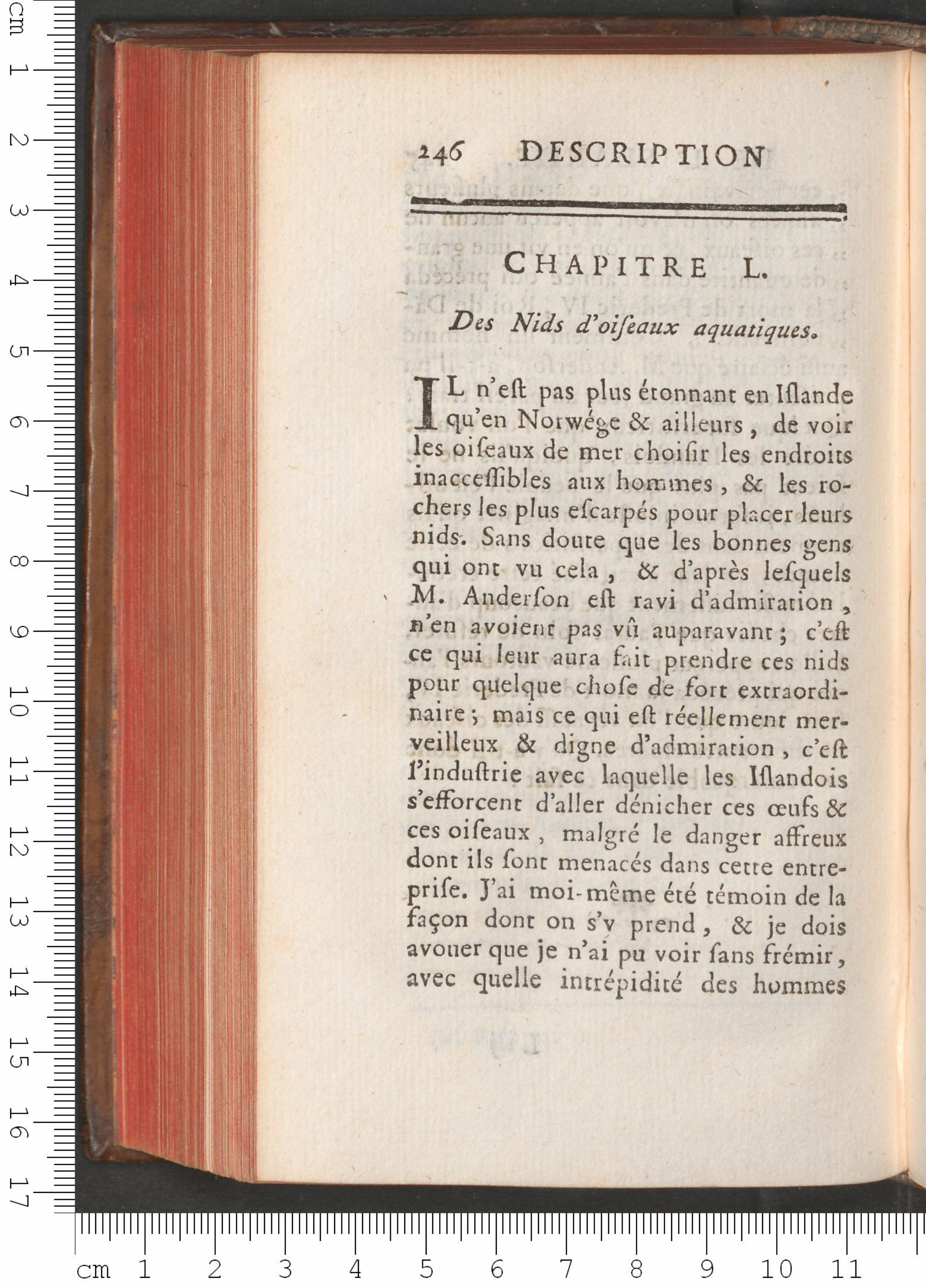
trouve pas ailleurs. Les habitans du voisinage de ces rochers y vont dans une certaine saison, ramassent avec assez de danger les œufs de ces oiseaux, & en transportent chez eux de grosses charges dans leurs barques. La difficulté & le danger consistent en ce qu'il faut s'approcher des rochers qui sont situés à trois & quatre lieues de terre. Il s'y rencontre des courans très-rapides, & sans de grandes précautions, la barque seroit entraînée contre les écueils, & s'y briseroit.

Quoiqu'il n'y ait pas une aussi grande quantité de vautours que d'autres oiseaux aquatiques, ils ne sont pas cependant si rares que les habitans n'en voyent presque pas, puisqu'ils vont dans des barques chercher les œufs qui sont presque aussi gros que ceux d'autruche. Il est donc très-ridicule d'avoir voulu persuader à notre Auteur, " que les Islandois,
„ comme ils sont très-superstitieux,
„ croyent fermement que toutes les fois
„ que cet oiseau paroît, ils doivent s'at-
„ tendre à quelque évenement fâcheux
„ & extraordinaire. On m'a assuré, dit

(x) Page 95.

„ cet Ecrivain (*x*), que depuis plusieurs
„ années on n'avoit apperçu aucun de
„ ces oiseaux, & qu'on en vit une gran-
„ de quantité dans l'année qui précéda
„ la mort de Frederic IV, Roi de Da-
„ nemarck. „ Comment un homme
aussi éclairé que M. Anderson, a-t-il pu
présenter au grand jour un pareil trait ?
Quelque superstitieux que l'on voulut
croire les Islandois, quoiqu'ils ne le
soient pas plus que le peuple l'est ail-
leurs, il seroit injuste d'imaginer qu'ils
donnent dans des superstitions de cette
nature; on leur a attribué cette crédu-
lité aussi faussement que beaucoup d'au-
tres choses que j'aurai soin de réfuter.
Si l'on apperçut plusieurs vautours l'an-
née qui précéda la mort de Frederic IV,
sans doute que l'on vit aussi des oiseaux
de différentes espéces. Qu'y a-t-il donc
de remarquable dans ce fait ?

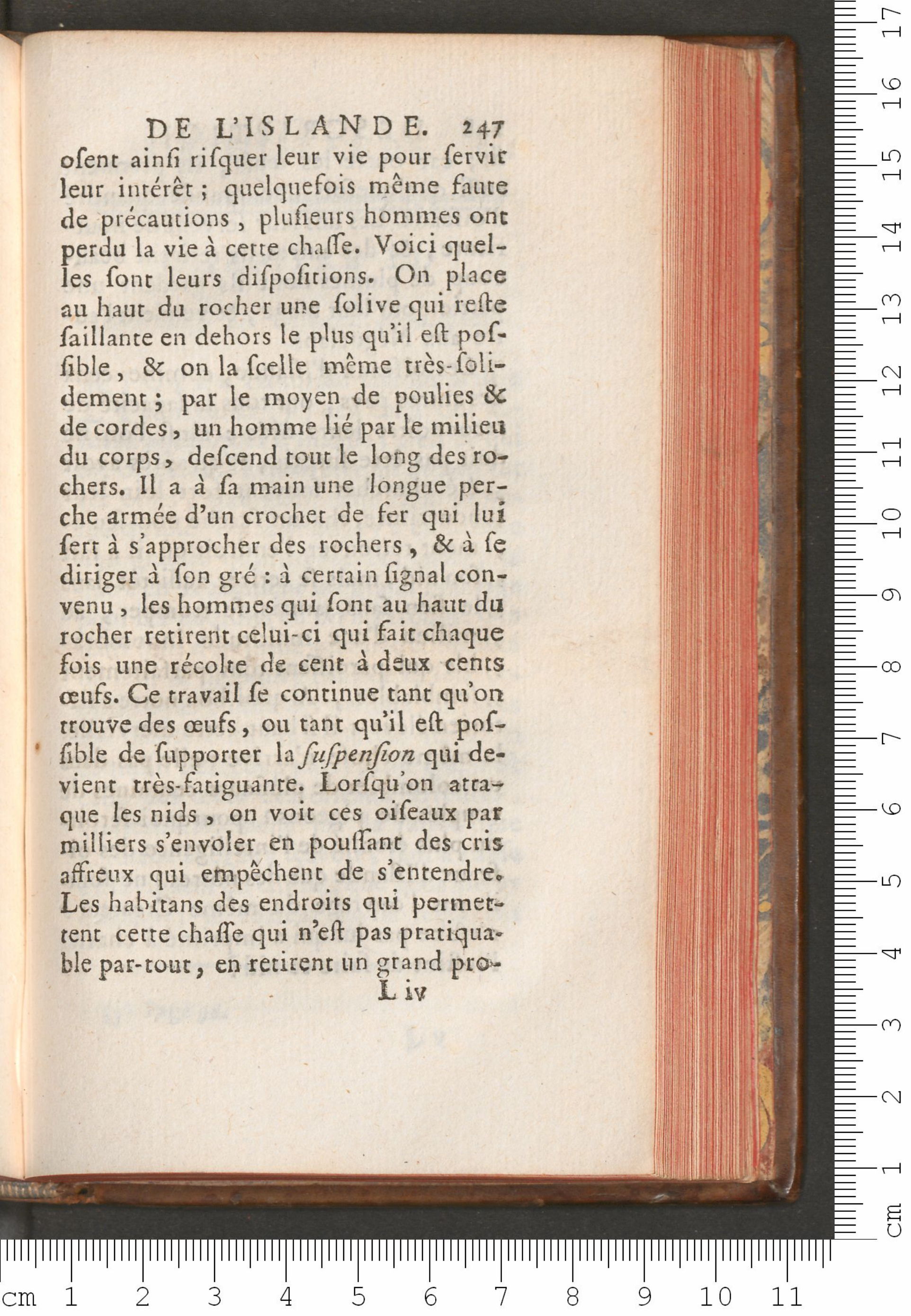


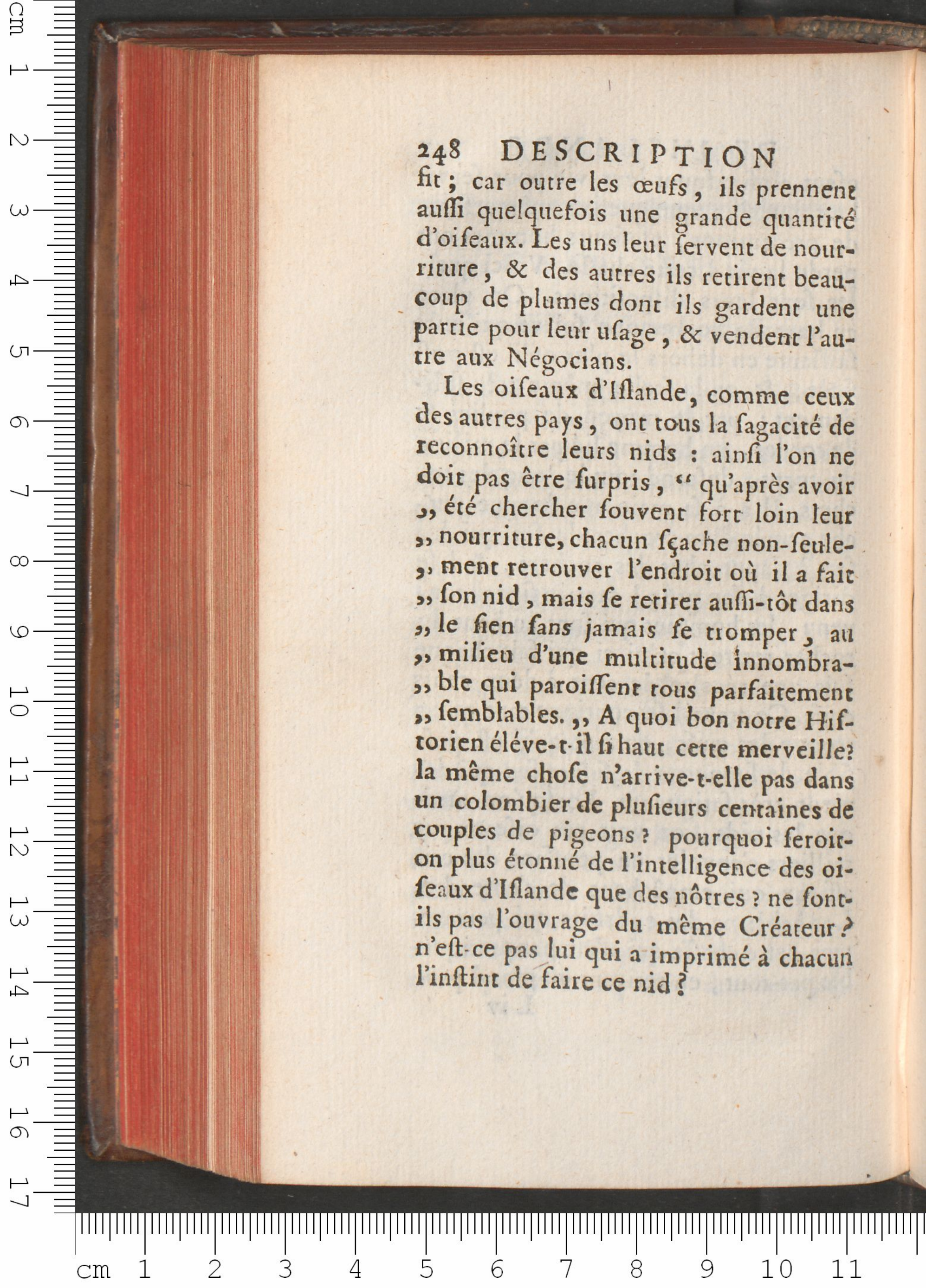


CHAPITRE L.

Des Nids d'oiſeaux aquatiques.

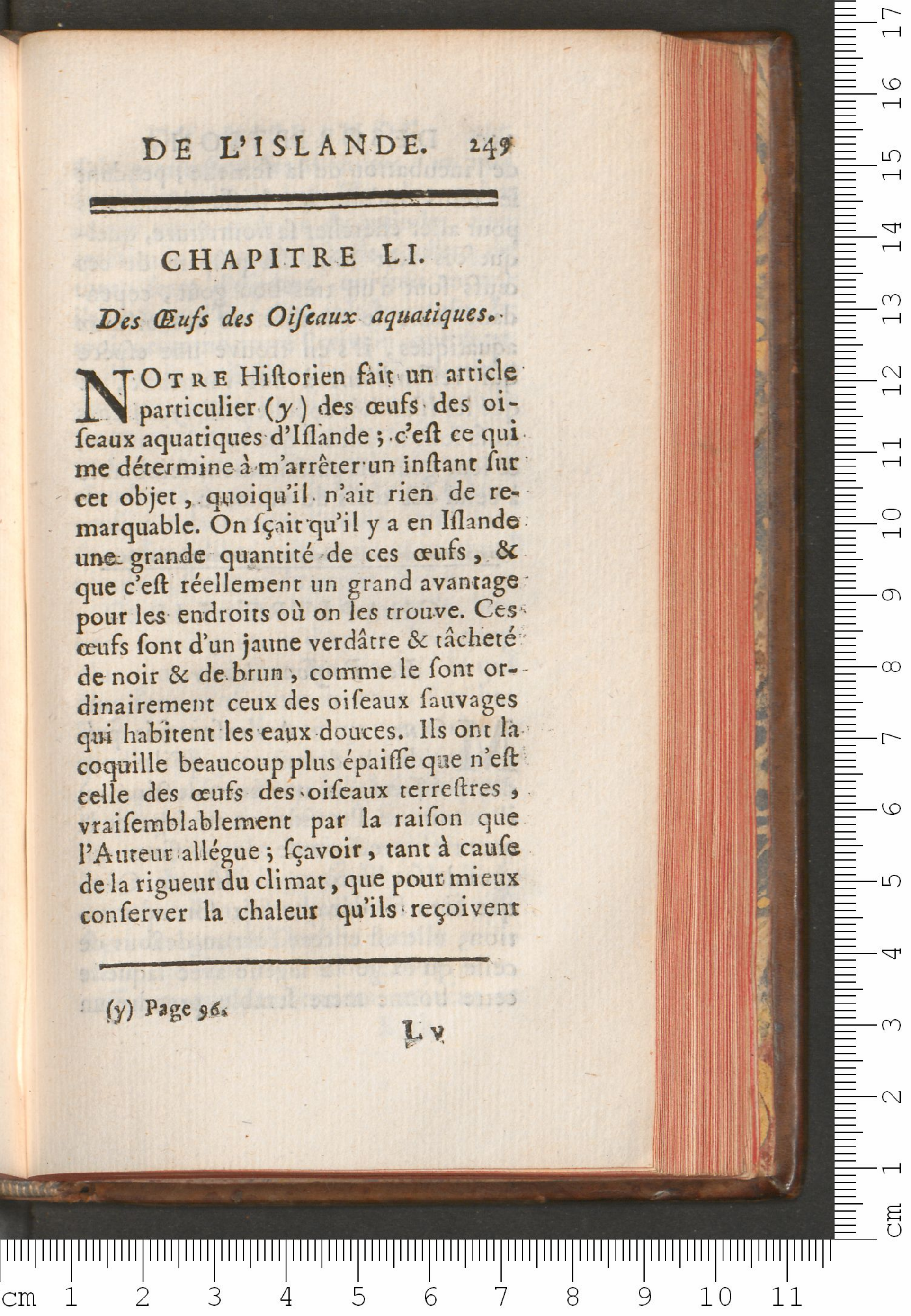
IL n'eſt pas plus étonnant en Iſlande qu'en Norwége & ailleurs, de voir les oiſeaux de mer choiſir les endroits inacceſſibles aux hommes, & les rochers les plus eſcarpés pour placer leurs nids. Sans doute que les bonnes gens qui ont vu cela, & d'après leſquels M. Anderſon eſt ravi d'admiration, n'en avoient pas vû auparavant; c'eſt ce qui leur aura fait prendre ces nids pour quelque choſe de fort extraordinaire; mais ce qui eſt réellement merveilleux & digne d'admiration, c'eſt l'induſtrie avec laquelle les Iſlandois s'efforcent d'aller dénicher ces œufs & ces oiſeaux, malgré le danger affreux dont ils ſont menacés dans cette entrepriſe. J'ai moi-même été témoin de la façon dont on s'y prend, & je dois avouer que je n'ai pu voir ſans frémir, avec quelle intrépidité des hommes


osent ainsi risquer leur vie pour servir leur intérêt ; quelquefois même faute de précautions, plusieurs hommes ont perdu la vie à cette chasse. Voici quelles sont leurs dispositions. On place au haut du rocher une solive qui reste saillante en dehors le plus qu'il est possible, & on la scelle même très-solidement ; par le moyen de poulies & de cordes, un homme lié par le milieu du corps, descend tout le long des rochers. Il a à sa main une longue perche armée d'un crochet de fer qui lui sert à s'approcher des rochers, & à se diriger à son gré : à certain signal convenu, les hommes qui sont au haut du rocher retirent celui-ci qui fait chaque fois une récolte de cent à deux cents œufs. Ce travail se continue tant qu'on trouve des œufs, ou tant qu'il est possible de supporter la *suspension* qui devient très-fatiguante. Lorsqu'on attaque les nids, on voit ces oiseaux par milliers s'envoler en poussant des cris affreux qui empêchent de s'entendre. Les habitans des endroits qui permettent cette chasse qui n'est pas praticable par-tout, en retirent un grand pro-



fit; car outre les œufs, ils prennent auſſi quelquefois une grande quantité d'oiſeaux. Les uns leur ſervent de nourriture, & des autres ils retirent beaucoup de plumes dont ils gardent une partie pour leur uſage, & vendent l'autre aux Négocians.

Les oiſeaux d'Iſlande, comme ceux des autres pays, ont tous la ſagacité de reconnoître leurs nids : ainſi l'on ne doit pas être ſurpris, " qu'après avoir „ été chercher ſouvent fort loin leur „ nourriture, chacun ſçache non-ſeule- „ ment retrouver l'endroit où il a fait „ ſon nid, mais ſe retirer auſſi-tôt dans „ le ſien ſans jamais ſe tromper, au „ milieu d'une multitude innombra- „ ble qui paroiſſent tous parfaitement „ ſemblables. „ A quoi bon notre Hiſtorien éléve-t-il ſi haut cette merveille? la même choſe n'arrive-t-elle pas dans un colombier de pluſieurs centaines de couples de pigeons? pourquoi feroit-on plus étonné de l'intelligence des oiſeaux d'Iſlande que des nôtres? ne font-ils pas l'ouvrage du même Créateur? n'eſt-ce pas lui qui a imprimé à chacun l'inſtint de faire ce nid?

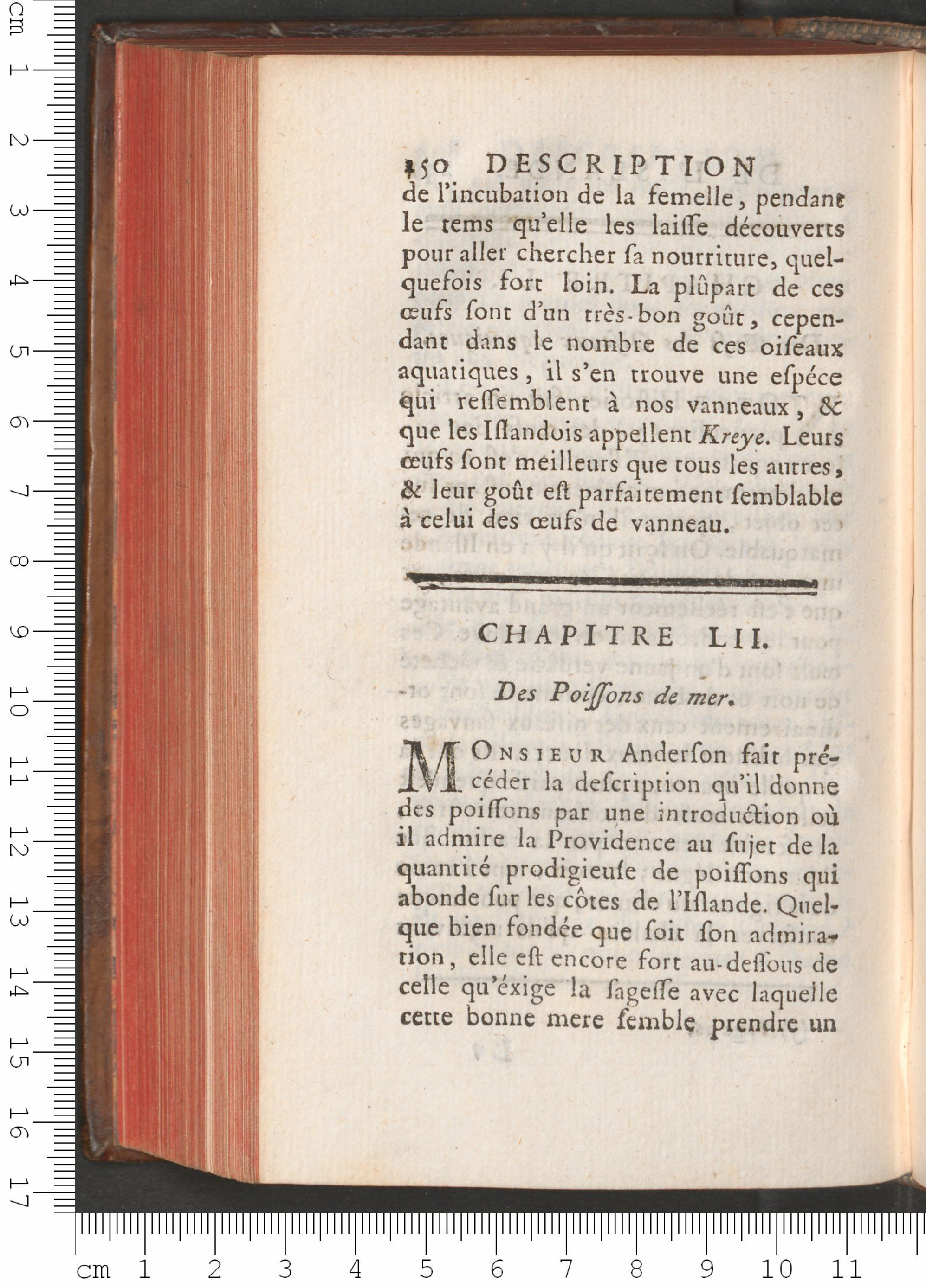


CHAPITRE LI.

Des Œufs des Oiseaux aquatiques.

NOTRE Hiſtorien fait un article particulier (*y*) des œufs des oiſeaux aquatiques d'Iſlande ; c'eſt ce qui me détermine à m'arrêter un inſtant ſur cet objet, quoiqu'il n'ait rien de remarquable. On ſçait qu'il y a en Iſlande une grande quantité de ces œufs, & que c'eſt réellement un grand avantage pour les endroits où on les trouve. Ces œufs ſont d'un jaune verdâtre & tâcheté de noir & de brun, comme le ſont ordinairement ceux des oiſeaux ſauvages qui habitent les eaux douces. Ils ont la coquille beaucoup plus épaiſſe que n'eſt celle des œufs des oiſeaux terreſtres, vraiſemblablement par la raiſon que l'Auteur allégue ; ſçavoir, tant à cauſe de la rigueur du climat, que pour mieux conſerver la chaleur qu'ils reçoivent

(*y*) Page 96.

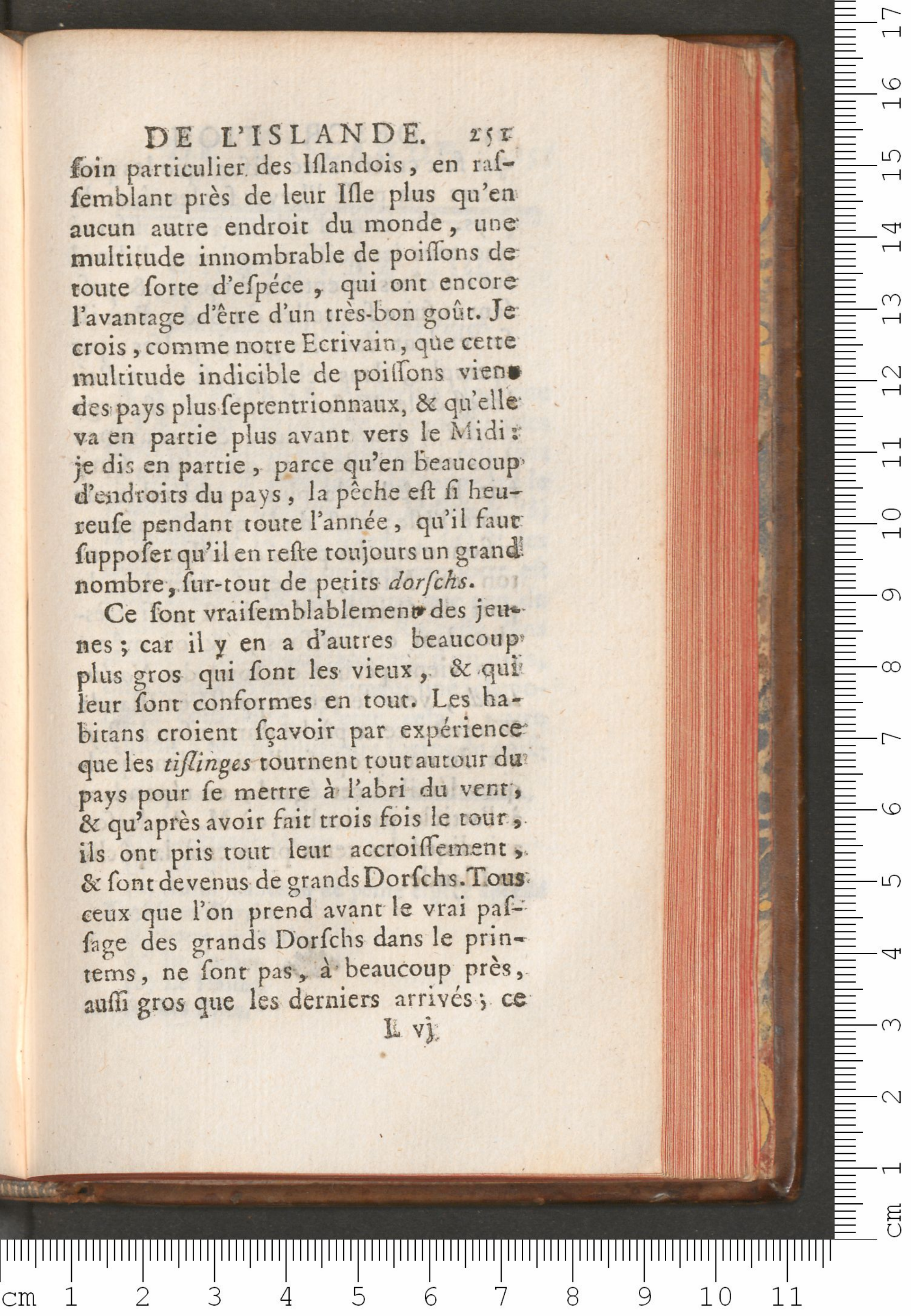


de l'incubation de la femelle, pendant le tems qu'elle les laiſſe découverts pour aller chercher ſa nourriture, quelquefois fort loin. La plûpart de ces œufs ſont d'un très-bon goût, cependant dans le nombre de ces oiſeaux aquatiques, il s'en trouve une eſpéce qui reſſemblent à nos vanneaux, & que les Iſlandois appellent *Kreye*. Leurs œufs ſont meilleurs que tous les autres, & leur goût eſt parfaitement ſemblable à celui des œufs de vanneau.

CHAPITRE LII.

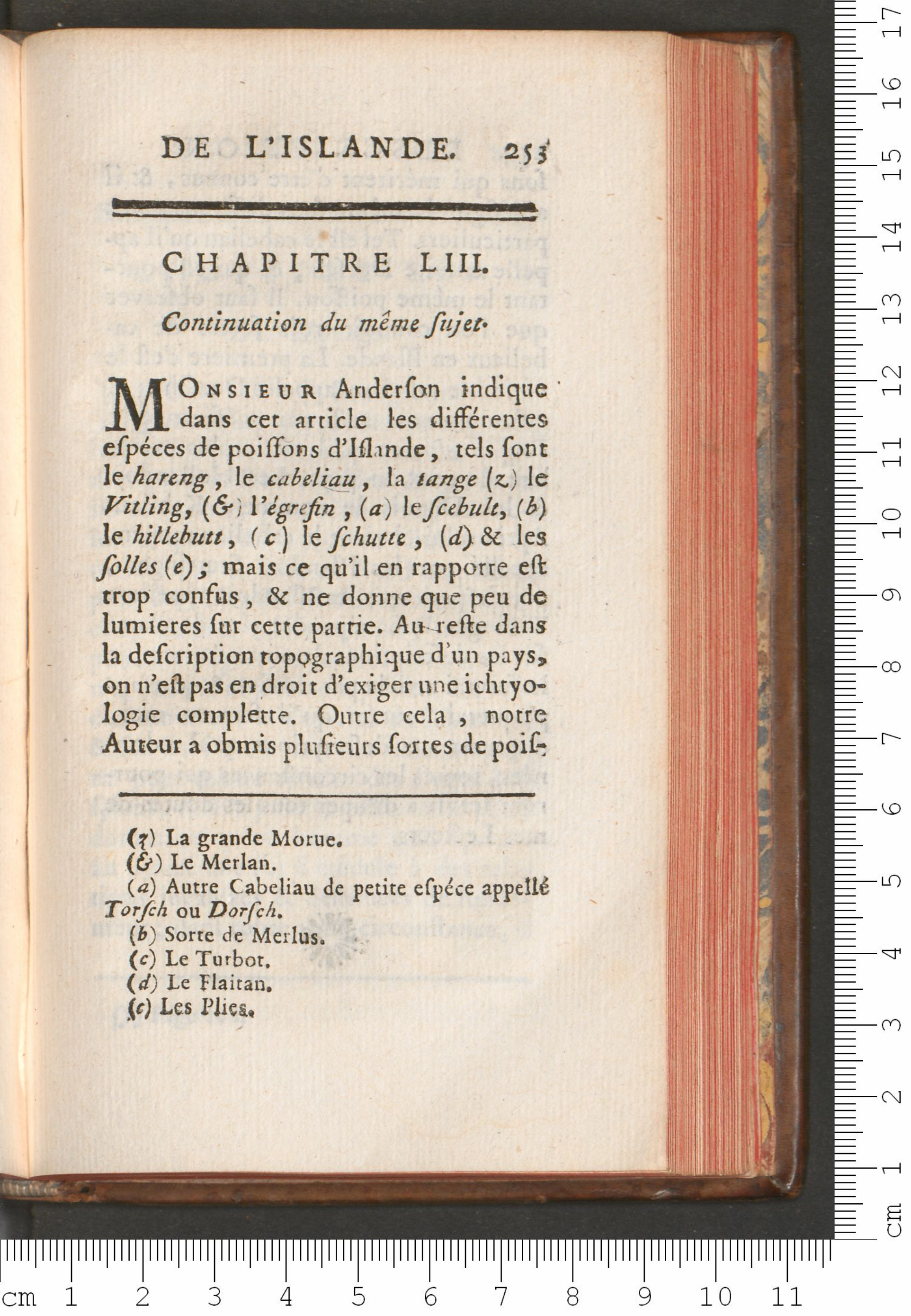
Des Poiſſons de mer.

MONSIEUR Anderſon fait précéder la deſcription qu'il donne des poiſſons par une introduction où il admire la Providence au ſujet de la quantité prodigieuſe de poiſſons qui abonde ſur les côtes de l'Iſlande. Quelque bien fondée que ſoit ſon admiration, elle eſt encore fort au-deſſous de celle qu'éxige la ſageſſe avec laquelle cette bonne mere ſemble prendre un


ſoin particulier des Iſlandois, en raſſemblant près de leur Iſle plus qu'en aucun autre endroit du monde, une multitude innombrable de poiſſons de toute ſorte d'eſpéce, qui ont encore l'avantage d'être d'un très-bon goût. Je crois, comme notre Ecrivain, que cette multitude indicible de poiſſons vient des pays plus ſeptentrionnaux, & qu'elle va en partie plus avant vers le Midi: je dis en partie, parce qu'en beaucoup d'endroits du pays, la pêche eſt ſi heureuſe pendant toute l'année, qu'il faut ſuppoſer qu'il en reſte toujours un grand nombre, ſur-tout de petits *dorſchs*.

Ce ſont vraiſemblablement des jeunes; car il y en a d'autres beaucoup plus gros qui ſont les vieux, & qui leur ſont conformes en tout. Les habitans croient ſçavoir par expérience que les *tiſlinges* tournent tout autour du pays pour ſe mettre à l'abri du vent, & qu'après avoir fait trois fois le tour, ils ont pris tout leur accroiſſement, & ſont devenus de grands Dorſchs. Tous ceux que l'on prend avant le vrai paſſage des grands Dorſchs dans le printems, ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi gros que les derniers arrivés; ce

qui fait croire avec raiſon que les premiers ont paſſé l'hyver ſur les côtes du pays. On croit d'ailleurs avoir obſervé que tous les poiſſons arrivent d'abord ſur les côtes orientales du pays, & paſſent enſuite ſur celles du Sud, d'où ils ſe rendent dans les grands golfes ; par exemple, dans celui qui eſt entre *Reikeneſſ* & le *Weſter-Joikel*, qui eſt large de dix à douze milles, & qui avance dans les terres de huit à dix milles. On y fait la pêche la plus conſidérable de toute l'Iſle ; c'eſt de-là que l'on approviſionne tous les ports à poiſſon du canton du Midi, excepté cependant le port de Grindewid qui eſt auſſi très-abondant en poiſſons, & où même l'on vient pêcher du fond du *Noderlande*, vers le tems appellé en Iſlande *Werzeit* : cette pêche dure juſqu'à l'hyver. Je me propoſe d'entrer dans quelques détails à cet égard, en répondant à l'article particulier où M. Anderſon a indiqué les tems propres à la pêche en Iſlande.



CHAPITRE LIII.

Continuation du même ſujet.

MONSIEUR Anderſon indique dans cet article les différentes eſpéces de poiſſons d'Iſlande, tels ſont le *hareng*, le *cabeliau*, la *tange* (z) le *Vitling*, (&) l'*égrefin*, (a) le *ſcebult*, (b) le *hillebutt*, (c) le *ſchutte*, (d) & les *ſolles* (e) ; mais ce qu'il en rapporte eſt trop confus, & ne donne que peu de lumieres ſur cette partie. Au reſte dans la deſcription topographique d'un pays, on n'eſt pas en droit d'exiger une ichtyologie complette. Outre cela, notre Auteur a obmis pluſieurs ſortes de poiſ-

(z) La grande Morue.

(&) Le Merlan.

(a) Autre Cabeliau de petite eſpéce appellé *Torſch* ou *Dorſch*.

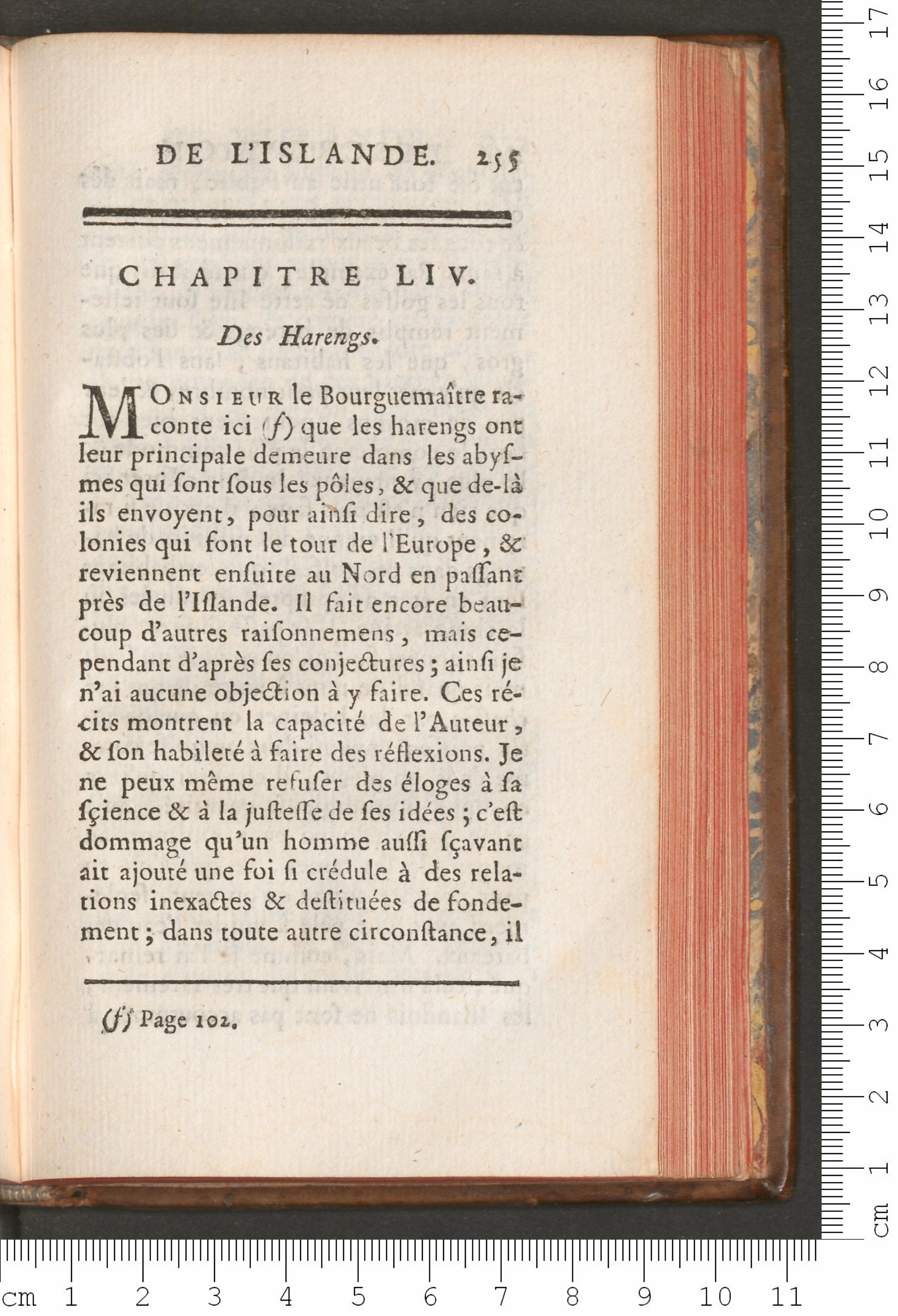
(b) Sorte de Merlus.

(c) Le Turbot.

(d) Le Flaitan.

(e) Les Plies.

ſons qui méritent d'être connus, & il a déſigné le même ſous différens noms particuliers. Tel eſt le cabeliau qu'il appelle enſuite Dorſch, & qui eſt pourtant le même poiſſon. Il faut obſerver que l'on connoît trois ſortes de cabeliaux en Iſlande. La premiere c'eſt le véritable cabeliau appellé Dorſch, & qu'on nomme auſſi par préférence le *Poiſſon*, parce qu'il eſt le plus excellent de ceux du pays. Les Hollandois & les Danois le nomment Kabliau. Après celui-ci vient le cabeliau moyen, appellé par les Iſlandois Stuttingen, puis le petit que les Iſlandois appellent Tiſlinge. Pour répandre plus de clarté ſur les deſcriptions de notre Auteur, je le ſuivrai article par article, & je m'appliquerai, autant qu'il ſera en moi, d'ajouter aux deſcriptions qu'il a données, toutes les circonſtances qui pourront ſervir à diſſiper tous les doutes de mes Lecteurs.



CHAPITRE LIV.

Des Harengs.

MONSIEUR le Bourguemaître raconte ici (*f*) que les harengs ont leur principale demeure dans les abyſmes qui ſont ſous les pôles, & que de-là ils envoyent, pour ainſi dire, des colonies qui font le tour de l'Europe, & reviennent enſuite au Nord en paſſant près de l'Iſlande. Il fait encore beaucoup d'autres raiſonnemens, mais cependant d'après ſes conjectures; ainſi je n'ai aucune objection à y faire. Ces récits montrent la capacité de l'Auteur, & ſon habileté à faire des réflexions. Je ne peux même refuſer des éloges à ſa ſçience & à la juſteſſe de ſes idées; c'eſt dommage qu'un homme auſſi ſçavant ait ajouté une foi ſi crédule à des relations inexactes & deſtituées de fondement; dans toute autre circonſtance, il

(*f*) Page 102.

eut été fort utile au Public ; mais dès qu'il se tourne vers l'Islande, il s'égare, & tous ses beaux raisonnemens portent à faux. Par exemple, quand il dit que tous les golfes de cette Isle sont tellement remplis de harengs & des plus gros, que les habitans, sans l'obstacle qu'y met leur petit nombre, & leur peu de moyens, pourroient bien-tôt faire le commerce le plus commode & le plus avantageux. Je dois assurer ici que rien n'est plus faux ; il arrive si rarement qu'il vienne des milliers de harengs dans ces golfes, que les habitans sont en état de compter les années où la chose arrive. Il se passe souvent plusieurs années sans qu'on en voie un seul; mais quand de tems à autre ils ont été chassés par les baleines ou quelqu'autre poisson ennemi dans un golfe comme dans un piége, il est vrai qu'il y en a une si prodigieuse quantité, qu'à peine une chaloupe peut s'avancer au moyen de ses rames, & que l'on en peut prendre autant qu'on veut, seulement avec une pêle à vuider l'eau des bateaux. Mais, comme je l'ai remarqué, cela n'arrivant que très-rarement, les Islandois ne sont pas accoutumés à

cette pêche, & n'ont ni les ustenciles ni les connoissances nécessaires; c'est ce qui fait aussi qu'ils ne profitent pas de ces occasions autant qu'ils le pourroient. D'ailleurs ils manquent de sel pour les saler, & comme les vaisseaux marchands ne sont pas encore arrivés, ils ne prennent de ces harengs qu'autant qu'ils en peuvent consommer de frais. Ce qui vient encore à l'appui de mon sentiment, c'est que les harengs ne sont point compris dans le tarif des marchandises du pays; ceci prouve donc que l'Islande n'est pas un lieu propre à la pêche du hareng, & que les Islandois n'ont pas chaque année occasion d'en prendre en aussi grande quantité que le dit notre Historien Allemand.

Il se plaint de ce qu'il n'a pu avoir des éclaircissemens suffisants sur toutes les espéces de harengs, & de ce que jusqu'à présent personne n'a fait attention à cet objet; cependant il parle, sans doute d'après les instructions qu'on lui a données, d'une espéce de hareng que l'on n'a jamais vû près de l'Islande: il le dépeint longs de près de deux

pieds, & larges de trois grands doigts. Quelque quantité que les Islandois ayent prise de harengs, je n'ai pas oui dire qu'en aucun tems ils en ayent pris un de cette grandeur.

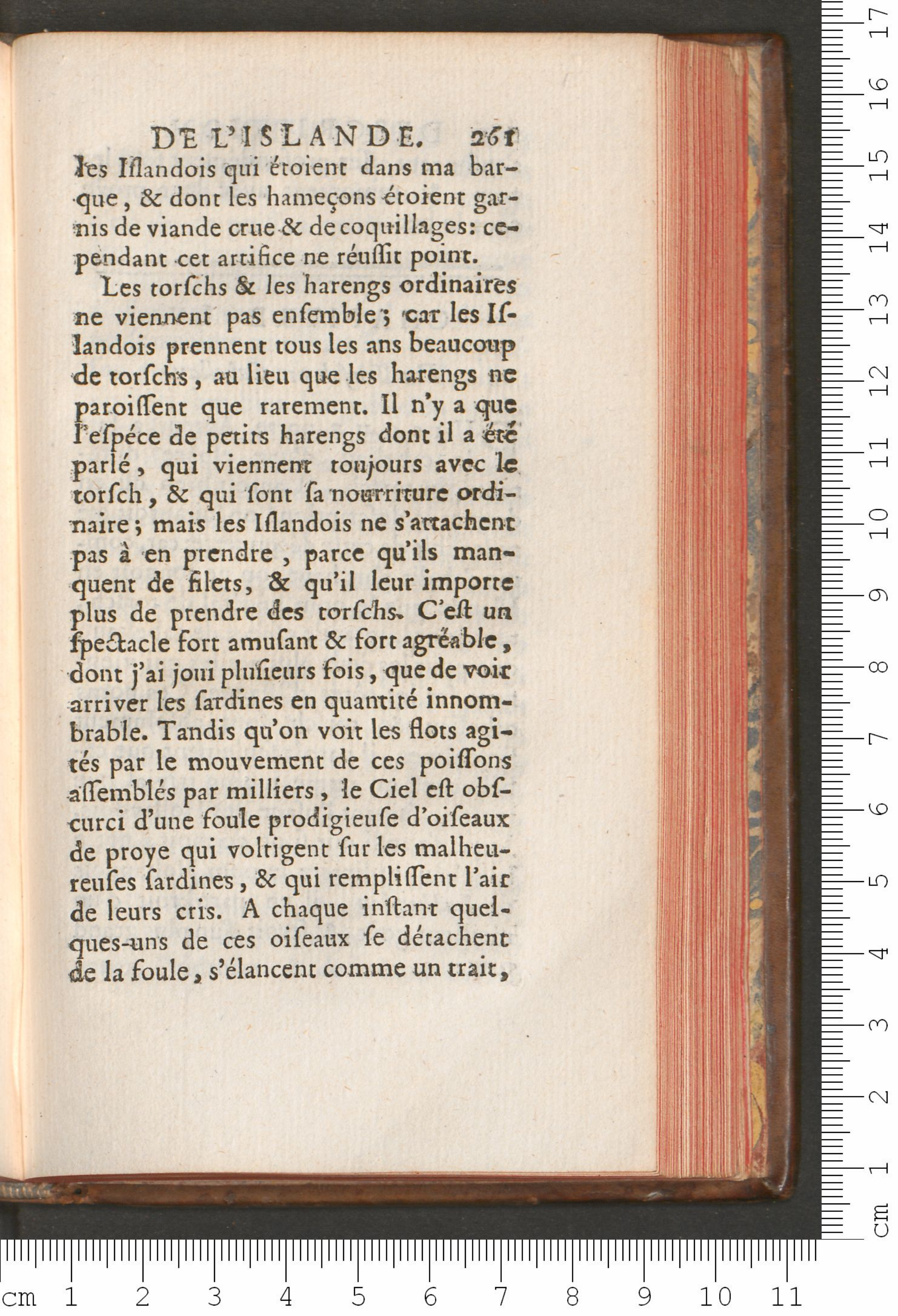
Lorsque je dis qu'il ne vient que rarement des harengs sur les côtes d'Islande, j'entends ceux dont a parlé l'Auteur ; sçavoir, nos harengs ordinaires qui se mangent en sortant de la saumure ou cuits : car chaque année il vient avec le torsch une grande quantité de petits harengs, & qu'on appelle *Sardines*. Le torsch les poursuit, comme sa proie la plus agréable, & les oiseaux leur font aussi une guerre cruelle. La baleine ne les épargne pas non plus, & engloutit souvent les sardines & leurs persécuteurs. Une baleine poursuivant un jour, lors de la marée, ces poissons avec avidité, s'approcha trop de terre, & resta sur le sable. Les habitans vinrent bientôt l'assaillir, & la tuerent. On trouva dans son ventre plus de six cents torschs frais & vivans, ce fut une prise très-agréable & très-heureuse. Il y avoit encore dans cette baleine une multitude de infinie de petits harengs, & même quelques oiseaux.

On diſtingue deux eſpéces principales de ces petits harengs, & chacun a ſon nom particulier. L'une eſt appellée *Sandheringe* (hareng de ſable), parce qu'ils ſont pendant toute l'année ſur les bans de ſable aux environs de la terre. On les trouve communément dans l'eſtomach des grands poiſſons que l'on prend. Ceux de l'autre eſpéce ſont appellés par les Iſlandois *Laadden-Sild* (harengs rudes & velus), parce qu'ils ont le long du dos une raye ſemblable à du poil. Quand on prend de ces poiſſons, ou que l'on les trouve dans l'eſtomach des gros poiſſons, les Iſlandois ſont ſûrs que les torſchs ne tarderont pas à arriver, parce que cette eſpéce de harengs ne ſe tient pas ſur les côtes dans les autres tems.

Lorſque l'Auteur parle enſuite dans cet article de la baleine appellée *Nordcaper*, il ajoute dans ſes notes que les Iſlandois la nommoient autrefois *Sildreke* qu'il explique par *Heringmeiſter* (maître des harengs), ce n'eſt point du tout la véritable ſignification du mot. *Sildreke* veut dire perſécuteur de harengs, parce que cette baleine pour-

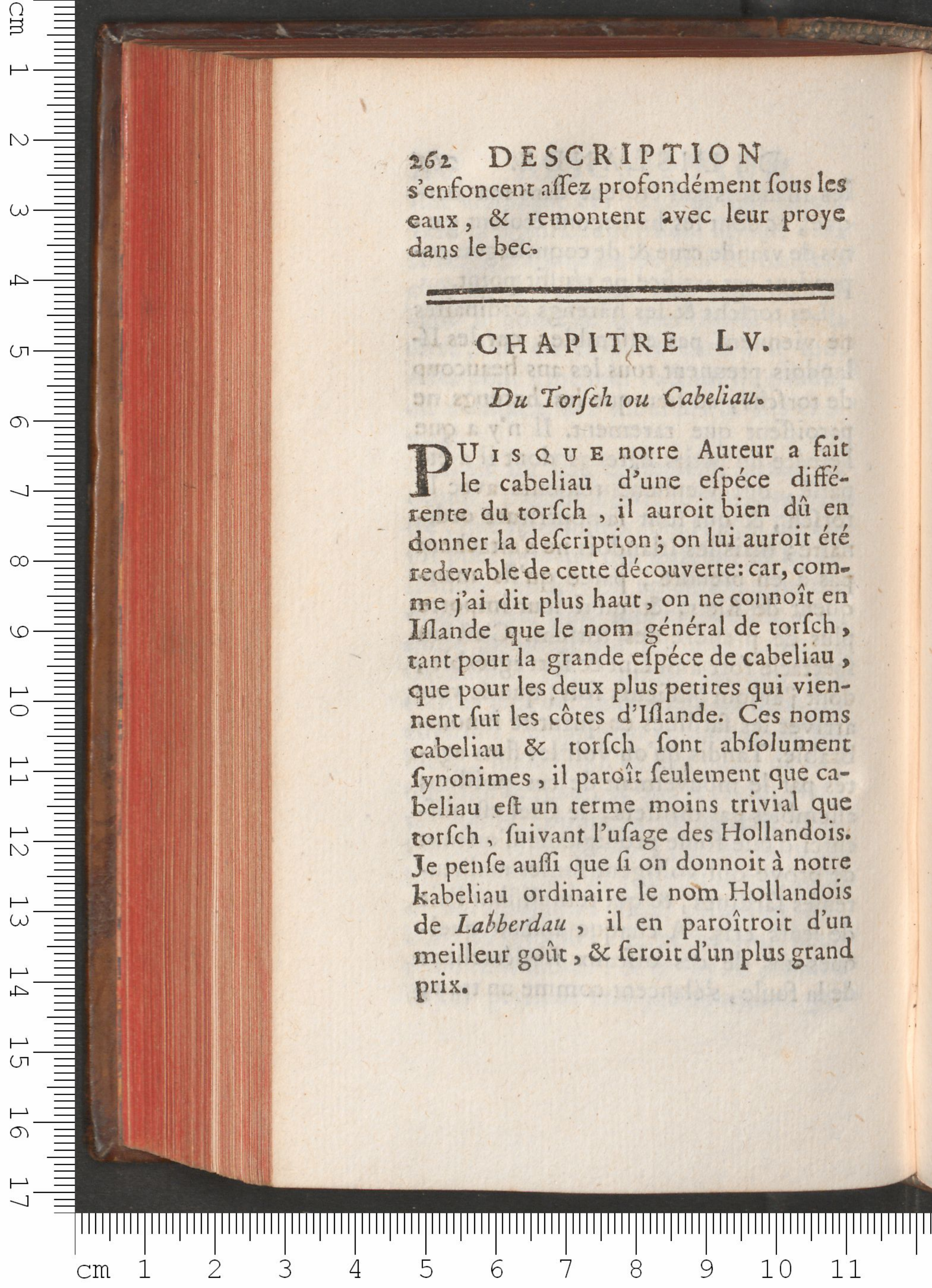
ſuit vivement ces poiſſons qui fuyent vers la terre. Le mot *Reke* ſignifie dans le langage Iſlandois pouſſer ou chaſſer ; c'eſt de-là auſſi que l'on nomme *Rekerid* le bois que la mer pouſſe vers la terre, & on emploie encore le mot *Reke* pour exprimer l'action de pouſſer ou conduire des moutons & des chevaux.

C'eſt un fait également certain & connu, comme l'écrit le Bourguemaître, que les harengs ſont le plus ſûr appât pour prendre des torſchs, & les Iſlandois s'en ſervent volontiers pour cet uſage, tant qu'il leur eſt poſſible d'en avoir. Il ajoute que les navigateurs du Groenland qui veulent prendre des torſchs près du Spitzberg, ou dans les environs, employent un hareng de fer blanc, lorſqu'ils n'en ont point de naturels & de frais, & que le torſch vient y mordre comme à un hareng réel. D'après cette aſſertion, je fis faire un hareng d'étain, & j'eſſayai la méthode de M. Anderſon. Tout paroiſſoit d'abord la favoriſer, la pêche étoit heureuſe cette année, & je voyois prendre de ces poiſſons très-promptement par



les Islandois qui étoient dans ma barque, & dont les hameçons étoient garnis de viande crue & de coquillages: cependant cet artifice ne réussit point.

Les torschs & les harengs ordinaires ne viennent pas ensemble; car les Islandois prennent tous les ans beaucoup de torschs, au lieu que les harengs ne paroissent que rarement. Il n'y a que l'espéce de petits harengs dont il a été parlé, qui viennent toujours avec le torsch, & qui sont sa nourriture ordinaire; mais les Islandois ne s'attachent pas à en prendre, parce qu'ils manquent de filets, & qu'il leur importe plus de prendre des torschs. C'est un spectacle fort amusant & fort agréable, dont j'ai joui plusieurs fois, que de voir arriver les sardines en quantité innombrable. Tandis qu'on voit les flots agités par le mouvement de ces poissons assemblés par milliers, le Ciel est obscurci d'une foule prodigieuse d'oiseaux de proye qui voltigent sur les malheureuses sardines, & qui remplissent l'air de leurs cris. A chaque instant quelques-uns de ces oiseaux se détachent de la foule, s'élancent comme un trait,



s'enfoncent assez profondément sous les eaux, & remontent avec leur proye dans le bec.

CHAPITRE LV.

Du Torsch ou Cabeliau.

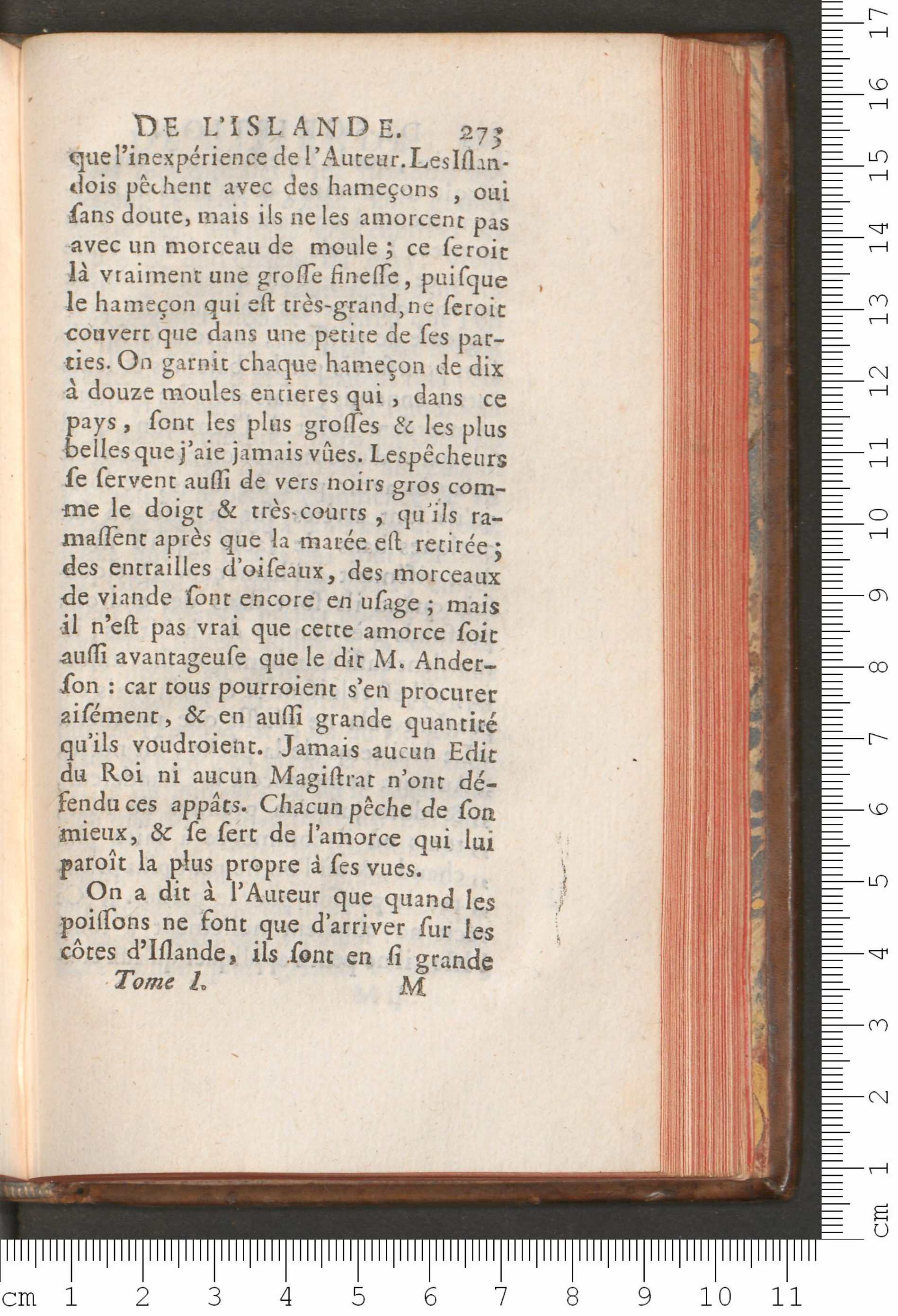
PUISQUE notre Auteur a fait le cabeliau d'une espéce différente du torsch, il auroit bien dû en donner la description; on lui auroit été redevable de cette découverte: car, comme j'ai dit plus haut, on ne connoît en Islande que le nom général de torsch, tant pour la grande espéce de cabeliau, que pour les deux plus petites qui viennent sur les côtes d'Islande. Ces noms cabeliau & torsch sont absolument synonimes, il paroît seulement que cabeliau est un terme moins trivial que torsch, suivant l'usage des Hollandois. Je pense aussi que si on donnoit à notre kabeliau ordinaire le nom Hollandois de *Labberdau*, il en paroîtroit d'un meilleur goût, & seroit d'un plus grand prix.

Notre Auteur ajoute que le cabeliau fait tout le bien des habitans, & que c'eſt de ce poiſſon qu'ils tirent toute leur ſubſiſtance, en le changeant contre les denrées dont ils ont beſoin. Rien n'eſt moins vrai : en général ces habitans ne ſçauroient prendre aſſez de ce poiſſon pour la nourriture de leur famille ; ainſi ils ſont bien éloignés d'en vendre dans les lieux de commerce. Il eſt vrai que dans la partie orientale de l'Iſle, où les endroits propres à la pêche ſont plus communs, on en prend une grande quantité ; mais ce ne ſont pas ſeulement des torſchs, ce ſont des poiſſons de toute eſpéce, qu'ils vendent à ceux de leurs compatriotes qui habitent des cantons qui ne ſont pas propres à la pêche, & les torſchs n'ont jamais été, comme le dit notre Auteur, la ſeule denrée marchande. Les principaux objets ſur leſquels roule tout le commerce de l'Iſlande, & qui fourniſſent réellement aux beſoins des habitans, ſont des moutons, de la graiſſe & de l'huile de baleine, & de veau marin, des plumes de différens oiſeaux aquatiques, l'eidredon & de la laine ouvrée

& non ouvrée. Ces habitans trouvent encore dans leur Isle différens lacs d'eau douce remplis d'une si grande quantité de truites, qu'ils n'ont pas besoin de torschs séchés, attendu qu'ayant plus de truites qu'il ne leur en faut pour manger fraiches, ils en font sécher pour leurs provisions, ce poisson séché étant de meilleur goût que tout autre.

Voici comme notre Auteur rapporte la façon dont les Islandois prennent le torsch. « Ils pêchent, dit-il (*g*), ce poisson à l'hameçon en y attachant pour » amorce un morceau de moule ou de » machoire fraiche & rouge d'un cabe- » liau, ou encore un morceau de viande » crue, ou le cœur d'un oiseau que l'on » vient de tuer. Cette derniere amorce » est la meilleure; un pêcheur qui s'en » sert prend plutôt vingt poissons qu'un » autre qui sera à côté de lui n'en pren- » dra un avec l'appât ordinaire; mais, » ajoute-t-il, cette méthode est défen- » due comme étant préjudiciable au » commun des pêcheurs. » Tout ce récit est un composé de mots : c'est un pur verbiage qui n'a d'autre fondement

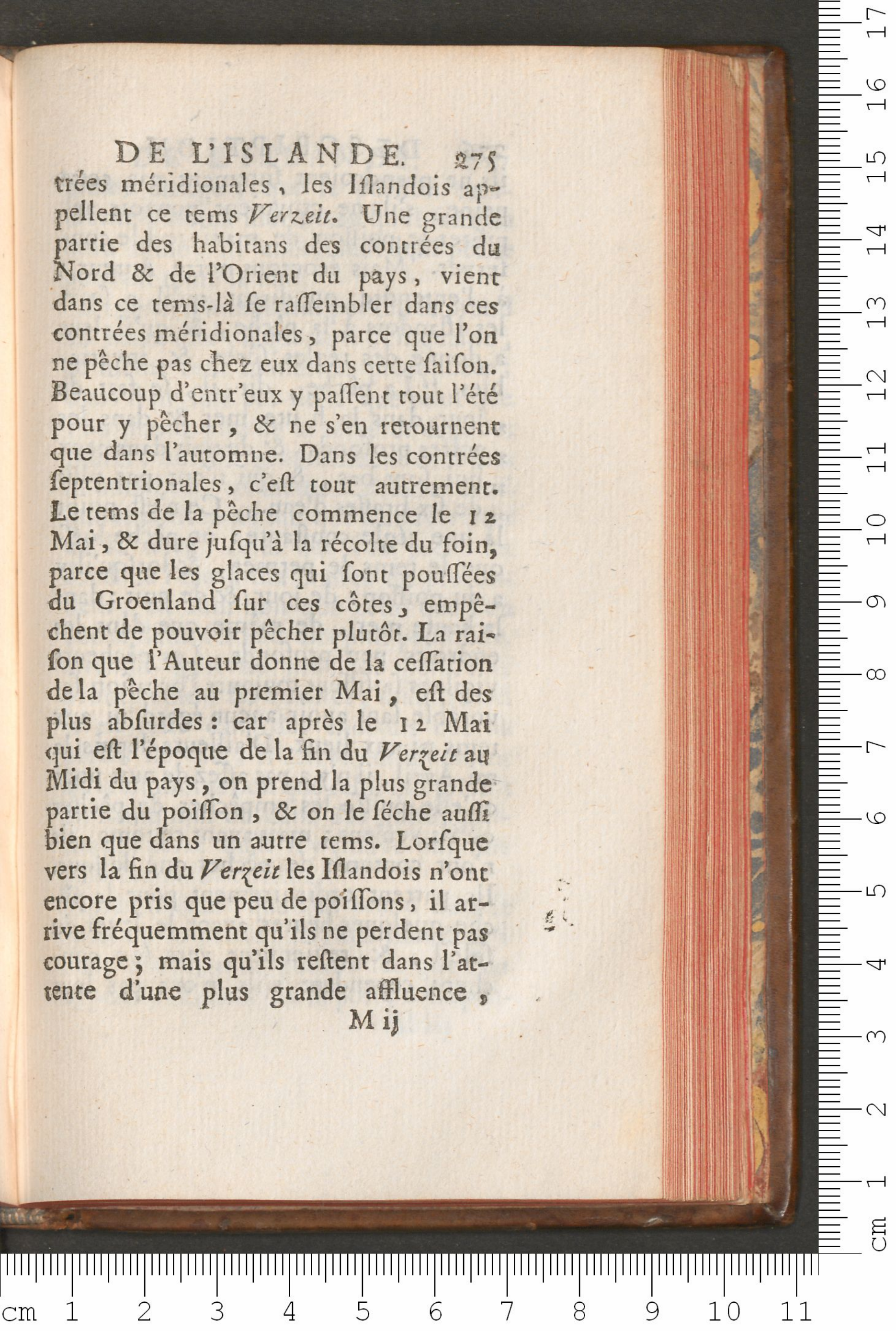
(*g*) Pages 166 & 167.



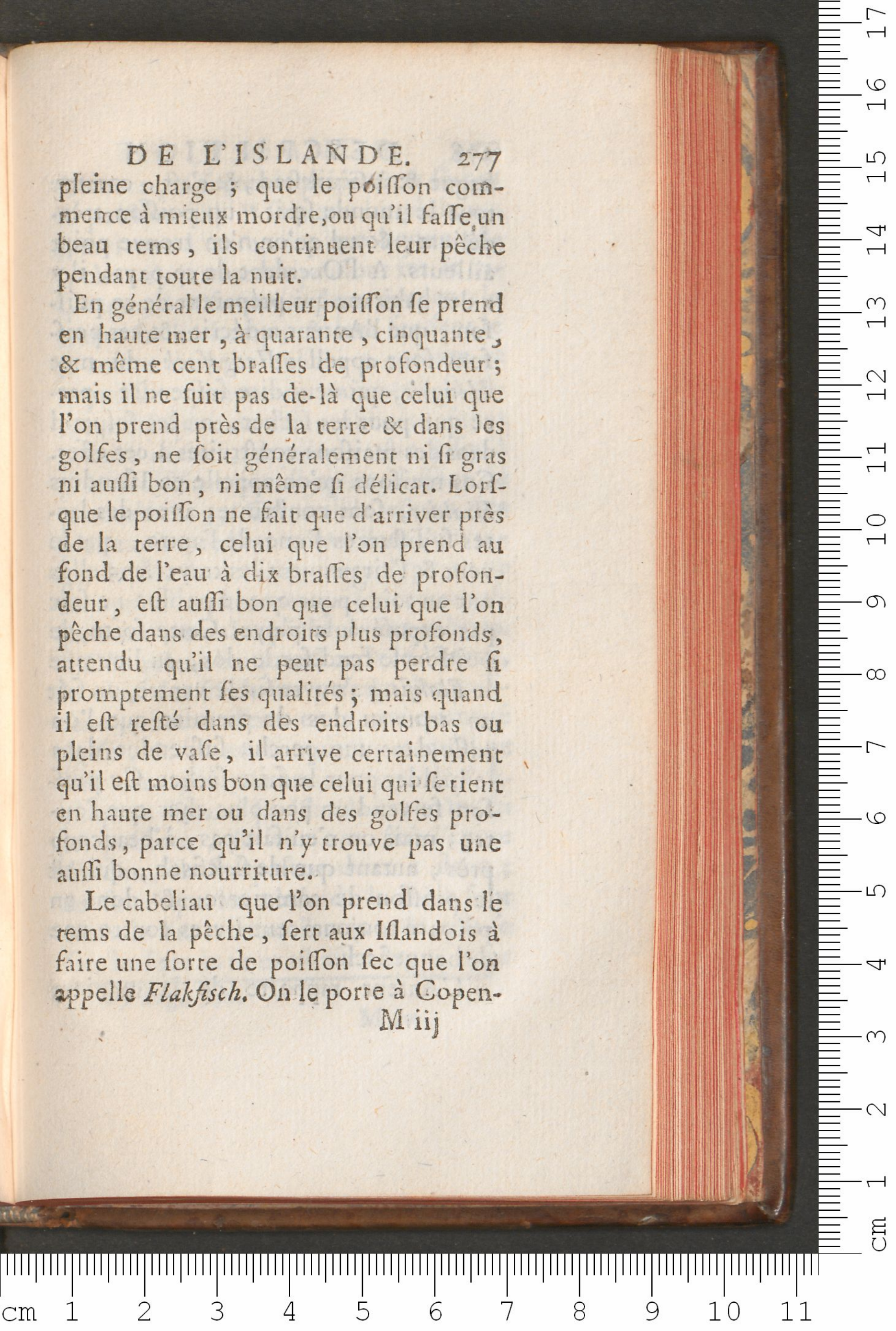
que l'inexpérience de l'Auteur. Les Islandois pêchent avec des hameçons, oui sans doute, mais ils ne les amorcent pas avec un morceau de moule ; ce seroit là vraiment une grosse finesse, puisque le hameçon qui est très-grand, ne seroit couvert que dans une petite de ses parties. On garnit chaque hameçon de dix à douze moules entieres qui, dans ce pays, sont les plus grosses & les plus belles que j'aie jamais vûes. Les pêcheurs se servent aussi de vers noirs gros comme le doigt & très-courts, qu'ils ramassent après que la marée est retirée ; des entrailles d'oiseaux, des morceaux de viande sont encore en usage ; mais il n'est pas vrai que cette amorce soit aussi avantageuse que le dit M. Anderson : car tous pourroient s'en procurer aisément, & en aussi grande quantité qu'ils voudroient. Jamais aucun Edit du Roi ni aucun Magistrat n'ont défendu ces appâts. Chacun pêche de son mieux, & se sert de l'amorce qui lui paroît la plus propre à ses vues.

On a dit à l'Auteur que quand les poissons ne font que d'arriver sur les côtes d'Islande, ils sont en si grande

quantité, que la ſuperficie de la mer en paroît toute noire, & qu'alors ils mordent même à un hameçon de fer ſans amorce. La ſeule choſe qui ſoit vraie dans ce récit, c'eſt qu'effectivement on voit quelquefois une quantité prodigieuſe de poiſſons, ſur-tout lorſqu'ils ſont pourſuivis par les baleines & leurs autres ennemis; mais alors les poiſſons ne mordent point à l'hameçon, qu'il ſoit garni d'une amorce ou non; ce n'eſt qu'après avoir pris du repos, & lorſqu'ils ſont arrêtés ſur la vaſe ou ſur quelques bans de ſable, qu'ils mordent aiſément à l'hameçon. Quelquefois quand ils ſont dans des endroits profonds très-connus des habitans, ils mordent auſſi à un hameçon ſans amorce, s'il eſt reluiſant & étamé; mais cependant cela ne réuſſit que rarement. „ Le vrai tems de la pêche, dit notre „ Auteur, commence à la Chandeleur, „ & dure juſqu'au premier de Mai, „ tems où il commence à faire plus „ chaud, & où l'on ne peut plus prépa„ rer le poiſſon pour le garder. „ Ce récit ne convient nullement à toute l'Iſle, il ne peut s'appliquer qu'aux con-


trées méridionales, les Islandois appellent ce tems *Verzeit*. Une grande partie des habitans des contrées du Nord & de l'Orient du pays, vient dans ce tems-là se rassembler dans ces contrées méridionales, parce que l'on ne pêche pas chez eux dans cette saison. Beaucoup d'entr'eux y passent tout l'été pour y pêcher, & ne s'en retournent que dans l'automne. Dans les contrées septentrionales, c'est tout autrement. Le tems de la pêche commence le 12 Mai, & dure jusqu'à la récolte du foin, parce que les glaces qui sont poussées du Groenland sur ces côtes, empêchent de pouvoir pêcher plutôt. La raison que l'Auteur donne de la cessation de la pêche au premier Mai, est des plus absurdes : car après le 12 Mai qui est l'époque de la fin du *Verzeit* au Midi du pays, on prend la plus grande partie du poisson, & on le séche aussi bien que dans un autre tems. Lorsque vers la fin du *Verzeit* les Islandois n'ont encore pris que peu de poissons, il arrive fréquemment qu'ils ne perdent pas courage; mais qu'ils restent dans l'attente d'une plus grande affluence,

ils ne prendroient surement pas cette peine, s'ils ne croyoient pouvoir apprêter le poisson de maniere à le conserver. Mais écoutons notre Auteur ; à l'entendre on diroit qu'il a suivi les Islandois à la pêche, & qu'il leur a donné des régles sûres & invariables. " La pêche, dit-il, se fait de „ jour dans la h ute mer & dans les „ golfes profonds, & de nuit dans ceux „ qui sont bas, & qui n'ont pas plus „ de six brasses d'eau. „ Ce n'est point là une régle constante : on pêche lorsque le tems le permet, & lorsqu'il y a du poisson : de jour & de nuit : dans la haute mer, de même que dans les endroits peu profonds. Les pêcheurs vigilans saisissent toujours l'occasion favorable sans avoir aucun égard ni aux tems ni aux lieux. D'ailleurs depuis la mi-Avril, il n'y a pas assez de nuit pour qu'elle puisse les empêcher de pêcher où ils veulent ; mais avant ce tems, ils n'ont coutume de pêcher que de jour. Ils partent ordinairement pour la pêche quelques heures avant le lever du soleil, & reviennent vers son coucher ; cependant s'ils n'ont pas leur



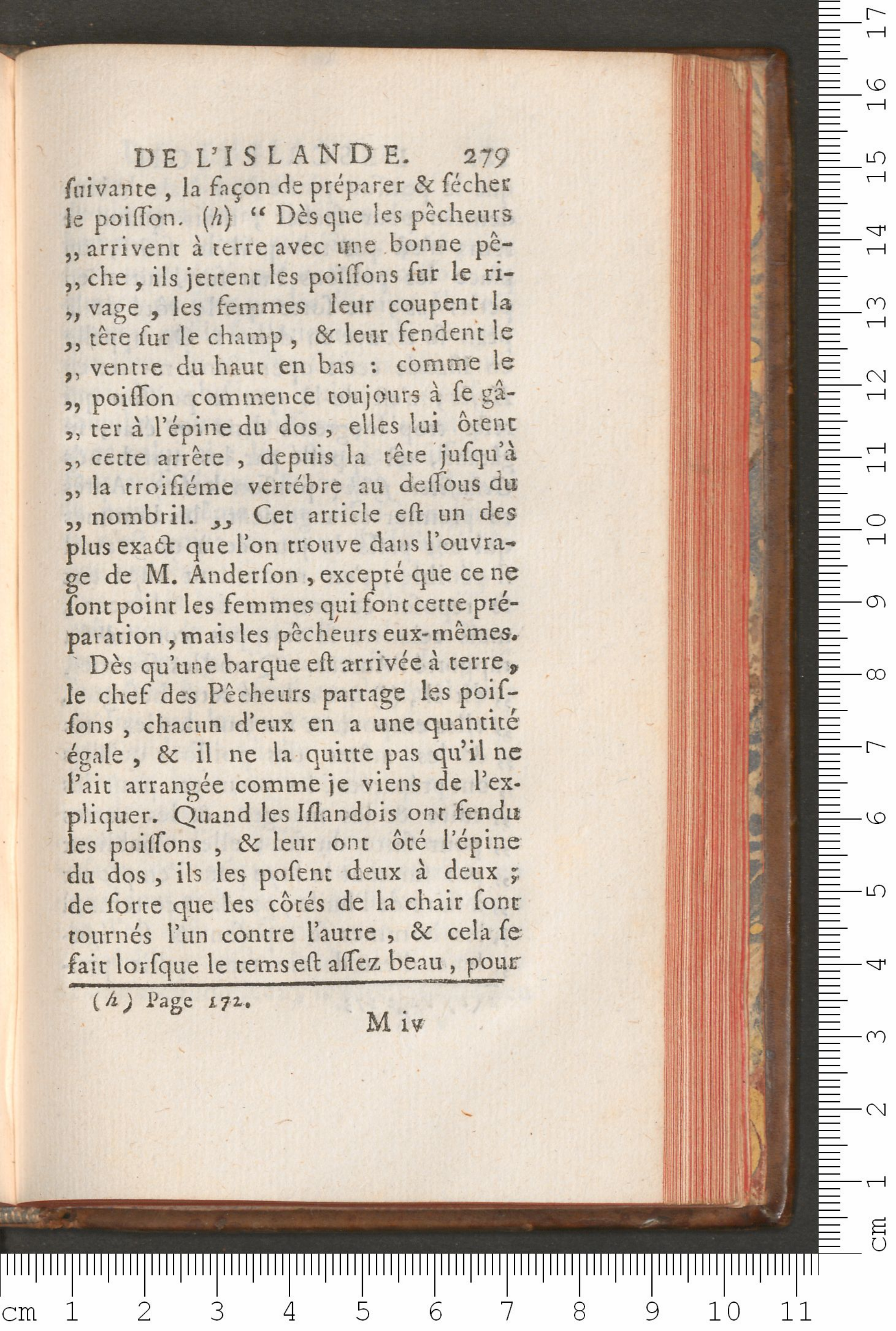
pleine charge ; que le poiſſon commence à mieux mordre, ou qu'il faſſe un beau tems, ils continuent leur pêche pendant toute la nuit.

En général le meilleur poiſſon ſe prend en haute mer, à quarante, cinquante, & même cent braſſes de profondeur ; mais il ne ſuit pas de-là que celui que l'on prend près de la terre & dans les golfes, ne ſoit généralement ni ſi gras ni auſſi bon, ni même ſi délicat. Lorſque le poiſſon ne fait que d'arriver près de la terre, celui que l'on prend au fond de l'eau à dix braſſes de profondeur, eſt auſſi bon que celui que l'on pêche dans des endroits plus profonds, attendu qu'il ne peut pas perdre ſi promptement ſes qualités ; mais quand il eſt reſté dans des endroits bas ou pleins de vaſe, il arrive certainement qu'il eſt moins bon que celui qui ſe tient en haute mer ou dans des golfes profonds, parce qu'il n'y trouve pas une auſſi bonne nourriture.

Le cabeliau que l'on prend dans le tems de la pêche, ſert aux Iſlandois à faire une ſorte de poiſſon ſec que l'on appelle *Flakfisch*. On le porte à Copen-

hague & à Gluikſtad, & c'eſt, comme tout le monde ſçait, un poiſſon très-délicat, & tel qu'on n'en trouve point ailleurs. A l'Occident de ce pays, il y a des habitans qui préparent de ce poiſſon, que l'Auteur a décrit, & ces poiſſons ſont appellés *Hengefisch*, du mot *Hengen*, qui veut dire ſuſpendre, parce que pour les ſécher, on les ſuſpend dans des maiſons conſtruites à cet effet. Ces maiſons qu'on appelle en Iſlandois *Hialder*, ſont conſtruites avec des lattes ſi diſtantes l'une de l'autre, que le vent & l'air peuvent les traverſer; elles ont un toît, pour que le poiſſon ne ſoit pas expoſé à la pluye. Cette ſorte de poiſſon ſe fend ſur le dos, au lieu que le *Flakfisch* s'ouvre ſur le ventre, on fait un trou au dos du premier que l'on paſſe dans une perche ſuſpendue dans le hialder pour le faire ſécher. Ce poiſſon ſe vend un peu plus cher que l'autre; mais on n'en fait pas, à beaucoup près, autant que de flakfisch, qui eſt le poiſſon de commerce, & dont on prépare toujours cent livres contre une de hengefisch.

L'Auteur rapporte de la maniere



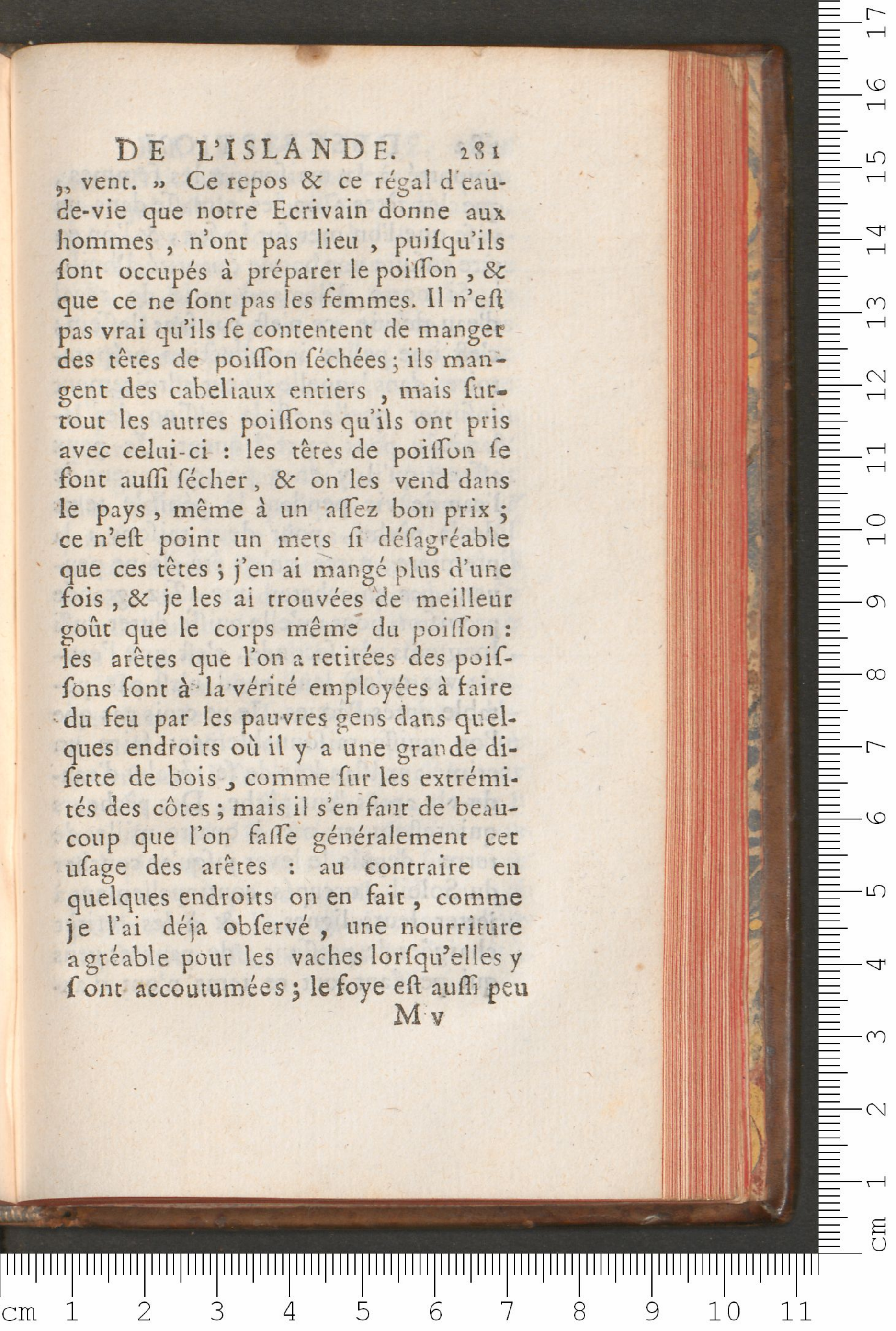
ſuivante, la façon de préparer & ſécher le poiſſon. (*h*) “ Dès que les pêcheurs „ arrivent à terre avec une bonne pê„ che, ils jettent les poiſſons ſur le ri„ vage, les femmes leur coupent la „ tête ſur le champ, & leur fendent le „ ventre du haut en bas : comme le „ poiſſon commence toujours à ſe gâ„ ter à l'épine du dos, elles lui ôtent „ cette arrête, depuis la tête juſqu'à „ la troiſiéme vertébre au deſſous du „ nombril. „ Cet article eſt un des plus exact que l'on trouve dans l'ouvrage de M. Anderſon, excepté que ce ne ſont point les femmes qui font cette préparation, mais les pêcheurs eux-mêmes.

Dès qu'une barque eſt arrivée à terre, le chef des Pêcheurs partage les poiſſons, chacun d'eux en a une quantité égale, & il ne la quitte pas qu'il ne l'ait arrangée comme je viens de l'expliquer. Quand les Iſlandois ont fendu les poiſſons, & leur ont ôté l'épine du dos, ils les poſent deux à deux ; de ſorte que les côtés de la chair ſont tournés l'un contre l'autre, & cela ſe fait lorſque le tems eſt aſſez beau, pour

(*h*) Page 172.

que le poiſſon puiſſe être étalé le lendemain pour ſecher ; mais quand le tems n'eſt pas tel qu'il le faut, on place les poiſſons l'un ſur l'autre en petits tas ; de ſorte que le côté de la peau ſe trouve en déhors. On appelle en Iſlande cette opération, mettre en *Kaſes* ; c'eſt de-là que le poiſſon qui reſte trop longtems dans cet état, ſe gâtant, eſt appellé par les marchands *Gekaſeter fiſch* (poiſſon kaſé). Après ce premier arrangement, les hommes qui ont paſſé la journée à un travail ſi pénible, s'en retournent chez eux ſe repoſer & prendre des alimens ; mais cela ne ſe fait pas comme l'a rapporté l'Auteur. « Quand les femmes, „ dit-il, (*i*) ont achevé cette beſogne, „ elles emportent ſur leur dos les têtes „ & les arêtes des poiſſons qu'elles „ ont préparées, les premiers pour les „ cuire & les manger, & les autres „ pour faire du feu ; elles n'oublient „ pas ſur-tout le foye pour l'employer „ à faire de l'huile ; pendant ce tems-là „ les hommes ſe repoſent & ſe régalent d'eau de-vie tant qu'ils peu-

(*i*) Page 173.

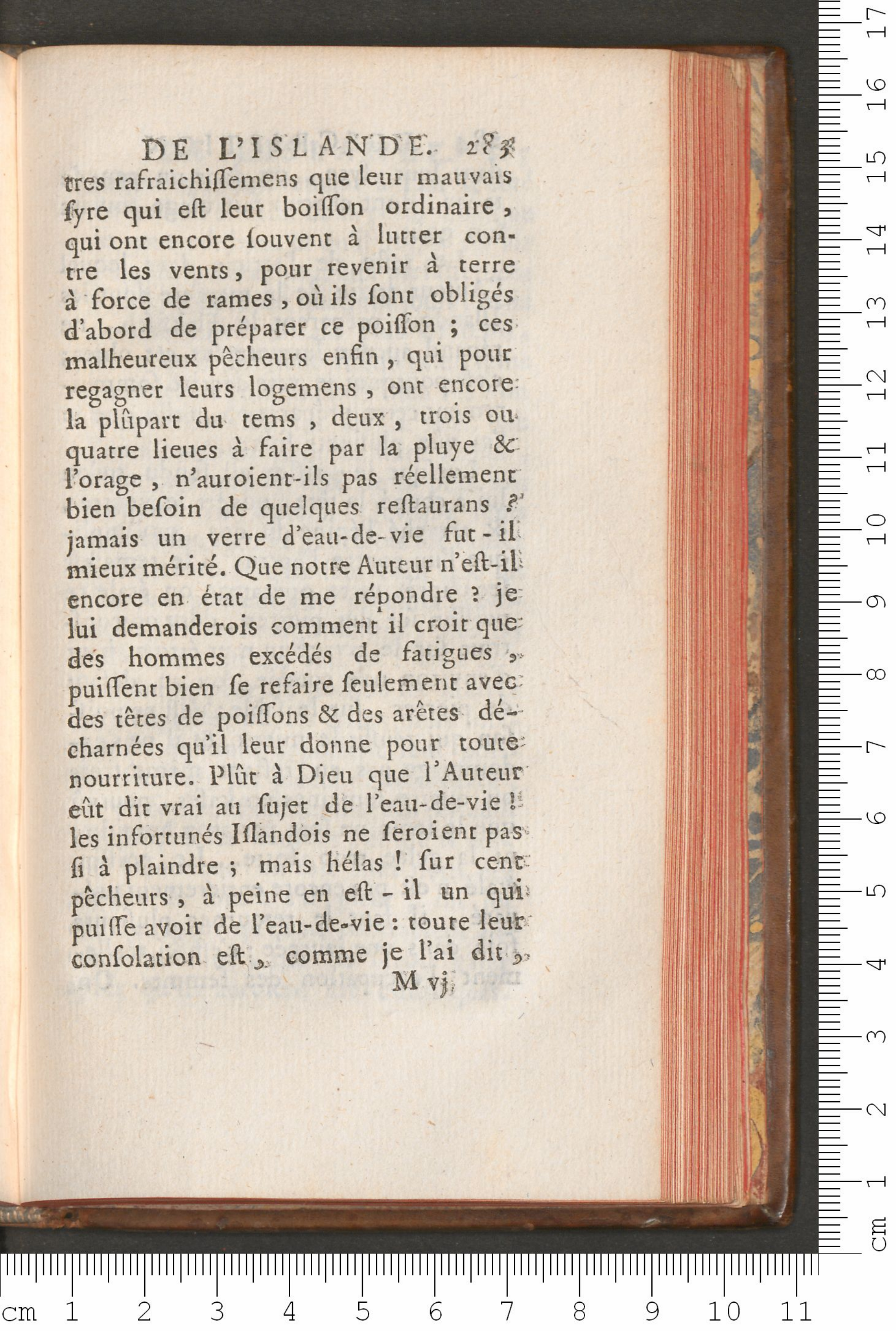


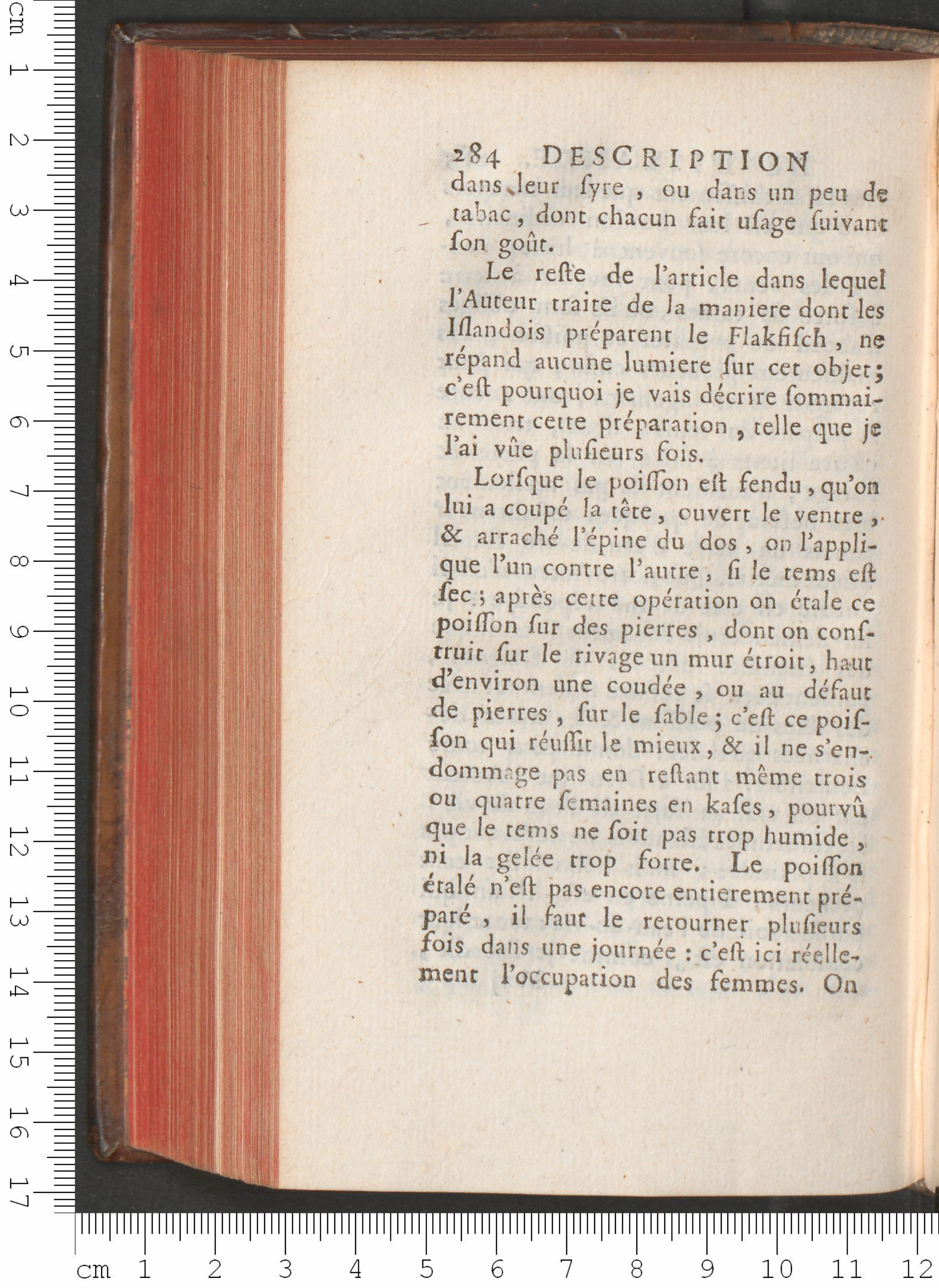
„ vent. » Ce repos & ce régal d'eau-de-vie que notre Ecrivain donne aux hommes, n'ont pas lieu, puisqu'ils sont occupés à préparer le poisson, & que ce ne sont pas les femmes. Il n'est pas vrai qu'ils se contentent de manger des têtes de poisson séchées; ils mangent des cabeliaux entiers, mais surtout les autres poissons qu'ils ont pris avec celui-ci : les têtes de poisson se font aussi sécher, & on les vend dans le pays, même à un assez bon prix; ce n'est point un mets si désagréable que ces têtes; j'en ai mangé plus d'une fois, & je les ai trouvées de meilleur goût que le corps même du poisson : les arêtes que l'on a retirées des poissons sont à la vérité employées à faire du feu par les pauvres gens dans quelques endroits où il y a une grande disette de bois, comme sur les extrémités des côtes; mais il s'en faut de beaucoup que l'on fasse généralement cet usage des arêtes : au contraire en quelques endroits on en fait, comme je l'ai déja observé, une nourriture agréable pour les vaches lorsqu'elles y sont accoutumées; le foye est aussi peu

emporté à la maiſon par les femmes, que les têtes ; on les ramaſſe dans un vaſe que l'on met ſur le feu, & l'on en tire enſuite une bonne quantité d'huile.

Si notre Allemand parle de régal d'eau-de-vie, ce n'eſt pas ſans deſſein ; c'eſt une petite introduction préparatoire, dans laquelle il veut adroitement inſinuer quelle eſt la paſſion des Iſlandois pour cette liqueur. Je peux aſſurer qu'il y en a peu qui ayent de l'eau-de-vie pendant le pénible tems de la pêche, pour deux raiſons : la premiere, parce qu'en été ils ne peuvent pas en acheter une aſſez grande proviſion pour qu'elle puiſſe durer auſſi longtems ; la ſeconde, c'eſt que l'eau-de-vie qu'on leur vend n'eſt pas potable après Pâques. Je ne crois pas que l'on puiſſe raiſonnablement faire un crime aux Iſlandois de ſe régaler d'eau-de-vie après leur pêche. Des pêcheurs qui reſtent en mer à quatre milles de terre, depuis le lever juſqu'au coucher du Soleil, occupés continuellement à jetter leurs lignes, & à les retirer chargées de poiſſons ; de pauvres gens qui pendant tout ce tems n'ont d'au-

tres rafraichiſſemens que leur mauvais ſyre qui eſt leur boiſſon ordinaire, qui ont encore ſouvent à lutter contre les vents, pour revenir à terre à force de rames, où ils ſont obligés d'abord de préparer ce poiſſon ; ces malheureux pêcheurs enfin, qui pour regagner leurs logemens, ont encore la plûpart du tems, deux, trois ou quatre lieues à faire par la pluye & l'orage, n'auroient-ils pas réellement bien beſoin de quelques reſtaurans ? jamais un verre d'eau-de-vie fut-il mieux mérité. Que notre Auteur n'eſt-il encore en état de me répondre ? je lui demanderois comment il croit que des hommes excédés de fatigues, puiſſent bien ſe refaire ſeulement avec des têtes de poiſſons & des arêtes décharnées qu'il leur donne pour toute nourriture. Plût à Dieu que l'Auteur eût dit vrai au ſujet de l'eau-de-vie ! les infortunés Iſlandois ne ſeroient pas ſi à plaindre ; mais hélas ! ſur cent pêcheurs, à peine en eſt-il un qui puiſſe avoir de l'eau-de-vie : toute leur conſolation eſt, comme je l'ai dit,

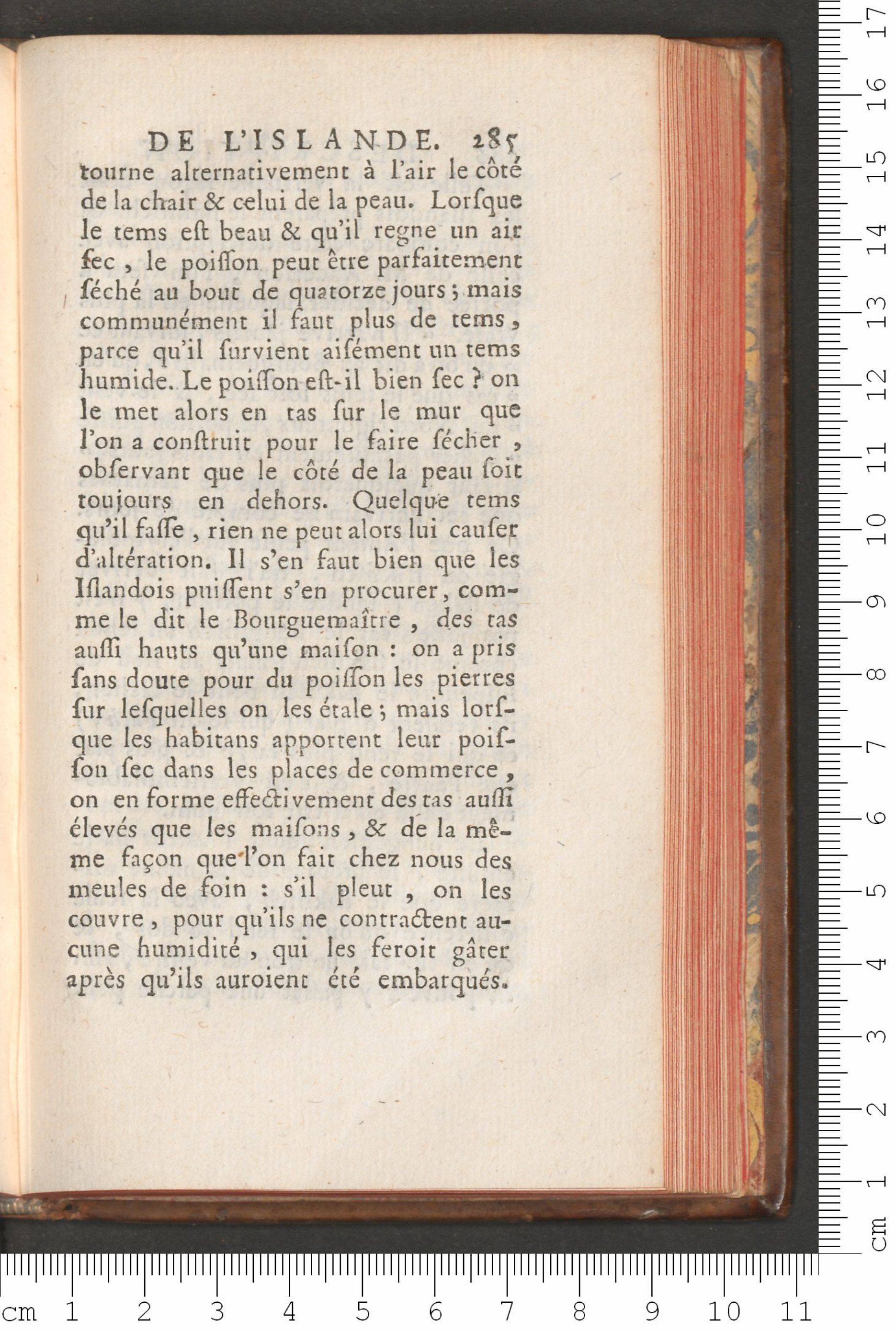




dans leur ſyre, ou dans un peu de tabac, dont chacun fait uſage ſuivant ſon goût.

Le reſte de l'article dans lequel l'Auteur traite de la maniere dont les Iſlandois préparent le Flakfiſch, ne répand aucune lumiere ſur cet objet; c'eſt pourquoi je vais décrire ſommairement cette préparation, telle que je l'ai vûe pluſieurs fois.

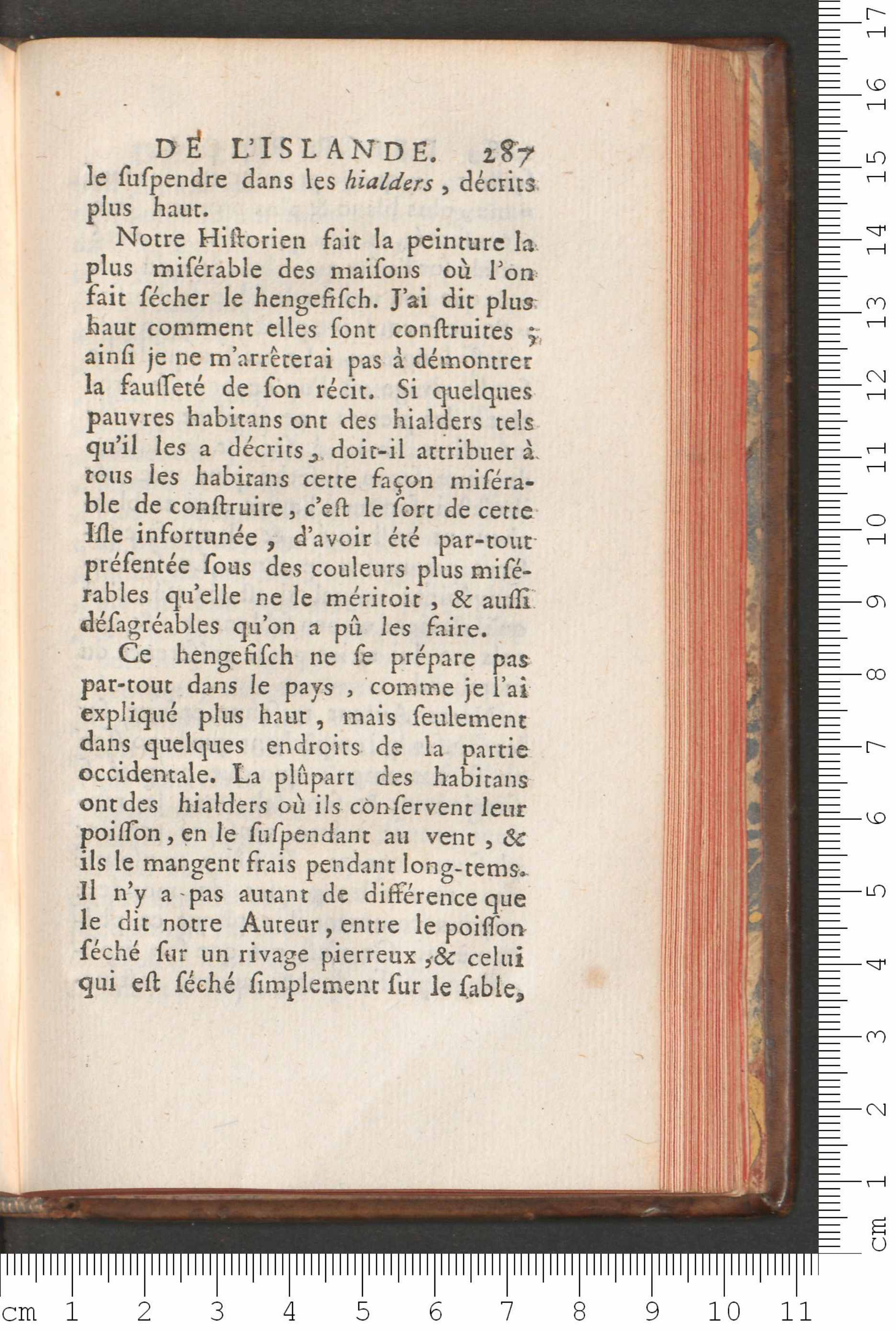
Lorſque le poiſſon eſt fendu, qu'on lui a coupé la tête, ouvert le ventre, & arraché l'épine du dos, on l'applique l'un contre l'autre, ſi le tems eſt ſec; après cette opération on étale ce poiſſon ſur des pierres, dont on conſtruit ſur le rivage un mur étroit, haut d'environ une coudée, ou au défaut de pierres, ſur le ſable; c'eſt ce poiſſon qui réuſſit le mieux, & il ne s'endommage pas en reſtant même trois ou quatre ſemaines en kaſes, pourvû que le tems ne ſoit pas trop humide, ni la gelée trop forte. Le poiſſon étalé n'eſt pas encore entierement préparé, il faut le retourner pluſieurs fois dans une journée : c'eſt ici réellement l'occupation des femmes. On



tourne alternativement à l'air le côté de la chair & celui de la peau. Lorſque le tems eſt beau & qu'il regne un air ſec, le poiſſon peut être parfaitement ſéché au bout de quatorze jours; mais communément il faut plus de tems, parce qu'il ſurvient aiſément un tems humide. Le poiſſon eſt-il bien ſec? on le met alors en tas ſur le mur que l'on a conſtruit pour le faire ſécher, obſervant que le côté de la peau ſoit toujours en dehors. Quelque tems qu'il faſſe, rien ne peut alors lui cauſer d'altération. Il s'en faut bien que les Iſlandois puiſſent s'en procurer, comme le dit le Bourguemaître, des tas auſſi hauts qu'une maiſon : on a pris ſans doute pour du poiſſon les pierres ſur leſquelles on les étale; mais lorſque les habitans apportent leur poiſſon ſec dans les places de commerce, on en forme effectivement des tas auſſi élevés que les maiſons, & de la même façon que l'on fait chez nous des meules de foin : s'il pleut, on les couvre, pour qu'ils ne contractent aucune humidité, qui les feroit gâter après qu'ils auroient été embarqués.

Telle eſt la véritable façon dont les Iſlandois préparent le flakfiſch. Si l'on compare cette deſcription avec celle de M. Anderſon, l'on ſera à portée de décider laquelle eſt la plus vraie. « Il n'arrive jamais, ſuivant ce » qu'on a dit au Bourguemaître, qu'en » cas que le tems ſoit ſec, & le vent » du Nord rigoureux, le poiſſon puiſſe » ſécher parfaitement en trois jours. » Il faut quelquefois plus de ſemaines que cet Ecrivain ne compte de jours. Ce que l'Auteur penſe ſur l'étymologie du flakfiſch, qu'il fait dériver de flaken (fendre le poiſſon,) n'eſt pas juſte; car le hengefiſch eſt fendu comme le flakfiſch; mais au lieu de ſuſpendre le flakfiſch pour le ſécher, ils l'étalent à plat (qui ſe dit *Fach*,) ce qui le rend plus large & plus plat que l'autre, & c'eſt vraiſemblablement de-là qu'il tire ſon nom.

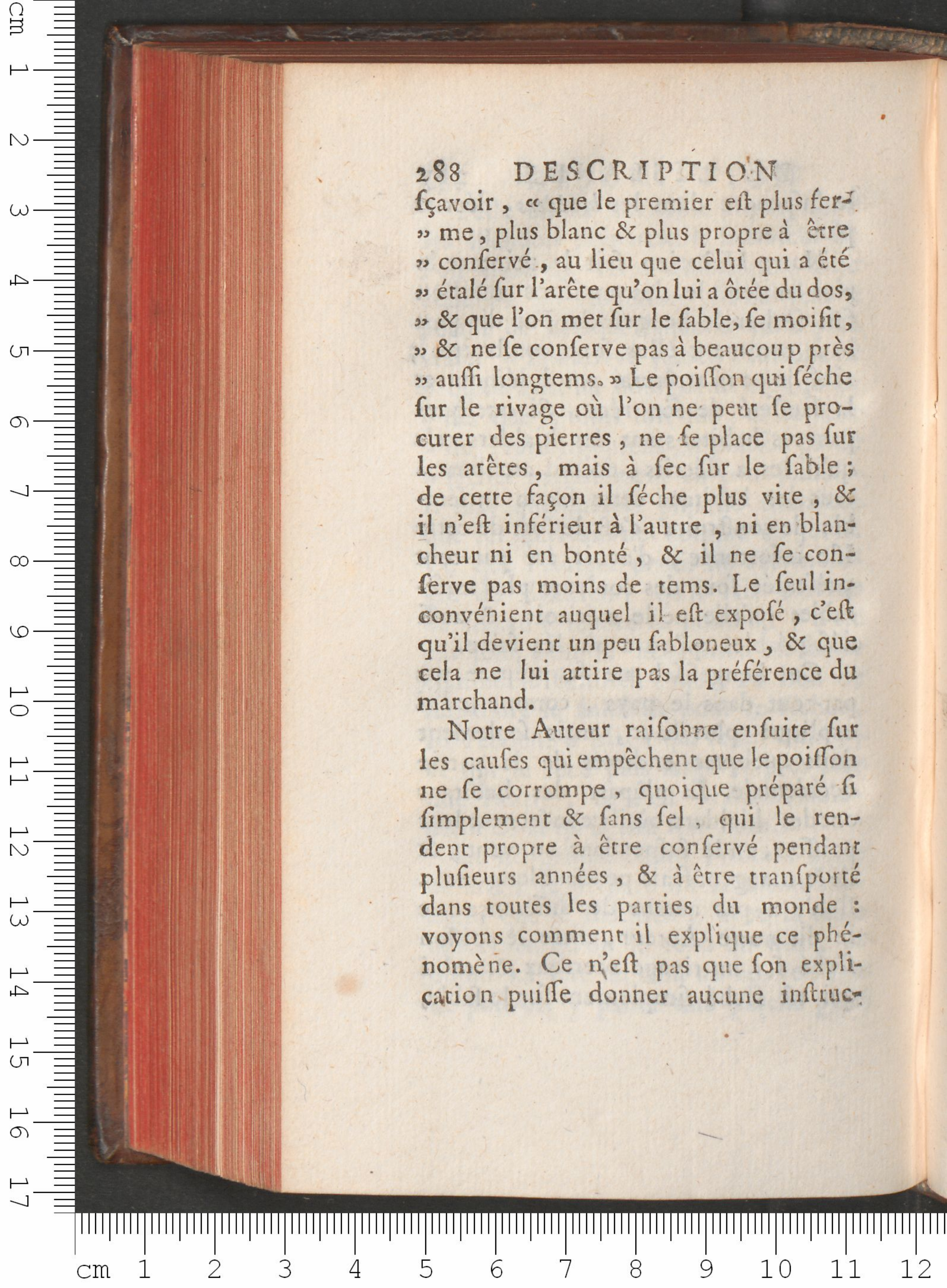
Le hengefiſch, dont l'Auteur parle enſuite, ſe prépare de la même maniere que le flakfiſch, avec la ſeule différence qu'on le fend au dos, & qu'on lui fait un trou au ventre, afin de pouvoir y paſſer une perche pour



le suspendre dans les *hialders*, décrits plus haut.

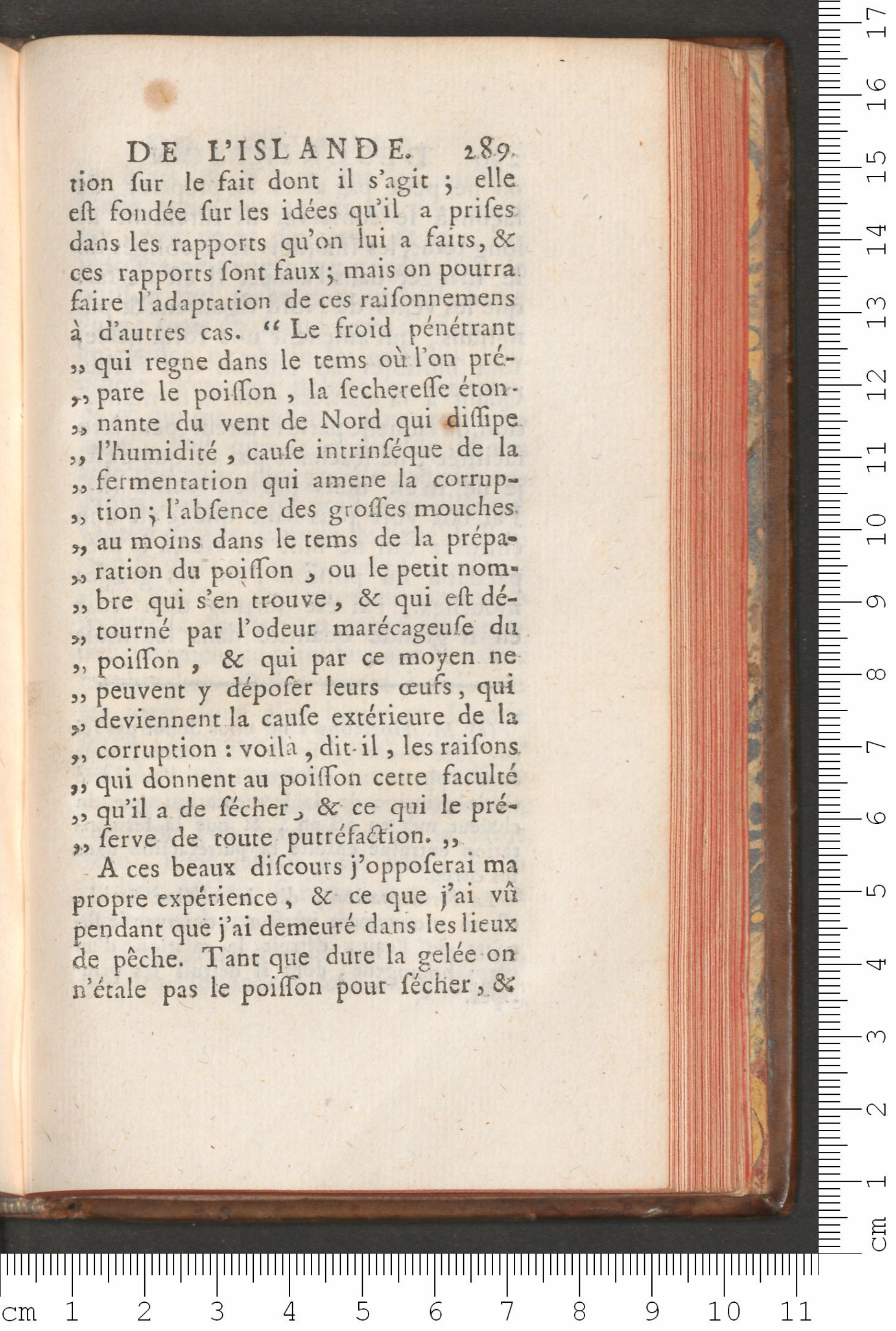
Notre Historien fait la peinture la plus misérable des maisons où l'on fait sécher le hengefisch. J'ai dit plus haut comment elles sont construites ; ainsi je ne m'arrêterai pas à démontrer la fausseté de son récit. Si quelques pauvres habitans ont des hialders tels qu'il les a décrits, doit-il attribuer à tous les habitans cette façon misérable de construire, c'est le sort de cette Isle infortunée, d'avoir été par-tout présentée sous des couleurs plus misérables qu'elle ne le méritoit, & aussi désagréables qu'on a pû les faire.

Ce hengefisch ne se prépare pas par-tout dans le pays, comme je l'ai expliqué plus haut, mais seulement dans quelques endroits de la partie occidentale. La plûpart des habitans ont des hialders où ils conservent leur poisson, en le suspendant au vent, & ils le mangent frais pendant long-tems. Il n'y a pas autant de différence que le dit notre Auteur, entre le poisson séché sur un rivage pierreux, & celui qui est séché simplement sur le sable,



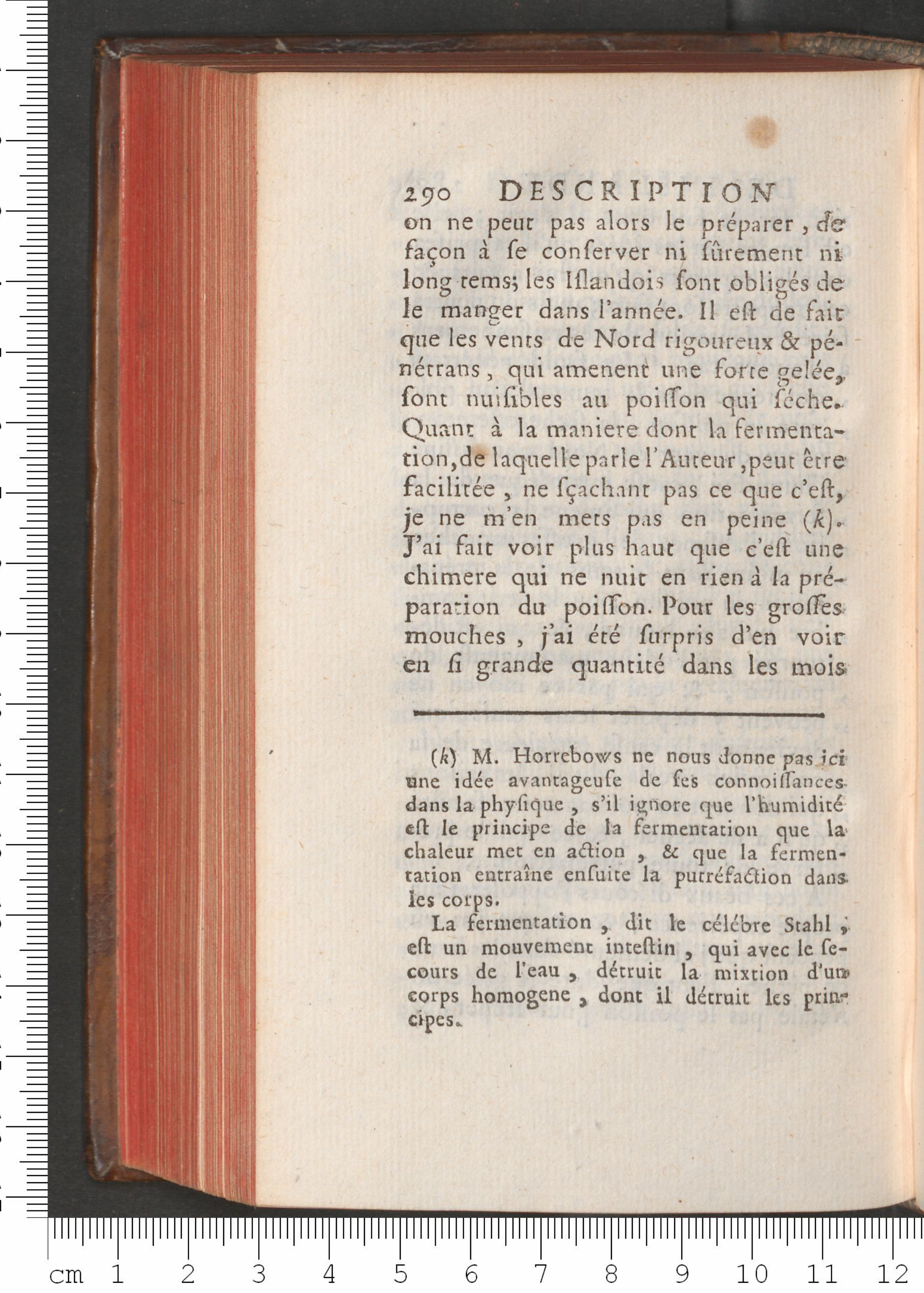
ſçavoir, « que le premier eſt plus fer-
» me, plus blanc & plus propre à être
» conſervé, au lieu que celui qui a été
» étalé ſur l'arête qu'on lui a ôtée du dos,
» & que l'on met ſur le ſable, ſe moiſit,
» & ne ſe conſerve pas à beaucoup près
» auſſi longtems. » Le poiſſon qui ſéche
ſur le rivage où l'on ne peut ſe pro-
curer des pierres, ne ſe place pas ſur
les arêtes, mais à ſec ſur le ſable;
de cette façon il ſéche plus vite, &
il n'eſt inférieur à l'autre, ni en blan-
cheur ni en bonté, & il ne ſe con-
ſerve pas moins de tems. Le ſeul in-
convénient auquel il eſt expoſé, c'eſt
qu'il devient un peu ſabloneux, & que
cela ne lui attire pas la préférence du
marchand.

Notre Auteur raiſonne enſuite ſur
les cauſes qui empêchent que le poiſſon
ne ſe corrompe, quoique préparé ſi
ſimplement & ſans ſel, qui le ren-
dent propre à être conſervé pendant
pluſieurs années, & à être tranſporté
dans toutes les parties du monde:
voyons comment il explique ce phé-
nomène. Ce n'eſt pas que ſon expli-
cation puiſſe donner aucune inſtruc-



tion ſur le fait dont il s'agit ; elle eſt fondée ſur les idées qu'il a priſes dans les rapports qu'on lui a faits, & ces rapports ſont faux ; mais on pourra faire l'adaptation de ces raiſonnemens à d'autres cas. « Le froid pénétrant „ qui regne dans le tems où l'on pré-„ pare le poiſſon, la ſechereſſe éton-„ nante du vent de Nord qui diſſipe „ l'humidité, cauſe intrinſéque de la „ fermentation qui amene la corrup-„ tion ; l'abſence des groſſes mouches „ au moins dans le tems de la prépa-„ ration du poiſſon, ou le petit nom-„ bre qui s'en trouve, & qui eſt dé-„ tourné par l'odeur marécageuſe du „ poiſſon, & qui par ce moyen ne „ peuvent y dépoſer leurs œufs, qui „ deviennent la cauſe extérieure de la „ corruption : voilà, dit-il, les raiſons „ qui donnent au poiſſon cette faculté „ qu'il a de ſécher, & ce qui le pré-„ ſerve de toute putréfaction. „

A ces beaux diſcours j'oppoſerai ma propre expérience, & ce que j'ai vû pendant que j'ai demeuré dans les lieux de pêche. Tant que dure la gelée on n'étale pas le poiſſon pour ſécher, &

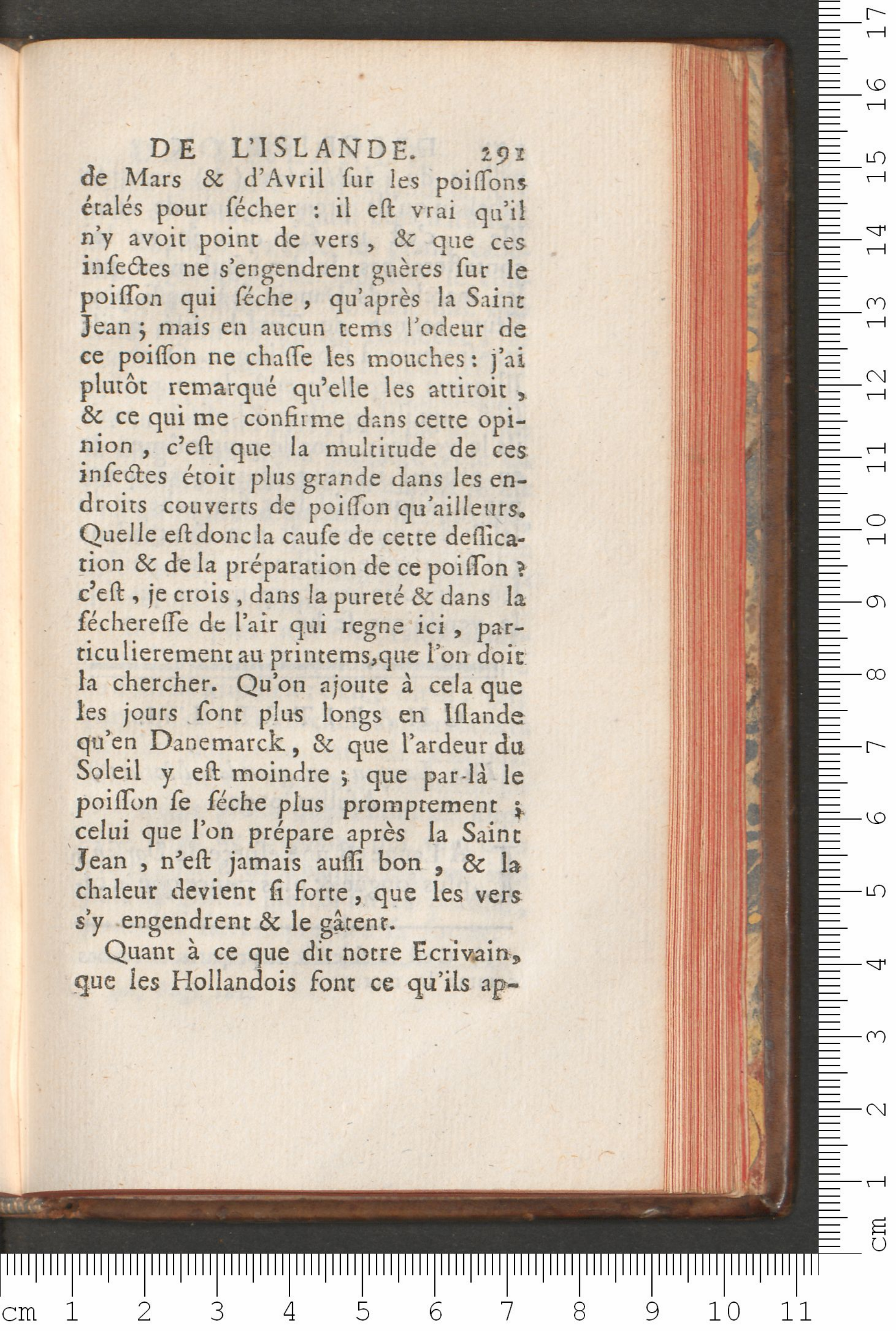


on ne peut pas alors le préparer, de façon à se conserver ni sûrement ni long tems; les Islandois sont obligés de le manger dans l'année. Il est de fait que les vents de Nord rigoureux & pénétrans, qui amenent une forte gelée, sont nuisibles au poisson qui séche. Quant à la maniere dont la fermentation, de laquelle parle l'Auteur, peut être facilitée, ne sçachant pas ce que c'est, je ne m'en mets pas en peine (*k*). J'ai fait voir plus haut que c'est une chimere qui ne nuit en rien à la préparation du poisson. Pour les grosses mouches, j'ai été surpris d'en voir en si grande quantité dans les mois

---

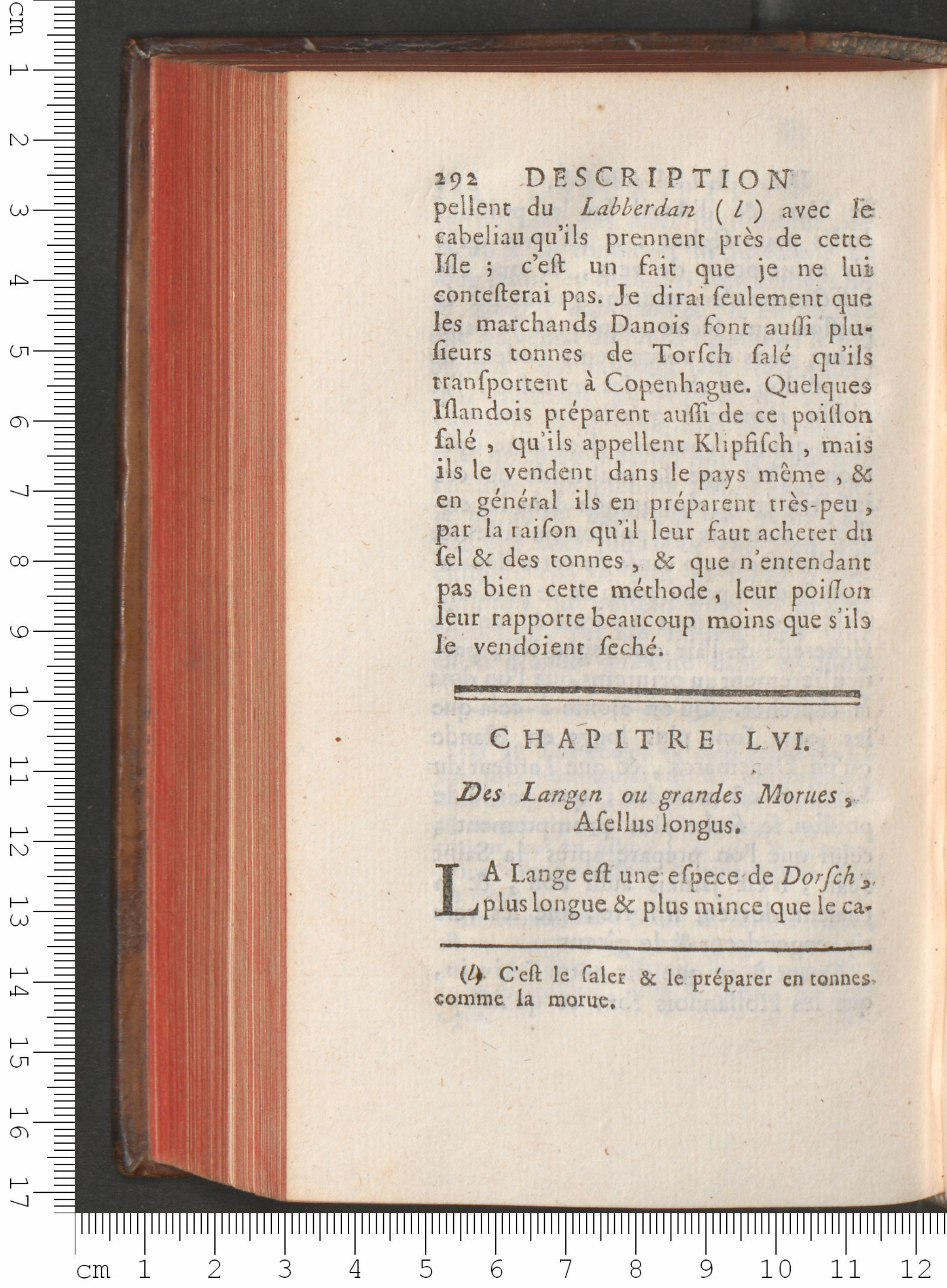
(*k*) M. Horrebows ne nous donne pas ici une idée avantageuse de ses connoissances dans la physique, s'il ignore que l'humidité est le principe de la fermentation que la chaleur met en action, & que la fermentation entraîne ensuite la putréfaction dans les corps.

La fermentation, dit le célébre Stahl, est un mouvement intestin, qui avec le secours de l'eau, détruit la mixtion d'un corps homogene, dont il détruit les principes.



de Mars & d'Avril sur les poissons étalés pour sécher : il est vrai qu'il n'y avoit point de vers, & que ces insectes ne s'engendrent guères sur le poisson qui séche, qu'après la Saint Jean; mais en aucun tems l'odeur de ce poisson ne chasse les mouches: j'ai plutôt remarqué qu'elle les attiroit, & ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que la multitude de ces insectes étoit plus grande dans les endroits couverts de poisson qu'ailleurs. Quelle est donc la cause de cette dessication & de la préparation de ce poisson? c'est, je crois, dans la pureté & dans la sécheresse de l'air qui regne ici, particulierement au printems, que l'on doit la chercher. Qu'on ajoute à cela que les jours sont plus longs en Islande qu'en Danemarck, & que l'ardeur du Soleil y est moindre; que par-là le poisson se séche plus promptement; celui que l'on prépare après la Saint Jean, n'est jamais aussi bon, & la chaleur devient si forte, que les vers s'y engendrent & le gâtent.

Quant à ce que dit notre Ecrivain, que les Hollandois font ce qu'ils ap-



pellent du *Labberdan* (*l*) avec le cabeliau qu'ils prennent près de cette Isle ; c'est un fait que je ne lui contesterai pas. Je dirai seulement que les marchands Danois font aussi plusieurs tonnes de Torsch salé qu'ils transportent à Copenhague. Quelques Islandois préparent aussi de ce poisson salé, qu'ils appellent Klipfisch, mais ils le vendent dans le pays même, & en général ils en préparent très-peu, par la raison qu'il leur faut acheter du sel & des tonnes, & que n'entendant pas bien cette méthode, leur poisson leur rapporte beaucoup moins que s'ils le vendoient seché.

CHAPITRE LVI.

Des Langen ou grandes Morues, Asellus longus.

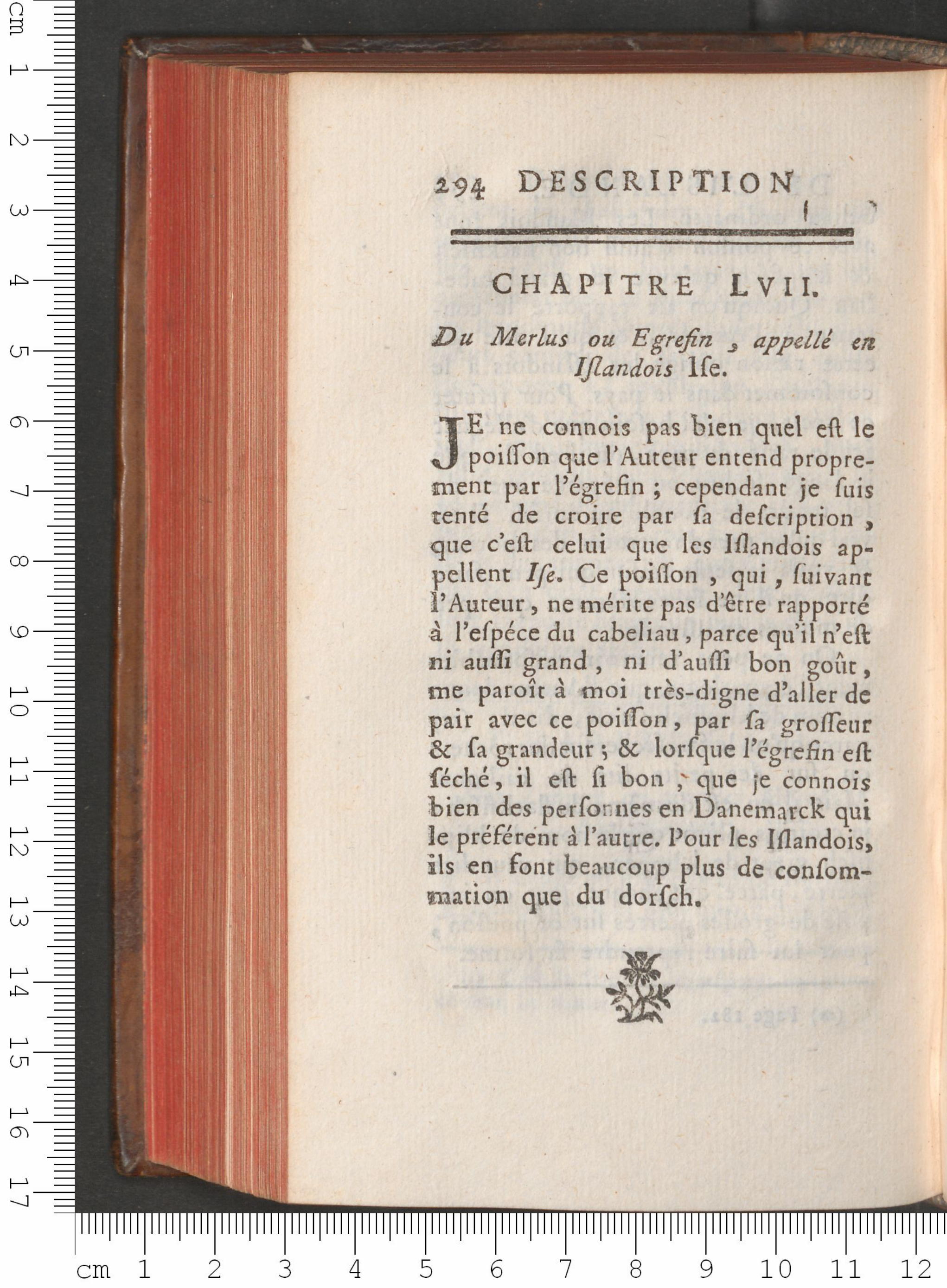
LA Lange est une espece de *Dorsch*, plus longue & plus mince que le ca-

(*l*) C'est le saler & le préparer en tonnes comme la morue.

beliau ordinaire. Les Islandois font avec ce poisson d'aussi bon flackfisch & klipfisch qu'avec le grand cabeliau. Quoiqu'on ait rapporté le contraire à l'Auteur, & qu'il dise que cette raison oblige les Islandois à le consommer dans le pays. Pour réfuter ce récit, je n'ai besoin que d'alléguer ici le tarif du pays, où il est dit que la lange séchée ou préparée avec du sel rendra le double du dorsch. Il est vrai qu'on prend rarement des morues, & voilà la seule raison qui peut faire dire qu'il ne se consomme que peu de morues en Islande.

On ne peut recevoir raisonnablement l'étymologie que l'Auteur donne au nom de klipfisch ; c'est, dit-il, (m) parce qu'on le fait sécher sur des rochers ou sur des petits lits de cailloux. Mais il en est de même du flackfisch : je croirois plûtôt que le nom de klipfisch vient de klippen, qui veut dire pierre, parce que chaque jour on impose de grosses pierres sur ce poisson, pour lui faire reprendre sa forme.

(m) Page 182.



CHAPITRE LVII.

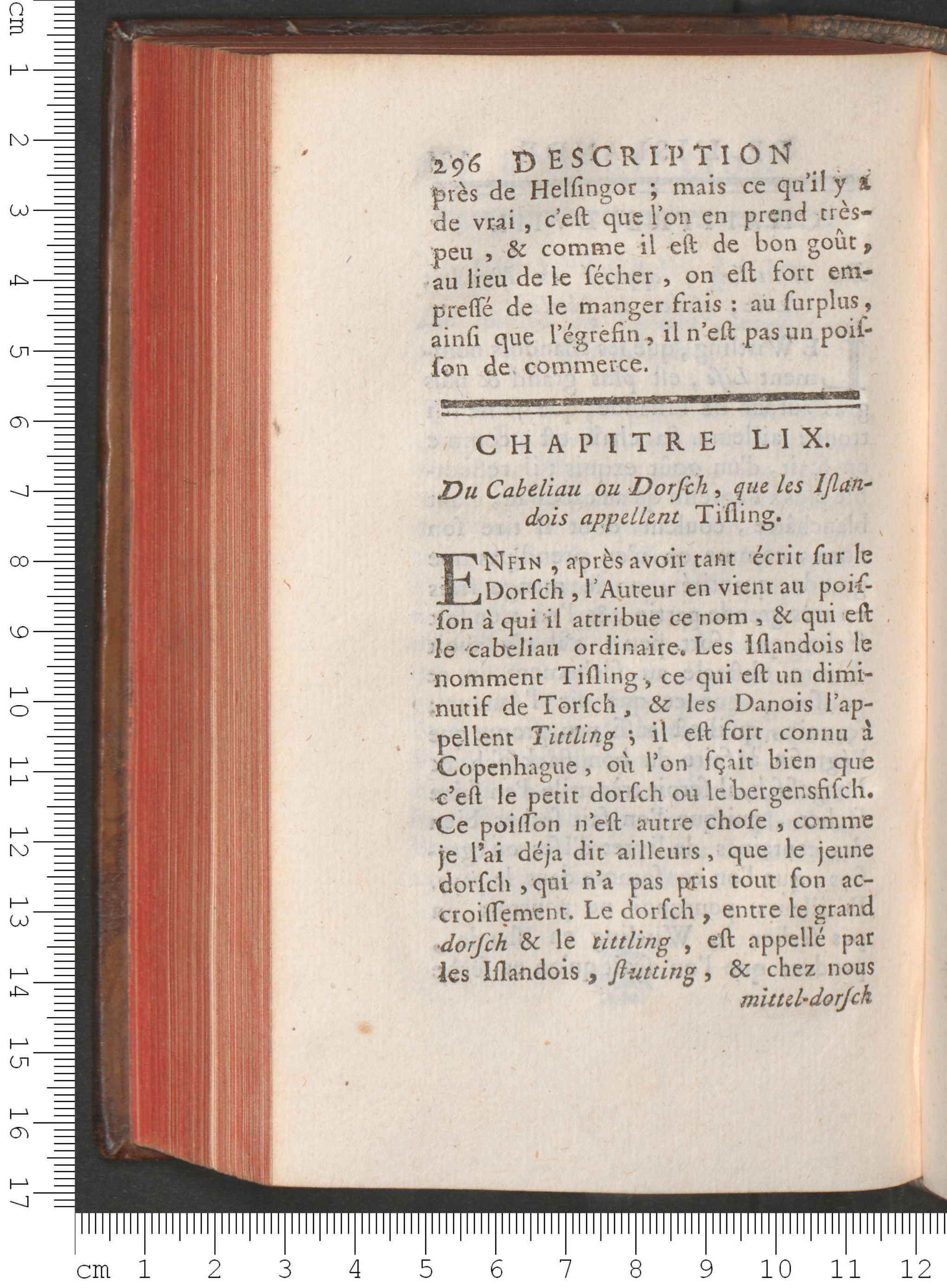
Du Merlus ou Egrefin, appellé en Islandois Ise.

JE ne connois pas bien quel est le poisson que l'Auteur entend proprement par l'égrefin ; cependant je suis tenté de croire par sa description, que c'est celui que les Islandois appellent *Ise*. Ce poisson, qui, suivant l'Auteur, ne mérite pas d'être rapporté à l'espéce du cabeliau, parce qu'il n'est ni aussi grand, ni d'aussi bon goût, me paroît à moi très-digne d'aller de pair avec ce poisson, par sa grosseur & sa grandeur ; & lorsque l'égrefin est séché, il est si bon, que je connois bien des personnes en Danemarck qui le préférent à l'autre. Pour les Islandois, ils en font beaucoup plus de consommation que du dorsch.

CHAPITRE LVIII.

Du Witteling, appellé en Islandois Lise, *espéce de Merlan.*

LE Wittling, que les Islandois nomment *Lise*, est plus grand & plus gras autour de l'Islande, que je ne l'ai trouvé ailleurs. Sa chair est, comme on sçait, d'un goût exquis; il ressemble plus à l'égrefin qu'au cabeliau, étant blanchâtre, couleur dont il tire son nom; comme on n'en prend pas une grande quantité, on le mange frais en très-grande partie, & l'on n'en fait sécher que fort peu: s'il n'y avoit d'autre obstacle au séchement de ce poisson, que ce que dit l'Auteur; sçavoir, qu'il est aussi peu propre que l'égrefin à faire du bon flackfisch & hengefisch, il seroit très-utile d'en faire sécher, puisque l'on fait sécher bien des centaines de livres d'Ises ou égrefins, que l'on consomme dans le pays. D'ailleurs pourquoi ne pourroit-on pas sécher le Wittling en Islande, pendant que l'on sçait qu'on en séche



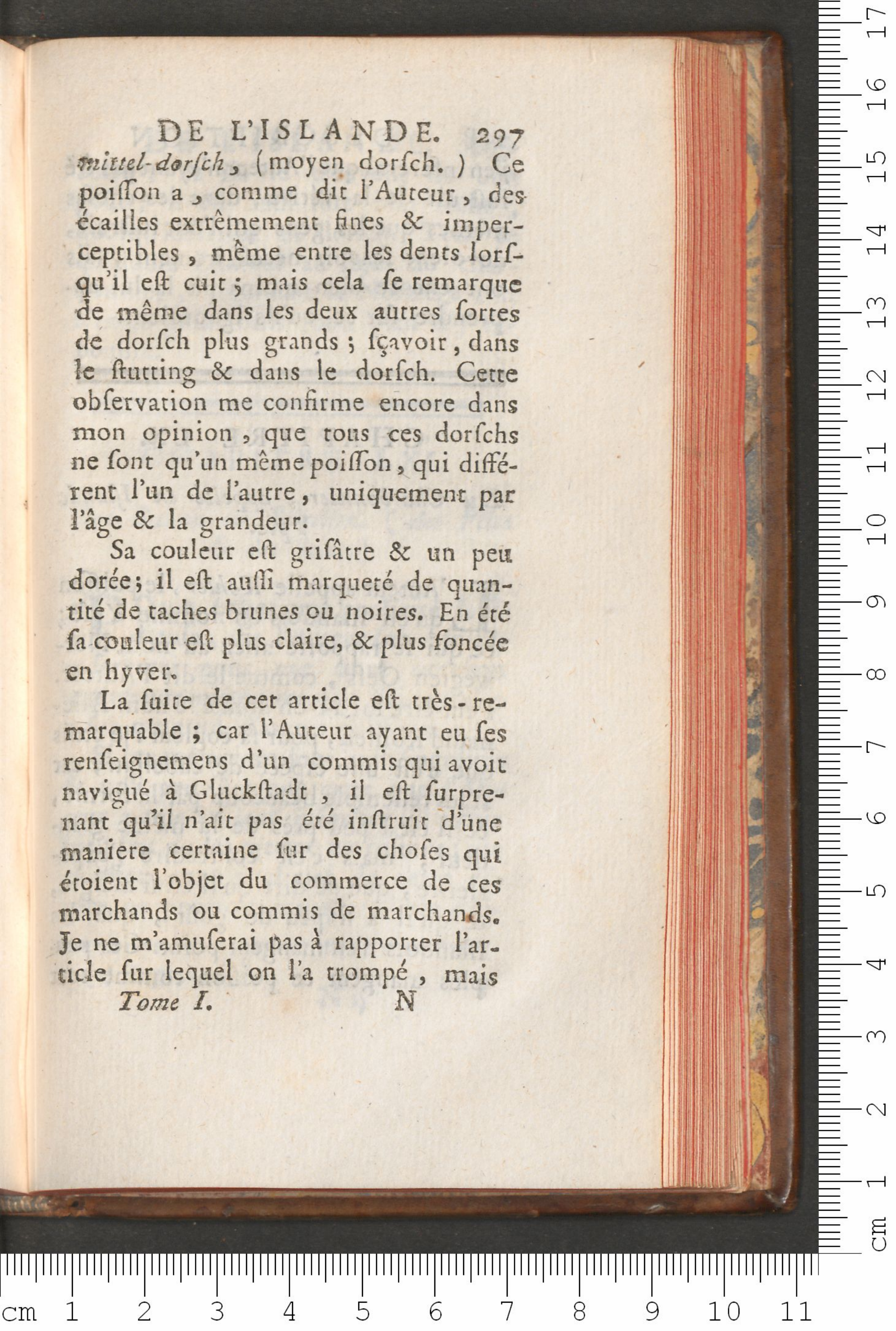
près de Helsingor ; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que l'on en prend très-peu, & comme il est de bon goût, au lieu de le sécher, on est fort empressé de le manger frais : au surplus, ainsi que l'égrefin, il n'est pas un poisson de commerce.

CHAPITRE LIX.

Du Cabeliau ou Dorsch, que les Islandois appellent Tisling.

ENFIN, après avoir tant écrit sur le Dorsch, l'Auteur en vient au poisson à qui il attribue ce nom, & qui est le cabeliau ordinaire. Les Islandois le nomment Tisling, ce qui est un diminutif de Torsch, & les Danois l'appellent *Tittling* ; il est fort connu à Copenhague, où l'on sçait bien que c'est le petit dorsch ou le bergensfisch. Ce poisson n'est autre chose, comme je l'ai déja dit ailleurs, que le jeune dorsch, qui n'a pas pris tout son accroissement. Le dorsch, entre le grand *dorsch* & le *tittling*, est appellé par les Islandois, *stutting*, & chez nous

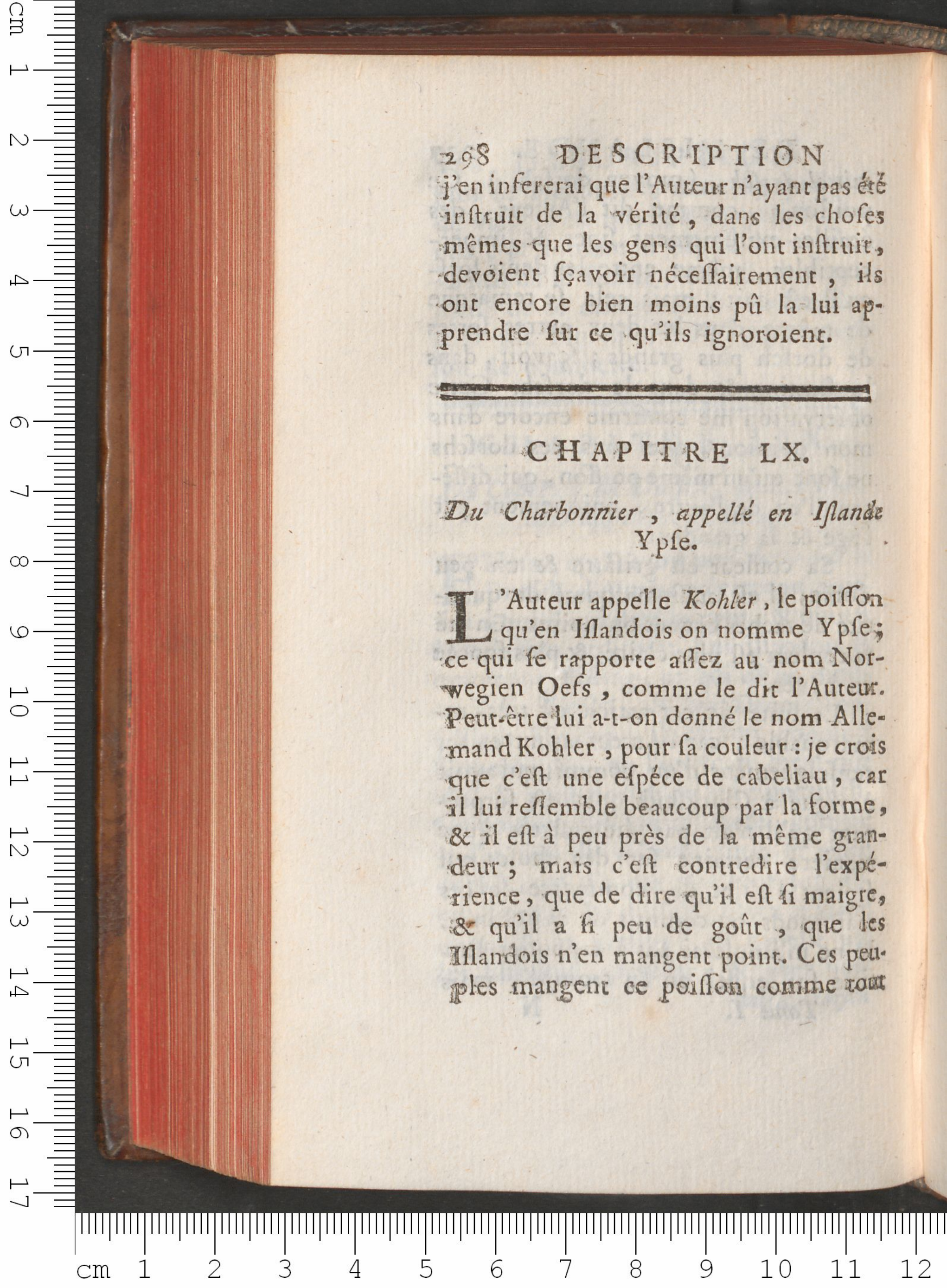
mittel-dorsch



mittel-dorſch, (moyen dorſch.) Ce poiſſon a, comme dit l'Auteur, des écailles extrêmement fines & imperceptibles, même entre les dents lorſqu'il eſt cuit; mais cela ſe remarque de même dans les deux autres ſortes de dorſch plus grands; ſçavoir, dans le ſtutting & dans le dorſch. Cette obſervation me confirme encore dans mon opinion, que tous ces dorſchs ne ſont qu'un même poiſſon, qui différent l'un de l'autre, uniquement par l'âge & la grandeur.

Sa couleur eſt griſâtre & un peu dorée; il eſt auſſi marqueté de quantité de taches brunes ou noires. En été ſa couleur eſt plus claire, & plus foncée en hyver.

La ſuite de cet article eſt très-remarquable; car l'Auteur ayant eu ſes renſeignemens d'un commis qui avoit navigué à Gluckſtadt, il eſt ſurprenant qu'il n'ait pas été inſtruit d'une maniere certaine ſur des choſes qui étoient l'objet du commerce de ces marchands ou commis de marchands. Je ne m'amuſerai pas à rapporter l'article ſur lequel on l'a trompé, mais



j'en infererai que l'Auteur n'ayant pas été instruit de la vérité, dans les choses mêmes que les gens qui l'ont instruit, devoient sçavoir nécessairement, ils ont encore bien moins pû la lui apprendre sur ce qu'ils ignoroient.

CHAPITRE LX.

Du Charbonnier, appellé en Islande Ypse.

L'Auteur appelle *Kohler*, le poisson qu'en Islandois on nomme Ypse; ce qui se rapporte assez au nom Norwegien Oefs, comme le dit l'Auteur. Peut-être lui a-t-on donné le nom Allemand Kohler, pour sa couleur : je crois que c'est une espéce de cabeliau, car il lui ressemble beaucoup par la forme, & il est à peu près de la même grandeur; mais c'est contredire l'expérience, que de dire qu'il est si maigre, & qu'il a si peu de goût, que les Islandois n'en mangent point. Ces peuples mangent ce poisson comme tout

autre, & ils le trouvent de bon goût; il est aussi fort bon séché, quoiqu'inférieur au dorsch. Tout ce qu'ajoute l'Auteur au sujet du charbonnier, regardant la Norwege, il n'entre point dans mon plan d'y répondre.

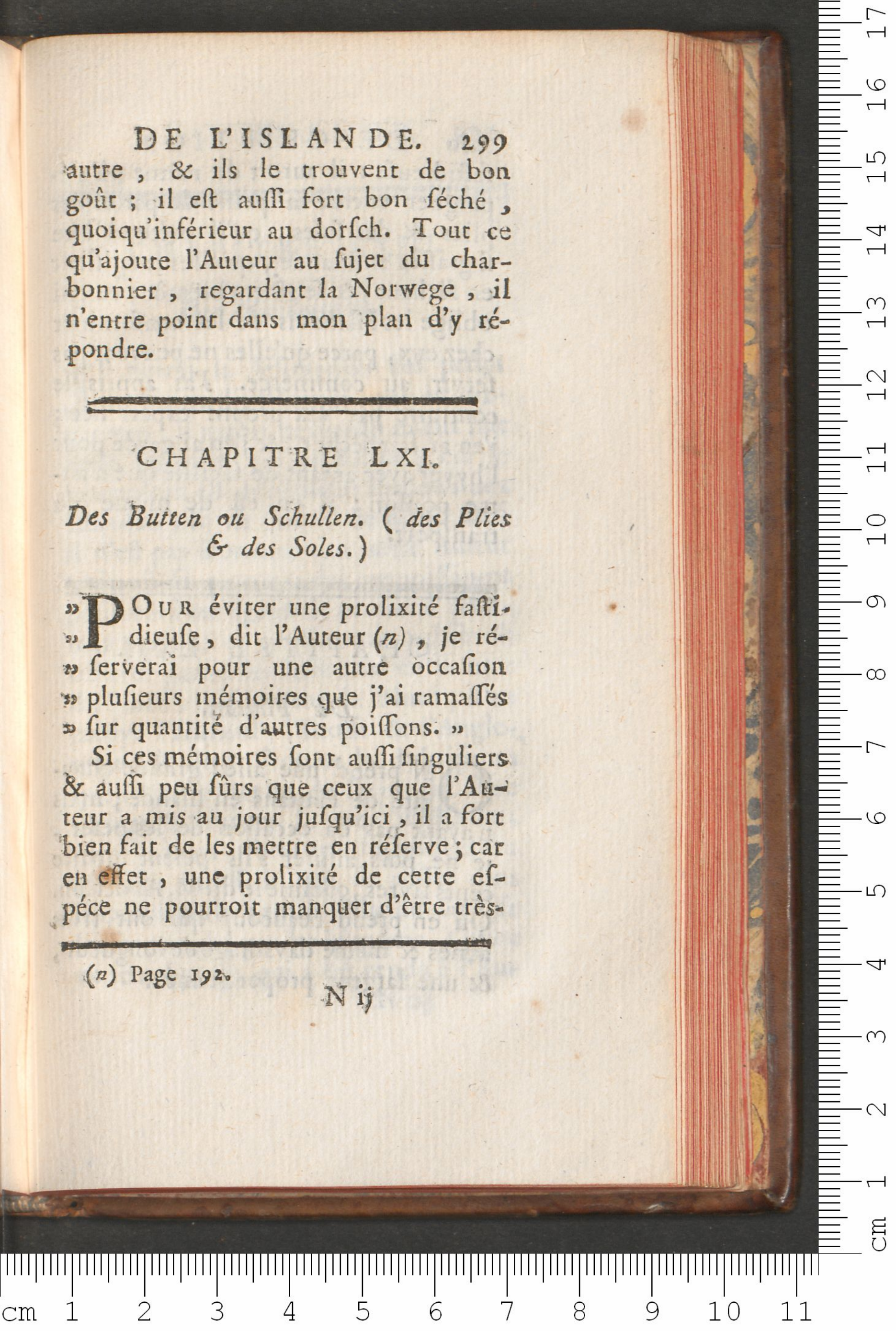
CHAPITRE LXI.

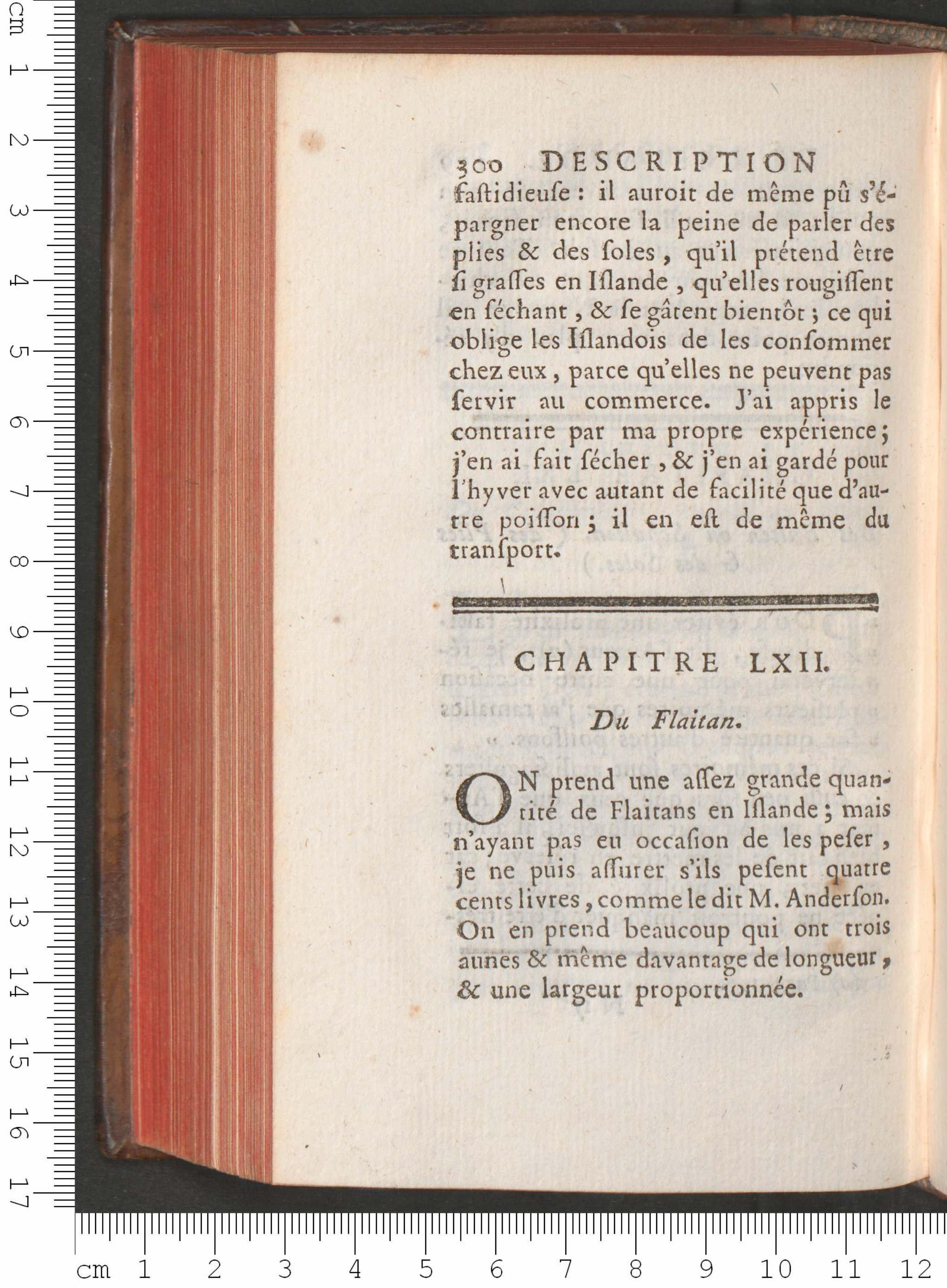
Des Butten ou Schullen. (des Plies & des Soles.)

» POUR éviter une prolixité fastidieuse, dit l'Auteur (*n*), je réserverai pour une autre occasion » plusieurs mémoires que j'ai ramassés » sur quantité d'autres poissons. »

Si ces mémoires sont aussi singuliers & aussi peu sûrs que ceux que l'Auteur a mis au jour jusqu'ici, il a fort bien fait de les mettre en réserve; car en effet, une prolixité de cette espéce ne pourroit manquer d'être très-

(*n*) Page 192.



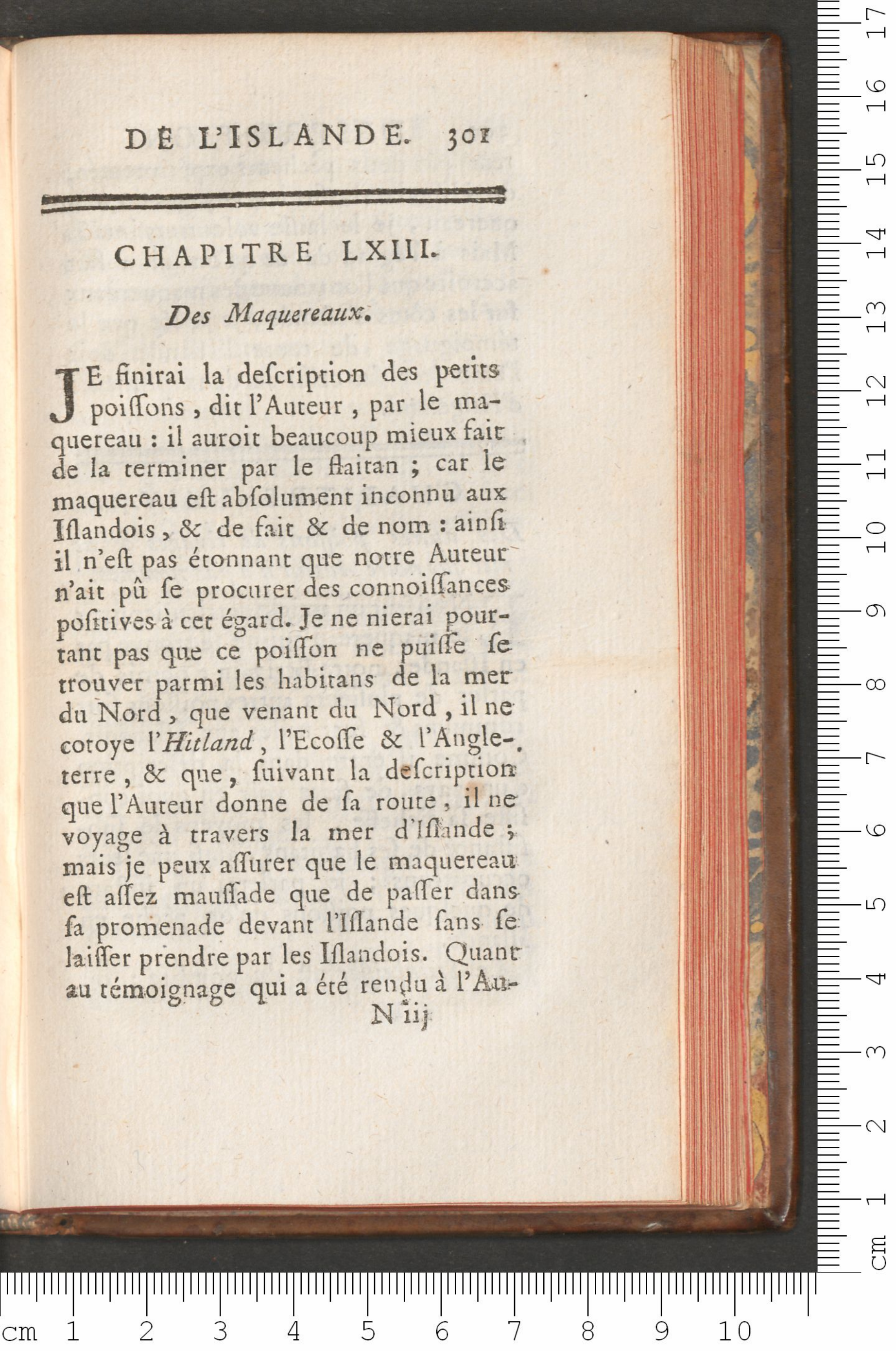


fastidieuse : il auroit de même pû s'épargner encore la peine de parler des plies & des soles, qu'il prétend être si grasses en Islande, qu'elles rougissent en séchant, & se gâtent bientôt ; ce qui oblige les Islandois de les consommer chez eux, parce qu'elles ne peuvent pas servir au commerce. J'ai appris le contraire par ma propre expérience ; j'en ai fait sécher, & j'en ai gardé pour l'hyver avec autant de facilité que d'autre poisson ; il en est de même du transport.

CHAPITRE LXII.

Du Flaitan.

On prend une assez grande quantité de Flaitans en Islande ; mais n'ayant pas eu occasion de les peser, je ne puis assurer s'ils pesent quatre cents livres, comme le dit M. Anderson. On en prend beaucoup qui ont trois aunes & même davantage de longueur, & une largeur proportionnée.



CHAPITRE LXIII.

Des Maquereaux.

JE finirai la description des petits poissons, dit l'Auteur, par le maquereau : il auroit beaucoup mieux fait de la terminer par le staitan ; car le maquereau est absolument inconnu aux Islandois, & de fait & de nom : ainsi il n'est pas étonnant que notre Auteur n'ait pû se procurer des connoissances positives à cet égard. Je ne nierai pourtant pas que ce poisson ne puisse se trouver parmi les habitans de la mer du Nord, que venant du Nord, il ne cotoye l'*Hitland*, l'Ecosse & l'Angleterre, & que, suivant la description que l'Auteur donne de sa route, il ne voyage à travers la mer d'Islande ; mais je peux assurer que le maquereau est assez maussade que de passer dans sa promenade devant l'Islande sans se laisser prendre par les Islandois. Quant au témoignage qui a été rendu à l'Au-

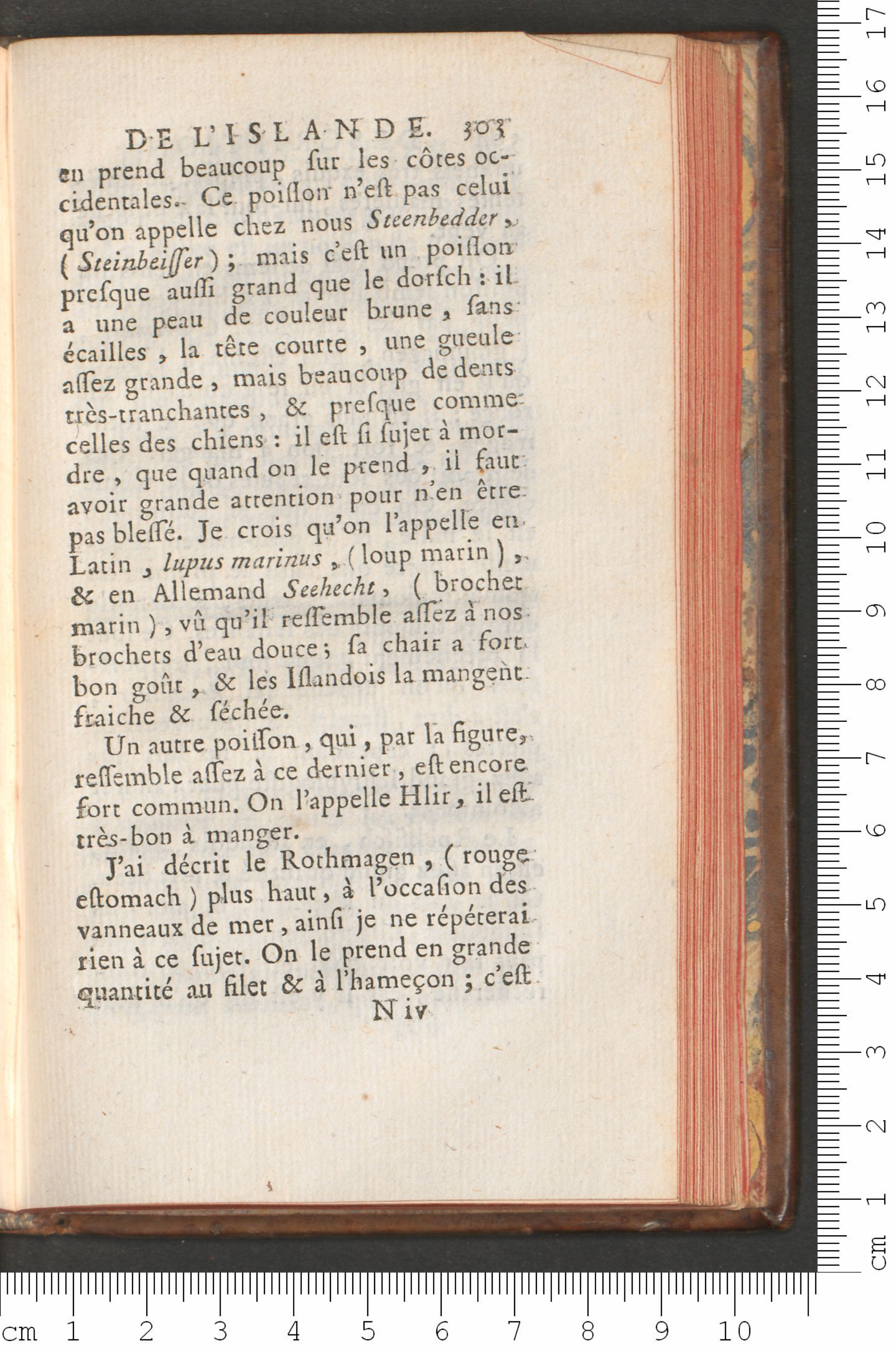
teur par deux pêcheurs expérimentés, du Hilgeland, ſur les voyages du maquereau, je le laiſſe volontiers intact. Mais à l'égard de ce qu'on lui a fait accroire que l'on trouve des maquereaux ſur les côtes d'Iſlande, je penſe que le témoignage de toute l'Iſlande doit l'emporter ſur celui de deux pêcheurs d'Hilgeland.

CHAPITRE LXIV.

Des autres poiſſons de rivages & de mer que notre Auteur n'a pas nommés.

EN faiſant un article particulier pour le maquereau qui ne ſe trouve pas en Iſlande, notre Ecrivain a obmis de parler de pluſieurs autres poiſſons fort communs & fort utiles aux Iſlandois. Comme il entre dans la deſcription d'un pays, de faire voir en quoi conſiſte ſa richeſſe, les moyens de ſubſiſtance de ſes habitans, ainſi que leurs occupations ; je parlerai un inſtant de quelques poiſſons qu'on pêche en Iſlande.

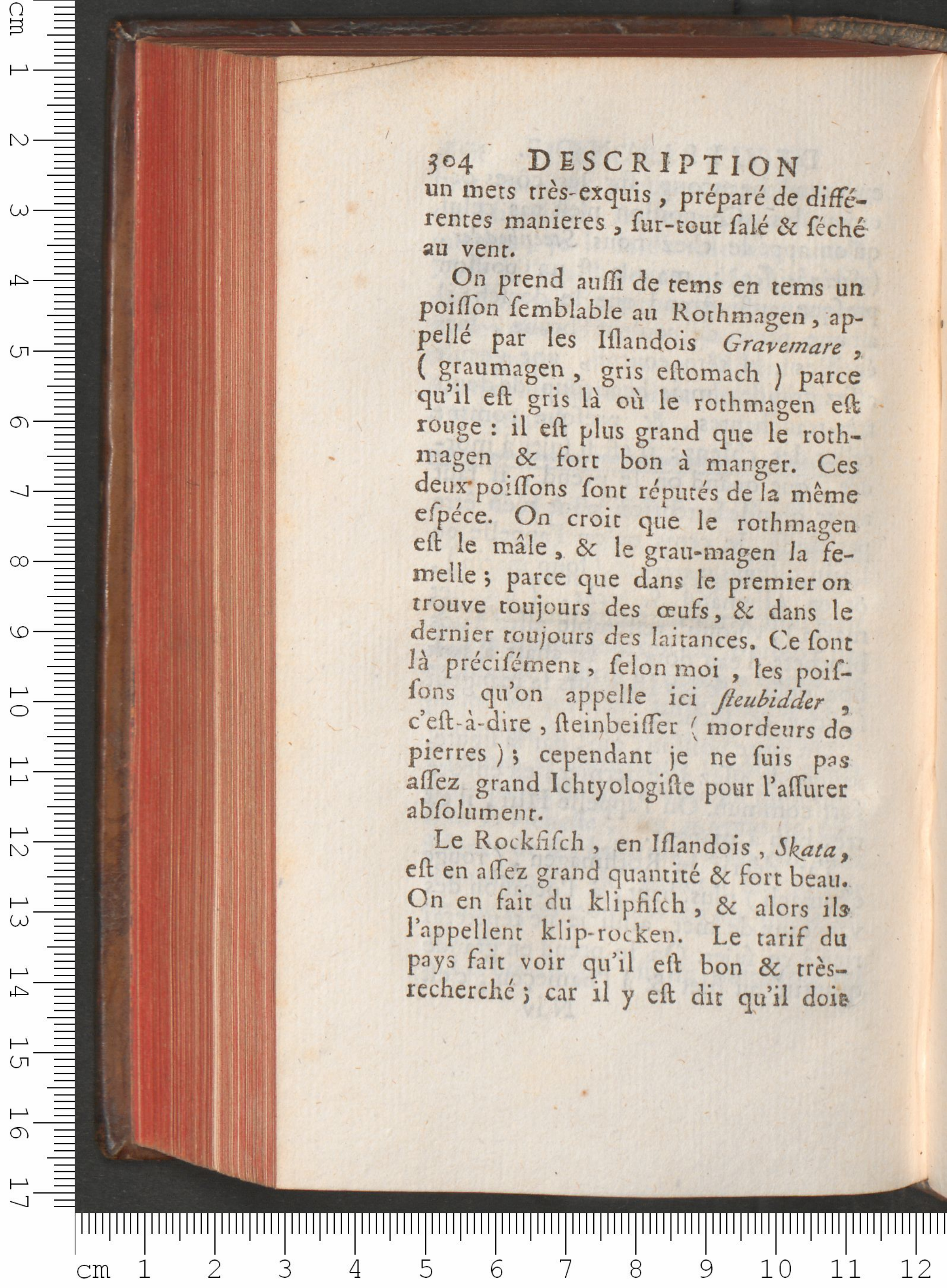
Le *Steinbeiſſer* eſt du nombre ; on



on prend beaucoup ſur les côtes occidentales. Ce poiſſon n'eſt pas celui qu'on appelle chez nous *Steenbedder*, (*Steinbeiſſer*) ; mais c'eſt un poiſſon preſque auſſi grand que le dorſch : il a une peau de couleur brune, ſans écailles, la tête courte, une gueule aſſez grande, mais beaucoup de dents très-tranchantes, & preſque comme celles des chiens : il eſt ſi ſujet à mordre, que quand on le prend, il faut avoir grande attention pour n'en être pas bleſſé. Je crois qu'on l'appelle en Latin, *lupus marinus*, (loup marin), & en Allemand *Seehecht*, (brochet marin), vû qu'il reſſemble aſſez à nos brochets d'eau douce; ſa chair a fort bon goût, & les Iſlandois la mangent fraiche & ſéchée.

Un autre poiſſon, qui, par la figure, reſſemble aſſez à ce dernier, eſt encore fort commun. On l'appelle Hlir, il eſt très-bon à manger.

J'ai décrit le Rothmagen, (rouge eſtomach) plus haut, à l'occaſion des vanneaux de mer, ainſi je ne répéterai rien à ce ſujet. On le prend en grande quantité au filet & à l'hameçon ; c'eſt



un mets très-exquis, préparé de différentes manieres, ſur-tout ſalé & ſéché au vent.

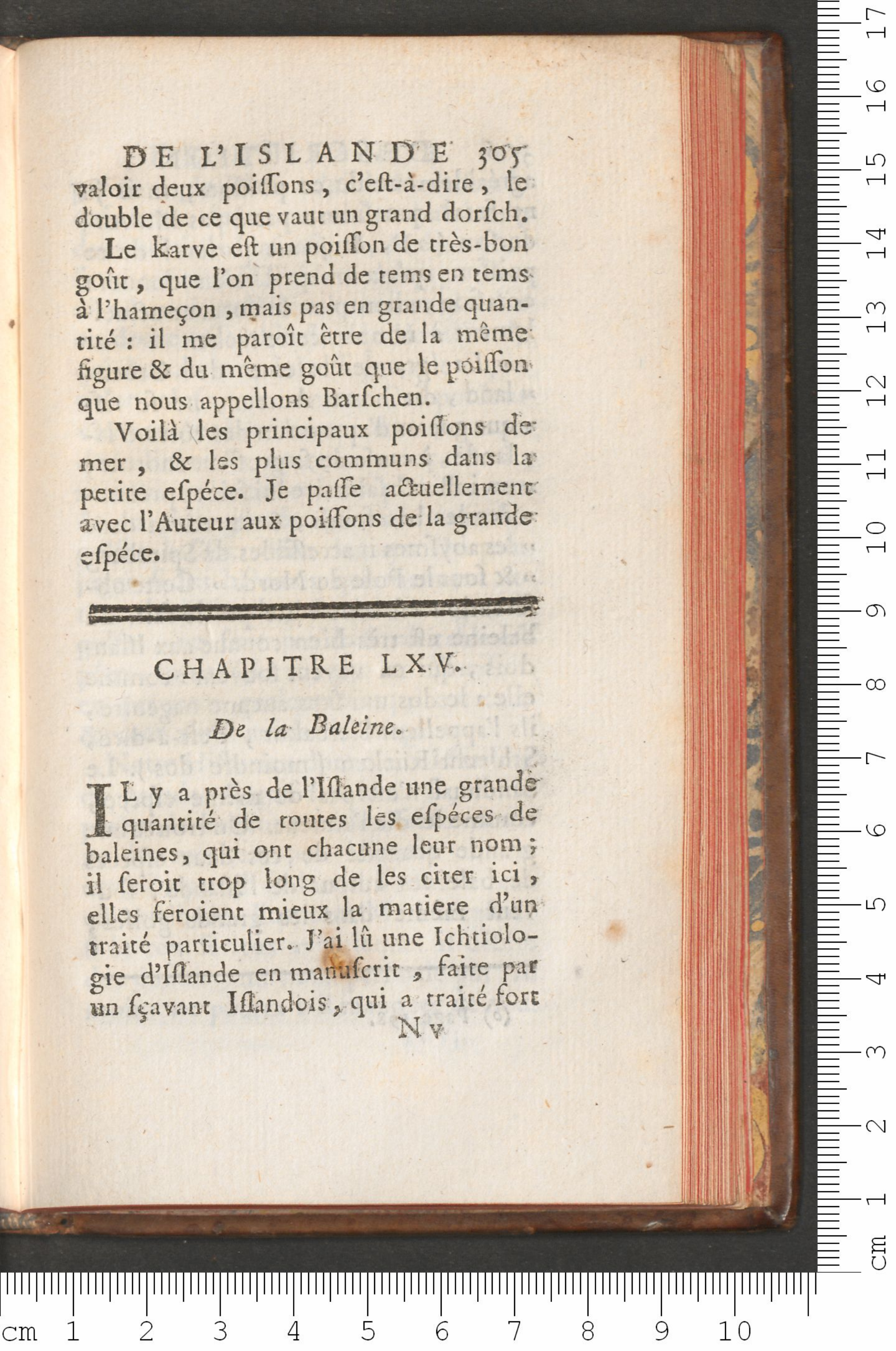
On prend auſſi de tems en tems un poiſſon ſemblable au Rothmagen, appellé par les Iſlandois *Gravemare*, (graumagen, gris eſtomach) parce qu'il eſt gris là où le rothmagen eſt rouge: il eſt plus grand que le rothmagen & fort bon à manger. Ces deux poiſſons ſont réputés de la même eſpéce. On croit que le rothmagen eſt le mâle, & le grau-magen la femelle; parce que dans le premier on trouve toujours des œufs, & dans le dernier toujours des laitances. Ce ſont là préciſément, ſelon moi, les poiſſons qu'on appelle ici *ſteubidder*, c'eſt-à-dire, ſteinbeiſſer (mordeurs de pierres); cependant je ne ſuis pas aſſez grand Ichtyologiſte pour l'aſſurer abſolument.

Le Rockfiſch, en Iſlandois, *Skata*, eſt en aſſez grand quantité & fort beau. On en fait du klipfiſch, & alors ils l'appellent klip-rocken. Le tarif du pays fait voir qu'il eſt bon & très-recherché; car il y eſt dit qu'il doit

valoir deux poiſſons, c'eſt-à-dire, le double de ce que vaut un grand dorſch.

Le karve eſt un poiſſon de très-bon goût, que l'on prend de tems en tems à l'hameçon, mais pas en grande quantité : il me paroît être de la même figure & du même goût que le poiſſon que nous appellons Barſchen.

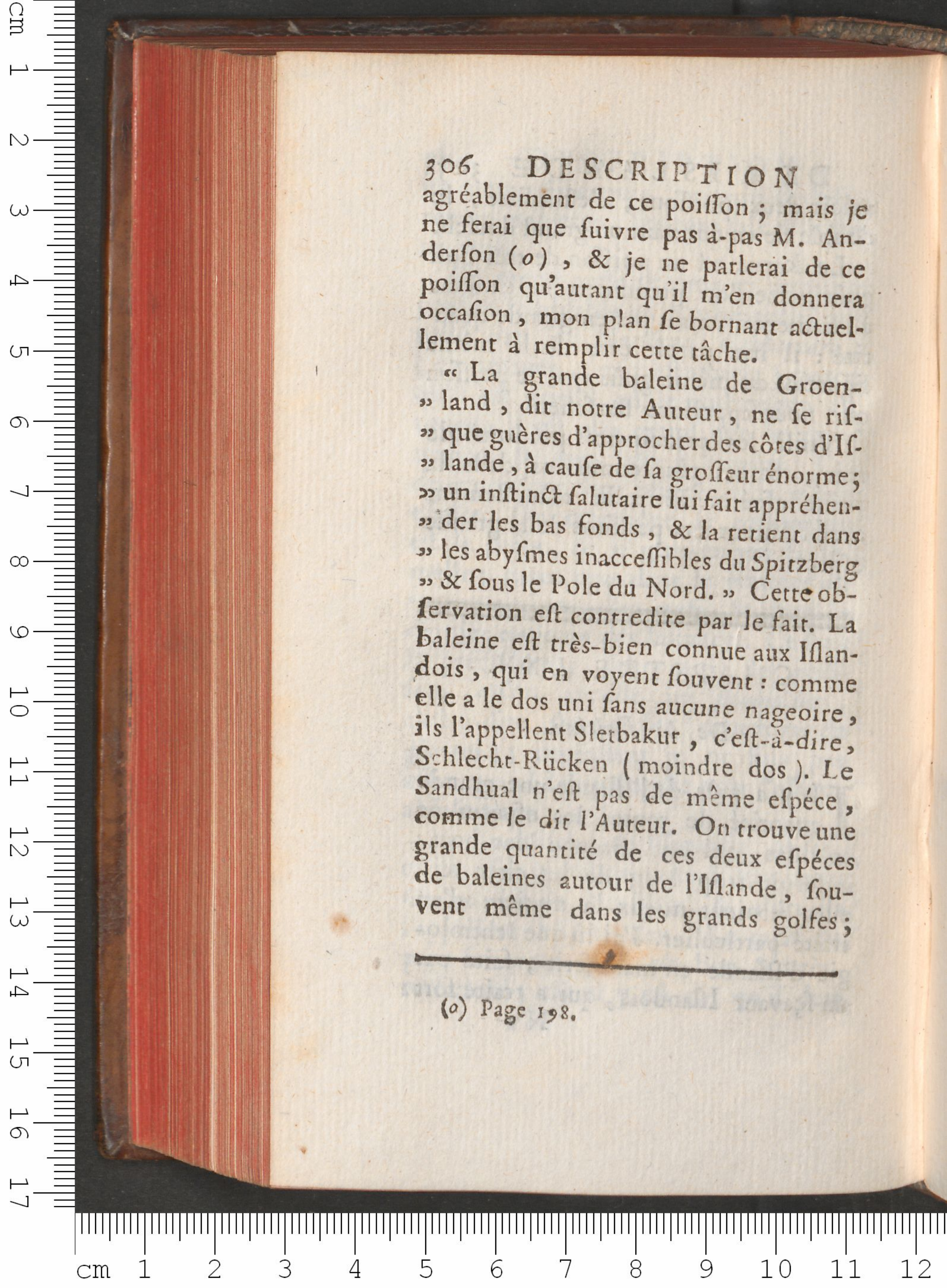
Voilà les principaux poiſſons de mer, & les plus communs dans la petite eſpéce. Je paſſe actuellement avec l'Auteur aux poiſſons de la grande eſpéce.



CHAPITRE LXV.

De la Baleine.

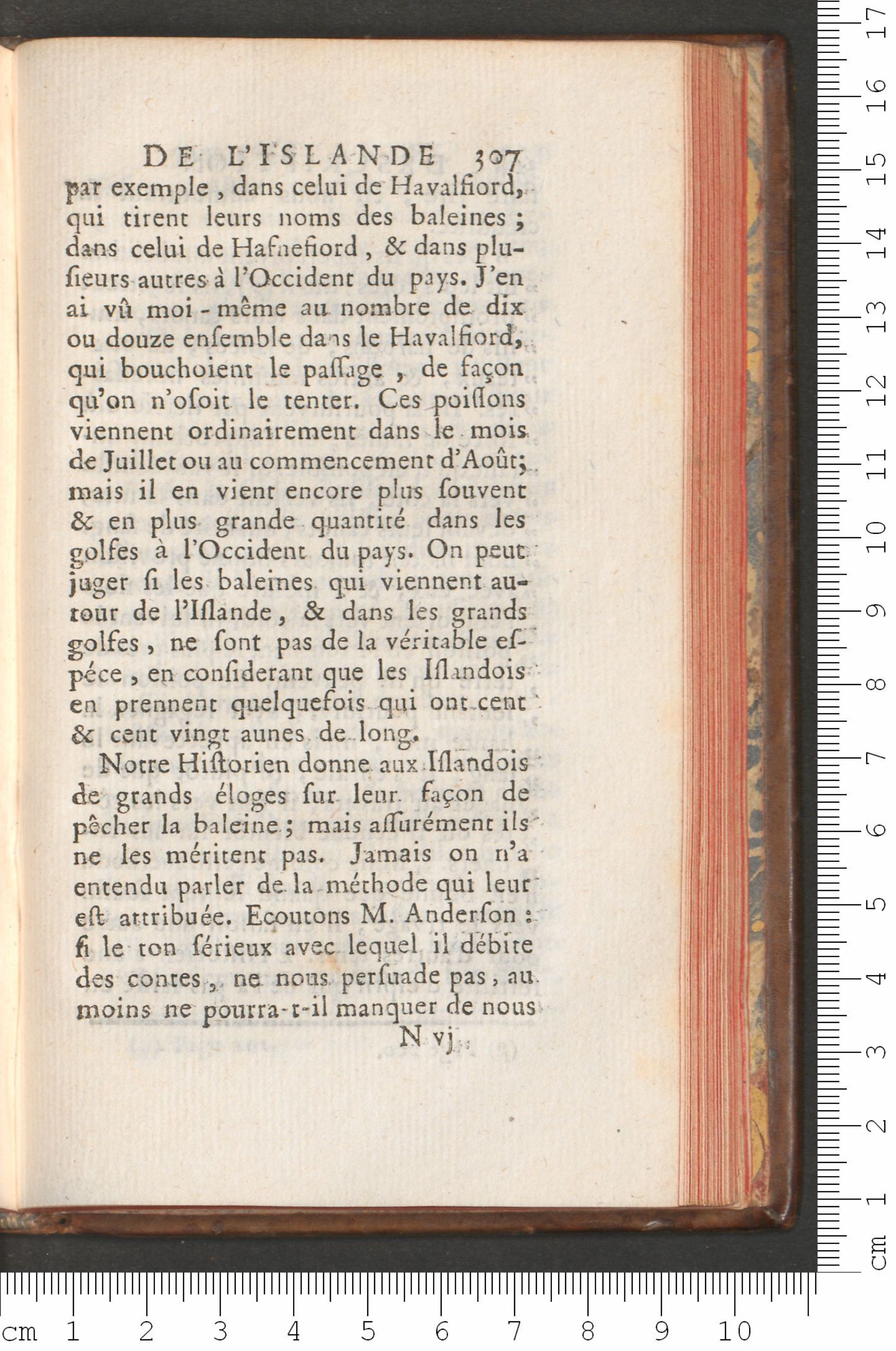
IL y a près de l'Iſlande une grande quantité de toutes les eſpéces de baleines, qui ont chacune leur nom; il ſeroit trop long de les citer ici, elles feroient mieux la matiere d'un traité particulier. J'ai lû une Ichtiologie d'Iſlande en manuſcrit, faite par un ſçavant Iſlandois, qui a traité fort



agréablement de ce poiſſon ; mais je ne ferai que ſuivre pas à-pas M. Anderſon (*o*), & je ne parlerai de ce poiſſon qu'autant qu'il m'en donnera occaſion, mon plan ſe bornant actuellement à remplir cette tâche.

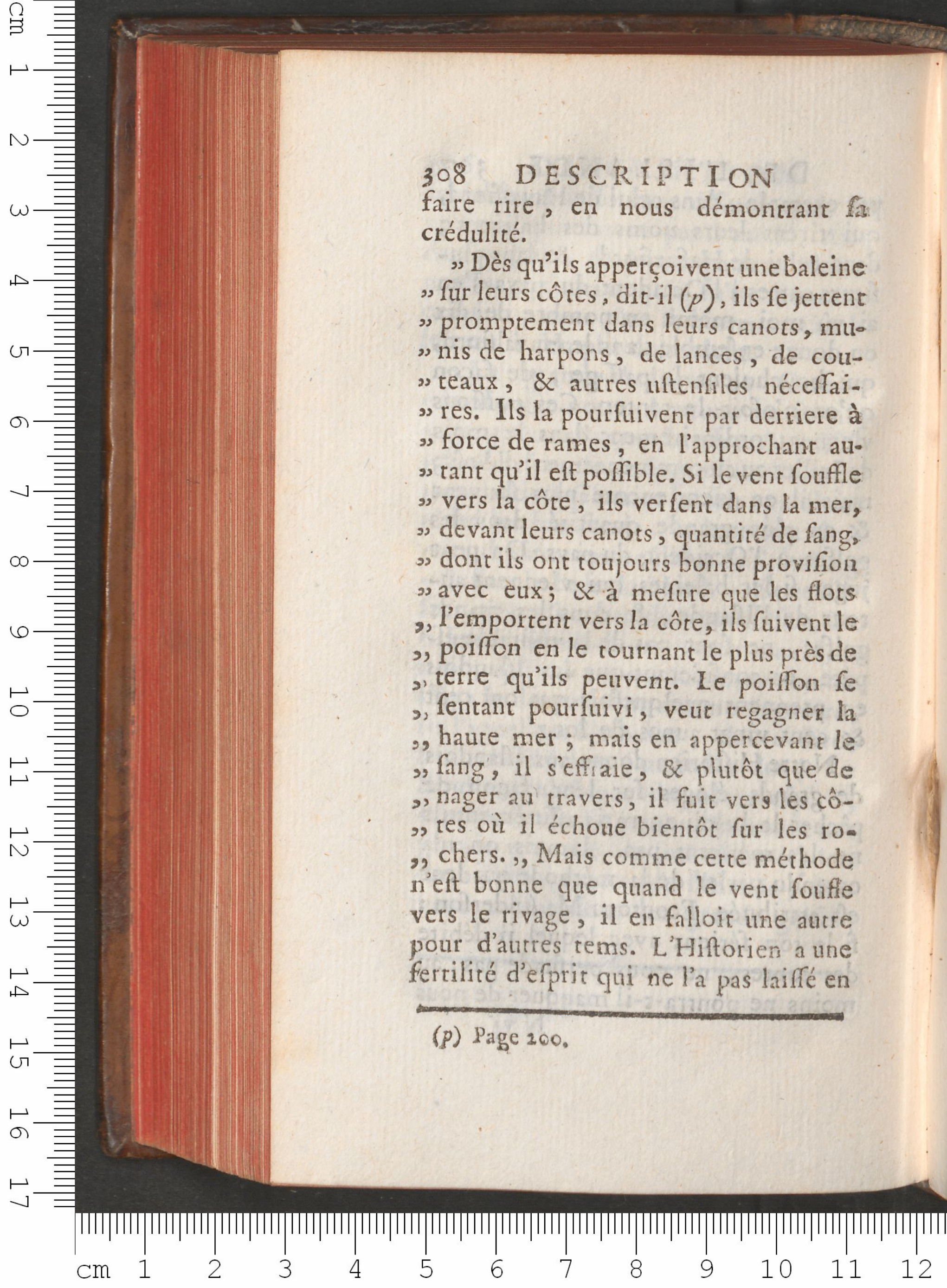
« La grande baleine de Groen-
» land, dit notre Auteur, ne ſe riſ-
» que guères d'approcher des côtes d'Iſ-
» lande, à cauſe de ſa groſſeur énorme;
» un inſtinct ſalutaire lui fait appréhen-
» der les bas fonds, & la retient dans
» les abyſmes inacceſſibles du Spitzberg
» & ſous le Pole du Nord. » Cette obſervation eſt contredite par le fait. La baleine eſt très-bien connue aux Iſlandois, qui en voyent ſouvent : comme elle a le dos uni ſans aucune nageoire, ils l'appellent Sletbakur, c'eſt-à-dire, Schlecht-Rücken (moindre dos). Le Sandhual n'eſt pas de même eſpéce, comme le dit l'Auteur. On trouve une grande quantité de ces deux eſpéces de baleines autour de l'Iſlande, ſouvent même dans les grands golfes;

(*o*) Page 198.



par exemple, dans celui de Havalfiord, qui tirent leurs noms des baleines ; dans celui de Hafnefiord, & dans plusieurs autres à l'Occident du pays. J'en ai vû moi-même au nombre de dix ou douze ensemble dans le Havalfiord, qui bouchoient le passage, de façon qu'on n'osoit le tenter. Ces poissons viennent ordinairement dans le mois de Juillet ou au commencement d'Août; mais il en vient encore plus souvent & en plus grande quantité dans les golfes à l'Occident du pays. On peut juger si les baleines qui viennent autour de l'Islande, & dans les grands golfes, ne sont pas de la véritable espéce, en considerant que les Islandois en prennent quelquefois qui ont cent & cent vingt aunes de long.

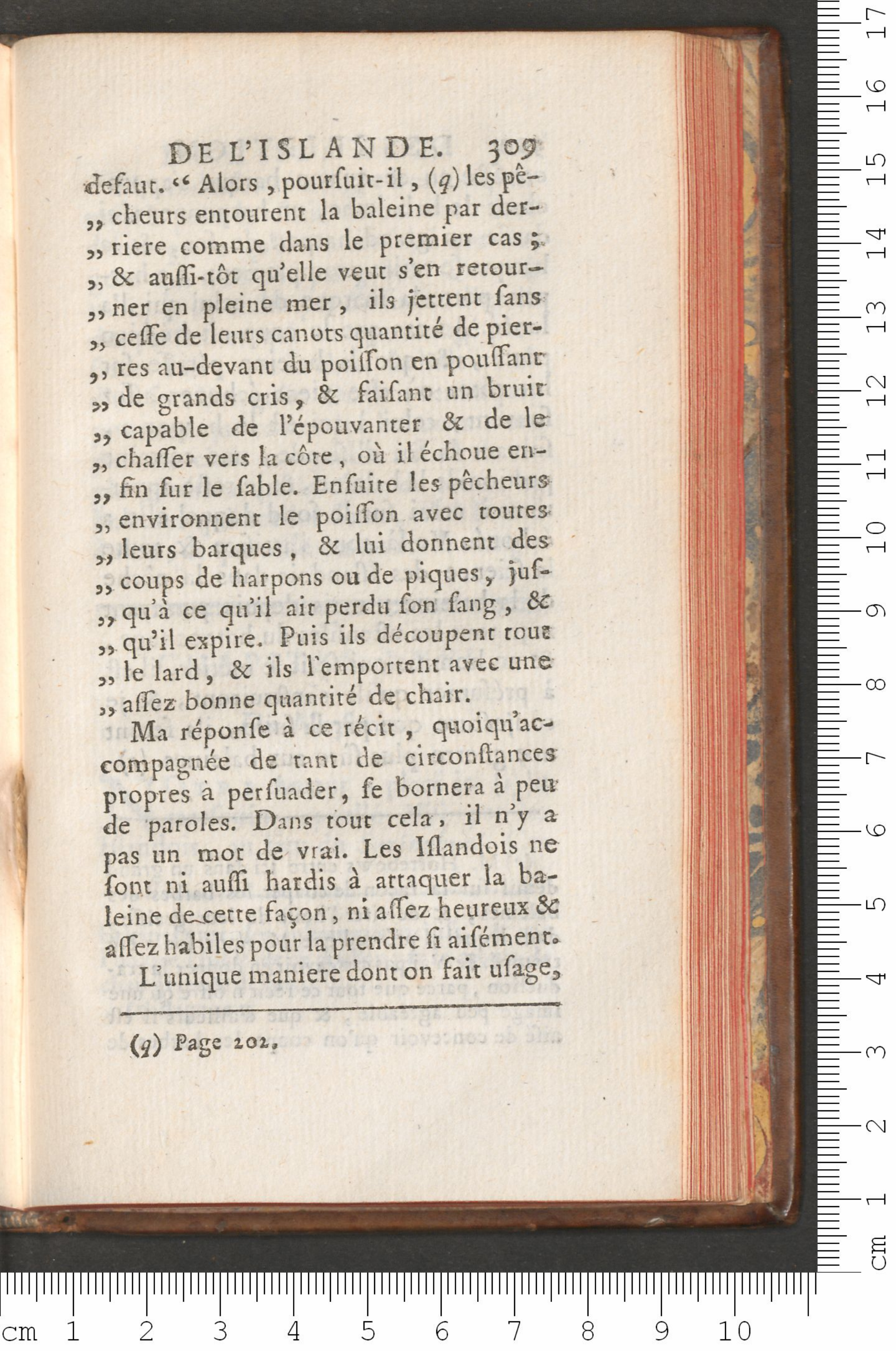
Notre Historien donne aux Islandois de grands éloges sur leur façon de pêcher la baleine ; mais assurément ils ne les méritent pas. Jamais on n'a entendu parler de la méthode qui leur est attribuée. Ecoutons M. Anderson : si le ton sérieux avec lequel il débite des contes, ne nous persuade pas, au moins ne pourra-t-il manquer de nous



faire rire, en nous démontrant sa crédulité.

» Dès qu'ils apperçoivent une baleine » sur leurs côtes, dit-il (*p*), ils se jettent » promptement dans leurs canots, mu- » nis de harpons, de lances, de cou- » teaux, & autres ustensiles nécessai- » res. Ils la poursuivent par derriere à » force de rames, en l'approchant au- » tant qu'il est possible. Si le vent souffle » vers la côte, ils versent dans la mer, » devant leurs canots, quantité de sang, » dont ils ont toujours bonne provision » avec eux; & à mesure que les flots ,, l'emportent vers la côte, ils suivent le ,, poisson en le tournant le plus près de ,, terre qu'ils peuvent. Le poisson se ,, sentant poursuivi, veut regagner la ,, haute mer; mais en appercevant le ,, sang, il s'effraie, & plutôt que de ,, nager au travers, il fuit vers les cô- ,, tes où il échoue bientôt sur les ro- ,, chers. ,, Mais comme cette méthode n'est bonne que quand le vent soufle vers le rivage, il en falloit une autre pour d'autres tems. L'Historien a une fertilité d'esprit qui ne l'a pas laissé en

(*p*) Page 200.



defaut. " Alors, poursuit-il, (*q*) les pê-
„ cheurs entourent la baleine par der-
„ riere comme dans le premier cas ;
„ & aussi-tôt qu'elle veut s'en retour-
„ ner en pleine mer, ils jettent sans
„ cesse de leurs canots quantité de pier-
„ res au-devant du poisson en poussant
„ de grands cris, & faisant un bruit
„ capable de l'épouvanter & de le
„ chasser vers la côte, où il échoue en-
„ fin sur le sable. Ensuite les pêcheurs
„ environnent le poisson avec toutes
„ leurs barques, & lui donnent des
„ coups de harpons ou de piques, jus-
„ qu'à ce qu'il ait perdu son sang, &
„ qu'il expire. Puis ils découpent tout
„ le lard, & ils l'emportent avec une
„ assez bonne quantité de chair.

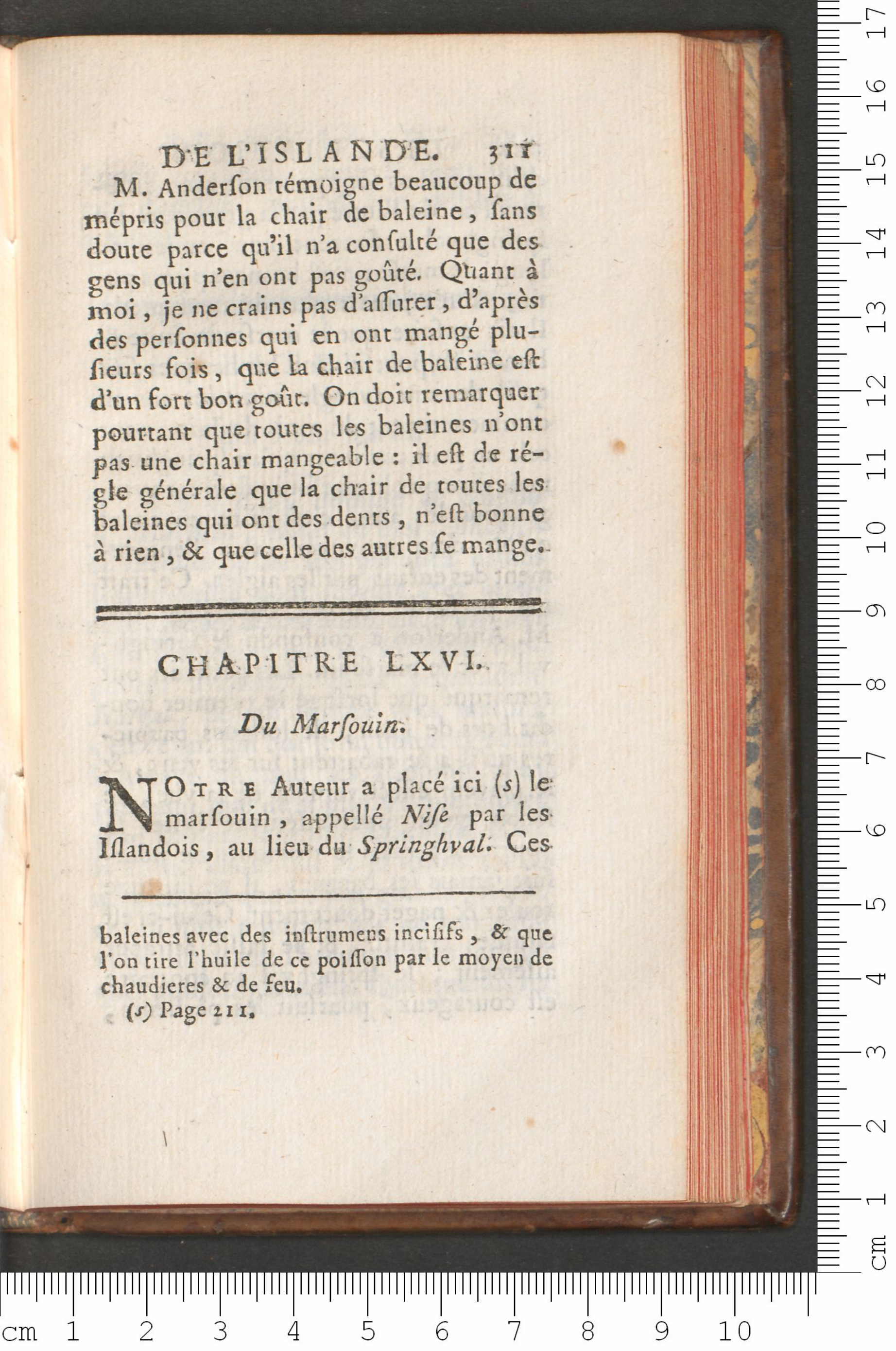
Ma réponse à ce récit, quoiqu'accompagnée de tant de circonstances propres à persuader, se bornera à peu de paroles. Dans tout cela, il n'y a pas un mot de vrai. Les Islandois ne sont ni aussi hardis à attaquer la baleine de cette façon, ni assez heureux & assez habiles pour la prendre si aisément.

L'unique maniere dont on fait usage,

(*q*) Page 202.

consiste en ce qu'une barque s'approchant de la baleine, un harponneur lui darde un grand harpon de fer, & la barque se retire promptement. Le harpon porte la marque de celui qui l'a lancé. Au cas que le coup ait été bien porté, & que la baleine périsse sur les côtes où elle vient échouer assez souvent, celui à qui est le harpon a, suivant la loi d'Islande, une certaine portion de la baleine, & le reste appartient à celui sur le fond duquel elle a échoué. Voilà tout l'artifice & toute la science des Islandois dans la pêche de la baleine ; mais depuis peu ayant reçu tous les ustensiles du harponnage, & un homme qui sçait le métier, il est à présumer qu'ils s'instruiront, & je conjecture que par la suite, ils feront une guerre plus sûre aux baleines. (*r*)

(*r*) M. Horrebows entre ici dans un grand détail sur la façon de couper les barbes des baleines, & de tirer l'huile de leur graisse, dans lequel il prétend que M. Anderson a été trompé. Je n'ai pas cru devoir en donner la traduction, parce que tout ce récit n'offre qu'une image peu agréable, & que d'ailleurs il est aisé de concevoir qu'on coupe les barbes de



M. Anderſon témoigne beaucoup de mépris pour la chair de baleine, ſans doute parce qu'il n'a conſulté que des gens qui n'en ont pas goûté. Quant à moi, je ne crains pas d'aſſurer, d'après des perſonnes qui en ont mangé pluſieurs fois, que la chair de baleine eſt d'un fort bon goût. On doit remarquer pourtant que toutes les baleines n'ont pas une chair mangeable : il eſt de règle générale que la chair de toutes les baleines qui ont des dents, n'eſt bonne à rien, & que celle des autres ſe mange.

CHAPITRE LXVI.

Du Marſouin.

NOTRE Auteur a placé ici (*s*) le marſouin, appellé *Niſe* par les Iſlandois, au lieu du *Springhval*. Ces

---

baleines avec des inſtrumens inciſifs, & que l'on tire l'huile de ce poiſſon par le moyen de chaudieres & de feu.

(*s*) Page 211.

deux poiſſons ſont pourtant bien différens l'un de l'autre par la grandeur. Le ſpringhval a ſouvent neuf aunes de long, le marſouin eſt beaucoup plus petit, & n'a jamais plus de neuf pieds. Il dit enſuite que le marſouin ſaute & bondit en pourſuivant les barques, & qu'il devient aveugle tous les ans au commencement du mois de Juin : tout cela ne peut convenir qu'au ſpringhval; mais dire que le marſouin devient aveugle tous les ans, c'eſt faire un conte qu'on doit renvoyer avec l'enlevement des enfans par les aigles. Ce trait me perſuade encore davantage que M. Anderſon a confondu le ſpringhval avec le marſouin. Les pêcheurs ont remarqué que lorſque le premier bondit hors de l'eau, de longues paupieres qu'il a ſe rabattent ſur ſes yeux, & le privent effectivement de la vue, de façon qu'on peut aiſément éviter ſa pourſuite; mais le marſouin ne pourſuit jamais les barques, il ne fait que rouler & nager doucement. Celui-ci eſt timide, craintif, & ſe laiſſe attraper aiſément; le ſpringhval au contraire eſt courageux, pourſuit les pêcheurs,

bondit ſur l'eau, ſaute & nage avec tant d'agilité, qu'il eſt fort difficile à attraper.

CHAPITRE LXVII.

Du Veau marin.

L'AUTEUR nomme ce poiſſon *Hayfiſch*, chien de mer, *Haafiſch* & *Harkal*. Je ne ſuis pas aſſez habile Ichtyologiſte pour ſçavoir avec certitude, lequel de ces noms eſt le vrai : je ſçais ſeulement que les Iſlandois l'appellent *Haakal*, qu'ils prononcent *Harkal*, ce qui ſignifie veau marin ; c'eſt ce qui fait que je lui donne ce nom. L'Auteur dit que les Iſlandois n'en prennent que de la plus grande eſpéce pour en tirer la graiſſe & le foie. C'eſt la même choſe que ſi je diſois qu'ils ne prennent que les plus grands dorſch; ce qui n'eſt pourtant pas en leur pouvoir. Ils jettent l'hameçon ſans ſçavoir quel poiſſon y mordra. Quelquefois ils

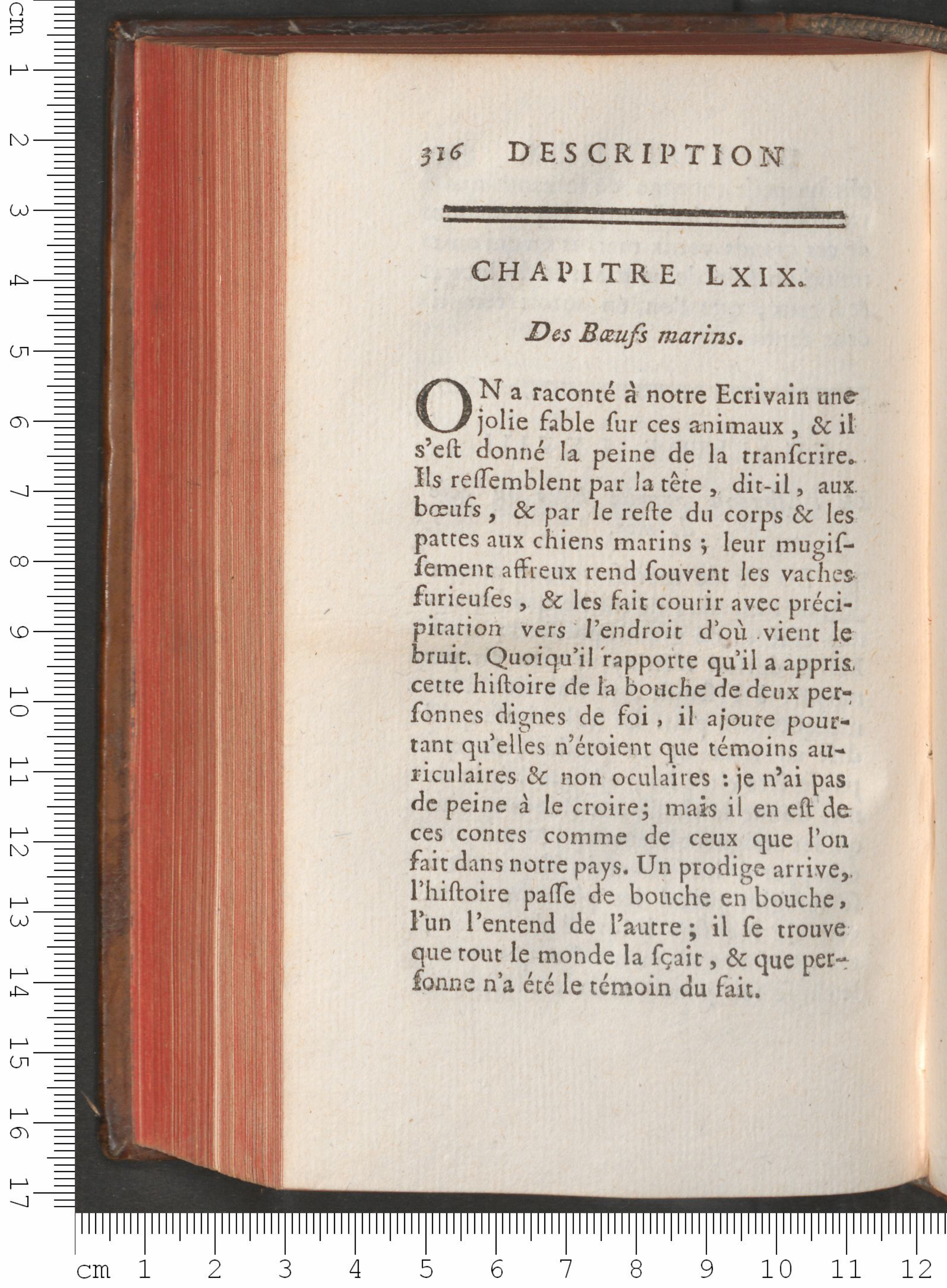
le retirent avec une petite butte, quoiqu'ils l'eussent jetté dans l'intention de retirer un grand dorsch; malgré cela, ils ne jettent pas la butte. Il en est de même du veau-marin, ils souhaitent, à la vérité, d'en avoir de la plus grande espéce; mais néanmoins ils se contentent de ce qu'ils peuvent prendre. Ils prennent une assez grande quantité de ces veaux-marins avec des hameçons attachés à une chaîne de fer de sept à huit pieds de long, afin que le poisson ne puisse pas couper la ligne. La chair de ce poisson a fort bon goût; mais on a trouvé que quand on en mangeoit souvent étant fraîche, & en trop grande quantité, il en provenoit communément des maladies graves dont on mouroit subitement. Aussi l'on en mange très-peu, & encore a-t-on la précaution avant, de le suspendre une année entiere, pour en faire dégoûter la graisse; alors il a le goût du saumon sec. J'ai vû des marchands Danois qui y auroient été trompés, si on ne les eût avertis. Ce qui est remarquable dans ce poisson, c'est qu'il a le foie d'une grosseur énorme, un seul suffit pour rem-

plir un petit tonneau de ſoixante-quatre pintes de Hambourg. Il y a même de ces grands veaux-marins en qui on a trouvé un foie de neuf aunes de long, & ſi gros, que l'on en auroit rempli deux tonneaux.

CHAPITRE LXVIII.

De l'Eſpadon appellé Epée ou Scie de mer.

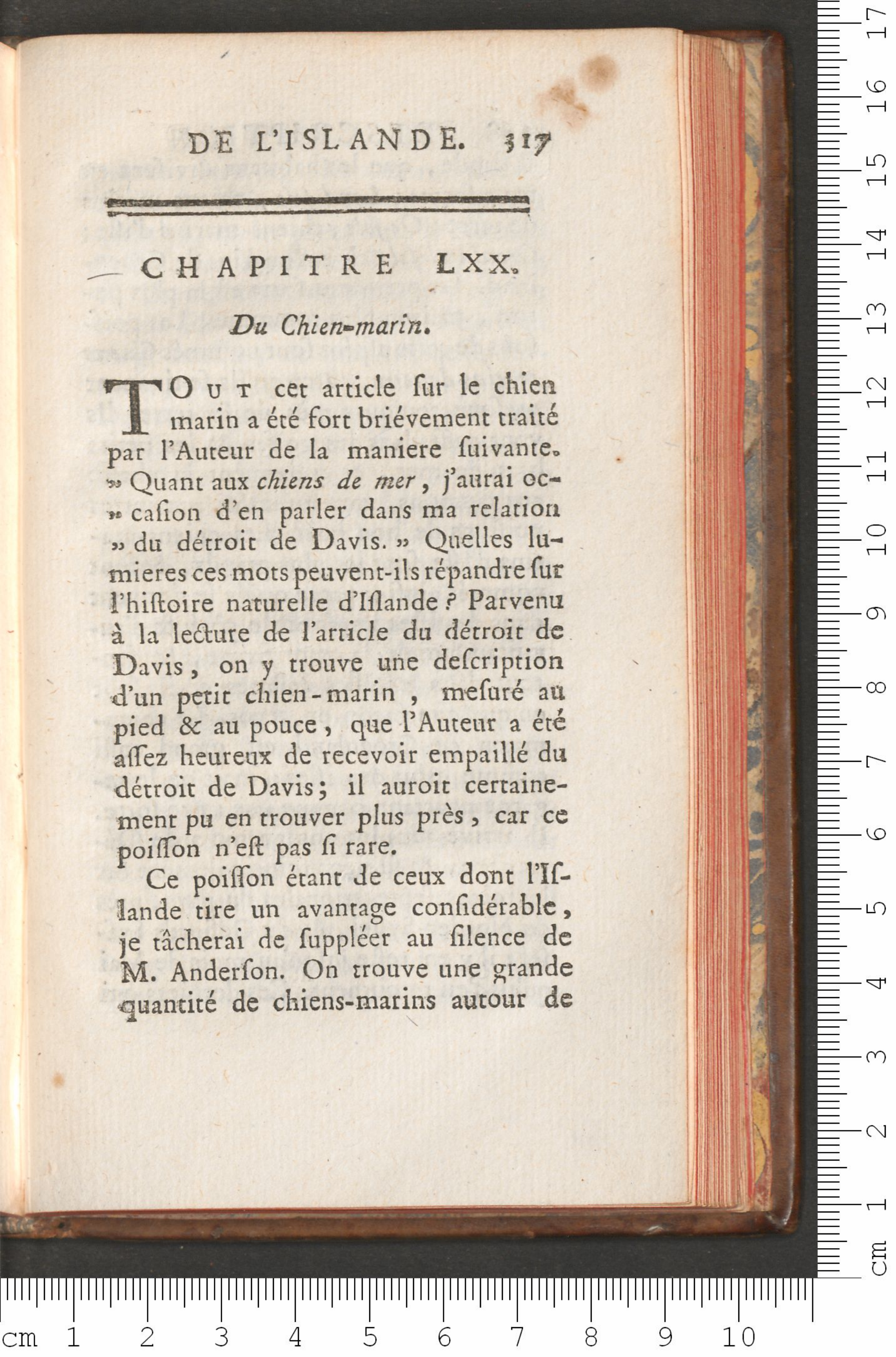
L'Epée de mer ſe trouve autour de l'Iſlande, de même que les autres eſpéces de grands poiſſons; mais M. Anderſon n'en ayant rien dit par rapport à l'Iſlande, je n'ai rien à remarquer non plus. La ſeule choſe qu'il diſe au ſujet de ce poiſſon, & qui puiſſe être citée ici, eſt que l'épée de mer donne la chaſſe aux chiens marins qui les craignent beaucoup, & que pour échapper à leur ennemi, ils viennent ſe réfugier parmi les pêcheurs ſur la côte. Je me ſuis informé de ce fait, mais perſonne n'a pu me dire que pareile choſe ſoit jamais arrivée en Iſlande.



CHAPITRE LXIX.

Des Bœufs marins.

ON a raconté à notre Ecrivain une jolie fable ſur ces animaux, & il s'eſt donné la peine de la tranſcrire. Ils reſſemblent par la tête, dit-il, aux bœufs, & par le reſte du corps & les pattes aux chiens marins; leur mugiſſement affreux rend ſouvent les vaches furieuſes, & les fait courir avec précipitation vers l'endroit d'où vient le bruit. Quoiqu'il rapporte qu'il a appris cette hiſtoire de la bouche de deux perſonnes dignes de foi, il ajoute pourtant qu'elles n'étoient que témoins auriculaires & non oculaires: je n'ai pas de peine à le croire; mais il en eſt de ces contes comme de ceux que l'on fait dans notre pays. Un prodige arrive, l'hiſtoire paſſe de bouche en bouche, l'un l'entend de l'autre; il ſe trouve que tout le monde la ſçait, & que perſonne n'a été le témoin du fait.



CHAPITRE LXX.

Du Chien-marin.

TOUT cet article sur le chien marin a été fort briévement traité par l'Auteur de la maniere suivante. » Quant aux *chiens de mer*, j'aurai oc- » casion d'en parler dans ma relation » du détroit de Davis. » Quelles lumieres ces mots peuvent-ils répandre sur l'histoire naturelle d'Islande? Parvenu à la lecture de l'article du détroit de Davis, on y trouve une description d'un petit chien-marin, mesuré au pied & au pouce, que l'Auteur a été assez heureux de recevoir empaillé du détroit de Davis; il auroit certainement pu en trouver plus près, car ce poisson n'est pas si rare.

Ce poisson étant de ceux dont l'Islande tire un avantage considérable, je tâcherai de suppléer au silence de M. Anderson. On trouve une grande quantité de chiens-marins autour de

l'Islande, que les habitans divisent en trois sortes; *Land-sele*, chiens-marins de terre; *Oe-sele*, chiens-marins d'isle; *Gronland-sele*, chiens-marins de Groenland. La premiere sorte est la plus petite, mais la plus commune. Les poissons de cette espéce sont nommés *Chiens marins de terre*, parce qu'ils se tiennent presque toujours près de la terre. Ils vont aussi dans les golfes & les petits bras de mer, & y donnent la chasse aux saumons, aux truites & aux autres poissons de bon goût. Les chiens-marins d'Isle sont les plus grands, & sont nommés ainsi, parce qu'ils se tiennent dans des Isles qui sont de côté & d'autre autour de la terre ferme, & surtout dans les Isles désertes où ils sont en quelque façon en repos. Le chien-marin de Groenland est grand aussi comme celui des isles; mais on le regarde pourtant comme une autre sorte. Il arrive tous les ans au mois de Décembre, & se tient principalement sur les côtes septentrionales du pays, près du Norder-Syssel, & du Oefiords-Syssel: il y en reste jusqu'au mois de Mai qu'ils s'en retournent. Ces derniers qui

peuvent être regardés comme une richesse de l'Islande, venant en grande quantité, on les prend dans le Norder-Syssel avec des filets. Dans les golfes où ils viennent, on arrange vingt ou trente filets, chacun long d'environ vingt brasses ; de maniere qu'ils forment, pour ainsi dire, un labyrinthe. De cette façon, il échappe peu de ceux qui sont engagés dans ces détours, & les pêcheurs retirent, après l'espace d'un ou de deux jours, depuis soixante jusqu'à deux cents chiens marins. On estime chaque chien-marin la valeur de deux écus d'Empire, à cause de leur excellente graisse, & de la belle peau qu'ils donnent. Dans le Oefiords-Syssel, ils ne se servent pas de filets, ils ont l'usage de harponner le chien-marin, & ils sçavent si bien s'en acquitter, qu'ils se procurent de fort bonnes prises. Ils peuvent viser à coup sûr à la distance de dix à vingt brasses avec leur harpon, auquel est attachée une longue corde. Ces chiens marins de Groenland ont deux, quatre & même six aunes de long. Je ne sçache pas qu'il y ait d'autres endroits dans le pays où viennent

les chiens-marins de Groenland, à moins que ce ne soit dans les golfes à l'Occident d'Islande ; mais ce que j'ai rapporté est certain. On prend quelquefois de grandes quantités de ceux des Isles, sur-tout dans les Isles non habitées. Comme ces animaux s'y croyent en sureté, une troupe d'habitans y vont ensemble les épier ; & dès qu'ils sont sortis de la mer pour se coucher au soleil, ils les attaquent & les assomment avec des massues dont ils sont tous pourvus ; de sorte qu'il arrive souvent qu'ils en tuent une centaine en une seule fois. On prend aussi les chiens-marins de terre de la maniere décrite ci-dessus ; mais le nombre que l'on en prend, ne peut être comparé à la quantité qu'on prend de ceux de Groenland. Dans la partie méridionale de l'Isle, on a la coutume de les tirer avec de longs fusils ; mais généralement ils n'y paroissent qu'en petit nombre.

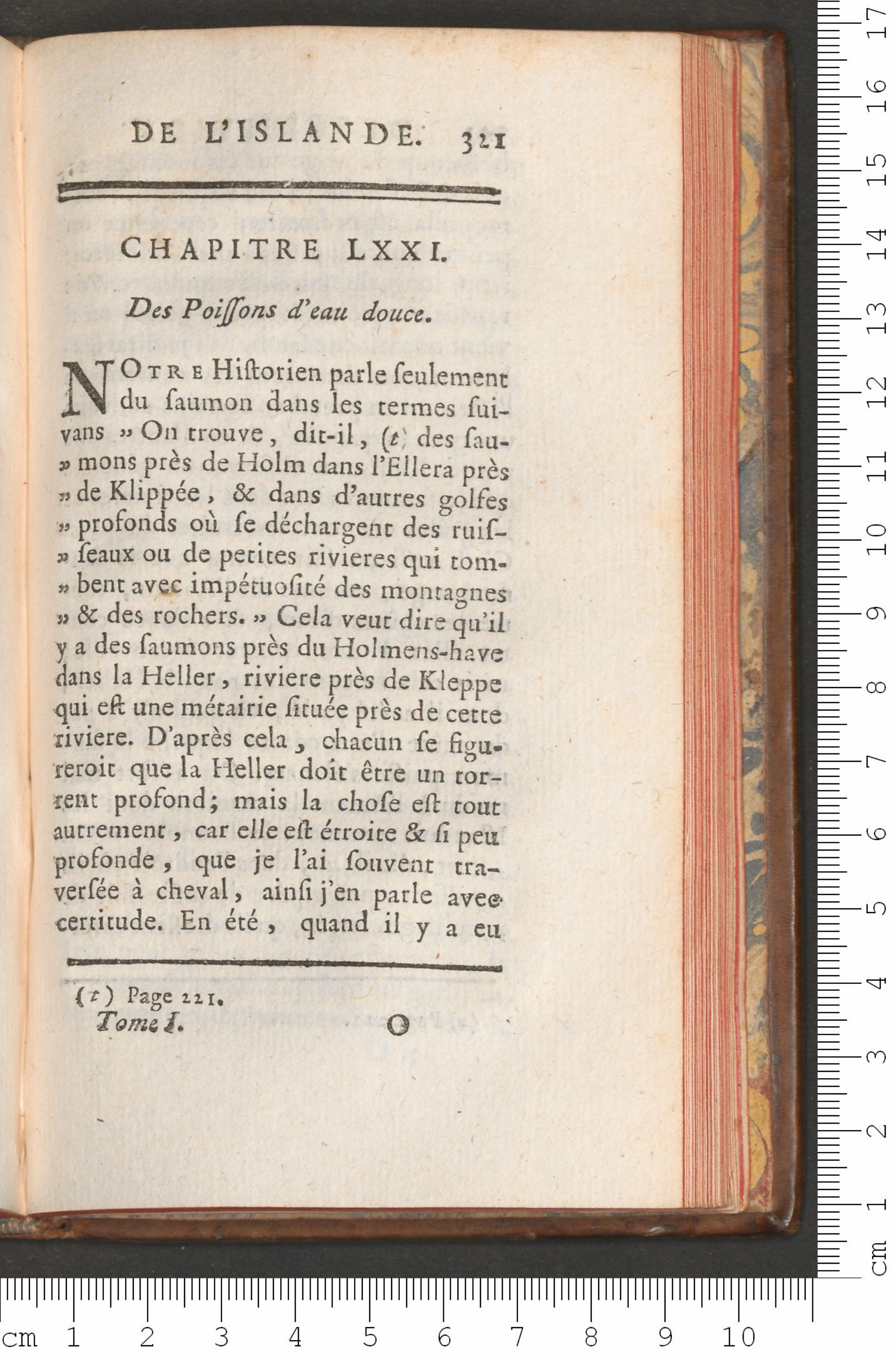
Les chiens-marins procurant tant d'avantage à l'Islande, il est évident qu'on ne devoit pas les passer sous silence, puisqu'on vouloit donner de ce pays une histoire complette & exacte.

CHAPITRE LXXI.

Des Poiſſons d'eau douce.

NOTRE Hiſtorien parle ſeulement du ſaumon dans les termes ſuivans » On trouve, dit-il, (*t*) des ſau» mons près de Holm dans l'Ellera près » de Klippée, & dans d'autres golfes » profonds où ſe déchargent des ruiſ» ſeaux ou de petites rivieres qui tom» bent avec impétuoſité des montagnes » & des rochers. » Cela veut dire qu'il y a des ſaumons près du Holmens-have dans la Heller, riviere près de Kleppe qui eſt une métairie ſituée près de cette riviere. D'après cela, chacun ſe figureroit que la Heller doit être un torrent profond; mais la choſe eſt tout autrement, car elle eſt étroite & ſi peu profonde, que je l'ai ſouvent traverſée à cheval, ainſi j'en parle avec certitude. En été, quand il y a eu

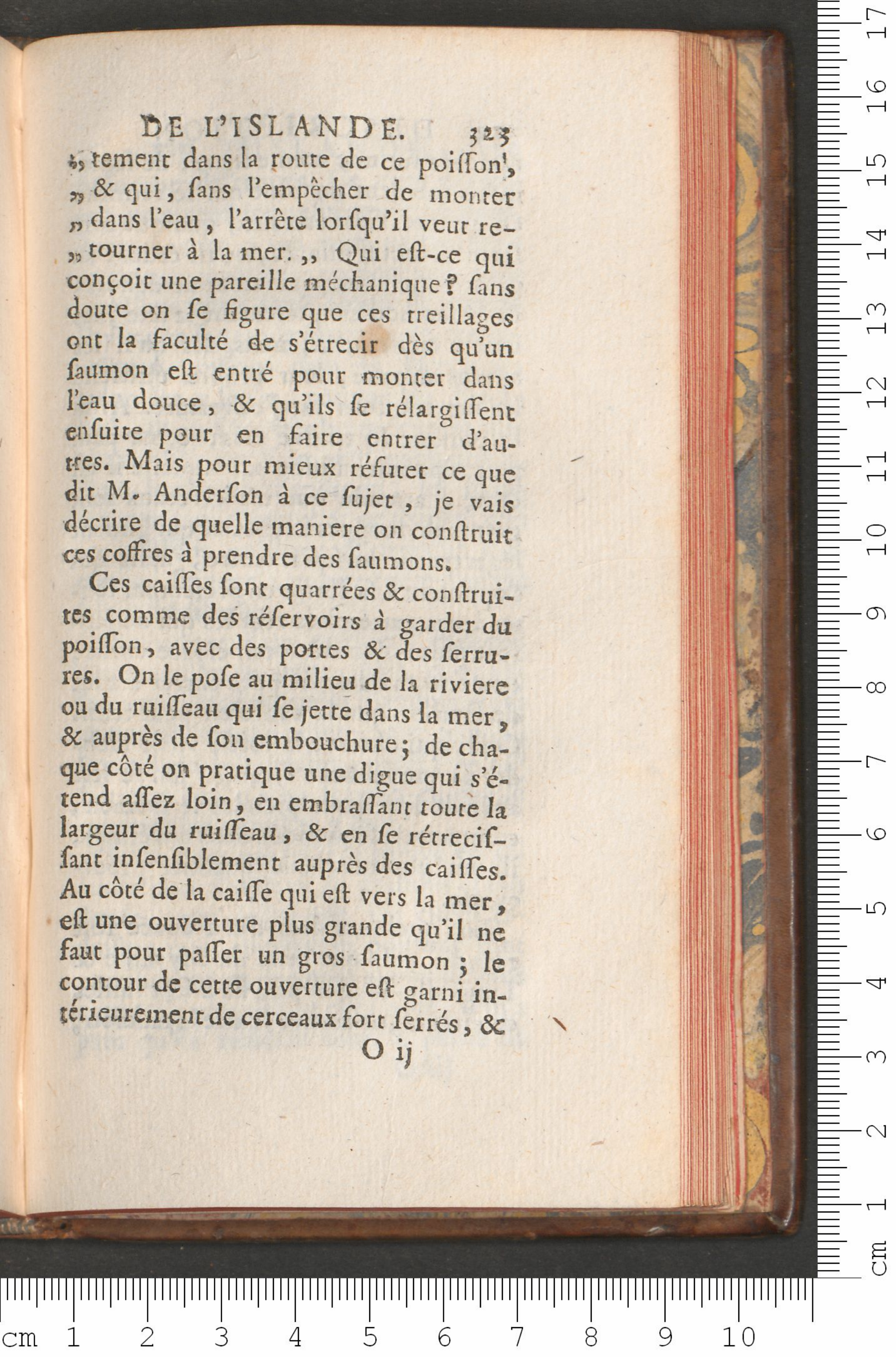
(*t*) Page 221.



beaucoup de neige sur les montagnes, qui s'est fondue, l'eau s'accroît, comme cela est ordinaire ; cependant on peut toujours la passer à cheval. Il seroit trop long de faire l'énumération de tous les endroits & petits golfes où il vient quantité de saumons : je dirai seulement que dans tous les cantons de l'Isle, on en prend en certains endroits une grande quantité, & en d'autres une petite. C'est une observation générale que le saumon vient dans les rivieres & les golfes où vont les truites du pays. C'est aussi un fait connu que le saumon nage, comme dit l'Auteur, contre les chûtes d'eau, & s'élance contre elles à une hauteur incroyable; mais cela ne convient pas à la Heller, dont il a été parlé, vû qu'il n'y a pas de chûte d'eau contre laquelle le saumon puisse s'élancer. On a fort mal rendu à l'Auteur la maniere dont les Islandois prennent le saumon. « On „ met, dit-il (*u*), dans l'endroit où ils „ passent, une espéce de coffre fait de „ treillages serrés, qu'ils dressent direc-

---

(*u*) Page 222.

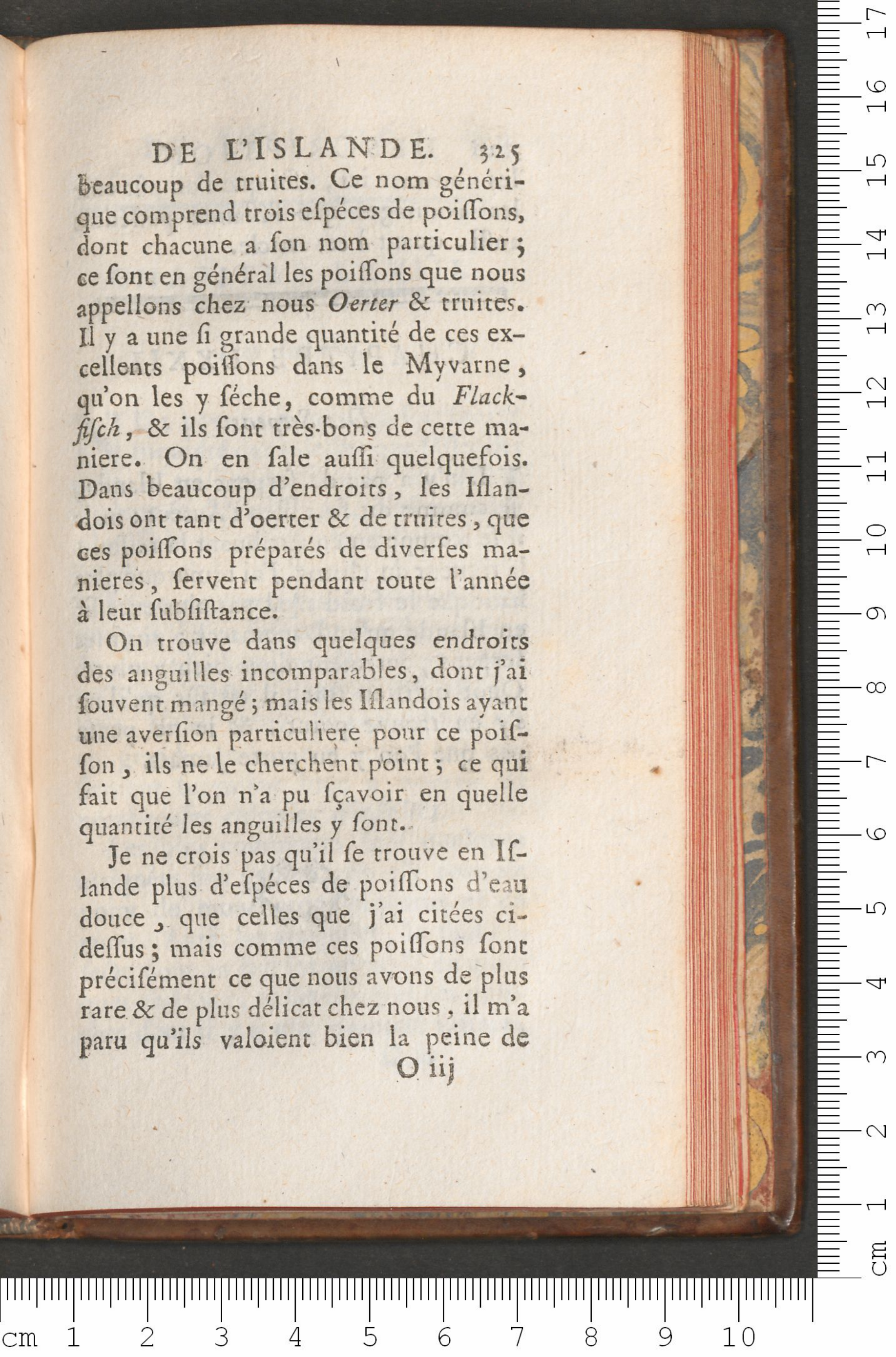


„ tement dans la route de ce poiſſon,
„ & qui, ſans l'empêcher de monter
„ dans l'eau, l'arrête lorſqu'il veut re-
„ tourner à la mer. „ Qui eſt-ce qui
conçoit une pareille méchanique? ſans
doute on ſe figure que ces treillages
ont la faculté de s'étrecir dès qu'un
ſaumon eſt entré pour monter dans
l'eau douce, & qu'ils ſe rélargiſſent
enſuite pour en faire entrer d'au-
tres. Mais pour mieux réfuter ce que
dit M. Anderſon à ce ſujet, je vais
décrire de quelle maniere on conſtruit
ces coffres à prendre des ſaumons.

Ces caiſſes ſont quarrées & conſtrui-
tes comme des réſervoirs à garder du
poiſſon, avec des portes & des ſerru-
res. On le poſe au milieu de la riviere
ou du ruiſſeau qui ſe jette dans la mer,
& auprès de ſon embouchure; de cha-
que côté on pratique une digue qui s'é-
tend aſſez loin, en embraſſant toute la
largeur du ruiſſeau, & en ſe rétreciſ-
ſant inſenſiblement auprès des caiſſes.
Au côté de la caiſſe qui eſt vers la mer,
eſt une ouverture plus grande qu'il ne
faut pour paſſer un gros ſaumon; le
contour de cette ouverture eſt garni in-
térieurement de cerceaux fort ſerrés, &

attachés ſur une même ligne, de façon qu'ils forment un cône qui ſe termine en pointe. Ces cerceaux, quoique fort ſerrés, ſont ſi minces, qu'ils cédent au plus petit effort qui vient de dehors, & le ſaumon en préſentant ſa tête, les écarte facilement; mais dès qu'il les a tous dépaſſé, leur propre élaſticité les ramene tous ſur l'ouverture. Ainſi le poiſſon ſe trouve pris, & ne peut plus réprendre l'iſſue par laquelle il eſt entré, attendu que les cerceaux ſont garnis de longues baguettes qui gliſſent légerement lorſqu'il entre, mais qui s'oppoſent à ſa ſortie en préſentant toutes leurs extrémités réunies qui ne laiſſent plus qu'un très-petit eſpace vuide; de cette maniere il peut entrer autant de ſaumon que la caiſſe en peut tenir. Celui qui obſerve la caiſſe vient prendre ſa proye toute vivante. On ſe ſert auſſi de filet pour prendre le ſaumon, comme cela ſe pratique dans nos étangs, ils en prennent une quantité prodigieuſe.

En quelques lacs d'eau douce fort grands, tels que ceux de Myvarne & Tingvalle-Waſſer qui a ſix à ſept milles de circuit, on trouve, outre le ſaumon,



beaucoup de truites. Ce nom générique comprend trois eſpéces de poiſſons, dont chacune a ſon nom particulier ; ce ſont en général les poiſſons que nous appellons chez nous *Oerter* & truites. Il y a une ſi grande quantité de ces excellents poiſſons dans le Myvarne, qu'on les y ſéche, comme du *Flackfiſch*, & ils ſont très-bons de cette maniere. On en ſale auſſi quelquefois. Dans beaucoup d'endroits, les Iſlandois ont tant d'oerter & de truites, que ces poiſſons préparés de diverſes manieres, ſervent pendant toute l'année à leur ſubſiſtance.

On trouve dans quelques endroits des anguilles incomparables, dont j'ai ſouvent mangé ; mais les Iſlandois ayant une averſion particuliere pour ce poiſſon, ils ne le cherchent point ; ce qui fait que l'on n'a pu ſçavoir en quelle quantité les anguilles y ſont.

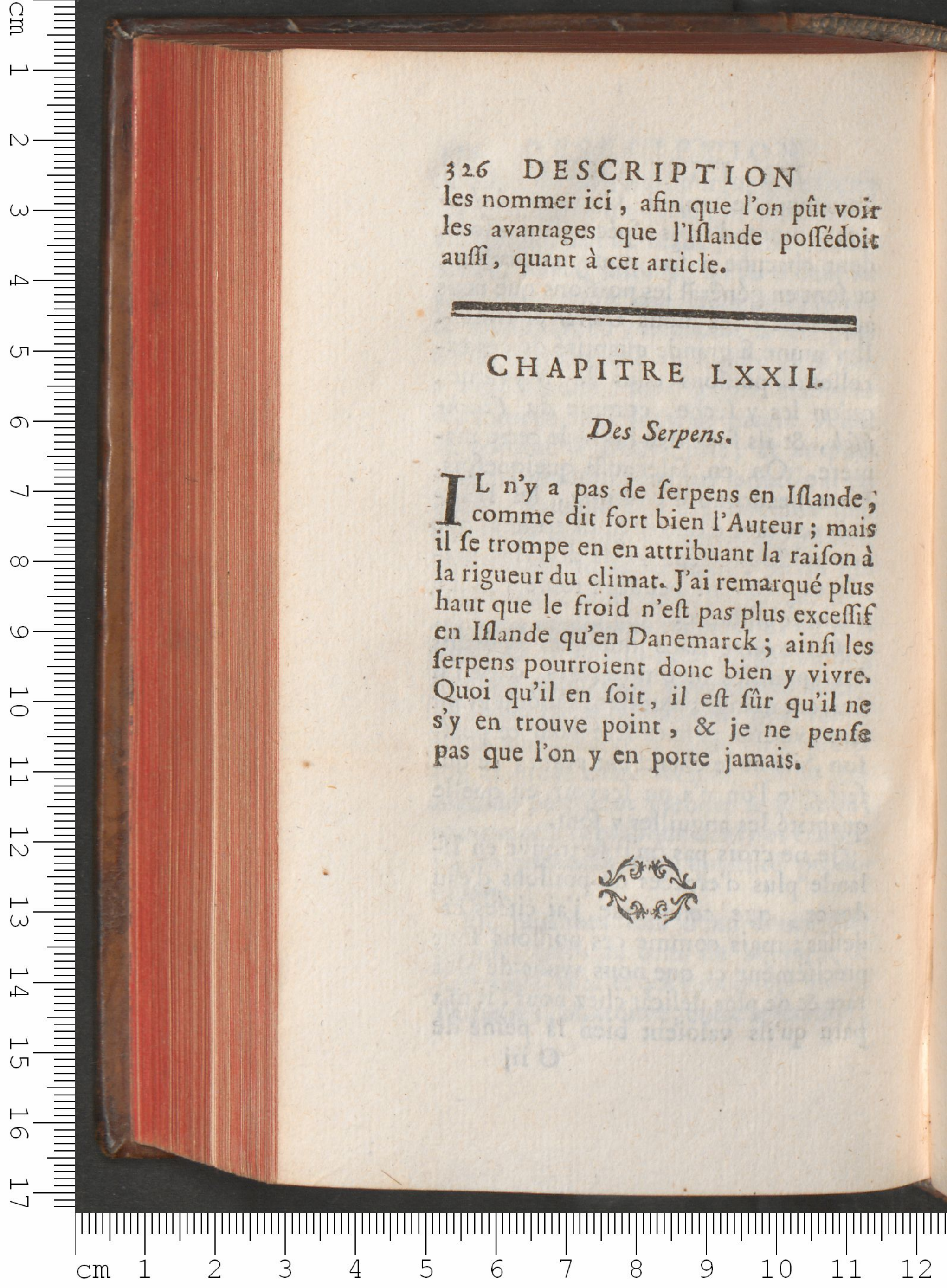
Je ne crois pas qu'il ſe trouve en Iſlande plus d'eſpéces de poiſſons d'eau douce, que celles que j'ai citées ci-deſſus ; mais comme ces poiſſons ſont préciſément ce que nous avons de plus rare & de plus délicat chez nous, il m'a paru qu'ils valoient bien la peine de

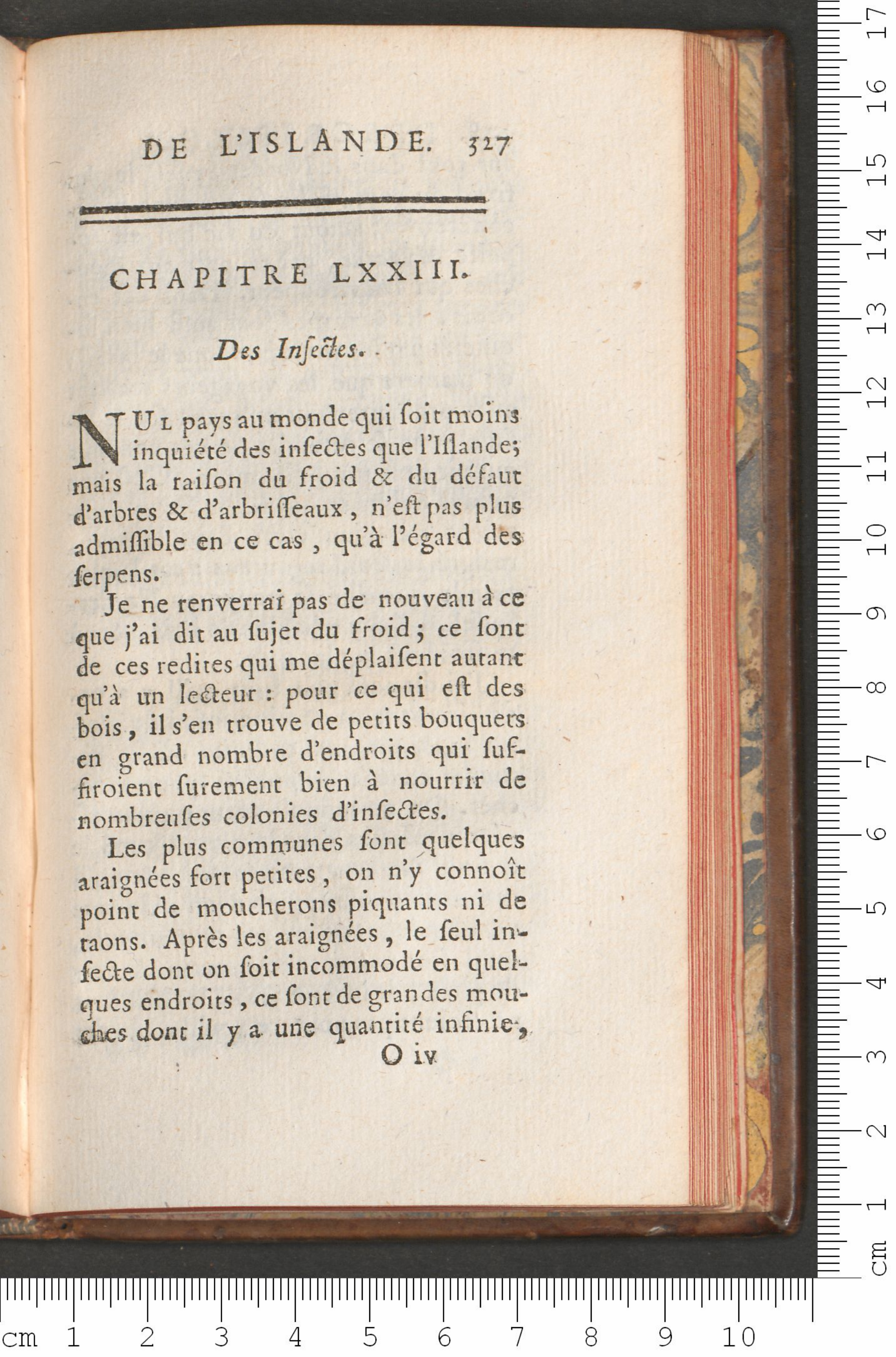
les nommer ici, afin que l'on pût voir les avantages que l'Islande possédoit aussi, quant à cet article.

CHAPITRE LXXII.

Des Serpens.

IL n'y a pas de serpens en Islande, comme dit fort bien l'Auteur ; mais il se trompe en en attribuant la raison à la rigueur du climat. J'ai remarqué plus haut que le froid n'est pas plus excessif en Islande qu'en Danemarck ; ainsi les serpens pourroient donc bien y vivre. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'il ne s'y en trouve point, & je ne pense pas que l'on y en porte jamais.





CHAPITRE LXXIII.

Des Insectes.

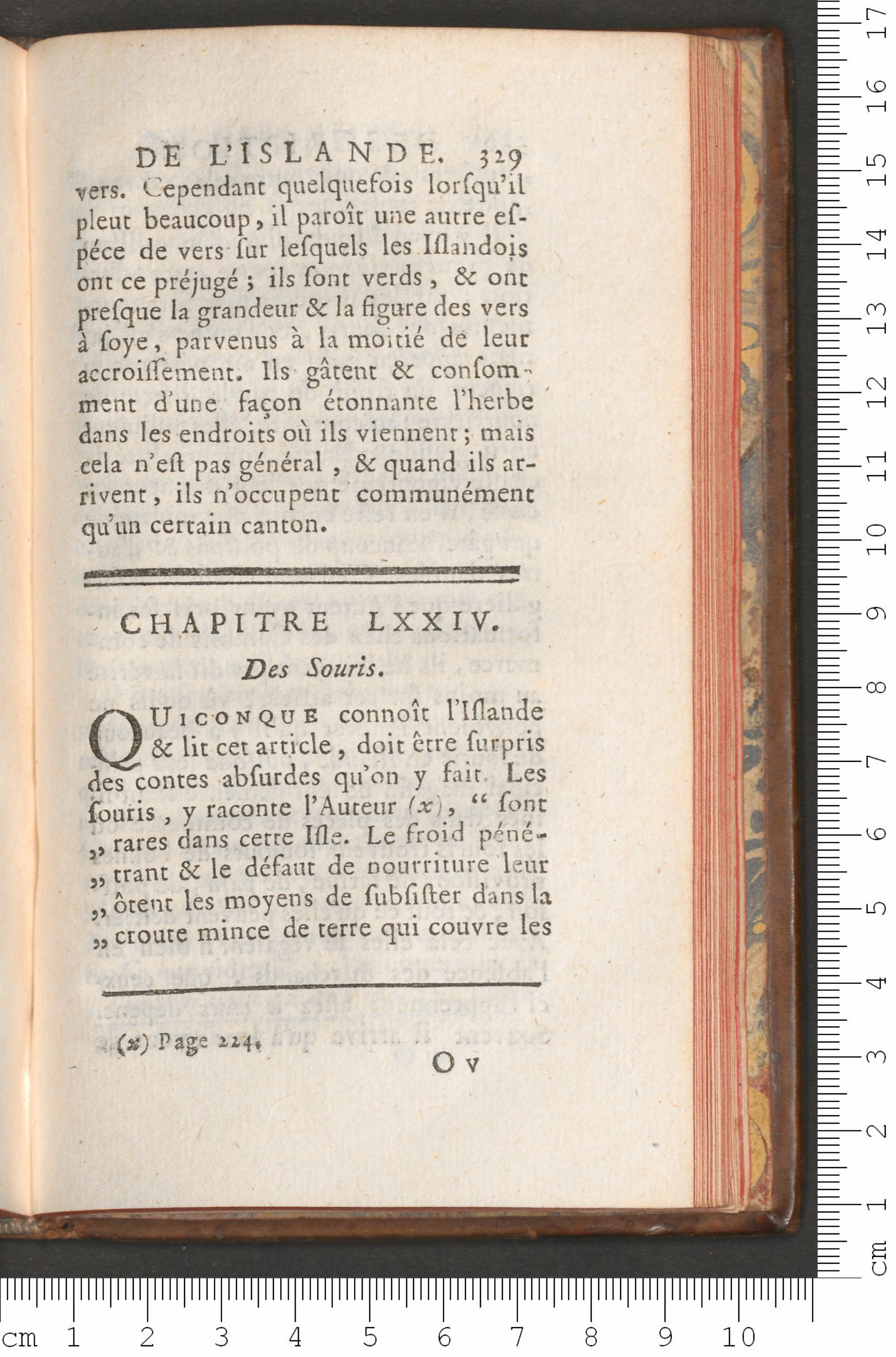
NUL pays au monde qui soit moins inquiété des insectes que l'Islande; mais la raison du froid & du défaut d'arbres & d'arbrisseaux, n'est pas plus admissible en ce cas, qu'à l'égard des serpens.

Je ne renverrai pas de nouveau à ce que j'ai dit au sujet du froid; ce sont de ces redites qui me déplaisent autant qu'à un lecteur : pour ce qui est des bois, il s'en trouve de petits bouquets en grand nombre d'endroits qui suffiroient surement bien à nourrir de nombreuses colonies d'insectes.

Les plus communes sont quelques araignées fort petites, on n'y connoît point de moucherons piquants ni de taons. Après les araignées, le seul insecte dont on soit incommodé en quelques endroits, ce sont de grandes mouches dont il y a une quantité infinie,

ſur-tout dans le Norder-Syſſel, le plus froid du pays. Elles ſe tiennent particulierement autour du lac qui eſt appellé *Myvarne*, par rapport aux mouches qui l'environnent. Dans cet endroit, les hommes ſont auſſi bien inquiétés par les mouches, que le bétail; de maniere que les voyageurs mettent aſſez ordinairement un crepe ſur le viſage pour ſe défendre de ces ennemis qui piquent très-vivement. C'eſt une preuve évidente que les inſectes pourroient très-bien vivre dans le pays, malgré le froid rigoureux : car la plus grande quantité ſe trouve au Norder-Syſſel, où il y a le plus de bois, & où le froid eſt le plus rude.

J'ai dit auſſi plus haut qu'il y a ordinairement un nombre infini de groſſes mouches aux endroits où les pêcheurs étalent le poiſſon pour le ſécher. On ne connoît aucune autre eſpéce d'inſectes dans le pays. Quand le tems a été longtems au ſec, & qu'il commence enſuite à pleuvoir, il arrive en Iſlande, comme par-tout ailleurs, qu'il ſort une grande quantité de vers de pluie, de la terre; mais les Iſlandois ne croient pas pour cela qu'il a plu des



vers. Cependant quelquefois lorſqu'il pleut beaucoup, il paroît une autre eſpéce de vers ſur leſquels les Iſlandois ont ce préjugé ; ils ſont verds, & ont preſque la grandeur & la figure des vers à ſoye, parvenus à la moitié de leur accroiſſement. Ils gâtent & conſomment d'une façon étonnante l'herbe dans les endroits où ils viennent; mais cela n'eſt pas général, & quand ils arrivent, ils n'occupent communément qu'un certain canton.

CHAPITRE LXXIV.

Des Souris.

QUICONQUE connoît l'Iſlande & lit cet article, doit être ſurpris des contes abſurdes qu'on y fait. Les ſouris, y raconte l'Auteur *(x)*, " ſont „ rares dans cette Iſle. Le froid péné- „ trant & le défaut de nourriture leur „ ôtent les moyens de ſubſiſter dans la „ croute mince de terre qui couvre les

(x) Page 224.

„ rochers, & qui, outre cela, eſt rem-
„ plie de ſoufre. „

Il y a en Iſlande plus d'un million de preuves vivantes contre cette aſſertion : car les Iſlandois ſont fort tourmentés des ſouris, & l'on ne s'eſt jamais apperçu qu'il en ait péri par la rigueur du froid ou par la diſette de nourriture : au contraire, elles pullulent en ſi grande quantité, que malgré la chaſſe vigoureuſe que leur donnent les chats, il en reſte encore une multitude qui gâte beaucoup de poiſſons & d'autres denrées. C'eſt une choſe bien ſinguliere que l'Auteur ayant pris ſes informations chez des Commis de commerce, ils ne lui ayent pas dit la vérité au moins ſur cet article, vû qu'ils ne pouvoient ignorer qu'il y a beaucoup de ſouris en Iſlande, puiſque leur principal magaſin & leur demeure étant ſitués dans des places de commerce où les ſouris trouvent toujours de bonnes proviſions de farine, de pain, de poiſſon, & tout ce qu'elles peuvent deſirer. Avec cela elles ſe régalent ſi bien en l'abſence des marchands, que ceux-ci l'apprennent aſſez à leurs dépens. Souvent il arrive qu'à leur retour de

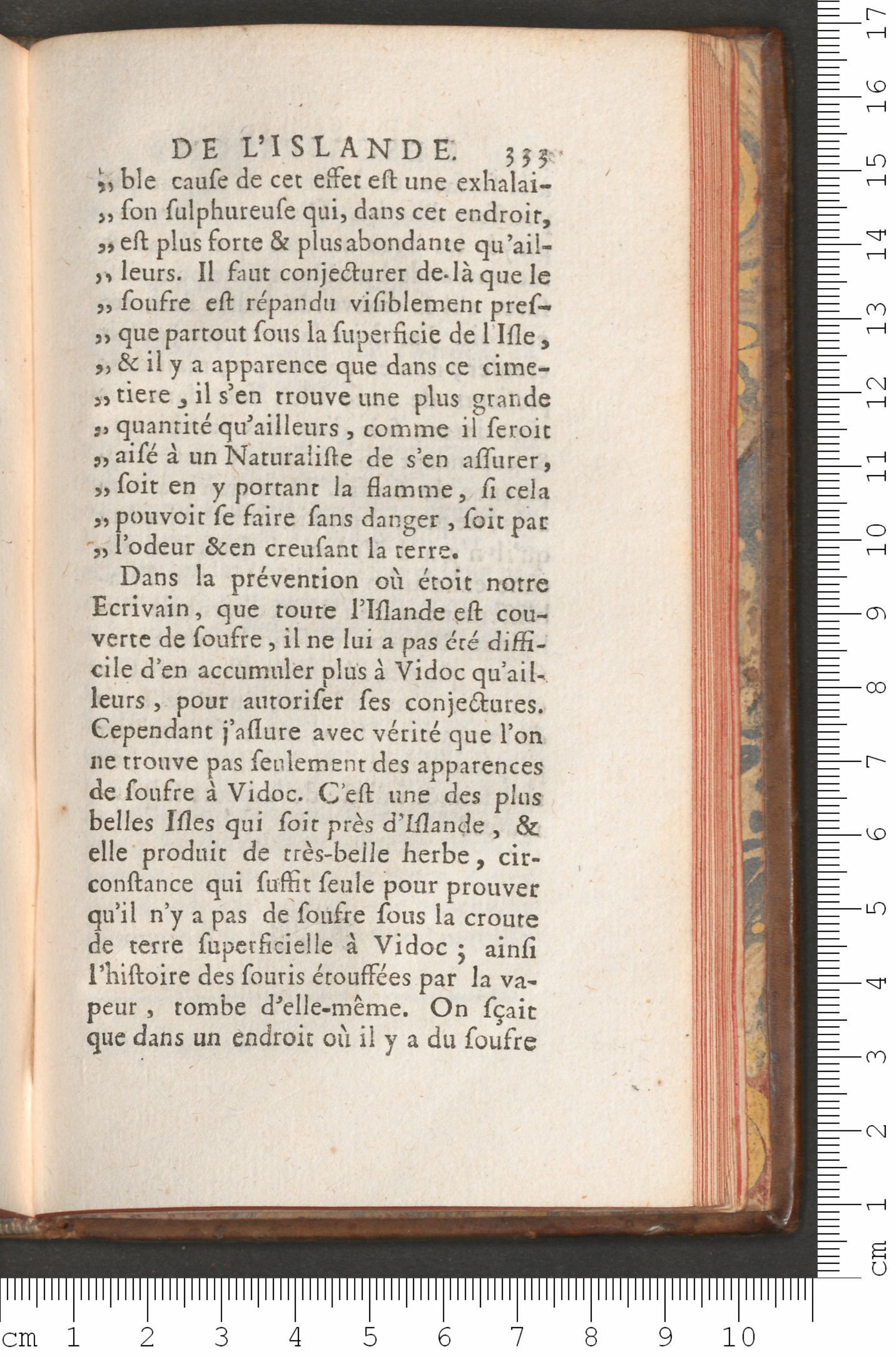
Danemarck, ils trouvent trois ou quatre tonneaux de farine vuides, & les provisions de poissons séchés fort endommagées. N'ayant jamais oui dire que les Marchands eussent laissé aux souris du bois pour se chauffer, ma raison me porte à conclure qu'elles ont pu supporter le froid de l'hyver, puisqu'au retour des Marchands en été, elles sont très-alertes & très grasses. Ces souris trouvent encore dans les maisons des habitans de quoi fournir à leurs besoin; de sorte qu'elles ne sont pas nécessitées à aller chercher leur subsistance dans la croute de terre sulphureuse qui couvre toute l'Islande, où on dit qu'elles trouvent aussi leur tombeau.

Il me semble que l'on pourroit avec raison retorquer contre lui-même l'argument de l'Auteur, en disant que, puisqu'il y a une si grande quantité de souris bien nourries & bien entretenues en Islande, il faut nécessairement qu'il n'y regne pas un froid aussi rigoureux qu'il le prétend. On a encore raconté à M. Anderson l'histoire suivante, qui est aussi fausse que ridicule. „ Le cimetiere de „ l'ancien couvent de Vidoc (*y*) a cette

(*y*) Page 224.

„ propriété singuliere, que quand on y
„ met des souris, elles meurent sur le
„ champ; la personne dont je tiens ce
„ fait, m'a assuré qu'elle en avoit fait
„ elle-même l'expérience à plusieurs re-
„ prises, & qu'elle l'avoit toujours
„ trouvée la même. „ Qu'il y ait des personnes qui s'amusent de la crédulité des autres par des contes agréables, je n'en suis pas surpris; mais qu'il se trouve des personnes assez hardies pour confirmer des rapports mensongers, en assurant qu'elles en ont été témoins, & qu'elles en ont fait l'expérience, c'est le comble de l'impudence. Cependant M. Anderson doit être excusé dans ce récit, puisqu'il paroît que la personne qui lui a raconté ce fait, l'a assuré l'avoir expérimenté par elle-même. Quoi qu'il en soit, il est absolument faux; j'ai été plusieurs fois à Vidoc, où j'ai fait différentes expériences pour parvenir à vérifier ce fait; mais j'ai trouvé que la cause physique qu'en a donné l'Auteur, a aussi peu lieu que le fait même. "Je crois, dit-il, (z) que la vérita-

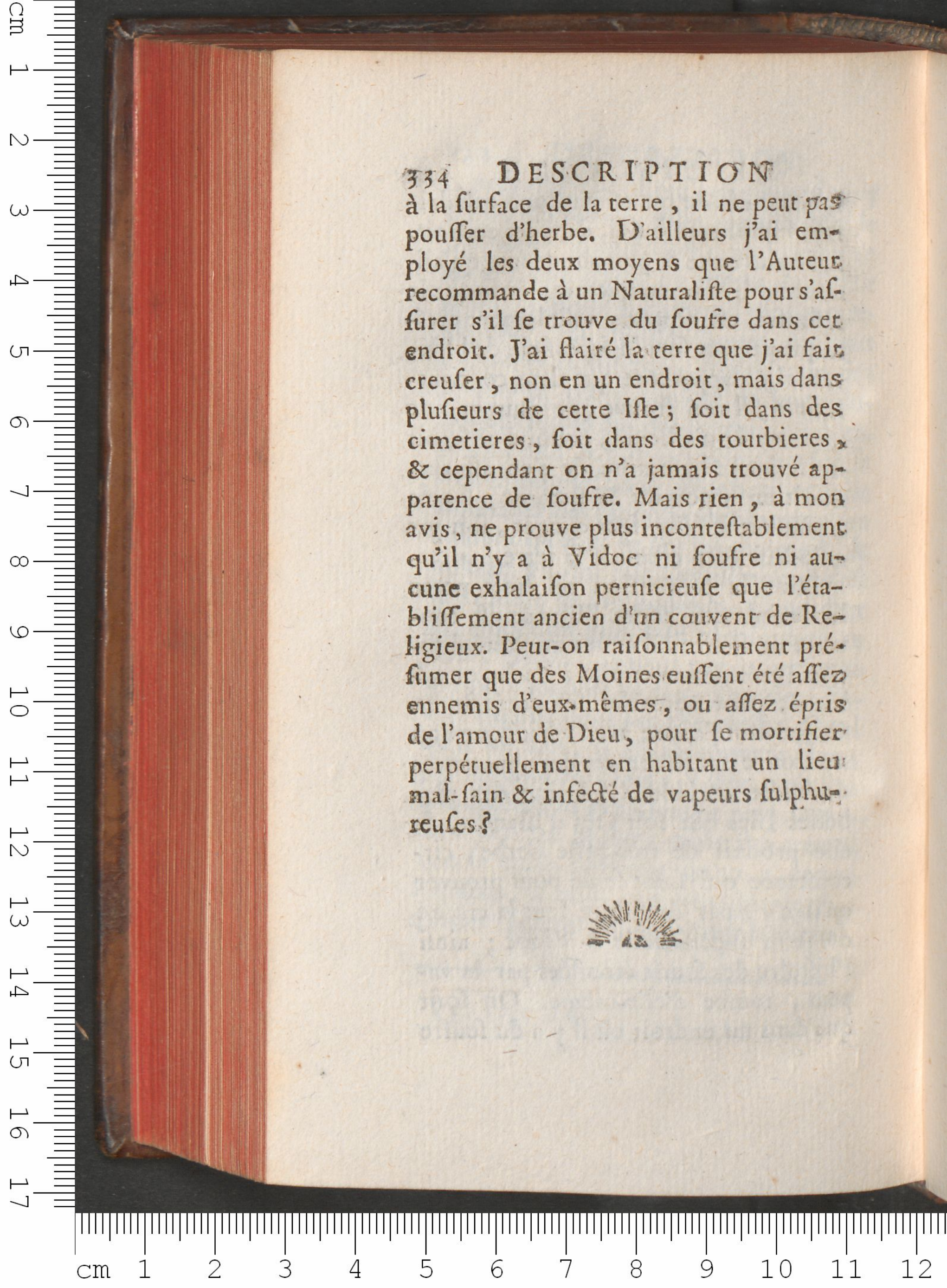
(z) Page 225.

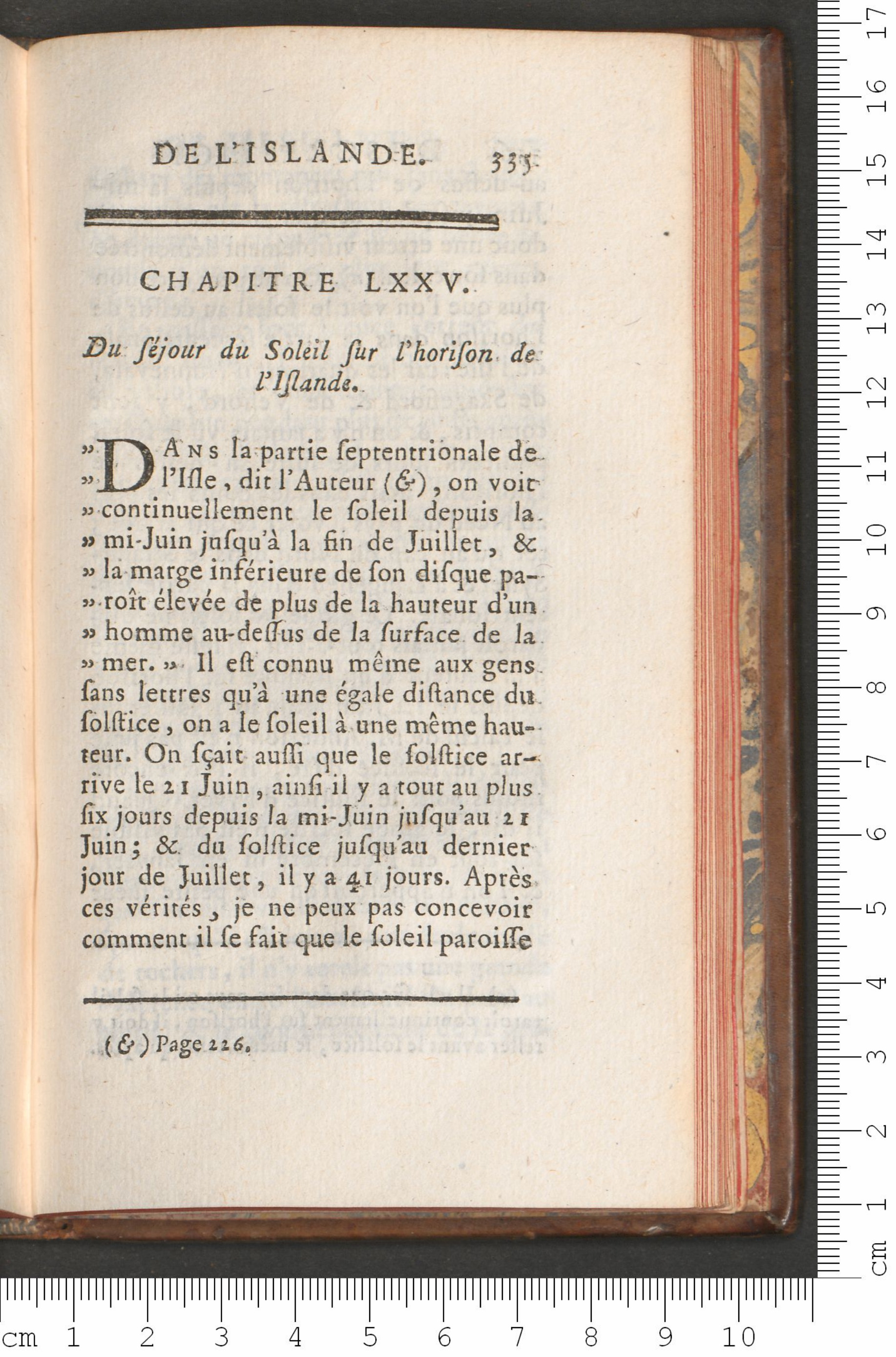


„ ble cause de cet effet est une exhalai-
„ son sulphureuse qui, dans cet endroit,
„ est plus forte & plus abondante qu'ail-
„ leurs. Il faut conjecturer de-là que le
„ soufre est répandu visiblement pres-
„ que partout sous la superficie de l'Isle,
„ & il y a apparence que dans ce cime-
„ tiere, il s'en trouve une plus grande
„ quantité qu'ailleurs, comme il seroit
„ aisé à un Naturaliste de s'en assurer,
„ soit en y portant la flamme, si cela
„ pouvoit se faire sans danger, soit par
„ l'odeur & en creusant la terre.

Dans la prévention où étoit notre Ecrivain, que toute l'Islande est couverte de soufre, il ne lui a pas été difficile d'en accumuler plus à Vidoc qu'ailleurs, pour autoriser ses conjectures. Cependant j'assure avec vérité que l'on ne trouve pas seulement des apparences de soufre à Vidoc. C'est une des plus belles Isles qui soit près d'Islande, & elle produit de très-belle herbe, circonstance qui suffit seule pour prouver qu'il n'y a pas de soufre sous la croute de terre superficielle à Vidoc; ainsi l'histoire des souris étouffées par la vapeur, tombe d'elle-même. On sçait que dans un endroit où il y a du soufre

à la ſurface de la terre, il ne peut pas pouſſer d'herbe. D'ailleurs j'ai employé les deux moyens que l'Auteur recommande à un Naturaliſte pour s'aſſurer s'il ſe trouve du ſoufre dans cet endroit. J'ai flairé la terre que j'ai fait creuſer, non en un endroit, mais dans pluſieurs de cette Iſle; ſoit dans des cimetieres, ſoit dans des tourbieres, & cependant on n'a jamais trouvé apparence de ſoufre. Mais rien, à mon avis, ne prouve plus inconteſtablement qu'il n'y a à Vidoc ni ſoufre ni aucune exhalaiſon pernicieuſe que l'établiſſement ancien d'un couvent de Religieux. Peut-on raiſonnablement préſumer que des Moines euſſent été aſſez ennemis d'eux-mêmes, ou aſſez épris de l'amour de Dieu, pour ſe mortifier perpétuellement en habitant un lieu mal-ſain & infecté de vapeurs ſulphureuſes?





CHAPITRE LXXV.

Du séjour du Soleil sur l'horison de l'Islande.

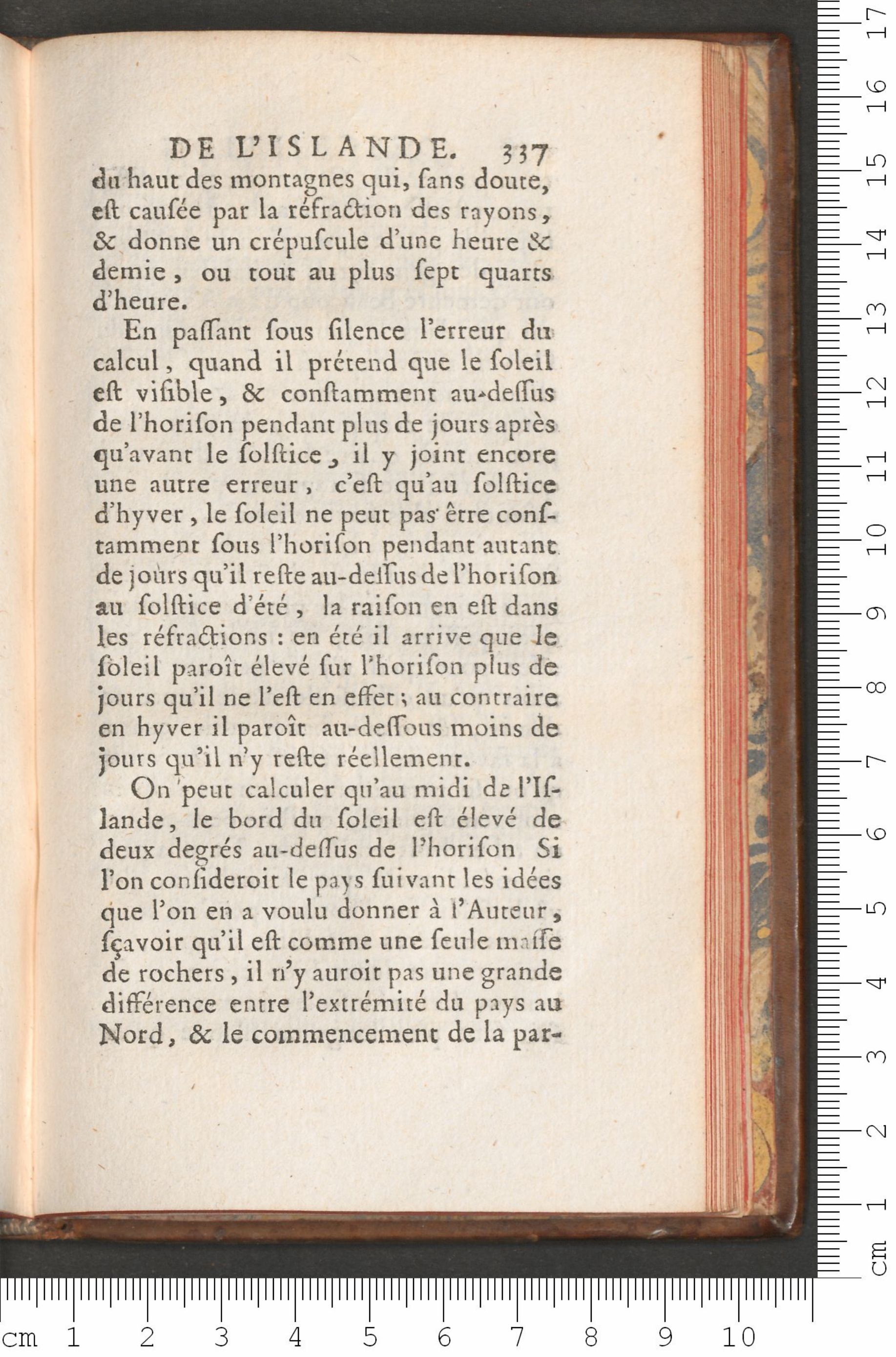
» DANS la partie septentrionale de » l'Isle, dit l'Auteur (&), on voit » continuellement le soleil depuis la » mi-Juin jusqu'à la fin de Juillet, & » la marge inférieure de son disque pa- » roît élevée de plus de la hauteur d'un » homme au-dessus de la surface de la » mer. » Il est connu même aux gens sans lettres qu'à une égale distance du solstice, on a le soleil à une même hauteur. On sçait aussi que le solstice arrive le 21 Juin, ainsi il y a tout au plus six jours depuis la mi-Juin jusqu'au 21 Juin; & du solstice jusqu'au dernier jour de Juillet, il y a 41 jours. Après ces vérités, je ne peux pas concevoir comment il se fait que le soleil paroisse

(&) Page 226.

au-deſſus de l'horiſon depuis la mi-Juin juſqu'au dernier Juillet : voilà donc une erreur viſiblement démontrée dans ſon calcul *(a)*. On ne peut dire non plus que l'on voit le ſoleil au-deſſus de l'horiſon dans la partie ſeptentrionale de l'Iſle : car les quartiers d'Hunnevata, de Skagefiord & de Veſiord, y ſont compris, & on n'y a jamais vû le ſoleil pluſieurs jours de ſuite au-deſſus de l'horiſon; mais dans les coins les plus au Nord du pays, voici ce qui arrive, tel qu'au cap du Nord dans le Strand-Syſſel & à Langeneſſ dans la partie ſeptentrionale. Le globe du ſoleil ne diſparoît jamais tout-à-fait, il reſte même à la hauteur d'un homme ſur l'horiſon depuis le 12 Juin juſqu'au 1 Juillet. Si le calcul de M. Anderſon n'eſt pas juſte pour le ſolſtice d'été, il l'eſt encore moins pour le ſolſtice d'hyver. Quand il dit, le globe ſolaire n'eſt pas viſible ſur-tout en Décembre ni en Janvier, & l'on n'apperçoit qu'une petite lueur

---

(a) Il eſt ſûr que dans les pays où le ſoleil paroît continuellement ſur l'horiſon, il doit y reſter avant le ſolſtice, le même tems qu'après.

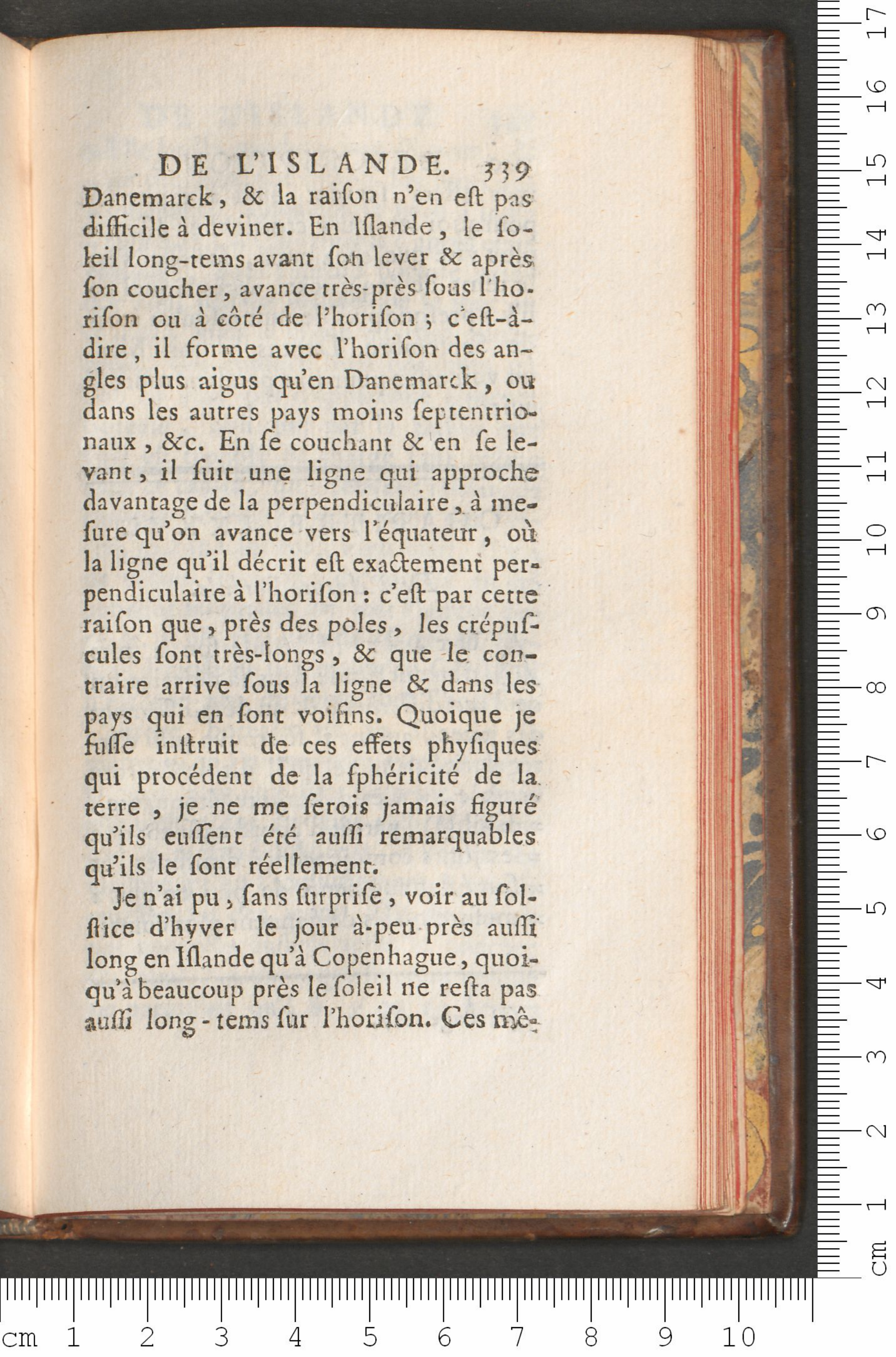


du haut des montagnes qui, ſans doute, eſt cauſée par la réfraction des rayons, & donne un crépuſcule d'une heure & demie, ou tout au plus ſept quarts d'heure.

En paſſant ſous ſilence l'erreur du calcul, quand il prétend que le ſoleil eſt viſible, & conſtamment au-deſſus de l'horiſon pendant plus de jours après qu'avant le ſolſtice, il y joint encore une autre erreur, c'eſt qu'au ſolſtice d'hyver, le ſoleil ne peut pas être conſtamment ſous l'horiſon pendant autant de jours qu'il reſte au-deſſus de l'horiſon au ſolſtice d'été, la raiſon en eſt dans les réfractions : en été il arrive que le ſoleil paroît élevé ſur l'horiſon plus de jours qu'il ne l'eſt en effet ; au contraire en hyver il paroît au-deſſous moins de jours qu'il n'y reſte réellement.

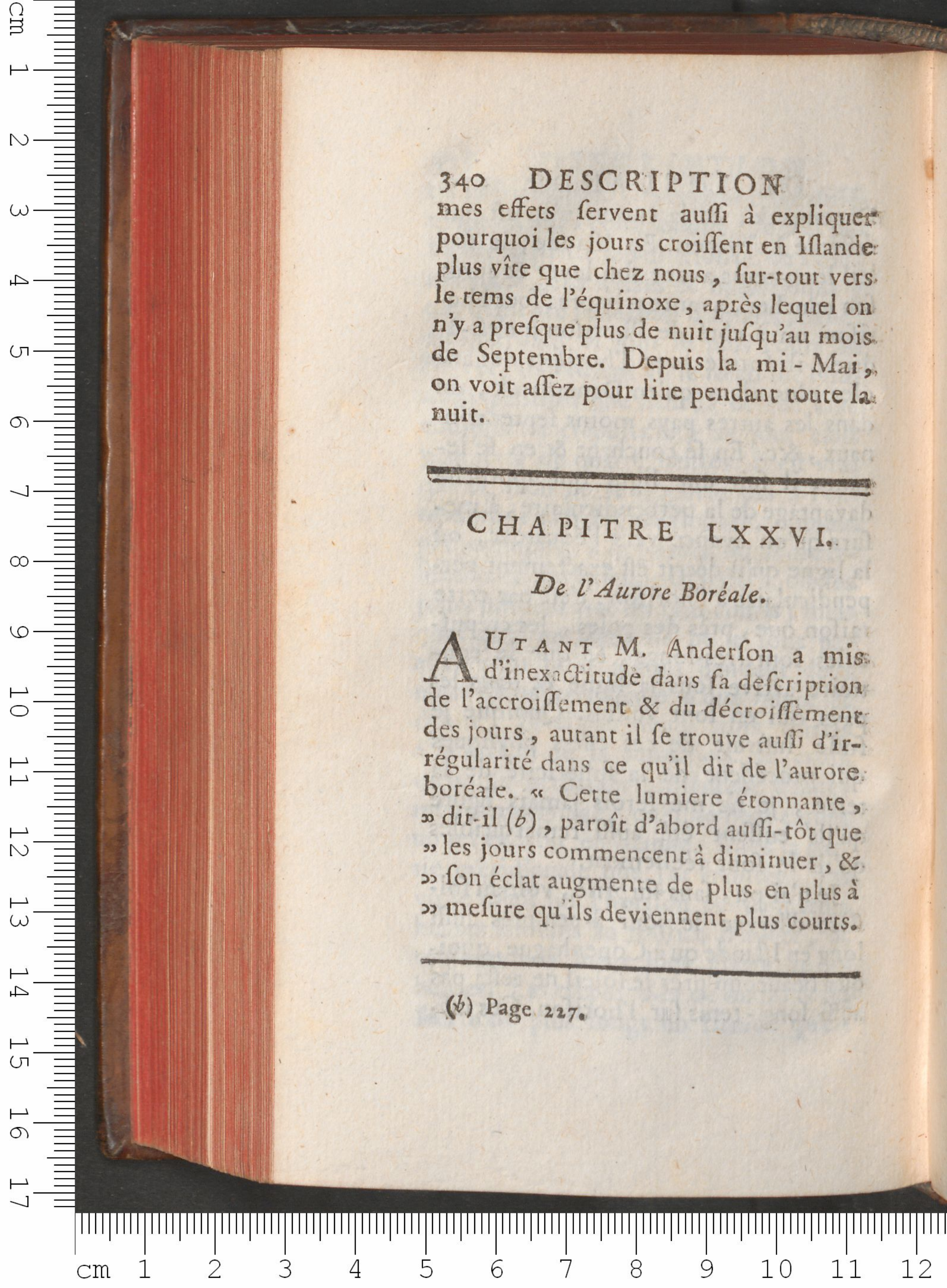
On peut calculer qu'au midi de l'Iſlande, le bord du ſoleil eſt élevé de deux degrés au-deſſus de l'horiſon Si l'on conſideroit le pays ſuivant les idées que l'on en a voulu donner à l'Auteur, ſçavoir qu'il eſt comme une ſeule maſſe de rochers, il n'y auroit pas une grande différence entre l'extrémité du pays au Nord, & le commencement de la par-

tie méridionale. Cependant cette différence est assez considérable. Je n'ai pas habité la partie septentrionale de l'Isle ; mais des gens lettrés & habiles qui y ont demeuré beaucoup d'années, m'ont dit que dans le jour le plus court de l'hyver, ils avoient vû le soleil sur l'horison pendant une heure, & que sans compter le crépuscule, le jour clair peut être de quatre heures. Il est vrai que ce récit ne se rapporte pas à l'extrémité la plus septentrionale, comme par exemple, à la pointe du Norder-Strand & de l'Isefiords-Syssel, où les jours doivent être les plus courts ; mais quoi qu'il en soit, ils ne le sont pas assez pour qu'il n'y ait pendant deux mois qu'un crépuscule d'une heure & demie, & d'une heure trois quarts à la faveur de la réfraction. Je crois qu'on se persuadera aisément d'après mon témoignage, qu'il ne peut exister un tel endroit en Islande. Dans la partie méridionale que j'ai habitée, j'ai vû le soleil sur l'horison pendant trois heures entieres au solstice d'hyver, & toujours une lueur bien claire de six heures. Les crépuscules du matin & du soir sont plus longs en Islande qu'en



Danemarck, & la raiſon n'en eſt pas difficile à deviner. En Iſlande, le ſoleil long-tems avant ſon lever & après ſon coucher, avance très-près ſous l'horiſon ou à côté de l'horiſon ; c'eſt-à-dire, il forme avec l'horiſon des angles plus aigus qu'en Danemarck, ou dans les autres pays moins ſeptentrionaux, &c. En ſe couchant & en ſe levant, il ſuit une ligne qui approche davantage de la perpendiculaire, à meſure qu'on avance vers l'équateur, où la ligne qu'il décrit eſt exactement perpendiculaire à l'horiſon : c'eſt par cette raiſon que, près des poles, les crépuſcules ſont très-longs, & que le contraire arrive ſous la ligne & dans les pays qui en ſont voiſins. Quoique je fuſſe inſtruit de ces effets phyſiques qui procédent de la ſphéricité de la terre, je ne me ſerois jamais figuré qu'ils euſſent été auſſi remarquables qu'ils le ſont réellement.

Je n'ai pu, ſans ſurpriſe, voir au ſolſtice d'hyver le jour à-peu-près auſſi long en Iſlande qu'à Copenhague, quoiqu'à beaucoup près le ſoleil ne reſta pas auſſi long-tems ſur l'horiſon. Ces mê-



mes effets servent aussi à expliquer pourquoi les jours croissent en Islande plus vîte que chez nous, sur-tout vers le tems de l'équinoxe, après lequel on n'y a presque plus de nuit jusqu'au mois de Septembre. Depuis la mi-Mai, on voit assez pour lire pendant toute la nuit.

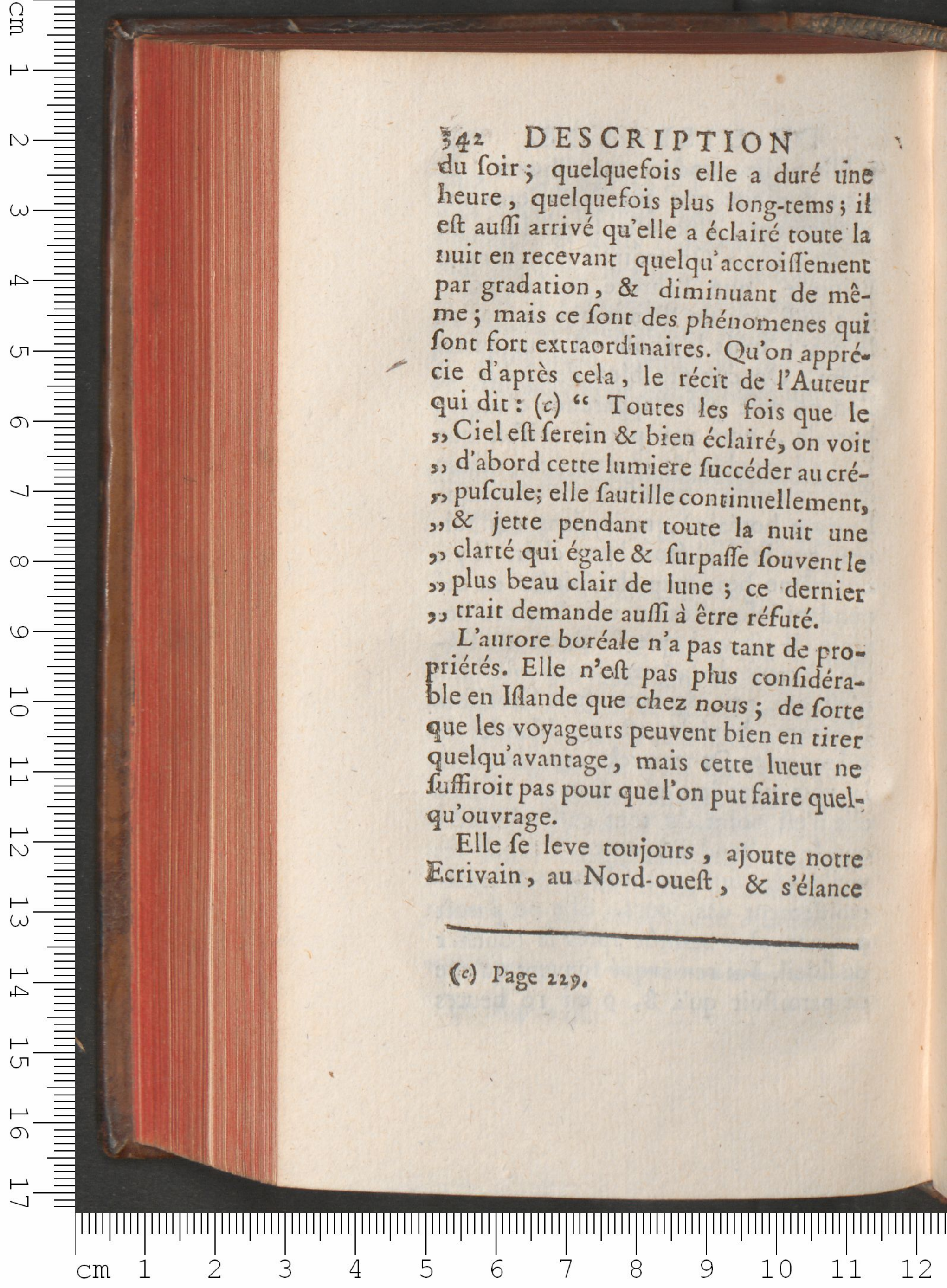
CHAPITRE LXXVI.

De l'Aurore Boréale.

AUTANT M. Anderson a mis d'inexactitude dans sa description de l'accroissement & du décroissement des jours, autant il se trouve aussi d'irrégularité dans ce qu'il dit de l'aurore boréale. « Cette lumiere étonnante, » dit-il (*b*), paroît d'abord aussi-tôt que » les jours commencent à diminuer, & » son éclat augmente de plus en plus à » mesure qu'ils deviennent plus courts.

(*b*) Page 227.

» Elle brille pendant tout l'hyver, & » ne diminue que quand les jours au- » gmentent, alors elle se perd à la fin » tout-à-fait. » On croiroit d'après cette peinture, que l'aurore boréale manque aussi peu en Islande que le jour ou la nuit; mais la chose est tout autrement. On compte bien des jours où l'on ne voit pas d'apparence d'aurore boréale, non pas par la raison que l'air est trouble & chargé (car même dans ce cas-là, on a souvent remarqué l'aurore boréale), mais dans des soirées que le Ciel étoit bien clair. Il y a de même beaucoup de soirées en été pendant lesquelles on voit l'aurore boréale. Il est vrai que sa clarté est foible, à cause de la lumiere du soleil qui n'est que peu de tems sous l'horison. L'aurore boréale est en Islande la même qu'en Danemarck; excepté qu'on la voit peut-être plus souvent : mais elle n'est point du tout aussi réguliere que le prétend l'Auteur, à régler ses vicissitudes sur l'accroissement & le décroissement des jours. Elle ne paroît pas non plus aussitôt après le coucher du soleil. J'ai remarqué souvent qu'elle ne paroissoit qu'à 8, 9 ou 10 heures



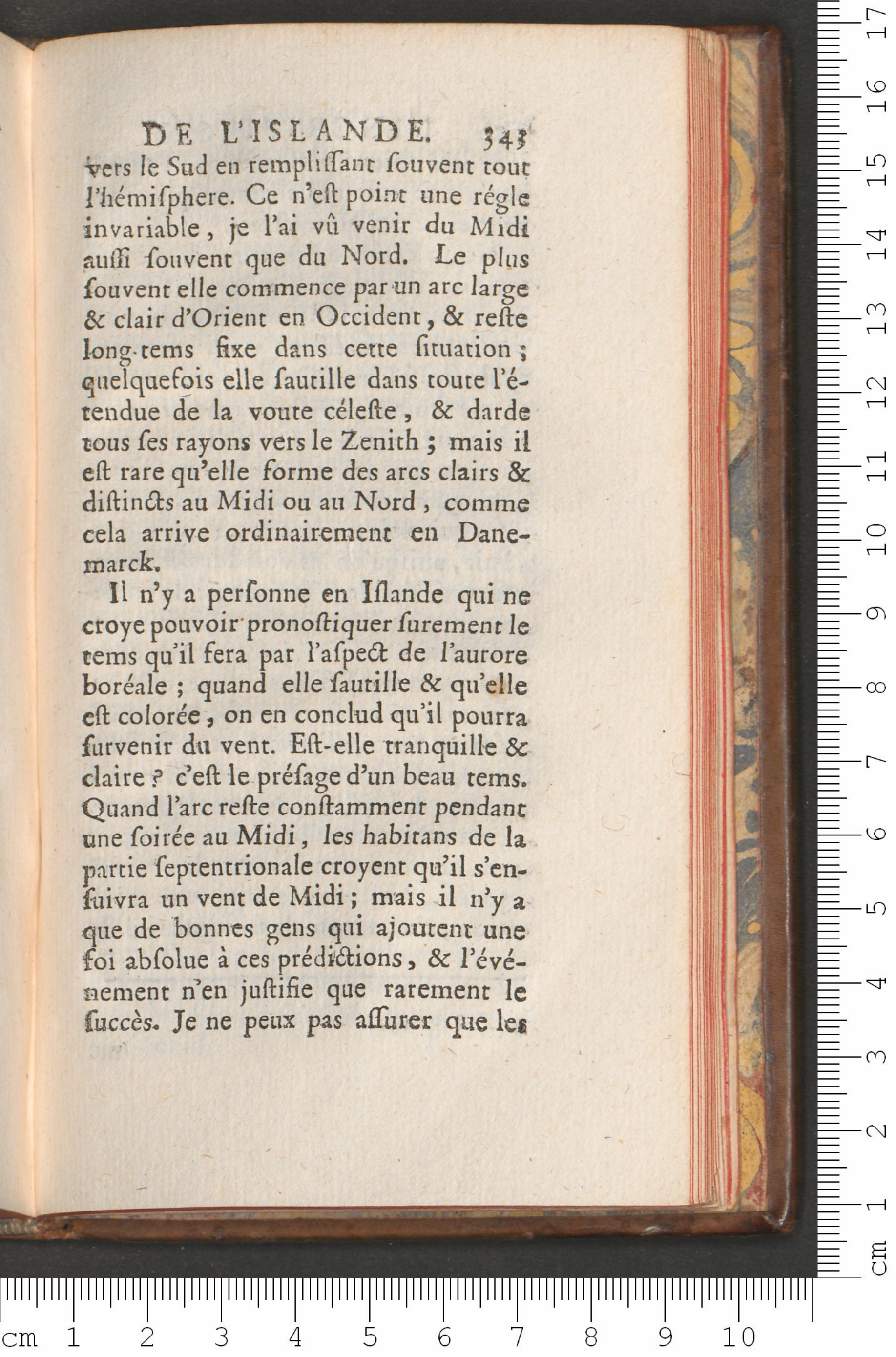
du soir ; quelquefois elle a duré une heure, quelquefois plus long-tems ; il est aussi arrivé qu'elle a éclairé toute la nuit en recevant quelqu'accroissement par gradation, & diminuant de même ; mais ce sont des phénomenes qui sont fort extraordinaires. Qu'on apprécie d'après cela, le récit de l'Auteur qui dit : (c) " Toutes les fois que le „ Ciel est serein & bien éclairé, on voit „ d'abord cette lumiere succéder au cré- „ puscule ; elle sautille continuellement, „ & jette pendant toute la nuit une „ clarté qui égale & surpasse souvent le „ plus beau clair de lune ; ce dernier „ trait demande aussi à être réfuté.

L'aurore boréale n'a pas tant de propriétés. Elle n'est pas plus considérable en Islande que chez nous ; de sorte que les voyageurs peuvent bien en tirer quelqu'avantage, mais cette lueur ne suffiroit pas pour que l'on put faire quelqu'ouvrage.

Elle se leve toujours, ajoute notre Ecrivain, au Nord-ouest, & s'élance

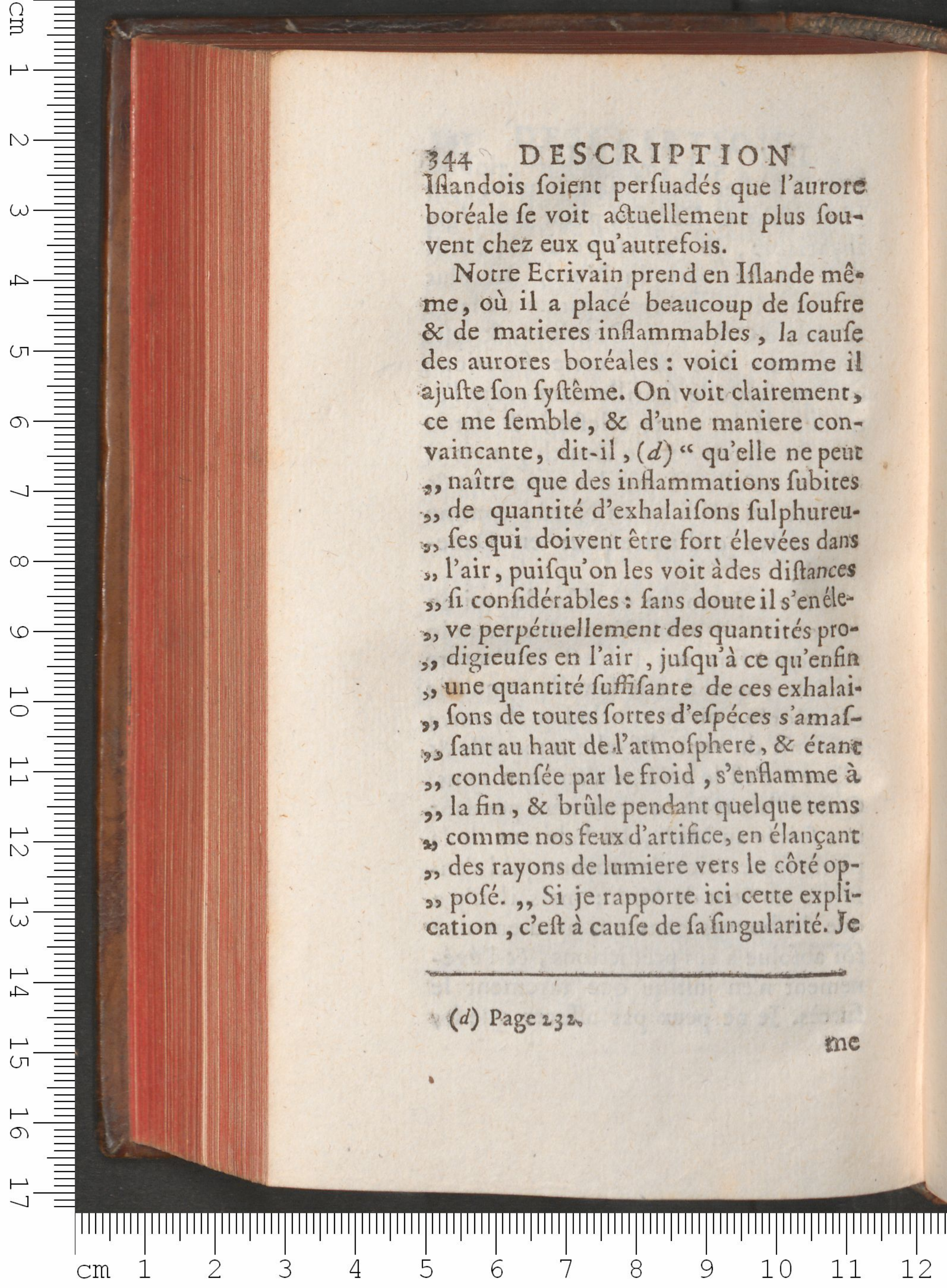
---

(c) Page 229.



vers le Sud en rempliſſant ſouvent tout l'hémiſphere. Ce n'eſt point une régle invariable, je l'ai vû venir du Midi auſſi ſouvent que du Nord. Le plus ſouvent elle commence par un arc large & clair d'Orient en Occident, & reſte long-tems fixe dans cette ſituation; quelquefois elle ſautille dans toute l'étendue de la voute céleſte, & darde tous ſes rayons vers le Zenith; mais il eſt rare qu'elle forme des arcs clairs & diſtincts au Midi ou au Nord, comme cela arrive ordinairement en Danemarck.

Il n'y a perſonne en Iſlande qui ne croye pouvoir pronoſtiquer ſurement le tems qu'il fera par l'aſpect de l'aurore boréale; quand elle ſautille & qu'elle eſt colorée, on en conclud qu'il pourra ſurvenir du vent. Eſt-elle tranquille & claire? c'eſt le préſage d'un beau tems. Quand l'arc reſte conſtamment pendant une ſoirée au Midi, les habitans de la partie ſeptentrionale croyent qu'il s'enſuivra un vent de Midi; mais il n'y a que de bonnes gens qui ajoutent une foi abſolue à ces prédictions, & l'événement n'en juſtifie que rarement le ſuccès. Je ne peux pas aſſurer que les



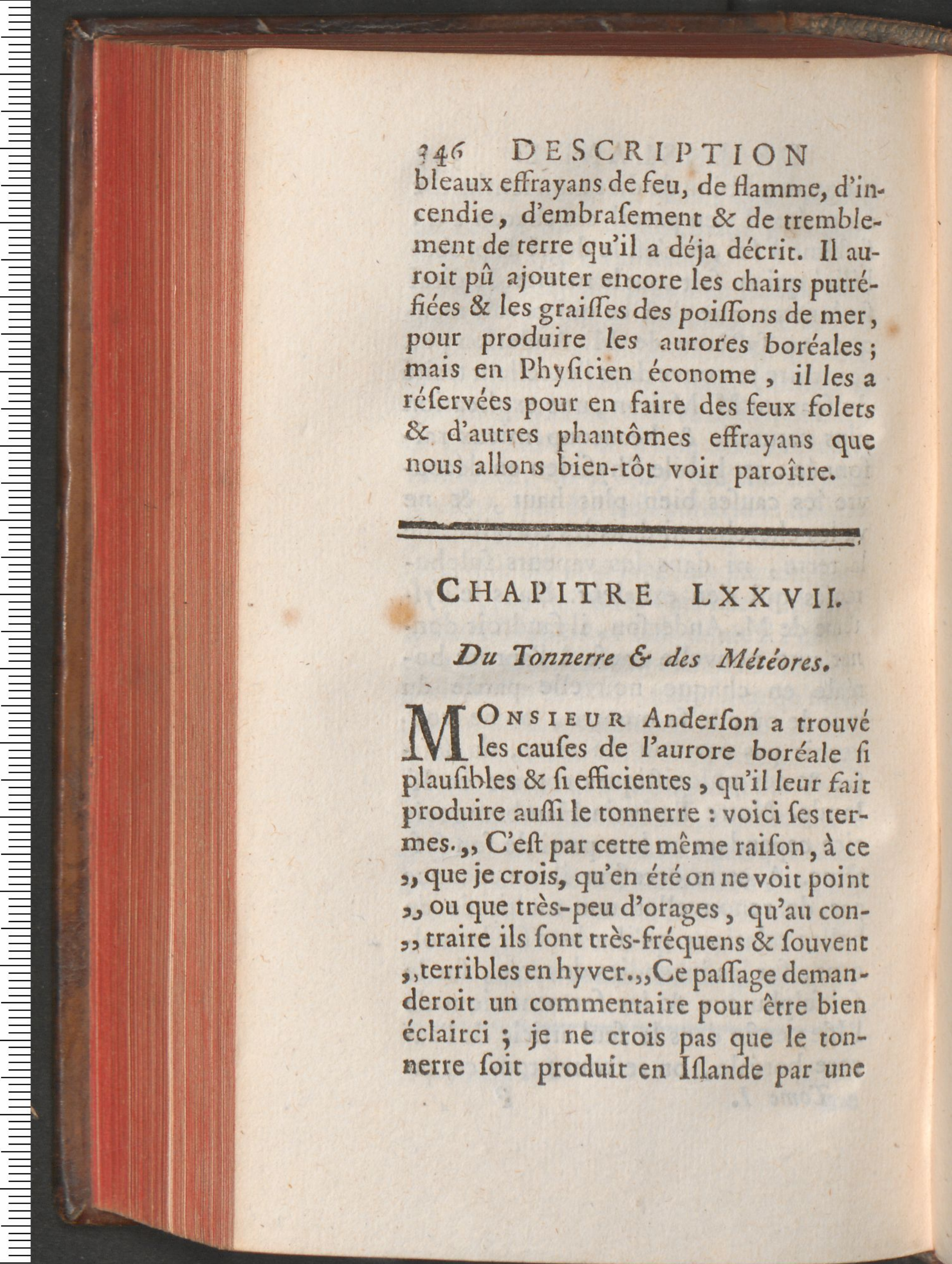
Islandois soient persuadés que l'aurore boréale se voit actuellement plus souvent chez eux qu'autrefois.

Notre Ecrivain prend en Islande même, où il a placé beaucoup de soufre & de matieres inflammables, la cause des aurores boréales : voici comme il ajuste son systême. On voit clairement, ce me semble, & d'une maniere convaincante, dit-il, (*d*) " qu'elle ne peut
„ naître que des inflammations subites
„ de quantité d'exhalaisons sulphureu-
„ ses qui doivent être fort élevées dans
„ l'air, puisqu'on les voit à des distances
„ si considérables : sans doute il s'en éle-
„ ve perpétuellement des quantités pro-
„ digieuses en l'air, jusqu'à ce qu'enfin
„ une quantité suffisante de ces exhalai-
„ sons de toutes sortes d'espéces s'amas-
„ sant au haut de l'atmosphere, & étant
„ condensée par le froid, s'enflamme à
„ la fin, & brûle pendant quelque tems
„ comme nos feux d'artifice, en élançant
„ des rayons de lumiere vers le côté op-
„ posé. „ Si je rapporte ici cette explication, c'est à cause de sa singularité. Je

(*d*) Page 232.

me

me garderai bien de dire mon ſentiment à cet égard : en pareil cas chacun a un ſyſtême à ſoi, & c'eſt le degré de probabilité qui en fait tout le mérite. Je dirai ſeulement que c'eſt ce qui paroît manquer au ſyſtême de M. Anderſon ; au contraire je trouve dans l'excellent traité du ſçavant M. Mairan, une explication plus naturelle & beaucoup mieux raiſonnée : cet habile Phyſicien en découvre les cauſes bien plus haut, & ne va les chercher ni dans les entrailles de la terre, ni dans les vapeurs ſulphureuſes qui s'en exhalent. Dans le ſyſtême de M. Anderſon, il faudroit donner une nouvelle cauſe à l'aurore boréale en chaque nouvelle partie du monde où elle ſe montre, on ne trouveroit pas par-tout du nitre, du ſoufre & des phlogiſtiques comme en Iſlande. Notre Ecrivain Hambourgeois tire cependant un bon parti de ſon ſyſtême. A cette occaſion il ne manque pas de renouveller une multitude de belles relations qu'il a lues ſur les volcans, ſur les incendies de terre, ſur le ſol ſulphureux & les fermentations de l'Iſle ; enfin dans le ſeul article de l'aurore boréale, on retrouve tous ces ta-



bleaux effrayans de feu, de flamme, d'incendie, d'embrasement & de tremblement de terre qu'il a déja décrit. Il auroit pû ajouter encore les chairs putréfiées & les graisses des poissons de mer, pour produire les aurores boréales; mais en Physicien économe, il les a réservées pour en faire des feux folets & d'autres phantômes effrayans que nous allons bien-tôt voir paroître.

CHAPITRE LXXVII.

Du Tonnerre & des Météores.

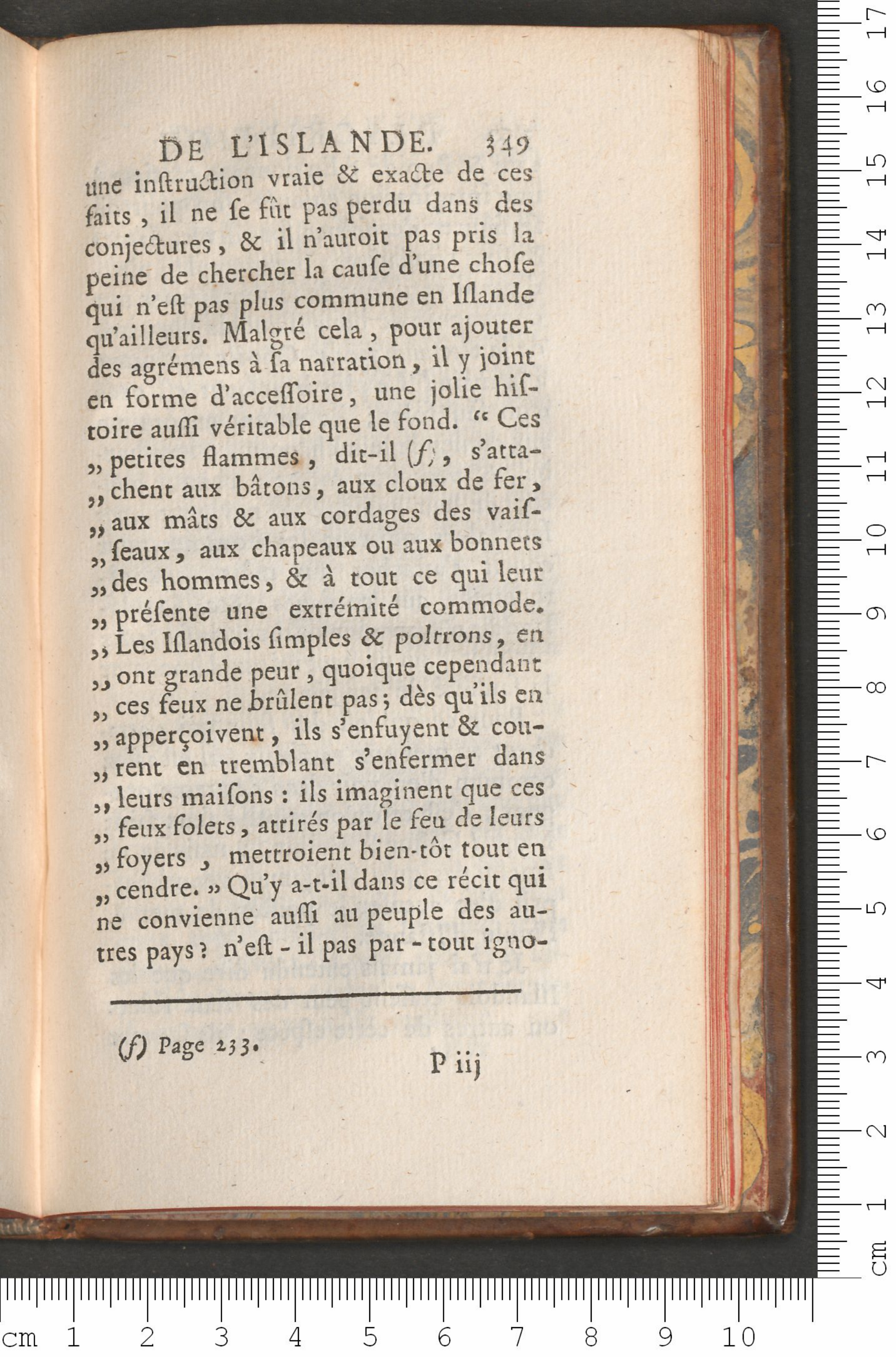
MONSIEUR Anderson a trouvé les causes de l'aurore boréale si plausibles & si efficientes, qu'il leur fait produire aussi le tonnerre : voici ses termes. ,, C'est par cette même raison, à ce ,, que je crois, qu'en été on ne voit point ,, ou que très-peu d'orages, qu'au contraire ils sont très-fréquens & souvent ,, terribles en hyver. ,, Ce passage demanderoit un commentaire pour être bien éclairci ; je ne crois pas que le tonnerre soit produit en Islande par une

autre cauſe qu'ailleurs. Comme je ne prétends pas faire une diſſertation phyſique ſur les orages, ma tâche ſe bornera à rapporter des obſervations hiſtoriques à cet égard.

Je peux aſſurer qu'en général on voit rarement des orages en Iſlande ; & lorſqu'il en arrive dans la partie ſeptentrionale, c'eſt ordinairement en été. Dans d'autres endroits, c'eſt le plus ſouvent en automne, mais très-rarement en hyver. Pendant tout le tems que j'ai reſté en Iſlande, je n'ai entendu qu'une ſeule fois le tonnerre, ou plutôt de petits coups de tonnerre, à la mi-Juin. Je conviens cependant qu'il peut avoir tonné cette même année dans d'autres endroits ; l'Iſle eſt ſi grande, que l'on ne peut pas entendre un orage par-tout. Des gens qui ont entendu pluſieurs fois le tonnerre en Iſlande & à Copenhague, m'ont aſſuré qu'il tonnoit en cette ville plus fort qu'en Iſlande ; ce que j'ai auſſi remarqué par le ſeul orage que j'ai entendu. « J'attribue en- » core à cette même cauſe, dit notre » Ecrivain (*e*), la quantité prodi-

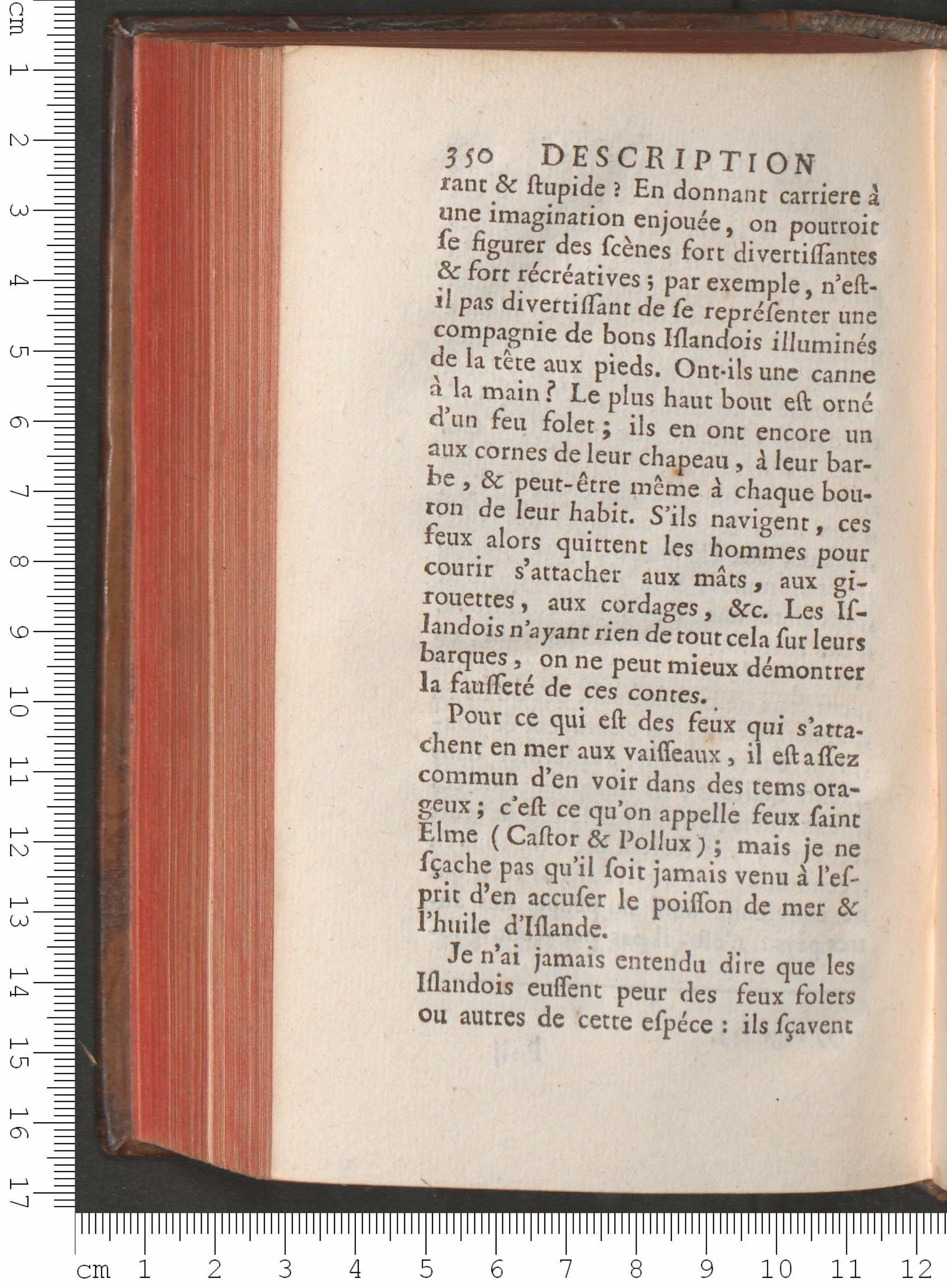
(*e*) Page 233.

» gieuse de feux folets, de flammes vol-
» tigeantes d'étoiles courantes qu'on
» observe dans cette Isle, précisément
» dans le tems qu'il neige. Il est cer-
» tain que la matiere de ces feux ne
» sçauroit manquer dans une Isle où il
„ se trouve beaucoup de poissons pour-
„ ris, & une quantité considérable
„ d'huile & de graisses. „ Voilà, je
l'avoue, des effets du poisson & de
l'huile qui ne me laissent pas sans éton-
nement. Je doute que les sçavans ap-
plaudissent à cette découverte ; mais
pour montrer en peu de mots combien
ces conjectures sont inutiles ; j'assure-
rai d'après la vérité, qu'on voit rare-
ment en Islande des feux folets, des
flammes voltigeantes, des étoiles cou-
rantes, ou autres météores de cette na-
ture. L'air y est en général trop pur &
trop clair pour cela. Je me suis appli-
qué particulierement à découvrir quel-
ques phénomenes en ce genre ; mais je
n'ai rien vû que quelques petites étoi-
les courantes qui ne sont pourtant pas
si communes que chez nous. Quant aux
feux folets & autres, je n'en ai jamais
pu découvrir, tant ils sont rares. Il est
à présumer que si M. Anderson eut eu



une instruction vraie & exacte de ces faits, il ne se fût pas perdu dans des conjectures, & il n'auroit pas pris la peine de chercher la cause d'une chose qui n'est pas plus commune en Islande qu'ailleurs. Malgré cela, pour ajouter des agrémens à sa narration, il y joint en forme d'accessoire, une jolie histoire aussi véritable que le fond. « Ces „ petites flammes, dit-il (*f*), s'attachent aux bâtons, aux cloux de fer, „ aux mâts & aux cordages des vaisseaux, aux chapeaux ou aux bonnets „ des hommes, & à tout ce qui leur „ présente une extrémité commode. „ Les Islandois simples & *poltrons*, en „ ont grande peur, quoique cependant „ ces feux ne brûlent pas; dès qu'ils en „ apperçoivent, ils s'enfuyent & cou- „ rent en tremblant s'enfermer dans „ leurs maisons : ils imaginent que ces „ feux folets, attirés par le feu de leurs „ foyers, mettroient bien-tôt tout en „ cendre. » Qu'y a-t-il dans ce récit qui ne convienne aussi au peuple des autres pays? n'est-il pas par-tout igno-

(*f*) Page 233.

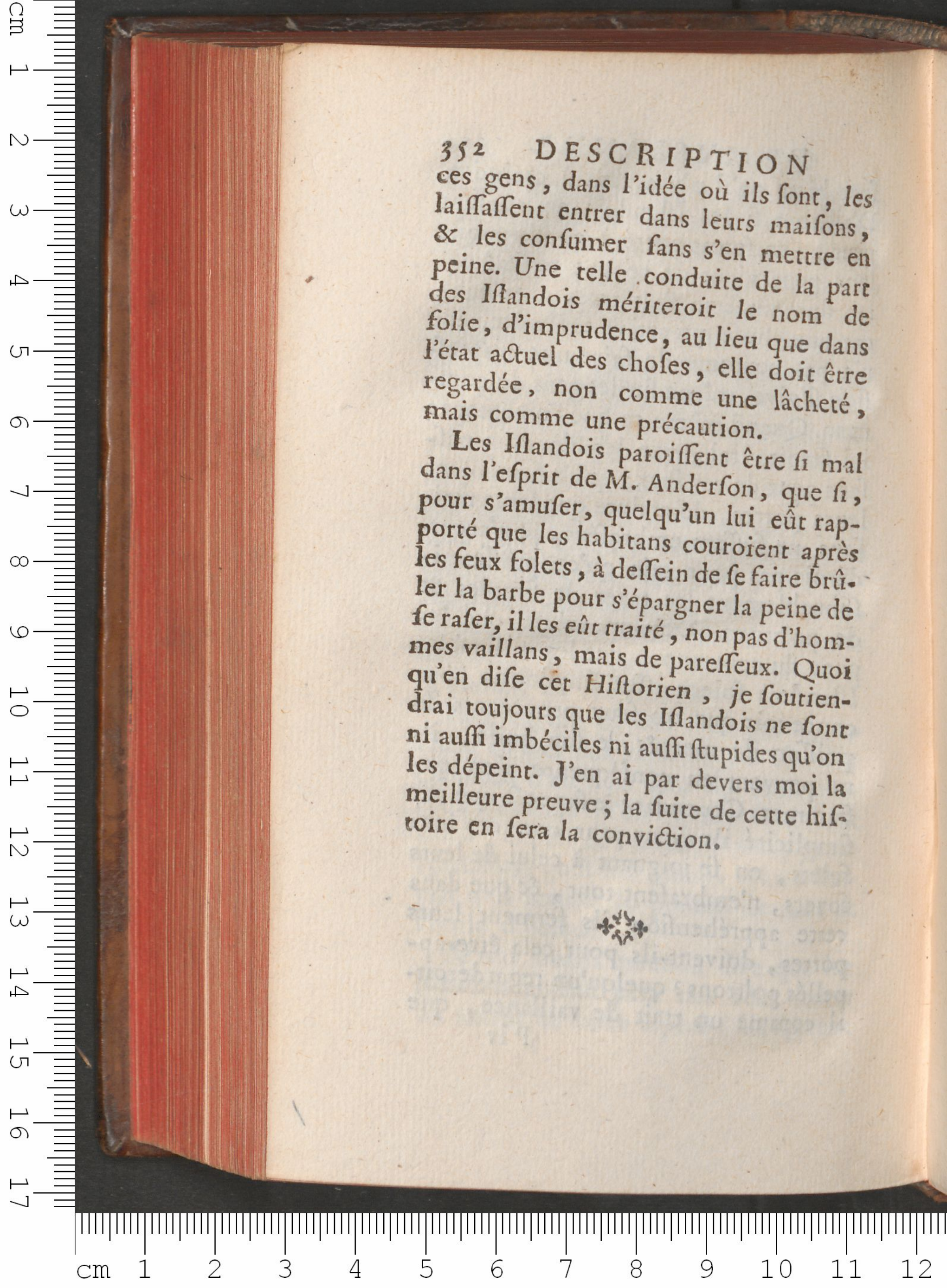


rant & ſtupide ? En donnant carriere à une imagination enjouée, on pourroit ſe figurer des ſcènes fort divertiſſantes & fort récréatives ; par exemple, n'eſt-il pas divertiſſant de ſe repréſenter une compagnie de bons Iſlandois illuminés de la tête aux pieds. Ont-ils une canne à la main ? Le plus haut bout eſt orné d'un feu folet ; ils en ont encore un aux cornes de leur chapeau, à leur barbe, & peut-être même à chaque bouton de leur habit. S'ils navigent, ces feux alors quittent les hommes pour courir s'attacher aux mâts, aux girouettes, aux cordages, &c. Les Iſlandois *n'ayant* rien de tout cela ſur leurs barques, on ne peut mieux démontrer la fauſſeté de ces contes.

Pour ce qui eſt des feux qui s'attachent en mer aux vaiſſeaux, il eſt aſſez commun d'en voir dans des tems orageux ; c'eſt ce qu'on appelle feux ſaint Elme (Caſtor & Pollux) ; mais je ne ſçache pas qu'il ſoit jamais venu à l'eſprit d'en accuſer le poiſſon de mer & l'huile d'Iſlande.

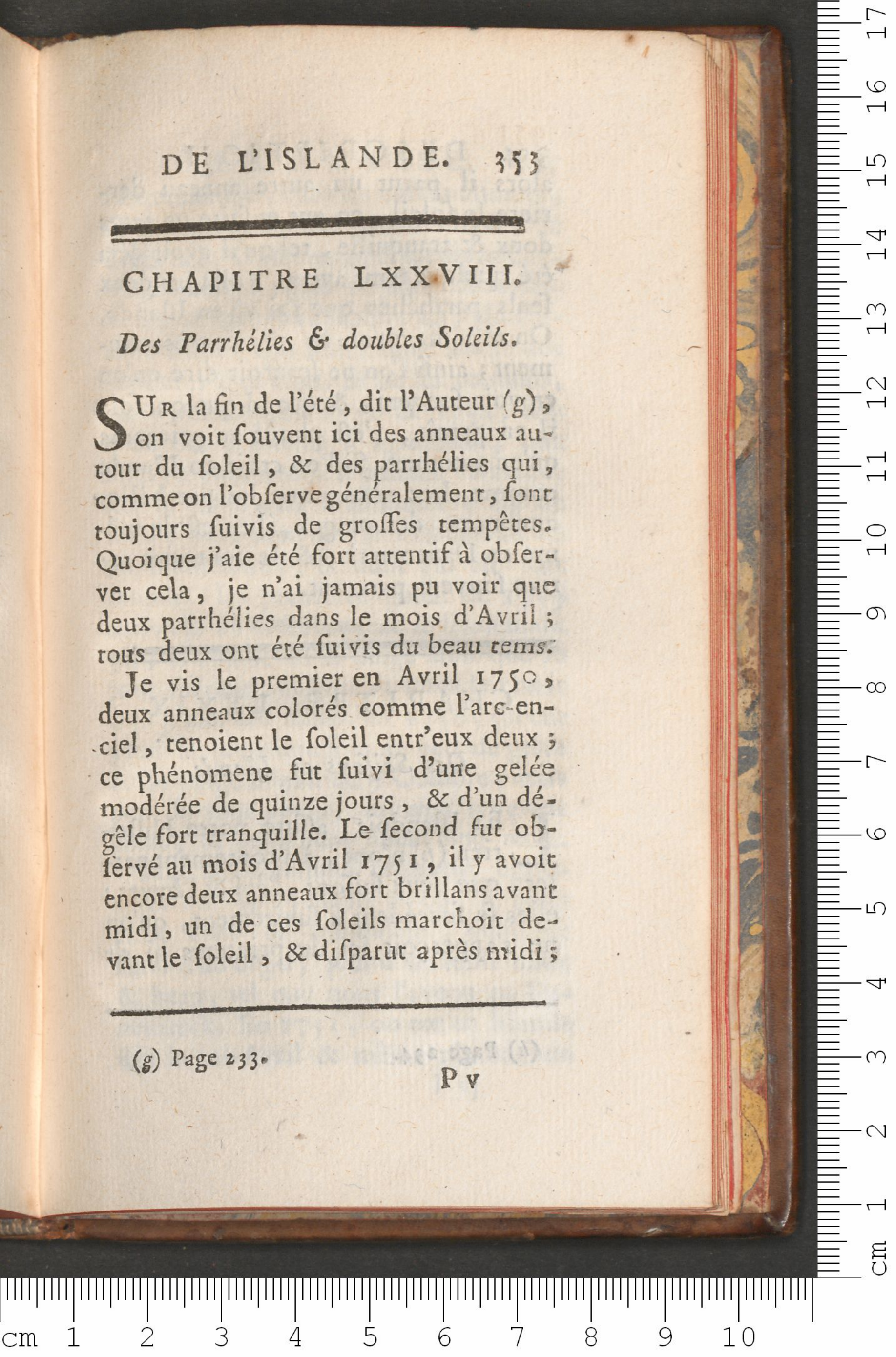
Je n'ai jamais entendu dire que les Iſlandois euſſent peur des feux folets ou autres de cette eſpéce : ils ſçavent

fort bien qu'il n'y a rien à craindre. D'ailleurs ſi les Iſlandois en avoient peur, j'en ſerois porté à conclure que leur peur vient de ce que ces météores doivent être fort rares chez eux : car une choſe qui arrive ordinairement n'a pas coutume de faire une impreſſion ſi vive, même ſur les gens du commun. Quand même ce que l'on raconte ici ſeroit vrai, que les Iſlandois euſſent peur de ces feux; qu'ils fermaſſent leurs portes, de crainte que leurs maiſons ne fuſſent embraſées, je n'accorderois pas pour cela qu'on puiſſe raiſonnablement les taxer de ſimples & de poltrons. Doit-on exiger que les gens du commun, que les miſérables Iſlandois ſoient aſſez Phyſiciens pour concevoir que ces feux provenants du poiſſon de mer & de ſon huile, ils ne peuvent en conſéquence rien enflammer. Cependant je ſuppoſe que par ſimplicité ils ayent peur que ces feux folets, en ſe joignant à celui de leurs foyers, n'embraſent tout, & que dans cette appréhenſion ils ferment leurs portes, doivent-ils pour cela être appellés poltrons ? quelqu'un regarderoit-il comme un trait de vaillance, que



ces gens, dans l'idée où ils ſont, les laiſſaſſent entrer dans leurs maiſons, & les conſumer ſans s'en mettre en peine. Une telle conduite de la part des Iſlandois mériteroit le nom de folie, d'imprudence, au lieu que dans l'état actuel des choſes, elle doit être regardée, non comme une lâcheté, mais comme une précaution.

Les Iſlandois paroiſſent être ſi mal dans l'eſprit de M. Anderſon, que ſi, pour s'amuſer, quelqu'un lui eût rapporté que les habitans couroient après les feux folets, à deſſein de ſe faire brûler la barbe pour s'épargner la peine de ſe raſer, il les eût traité, non pas d'hommes vaillans, mais de pareſſeux. Quoi qu'en diſe cet Hiſtorien, je ſoutiendrai toujours que les Iſlandois ne ſont ni auſſi imbéciles ni auſſi ſtupides qu'on les dépeint. J'en ai par devers moi la meilleure preuve; la ſuite de cette hiſtoire en ſera la conviction.



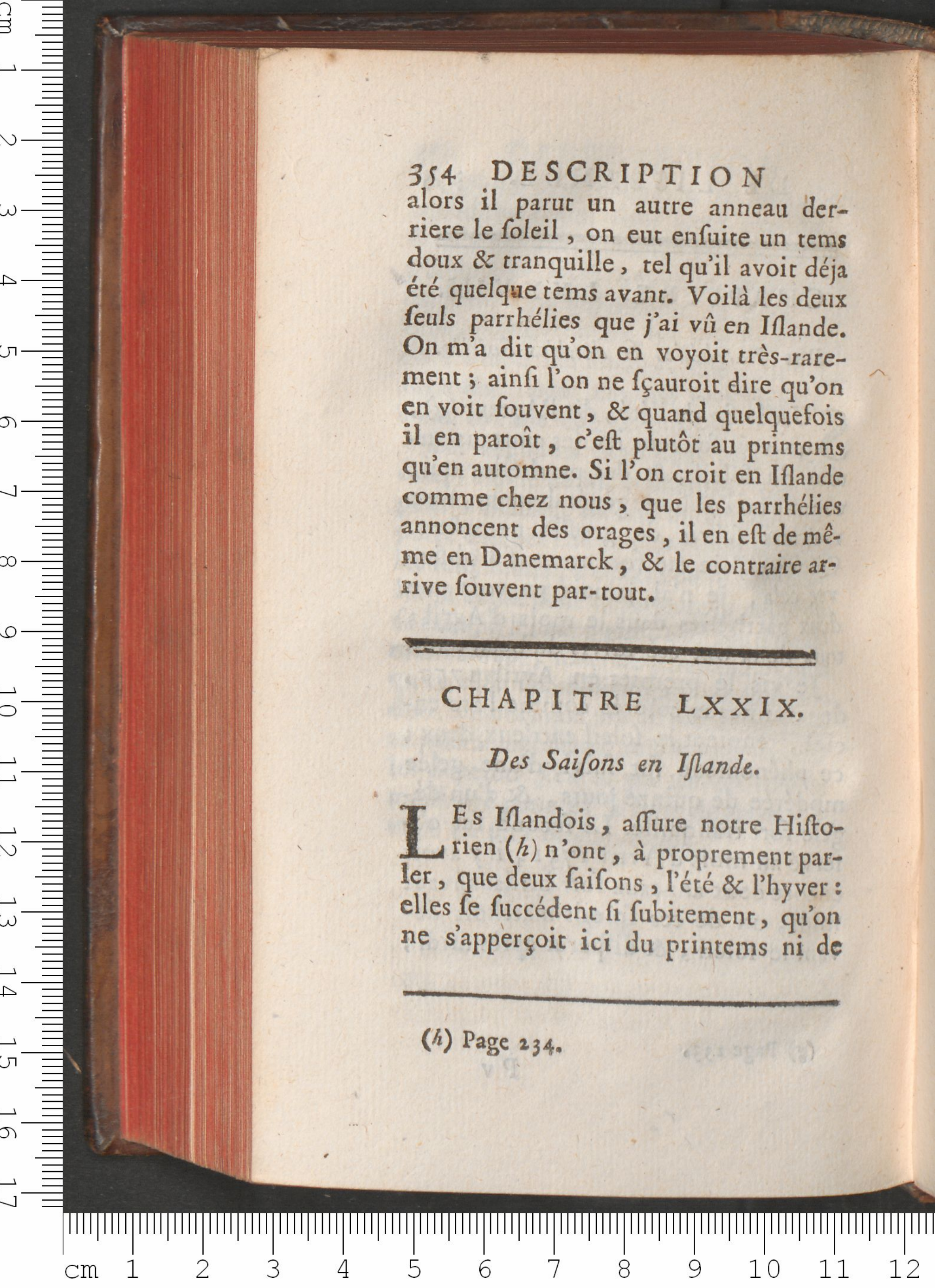
CHAPITRE LXXVIII.

Des Parrhélies & doubles Soleils.

SUR la fin de l'été, dit l'Auteur (g), on voit souvent ici des anneaux autour du soleil, & des parrhélies qui, comme on l'observe généralement, sont toujours suivis de grosses tempêtes. Quoique j'aie été fort attentif à observer cela, je n'ai jamais pu voir que deux parrhélies dans le mois d'Avril ; tous deux ont été suivis du beau tems.

Je vis le premier en Avril 1750, deux anneaux colorés comme l'arc-en-ciel, tenoient le soleil entr'eux deux ; ce phénomene fut suivi d'une gelée modérée de quinze jours, & d'un dégêle fort tranquille. Le second fut observé au mois d'Avril 1751, il y avoit encore deux anneaux fort brillans avant midi, un de ces soleils marchoit devant le soleil, & disparut après midi ;

(g) Page 233.



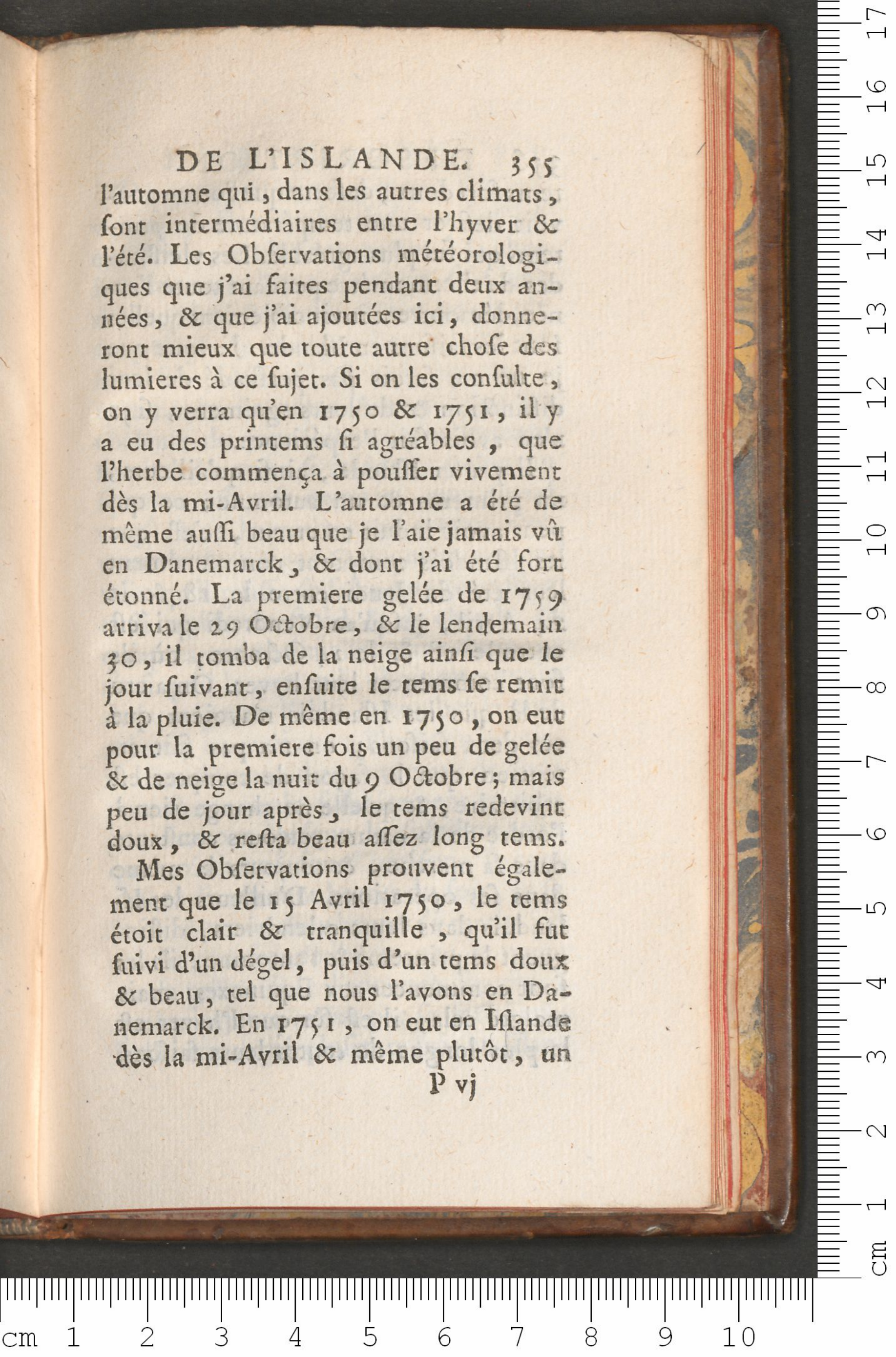
alors il parut un autre anneau derriere le ſoleil, on eut enſuite un tems doux & tranquille, tel qu'il avoit déja été quelque tems avant. Voilà les deux ſeuls parrhélies que j'ai vû en Iſlande. On m'a dit qu'on en voyoit très-rarement ; ainſi l'on ne ſçauroit dire qu'on en voit ſouvent, & quand quelquefois il en paroît, c'eſt plutôt au printems qu'en automne. Si l'on croit en Iſlande comme chez nous, que les parrhélies annoncent des orages, il en eſt de même en Danemarck, & le contraire arrive ſouvent par-tout.

CHAPITRE LXXIX.

Des Saiſons en Iſlande.

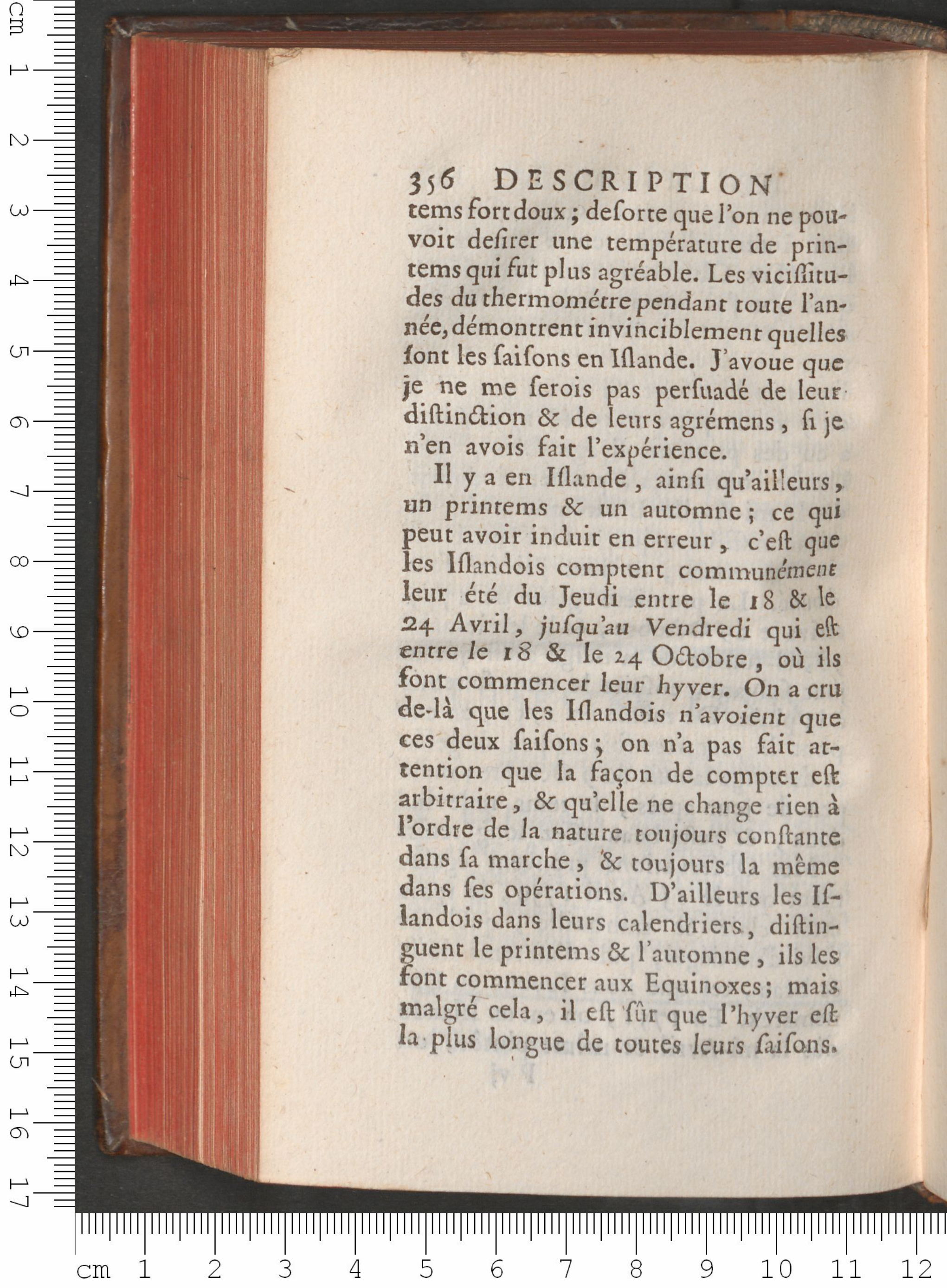
LEs Iſlandois, aſſure notre Hiſtorien (*h*) n'ont, à proprement parler, que deux ſaiſons, l'été & l'hyver : elles ſe ſuccédent ſi ſubitement, qu'on ne s'apperçoit ici du printems ni de

(*h*) Page 234.



l'automne qui, dans les autres climats, ſont intermédiaires entre l'hyver & l'été. Les Obſervations météorologiques que j'ai faites pendant deux années, & que j'ai ajoutées ici, donneront mieux que toute autre choſe des lumieres à ce ſujet. Si on les conſulte, on y verra qu'en 1750 & 1751, il y a eu des printems ſi agréables, que l'herbe commença à pouſſer vivement dès la mi-Avril. L'automne a été de même auſſi beau que je l'aie jamais vû en Danemarck, & dont j'ai été fort étonné. La premiere gelée de 1759 arriva le 29 Octobre, & le lendemain 30, il tomba de la neige ainſi que le jour ſuivant, enſuite le tems ſe remit à la pluie. De même en 1750, on eut pour la premiere fois un peu de gelée & de neige la nuit du 9 Octobre; mais peu de jour après, le tems redevint doux, & reſta beau aſſez long tems.

Mes Obſervations prouvent également que le 15 Avril 1750, le tems étoit clair & tranquille, qu'il fut ſuivi d'un dégel, puis d'un tems doux & beau, tel que nous l'avons en Danemarck. En 1751, on eut en Iſlande dès la mi-Avril & même plutôt, un



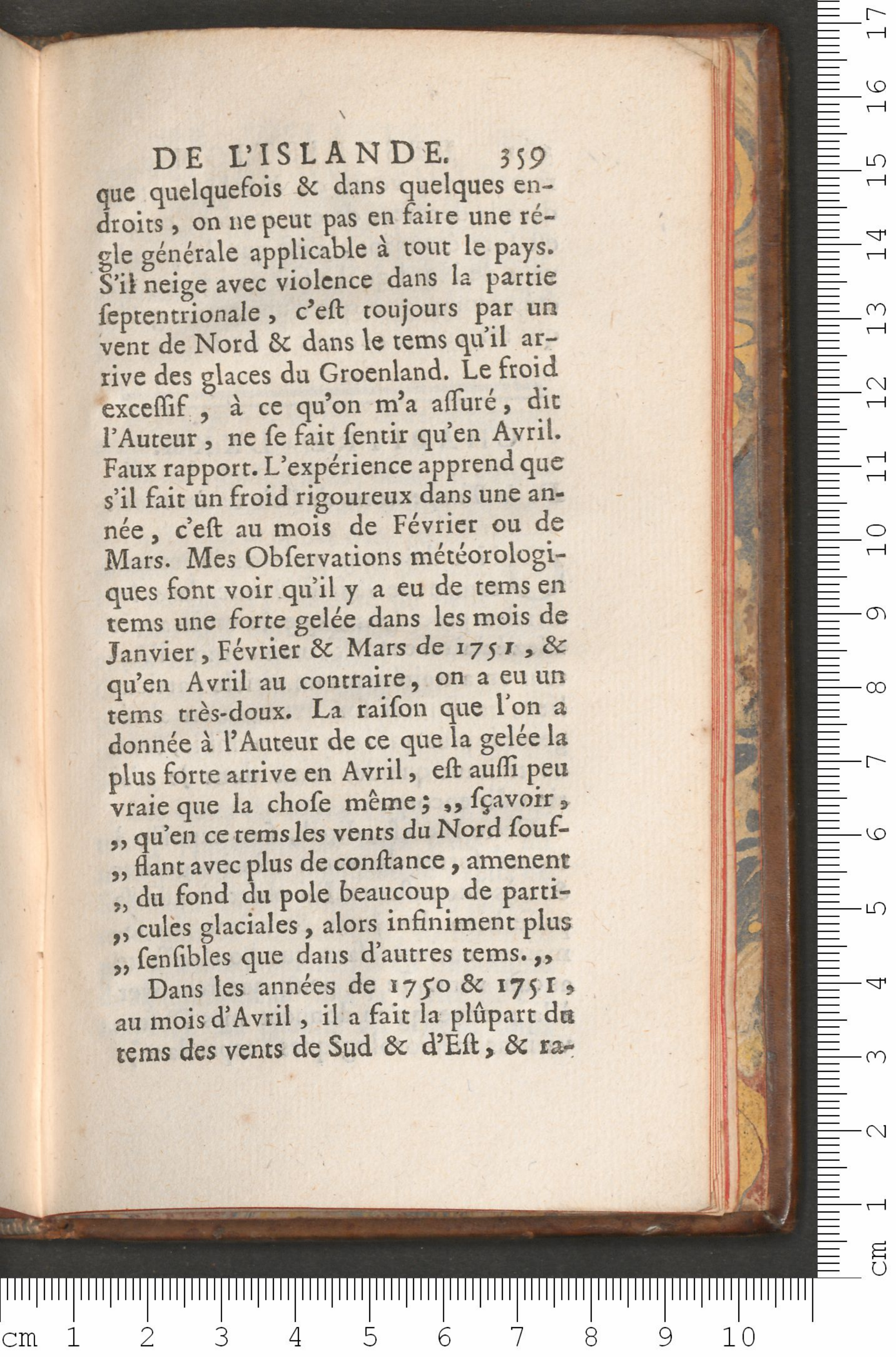
tems fort doux ; desorte que l'on ne pouvoit desirer une température de printems qui fut plus agréable. Les vicissitudes du thermométre pendant toute l'année, démontrent invinciblement quelles sont les saisons en Islande. J'avoue que je ne me serois pas persuadé de leur distinction & de leurs agrémens, si je n'en avois fait l'expérience.

Il y a en Islande, ainsi qu'ailleurs, un printems & un automne ; ce qui peut avoir induit en erreur, c'est que les Islandois comptent communément leur été du Jeudi entre le 18 & le 24 Avril, *jusqu'au* Vendredi qui est *entre le* 18 & le 24 Octobre, où ils font commencer leur hyver. On a cru de-là que les Islandois n'avoient que ces deux saisons ; on n'a pas fait attention que la façon de compter est arbitraire, & qu'elle ne change rien à l'ordre de la nature toujours constante dans sa marche, & toujours la même dans ses opérations. D'ailleurs les Islandois dans leurs calendriers, distinguent le printems & l'automne, ils les font commencer aux Equinoxes ; mais malgré cela, il est sûr que l'hyver est la plus longue de toutes leurs saisons.

On verra aiſément par mes Obſervations quelles ſont les chaleurs de l'été en Iſlande, en les comparant à la chaleur de notre climat. Quel que ſoit leur degré, il n'eſt jamais arrivé qu'on ait été obligé de ſe dépouiller en été de tous ſes habits. Il eſt auſſi peu vrai, comme le dit notre Auteur, que les chaleurs du jour ſoient ordinairement ſuivies de nuits ſi froides, qu'on ne ſçauroit aſſez ſe couvrir, que quand on ſe leve le matin, on trouve tout couvert de neige. Qui pourra concevoir qu'il puiſſe ſe faire une ſucceſſion auſſi rapide de froid & de chaud, & qu'après une chaleur exceſſive du jour, ainſi qu'il le prétend, il ait pu y avoir de la neige en l'air, & tomber la nuit même; au moins ce Phyſicien auroit-il bien dû nous dire comment de l'eau peut ſe convertir ſi ſubitement en neige, ſur-tout lorſque le ſoleil ne reſte que trois heures ſous l'horiſon, ſe couchant à dix ou onze heures du ſoir, & ſe levant à une ou deux heures du matin. S'il tombe une fois en été un peu de neige ou de grêle, l'air l'annonce ſurement quelques jours avant par ſa fraîcheur. Je l'ai remarqué pluſieurs fois en Iſlan-

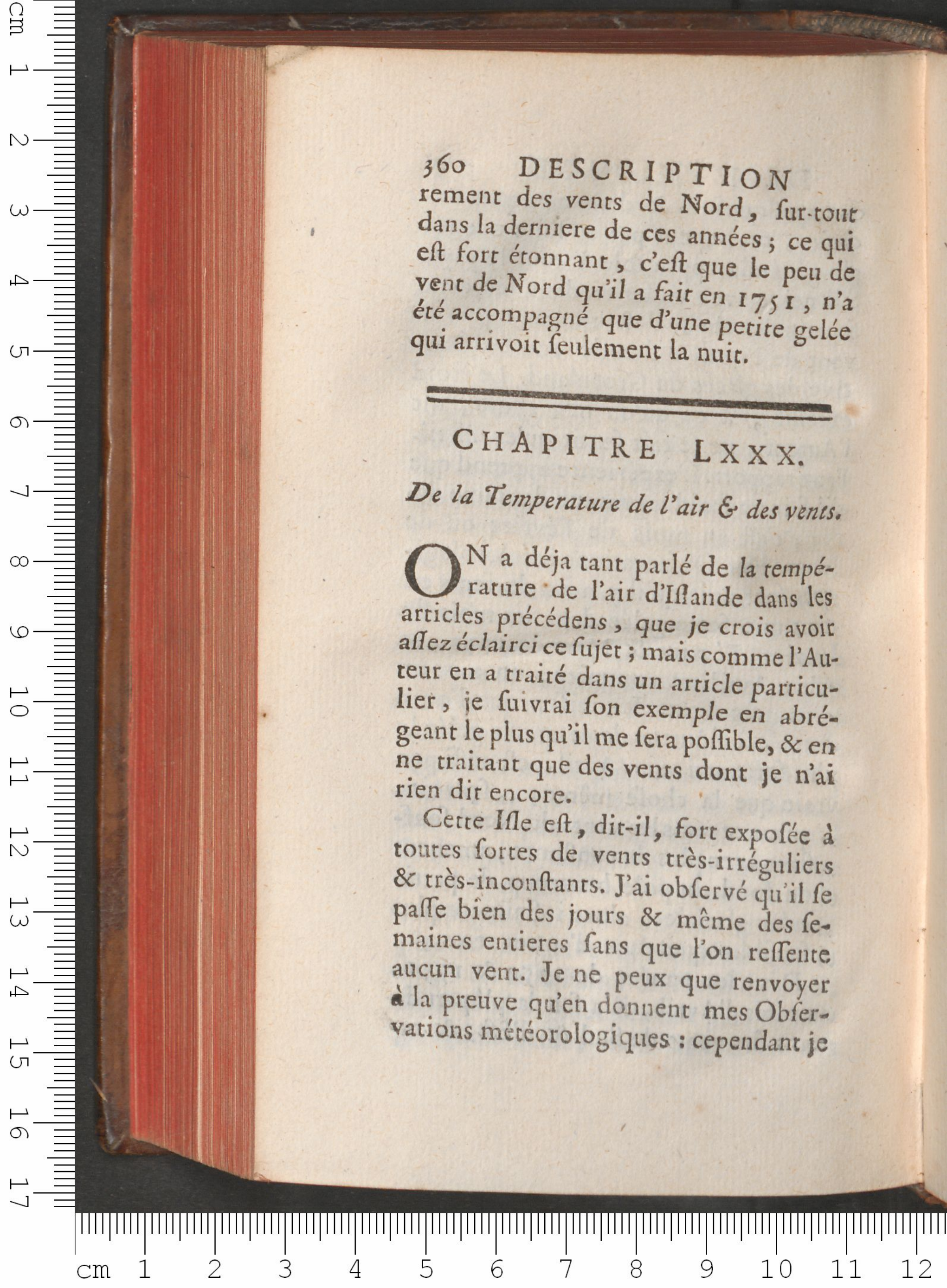
de comme en Norwege & en Danemarck. La neige, dit l'Historien de l'Islande, est très-abondante en hyver, & tombe en si grande quantité par les vents d'Est, que la campagne se trouve au niveau des maisons. Cet accident n'est ni général ni ordinaire; dans une année il tombe beaucoup de neige, dans un autre il en tombe peu ou point du tout : de même il ne neige pas dans toute l'Islande par le même vent; une terre aussi étendue éprouve les mêmes événemens que les pays du continent.

Les deux hyvers que j'ai resté en Islande dans la partie méridionale, & *sur-tout* pendant le dernier, il tomba très-peu de neige, pas même autant qu'il en tombe communément à Copenhague : on n'en vit que deux jours de suite. Quand il avoit gelé deux ou trois semaines au plus, le tems se radoucissoit, & le peu de neige qui étoit tombé se fondoit; desorte que le bétail fut mené pendant tout l'hyver dans la campagne, & qu'il y trouva aisément sa pâture. Il arrive quelquefois que la neige est assez haute au Nord du pays, où il tombe généralement plus de neige qu'au Midi; mais cela n'arrivant



que quelquefois & dans quelques endroits, on ne peut pas en faire une régle générale applicable à tout le pays. S'il neige avec violence dans la partie ſeptentrionale, c'eſt toujours par un vent de Nord & dans le tems qu'il arrive des glaces du Groenland. Le froid exceſſif, à ce qu'on m'a aſſuré, dit l'Auteur, ne ſe fait ſentir qu'en Avril. Faux rapport. L'expérience apprend que s'il fait un froid rigoureux dans une année, c'eſt au mois de Février ou de Mars. Mes Obſervations météorologiques font voir qu'il y a eu de tems en tems une forte gelée dans les mois de Janvier, Février & Mars de 1751, & qu'en Avril au contraire, on a eu un tems très-doux. La raiſon que l'on a donnée à l'Auteur de ce que la gelée la plus forte arrive en Avril, eſt auſſi peu vraie que la choſe même; „ ſçavoir, „ qu'en ce tems les vents du Nord ſouf- „ flant avec plus de conſtance, amenent „ du fond du pole beaucoup de parti- „ cules glaciales, alors infiniment plus „ ſenſibles que dans d'autres tems. „

Dans les années de 1750 & 1751, au mois d'Avril, il a fait la plûpart du tems des vents de Sud & d'Eſt, & ra-



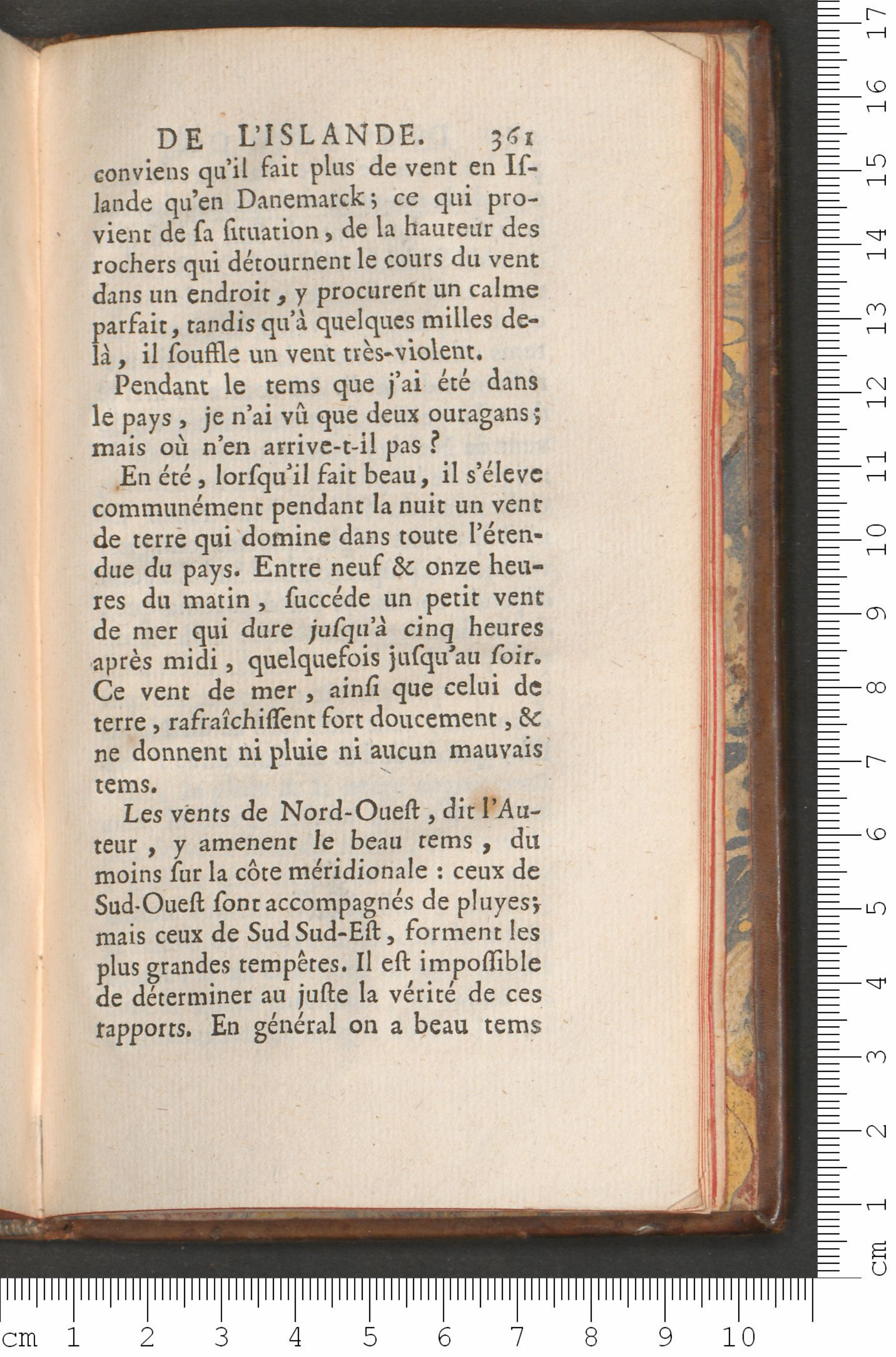
rement des vents de Nord, sur-tout dans la derniere de ces années ; ce qui est fort étonnant, c'est que le peu de vent de Nord qu'il a fait en 1751, n'a été accompagné que d'une petite gelée qui arrivoit seulement la nuit.

CHAPITRE LXXX.

De la Temperature de l'air & des vents.

ON a déja tant parlé de la température de l'air d'Islande dans les articles précédens, que je crois avoir assez éclairci ce sujet ; mais comme l'Auteur en a traité dans un article particulier, je suivrai son exemple en abrégeant le plus qu'il me sera possible, & en ne traitant que des vents dont je n'ai rien dit encore.

Cette Isle est, dit-il, fort exposée à toutes sortes de vents très-irréguliers & très-inconstants. J'ai observé qu'il se passe bien des jours & même des semaines entieres sans que l'on ressente aucun vent. Je ne peux que renvoyer à la preuve qu'en donnent mes Observations météorologiques : cependant je

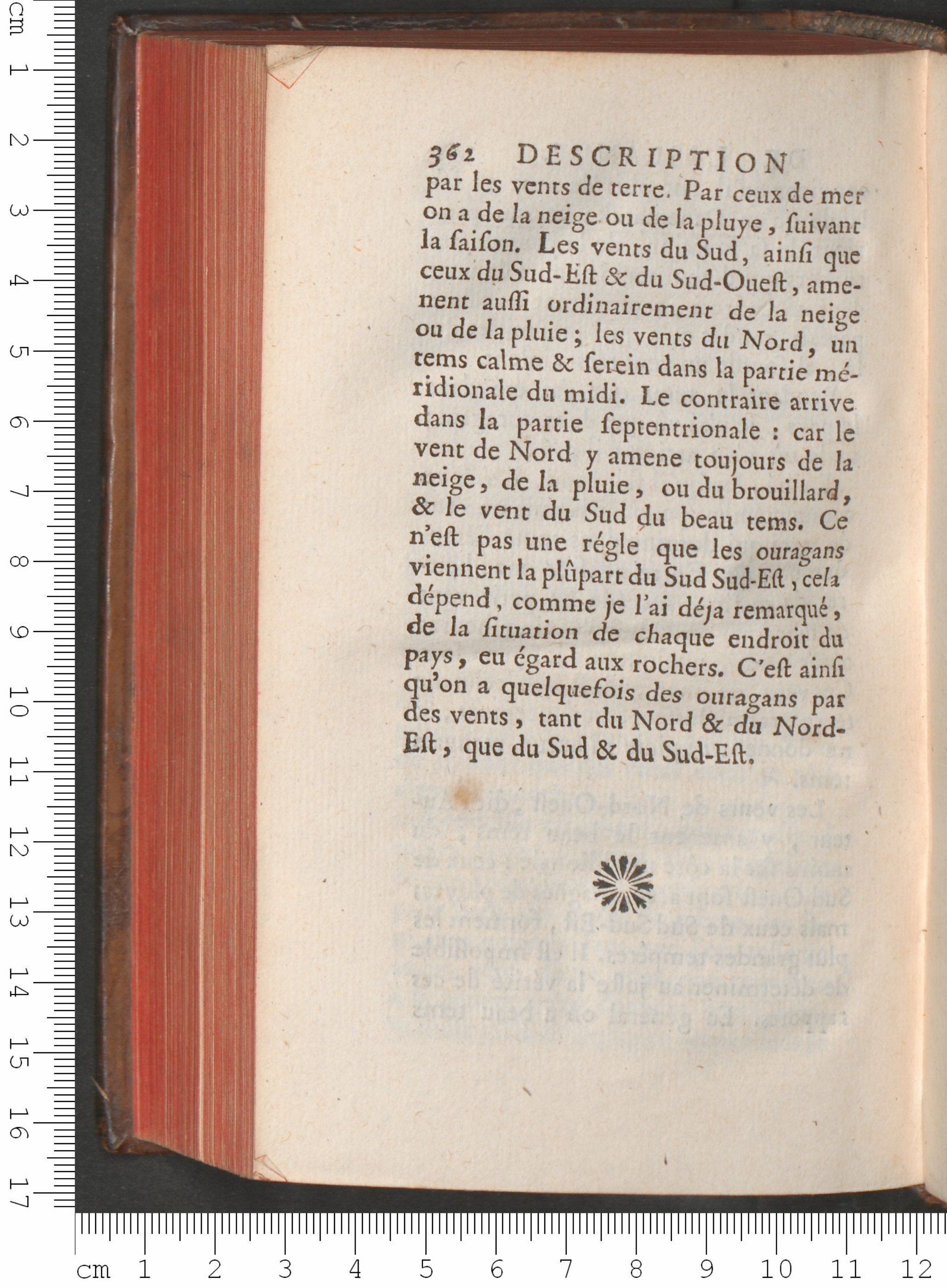


conviens qu'il fait plus de vent en Islande qu'en Danemarck ; ce qui provient de sa situation, de la hauteur des rochers qui détournent le cours du vent dans un endroit, y procurent un calme parfait, tandis qu'à quelques milles delà, il souffle un vent très-violent.

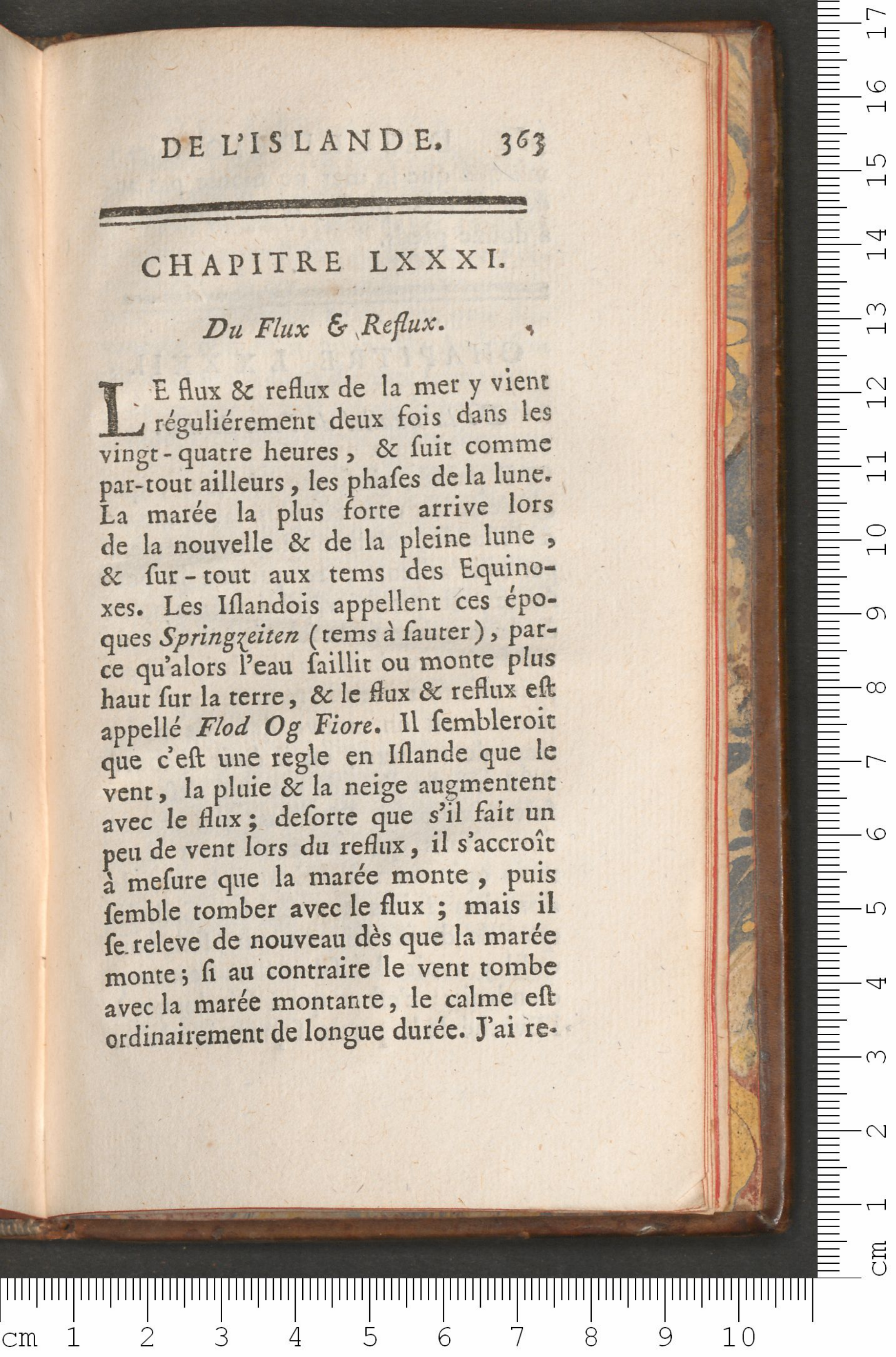
Pendant le tems que j'ai été dans le pays, je n'ai vû que deux ouragans ; mais où n'en arrive-t-il pas ?

En été, lorsqu'il fait beau, il s'éleve communément pendant la nuit un vent de terre qui domine dans toute l'étendue du pays. Entre neuf & onze heures du matin, succéde un petit vent de mer qui dure *jusqu'à cinq* heures après midi, quelquefois jusqu'au *soir*. Ce vent de mer, ainsi que celui de terre, rafraîchissent fort doucement, & ne donnent ni pluie ni aucun mauvais tems.

Les vents de Nord-Ouest, *dit l'Auteur, y amenent le beau tems, du moins sur la côte méridionale : ceux de* Sud-Ouest *sont accompagnés de pluyes ; mais ceux de* Sud Sud-Est, *forment les plus grandes tempêtes.* Il est impossible de déterminer au juste la vérité de ces rapports. En général on a beau tems



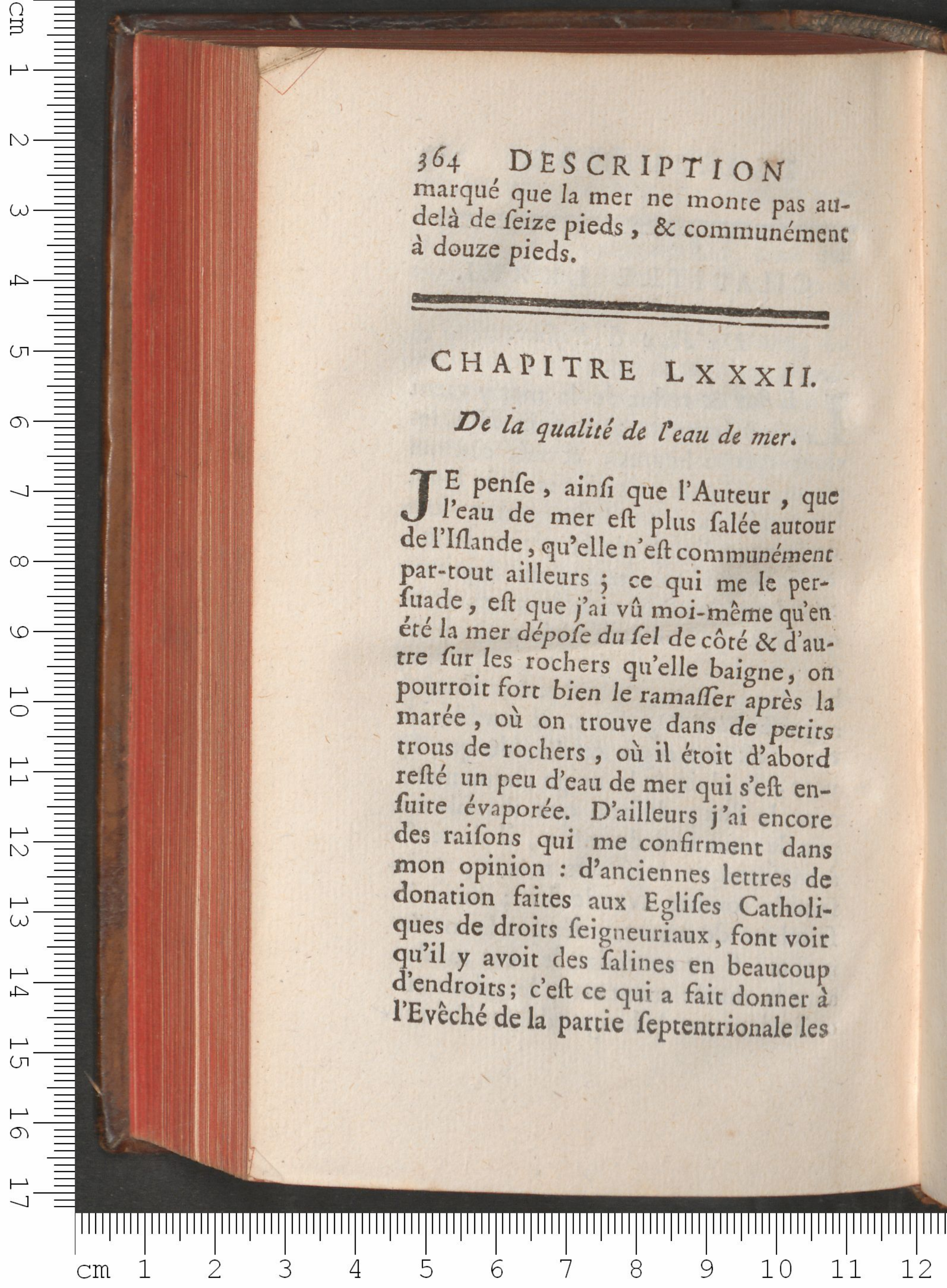
par les vents de terre. Par ceux de mer on a de la neige ou de la pluye, ſuivant la ſaiſon. Les vents du Sud, ainſi que ceux du Sud-Eſt & du Sud-Oueſt, amenent auſſi ordinairement de la neige ou de la pluie; les vents du Nord, un tems calme & ſerein dans la partie méridionale du midi. Le contraire arrive dans la partie ſeptentrionale : car le vent de Nord y amene toujours de la neige, de la pluie, ou du brouillard, & le vent du Sud du beau tems. Ce n'eſt pas une régle que les *ouragans* viennent la plûpart du Sud Sud-Eſt, *cela* dépend, comme je l'ai déja remarqué, de la ſituation de chaque endroit du pays, eu égard aux rochers. C'eſt ainſi qu'on a quelquefois des ouragans par des vents, tant du Nord & du Nord-Eſt, que du Sud & du Sud-Eſt.



CHAPITRE LXXXI.

Du Flux & Reflux.

LE flux & reflux de la mer y vient réguliérement deux fois dans les vingt-quatre heures, & ſuit comme par-tout ailleurs, les phaſes de la lune. La marée la plus forte arrive lors de la nouvelle & de la pleine lune, & ſur-tout aux tems des Equinoxes. Les Iſlandois appellent ces époques *Springzeiten* (tems à ſauter), parce qu'alors l'eau ſaillit ou monte plus haut ſur la terre, & le flux & reflux eſt appellé *Flod Og Fiore*. Il ſembleroit que c'eſt une regle en Iſlande que le vent, la pluie & la neige augmentent avec le flux; deſorte que s'il fait un peu de vent lors du reflux, il s'accroît à meſure que la marée monte, puis ſemble tomber avec le flux; mais il ſe releve de nouveau dès que la marée monte; ſi au contraire le vent tombe avec la marée montante, le calme eſt ordinairement de longue durée. J'ai re-

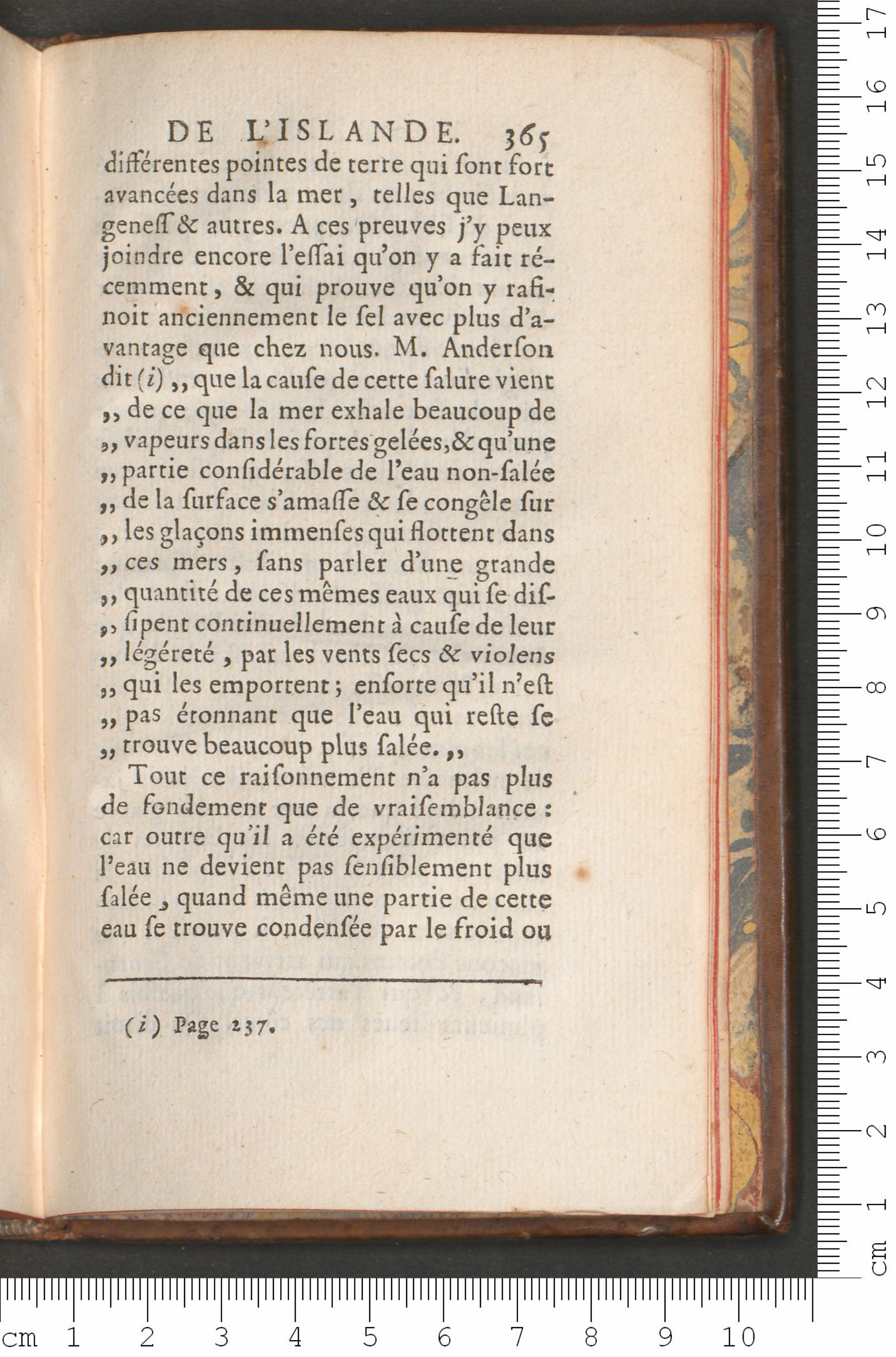


marqué que la mer ne monte pas au-delà de ſeize pieds, & communément à douze pieds.

CHAPITRE LXXXII.

De la qualité de l'eau de mer.

JE penſe, ainſi que l'Auteur, que l'eau de mer eſt plus ſalée autour de l'Iſlande, qu'elle n'eſt communément par-tout ailleurs ; ce qui me le perſuade, eſt que j'ai vû moi-même qu'en été la mer dépoſe du ſel de côté & d'autre ſur les rochers qu'elle baigne, on pourroit fort bien le ramaſſer après la marée, où on trouve dans de petits trous de rochers, où il étoit d'abord reſté un peu d'eau de mer qui s'eſt enſuite évaporée. D'ailleurs j'ai encore des raiſons qui me confirment dans mon opinion : d'anciennes lettres de donation faites aux Egliſes Catholiques de droits ſeigneuriaux, font voir qu'il y avoit des ſalines en beaucoup d'endroits; c'eſt ce qui a fait donner à l'Evêché de la partie ſeptentrionale les



différentes pointes de terre qui ſont fort avancées dans la mer, telles que Langeneſſ & autres. A ces preuves j'y peux joindre encore l'eſſai qu'on y a fait récemment, & qui prouve qu'on y rafinoit anciennement le ſel avec plus d'avantage que chez nous. M. Anderſon dit *(i)* ,, que la cauſe de cette ſalure vient ,, de ce que la mer exhale beaucoup de ,, vapeurs dans les fortes gelées, & qu'une ,, partie conſidérable de l'eau non-ſalée ,, de la ſurface s'amaſſe & ſe congèle ſur ,, les glaçons immenſes qui flottent dans ,, ces mers, ſans parler d'une grande ,, quantité de ces mêmes eaux qui ſe diſ- ,, ſipent continuellement à cauſe de leur ,, légéreté, par les vents ſecs & *violens* ,, qui les emportent; enſorte qu'il n'eſt ,, pas étonnant que l'eau qui reſte ſe ,, trouve beaucoup plus ſalée. ,,

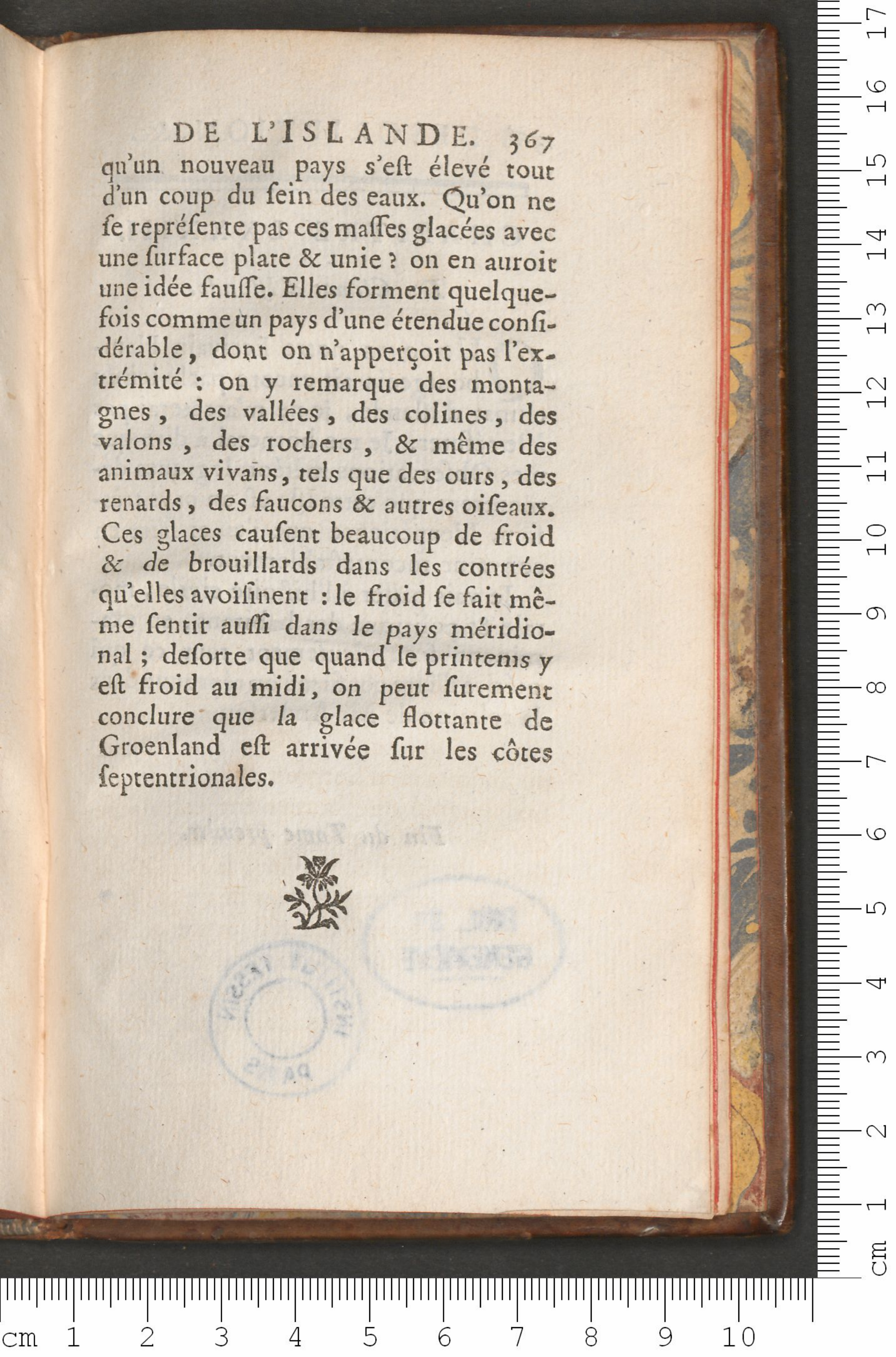
Tout ce raiſonnement n'a pas plus de fondement que de vraiſemblance: car outre qu'il a été expérimenté que l'eau ne devient pas ſenſiblement plus ſalée, quand même une partie de cette eau ſe trouve condenſée par le froid ou

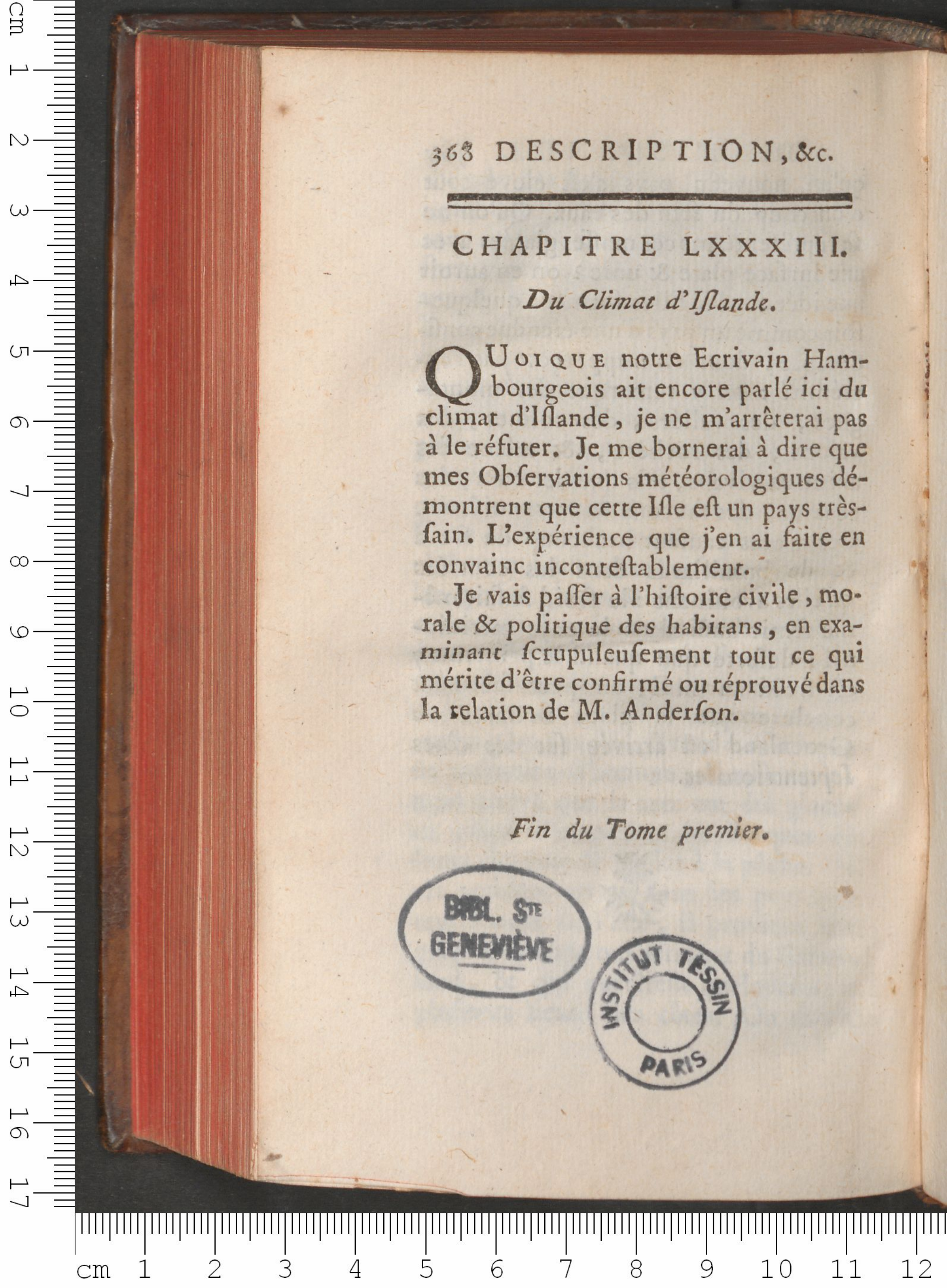
---

(*i*) Page 237.

dissipée par les vents. C'est une vérité indubitable qu'il ne gêle pas assez autour de l'Islande, pour qu'il puisse se former une grande quantité de glaces autour des côtes. Le rivage est très-plat & de niveau avec la surface de la mer, de plus le flux & le reflux y causent trop d'agitation, pour que les eaux eussent le tems de se consolider; il n'y a que de petits détroits, de petites bayes où il se trouve de la glace assez épaisse, parce que ces endroits ne sont que très-peu sujets au flux. Quant à la pleine mer, c'est une fausseté manifeste. *Comme les petits golfes & détroits sont plus communs dans la mer méridionale que dans celle du Nord qui est très découverte & exposée aux vents, c'est dans cette contrée que se trouvent les glaces les plus épaisses.* On m'a assuré que de mémoire d'homme, il n'étoit jamais arrivé que la mer eut été glacée au point d'empêcher les barques de sortir du port & d'aller à la pêche. Si cet accident arrive dans les pays septentrionaux de l'Isle, il provient des glaçons flottans qui arrivent du Groenland, & qui s'arrêtent quelquefois à plusieurs lieues des côtes. On diroit

qu'un nouveau pays s'eſt élevé tout d'un coup du ſein des eaux. Qu'on ne ſe repréſente pas ces maſſes glacées avec une ſurface plate & unie ? on en auroit une idée fauſſe. Elles forment quelquefois comme un pays d'une étendue conſidérable, dont on n'apperçoit pas l'extrémité : on y remarque des montagnes, des vallées, des colines, des valons, des rochers, & même des animaux vivans, tels que des ours, des renards, des faucons & autres oiſeaux. Ces glaces cauſent beaucoup de froid & de brouillards dans les contrées qu'elles avoiſinent : le froid ſe fait même ſentir auſſi dans le pays méridional ; deſorte que quand le printems y eſt froid au midi, on peut ſurement conclure que la glace flottante de Groenland eſt arrivée ſur les côtes ſeptentrionales.





CHAPITRE LXXXIII.

Du Climat d'Islande.

QUOIQUE notre Ecrivain Hambourgeois ait encore parlé ici du climat d'Islande, je ne m'arrêterai pas à le réfuter. Je me bornerai à dire que mes Observations météorologiques démontrent que cette Isle est un pays très-sain. L'expérience que j'en ai faite en convainc incontestablement.

Je vais passer à l'histoire civile, morale & politique des habitans, en examinant scrupuleusement tout ce qui mérite d'être confirmé ou réprouvé dans la relation de M. Anderson.

Fin du Tome premier.

